Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN

a: 1910

REVUE CELTIQUE

TOME III

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique03pari

Revue Celt
R

REVUE CELTIQUE

PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX SAVANTS

DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ET

DIRIGÉE PAR

H. GAIDOZ

Directeur-Adjoint à l'*École des Hautes Études*, Professeur à l'*École des Sciences Politiques*, Secrétaire correspondant de la *Cambrian Archæological Association*, Membre de la *Royal Archæological Association of Ireland*, etc.

Tome III

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN
a: 1910

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, rue de Richelieu, PARIS

TRÜBNER AND C°
57 and 59, Ludgate Hill, LONDON

1876-1878

581459
6.4.54

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Liste des collaborateurs XI

Liste des souscripteurs XIII

L'orographie de la Gaule à l'époque romaine, par M. Ern. Desjardins . 1

On the Celtic Comparisons in Bopp's Comparative Grammar, by Whitley Stokes, Esq. 31

Le Celtique et l'Ombrien, par M. H. d'Arbois de Jubainville 40

Le dialecte vannetais de Sarzeau, par M. Emile Ernault. . . . 47 et 232

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par M. L.-F. Sauvé (*suite et fin*). . . . . 60 et 192

Liste des noms supposés gaulois, tirés des inscriptions, par M. le général Creuly, vice-président de la Commission de la topographie des Gaules. . . . . 153 et 297

Une Énigme d'onomastique fluviale, par M. H. d'Arbois de Jubainville . 168

Cuchulainn's Death, abridged from the book of Leinster, by Whitley Stokes, Esq. 175

On the Gaelic Names in the Landnamabok and Runic Inscriptions, by the same 186

Chaden, chaîne, par M. H. d'Arbois de Jubainville 223

Le dialecte breton du bourg de Batz (Loire-Inférieure), par M. Léon Bureau 230

Vases sigillés et épigraphiques de fabrique gallo-romaine, par M. Anatole de Barthélemy 313

Les finales irlandaises, d'après M. Windisch, par M. H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut 321

Formules initiales et finales des conteurs en Basse-Bretagne, par M. F.-M. Luzel. 336

Two Irish Tales, by Dr Eduard Müller 342
L'achat de la femme dans la loi irlandaise, par M. H. d'Arbois de Jubainville 361
Rashin Coatie. — Nicht, Nought, Nothing; Scotch Tales, by A. Lang, Esq. . . . . 365 et 374
Observations de M. Reinhold Kœhler sur ces contes. . . . . 367 et 376
Contes populaires des Bretons-Armoricains. — V. L'homme juste, par M. F.-M. Luzel. 379
Une représentation de sainte Tryphine, par M. F.-M. Luzel. . . . 386
Mots bretons dans les chartes de l'abbaye de Beauport (Côtes-du-Nord), par M. H. d'Arbois de Jubainville 395
Extraits des dictons du sage Cadoc, traduits du gallois par M. W.-G. Jones 419

MÉLANGES.

Cornica, by Whitley Stokes, Esq. 85
Corrigenda et Addenda, by John Rhys, Esq. 87
Les derniers échos de la langue cornique, par M. W.-S. Lach-Szyrma. 239
Recherches sur l'origine des ornements connus sous le nom d'entre-lacs, par M. Eug. Müntz 243
Tableaux exposés dans les églises bretonnes, par M. L.-F. Sauvé . . 246
La place du verbe dans les langues celtiques, par M. H. d'A. de J. . . 248
Nouvelles légendes de monnaies gauloises, par M. A. de B. 249
A Parallel, by W. S. 443
Un Conte populaire dans l'Évangile, par H. G. 444
Owen de Galles, par Siméon Luce . . . . . 445 et 512
Le Songe de Marie, prière populaire galloise, par H. G. 447
Quelques Noms de saints bretons dans un texte du XIe siècle, par H. d'A. de J. 449
L'Arc-en-ciel, par F.-M. Luzel 450
La Lune, par F.-M. Luzel 451
The Killeen Cormac Stone again, by the Rev. J.-F. Shearman, with an introduction by H. G. 453

BIBLIOGRAPHIE.

Andree, Ethnographische Parallelen und Vergleiche (H. G.) 501
D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe (H. G.). 458
A. de Barthélemy, Les temps antiques de la Gaule (H. G.) 467
Beauvois, La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais (H. G.) . 101
Becker, Die rœmischen Inschriften der Stadt Mainz (H. G.) 117
Bertrand, Archéologie celtique et gauloise (H. d'A. de J.) 251
Blackie, The Language and Literature of the Scottish Highlands (H. G.). 484

Bourke, The Aryan Origin of the Gaelic Race and Language (H. G.). 288
Brandan, Les voyages merveilleux de saint Brandan, publiés par Fr. Michel (H. G.) 480
Brenner, Nord- und Mittel Europa in den Schriften des Alten (H. d'A. de J.) 463
Brueyre, Contes populaires de la Grande-Bretagne (H. G.) 123
Buhot de Kersers, Épigraphie romaine dans le département du Cher (H. G.). 264
Bulliot et de Fontenay, L'Art de l'Emaillerie chez les Eduens; le temple du Mont de Sene. 118
Cartailhac, L'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires (H. G.) 466
Congrès archéologique de France . . . . . 291 et 506
Desjardins, Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, T. I (R. Mowat) 257
—— T. II (H. d'A. de J.) 469
Lord Dunraven and Miss Stokes: Notes on Irish Architecture (H. G.) 101 et 478
Ernault, De l'urgence d'une exploration philologique en Bretagne (Loth). 491
The book of Fenagh, ed. by Hennessy and Kelly (H. G.). 110
Ferguson (Samuel), Congal (H. G.) 482
Fergusson, Les monuments mégalithiques de tous pays (H. G.) . . . 465
Ferk, Ueber Druidismus in Noricum (H. G.). 475
Transactions of the Gaelic Society of Inverness (H. G.) . . . 111 et 487
Galy, Le portique du temple de Vesunna (R. Mowat) 265
Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, Anciens évêchés de Bretagne (H. d'A. de J.) 289
J. Graves, The Church and Shrine of St. Manchan. 109
Gregor, An Echo of the olden Time from the North of Scotland (H. G.). 488
Guyot-Jomard, Étude de géographie celtique (H. G.) 250
Haug, Die rœmischen Denksteine des Antiquariums in Mannheim (H.G.) 476
Hübner, Inscriptiones Britanniæ latinæ et christianæ (H. d'A. de J.) . 267
Keller, Archæologische Karte der Ostschweiz (H. G.) 263
Kerslake, The Celt and the Teuton at Exeter; Saint-Ewen, etc. 126, 291 et 506
Koschwitz, Chanson du voyage de Charlemagne (J. Rhys). 287
Lach-Szyrma, A short history of Penzance (H. G.). 504
Leabhar Breac (W. S.) 274
Le Bos, Causeries bretonnes (Ernault). 494
Le Men, Etudes historiques sur le Finistère (H. G.). 119
Le Men, Monographie de la cathédrale de Quimper (A. de B.) . . . 489
Lemière, Examen critique des expéditions gauloises en Italie; études sur les Celtes et les Gaulois (H. d'A. de J.) 254
Longnon, Géographie de la Gaule au VIe siècle (H. d'A. de J.) . . . 472
Luchaire, Les origines linguistiques de l'Aquitaine (H. G.) 468
Mannhardt, Wald- und Feldkulte, T. I et II (H. G.) . . . . 120 et 502

Martigny, Dictionnaire des Antiquités chrétiennes (H. G.). 505
Mehlis, Der Rhein (H. d'A. de J.). 475
Mélusine, publ. par Gaidoz et Rolland (P. Regnaud) 497
Franc. Michel, *voir* Brandan.
Miln, Fouilles faites à Carnac (H. G.). 495
O'Curry, On the Manners and Customs of the ancient Irish (Whitley Stokes) 91
O'Grady, History of Ireland (Ed. Müller). 476
O'Hanlon, Lives of the Irish Saints (H. G.) 279
G. Perrot, Mémoires d'Archéologie (H. G.) 115
Rambaud, La Russie épique (H. G.) 124
Rhys, Lectures on Welsh Philology (H. d'A. de J.) 280
Ch. Robert, Numismatique de la province de Languedoc (H. d'A. de J.) 260
Sauvé, Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (H. G.). 496
Simpson, Archæological Essays (H. G.) 272
Stephens, The Literature of the Kymry (H. G.). 112
Miss Stokes, *voir* Lord Dunraven.
Stokes (Whitley), Middle-Breton Hours (H. d'A. de J.) 285
Stokes (Whitley), Three Middle-Irish Homilies (H. G.) 481
Thuriet, Traditions populaires de l'arrondissement de Poligny. . . . 126
Werner, Bonifacius (H. G.). 504
Ouvrages divers. . . . . 126, 291 et 506

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Archœologia Cambrensis. 127
Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung 130
Bulletin Monumental 135
Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris. 137
The Celtic Magazine 129
Mémoires de la Société des Antiquaires de France 131
Revue Archéologique 133
Revue de Bretagne et de Vendée 293
Revue de l'Instruction publique en Belgique 137
Revue des Sociétés Savantes. 132
Romania 131
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. 130

NÉCROLOGIE.

MM. Evander W. Evans ; — O'Beirne Crowe ; — Ebel ; — Lester ; — Adolphe Pictet ; — Brash ; — Sir William Wilde 147
MM. John Peter et John Johnes. 295

MM. Morin; — Geldart; — Stuart; — Geslin de Bourgogne; — Thomas Wright; — Dr Stokes; — Levot; — De la Saussaye; — Massiat; — Ropartz 510

CHRONIQUE.

M. Renan sur Tréguier. — M. Whitley Stokes et l'Académie d'Irlande. — M. Eug. Müntz sur l'origine de l'entre-lacs irlandais. — Projet de recueil sur la Numismatique gauloise. — Cours de philologie celtique dans les Universités allemandes. — La chaire de philologie galloise à l'Université d'Aberystwyth. — La philologie celtique à Oxford et à Edimbourg. — Les revenants et les gendarmes à Lanmeur. — Un académicien français sur l'île de Man. — Un projet de revue de mythologie française. — La bibliographie de la Gaule de M. Ruelle. . . 138

The Congress of the British Archæological Association in Cornwall (1876). 292

Création de chaires de philologie celtique 296

Les auteurs des Dictionnaires vannetais d'après M. l'abbé Luco. — M. Le Men et le musée ethnographique de Quimper. — Le premier centenaire de la langue cornique. — M. Ascoli et les gloses irlandaises de Milan. — La Bibliographie générale de la Gaule de M. Ruelle. . 510

Nouveaux errata du t. II 152

Errata du présent t. III . . . . . 152 et 512

LISTE DES COLLABORATEURS

AU PRÉSENT VOLUME ET AUX PRÉCÉDENTS.

MM.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut, à Troyes (Aube).

Anatole de BARTHÉLEMY, membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

J. G. BULLIOT, président de la Société Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

J. F. CAMPBELL, Esq. (of Islay), London.

Général CREULY, vice-président de la Commission de la topographie des Gaules, à Paris.

Ernest DESJARDINS, membre de l'Institut, à Paris.

† H. EBEL, professeur à l'Université de Berlin.

Emile ERNAULT, professeur à l'École Saint-Charles, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

The Rev. D. Silvan EVANS, B. D. Lalnwrin, Machynlleth, North Wales.

Henri GAIDOZ, à Paris.

Charles DE GAULLE, à Paris.

Louis HAVET, répétiteur à l'École des Hautes Études, à Paris.

W. M. HENNESSY, Esq., Member of the Royal Irish Academy, Dublin.

Eugène HUCHER, au Mans (Sarthe).

W. G. JONES, à Birkenhead (Angleterre).

H. KERN, professeur à l'Université de Leyde, à Leyde.

Reinhold KŒHLER, conservateur de la Bibliothèque Grand-Ducale, à Weimar.

A. LANG, Esq., Londres.

Louis LEGER, docteur ès-lettres, à Paris.

† Guillaume LEJEAN.

R. F. LE MEN, archiviste du Finistère, à Quimper (Finistère).

† P. LEVOT, bibliothécaire de la Marine, à Brest (Finistère).

F. LIEBRECHT, professeur à l'Athénée, à Liège (Belgique).

LOTH, agrégé de l'Université, à Paris.

† Dr C. LOTTNER, à Dublin.

Siméon LUCE, archiviste aux Archives nationales, à Paris.

F. M. LUZEL, à Morlaix (Finistère).

R. MOWAT, membre de la Société des Antiquaires, à Paris.

Dr Eduard MÜLLER, Colombo, Ceylan.

Max MÜLLER, associé étranger de l'Institut de France, professor of Comparative Philology at Oxford.

James A. H. MURRAY, LL. D. Member of the [London] Philological Society, London.

C. NIGRA, ministre d'Italie à Saint-Pétersbourg.

Gaston PARIS, membre de l'Institut, à Paris.

G. PERROT, membre de l'Institut, à Paris.

† The Rev. John PETER, Bala, North Wales.

† Adolphe PICTET, à Genève (Suisse).

Ernest RENAN, membre de l'Institut, à Paris.

Albert RÉVILLE.

John RHYS, Esq., professor of Celtic Philology at the University of Oxford.

L. SAUVÉ, à Audierne (Finistère).

The Rev. J. F. SHEARMAN, C. C., member of the Royal Irish Academy, Howth, near Dublin, Ireland.

Whitley STOKES, Esq., member of the Governor-General's Council, Calcutta.

Charles THUROT, membre de l'Institut, à Paris.

F. W. UNGER, professeur à l'Université de Gœttingue.

W. WATTENBACH, professeur à l'Université de Berlin.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AU PRÉSENT VOLUME [1].

ÉDITION SUR PAPIER DE HOLLANDE.

M.

Nigra, ministre d'Italie à Saint-Pétersbourg.

ÉDITION ORDINAIRE.

MM.

Mme veuve Aillaud, Guillard et Cie, libraires, à Paris.
D'Arbois de Jubainville, archiviste à Troyes (Aube).
Asher et Co, libraires à Berlin (Prusse) (3 ex.).
Asher et Co, libraires à Londres.
Audran, notaire à Quimperlé (Finistère).
J. Baer et Cie, libraires, à Paris (2 ex.).
Bardonnet, à la Crèche (Deux-Sèvres).
A. de Barthélemy, à Paris.
Barthés et Lowell, libraires à Londres (3 ex.).
Beauvois, à Corberon (Côte-d'Or).
E. Benoist, à Paris.
Benrath et Vogelgesang, libraires, à Aix-la-Chapelle (Allemagne).
Bibliothèque de l'Institut de France.

1. We regret that we cannot print the names of our British subscribers : the English booksellers declined to communicate them, so that we can mention only those whose subscription is sent directly to the Paris publisher.

Bibliothèque de l'Université de France.
Bibliothèque de la ville de Moulins (Allier).
Bibliothèque de la ville de Francfort-sur-le-Mein (Allemagne).
Bibliothèque de l'État-Major général au Ministère de la guerre, à Paris.
Bibliothèque Vittorio Emmanuele, à Rome (Italie).
Bocca frères, libraires à Turin (Italie).
Bonneau du Martray, ingénieur, à Nevers (Nièvre).
Borrani, libraire, à Paris.
Bossange et Cie, libraires, à Paris (8 ex.).
Boucherie, professeur au Lycée, à Montpellier.
H. Bradshaw, Esq., King's College, Cambridge.
Bréal, membre de l'Institut, à Paris.
J.-G. Bulliot, Président de la Société Éduenne, à Autun.
L. Bureau, à Nantes.
P. du Cassel, au château de la Grivellière, près de Lassay (Mayenne).
Le comte de Chaban, à Rouen.
H. de Charencey, à Paris.
A. Chassaing, juge au tribunal civil, secrétaire de la Société académique du Puy.
Le comte Arthur de Circourt, à Fontainebleau.
C. Claverie, négociant, à Tarbes.
F.-A. Coelho, à Porto (Portugal).
Cohen et fils, libraires, à Bonn (Allemagne).
G. Comont, curé, à Saint-Pierre-le-Viger (Seine-Inférieure).
A. Constantin, à Annecy.
Contet, libraire, à Paris (2 ex.).
H. Courel-Groult, à Lisieux (Calvados).
Mgr David, évêque de Saint-Brieuc.
L. Deglatigny, au Havre.
Drucker et Tedeschi, libraires, à Vérone (Italie).
G. Stirling Home Drummond, Esq., à Ardoch (Écosse).
Dybwad, libraire, à Christiania (Norvège).
Ernault, professeur à l'École Saint-Charles, à Saint-Brieuc.
Flagelle, expert agronome, à Landernau.
Gariel, conservateur de la Bibliothèque, à Grenoble.
Charles de Gaulle, à Paris.
Gautier, libraire à Moscou (Russie) (2 ex.).
La librairie H. Georg, à Genève (Suisse) (2 ex.).
Geslin de Bourgogne, Président de la Société d'Émulation, à Saint-Brieuc
Grosjean, libraire, à Nancy.
Le Dr Halléguen, à Châteaulin (Finistère).
Hauvette-Besnault, à Paris.
W. G. Jones, à Birkenhead (Angleterre).
Le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre libre de l'Institut, au château de Keransker, près Quimperlé (Finistère).

Jourdain, à Paris.
Klincksieck, libraire, à Paris.
Kramers, libraire, à Rotterdam (Pays-Bas).
† De La Saussaye, à Paris.
Lecoz, ingénieur civil, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
L. Leger, à Paris.
Le Men. archiviste du département, à Quimper (Finistère).
Lemoigne, libraire, à Paris (3 ex.).
Leroux, libraire, à Paris.
A. de Longpérier, membre de l'Institut, à Paris.
Lorenz, libraire, à Paris.
Luzel, à Morlaix.
Henri Martin, membre de l'Institut, à Paris.
Gabriel Monod, à Paris.
† L.-A. de Montluc, à Paris.
Mme veuve Moré, libraire, à Porto (Portugal).
Le Rev. Dr Moriarty, Bishop of Kerry, Killarney (Irlande).
R. Mowat, à Paris.
E. Müntz, bibliothécaire de l'École nationale des beaux-arts, à Paris.
Librairie Muquardt, à Bruxelles (Belgique).
L. Naville, à Genève.
Nigra, ministre d'Italie à Saint-Pétersbourg.
Noiriel, libraire, à Strasbourg.
D. Nutt, libraire, à Londres (3 ex.).
Odobesco, Conseiller d'État, à Bukarest (Roumanie).
G. Paris, membre de l'Institut, à Paris.
A.-J. Patterson, à Londres.
Penlou, libraire.
A. Peyrot, professeur au Lycée, au Mans.
C.-E.-A. Plicot, médecin, à Fère-Champenoise.
C. Ploix, à Paris.
C. Reinwald et Cie, libraires, à Paris (4 ex.).
Renan, membre de l'Institut, à Paris.
Ronarc'h, à Redon (Ille-et-Vilaine).
Saint-Jorre, libraire, à Paris.
Samson et Wallin, libraires, à Stockholm.
Francis Martin Moraes Sarminto, à Guimaraes.
Sauvé, receveur des douanes, à Audierne (Finistère.)
Sayvé, à Versailles.
Le comte de Tertu, à Tertu (Orne).
Thonnelier, à Paris.
E. Thomas, à Marseille.
Le baron de Tourtoulon, à Valergues (Hérault).
Treuttel et Wurtz, libraires, à Strasbourg.

Trübner et Cie, libraires, à Londres (31 ex.).
K.-J. Trübner, libraire, à Strasbourg (2 ex.).
G. Turrini, professeur à l'Université, à Bologne (Italie).
Van der Kindere, à Uccle (Belgique).
Williams et Norgate, libraires, à Londres (4 ex.).
E. Windisch, professeur à l'Université, à Leipzig.
W. Weber, libraire, à Berlin.
Le général Wolff, commandant la province, à Alger.

L'OROGRAPHIE DE LA GAULE

A L'ÉPOQUE ROMAINE [1].

Ce n'est pas une des moindres faveurs de la nature, si prodigue pour notre pays, que ce soulèvement imposant du sol qu'elle semble avoir dressé à dessein comme une barrière entre nous et l'Italie. La ligne principale de la chaîne des *Alpes* présente en effet une courbe dont la convexité engendre, avec ses puissants contreforts, des vallées divergentes de notre côté et convergentes sur le versant opposé, ce qui rend et a rendu dans tous les temps les invasions sur notre sol difficiles et presque toujours stériles, parce que les armées d'attaque s'éparpillent à de grandes distances, — tandis que les expéditions sur le sol ennemi ont toujours été promptes et souvent glorieuses par la facilité des ralliements et des concentrations dans les vallées du Pô et de ses affluents supérieurs.

L'inégalité qui résulte pour les deux pays de cette disposition de la chaîne Italo-Gallique n'avait pas échappé aux Romains, qui ont mis une sage lenteur à soumettre d'abord la Cisalpine, à s'assurer ensuite les principaux passages alpestres, et à ne s'avancer que par des progrès mesurés et certains dans la vallée du Rhône, jusqu'au jour où cette région bien soumise et presque assimilée à l'Italie permit à César de frapper les grands coups qui ont mis la Gaule entière sous la main de Rome. Aussi peut-on dire que cette attaque prudente de notre pays par les armées romaines venues d'outre-monts est la seule qui ait réussi : toutes les autres ont échoué, depuis celle des Lombards et des Saxons avec Amo, Zaban et Rhodane, au temps d'Ennius Mummolus, en 570, jusqu'à celle

1. Cet article est extrait d'un grand ouvrage aujourd'hui sous presse, intitulé *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine*, qui comprendra 2 vol. in-8°, avec cartes, planches, inscriptions en fac-simile, etc. et de nombreuses notes justificatives, dont la plupart sont supprimées ici. Comme le premier vol. ne sera pas terminé avant l'an prochain, nous avons pensé pouvoir offrir à nos lecteurs le chapitre relatif à l'Orographie de la Gaule, chapitre inédit, bien entendu, et qui rentre par plus d'un côté dans le cadre spécial de notre Revue.

de Charles-Quint en 1536 ; tandis que toutes les invasions en Italie par les Alpes gauloises ont réussi d'abord, depuis le temps d'Hannibal jusqu'à celui de Charlemagne, depuis les expéditions des Valois jusqu'à celles de Louis XIII, de Catinat et de Bonaparte, et, plus récemment, des trop chevaleresques alliés de Victor-Emmanuel.

Le Saint-Gothard forme, comme on sait, le nœud du système alpin. C'est de ce point que partent à la fois les cinq chaînes : des *Alpes Poeninae* (Alpes Pennines), au sud-ouest ; des Alpes *Raeticae* et *Lepontiae* (dénomination générale qui s'applique à plusieurs contreforts, les Alpes Grises, Lépontiennes ou Centrales, et les Alpes d'Uri) à l'est et au nord-est ; des Alpes Bernoises, ou nord-ouest, et enfin des monts de l'Oberwald vers le nord (deux chaînes auxquelles les anciens ne paraissent pas avoir donné de noms particuliers). Ces puissants contreforts resserrent étroitement les cinq vallées du *Rhodanus* (Rhône), du *Rhenus* (Rhin), du *Ticinus* (Ticino ou Tésin), de l'*Arula* (Aar) et de la Reuss. Négligeant les Alpes Centrales, qui sont en dehors de notre cadre, nous nous attacherons d'abord aux *Alpes Poeninae*, qui renferment, comme on sait, les plus hauts sommets de la chaîne.

Le Saint-Gothard lui-même est le *mons Adulas*, où le Rhin prend sa source, peu éloignée, à l'est, comme on sait, de celle du Rhône.

La section des Alpes comprise entre le Saint-Gothard, ou mieux le col de la Furca, et le col de la Seigne, situé au nord du petit Saint-Bernard, porte aujourd'hui, comme autrefois, le nom d'Alpes Pennines, *Penninae* ou *Poeninae Alpes*, mentionnées par Ptolémée, par l'auteur anonyme d'une cosmographie (Strabon ne distingue pas les sections des Alpes), par plusieurs historiens, enfin, par l'Itinéraire d'Antonin. Le *Summus Poeninus* (Grand Saint-Bernard) est cité dans de nombreux textes. Ce serait un des plus anciens passages des Alpes, s'il fallait en croire Tite-Live, qui fait venir par cette route les *Boii* et les *Lingones*, lorsque ces peuples émigrèrent, vers le ve siècle avant notre ère, de Gaule en Italie[1]. Au temps de Strabon, cette route n'était pas même accessible aux bêtes de somme (Strabon IV, VI, 7). Trompé par une fausse analogie, Tite-Live se demande si le nom de *Poeninus* ne rappellerait pas le passage des Carthaginois, *Poeni*, commandés par Hannibal ; mais nous connaissons aujourd'hui l'origine de ce nom ; elle est due à une divinité topique, gauloise, le dieu *Penn*[2], dont les Romains ont fait

1. « *Poeninon... Boii Lingonesque transgressi* », V, 35.

2. Voy. Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstæmme*. München, 1837, p. 5 et note. — Le thème gaulois *penno-* signifie « tête, sommet » si on l'identifie, ce qui est philologiquement légitime, à l'irlandais *cenn*, au gallois et breton *penn* « tête ». H. G.

Jupiter Poeninus ; l'historien latin paraît lui-même accorder plus de créance à cette seconde hypothèse, et il ajoute que la tradition, chez ces peuples, n'a conservé aucun souvenir du passage d'Hannibal, mais qu'ils connaissent le sommet sacré appelé par les montagnards de ces régions *Poeninus* ou, suivant d'autres documents, *Penninus* [1]. De nombreux monuments épigraphiques, rappelant la dévotion païenne à *Jupiter Poeninus* ou au dieu *Poeninus* (car on trouve ce dernier nom seul), ont été réunis à l'hospice du Grand Saint-Bernard ; on en connaît trente-et-un ; ces *ex-voto*, gravés sur des tablettes de bronze ou d'argent, avaient dû être cloués sur les murs du temple de *Penn* ou *Jupiter Poeninus*, dont l'emplacement a été reconnu entre l'hospice et le petit lac. Toutes ces tablettes, sans exceptions, donnent l'orthographe *Poeninus*, *Puoeninus*. Ce sommet est encore mentionné par Strabon [2], et le col l'est par Pline l'Ancien [3]. Le Grand Saint-Bernard a porté certainement aussi, dès les temps anciens, les noms de *Mons Jovis*, comme l'attestent les appellations de *Mont-Joux* et de *Plan-de-doux*, qu'ont conservées jusqu'à nos jours le sommet et l'esplanade voisine de l'hôpital, et comme le prouvent divers textes des IXe, Xe et XIIe siècles. Nous verrons bientôt que ce n'est pas ce passage qui est désigné comme une des grandes routes pratiquées au temps de Polybe à travers les Alpes ; mais c'est bien celui que durent suivre L. Cassius Longinus en 107, Servius Galba en 57 avant notre ère, et que mentionne Strabon vers l'an 20 de J.-C. (voy. plus bas). Le petit lac qui est auprès de l'hôpital est nommé, dans la table de Peutinger, *Henus lacus*, pour *Penus*, *Poenus*, *Penninus*, *Poeninus lacus*.

Deux inscriptions sont les seuls documents qui nous fassent connaître les *Alpes Atrectianae* ou *Atractianae* [4], et l'une d'elles associe ce nom à celui des *Alpes Poeninae* dans l'énoncé officiel du gouvernement d'une seule et même province impériale procuratorienne. Aucun passage des textes classiques, aucun nom moderne ne nous permettent d'identifier avec certitude ces montagnes, soit avec une section, soit avec un ou plusieurs contreforts de la chaîne alpestre ; or, nous ne pouvons les confondre avec les *Alpes Poeninae*, puisque ces dernières sont nommées spécialement dans une des deux inscriptions ; d'autre part, les *Alpes Graiae* le sont avec les *Alpes Poeninae*, pour le gouvernement de la province procuratorienne, qui figure sur les documents des IVe et Ve siècles ; les *Alpes Atractianae* pourraient donc être, à la rigueur, les mêmes que

1. *Table Peut.*, I, B. 1 ; *Itin. Anton.*, p. 351 ; *Notit. prov. Gall.*, Guérard, p. 25.
2. IV, VI, 7 et 11.
3. « *Fores Poeninae* », III, XXI (XVII), 1.
4. Wilmanns, *Exempla inscriptionum latinarum* nos 690 et 1266.

les *Alpes Graiae* (voy. plus bas). Si l'on n'admet pas cette assimilation, il faut se rappeler que la province des *Alpes Poeninae* s'étendait sur le versant gaulois de la chaîne, et devait être limitée à l'ouest par le territoire de la cité de *Vienna*, qui comprenait les *vici* de *Cularo* (Grenoble) et de *Genava* (Genève); il semble donc que le nom d'*Alpes Atractianae* ait pu, dans cette seconde hypothèse, s'appliquer aux contreforts septentrionaux et occidentaux compris entre le lac de Genève, le canton du même nom, la vallée de l'Arve, sauf sa partie supérieure, et la crête des Pennines, c'est-à-dire aux Alpes du Valais, du Faucigny, et aux monts Voirons.

Entre le Saint-Gothard et le col de la Seigne, où nous croyons que les Romains limitaient la désignation d'*Alpes Poeninae* (nous en donnerons plus bas la raison), se trouvent, comme on sait, les sommets les plus élevés de l'Europe. Mais les anciens, qui n'avaient pas de procédés exacts pour mesurer les altitudes, ne paraissent avoir nommé ni le mont Rosa, ni le Cervin, ni même le mont Blanc; le Simplon ne l'a pas été davantage, et, bien que la voie romaine du Valais ait laissé des vestiges reconnaissables jusqu'à la hauteur de Brieg [1], il est certain qu'aucune issue carrossable n'a été pratiquée dans cette direction pour faire communiquer la vallée supérieure du Rhône avec celle du Tésin.

Si nous bornons les *Alpes Poeninae* au col de la Seigne, c'est qu'immédiatement au sud de ce col est celui du Petit Saint-Bernard, où se trouvait la station *In Alpe Graia* [2]. Ce passage appartient donc à la section des *Alpes Graiae* (Alpes Grées). L'ancien historien Caelius Antipater, dont le témoignage est cité par Tite-Live, dit qu'Hannibal avait passé les Alpes par le *Jugum Cremonis* [3], qu'il faut certainement identifier avec le mont Cramont ou Gramont, entre la Thuile au sud et Entrèves au nord, sur le versant italien, vers la source la plus occidentale de la Dora Baltea, en face du mont Blanc. Ainsi, d'après Caelius, les anciens auraient connu la route du col de la Seigne, dont le Cramont forme le contrefort méridional, et qui conduit du point extrême de l'Allée-Blanche à la portion la plus septentrionale de la Tarentaise, au nord de Saint-Maurice. Il est toutefois plus probable qu'ils n'ont pratiqué qu'un seul passage dans les *Alpes Graiae*, celui que Strabon nous indique en ces termes : « ceux qui, partant d'Italie, veulent franchir les Alpes (au nord-ouest) doivent prendre leur route par la vallée des *Salassi* (val d'Aoste); ce chemin

1. Voy. la carte qui accompagne l'ouvrage de M. de Haller, *Helvetien unter den Roemern*, t. II.

2. *Table de Peutinger*, Segment, II. B. 1 p. 57, col. 1, n° 9 de l'édit. in-fol.; *Gaule, d'après la Table de Peutinger*, p. 396, in-8; — Anon. Ravenn, IV, 30; Guido, 12.

3. « [Hannibalem Caelium per *Cremonis Jugum* dicere transisse », XXI, 38.

bifurque : une des deux routes, âpre et inaccessible aux bêtes de somme, gravit le *Poeninus* ; l'autre, plus à l'occident, gagne le pays des *Ceutrones* (Tarentaise, vallée de l'Isère)[1] ». Le même géographe ajoute plus bas que, pour se rendre à Lyon, cette dernière route était carrossable, mais plus longue que l'autre[2]. L'un des deux passages, — soit celui du Petit Saint-Bernard, soit celui du Grand Saint-Bernard, — ne paraît pas avoir été frayé au temps de Polybe[3], qui cite seulement quatre routes pour sortir d'Italie : 1° celle de la Corniche, « sur le rivage de la mer Tyrrhénienne », 2° celle qui traverse le pays des *Taurini*, 3° celle du pays des *Salassi* (val d'Aoste), 4° celle de la Rétie. Un passage de Varron (qui écrivait après Polybe et qui était contemporain de César), nous a été conservé par Servius[4] et nous en fait connaître cinq pour la seule frontière physique de la Gaule, sans y comprendre même les *Alpes Poeninae* : 1° celle de la Corniche ; 2° 3° et 4° celles que suivirent Hannibal, Pompée lorsqu'il se rendit en Espagne, et Hasdrubal lorsqu'il vint rejoindre son frère en Italie ; 5° celle des *Alpes Graiae*. Nous réservons, quant à présent, le texte de Varron pour nous en occuper plus bas. Pour ce qui regarde le fragment de Polybe, qui écrivait vers l'an 130 avant notre ère, on ne peut dire lequel des deux cols du Grand ou du Petit Saint-Bernard il entend désigner comme donnant issue au pays des *Salassi* ; car, à une époque fort ancienne, comme nous le montrerons bientôt, l'un et l'autre étaient connus, et tous deux donnaient accès à deux routes partant du pays occupé par ce peuple. Ce qui est incontestable, c'est que ces deux passages, ainsi qu'on l'a vu plus haut, étaient pratiqués au temps de Strabon, c'est-à-dire vers l'an 20 de notre ère. Or, César lui-même nous apprend qu' « il avait envoyé Servius Galba, avec la douzième légion et une partie de la cavalerie, chez les *Nantuates*, les *Veragri* et les *Seduni*, qui s'étendent depuis les frontières des *Allobroges*, le *lacus Lemannus* et le *Rhodanus*, jusqu'au sommet des Alpes, parce qu'il voulait assurer une route commode[5] à travers ces montagnes, que les marchands ne pouvaient traverser qu'en s'exposant à de grands dangers et à de fortes rançons[6] ». Donc le passage du Grand Saint-

1. IV, VI, 7.
2. IV, VI, 11.
3. Fragment cité par Strabon, IV, VI, 12.
4. *Ad Aeneid.* X, 13 : « sane omnes altitudines montium, licet a Gallis *Alpes* vocentur, proprie tamen montium Gallicorum sunt, quas quinque viis Varro dicit transiri posse : una quae est juxta mare per Ligures ; altera qua Hannibal transiit ; tertia qua Pompeius ad Hispaniense bellum profectus est, quarta qua Hasdrubal de Gallia in Italiam venit ; quinta, quae quondam a Graecis possessa est, quae exinde *Alpes Graecae* appellantur. »
5. « Iter... patefieri volebat. »
6. *B. G.* III, 1.

Bernard était praticable avant l'an 57 ; César le rendit seulement plus facile et plus sûr. Nous savons que c'est par les *Alpes Graiae*, c'est-à-dire par le Petit Saint-Bernard, que César effectua son dernier passage de la Gaule en Italie avant la guerre civile de 49[1]. La facilité et la promptitude avec lesquelles il se rend d'Italie dans la Gaule Transalpine font supposer que les passages du Grand et du Petit Saint-Bernard lui étaient familiers aussi bien que celui du mont Genèvre, qu'il franchit lors de sa première campagne (voy. plus bas). Le sommet du Petit Saint-Bernard (*Mons Graius*) était, comme le *Summus Poeninus*, consacré à Jupiter : la célèbre colonne de gneiss porphyroïde placée au sommet de la route même, s'est appelée *columna Jovis*, colonne de Joux, et l'hôpital portait encore, en 1177, le nom de *Domus pauperum montis Jovis*[2] ; ainsi, de même que le nom du dieu topique *Penn* a dû précéder celui de *Jupiter Poeninus* au Grand Saint-Bernard, de même le nom de *Grau*, *Crau* ou *Craig* a pu engendrer le latin *Graiae*[3] ; on voit en effet, sur l'esplanade qui domine la route, à 2500 mètres d'altitude, un *cromlech* composé de 54 pierres brutes cubant environ un demi-mètre chacune, distantes les unes des autres de 3 mètres, et disposées en un cercle de 72 mètres de diamètre[4]. A tous ces indices d'une haute antiquité il faut ajouter la vraisemblance du passage des légions romaines par ce défilé des Alpes au temps de la guerre contre les Allobroges (120 av. J.-C.), aucun obstacle du côté de l'Italie ne s'opposant à leur marche depuis la soumission des *Salassi* par Appius Claudius Pulcher (143 avant J.-C.) ; il faut rappeler encore la facilité et la fréquence des voyages de César se rendant dans la Gaule Celtique, à laquelle le col du Petit Saint-Bernard conduisait bien plus directement que le défilé du *Summus Poeninus* ou que le mont Genèvre. Toutes ces circonstances nous donnent à penser que c'est bien plutôt le Petit Saint-Bernard, *Graius Mons*, que Polybe a désigné au IIe siècle avant notre ère, que le Grand Saint-Bernard, qui ne fut rendu viable que par César, comme nous l'avons vu plus haut, et

1. Petron. *Satyric.* Utrecht, 1654, p. 178 :

« *Alpibus* aereis ubi *Graio* nomine, vulsae
Descendunt rupes, nec se patientur adiri,
. . . . . .
Haec ubi calcavit Caesar juga..... »

2. Elle est aussi appelée *Domus Sancti Bernardi Montis Jovis*, et, dans une charte de 1193, *Hospitale Montis Jovis* (Carlo Promis, *Le Antichità di Aosta*, in-4. Torino, 1862, p. 119). Le sommet lui-même est appelé *Mons Columnae Jovis*, et au XIVe siècle, *Mont-Jouvet*.

3. Voy. Carlo Promis, *id.*, *ibid.* Dans le dialecte savoisien, *Crau* signifie encore aujourd'hui *rochers*.

4. *Id.*, *ibid.*, tav. II, fig. K. — Voy. surtout le récent travail de M. Borrel, *Etude sur les monuments de l'antiquité dans la Tarentaise* (*Lectures de la Sorbonne*, séance du avril 1875, section d'archéologie, *Journal officiel* du 3 avril 1875, p. 2428).

qui n'était pas carrossable encore au temps de Strabon. Il faut rappeler toutefois que le consul L. Cassius Longinus fut tué sur les confins du pays des *Allobroges*, l'an 107, dans une guerre qu'il fit aux *Tigurini*, Gaulois *Helveti* qui avaient quitté leur canton [1] situé vers *Zürich*, et que la route qu'ont pu suivre les légions pour marcher contre ce peuple devait être plutôt celle du *Poeninus* que celle du *Graius Mons*.

On remarquera que Strabon ne mentionne pas par leur nom les *Alpes Graiae* : mais elles le sont dans Ptolémée [2] et dans Tacite [3] qui désigne clairement les trois passages, des Alpes Pennines, Cottiennes et Grées, comme étant tous trois accessibles à des armées, et qui nomme pour ce dernier col, non la chaîne, mais le *Graius Mons* (Petit Saint-Bernard) [4]. Pline et Ammien Marcellin, sans la discuter, rapportent la légende d'Hercule, qui aurait valu à ces montagnes le nom d'Alpes Grecques, *Graiae Alpes* [5]. Ce n'est donc pas à la crête du partage des eaux du Rhône et du Pô qu'il convient d'appliquer le nom de *Ceutronicae Alpes* que le premier de ces deux écrivains donne aux sommets dont les pâturages produisaient les fromages, renommés encore aujourd'hui, anciennement appelés *Vatusiques*, et dont les mines de cuivre étaient célèbres, mais bien aux contreforts appelés les Bauges, au nord, et les monts de la Vanoise au sud, qui entourent la Tarentaise et la vallée supérieure de l'Isère. Nous savons, en effet, par les inscriptions trouvées à la Forclaz du Prarion et à Aime ou Aixme, l'ancienne *Axima* de Ptolémée et de la Table de Peutinger, que les *Ceutrones*, dont cette localité était une des deux villes principales, habitaient cette vallée. Mais ils s'étendaient aussi au temps de César sur le versant italien (voy. plus bas).

Les *Alpes Graiae*, ou même *Graecae Alpes* [6] sont encore nommées dans un certain nombre de textes [7]. Elles formaient une section conventionnelle de la chaîne entre le col de la Seigne et le Mont Cenis (*Cenisius Mons*, au moyen-âge), où l'on fait commencer d'ordinaire les *Alpes Cottiae*.

1. *Epitome* T. Liv. LXV. — Cf. Caes. *B. g.* I, 7.
2. III, 1, 37.
3. Hist. II, 66.
4. « Legiones... *Penninis Cottianis* que *Alpibus*, pars *Monte Graio* traducuntur. » *Hist.*, IV, 68.
5. Pline : « ejusdem exercitus [Herculis] et *Graios* fuisse *Graiarum Alpium* incolas » III, XXIV (XX), 2 ; — Amm. Marcell., XV, X, 9.
6. Varro ap. Servium ad Virg. *Aen.*, X, 13 ; — Petron., *Sat.*, 122.
7. Itin. Anton., p. 344 et 346 ; — *Notit. Dignit.*, Boecking, II, p. 7, 13, 71, 72 ; — *Notit prov. Gall.*, Guérard, p. 23 : — *Liste de Vérone* de 297, Mommsen, *Verzeichniss*, dans les *Abhandlungen* de l'Ac. de Berlin, 1862, p. 492 et 511 et trad. fr. par E. Picot, *Rev. arch.* déc. 1866, t. XIV, nouv. sér., p. 371 et 389, ou p. 27 et 45 du tir. à part ; *Liste* de Polemius Silvius, même trad., *Rev. arch.*, juin 1866, t. XIII de la nouv. série, p. 386, ou p. 10 du tir. à part.

Les *Alpes Cottiae* ou *Cottianae*[1] formaient dans la chaîne un angle droit dont le sommet est le Tabor, et dont les côtés se terminent au Cenis, vers le nord ; au *Vesulus mons* (Monte Viso), vers le sud, et qui embrassent, par conséquent, la vallée de Bardonnèche et le val d'Oulx, sur le versant italien. « Elles doivent leur nom, comme on sait, à *Cottius* ou *Cottus*, qui, caché dans ses étroits défilés, confiant dans l'impraticable âpreté de cette région, résista seul dans toutes les Gaules soumises, mais consentit cependant à adoucir sa sauvage humeur et à devenir l'ami d'Octave. Pour prix de cette amitié, il construisit, au milieu des Alpes, des routes plus courtes et d'un plus facile accès... Le tombeau du petit roi auquel nous devons ces chemins est près des murs de Suse[2]. » A l'ouest de cette ville s'élève encore aujourd'hui, à peu près intact, un arc honoraire dont l'architrave porte une inscription de quatre lignes, et dont la frise représente, par un relief animé, les apprêts du sacrifice solennel appelé *suovetaurile*[3].

L'inscription qui est gravée sur cet arc (Orelli, n° 626) nous apprend que ce monument a été élevé en l'honneur d'Auguste, l'an 8 avant notre ère : 1° par *M. Julius Cottius*, qui se qualifie de préfet des cités, dont la liste comprend quatorze noms de peuples, et 2° par ces cités elles-mêmes[4]. Ce Cottius nous est connu par d'autres témoignages. Son père le roi *Donnus*, l'est également grâce à Strabon (IV, IV, 6) et aux médailles[5]. On remarquera que, sur l'arc de Suse, *Cottius* ne prend pas le titre de roi, mais celui de préfet, et qu'il adopte le nom de famille des Jules, *Julius*, comme s'il eût été fait citoyen romain par Auguste. Il faudrait supposer qu'après l'achèvement de la route du mont Genèvre et la cérémonie religieuse dont cet arc semble consacrer le souvenir, il eût vécu longtemps dans

1. Cette appellation ne fut donnée à cette section des Alpes que quelque temps après la mort du roi Cottius, qui arriva sous Néron (Suét., *Nero*, 18), car elle ne figure, ni dans Strabon, ni dans Mela, ni même dans Pline. Elle se rencontre pour la première fois dans Tacite : Vitellius ordonna à Fabius Valens « de faire irruption en Italie par les Alpes Cottiennes, *Cottianis Alpibus*. » Hist., I, 61 ; cf. 87 et IV, 68 (passage pour lequel on trouve dans un manuscrit *Cocitanis*) ; — elles le furent ensuite : par Ptolémée : ἐν Κοττίαις Ἄλπεσιν (var., Κουτίαις), III, 1, 38 ; — par Dio Cassius, parlant de Cottius (IX, 24) ; — dans une ancienne description anonyme (voy. Dom Bouquet, I, p. 102 C) : « *Alpes Cottiae* ». — Les inscriptions donnent les deux formes, *Cottiae* et *Cottianae*.

2. Amm. Marcell, XV, x, 2 et 7.

3. Sacrifice dans lequel on immolait un porc, un mouton et un taureau.

4. « *A l'empereur César Auguste, fils du divin César, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la quinzième fois* (la première étant de l'an 23, ce monument est daté par conséquent de l'an 8 avant J. C.), *ayant reçu treize salutations impériales* (par suite de ses victoires) ; *M. Julius Cottius, — préfet des cités dont les noms suivent : Segovii, Segusini, Belaci, Catariges, Medalli, Tebavii, Adanates, Savincatii, Egdinii, Veaminii, Venisani, Iemerii, Vesubiani, Quadiates, — et les cités qui furent sous le gouvernement de ce préfet (ont élevé ce monument).* »

5. Une monnaie gauloise porte au droit : DVRNACVS, *tête casquée ;* R. DONNVS, *cavalier.*

une sorte d'indépendance, ou tout au moins que ses peuples eussent conservé leur autonomie, puisque l'empereur Claude accrut son domaine et lui donna le titre de roi, qu'il prit alors pour la première fois. Ce ne fut qu'à sa mort, arrivée sous Néron, que son royaume fut réduit en province romaine (Sueton, *Nero*, 18). Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire dans la dernière moitié du Ier siècle seulement que l'usage s'établit de désigner par son nom cette région des Alpes ; on dut même continuer à l'appeler, dans le langage usuel, Royaume de Cottius. Nous trouvons, dans la table de Peutinger, en gros caractères, *Cotti Regnum*, et dans une inscription provenant d'Avigliana, entre Suse et Turin, FINIB | COTTI. Nous en connaissons les peuples, nous en pouvons déterminer les limites. Du côté de la Gaule, il s'étendait jusqu'au pays des *Vocontii*, et les territoires d'*Ebrodunum* (Embrun) et des *Caturiges* (Chorges) en formaient les points extrêmes à l'ouest. Sur l'autre versant des Alpes, il s'étendait jusqu'à l'*Ocelum* de César [1] et de Strabon, *Ocelum* qu'on a longtemps cherché et dont la vraie position a été déterminée récemment à Drubiaglio, en face d'Avigliana, sur la rive gauche de la Dora Riparia, à XX milles de Suse [2]. La délimitation du royaume de Cottius avait dû être à peu près celle que reçut plus tard la province des *Alpes Cottiae* ou *Cottianae*, créée sous Néron, et le nom d'*Alpes Cottiae* dut s'appliquer non-seulement à la chaine principale, mais à toutes les montagnes comprises dans le périmètre de cette province. Nous savons, par Ammien Marcellin, que, sur le versant italien, cette dénomination ne s'étendait pas, à l'est, au delà de *Segusio* [3].

Dans la section des *Alpes Cottiae*, nous connaissons un grand nombre de sommets remarquables, mais les anciens n'ont nommé ni le Cenis [4], dont le col paraît être demeuré inaccessible pour eux, ni le Tabor, nœud entre la crête principale, les Alpes du Dauphiné et celle de la Maurienne ; quant au mont Genèvre, s'il n'avait pas de nom particulier avant le moyen-âge, il faut reconnaître tout au moins le massif auquel il appartient dans le *Mons Matrona* d'Ammien Marcellin, et de l'Itinéraire de

1. « *Ocelum* quod est Citerioris Provinciae extremum. » Caes., *B. g.* I, 10.

2. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 288 ; — cf. *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XXII, p. 125 et suiv.

3. « In his *Alpibus Cottiis*, quarum initium a *Segusione* est oppido », XV, x, 3.

4. La première mention du mont Cenis date du commencement du VIIIe siècle : il figure dans un acte de donation, faite au monastère de Novalèse, des « *Alpes in Cinisio* », (voy. Durandi *Notizia dell' antico Piemonte Traspadano*, in-4. Torino, 1803, p. 71). C'est par le col du mont Cenis que passèrent Pepin en 755, et Charlemagne en 774 : « Pipinus cum exercitu suo *Monte Cinisio* transacto », Fredeg. (Duchesne, *Script Fr.*, I, p. 774 et suiv.) ; « perrexit ipse Carolus Magnus per *Montem Cinisium* » (*Annal. Fr.*, ad ann. 773). Il est aussi mentionné dans le capitulaire de 806. Il est fort douteux pour nous que ce soit le lac du mont Cenis qui se trouve cité dans Strabon (IV, VII, 5).

Bordeaux à Jérusalem. Enfin le Monte Viso, où le Pô prend sa source, est incontestablement le *Vesulus Mons*, très-élevé, couvert de pins et peuplé de sangliers.

Mais les passages ouverts ou pratiqués par les anciens dans les *Alpes Cottiae* présentent un tout autre intérêt. Pour aborder cette étude, il faut d'abord s'entendre sur le nom que devait prendre cette section de la chaîne alpestre avant Cottius. Il paraît probable qu'avant César, la dénomination d'*Alpes Graiae* lui était appliquée, ce qui nous obligerait à étendre par conséquent cette dernière du col de la Seigne au Monte Viso. On peut remarquer, en effet, que Ptolémée, près d'un siècle après la mort de Cottius, place encore *Ebrodunum* (Embrun), ville des *Caturiges*, dans les *Alpes Graiae*, et l'on sait qu'Embrun est sur la même latitude que le Monte Viso. Mais, à partir du passage de César, en 59 avant notre ère, elles s'appelèrent *Juliae Alpes* : c'est le nom que leur donne Tite-Live (V, 34) (voy. plus bas).

Le plus ancien passage pratiqué dans la section des *Alpes Graiae* qui reçut plus tard le nom d'*Alpes Cottiae* fut très-probablement celui du mont Genèvre ou du *mons Matrona*. Ce col dut être franchi, vers le commencement du VIe siècle, au temps de Tarquin l'Ancien, par les Gaulois, que l'ancienne tradition, recueillie par Tite-Live, fait arriver en Italie sous le commandement de Bellovèse, car l'historien nous les montre quittant le pays des *Tricastini*, dans la vallée du Rhône, et gagnant les Alpes sur un point qui n'aurait pas encore été gravi, et il ajoute qu'ils refoulèrent les *Saluvii*, et qu'ayant passé les Alpes, qui s'appelaient, — non pas au temps, bien entendu, où cette migration s'accomplit, mais au temps de l'historien qui la raconte, — *Juliae Alpes*, ils arrivèrent chez les *Taurini* (*Id.*, *ibid.*). Or, toutes ces circonstances démontrent que ces peuples avaient remonté le bassin de la Durance, et avaient dû franchir les Alpes vers le mont Genèvre ; que, du moins, telle était la tradition adoptée au Ier siècle de notre ère. Sans être alors très-facile, ce passage était évidemment celui qui s'offrait le plus naturellement aux émigrants de la vallée du Rhône. César l'estime le plus court, c'est-à-dire le plus prompt [1]. Il dit, en effet, dans le même chapitre, qu'il « se rendit, en six jours, d'*Ocelum*, qui était sur la limite de la Province Citérieure (c'est-à-dire de la Cisalpine), au pays des *Vocontii*, situés dans la Province Ultérieure » ; il ajoute que les *Ceutrones*, les *Graioceli* et les *Catu-*

1. *B. g.*, I, 10 : qua proximum iter in *Ulteriorem Galliam* in Alpes erat » ; *Ulterior* signifie ici, non la Gaule Celtique, qui était encore à soumettre, mais la Gaule Transalpine tout entière, y compris la Province, par opposition à *Gallia Citerior* qui était pour César la Cisalpine.

riges lui disputèrent le passage, mais qu'il les repoussa dans plusieurs combats, et qu'il gagna le pays des *Allobroges*. Or, les *Graioceli*, dont le nom indique, selon nous, la position, — et l'on peut s'étonner que personne jusqu'à ce jour ne l'ait remarqué, — devaient s'étendre sur le versant oriental des *Alpes Graiae*, et comprendre le territoire d'*Ocelum*, sans doute leur ville principale (*Graiorum Ocelum*). Nous savons qu'elle était située sur la rive gauche de la *Duria* (*Riparia*), entre Turin et Suse, à xx milles de cette dernière [1]. Les *Ceutrones*, dont le siége principal était la Maurienne et la Tarentaise (voy. plus haut), devaient aussi s'étendre sur le versant italien, dans la vallée de Suse ; quant aux *Caturiges*, on sait que leur centre était *Ebrodunum* au temps de Ptolémée (III, 1, 39), et que la ville de Chorges a retenu leur nom ; mais il est certain qu'antérieurement, ils s'étendaient aussi sur le versant oriental des Alpes, dans la vallée supérieure de la *Duria* (*Riparia*), et Pline nous apprend même que les *Vagienni* (au sud de Turin) étaient issus de ces peuples [2]. Il est donc assuré que, lors de sa première campagne, César suivit la vallée de la *Duria* (*Riparia*), passa les Alpes au mont Genèvre, gagna le pays des *Vocontii*, par la vallée de la *Druentia*, et celui des Allobroges par la rive gauche du Rhône. Les obstacles naturels et plus encore les combats qu'il eut à livrer contre les peuples des Alpes durent retarder sa marche, car il employa six jours à effectuer un passage qu'il dut faire beaucoup plus rapidement dans la suite, d'abord parce qu'il l'avait frayé une première fois, ensuite parce que, dans les voyages multipliés qu'il accomplit deux fois au moins chaque année (de 58 à 51 avant J. C.), il était souvent seul, ou n'avait avec lui que des forces moindres, composées de quelques recrues ; il dut même passer tantôt par le mont Genèvre, tantôt par le Grand ou par le Petit Saint-Bernard, plus naturellement indiqués pour se rendre sur le théâtre de la guerre ou pour en revenir, tantôt enfin par le mont Genèvre. Mais le vrai passage des Alpes par César, celui qu'il a effectué avec le gros de son armée au début de la guerre, celui qui a valu à cette section de la chaîne le nom d'*Alpes Juliae* que lui donne Tite-Live, — appellation éphémère d'ailleurs et remplacée peu après par celle de *Cottiae Alpes*, — se fit au mont Genèvre [3]. Cette route fut incontestablement la plus fréquentée, et elle devint le grand chemin de la Gaule en

1. Vases Apollinaires, Garrucci, I, p. 163.
2. « *Caturigibus* orti *Vagienni* », III, VII (V), 1.
3. C'est ainsi que l'a compris l'auteur de la *Vie de César*, voy. t. II, p. 50 et pl. 3 ; mais *Ocelum* est mal placé par lui à Usseau, les *Graioceli* de même. — On a peine à comprendre pourquoi M. Carlo Promis conduit César par le Petit Saint-Bernard pour cette première campagne (*Le Antichità di Aosta*, p. 86), sans tenir aucun compte du texte même des Commentaires.

Italie à travers les Alpes, après que *Cottius* y eut accompli les grands travaux dont parle Ammien Marcellin. C'est par le mont Genèvre (*Matrona*) que passent les itinéraires anciens : celui d'Antonin, la Table de Peutinger, le Hiérosolymitain, et trois sur les quatre que nous font connaître les Vases Apollinaires [1], enfin l'Anonyme de Ravenne. Mais entre l'époque de l'émigration de Bellovèse, qui a dû suivre cette route, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et la première campagne de César (59 av. J. C.), ne l'avait-elle pas été par quelqu'autre armée, en certaine circonstance mémorable ?

Nous n'avons garde de nous engager témérairement ici dans l'éternelle discussion du passage d'Hannibal ; rappelons-nous d'ailleurs que les écrivains anciens eux-mêmes n'étaient pas parvenus à se mettre d'accord sur ce point, et qu'au temps de Sénèque l'inutilité de leurs efforts était devenue proverbiale [2]. La géographie des guerres puniques n'est pas de notre sujet ; mais, en faisant l'historique des moyens de viabilité connus des Romains et en recherchant l'origine des passages frayés avant eux, nous rencontrons incidemment cette question ; on peut même dire que la géographie historique doit prendre ici la place de la géographie physique ; car, de cols naturels dans cette portion des Alpes, il n'y en a jamais eu et tout chemin accessible, au milieu de cette nature tourmentée, est une conquête de l'homme. Or, la plus mémorable de toutes les entreprises de ce genre fut sans contredit celle d'Hannibal, — et encore ne la connaissons-nous que par les récits de ses ennemis. Sans prétendre donner la solution définitive du problème, nous chercherons seulement s'il est possible ou même probable qu'il ait franchi les *Alpes Graiae* et si le col du mont Genèvre répugne aux données de la question ou y satisfait dans une certaine mesure. On a proposé tour à tour [3] le Simplon, le Grand Saint-Bernard, le Petit Saint-Bernard, le Cenis, le mont Genèvre, le mont Viso, le col de Largentière et même le Saint-Gothard. La méthode la plus élémentaire oblige celui qui aborde cette étude à classer d'abord les sources par ordre d'ancienneté : Polybe, Varron, Tite-Live, Pline, Appien, sauf à discuter leur autorité relative. Quant aux textes du moyen âge et des temps modernes, ils ne sauraient avoir

1. Voyez le tableau comparatif que nous avons dressé de ces itinéraires, *Table de Peutinger*, édit. in-fol., p. 149.

2. *Quaest. Natur.*, III, *praef.* — Si la divergence d'opinions que nous signalons ici n'existait pas encore au temps de Polybe, les récits qui avaient été faits du passage des Alpes avant le sien ne laissaient pas d'être obscurs et embarrassés (voy. liv. III, ch. XLVIII).

3. M. A. Bouché-Leclercq, dans un excellent article (*Revue critique* du 19 septembre 1874), sur l'ouvrage de M. Maissiat, intitulé *Annibal en Gaule*, a rappelé ces diverses opinions.

la même importance. Nous sommes tenté d'en dire autant des traditions locales, car le nom d'Hannibal se rencontre partout en Italie, et son incomparable éclat a rayonné dans un cercle beaucoup plus vaste que celui de sa réelle et victorieuse empreinte. L'audace et la grandeur d'une telle tentative a laissé dans l'esprit des hommes d'ineffaçables souvenirs que l'imagination populaire a étendus et transformés en les propageant. En Italie, la légende d'Hannibal dure encore [1]. Mais on ne saurait attribuer une valeur sérieuse aux mille traditions locales que l'on peut recueillir encore aujourd'hui dans les diverses issues des Alpes et dans les vallées qui en descendent. Toute roche taillée plus ou moins anciennement devient la *Roche d'Hannibal;* tout passage où se conservent quelques antiquités, le *Pas d'Hannibal;* de même que la Provence nous offre partout, autour d'Aix, le nom et les légendes de Marius. Mais le géographe ne doit pas oublier que la légende est l'ennemie et non l'auxiliaire de l'*histoire,* que, partant d'une donnée exacte, et courant au loin le pays, elle laisse en route la précision, se dérobe à la vérité et méconnait les traces authentiques des plus grands souvenirs.

Du récit de Polybe se dégagent les données suivantes : les historiens qui l'ont précédé ont exagéré, dit-il, les difficultés que présente le passage des Alpes ; « ils ne savaient donc pas que les Gaulois des rives du Rhône, mainte et mainte fois avant l'arrivée d'Hannibal, et tout récemment encore, avaient franchi les Alpes avec des forces immenses afin de combattre les Romains et de secourir leurs compatriotes dans les plaines du Pô... En résumé Hannibal, loin d'agir comme ils le rapportent, montra dans toute sa conduite la plus grande prudence. Il s'était soigneusement informé de la fertilité du pays qu'il devait traverser [2], des sentiments de haine qui animaient ces populations à l'égard des Romains, etc.; dans les passages difficiles, il prenait pour guides les gens du pays appelés à partager sa fortune. Si je parle avec cette assurance, c'est que je tiens les faits dont il est question de la bouche même de témoins oculaires, et que, pour ce qui regarde les lieux, je les ai parcourus dans un voyage que je fis autrefois aux Alpes afin d'en prendre par moi-même une connaissance exacte (III, 48). » Il est donc hors de doute qu'aucun témoi-

1. Il y a quelques années, un pêcheur de Passignano, sur les bords du lac de Trasimène, improvisait des récits colorés, mais quelque peu altérés, de la bataille. Hannibal, victime d'une légère confusion avec Masséna, y était devenu un général français vainqueur des Allemands et des Russes. Il est vrai que les traces authentiques du véritable Hannibal sont inscrites à chaque feuillet des registres du cadastre pour toute cette région de Trasimène et qu'elles nous rappellent jusqu'aux moindres circonstances de la lutte de 217, par les noms des champs qui en ont été les témoins.

2. Appien dit même qu'étant encore en Espagne, il avait envoyé des émissaires chez les Gaulois pour explorer les passages des Alpes (*De reb. Hisp.*, 13).

gnage ne peut être mis en comparaison avec celui de Polybe ; or il nous montre Hannibal, après une marche de quatre jours depuis le point où il avait passé le Rhône, parvenu en un pays très-peuplé et fertile en blé, qu'on appelle *Ile*, et qui tire ce nom de sa situation, le Rhône l'arrosant d'un côté, l'Isère d'un autre, ces deux fleuves donnant à cette *île* la forme d'une pointe vers leur confluent ; quant au troisième côté, il est formé par des montagnes de difficile accès dont les gorges étroites sont presque impénétrables [1]. Hannibal suit la rive du fleuve (il ne dit pas lequel, mais c'est évidemment l'Isère) et franchit l'espace de 800 stades (148 kilomètres) qui le sépare des Alpes. Il a à lutter pendant ce trajet contre les Allobroges qui l'attaquent dès qu'il a quitté les pays de plaines pour s'engager dans des régions plus escarpées (III, L, en entier).

Tout ce qui suit ne nous fournit aucune indication topographique assez caractérisée pour qu'on en puisse tirer une appropriation précise à tel ou tel point de la chaîne. On peut induire seulement du récit de Polybe (*Ibid.*, LX, en entier), que les difficultés que rencontra le général carthaginois furent telles qu'il semble avoir frayé sa route dans des lieux presque inexplorés avant lui ; mais on doit tenir grand compte ici de la saison peu avancée à laquelle le passage des Alpes fut effectué. Polybe nous apprend aussi qu'Hannibal campa sur la crête des montagnes, et qu'il ne mit pas moins de quinze jours à accomplir son ascension et sa descente ; enfin qu'il entra dans les plaines du Pô sur les terres des *Insubres* (III, LVI, 3) : mais cependant il ajoute plus bas qu'il avait établi son camp au pied même des Alpes (III, LX, 2), et qu'après avoir vainement recherché l'alliance des *Taurini*, peuple situé au pied de ces mêmes montagnes, et pour lors en guerre avec les Insubres, il attaqua et prit leur place principale. Puis nous ne le retrouvons plus que sur les bords du Tésin. Il faut remarquer que le fragment de Polybe cité par Strabon dit en propres termes qu'Hannibal passa les Alpes au pays des *Taurini* (Strab., IV, VI, 12).

Vient ensuite, dans l'ordre des temps, le texte de Varron, rapporté plus haut et qui nous apprend seulement que, sur les cinq passages des

1. Ἧκε πρὸς τὴν καλουμένην Νῆσον, χώραν πολύοχλον καὶ σιτοφόρον, ἔχουσαν δὲ τὴν προσαγορίαν ἀπ' αὐτοῦ τοῦ συμπτώματος. Τῇ μὲν γὰρ ὁ Ῥοδανός, τῇ δὲ ὁ Ἰσάρας προσαγορευόμενος, ῥέοντες παρ' ἑκατέραν τὴν πλευραν, κ. τ. λ. (III, 49). Le mot Ἰσάρας est contesté ; il l'a été récemment par M. Maissiat, auteur d'un ouvrage cité plus haut, qui lit, pour les besoins de sa thèse, Ἄραρος « de la Saône ». Or les manuscrits portent Σκαρας, Σκόρας, Σκώρας ; le général Melville assure avoir même lu sur le manuscrit du Vatican Ἴσαρας. En tout cas, comme le remarque judicieusement M. A. Bouché-Leclercq (*Revue crit.*, 19 septembre 1874, p. 189), on comprend mieux l'altération, par les copistes, du nom Ἰσάρας en Σκάρας que celle d'Ἰσάρας en Ἄραρος. En outre, tous les détails du contexte et l'ensemble du récit justifient pleinement la correction généralement admise.

Alpes existant de son temps du côté de la Transalpine, celui qu'Hannibal avait franchi était distinct de ceux que suivit Hasdrubal, son frère, lorsqu'il vint à son secours en l'an 207, et Pompée lorsqu'il se rendit en Espagne pour la guerre de Sertorius en 73, et distinct encore de celui des *Alpes Graiae* (qui ne peut correspondre qu'au Petit Saint-Bernard).

Tite-Live rapporte, à peu près comme Polybe, la marche d'Hannibal sur la rive gauche du Rhône, en le faisant remonter vers le nord et il en donne les motifs : « il prit cette route non pas, dit-il, qu'elle fût plus directe pour gagner les Alpes, mais parce que, plus il s'éloignait de la mer, moins il était exposé à rencontrer l'armée romaine avec laquelle il n'entrait pas dans son plan d'en venir pour lors aux mains. » En quatre jours il gagna l'*Ile* formée par le Rhône, les montagnes et l'Isère [1]. Près de ce point (c'est-à-dire du confluent) habitent les Allobroges. De là, il gagne les Alpes par des chemins détournés [2], se replie vers la gauche (c'est-à-dire vers la rive gauche du Rhône, car c'est évidemment la droite d'Hannibal qu'il faut entendre), comme s'il eût voulu marcher vers les *Tricastini*. Tite-Live nous le montre ensuite côtoyant l'extrémité septentrionale du pays des *Vocontii* et gagnant le pays des *Tricorii*, sans rencontrer d'obstacle jusqu'à la *Druentia* (Durance) ; rien de plus vrai que la description qu'il donne de cette rivière, qui ne peut porter de bateaux, dont les rives sont mal encaissées, qui se divise en plusieurs bras, présente des bas-fonds et des gouffres, roule des rochers et gonfle subitement, à la suite des grandes pluies, ses eaux tumultueuses. C'est à partir de là que commencent l'ascension et avec elle les luttes du vainqueur de Sagonte contre les hommes et la nature. Le neuvième jour, arrivé sur la crête de la chaîne, Hannibal fait reposer son armée pendant deux jours. Les difficultés de la descente donnent lieu d'après ce récit aux mêmes observations que d'après celui de Polybe ; enfin quinze jours ayant été employés au passage des Alpes, il arriva chez les *Taurini*. Il faut se rappeler que Tite-Live a connu les récits de L. Cincius Alimentus qui avait été prisonnier d'Hannibal et s'était même entretenu avec lui ; on doit remarquer en outre que l'historien Padouan dit expressément que, si le Carthaginois eût passé par les *Alpes Graiae*, il fût descendu chez les *Salassi* et non chez les *Taurini* (XXI, 31-38).

La phrase dans laquelle Pline dit que les Alpes franchies par Hannibal

1. XXI, 31. Les manuscrits présentent la même incertitude que ceux de Polybe sur le mot *Isara*. On y trouve *Bisarar*, *Ibisara* que la plupart des savants et des commentateurs, notamment Cluvier, Gronovius, Crévier, Drakenborch, Weissenborn et Madvig ont lu avec beaucoup de vraisemblance « *ibi Isara* ». Casaubon propose *Arar*, mais sans en donner la raison.

2. « Non recta regione iter instituit », *id.*, *ibid.*

le furent aussi par les Cimbres (XXXI, 1, 2) n'offre pas un sens assez précis pour qu'on s'y arrête, le texte ne signifie même pas que les Carthaginois et les Cimbres aient dû passer au même endroit, mais seulement que tous deux ont franchi la chaîne des Alpes, ce que tout le monde sait.

Le texte d'Appien a une tout autre valeur et on ne l'a pas assez remarqué, car il nous montre Hannibal comme ayant frayé une voie dans les Alpes, et « c'est cette voie, ajoute-t-il, qui est fréquentée aujourd'hui et qui porte le nom de *Pas d'Hannibal*[1]. »

Quelle est donc cette route fréquentée au temps d'Appien, c'est-à-dire sous Hadrien ? Ne serait-ce pas celle que Cottius avait rendue si commode ? le nom de *Pas d'Hannibal*, que l'historien Alexandrin attribue au col lui-même, n'est contredit par aucun texte; car, en admettant que le mont Genèvre, qui s'est appelé *Matrona Mons* au IVe siècle de J.-C. (Amm. Marcell., XV, x, 6), eût déjà porté ce nom au IIe, cela n'a nullement dû empêcher le col de recevoir ou de conserver un nom différent. Si la table de Peutinger donne sous le nom d'*In Alpe Cottia*[2] la station placée au sommet de la route du mont Genèvre, il ne faut y voir que le nom d'un relai postal ou d'une auberge, et cela n'aurait nullement fait obstacle à ce que le col se fût appelé différemment, d'autant que *In Alpe Cottia* est à peine un nom géographique, c'est le mot qui indique simplement le point culminant d'une route quelconque dans les *Alpes Cottiae ;* en effet nous le trouvons employé par le IVe vase Appollinaire (Garrucci, I, p. 163) pour désigner un autre point du faite dans une section différente de la chaîne, ainsi que nous le verrons plus bas, tandis que le troisième vase nous donne comme équivalent aux mots *In Alpe Cottia* de la Table, ceux de SVMMAS ALPES (*Id., ibid.*).

En rapprochant maintenant les diverses données fournies par les textes classiques que nous venons de passer en revue, nous voyons que tous s'accordent; ou, du moins, qu'aucun d'eux ne s'oppose aux conclusions suivantes :

1° Hannibal, après son passage du Rhône, a suivi pendant quatre jours la rive gauche de ce fleuve en la remontant vers le nord jusqu'à son confluent avec l'*Isara* (Isère) ;

2° Il a suivi la rive gauche de ce fleuve jusqu'au point où il cesse d'arroser la plaine ;

3° Il a ensuite changé de direction pour s'engager dans des défilés de

1. Ὁδοποιῶν, ἣ καὶ νῦν ἐστὶν ἐπὶ τῶν ὁρῶν ἐντριβής, καὶ καλεῖται διόδος Ἀννίβου (*Hannib.*, 4).

2. Segment, II, B. 1 et 2, p. 58, col. 1, n° 9 de l'édit. in-folio., et *Gaule d'après Table de Peutinger*, p. 403.

montagnes et c'est en se repliant vers le sud, comme s'il voulait gagner le pays des *Tricastini* (vers le sud-ouest du département de la Drôme), qu'il a marché vers les Alpes. Pour y parvenir, il a côtoyé l'extrémité septentrionale du territoire des *Vocontii* (c'est-à-dire la lisière de l'ancien diocèse de Die, *Dea*, aujourd'hui le nord du département de la Drôme) et en traversant celui des *Tricorii* (qui par conséquent, comme le remarque judicieusement d'Anville, devaient se trouver sur les bords du Drac, affluent de gauche de l'Isère) ;

4° Il a atteint le cours supérieur de la Durance ;

5° Il a gravi les Alpes et est parvenu sur un point du faîte qui présentait une sorte de plateau capable de contenir le campement d'une armée de 25 à 30 mille hommes ;

6° Il a opéré une descente dans le pays des *Taurini*, car le nom des *Iusubres* et celui des plaines du Pô qui figurent dans Polybe, visent évidemment, non le point où s'arrête la descente sur le versant oriental des Alpes, mais l'objectif du général carthaginois, c'est-à-dire la vallée du Pô et les bords du Tésin, qui coulait en effet chez les *Insubres*. Il ne peut y avoir d'hésitation sur ce point, attendu que, d'une part, en descendant des *Alpes Graiae*, *Poeninae* ou *Cottiae*, on rencontre les Doires et qu'on ne trouve le Pô qu'à Turin ; que, d'autre part, les *Iusubres* ne se sont jamais étendus jusqu'au pied des Alpes de ce côté et que les trois grands peuples qui touchaient la base orientale de la chaîne étaient : 1° les *Salassi*, au nord, dans la vallée de la Dora Baltea ou d'Aoste et chez lesquels on arrivait par les cols du Grand et du Petit Saint-Bernard ; 2° les *Taurini*, au milieu, vallée de la Dora Riparia, et chez lesquels conduisait le col du mont Genèvre (le Cenis n'ayant pas été franchi dans l'antiquité ; 3° les *Vagienni*, vallée du Pô supérieur et de la Stura. D'ailleurs le sens trop précis qu'on a attribué à ce passage de Polybe est infirmé par la suite du récit de cet écrivain qui parle d'une place des *Taurini* enlevée par Hannibal au sortir du campement qu'il avait fait au bas de la descente du versant oriental, et par le fragment du même auteur rapporté dans Strabon, fragment qui fait descendre le général carthaginois chez ces mêmes *Taurini*.

Aussi, sans conclure de ce qui précède qu'Hannibal a dû franchir les Alpes au mont Genèvre, nous croyons pouvoir affirmer du moins qu'aucun des textes faisant autorité n'y contredit. D'après les seuls témoignages qui soient vraiment anciens et authentiques, il aurait quitté la rive gauche de l'Isère pour s'engager dans la vallée du Drac, puis dans celle de la Romanche jusqu'au col de Lautaret ; traversant ensuite sur ce point les Alpes du Dauphiné, par un passage où l'on

fit plus tard la voie romaine de *Cularo* (Grenoble) à *Brigantio* (Briançon), il a dû se trouver dans celle de la Durance aux pieds du rocher qui supporte Briançon ; puis il a pu gravir le mont Genèvre au sommet duquel est une vaste esplanade ; de là enfin, il a sans doute opéré sa descente dans la vallée de la Dora Riparia, chez les *Taurini*. Il est bon de rappeler toutefois que les anciens ont connu un autre passage dans les *Alpes Cottiae*, entre le mont Tabor et le mont Genèvre et que nous en possédons un témoignage irrécusable qui date de l'époque de Trajan. C'est le quatrième des Vases Apollinaire publiés par le Père Garrucci. D'après le parcours indiqué sur ce vase, la route en quittant *Brigantio* (Briançon), au lieu de gravir, à l'est, le mont Genèvre, suit, au nord, la vallée de la Clairée, que les anciens ont dû considérer comme la vraie Durance (*Druentia*[1]), et franchir la chaîne au sud du Tabor, par le col des Muandes qui conduit à Suse à travers la vallée de Bardonnèche.

Entre le mont Genèvre et le mont Viso, cette section des *Alpes Cottiae* présente aujourd'hui, il est vrai, d'autres passages ; mais ils sont d'un accès difficile et ne paraissent pas avoir été pratiqués par les anciens. C'est donc au sud du mont Viso, c'est-à-dire dans les *Alpes maritimae* qu'il faut chercher les deux passages d'Hasdrubal et de Pompée mentionnés par Varron.

Les *Alpes Maritimae*[2] avec le sommet du *Cema* (mont Lerres), où le *Varus* (Var) prend sa source, correspondaient autrefois, comme aujourd'hui, à la section de la chaîne principale comprise entre le *Vesulus Mons* et le col de Cadibone, par lequel passe la route moderne de Cairo à Savone. Parmi les nombreux passages que présentent les Alpes Maritimes, les plus connus sont : 1° le col d'Agnello qui fait communiquer, par un chemin difficile, le val Queyras, arrosé par le Guil, avec la vallée de la Vraita à Castel-Delfino ; 2° le col de l'Argentière (2031 mètres), entre la vallée de l'Ubayette et celle de la Stura ; 3° le col de Tende (1795 mètres), entre Tende et Coni. Il est possible que le premier ait été connu des Romains, mais aucune voie n'y a été pratiquée. Il n'en est pas de même du second : bien que les itinéraires anciens ne mention-

1. Le cours de la Clairée, affluent de cette rivière, est en effet plus long que celui que les modernes ont appelé du nom de Durance (voy. la *Carte de l'État-major français*, n. 189). C'est au mont Genèvre qu'on place aujourd'hui la source de cette dernière.

2. Pline, VIII, LIX (XXXIX), 2 ; XIV, IV (III), 17, passage où il parle du mauvais vin qu'on y recolte ; XXI, LXIX (XVIII), 3, passage où il vante les joncs employés qu'on y coupe. — Ptolem. : ἐν Παραλίοις Ἄλπεσιν, III, I, 41, 42, 43. — *Table de Peutinger* : « *In Alpe Maritima*, Segm., II, B. 2, col. 2, n° 6. — Itin. Anton., p. 289. — Anon. Ravenn., IV, 32, V, 2 et 3. — Guido, 35, 79, 82. — Tacit., *Ann.*, XV, 32. — Dio Casius : αἱ Ἄλπεις αἱ Παραθαλασσιοι, LIV, 24. Zosim. : Ἄλπεις Μαριτιμαι, VI. — Vopiscus, *Aurelianus*, 47. — *Notitia dignit.*, Beecking, II, p. 13, 71. — *Notit. Prov. Galliae*, édit. Guérard, p. 32. — Agathémère, II, 4, etc.

nent pas la voie romaine qui devait partir de *Vapincum* (Gap) et s'engager dans la vallée de Barcelonnette pour gagner le col de l'Argentière, suivre la vallée de la Stura, en Italie, et atteindre *Pollentia* (Polenza) et *Alba Pompeia* (Alba), les vestiges qu'elle a laissés et les inscriptions qu'on y a trouvées, témoignent de son existence, sur le versant italien du moins. Quant au versant français, la vallée de l'Ubaye et celle de l'Ubayette qui conduisent au col de l'Argentière, renferment, il est vrai, des ruines, des monuments romains et quelques inscriptions ; elles ont surtout donné un très-grand nombre d'objets de bronze de l'époque celtique; mais on ne trouve pas dans les ouvrages des antiquaires qui les ont parcourues et décrites qu'il y soit parlé de traces certaines de voies romaines.

Pour le col de Tende qui fait communiquer le bassin de la Stura avec celui du Var, il ne renferme pas non plus d'indices de voies romaines. Or, comme ces deux passages de l'Argentière et de Tende sont les plus accessibles des *Alpes Maritimae* pour les communications militaires entre les deux Gaules Cisalpine et Transalpine, et que le premier a certainement été fréquenté à l'époque romaine, nous inclinons à y voir les points signalés par Varron comme ayant été franchis par Hasdrubal et par Pompée, sans pouvoir toutefois dire lequel des deux a été le lieu de passage de l'un et de l'autre de ces chefs.

Contreforts des Alpes. — Sauf pour ce qui regarde les *Ceutronicae Alpes* (voy. plus haut), les anciens ne nous ont laissé aucune désignation applicable aux contreforts du versant occidental des Alpes. Les monts de l'Esterel, qui séparent les bassins du Verdon, puis de la Durance de ceux du Var et de l'Argens, et engendrent les Alpines vers l'ouest, et la montagne des Maures, vers le sud, parallèlement à la mer, ne nous rappellent aucun nom ancien. On en peut dire autant des Alpes de Provence qui s'élèvent entre l'Ubaye, la Durance et le Verdon; des Alpes du Dauphiné, qui, en s'éloignant du Tabor, s'abaissent pour laisser passer, au col de Lautaret, la voie romaine de *Cularo* (Grenoble) à *Brigantio* (Briançon), et se relèvent aussitôt en hérissant leurs flancs de glaciers aux abords du grand Pelvoux (3030 mètres), puis se ramifient en sens divers, entre le système fluvial de la Durance et celui de l'Isère et de la Drôme, en isolant le Ventoux au sud (1912 mètres) et en jetant sur les deux rives du Buech, affluent de droite de la Durance, le *Gaura* [1] (les Aspres) et le *Mons Seleucus* [2] (vers Monsaleon). C'est sous le

1. Itin. Hierosolym., p. 555 : « Inde ascenditur *Gauramons* », sur la route de *Dea* (Die) à *Vapincum* (Gap).
2. Itin. Anton., 357 p. ; — Hiérosolym., p. 555, sur la route plus près de Gap.

nom de *Ceutronicae Alpes*, nous l'avons vu, que les anciens désignaient les hauts contreforts de la Vanoise, qui, dans la presqu'île agreste et tourmentée formée par l'Arc et l'Isère supérieure, séparent la Tarentaise de la Maurienne ; il faut croire aussi qu'ils étendaient l'appellation de *Poeninae Alpes* à ces ramifications célèbres des Alpes de Savoie et à ces reliefs pittoresques qui s'étagent au sud du lac de Genève et du Rhône supérieur pour s'élever jusqu'aux faîtes éclatants des monts Blanc, Cervin, Rose et Simplon ; à moins qu'on ne préfère y voir les *Alpes Atractianae*. On peut s'étonner que le temps ne nous ait transmis les noms anciens d'aucun de ces sommets, non plus que des différents rameaux des Alpes Helvétiques.

Si du Saint-Gothard, nœud d'où nous sommes parti en commençant cette étude, nous nous dirigeons vers l'orient, la grande ceinture de la péninsule italique se continue au sud du Rhin supérieur sous les noms d'*Alpes Raeticae* et *Lepontiae* ; mais, de ce côté, nous nous écarterions du cadre que nous nous sommes tracé, qui est celui de la Gaule. Des contreforts, qui, à partir du *Mons Adulas*, forment, par leur épanouissement, le gigantesque éventail des Pennines, des Lépontiennes, des Rétiques, du Titlis et des Alpes Bernoises, distribuant dans des vallées divergentes qu'elles animent ou fertilisent, les eaux limpides du Rhône, de l'Aar, de la Reuss, du Rhin et du Tésin, pas un seul n'est nommé. Ce sont des géographes modernes qui ont baptisé les Bernoises du nom de *Summae Alpes* [1], mais les Romains ne paraissent avoir distingué par des appellations particulières aucun de ces sommets célèbres, Finster-Aar-Horn, Jung-Frau, Faul-Horn, etc., qui dominent l'Oberland Bernois ; ils ne semblent y avoir frayé aucun passage, et le Grimsel leur a été sans doute aussi inconnu que la Gemmie. Ce n'est qu'au point où ces montagnes s'abaissent sensiblement et disparaissent presque tout-à-fait au nord de Vevai qu'on rencontre la première route romaine de ce côté ; mais c'est là même que finissent les Alpes.

Le panorama, pris dans l'ensemble de cette chaîne, qui forme le principal relief de l'Europe, et l'aspect des vallées supérieures qui en sont comme les verdoyantes avenues, sont, pour ainsi parler, les mêmes qu'autrefois. Partout où l'homme a peu de prise sur la nature, et ne peut, ni la plier à ses désirs, ni la soumettre à ses besoins, c'est lui qui subit son influence : il devient immuable comme elle ; aussi les peuples montagnards se transforment-ils peu et très lentement. On peut dire que tout est constant dans les Alpes : climat, paysage, produits et habi-

1. Voy. Haller, *Helvetien unter den Rœmern*, II, p. 34.

tants ; sur leurs escarpements inhospitaliers, la faune comme la flore ont peu varié pendant les âges historiques. Les quelques rares données que nous ont laissées à cet égard Strabon (L. IV, ch. VI) et Pline (voy. plus haut), sont encore vraies de nos jours. Les petits chevaux, le miel, les joncs, le maigre champ d'orge, s'y rencontrent encore ; les riches pâturages, les troupeaux de chèvres, de vaches et de moutons y donnent, comme jadis, les produits variés de cette industrie laitière, vieille comme le monde, et plus d'un trait de ces mœurs étranges, conservées dans les cantons les moins accessibles des Alpes [1], a sans doute son origine dans les usages des sujets de Donnus et de Cottius.

Au nord du Léman, les Dents de Jaman et de Jorat n'ont pas de noms anciens ; il nous faut gagner, pour retrouver les souvenirs de l'antiquité dans cette onomastique des montagnes, le rempart du Jura (*Jurassus*), qui séparait la *Sequania* de l'*Helvetia* [2]. Le Jura dont les pins sont vantés par Pline [3], l'altitude remarquée par César [4], n'offrait, au Ier siècle, qu'un seul passage accessible à une armée, pour se rendre en Séquanie : le défilé étroit de la rive droite du Rhône, appelé le *Pas-de-l'Ecluse* [5]. Ainsi le Jura, aujourd'hui sillonné de routes, ne présentait pas de cols naturels et aucun artificiel, avant la conquête de César. Celui que fraya plus tard la voie romaine de *Vesontio* (Besançon) à *Aventicum* (Avenches), par *Ariolica* (Pontarlier) et *Eburodunum* (Yverdun) [6] fut donc dû à la main de l'homme. Il y avait toutefois une communication facile entre le pays des *Helvetii* et la Gaule, par la rive gauche du Rhin et la trouée de Belfort. Mais César n'en parle pas, sans doute parce qu'il était trop au nord et devait exposer les *Helvetii* aux attaques d'Arioviste et des *Suevi* qu'ils se proposaient surtout d'éviter. Quant au défilé de la Pierre-Pertuis, au-dessus de Biel, passage qui fut pratiqué par les Romains à la suite de travaux accomplis sur ce point, bien qu'il paraisse à M. de Saussure

1. Voyez les premières pages de l'ouvrage d'Henry. *Recherches sur les antiquités du département des Basses-Alpes* 2e éd. Digne, 1842.

2. Strabo : IV, III, 4 ; cf. *ibid.*, VI, II. — Pline : « *Jura* », III, V (IV), I ; cf. IV, XXXI (XVII), I ; *Jura* est ici un pluriel neutre, voy. la note suivante. — Ptolém. : II, IX, 5 ; cf. 20.

3. « [Abietes] laudatissimae, in Gallia, *Juribus* », XVI, LXXXXVI (XXXVIII), 2; voy. édit. Detlefsen, III, p. 46.

4. « Monte *Jura* altissimo, qui est inter *Sequanos* et *Helvetios* », *B. g.*, I, 2.

5. « Unum per Sequanos, angustum et difficile inter montem *Juram* et flumen *Rhodanum*, vix qua singuli carri ducerentur, mons autem altissimus impendebat, ut facile perpauci prohibere possent », *id.*, *ibid.*, 6, cf. 8 ; — voyez, pour toute cette topographie du commencement de la première campagne, l'*Histoire de Jules César*, par l'empereur Napoléon III, t. II, p. 41-52 et pl. II et III. Cette partie y est remarquablement traitée.

6. *Table de Peutinger*, Segm. II, A, I, p. 34, col. 2, in-fol. et *Gaule*, in-8, p. 233.— *Itin. Anton.*, p. 348.

avoir été antérieurement ouvert par les eaux, il était inconnu au temps de César.

C'est au contrefort septentrional du Jura qu'appartient le *Vocetius mons* (Boezberg, canton d'Aarau, sur la rive gauche de l'Aar, entre Frick et Brugg), où Cécina, lieutenant de Vitellius, battit les *Helvetii* avant de marcher sur *Aventicum* [1].

Le nom ancien des Vosges nous est parvenu sous les deux formes de *Mons Vosegus* [2] et *Vosagus* [3]. Les pins qui les couvraient étaient célèbres [4] et *Vosegus* était le dieu topique de la montagne [5].

C'est la forêt, et non la chaîne des Ardennes, qui est citée dans les textes anciens, *Silva Arduenna* [6]. César nous la montre comme s'étendant sur le pays des *Treveri* (Trèves), depuis le Rhin jusqu'aux confins des *Remi* (Reims) [7] dans le sens du nord-ouest au sud-ouest; et jusqu'aux *Nervii* (Hainaut et Bavai, département du Nord) dans le sens de l'est à l'ouest, sur une longueur, dit-il, de plus de cinq cent mille pas [8], ce qui ferait 740 kilomètres, chiffre évidemment exagéré. Entre Bavai et Mayence, on n'en compte que 350 en ligne droite : ce serait la largeur. Si nous appliquons maintenant la mesure de César au sens de la longueur, c'est-à-dire de la longitude, il faudrait admettre que la forêt d'Ardenne eût couvert tout le pays qui s'étend des bouches du Rhin jusqu'à Langres ou même jusqu'à Dijon, c'est-à-dire qu'elle eût occupé plus d'un tiers de la Gaule ; mais on peut lui accorder que c'était de beaucoup la plus grande, « *quae est totius Galliae maxima* ». Comme il donne à entendre plus bas qu'elle se terminait vers le nord au confluent

1. Tacite, *Histoire* I, 68 ; — voy., pour l'identification, Haller, *Helvetien unter den Rœmern*, II, p. 39-40.

2. Caes., *B. g.*, IV, 10 : « *Mosa* profluit ex *Monte Vosego*, qui est in finibus Lingonum » ; un manuscrit de Paris (IXe ou Xe siècle) porte *Uosgo* ; — Plin., voy. plus bas ; — Lucan, *Phars.*, I, 397 :

« Castraque quae *Vosegi* curvam super ardua rupem
Pugnaces pictis cohibebant *Lingones* armis » ;

voy. Ed. Oudendorp, p. 51 ; — Vib. Seg. au mot *Arar*.

3. La *Table de Peutinger* nous les représente dans son dessin sous la forme d'une forêt et elle porte *Silva Vosagus* (Segm. II, B. 1, p. 2, col. 2, in-fol., et *Gaule*, in-8, p. 4 ; — cf. Greg. Turon., V, 10, ann. 590 : « *Vosagus Silva* ; *Vosagense territorium* » ; — Venant. Fortunat., VII, 4.

4. Pline : « Labietes laudatissimae in Gallia... *Monte Vosego* », XVI, LXXVI (XXXVIII), 2 ; le manuscrit de Paris, n° 6795, porte *Vosago*.

5. On a trouvé sur le faîte des Vosges cette inscription : VOSEGO | MAXSII | MINVS | V·S·L·L· (Gruter, XCIV, 10 ; Orelli, 2072) : « au Dieu *Vosegus*, Maxseminus (*sic*) a acquitté son vœu volontiers et avec joie ». L'orthographe *Vosegus* doit donc être préférée à celle de *Vosagus*.

6. En grec Ἀρδουέννα ὕλη, Strab., IV, III, 5.

7. *B. g.*, V, 3 : « Indutiomarus... iis... qui per aetatem in armis esse non poterant, in *Sivam Arduennam* abditis, quae ingenti magnitudine per medios fines *Treverorum* a flumine. *Rheno* ad initium *Remorum* pertinet, bellum parare instituit. »

8. *B. G.* VI, 29.

de la Meuse et de l'Escaut[1], c'est vers le sud qu'il la prolonge beaucoup trop, à ce qu'il semble, à moins qu'il n'enclave sous ce nom la forêt des Vosges, *Silva Vosegus*, qui doit, croyons-nous, en demeurer distincte. Il est vrai que, si l'on veut s'en rapporter à un celtologue, le nom même d'*Arduenna* signifierait forêt[2], ce serait donc la forêt par excellence. Strabon toutefois ne l'entend pas comme Cesar et il relève l'étendue exagérée que certains écrivains lui ont attribuée. Le passage du géographe grec est intéressant à plus d'un titre : « Il existe une forêt d'arbres peu élevés, grande assurément, mais non pas tant que les écrivains l'ont dit, en lui accordant une étendue de quatre mille stades (740 kilomètres), on l'appelle la forêt d'Ardenne (Ἀρδουέννα). Dans le temps des incursions militaires, ils (les Gaulois) rassemblent les rameaux des arbres les plus touffus et ferment tous les passages en fichant en terre çà et là des

1. « Caesar ad flumen *Scaldem*, quod influit in *Mosam* extremasque *Arduennae* partes ire constituit », VI, 33.

2. « *Arduenna*, ou peut-être *Ardvenna*. Ce nom semble formé du radical *ard* « élevé » qu'a conservé le gaélique dans *ard* « elevé » et dans les nombreux dérivés de ce dernier, et qui est commun au latin (*arduus*, même sens). Je ne saurais dire s'il faut le séparer en *Ardu-enna* (auquel cas *-enna* serait simplement un suffixe, comme dans *Cebenna*, *Clorenna*, *Ravenna*, etc.), ou *Ard-venna* (*venna* étant un terme composant). L'analogie des autres noms de lieu en *-enna* rend pourtant la première division préférable. Quoi qu'il en soit, le sens du terme principal *ard* nous permet de traduire le nom d'ARDUENNA par « Haut-Pays ». Cette explication étymologique, que confirme la région représentée par ce nom, est rendue plus vraisemblable encore par l'analogie. Comparez en effet les noms suivants qui ont absolument le même sens, *Hercynia Silva*, *Highlands* (Ecosse), *Oberland* (Suisse), *Pays-d'en Haut* (Suisse, canton de Vaud, *Terre-Haute* (sur le Wabash, dans l'Indiana, aux Etats-Unis). Par contraste on peut de même citer les *Pays-Bas*, *Unterwalden* (Suisse), littéralement « Forêt-d'en-bas », *Campania*, en Italie, et *Champagne*, nom donné à plusieurs régions de la France. En latin le même radical *ard*, *d'arduus*, a fourni le nom d'*Ardea* ; une des villes qui portent ce nom, le chef-lieu des Rutules, était construite sur un rocher élevé. Je crois avoir établi que ce nom d'*Arduenna* a été, par fausse analogie, traduit par *Hohe-Venn* par les Germains conquérants de la Gaule. C'est le nom dont les Allemands appellent la partie septentrionale des Ardennes, et, en Belgique, on appelle la même région *Haute-Fagne*. *Fagne* est la forme dialectale wallonne du français *Fange* et tous deux viennent du mot germanique latinisé *Fania* « marécages ». L'extrémité des Ardennes forme à l'heure actuelle la limite des langues française et allemande, et comme c'est en général à la naissance des montagnes que l'on rencontre les frontières linguistiques, il n'est pas téméraire de supposer qu'à l'époque où les Germains entrèrent en contact avec le monde gallo-romain, c'était déjà la limite de la langue latine. Les Germains, en présence de ce pays montagneux, en demandèrent le nom : *Arduenna*, leur dit-on. Peut-être le prononcèrent-ils *Arduhenna* par analogie avec les noms de lieu germaniques en *henna*, comme le *Baduhenna* dont nous parle Tacite (*Ann.*, IV, 73) ; peut-être même disait-on *Ardvenna*. C'est chose fréquente que, guidé par une fausse analogie, un peuple déforme, en voulant leur donner un sens, les noms pour lui nouveaux dont la forme étrangère étonne son oreille. Les transformations de ce genre échappent aux lois linguistiques parce que l'instinct populaire, faisant violence aux noms pour les rapprocher de mots connus, leur ajoute des lettres adventices. *Ardu* était l'adjectif latin et aussi gaulois signifiant « élevé » ; *enna* ou *venno* qui semblait, une fois dégagé d'*ardu*, être un mot par soi-même, rappelait à l'oreille un mot germanique comme *fenna* ou *fenni* ; *Arduenna* devint ainsi pour les Germains la Haute-Fagne, *Die Hohe Venn*. (Voy. mon article *Fagne*, *Fange*, *Hohe-Venn*, *Finnois*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. II, p. 171 et suiv.) ». Note communiquée par M. Gaidoz.

pieux. Puis ils se cachent dans la profondeur de la forêt avec leur famille, se réservant de petits îlots au milieu des marais, où, pendant la saison des pluies, ils trouvent une retraite assurée ; mais, à l'époque de la sécheresse, on les prend sans difficulté[1] ». C'est un reste des anciennes mœurs qui remontent à l'âge des habitations lacustres. Dans ce bois se cachèrent et furent prises, l'an 21 de notre ère, les recrues du Trévir Florus qui avait excité, sous Tibère, un soulèvement en Gaule, de concert avec l'Éduen Julius Sacrovir[2]. M. Alfred Maury a pu, à l'aide des textes du moyen-âge et des vestiges reconnaissables encore dans des noms de localités modernes, restituer à cette forêt célèbre son étendue primitive, il en a dénommé et déterminé les différentes parties, il en a écrit l'histoire[3], il a enfin expliqué les légendes auxquelles l'effroi qu'elle inspirait avait donné naissance et dont l'écho se retrouve dans les chants de nos trouvères[4]. On sait qu'elle a joué un grand rôle, surtout à l'époque mérovingienne[5], et tout le monde connaît les récits miraculeux de la conversion de saint Hubert[6].

On comprend que la forêt d'Ardenne ait, sous ses ombrages redoutés, caché aux yeux des géographes anciens les ondulations de l'Argonne, des collines de Belgique et de tout le système orographique qui sépare les bassins de la Moselle, de la Meuse, de l'Escaut et de la Seine, aussi ne leur ont-ils donné aucun nom. Reprenant donc la recherche des dénominations anciennes de nos montagnes, à partir du pied des Vosges, nous suivrons, comme Pomponius Méla[7], la ligne de partage des eaux de l'Europe en gagnant, par le plateau de Langres et les collines de la Côte-d'Or, du Charollais et du Beaujolais, les Cévennes proprement dites, *Gebennici* ou, mieux, *Cevennici Montes*, *Cevenna Mons*[8], désignation qui ne paraît s'appliquer, dans César, qu'à la partie méridionale de la chaîne, celle qui sépare le pays des *Helvii* (Ardèche) de celui des *Arverni*[9], ces derniers peuples la considérant comme une excellente défense natu-

1. IV, III, 5,
2. Tacite, *Ann.*, III, 42 : « *Saltus* quibus nomen *Arduenna* ».
3. *Les forêts de la France dans l'antiquité et au moyen-âge* (*Mém. présentés par div. savants à l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, 2e sér. ; *Antiquités de la France*, t. IV, p. 31 et suiv.).
4. *Chanson de Roland*, édit. de Franc. Michel, stance LVI, p. 29, etc. ; voy. Maury (*ouvr. cité*), p. 39.
5. Grég. Turon, *Hist. ecclès.*, II, IX, col. 58 et suiv.
6. Bolland. *Acta Sanct.*, II, *octobr.*, p. 528, col. 2.
7. « La Gaule est divisée par le lac de Genève et les Cévennes en deux versants, l'un atteignant la mer de Toscane, l'autre l'Océan : le premier s'étendant du Var aux Pyrénées, l'autre du Rhin aux mêmes montagnes », II, V, 1. *Gebennici* est l'orthographe adoptée dans l'édition de Gronovius. Leyde, 1722, p. 186.
8. Caesar, *B. g.*, VII, 8 et 56 ; les plus anciens manuscrits donnent tous cette leçon.
9. « *Cevenna*, qui *Arvenos* ab *Helviis* discludit », *ibid.*, 8.

relle[1] ; mais Strabon lui accorde une bien plus grande extension. Disons d'abord que la transcription qu'il nous donne du nom latin ou gaulois en *Cemmena*, τὸ Κέμμενον ὄρος, est évidemment mauvaise. Le vrai nom de cette chaîne devait être alors ce qu'il est resté, *Cevenna*. Le géographe grec la fait partir des Pyrénées avec lesquelles elle forme, dit-il, un angle droit, et il en étend le nom jusqu'à la hauteur de Lyon ; donc les montagnes du Vivarais et du Lyonnais sont comprises par lui sous la désignation commune de *Cemmena*[2], et il lui donne 2000 stades de développement (370 kilomètres), chiffre un peu inférieur à celui de la longueur de la chaîne entre les Pyrénées et le Beaujolais. Il nous la montre comme serrant plus étroitement le Rhône en face du confluent de l'Isère avec ce fleuve (IV, I, 11 ; cf. *ibid.*, II, 3) et il en fait une limite ethnographique entre les Aquitains (Ibères) et les Celtes (*Id.*, *ibid.*, I) ; il ajoute enfin que l'Aude, l'Orb et l'Hérault descendent de l'un de ses versants (*Id.*, *ibid.*, 6) et la Loire de l'autre (*Id*, *ibid.* 14). Pline semble étendre aussi le nom de *Cebenna*[3] vers le nord jusqu'à Lyon, puisqu'il en fait la limite de la Narbonnaise[4] et de la Gaule proprement dite, se conformant en cela aux commentaires d'Agrippa[5]. Les Gaulois prétendaient, au dire de Strabon, que les Cévennes renfermaient des mines d'or (III, II, 8), mais il aurait eu tort d'y croire. Ptolémée étend le nom de *Cemmena* aux montagnes d'Auvergne[6], qui ne semblent pas en effet avoir eu dans l'antiquité une désignation particulière. Nous connaissons du moins, depuis peu, et par suite des fouilles pratiquées au sommet du Puy-de-Dôme pour l'établissement du nouvel observatoire, le nom ancien de cette montagne. L'inscription, dont voici la traduction, et qui a été gravée sur une petite plaque de bronze servant d'ex-voto, y a été découverte le 24 août 1874 : « Aux divinités Augustes et au dieu *Mercure-Dumias* ; » *Matutinius Victorinus* a fait cette offrande »[7]. Ces fouilles, commencées le 15 août 1873, ont mis au jour, sur le *culmen* du Puy-de-Dôme, c'est-à-dire à 1463 mètres d'altitude, les vastes substructions d'un temple de grandes dimensions, ruiné, au rapport de Grégoire de Tours, sous le règne de Valérien et de Gallien, vers 258, par Chrocus, roi des Alamans,

1. « Quibus *Arvernis* oppressis inopinantibus, quod se *Cevenna* ut muro munitos existimabant », *ibid.*, 8 ; et, au ch. 56 : « oppositus *Mons Cevenna* viarumque difficultas impediebat ».
2. IV, I, 1 ; cf. II, V, 28. Il emploie tantôt le singulier, tantôt le pluriel.
3. Orthographe adoptée, d'après le meilleurs manuscrits, dans l'édition Detlefsen, t. III, p. 135.
4. III, V(IV) 1.
5. IV, XXXI (XVII), 1.
6. Ἀρουέρνοι οἱ παροικοῦσι τὰ Κέμμενα ὄρη (II, VIII, 14). Les deux mss. 1403 et 1404 de la Bibliothèque nationale de Paris portent Κείμενα.
7. Cette inscription a été reproduite *Rev. celt.* II, 426.

qui ravagea la Gaule à la tête d'une armée, et qui, « à Clermont (c'est-à-dire dans le territoire de la cité de Clermont, appelée elle-même alors, du nom de l'ancien peuple, *Arverni*), incendia, renversa et détruisit un temple célèbre, que les habitants appelaient *Vasso*, en langue gauloise, édifice admirable et solide,... dans l'intérieur duquel le marbre se mêlait aux mosaïques [1] ». Ce temple dont les ruines viennent d'être retrouvées assez complètement pour ne permettre aucun doute sur son identité avec celui que décrit l'historien du VIe siècle, n'est autre que le sanctuaire du Mercure-Arverne, où se trouvait la statue de cette divinité dont Pline, après avoir énuméré les colosses les plus célèbres de son temps, parle en ces termes : « les dimensions de toutes ces statues ont été dépassées de notre temps par le *Mercure* que Zénodore a fait pour la cité gauloise des Arvernes, moyennant 400 000 sesterces (80 000 fr. du poids de notre monnaie d'argent) par année, pour prix de sa main d'œuvre pendant dix ans. S'étant fait connaître par ce travail, il fut mandé à Rome par Néron et y exécuta la statue colossale de ce prince [2]. » Pline nous apprend en outre qu'à l'époque où Zénodore se trouvait chez les Arvernes, le gouverneur de la province, c'est-à-dire le légat de l'empereur dans l'Aquitaine, était Vibius Avitus. Or d'autres inscriptions, ou plutôt des fragments d'inscriptions, gravés en lettres monumentales sur marbre, ont été trouvées au même endroit, et divers monuments élevés en l'honneur du *Mercurius Arvernus* dans d'autres parties de la Gaule et jusque sur les bords du Rhin, prouvent que le temple dont on voit les débris au sommet du Puy-de-Dôme était le centre d'un culte national et qu'il a dû être élevé, non pas seulement par la cité qu'il dominait si majestueusement, ayant pour piédestal un ancien volcan, mais par toute la Gaule ; aussi rien de plus commun que le souvenir de Mercure sur tous les points de notre pays [3], le nom de cette divinité est resté attaché à de nombreux sommets comme à une foule de villages ou hameaux [4]. Pour nous résumer, disons que l'intérêt direct qui résulte de la découverte faite au Puy-de-Dôme est de nous montrer, sur l'emplacement situé au faîte de cette montagne, un temple magnifique consacré à la principale divinité nationale des Gaulois, qui y était représentée par un des premiers artistes du monde ; que ce colosse, tout en bronze, y atteignait des proportions inconnues ailleurs, que le nom de ce temple,

1. Greg. Turon., *Hist. des Francs*, I. 36, trad. de M. Guizot.
2. XXXIV, XVIII (VII), 6.
3. Caes. *B.g* VI, 17 : « Deum maxime *Mercurium* colunt, etc. »
4. Tels que Saint-Michel-Mont-Mercure en Vendée, Mercurey en Bourgogne, Mercœur, Mercoiret, Mercury, Mercurette, etc. Voy. Mowat. *Rev. archéolog.* de janvier, 1875, p. 34, note 1.

en gaulois *Vasso*, et celui de la localité où il avait été construit, distinguaient topiquement ce sanctuaire célèbre de tous les temples secondaires et de tous les lieux où le Mercure Arverne était honoré ; enfin que ce nom était *Dumias* (gén. *Dumiatis*) d'où est certainement venu *Podium-Dumiatis*, Puy-de-Dôme, d'autant mieux que la prononciation des habitants du pays, *Puy-de-Doume* nous a conservé la phonétique latine de *Dumias* (*Doumias*).

A la naissance du contrefort qui rattache le système des monts d'Auvergne aux Cévennes était le *Lesura* ou *Lesora Mons*[1] (mont Lozère, 1530 mètres), où le *Tarnis* (Tarn) prend sa source et dont le canton était renommé pour ses fromages.

Nous ne trouvons aucun autre nom ancien à appliquer aux systèmes orographiques, qui séparent, plus ou moins nettement, le bassin de la Loire de ceux de la Seine, au nord, et de la Garonne, au midi ; malgré l'importance des collines de Normandie et des monts de Bretagne qui avaient cependant dû fixer les regards des Romains. Il ne nous reste donc plus qu'à gagner les Pyrénées.

Les Pyrénées. — *Pyrenaei montes*[2], *Pyrenaea juga*[3], *Pyrenaeus mons*[4], *Pyrene*[5] sont mots synonymes[6]. Cette chaîne, mentionnée dans un grand nombre de textes, séparait, moins autrefois qu'aujourd'hui, deux pays et deux races, car l'ancienne Ibérie débordait sur la Gaule et la Gaule sur l'Ibérie[7]. Les Pyrénées, dit Strabon, présentaient

1. Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, *Propempt.*, 44 : « hinc te *Lesora*, Caucasum Schytharum vincens, aspiciet. »

2. Τα Πυρηναῖα ὄρη Polyb., III, XLI, 6 ; cf. XL, 1 ; XXXVII, 9 ; XXXIX, 4. — Diod. Sic., V, 35. — Marcien. d'Héracl., II, 6 (*Geogr. min.* de Didot. I, p. 543). — Strab., II, 1, 11, etc. ; mais il emploie le plus souvent le singulier, voy. note 3. — Agathém., II, 9, p. 47. — Ptolém., XV, 2, où le géographe Alexandrin rapporte qu'elles avaient été décrites par Marin de Tyr; VIII, IV, 2, V, 2. — Tite-Live, XXI, 23 : « *Pyrenaei montes.* » — Justin., XLIV, 1.

3. Pline, III, II (1), 1.

4. Sil. Italic., III, V, 415 : « at *Pyrenaei* frondosa cacumina *montis* ». — Auson. *Epigr.*, XXIV, 68 : « bimaris juga ninguida *Pyrenaei* ». — Dionys. Perieg., V, 288 : Πυρηναῖον ὄρος. — Plin. : « *Pyrenaei promontorium, juga...* » IV, XXXIV (XX), 1 ; « in *Pyrenaeo* » VII, XXVII (XXVI), 1 ; cf. XIV, VIII (VI), 8 ; « *Pyrenaei jugis...* » XXXVII, VI (1), 13 ; « *Pyrenaei montes...* » IV, XXXI (XVII), 1 ; « radice *Pyrenaei* », III, IV (III), 5 ; « *saltus Pyrenaeus* » IV, XXXIII (XIX), 1. — Tite-Live, XXI, 23. — Auson., *Epigr.*, XXV, 51 : « *Pyrenaeum transgreditur* » ; XXI, 24. — Méla, II, V, 1 ; III, I, 10 ; « *Pyrenaeus mons* » II, VI, 1.

5. Polyb., III, XXXV, 2 ; ἡ Πυρήνη, et, au même chapitre, § 7 : διὰ τῶν Πυρηναίων ὀρῶν, cf. XXXVII, 9 ; XXXIX, 4, etc. (voy. note 1). — Marcien. d'Héracl., II, 6 (*Geogr. min.* de Didot. I, p. 543). — Strab., III, I, 3 : ἡ Πυρήνη, *passim*, mais il emploie aussi le pluriel (voy. note 1). — Athén., VIII, 2. — Steph. Byz. — Auson. : « confinia propter ninguida *Pyrenes* » *Clar. urb., Tolosa.*

6. Eustathe (*Commentarii ad Dionis. Perieg. ad* V, 338, *Geogr. min.* de Didot, II, p. 277) dit que le mot Πυρήνη s'applique non-seulement au Πυρηναῖον ὄρος, mais aussi aux Πυρηναῖα ὄρη, au pluriel.

7. Strabon dit bien, il est vrai (III, I, 3) : ἡ Πυρήνη... ὄρος... ἀπὸ Νότου πρὸς Βορρᾶν

au nord leurs flancs dénudés ; leur versant méridional, au contraire, aurait été couvert de forêts (III, IV, 11). Or, malgré les changements que dix-huit siècles de culture et de déboisement ont pu apporter à l'aspect de ces montagnes, c'est le contraire de ce que rapporte le géographe grec qui est vrai aujourd'hui et nous semble l'avoir été jadis. Ses mines d'or des Pyrénées (III, II, 8) sont une imagination, est-il besoin de le dire ? « Les Pyrénées, dit Diodore (V, 35), l'emportent sur les autres montagnes par l'étendue et l'altitude... ; elles étaient autrefois couvertes d'épaisses forêts, mais on raconte qu'à une époque ancienne des bergers y ayant mis le feu, toute cette région montagneuse devint la proie d'un vaste incendie qui dura pendant bien des semaines, toujours se propageant, et que la surface du sol, étant comme calcinée (d'où est venu le nom de Pyrénée, Πυρηναῖα, de πῦρ, feu), mit à nu une grande quantité d'argent ; que ce minerai liquéfié donna naissance à des ruisseaux de métal dont les indigènes ignoraient l'usage et dont surent bien profiter les marchands Phéniciens... ». Il est probable que ce récit légendaire a un fond de vérité et qu'il fait allusion à ces belles mines de plomb argentifère de l'Espagne dont on extrayait autrefois, comme aujourd'hui, l'argent par le procédé de la coupellation ; seulement il faut pour cela étendre le nom de Pyrénées à toutes les montagnes qu'elles engendrent et qui sillonnent le centre de la Péninsule [1] et non le limiter à la chaîne des Pyrénées proprement dites que Diodore nous montre, lui aussi, comme séparant la Celtique de l'Ibérie (Diod. *loc. cit.*) ; car il n'existe aujourd'hui dans cette chaîne, à l'état d'exploitations, sur le versant français du moins, que le gisement argentifère de Bagnères-de-Luchon, produisant par an de 40 à 50 tonnes de plomb et 75 kilogrammes d'argent environ [2]. Les mines de l'intérieur de l'Espagne sont

τεταμένον ὁρίζει τὴν Κελτικὴν ἀπὸ τῆς Ἰβερίας. — Silius Italicus dit aussi dans son langage plus poétique qu'exact (III, 417-419) :

« *Pyrene* celsa nimbosi verticis arce
Divisos Celtis late prorpectat Iberos
Atque aeterna tenet magnis divortia terris »,

et Polybe : πρὸς τῶν Πυραναίων ὀρῶν ἃ διορίζει τοὺς Ἴβηρας καὶ Κελτούς (III, XXXIX, 4). Eustathe, dans son commentaire au v, 338 de Denys-le-Périégète (*Geogr. min.* de Didot, II, p. 277) dit la même chose ; mais il est de notoriété que la Celtibérie, qui correspond à l'Aragon et à la Catalogne, devait son nom même au mélange des Celtes et des Ibères et personne n'ignore d'autre part que les Ibères étaient établis dans la Gascogne et dans le Roussillon : *Elimberris* est le nom ancien, et certainement Ibérien d'Auch, et *Illiberis* celui d'Elne (*Helena* étant une appellation romaine et presque chrétienne qui date des fils de Constantin).

1. Pline appelle de même *Pyrenaei juga* les montagnes de l'intérieur de l'Espagne : IV, XXXIV (XX), 1 ; cependant il distingue, dans un autre passage, le *Solorius mons* et les *juga Oretana* et *Carpetana* : III, II, 2.

2. C. Roswag, *Les métaux précieux considérés au point de vue économique*. Paris, 1865, in-8, p. 59.

au contraire très-riches et leur exploitation par les Phéniciens nous est attestée par Strabon, dont le texte paraît concorder d'ailleurs avec celui de Diodore, sauf en ce qui regarde la situation géographique de ces mines : Strabon cite à cet égard le témoignage de Posidonius [1]. Les Pyrénées produisaient du buis (Plin., XVI, XXVIII (XVI), 2) et leurs eaux thermales sont vantées par Pline (XXXI, II, 1). Quant à l'étymologie grecque, πῦρ, feu, on est édifié aujourd'hui sur sa valeur, comme sur celle de la plupart des anciennes étymologies géographiques. La sage réserve dont M. Gaidoz nous donne ici même l'exemple [2] nous avertit de nous défier de *Byrin*, *Bryn*, qui signifierait montagne, et que Forbiger [3] nous propose, après Astruc [4], comme origine du nom des Pyrénées. La neige et les lacs glacés de ces montagnes ont été chantés par Lucain (IV, 83-87), mentionnés par Festus Aviennus [5] et par Ausone [6].

Les Romains ont connu plusieurs passages dans les Pyrénées ; trois, entre autres, ont été rendus plus accessibles par la création de voies romaines :

1° Celui de *Barcino* (Barcelone) à *Narbo-Martius* (Narbonne), par *Gerunda* (Girone) et *Ad Pyreneum* (col de Pertus) [7] ; c'est aujourd'hui la route de Perpignan à Barcelone par le Boulou, la Junquera et Figueras; c'était de beaucoup la plus fréquentée dans les temps anciens, et c'est certainement ce col que franchit Hannibal (Polyb., III, XL, 1), ce qui le conduisit directement à *Illiberis* (Elne) dont il fit le siége (Tite-Live, XXI, 24). Strabon nous explique parfaitement que le chemin d'Italie en Espagne s'écartait de la mer pour gravir les Pyrénées au point où se voyaient les *Trophées de Pompée* et qu'en le suivant depuis Tarragone on traversait le *Campus Juncarius* dont Junquera rappelle certainement le nom ancien [8] ; on sait qu'il n'y a pas de passage possible à l'est du col de Pertus, le cap Creus, autrefois *Pyrenaeum promontorium* [9], s'avan-

1. III, II, 5, 8 et 9 ; — cf. Aristote (*De Mir. ausc.*, 88 p. 1157), qui raconte la même chose. Ce n'est pas dans les Pyrénées, comme semble le croire Forbiger (III, p. 8) que se trouvaient les mines d'or, d'argent, de fer et de plomb dont parle Pline (IV, XXXIV (XX), 4), car cet écrivain désigne clairement ici l'Espagne à partir des Pyrénées et non la région des Pyrénées : « omnisque *dicta regio* (id est Hispania) *a Pyrenaeo* metallis referta auri, argenti, ferri, plumbi nigri albique ».

2. *Revue celtique*, t. II, p. 355 et suiv.

3. *Handb. der alten Geogr.*, III, p. 7, note 22.

4. *Hist. natur. du Languedoc*, III, 2.

5. « Inde *Pyrenaei* turgescunt dorsa nivalis », *Descript. Orb.*, 421.

6. Il emploie deux fois cette épithète de *ninguida* en parlant des Pyrénées; voy. plus haut.

7. *Itin. Anton.*, p. 390 ; *Table de Peutinger*, Segm. I, A, 2, p. 80. — *Vases Apollinaires*, etc.

8. III, IV, 9 et cf. 7 pour les Trophées de Pompée ; cf. aussi Pline, VII, XXVII (XXVI), 1-4; XXXVII, VI (I), 3.

9. Méla, II, 6 ; — Pline, IV, XXXIV (XX), 1.

çant dans la mer et y projetant ses rochers (Polyb., III, XXXIX, 1).

2° Le second passage frayé par les voies romaines donnait accès à la route de *Caesar-Augusta* (Zaragoza, Saragosse) à *Iluro* (Oléron), par *Jaca* (dont le nom s'est conservé sans changement) et le col de Sainte-Christine, ou Port-Cantran (1644 mètres), un peu au sud-est du Pic-du-Midi, port ou passage qui représente le [*In*] *Summo Pyreneo* de l'Itinéraire d'Antonin.

3° La route de *Pompelone* (Pamplona, Pampelune) aux *Aquae Tarbellicae* (Dax), par le *Summum Pyrenaeum* Roncevaux, 1068 mètres), l'*Imum Pyrenaeum* Saint-Jean-Pied-de-Port) et *Carasa* (Garris) : c'est la célèbre vallée de Roncevaux [1]. Mais il est indubitable que d'autres passages ont été suivis par les anciens à travers les Pyrénées et même que d'autres routes y ont été pratiquées, ne fût-ce qu'au bord de la mer, entre les positions modernes de Saint-Sébastien et de Bayonne, par les points où passe le chemin de fer ; et aux sources de la Garonne dans le val d'Arran ; c'est évidemment par ce dernier col que vinrent les peuples chassés d'Espagne qui fondèrent *Convenae Lugdunum-Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges) [2].

Ernest DESJARDINS.

1. *Itin. Anton.*, p. 455.
2. Saint-Jérôme, *Adversus Vigilantium*, p. 281 (Dom Bouquet, I p. 744).

ON

THE CELTIC COMPARISONS

IN BOPP'S *COMPARATIVE GRAMMAR* [1].

The Celtic words — genuine or fabricated — noticed in Bopp's *Comparative Grammar* are seventy-five in number. Of these twelve are cited either for the ending or for the treatment of the terminal letter of consonantal stems. These are : —

Ir. *athair* 'father,' Z. 262 : retains the *r* of the stem :
brathair (leg. *bráthair*) 'brother,' Z. 262. Same remark :
comharsa 'neighbour,' gen. *comharsan*, the modern form of *comarse* : *is dia mo-chomarse* 'God is my neighbour,' LU. 16*b* :
geallamhuin, gen. *geallamhna* 'promising' : a stem in-*mani*, Z. 277 :
geanmhuin, *ginmhuin* 'engendering' : ditto :
geineamhuin 'birth' (*geinemhain*, gl. generacio) H. 2. 13 :
guala 'shoulder,' gen. *gualann*, Z. 264 :
leanamhain, *leanmhuin* 'following' : a stem in *mani* :
mathair (leg. *máthair*), 'mother,' Z. 262 : retains the *r* of the stem :
naoidhe 'child,' 'gen. *naoidhin*,' O. Ir. *nóidiu*, gen. *nóiden*, Z. 264, 265 :
ollamh 'princeps poetarum,' gen. *ollamhan* : a stem in *n*, Z. 264 :
scramhain 'separation,' a stem in -*mani*.

Ten seem fabrications or blunders of O'Reilly, Shaw or other Gaelic lexicographers, namely : —

Ir. *aisk*, I 89, 'request.' This is Shaw's *aisg* 'petitio.' But there is no such word. The word meant is *ascid* or *aiscidh* s. f., which has probably lost initial *v*[2]. It occurs in O'Don. Gr. 106 : *ni*

1. Vergleichende Grammatik... von Franz Bopp, zweite Ausgabe, Berlin, 1857–1861. Grammaire comparée des langues indo-europeennes, par M. François Bopp, traduite sur la deuxième édition par M. Michel Bréal, Paris, 1866-1872.
Francis Meunier. Registre détaillé, Paris, 1874.

2. The initial vowel forbids us to connect *ascid* with Skr. *icha* ex *iskâ*, the European form of which is *aiskâ*, Fick[2], 511.

h-aiscidh carad ar charaid, and in LU. 41*a* (Rev. Celt. II. 88) : *tucad disi ind ascidsin* ('that request was granted to her'). Cognate with this is *toisc* 'voluntas' [= **do-v-ansci*] and both belong to the Skr. *vāñchā*, OHG. *wunsc*, Eng. *wish* :

beasach 'l'adjectif *beasach* signifie éclat,' I. 267[1], where it is connected with Skr. *bhâs* 'briller.' There is no such word. *Bésach* (now written *béasach* or *beusach*) is a derivative from *bés* 'mos,' and means 'moral,' 'modest,' 'well-behaved.' It can have nothing to do with *bhâs*. The Ir. *bótt* 'fire,' Corm. Tr. 52, may come from this root :

galleamhain 'offense.' I know of no such word except in O'Reilly :

gnia, *gnic* 'connaissance,' *gno* 'ingénieux,' I. 259. I doubt if there is any such word as *gnia* 'connaissance.' O'Reilly doubtless cites it from O'Clery, who has *gnia aithne. cia dognia* .i. *cia doaithéonta*, whence it would seem to be a verbal form. As to *gnic* I know it only from O'Reilly and Lhuyd. As to *gno* (leg. *gnó*) it means 'remarquable,' not 'ingénieux' :

logha 'brillant,' I. 58. This is from O'Reilly, but I know of no such word. Perhaps *lóche* 'lightning' (gen. *lóchet*) gave rise to this forgery :

ollamhain 'instruction.' This is from O'Reilly. I have never met it; except as the dat. or acc. sg. or nom. pl. of the *n*-stem *ollamh* 'chief-poet' :

ruadh 'force,' 'valeur,' et comme adjectif 'fort,' 'vaillant,' IV. 291*n.*, where it is connected with Skr. *ruh* 'grandir' for *rudh*. This may be right as to the adjective *ruadh*, which O'Clery explains by *trén no láidir*. But (though it occurs in O'Reilly) I know of no such substantive as *ruadh* 'force,' 'valeur' :

rud 'wood.' From O'Reilly, who gives a gloss, '.i. *coill no fidh*,' found nowhere else, so far as I know :

ruigheanas 'éclat,' connected by Bopp with Skr. *râj*. This also is *unbelegt*, and is almost certainly a forgery or a blunder. (Can it be = *ro-genas* 'great chastity' ?) :

There remain fifty-three, of which the following twenty-four are (I venture to think) wrongly compared : —

Ir. *am* 'time,' W. *amser*, Br. *amzer*, Vergl. Gr. i. 492 : I cannot find it in the French version, II. 77, 80, to which the index refers

1. Here as elsewhere, I cite from M. Bréal's translation.

one. Bopp compares the Skr. *amasa* 'tempus' : but the hardness of the *m* in the Celtic words (which are genuine) points either to the root AMB *ambati* 'gehen,' which however is not *belegt*, or to the root AG, through the form **a-n-g-va*, cognate with the Oscan *angetuzet, angit* :

anal 'breath,' IV. 299*n*, is compared with the Skr. *anila* 'wind.' The Irish word meant is *anál* = W. *anadl*, an O. Celt. **anatlo*, which is only radically connected with *anila* :

anochd 'noctu,' 'hâc nocte,' II. 333. 'Here,' says Bopp, '*a* est employé comme thème démonstratif.' But *a-nochd* is a mere modern corruption of the O. Ir. *in-nocht*, Z. 609, where *in* for *inn* is the acc. sg. masc. or fem. of the article, of which the stem is *sinda* :

arasaim 'j' habite,' I. 59. Bopp compares the Skr. *â-vasâmi*, assuming a change of *v* to *r*. But this is impossible in Irish. I have never met with *arasaim* except in O'Reilly's Dictionary. If it be a genuine word, it is a denominative from *aros* 'a dwelling' (= W. *araws* 'a staying') which seems compounded of the preposition *ar* and *foss* = *vastu*, Curtius No. 206 :

as 'hors de,' IV. 394*n*, is compared with the Skr. adverb *âvis* 'offenbar,' 'vor augen.' But terminal *s* is never preserved in Irish. *As-* (which is only found combined with the article and pronouns or in composition) is = Lat. *ex*, Gr. ἐξ : and (like ὀμφαλός, *umbilicus, imbliu* : ὄνυξ, *unguis, inge*) may be quoted as a relic of the Græco-italo-celtic unity :

beosaighim 'j'orne,' 'j'embellis', I. 266, where it is compared with Skr. *bhûshayâmi*. As *s* between vowels disappears in Irish, this comparison must be wrong. I have not met with *beosaighim* except in O'Reilly's Dictionary :

bhus 'il sera,' III. 301, when it is compared with the Lith. *bus*, Skr. *bhavishyati*. But Ir. *bhus* means 'qui sera,' and is the modern 3d. sg. *relative* future, the Old-Irish *bes*, Z².498. Compare Keating cited in O'Don. Gr. 161, *cir as tu bhus aoin-bhean damhsa óso amach* 'car c'est toi qui seras ma seule femme dorénavant,' in Old-Irish *air istú bes-óenben damsa óso immach*. Whatever may be the *s* in *bhus*, it can have nothing to do with the *s* in *bus* or the *sh* in *bhavishyati* :

bleachd 'lait', I. 285, is explained as from *bo-leachd* (*bo*, leg. *bó* 'vache'). But here, as in *blith* and other Irish words, *bl* is from *ml*, and *bleachd* is from *mlecht* (cf. *bo-mlacht*, Corm. T.) and cognate with ἀ-μέλγω, etc. :

bri 'parole,' IV. 276, note 4. This should be *brí*. Bopp connects it with the Skr. root *BRU* 'parler'; but the vowels do not agree; and *brí*, like *briathar*, is cognate with Ῥῆ-μα, Ῥῆ-σις, Ῥή-τρα :

cac, cacach, cachaim, seachraith, I. 351, are compared with Lat. *caco*, etc. The first three words would be better spelt *cacc, caccach, caccaim* ; cf. W. *cach, cachu*, where *ch* = *cc*. As to *seachraith* or *sechraid* (i. *salchar* 'filth,' O'Cl., O'Dav. 116) it has obviously nothing to do with the other words, and seems a derivative from the preposition *sech* ;

dasachd 'férocité,' 'courage,' I. 150, iv. 269 (O. Ir. *dásacht*) is connected with θρασύς, Skr. root *DHARSH* 'audere.' But this is impossible. *R* never is lost in Celtic. *Dásacht* properly means 'insania,' Z². 805. Its etymology is quite obscure :

déagh, deich 'dix' are equated with *daçam, decem*, I. 52. Here *déagh* is a mistake for *déag* = O. Ir. *déac* 'ten,' a dissyllable, the etymology of which has not been explained. It is used as the absolute form of the numeral, while *deich* is used with substantives :

deanaim (leg. *déanaim*), vide infra p. 37, s. v. *dan* :

dear 'fille,' I, 333, is quoted as an example of the preservation of the final *r* of the theme. This is very unlikely. The Old-Irish form *der* occurs in Cormac's Glossary, s. v. *ainder*, and in the Lebar Brecc 85 : *petronilla der petair* 'S. Petri filia.' So in numerous women's names; *Der-inill*, LB. 17*a*, 22*a*, *Der-mor* 17*d*, *Der-chartaind* 19*c*, *Der-lir* 22*a*. *Der* may perhaps be the Neo-Celtic reflex of the Gr. θάλος, which in Homer always means 'stripling.' It cannot possibly be (as Bopp supposes) = θυγατήρ, *duhitā*, etc.:

fiafruighim 'je demande', I. 268, is connected with Skr. *pṛchasi* 'tu demandes,' and Bopp says it appears to contain a reduplicative syllable. Here, as often in modern Irish and modern Ireland), appearances are deceptive, for the Old-Irish form is *iar-faigim*. Hence we see that the first *f* in *f-iafraighim* is only prosthetic, that the *r* has undergone metathesis, and that the root, instead of being (as Bopp supposes) *PARSK*, is *VAK*:

grith 'cri,' I. 264, is connected by Bopp with Goth. *grêta*. He is possibly right if we assume that in Old-Celtic there was a nasalised root GRA-N-D = Skr. *hrâd* 'tœnen' (see infra s. v. *nadu*). It seems more likely that *grith* (= W. *gryd*) descends from **gariti*, a derivative from the root *GAR*, whence γῆρυς, OHG. *kirru*, etc., Curtius No. 133 :

mile (leg. *míle*), W. *mil*, 'a thousand,' II. 243, is treated as a

loanword from Lat. *mille*. But, first, the quantities of the penults differ: secondly, in Latin loanwords *ll* is represented by *ll* (cf. *cella* 'cell'), and, lastly, the genders differ, for *míle* is a fem. *iâ*-stem:

piuthair 'sœur,' I. 333, is stated to be for *spiuthair* (*piusthar*, II. 323) 'avec endurcissement du *v* en *p*, comme dans *speur* 'ciel' qui répond au sanscrit *svar*.' So far as concerns *piuthair* this is right (cf. *paadh* .i. *tart* 'thirst', root *svas*, whence Skr. *çvasimi* 'spiro'); but *speur* or *spéir* (gen. *spére*, O'Don. 11) is a loan from *sphaera* (cælestis). *Piuthair* is still living in Scotland, but in Ireland I have only met with it in the gen. sg. in the following extract from LU. 59*b* : *Cia th-ainm-seo ol-conchobar. Setanta mac sualtaim atomchomnaicse 7 mac dechtere do-phethar-su* 'What is thy name?' says Conchobar. 'Setanta, son of Sualtam, am I, and son of Dechter, thy sister':

raidim 'je dis,' I. 59*n*, is put with OHG. *far-wâzu* 'maledico' and Skr. *vad*. This is obviously wrong: *v* never becomes *r* in Irish. *Raidim* (rectè *ráidhim*) is the O. Ir. *-rádiu* or *-ráidiu*, Fél. Ep. 358, and is = the Goth. *rodja* (*rodjan* λαλεῖν, λέγειν, etc.):

roid 'race' (rectè '*course*') is connected, I. 266, with Skr. *ruh* 'venant de *rudh* grandir.' As this connection is obviously due to Bopp's having taken O'Reilly's 'race' to mean 'genus,' 'progenies,' whereas it means 'cursus,' nothing more need be said on the subject save that *róid* and O'Davoren's *ruitech* .i. *rith* may come from a root *RAS*, Fick². 842:

seasamh 'se tenir debout', IV, 205. Bopp separates *seasamh* thus: '*seas-a-mh*, l'*a* est la voyelle caractéristique, le *mh* est probablement un reste de *-mhuin*.' This is all wrong. *Seasamh* (= O. Ir. *sessam*) is a reduplicated form, and stands for **se-stam-a*, a derivative from the extended root *STAM* (*STA*, Skr. *sthâ*), whence Ir. *samaigim* 'pono,' W. *sefyll*, *safiad*, Br. *seuell*:

smigeadh 'le sourire,' I. 261. Bopp compares this with Skr. *smayati* 'il rit' and says 'le *j* est endurci en *g*.' This can hardly be, as *smigeadh* (with its hard *g*) points to an O. Ir. *smiced*, cognate perhaps with the English *smirk*:

speur, vide supra s. v. *piuthair*:

staighre 'pas,' 'degré', I. 265, is connected with the root *STIGH* 'monter,' Greek στιχ. But *staighre* is a loanword from the Eng. *stair*, A. S. *stäger*, *stegher*. The *st* in anlaut in Irish either loses *s* or assimilates *t*. The root STIGH appears as *tiagu*, στείχω, Curtius No. 177:

Bopp also notices the following British words : —

cais 'contentio,' 'labor,' I. 34, he connects with Lat. *quæro*, for *quæso*, and Skr. *cesht*. But *cais* means 'conamen,' 'tentative' (*rhoi cais ar beth* 'to make an attempt on a thing' Davies :

danhezu 'mordre' (rectè *dannheddu*) is connected by Bopp, I. 62, with δάκνω, *lacero*, Goth. *tahja*. But it comes from **dantedu*, and is cognate with ὀδούς, *dens* and *tunth-u-s*, Curtius No. 289 :

nadu 'crier,' III. 538, where it is connected with Skr. *nad*, *nânadati*, 'ils résonnent.' The Ir. *nath* (*taithmet fiadat ferr cech nath* 'commemoration of God is better than any *nath*,' some kind of poem, Br. 94), seems cognate with W. *nadu*, *nâd* 'sonus,' 'strepitus,' 'clamor.' As *nadu* ('sonare,' 'strepere,' 'clamare,' Davies) points to an Old-Welsh **natu*, it cannot be right to refer these Celtic words directly to the unnasalised *nad*, Curtius No. 287*b*. But possibly Bopp meant to deduce them from an Old-Celtic root *nand* = the Skr. frequentative *nânad* 'to roar.' Compare O. W. *i-strat*, Ir. *srath* with Eng. *strand* (Rhys, Rev. Celt. II. 190). So perhaps

Ir. *áth* 'vadum', ex **v a-n-du*, root VADH, Fick² 396 :
Ir. *flaith* 'dominium', ex **vla-n-di* (cf. *valdan* etc.) :
Ir. *luath* 'celer', ex **plu-n-da*, root *plud*, Fick² 532 :
Ir. *maith* 'good' ex **mandi*. root MAND, Fick 145 :
Ir. *lith* 'stone' ? ('jewel' O'R.) Corm. s. v. adba othnoe = **plinda*, Fick³ 377, whence πλίνθος and *flint*, and
Ir. *grith* 'cry,' W. *gryd* ex **grandi* : cf. Lat. *grando*, Goth. *grêta*, Skr. *hrâd*, Curtius No. 181.

The etymology of all these Celtic words is still highly uncertain :

tyvu 'croître,' II. 9*n*. leg. *tyfu*) is compared with Vedic *tavisha* 'fort, *tavishî* 'force.' But this is impossible, as the *v* would have been vocalised. *Tyfu*, like *twf*, *tyfiad* and *tyfiant* 'incrementum,' seems cognate with Lat. *tumeo*, root TU, Curtius No. 247.

The rest of the words are rightly compared : —

a 'ejus,' *a-n* 'eorum,' II. 334. Of these pronouns Bopp equates *a* 'his' with Skr. *asya*, and *a* 'her' with Skr. *asyâs*, 'dont le *s* final est joint en Irlandais, sous la forme d'un *h*, au mot suivant, si celui-ci commence par une voyelle ; (e. g., *a hathair* 'ejus (au féminin) pater,' pour *ah athair*.' But this *h* appears only in Middle-Irish MSS. In the Old-Irish *a-altram-si* 'nutritionem ejus, mulieris,' Z². 337, it does not appear at all, and in *tria h-esséirge-*

som 'per resurrectionem ejus, Christi,' it occurs after the masculine form. It is however worth noticing that in Welsh (not in Cornish nor in Breton) 'si secuntur vocales, *h* præmittitur post pronomen [possessivum] femininum, abest post masculinum.' Z². 386. Thus, in Old-Welsh *hi h-ataned* 'her wings' gl. Ox., Ovid's Ars Amatoria, but *i anu* 'his name,' MC. 11, a. b :

cluas 'oreille', I. 261. is rightly connected with *çru*, κλυ, *clu* :

con, *cona*, I. 333. The former word is the gen. of *cú* (not *cu*) 'hound'; the latter, the acc. pl. of the same noun :

creanaim 'j'achète,' W. *pyrnu*, IV. 237 note, is rightly compared with Skr. *krîṇâmi*. See further comparisons by Windisch, Beitr. VIII. 38, where, however, *perchenokyon* 'possessores,' Corn. *perhenek* 'possessor,' should be connected rather with Lith. *perkú* 'kaufe' ;

cru. The index to the French translation refers to I. 167. The word, however, is not to be found there. In the German edition, I. 92, *d*, Bopp rightly connects *cru* (leg. *crú*) 'blood,' W. *crau* with O. Slav. *kruvi*, Skr. *kravya-m*. See Curtius No. 74 :

daghaim 'je brûle' is (at I. 38 and III. 418), rightly equated with Skr. *dahâmi*. But at III. 134, where Bopp equates *daghamaid* or *daghamaoid* 'nous brûlons' with *dahâmahe*, he falls into serious error from not knowing the Old-Irish form of the modern suffix *-maoid*. This is *mi-t*, which cannot possibly be the same as *-mahe* from *-madhe*, Gr. μεθα :

dan 'œuvre,' I. 259 (*dan* .i. *obair*, Leb. Lecain Vocab. No. 446), and *deanaim*, leg. *déanaim* (O. Ir. *dénim*) 'facio,' are rightly connected with Skr. *dhâ*, θε, etc. See Curtius No. 309 :

dearbh 'certain,' IV. 47 (*bh* for *v*) is equated with OHG. *triu*, now *treu*. This seems perfectly right. (The O. Ir. *derbb*, with hard *b*, is the Goth. *triggvs*). I would add O. Ir. *drui* (a *d*-stem), W. *derwydd*, and the Old-Celtic *druis*, gen. **druidos*, which means merely *sooth*-sayer, *wahr*-sager, and has nothing to do with δρῦς. The Ir. adj. *dron* (= **dru-na*) .i. *direach*, O'Cl., belongs to the same root :

eile, I. 58, is rightly equated with 'alius,' ἄλλος. The older form is *aile* :

fasaim 'je crois,' I. 236, iv. 49, is put with the Skr. *vakshâmi*. The Irish word meant is *fásaim*, where the *f* is prosthetic, as we see from the O. Ir. *ásaimm*, which has lost initial *v* :

fasamhuil (leg. *fásamhuil*) 'crescens', IV. 49, is rightly explained as

fás-amhuil, the latter part of the word signifying 'semblable' (*fás* 'growth,' O'D. Gr. 98) :

feadhaim 'je rapporte,' III. 76 (where it is misprinted *feadheim*) is connected with Skr. *vad* 'parler.' I do not know the Irish word given by Bopp. O'Reilly has *feadaim*, Lhuyd *feadam* :

fearamhuil 'semblable à un homme,' IV. 49, is rightly explained as a compound of *fear* = vir and *amhuil* = similis :

garaim 'j'échauffe,' I. 47. This verb (in O. Irish *goraim*, *guirim*) is here rightly connected with Skr. *ghar-ma*, Russian *gorju* 'je brûle' :

gentcoir (leg. *gentcóir*) = Lat. *genitor*, I. 334. This word, if it really exist (I know it only in O'Reilly and Lhuyd), must be a masc. *i*-stem, and is therefore wrongly quoted by Bopp as preserving the final *r* of the base :

gradh 'amour,' charité,' I. 150 *n.* is connected with the Skr. root *GARDH*, the Goth. *gairnja*, the Eng. *greedy*. This may be so :

graidheag (leg. *gráidheag* = Ir. *gráidheóg*) 'femme aimée,' I. 156. This is a Highland derivative from *gráidh*, vide supra :

gus 'désir,' I. 265 is rightly connected with Goth. *kus* 'choisir.' It stands for **gus-tu*.

macamh 'garçon,' and *mag* (leg. *mac*) 'fils' are connected by Bopp, II. 250, with the Skr. root *MAGH* 'croître,' Goth. *magus* 'garçon,' *mavei* 'fille,' *magath* 'virgo.' These comparisons seem quite right. The Indo-European speech had apparently a root meaning 'to increase' in two forms, — the primary one *MAGH* whence Skr. *mah*, and the nasalised *MANGH*, Skr. *manh*, W. *magu*. From the former come Ir. *mug* 'servus', Corn. *maw* = Goth. *magus*, and Goth. *ma'gvei* and *magath* : from the latter, Ir. *macc* 'filius', W. *map*. Ir. *mang* 'fawn'. The oghamic **maqo* is = *mac-va*, *mang-va* :

min, *mion* 'petit,' II. 212, is rightly connected with Lat. *minor*, etc. The Irish word is *mín* (Corn. *muin*, Br. *moan*, Z². 99). It occurs often in composition, e. g. *mín-chasc* 'Low-Sunday,' 'Pascha minor,' *mín-cethra* 'menu bétail,' S. M., I. 190:

ruaidneach 'cheveu,' I. 266, where it is connected with the Skr. root *RUH* from *RUDH* 'grandir.' The word intended is *ruainne* (*ruainne im a fiacail*, S. M. I. 174, *ruaindi* gl. pilus, Ir. Gl. No. 463). The etymology is obscure :

samhuil 'semblable,' IV. 49, is rightly put with Skr. *sama*, Gr. ὁμός, Lat. *similis* :

siol 'semence,' *siolaim* 'je sème,' III. 257, are connected with the

Goth. *seths* 'seed' and the Skr. *sâti* 'don.' This is right enough as to *seth-s* :

suidiughaim 'je place.' 'je plante,' *suidhim* 'je suis assis,' III. 414, are connected with *sâdayâmi* and *saditi*. This is right, but when Bopp goes on to say that in *suidiughaim* (O. Ir. *suidigim*) 'le *gh*... comme en général dans les causatifs Irlandais, représente le y Sanscrit' he errs, for this *gh* is for *ch*; compare —

cuiligim (gl. prosto) with *cuilech* (gl. prostibulum) ;
intonnaigim (gl. inundo) with *tonnach* 'undosus' :
ru-s-madaigset 'se frustrârunt,' with *madach* gl. cassa :
cumachtaigim (gl. potior) with *cumachtach* 'potens :
dephthigim 'dissideo' with *debthach* 'dissidens.'

tar, *tair* 'au delà, à travers, pardessus,' II. 175, *tri* ' à travers, par,' IV. 415. Bopp compares these prepositions (of which the Old-Irish forms are *tar* and *trí*) with Lat. *trans* and Goth. *thair-h*.

Whitley Stokes.

LE CELTIQUE ET L'OMBRIEN.

M. A. Fick croit que les Indo-européens ne sont pas arrivés d'Asie en Europe par l'Asie-Mineure. Il a tracé la route que semble avoir suivie au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin le peuple européen, quand se séparant des Ariens, restés en Asie, il alla chercher à l'Occident de nouvelles demeures [1]. Après cette grande émigration le bassin du Danube paraît avoir été le premier domicile d'où la race européenne, d'abord une, mais bientôt subdivisée en rameaux secondaires, alla chercher dans les diverses régions de l'Europe les établissements nouveaux où ces rameaux distincts se montrent sous des noms différents aux temps historiques. Le haut Danube semble avoir vu réunis sur ses rives, jusqu'à une date assez rapprochée de nous, peut-être jusqu'au xve siècle avant notre ère, les trois peuples dont les linguistes ont désigné l'unité primordiale par le composé *gréco-italo-celte* [2].

Le plus ancien séjour historiquement connu de la race grecque, dite plus tard race hellénique, fut sur les bords de la Mer Adriatique en Epire [3]. C'est de là qu'elle gagna d'abord les côtes occidentales de la mer Égée, puis les côtes orientales de cette mer, c'est-à-dire l'Asie-Mineure, où dès le temps d'Homère le nom primitif de cette race, Γραῖκος, *Graecus*, était oublié, tandis que les Italiens, ses premiers voisins, l'ont conservé jusqu'à nous [4]. C'est donc de l'ouest au sud-est que la race grecque a voyagé depuis sa séparation du tronc commun.

1. *Vergleichendes Wœrterbuch*, 2e édition, p. 1045 et suivantes.

2. La race grecque était séparée du tronc commun et avait déjà atteint le Péloponnèse sous le règne de Meneptah, fils de Ramsès II, roi d'Egypte, c'est-à-dire au xive siècle. L'établissement des Scythes en Europe date de l'an 1508 avant notre ère, suivant une tradition rapportée par Hérodote, IV, 7. Les conquêtes des Scythes sont peut-être la cause qui força la race grecque de se diriger vers le sud-est. On sait que les Scythes étaient des Iraniens, c'est-à-dire appartenaient à une des deux familles entre lesquelles se divise le groupe asiatique de la race indo-européenne.

3. Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 14, § 21 et 22, édition Didot, t. III, p. 572 : cf. Marbre de Paros, l. 11, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 542, 559. Il ne faut pas confondre les Grecs ou Hellènes avec les Pélasges. Ces derniers venaient probablement d'Asie-Mineure et n'étaient pas indo-européens.

4. Voyez Hésiode, fragment xx, édition Didot, p. 49, et une note intéressante de M. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 131.

Le haut Danube est resté un fleuve celtique jusqu'à l'époque où ses rives ont été englobées dans l'empire romain. Cependant la Gaule est depuis bien des siècles considérée comme le domaine par excellence de la race celtique. Or Plutarque nous a conservé un récit de l'invasion des Celtes dans cette contrée [1]. Il ne nous donne pas le nom de l'historien d'après lequel il a reproduit ce récit. Mais nous savons que cette invasion était déjà ancienne à l'époque où vivait l'auteur de la description des côtes occidentales et septentrionales de l'Espagne, mise en vers par Festus Avienus, c'est-à-dire aux environs de l'an 500 avant notre ère, en 470, ou à peu près, si l'on suppose que cet auteur soit le carthaginois Himilcon et si l'on adopte la chronologie de M. Charles Müller [2]. Cette invasion semble postérieure à Hésiode, qui n'a pas connu le nom des Celtes. Elle paraît contemporaine de la grande puissance des Scythes (VIIe siècle), peut-être en aura-t-elle été la conséquence. Aussi, tandis que dès le XVe siècle avant notre ère la race grecque aurait quitté le haut Danube pour se diriger vers l'est, la race celtique ne se serait mise en marche vers l'Ouest que sept cents ou huit cents ans plus tard, sept cents ou six cents ans avant J.-C.

La race connue des linguistes sous le nom d'Italique paraît s'être séparée de la race celtique et s'être dirigée vers le sud après le départ des Grecs, et bien avant que la race celtique ne passât le Rhin. La conquête de l'Italie du Nord et du centre par celle des nations italiques qui fut d'abord la principale, par les Ombriens, a précédé l'établissement des Étrusques dans ce pays [3], et les Étrusques, dans leur histoire nationale, mettaient au plus tôt vers l'an 992 avant J.-C., au plus tard vers l'an 974, le commencement de leur empire [4]. L'invasion ombrienne en Italie paraît même antérieure à l'an 1125, où aurait été fondée la ville ombrienne d'Ameria [5].

1. Plutarque, *Camille*, XV, 1, édition Didot, *Vies*, t. I, p. 162.

2. Festus Avienus, *Ora maritima* vers 130-134, cf. vers 195. Sur l'interprétation de ces textes voir les notes de M. Ch. Mueller sur le vers 338 de Denys le Périégète, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 123. Sur la date du voyage d'Hannon qui, suivant Pline, a été contemporain de celui d'Himilcon, voir la dissertation du même M. Mueller, *Geographi Græci minores*, t. I, p. XIX-XXII.

3. Hérodote, I, 94, 6; Pline, édition Teubner-Ianus, l. III, c. 5, t. I, p. 133, l. 10; édition Littré, l. III, c. 8, § 1, t. I, p. 162; Lycophron, vers 1351-1359, édition Bachman, p. 273-274.

4. C'est le calcul de Fréret, *Œuvres*, t. IV, p. 241-243. Les textes auxquels Fréret renvoie un peu vaguement sont les suivants : Censorin, *De die natali*, c. 17, édition Teubner-Hultsch, p. 31-32; Plutarque, *Sylla*, c. 7, édition Didot, *Vies*, t. I, p. 544; les trois premiers paragraphes du fragment 102 de Dion Cassius, édition Bekker, t. I, p. 91; cf. Varron, *De lingua latina*, l. VI, c. 11. M. Preller a singulièrement défiguré le texte de Censorin, *Rœmische Mythologie*, 1re édition, p. 472, et la traduction française a reproduit religieusement l'erreur de l'auteur allemand.

5. Caton, *Origines*, fr. 49, ap. Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiae*,

Cependant la tradition italienne, à l'époque de la domination romaine, conservait le souvenir du temps où les Italo-celtes, vivant ensemble au nord des Alpes, ne formaient qu'un seul peuple. Elle nous montre les Ombriens se séparant des Gaulois pour venir habiter l'Italie [1].

Quelques auteurs modernes ont cru devoir conclure qu'il y avait entre les Ombriens et les Gaulois une parenté plus intime que celle qui aurait uni les Ombriens au rameau latin de la race italique. C'est une erreur évidente dans l'état actuel des études de linguistique.

Sans doute, l'ombrien s'accorde avec le gaulois, le gallois et le breton armoricain, pour remplacer par *p* le *cv* ou *qu* primitif [2], mais ce phénomène, qui se rencontre aussi en zend, en grec [3] et en valaque [4], s'est produit dans chacune de ces langues d'une manière indépendante. Les Grecs ont changé le *kv* en *p* après leur séparation de la race italique, et ce qui le prouve c'est qu'ils ont conservé des variantes dialectales qui échappent à cette loi : ἵκκος à côté d'ἵππος, κοῦ à côté de ποῦ, κόθεν à côté de πόθεν, κῶς à côté de πῶς, ἔκκος à côté d'ἔψις, πέσσω = πέκjω à côté de πέπτω. Le changement du *qu* en *p* en ombrien, est également postérieur à la date où la race italique se divisa en deux rameaux, l'un latin, l'autre ombrien. Les Celtes ne connaissaient pas ce changement, quand ils se divisèrent en deux branches, la branche irlandaise qui garde le *qu*, et la branche gauloise qui le change en *p*. Ce phénomène était étranger à la langue latine quand elle a donné le jour au valaque : ce n'est pas des Romains que les Valaques ont appris à prononcer *ape* le latin *aqua* « eau », *patru* le latin *quatuor* « quatre » ; ils ne doivent pas cette permutation à l'influence des Slaves, qui leur ont fourni une partie si notable de leur vocabulaire, mais auxquels cette permutation est inconnue : cette permutation est le produit spontané, sinon original, du développement naturel de la langue latine chez les Valaques ; et elle est cependant restée étrangère aux autres langues néo-latines. Cet exemple nous explique comment le même phénomène a du se produire en zend, en grec, en ombrien, en gaulois. Il est dans chacune de ces langues un fait spontané et indépendant.

t. I, p. 64; cf. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 90; Pline, édition Teubner-Ianus, l. III, c. 14, t. I, p. 146, l. 16; édition Littré, l. III, c. 19, § 3, t. I, p. 173.

1. *Bocchus absolvit Gallorum veterem propaginem Umbros esse.* Solin, c. 8, édition Grasser, p. 32; cf. Isidore, *Origines*, l. IX, ch. 87. Servius, *ad Æneidem*, l. XII, v. 753, attribue la même opinion à Marcus Antonius. Il donne la variante *veterum* pour *veterem*, qu'on trouve aussi chez Isidore.

2. *Gr. C.*², p. 66; Schleicher, *Compendium*, 2ᵉ édition, p. 275, 277; Corssen, *Aussprache*, 2ᵉ édition, t. I, p. 115.

3. Curtius, *Griechische Etymologie*⁴, p. 452 et suivantes.

4. Diez, *Grammaire*, traduction, t. I, p. 244.

Un caractère distinctif des langues celtiques, un caractère qui les sépare nettement des langues italiques, c'est la perte du *p* indo-européen, sinon dans tous les mots où ce *p* a primitivement existé, au moins dans le plus grand nombre de ces mots. La perte du *p* indo-européen est dans les langues celtiques antérieur au *p* = *qu* du gaulois, du gallois et du breton armoricain, puisqu'elle est commune et à ce groupe et au rameau irlandais qui n'a jamais connu *p* = *qu*.

Suivant M. Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 114, un *p* initial suivi d'un *l* est tombé en latin dans les mots suivants : *lanx*, *lătus*, *later*, *laetus*, *livere* (et les autres dérivés de la racine latine LIV), *lunter* ou *linter*. Mais les étymologies que M. Corssen donne de la plupart de ces mots sont rejetées par d'autres savants : sur *lanx* on peut voir MM. Curtius, *Griechische Etymologie* 4, p. 164, et Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch* 3, t. I, p. 748; — sur *laetus*, M. Froede dans la *Zeitschrift* de M. Kuhn, t. XXII, p. 251; — sur *livere*, M. Jolly dans la même *Zeitschrift*, t. XXII, p. 354. M. Curtius (p. 279) admet que le latin *lătus* « côté » puisse être identique au sanscrit *prathas* « largeur », mais il y a entre les deux mots une différence de sens qui a empêché M. Fick de rapprocher ces deux mots dans son *Vergleichendes Wœrterbuch* 3, t. I, p. 149. Il ne reste donc que *later* « brique », « tuile », qui dériverait peut-être de la même racine que le grec πλίνθος « tuile », et *lunter* « baquet », « barque », qui serait le même mot que le grec πλυντήρ. M. Curtius, p. 279, 280, cite ces deux hypothèses de M. Corssen sans les combattre ; mais elles sont évidemment contestables toutes deux. Quoi qu'il en soit, le maintien du *p* initial suivi d'une lettre autre que *l* et le maintien du *p* entre deux voyelles sont une loi absolue des langues italiques, et ces langues gardent ordinairement même le *p* initial suivi d'*l*. Dans les langues celtiques les choses se passent tout autrement.

Je n'ai pas à insister sur l'usage ordinaire, dans les langues celtiques, de supprimer le *p* indo-européen. Dans le dernier volume de la *Revue Celtique* il a été plusieurs fois question du beau travail de M. Windisch sur ce curieux sujet. Je vais seulement signaler quelques mots ombriens qui établissent combien la langue ombrienne s'écarte de l'usage celtique sur ce point si important.

La racine indo-européenne PARK, PRAC « demander », d'où le latin *precor*, devient *arc* en irlandais et en gallois (*Beitr.*, VIII, 1-2) : elle est signalée sous la forme PER'CJ, dans l'ombrien *persnimu*, *persklum* (Corssen, *Aussprache* 2, II, 19). Elle conserve donc en ombrien son *p* initial.

L'identité de l'irlandais *lán*, du gallois *laun*, de l'armoricain *leun* avec le latin *plenus*, est depuis longtemps établie (*Beitr.*, VIII, 8). Dans l'om-

brien *plener* = *plenis* (Corssen, *Aussprache*², I, 714) on retrouve le *p* qui manque en celtique.

Le celtique *vo* « sous » = *u[p]o* = *upa*; le celtique **veri* « sur » = *u[p]eri* = *upari* sont bien connus; l'un est devenu *fo* en irlandais, *guo* en gallois; l'autre *for* en irlandais, *guor* en gallois (*Beitr.*, VIII, 14); mais le *p* supprimé dans ces deux mots subsiste, affaibli en *b* dans l'ombrien *s-ub*, intact dans l'ombrien *s-upra* (Corssen, *Aussprache*², I, 119, 130).

Le celtique *ro*, également irlandais et gallois, est identique à la préposition latine *pro* (*Beitr.*, VIII, 12) qui existe aussi en ombrien sous la même forme qu'en latin, par conséquent avec son *p* (Corssen, *Aussprache*², II, 44).

Le celtique *ari*, en irlandais *ér* ou *air*, en gallois *er*, tient lieu de *pari* forme primitive de la préposition latine *per* (*Beitr.*, VIII, 12) signalée aussi en ombrien où pas plus qu'en latin elle n'a perdu son *p* (Corssen, *Aussprache*, II, 17).

On remarquera que les mots celtiques que nous venons de citer appartiennent au rameau gallois, représentant moderne du gaulois, comme ils appartiennent à l'irlandais. Il est donc établi que pour ces mots il y a eu en celtique, avant que les Gaulois ne se séparassent des Irlandais, une chute du *p* à laquelle l'ombrien est resté étranger. L'ombrien a gardé le *p* dans ces mots, d'accord avec le latin, tandis que les Celtes s'accordaient pour y supprimer le *p*. L'unité celtique en regard de l'unité italique ressort avec évidence de ces faits.

Je n'insisterai pas sur les mots ombriens qui ont conservé le *p* indo-européen, et qui manquent, soit dans le rameau gallois, soit dans toutes les langues celtiques. Cependant, quoi qu'on pense de la doctrine de M. Windisch, on m'accordera qu'il n'eût pu soutenir la thèse de la chute *absolue* du *p* indo-européen dans les langues celtiques, s'il eût trouvé dans ces langues des exemples du *p* indo-européen aussi évidents que ceux qui nous sont fournis par des mots ombriens comme *pater*, en latin *pater* (Corssen, *Aussprache*² I, 425); *porca*, en latin *porca*; *pursus*, en latin *pedes* (Corssen, *Aussprache*², II, 17); *pequo*, en latin *pecua* (Corssen, *Aussprache*², II, 15). De la loi celtique qui supprime le *p* indo-européen, loi étrangère aux langues italiques, je passe à deux lois de la phonétique italique qui sont restées inconnues aux langues celtiques. Les langues italiques ont deux lettres : *f* = *gh*, *dh*, *bh*, et *h* = *gh*, qui dans les langues celtiques sont toutes deux inusitées.

Un caractère distinctif des langues italiques est l'emploi de l'*f* pour tenir lieu des aspirées sonores de la langue indo-européenne primitive.

La langue grecque qui a assourdi ces aspirées primitives, n'avait pas encore accompli cette évolution à l'époque où elle s'est séparée du macédonien qui a conservé la sonorité de ces lettres en supprimant leur aspiration. M. Fick l'a établi dans un mémoire fort curieux qu'a publié la *Zeitschrift* de M. Kuhn, t. XXII, p. 193. Le *gh* indo-européen devient χ en grec, γ en macédonien; le *dh* indo-européen devient θ en grec, δ en macédonien; le *bh* indo-européen devient φ en grec, β en macédonien.

Le celtique avait aussi conservé les aspirées sonores quand il s'est séparé des langues italiques, car, perdant l'aspiration, il a remplacé toutes les aspirées sonores par les sonores non aspirées du même organe (*Gr. C.*², p. 37), tandis que, dans les langues italiques, la spirante sourde *f* devenait en nombre de cas le successeur des sonores aspirées des trois organes.

J'ai essayé d'établir qu'il y avait exemple en gaulois de *f* = *dh* (*Revue celtique*, t. II, p. 111). Mais M. Kern a ôté toute valeur à mon raisonnement en expliquant par les langues germaniques le nom propre *Aufania* que je croyais gaulois (*Revue celtique*, t. II, p. 164). Il n'est donc pas prouvé qu'il y ait en celtique exemple de l'emploi de l'*f* pour tenir lieu des aspirées sonores indo-européennes, comme cela se passe dans les langues italiques.

Voici des exemples d'aspirées sonores indo-européennes remplacées par *f* en latin et en ombrien, et par la sonore non aspirée dans les langues celtiques. La racine indo-européenne BHU « être » devient *fu* en latin et en ombrien (Corssen, *Aussprache*², I, 143), *bu* dans les langues celtiques (Curtius *Griechische Etym.*⁴, p. 305). L'indo-européen *bhrātar* « frère » devient *frater* en latin et en ombrien, *bráthir* en vieil-irlandais, *brawd* en gallois (Curtius, *ibid.* p. 303-304). La racine indo-européenne BHAR « porter » devient *fer* en latin et en ombrien (Corssen, *Aussprache*², p. 467), *ber* dans les langues celtiques (Curtius, *Griechische Etym.*⁴, p. 300). La racine indo-européenne RUDH « être rouge », devient *ruf* en latin et en ombrien, *rud* dans les langues celtiques (Curtius, *Griechische Etym.*⁴, p. 251-252).

L'*h* = *gh* est encore une lettre italique étrangère au celtique. L'*h* italique = *gh* et ne doit pas être confondu avec l'*h* breton = *s*. A défaut d'un exemple ombrien je prendrai l'osque *hortom*, en latin *hortum* (Corssen, *Aussprache*², t. II, p. 21, 43, 111), mot qui suppose un thème *gharta*, en vieil irlandais *gort* (Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch* ³, p. 580), en moyen gallois *garth*.

L'ombrien, et l'osque qui en est un dialecte, forment donc avec le

latin une famille, la famille italique, parfaitement distincte de la famille celtique. Il n'y a aucune raison pour distinguer la famille italique en deux fractions, l'une ombrienne qui serait plus prochainement apparentée à la famille celtique, l'autre latine qui en serait plus éloignée. Quand les Ombriens se séparèrent des Gaulois du haut Danube et vinrent habiter l'Italie, ils ne formaient avec les Latins qu'une seule famille, dont la séparation en deux branches distinctes est un fait postérieur à cette grande et féconde émigration. Parents des Ombriens, suivant une tradition romaine, dont les travaux des savants modernes ont confirmé la justesse, les Gaulois étaient au même degré parents des Latins; et, sur ce point, le résultat des recherches faites par les linguistes de notre temps s'accordent avec la prétention celtique rapportée par Lucain :

Arvernique ausi Latio se fingere fratres[1].

La note que je termine pourra être complétée par d'autres observations quand aura paru le savant travail que M. Bréal prépare sur les tables Eugubiennes, mais je ne crois pas que cet ouvrage, dont j'ai pu, grâce à la bienveillance de l'auteur, lire les premières feuilles, modifie le résultat auquel la présente étude nous a conduits.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. *Pharsale*, I. 426.

LE

DIALECTE VANNETAIS DE SARZEAU

Le langage que je vais décrire est, à peu de différences près, celui de toute la presqu'île de Rhuys. A moins d'indications spéciales, les expressions et les formes citées sont communes à Saint-Gildas et à Sarzeau.

I. PRONONCIATION.

J'adopte le système de transcription de Le Gonidec, avec quelques additions :

ä et *ü* = *a* et *u* très-brefs, non accentués, et souvent confondus avec *ë*.

ë = *e* dans *le* ; *e* = *é*.

ï se détache de la voyelle précédente.

Deux voyelles de suite forment diphthongue, excepté *ai* = *ée*, *ou* = franç. id. La voyelle dominante n'est *i*, *o*, *u*, *ou*, que dans les diphthongues *uí*, *ió*, *iú*, *ioú*.

au est donc *äü* (souvent *äo*) ; *eu* = *èü* (comme on prononce encore près de Saint-Brieuc *eü* étymologique du vieux français : *eü*, *beü*, *veü*, *meür*), etc.

eiñ sonne à peu près *eṅñ*, ou *añ* ; *èṅ* est le *éṅ* de Le Gonidec.

w et *y*, demi-voyelles, se prononcent comme *u* et *i* rapides, et par elles-mêmes, n'ajoutent pas de syllabe au mot.

ḱ = *tch* ; *ǵ* = *dj*.

L'accent aigu, pour une brève, et l'accent grave pour une longue, indiquent la place de l'accent tonique dans les polysyllabes, quand il ne tombe pas sur la dernière.

Enfin, les lettres en caractères ordinaires ne se prononcent pas.

II. PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE (SAINT LUC, XV, 11) TRADUITE (VERBALEMENT) PAR DES PAYSANS DE SUSCINIO, PRÈS SARZEAU.

Ün deiñ en[1] *duai*[2] *deu bautr*[3].

Hag[4] *är*[5] *yuańkań anai'*[6] *due làrèt*[7] *d'i dàd : « Mä zâd, reit t'eiñ-mi är lod ag änn dáńnai*[8] *a zelei*[9] *kouec'h get-n-eiñ*[10]. *» Ha iań*[11]*' due lódèt i vadeu 'tre-z-ai.*

Hag ün di benak arlarh[12], *är pautr yuańkań a pë' due chairrët këmid en duai, a zou oet*[13] *d'ür vro piall ; ha pi oe inou ahańt*[14], *iań' due fóńdèt i dreu i viweiñ ir horolleu.*

Ha p'en due drèbèt rah[15] *i záńnai, ür bekòlienn famein*[16] *a zou koued*[17] *ar är vro-hońd ha iań' deid*[18] *dä vout pär*[19].

Ha iań' due eiñ chtágët[20] *doh ün deiñ ag är vro-hońd, ha iań' due iań kásët in i glozeu*[21] *dä hoarn är moc'h*[22].

Ha iań' de[23] *kárèt kargeiñ i gôf ged är*[24] *hourienn*[25] *a zrèbe är moc'h : mèz*[26] *hanei*[27] *n'ou rai*[28] *d'ou.*

Nezi iań' due chóńjët in-ou i uenań[29], *ha iań' due larët : « Pigimit*[30] *a hounideioń*[31] *i tei*[32] *mä zâd en dês bèra*[33] *ou goalh, ha mi zou-mi ama varweiñ get nań*[34] *!*

Mi sawou[35], *ha mi g-ei*[36] *dä gaviet mä zâd, ha mi 'larou d'ou*[37] *: — Mä zâd, píhied*[38] *em ës doh*[39] *änn niań ha doh-iac'h huei.*

'Zeliań ket mouei bout árwët ou pautr[40] *: lakeit-mi dä vout*[41] *unań*[42] *ag ou koaziet*[43].

Ha iań sáouët, ha oet dä gaviet[44] *i dàd. Ha deid i dàd ager guilet*[45], *el*[46] *ma oai anou*[47] *hoac'h ün tamek piall, ha iań' due bet turi*[48] *doh-t-ou : iań' due rídèt d'eiñ*[49] *dóleiñ doh i houg, ha iań 'due bóxèt t'ou.*

Notes et variantes. — Le langage de Suscinio est identique à celui de Sarzeau. Je donnerai la façon de parler de Saint-Gildas toutes les fois qu'elle s'écartera du texte; mais la plupart des autres variantes sont speciales à Sarzeau. 1 *ën* — 2 *dui*, St-Gild. *doe, devoe* — 3 *vab* ; St-Gild. *bêtr* — 4 *h* n'est guère sensible que dans *ha* interrogatif — 5 *hag'r* — 6 *en*, *ën* — 7 Rarement *a làrâs* ; plus souvent, à St-Gild. *a lârâs* — 8 *dänni* — 9 *zilei* — 10 *douñet t'eiñ* — 11 *can*, *cian* — 12 St-Gild. *arliarh* — 13 *a oe oeit, a g-âs* ; St-Gild. *a g-iâs* — 14 St-Gild. *pë oe du-hont* — 15 *hol, toud* — 16 Les vieux à St-Gild. disent *ür geltrei vras, ür goal-geltrei* — 17 *a oe deid, dèd* — 18 *ha ian a zâs, hag i tâs* — 19 prononcez cet *ë* accentué comme *eu* du franç. *la peur* — 20 St-Gild. *stágët* — 21 *glojeu, barkeu* ; à St-Gild. on dit aussi *in i varadeu* — 22 *moc'hiet* — 23 *en dëve* — 24 *g'ar* — 25 *houriennеu* — 26 — *maiz* — 27 St-Gild. *hannei* — 28 *rei* — 29 *ünan* (St-Gild. *unann* ; *ian miemb* — 30 *pikemid*, St-Gild. *pegement* — 31 *hounidizion, hounidiyon* (St-Gild. *hounidion*) ; *piet gounidek* — 32 à St-Gild. on dit encore *tiy* — 33 St-Gild. *bárâ* — 34 *ged ænn nann* — 35 *saouou* (pron. comme l'angl. *who*) — 36 St-Gild. *mi-g-iei* — 37 *t'ou* — 38 St-Gild. *pehet* — 39 *iniemb* (St-Gild. *eniemb*, d'ænn *nian ha d'iac'h* — 40 *kreedur, kreduir* — 41 *më silet-mi aviall* — 42 *uinan* — 43 *koskór* — 44 *dëvâd, drema* — 45 *guiliet* — 46 *al, aviall* — 47 à St-Gild. on n'ajoute pas *anou* — 48 *trui* — 49 *iñ*

Har är pautr en due làrët[50] *t'ou : « Mä zâd, píhied em ës doh änn niań ha doh-iac'h-huei, ha 'zeliań ket mouei bout árwët ou pautr. »*

Hag änn tâd' due là'rët d'i hoskôr : « Digaset är vrauań sai ha ǵuchket-ei d'ou ; ha lakeit t'ou ür bizeu ar i viz, ha botteu in i drueid.

Digaset iwi är lai lart, ha lac'het-iań ; ha drêbamb,, ha gruamb fiecht[51] *:*

Kar[52] *mä fautr a oe marw, ha che-ian*[53] *deit d'är vuï*[54] *indrou ; koll'd oai anou*[55]*, ha káved i. » Ha ou due gruet fiecht.*

Hag är pautr kohań a oe ir hlozeu[56]*. Hag in ür zoúñet, al ma dochte*[57] *d'änn tei, iań' due kléwët brud är zońnienneu*[58] *hag är horolleu.*

Ha iań' due árwët unań ag är goaziet, ha iań' due gouliénnët get-ou[59] *petra oai änn dra-zi.*

Hanah *a lare d'ou : « Ou prêr a zou deit d'är gir*[60]*, hag ou tâd en des láhët är lai lart, rag m'en des iań*[61] *guílët ir yahet*[62] *mat. »*

Ha iań' zou oet droug in-ou, ha ne falle ket d'ou[63] *móñet*[64] *in tei. I dâd ita a oe deid ermez, dä lâret t'ou dóñet.*

Ha iań' due làrët d'i dâd : « B'a zou ün tachâd[65] *bleieu ma'd-oń goas d'iac'h*[66]*, ha biskoac'h n'imoń oet*[67] *in arbienn da ou*[68] *kir ; ha ne os chet gueah erbîd*[69] *reit t'eiñ ür bihań ag ür vëkêt*[70]*, d'oubir fiecht get m'ameiet*[71]*.*

Ha pë[72] *za är pautrë-zi d'iac'h*[73]*, pianei en des drèbet rah i dreu get fal virhiet*[74]*, huei a lac'h är lai lart avet-ou. »*

Hag i dâd' due láret t'ou : « Mä fautr, druańd[75]*' d-ous-ti get-n-eiñ, ha rah peh em es, a zou d'ëz.*

Mèz oe red in doud plejadur ha goubir fiecht : kar ha vrêr-ti a oe marw, hag ima deit d'är vui indrou ; koll'd oai anou, ha kávëd i. »

III. PHONÉTIQUE.

Voici des exemples de transformations de sons qu'on aura remarquées presque toutes dans le texte précédent. Je prends pour type le langage de Vannes.

1° *Voyelles.*

A devient rarement *ê : nêren* ou *nêran*, non. Mais ce changement semble avoir lieu régulièrement dans des variétés voisines : à Surzur on dit *bêrê-segêl*, pain de seigle, *petrê*, quoi, *netrê*, rien, *yê* oui (à Pontivy *ye*), *piêr*, quatre etc.

50 *a lâre* — 51 *fiest* (surtout à St-Gild.) — 52 *rak* (St-Gild. et Sarzeau) — 53 *ch'-ian, ch't-eian* — 54 *veui* ; *dæ vout biw.* — 55 St-Gild. *koll'd oai* — 56 St-Gild. *ir mezeu* — 57 St-Gild. *doste* — 58 *hannienneu* — 59 *doh-t-ou* — 60 *gir, gair* — 61 *er* 62 *yaheid ;* St-Gild. *in giet* — 63 *ni vienne ket* — 64 *mouniet, moniet, mond.* — 65 *b'a zou paut-mad, pôt-mad a vleieu* — 66 *ou koas* — 67 *ne d-on bet* — 68 *d'ou* — 69 *ebet, erbîd* — 70 *havr ; vëdjet* (= fr. *biquette*) — 71 *ma hansordiet* — 72 *pi* — 73 *ou mab haniac'h* — 74 *fal-virhet, mirhiet-fal* — 74 *durand, pierpet, attau, dalh-mad.*

Le changement d'*a* en *o* est rare aussi à Sarzeau : *marweiñ* ou *morweiñ*, mourir ; *piar* ou *pior*, quatre (*piarziek*, quatorze).

E redevient *a* des autres dialectes dans *-ma*, *-man* (quelquefois *meñ*) et ses composés : *berma*, *berman*, maintenant, etc. ; et dans d'autres cas où, n'étant pas accentué, il forme un son flottant entre *a* et *e* (*ä*).

E français final, tantôt muet, tantôt prononcé *è* est assez rare. En voici un exemple : *piennë-ru* (tête-rouge) macreuse.

E final se change presque toujours en *i* : *karanti*, amour ; *bi*, tombe ; *fi*, foi ; *kiri*, cordonnier (les jeunes gens disent *kordañnir*) *nâdui*, aiguille ; *guli*, lit ; *leuini* (St-Gild.), joie ; *pirañti*, *volañti*, *kosti*, etc. *är ri*, ceux ; *ür ri mañniegeu*, une paire de gants ; *peri*, *piri*, qui, (pluriel) ; *pi-noz*, comment ; *pi-get* (Sarz.) combien ; *egili*, l'autre ; *ki*, va ; *bali* (Saint-Gildas) se promener ; *goudi*, après ; *revi*, selon ; *mârsi*, peut-être, etc. *Iterniti* et *arri*, de nouveau (St-Gild.) se terminent en *e* à Sarzeau. Au contraire *a pi vi*, quand il est, *a pi vehi*, quant il serait (Sarz.) se disent à St-Gild. *a pë ve*, *a pë vei*. La 3e pers. sing. du conditionnel est en *ei* à St-Gild., et en *e* à Sarzeau.

Dans les deux endroits on prononce *e* à la 3e pers. sing. de l'imparfait de l'indicatif, et dans les mots *itre*, entre ; *dre* par ; *tre*, très ; *rai*, trop.

Er final devient très-souvent *ir*. Ainsi, *hañtir*, moitié ; *amzir*, temps ; *i kevir*, à l'égard de ; *meliouir*, miroir ; *diguinir*, vendredi ; *dañjir* ; *salvir* ; *midir* (ou *midour*), moissonneur, etc. ; *ovir-ienn*, messe, *gouspir-eu*, vêpres ; *berdir*, frères, etc. ; *tenir*, tendre ; *pounir*, lourd ; *distir*, *dichtir*, faible ; *kemir*, prendre ; *a hrir*, on fait, *i tiskir*, *tichkir*, on apprend, etc.

Quelques noms font exception, comme *koler*, *mister*, *alêr* ; *ler*, cuir. On dit *ôter* et *ôtir*, autel ; *stair* et *stir* (St-Gild.) rivière.

El final devient quelquefois *il* : *ahil*, essieu ; *àvil* vent ; *brezil*, *brizil*, guerre ; *mil*, miel (ou du mil *guil* (St-Gild. *guel*) mieux.

Il reste intact dans *eñhuel*, haut ; *eñzel*, bas ; *tèñhuel*, sombre.

Ce changement d'*e* en *i* a toujours lieu devant *a* ; souvent, devant une autre voyelle ou une *h* ; et enfin dans d'autres cas, moins régulièrement. Exemples : *liac'h*, lait ; *lieac'hëgienn*, *lieahgienn*, pl. *lieahgiet*, laitue ; *piah*, paix ; *madeliah*, bonté ; *priedeliah*, mariage ; *rañteliah*, royaume, etc. ; *krecheniah*, chrétienté ; *dihoudegiah*, ignorance ; *salhadegiah*, salut, *get-n-iac'h*, avec vous, etc. ; *nuienn*, extrême-onction ; *diheu*, droit ; *divihan*, dernier ; *nieiñ*, filer ; *badieiñ*, baptiser, etc. ; *giou* si (affirmatif) ; *hiy* (Sarz.) ou *hei*, de l'orge ; *i* pour **iy* au lieu de *eit* dans *i petra*, pourquoi ; *m'ou-s-hilei*, je vous suis, etc.

E est remplacé par *i* devant *z* dans *diz*, viens *lizienn*, loi.

Devant une seule consonne finale autre que *l*, *r* ou *n*, *e* devient *ie*. Exemples :

Ek. Biek, pointe ; *diek* dix, etc. ; *halliek*, saule ; *galliek*, français ; *lodiek*, participant ; *huïek*, doux ; *perdiek*, parler ; *ridiek*, courir, etc.

Exceptez *tosek*, crapaud ; *lávrek*, pantalon, et quelques autres qui ont, comme *miarhek* belle-fille, une diphthongue à l'avant-dernière.

Es. Folies, folle ; *laeries*, voleuse ; *golhoúries*, lavandière (oiseau), etc. (pl. *ieziet*, *iaiziet*).

Ce changement n'a pas lieu aux 2es pers. sing. des verbes.

Et. Effiet (Sarz.) ; *Nañniet*, Nantes ; *Guîniet*, Vannes ; *moaiziet*, femmes ; *potriet*, garçons ; *dioliet*, diables ; *rońsiet*, chevaux ; *berlaziet*, lézards ; *gouilaniet*, goélands ; *rahiet*, St-Gild. *rahet*, rats, etc. ; *piârviet*, quatrième ; *piemviet*, St-Gild. *piempiet*, cinquième ; *huec'hviet*, *hueac'hviet*, sixième ; *sec'hviet*, septième ; *ec'hviet*, huitième, etc.

Ce changement arrive quelquefois à l'infinitif et au participe : *siliet*, regarder ; *iviet*, boire (St-Gild. *iveiñ*) ; *mońet* d'*horońkiet*, aller se baigner ; *benegiet*, *béni* ; *forhiet* (St-Gild. *forhet*) sevré ; mais jamais aux 2e pers. pl., ni dans le mot *kàlet*, dur.

E devient aussi *ie* devant *n* suivie d'une consonne (*en* final demeure, ou devient *eiñ*, *ain*), *mb* *cht* (à St-Gild. *st*). Ex. :

En. Ar sient (St-Gild. *zient*), les saints ; *dient* dents, *ür golaivienn*, une ruche ; *ür goleuienn*, une chandelle ; *pirienn*, poire ; *azienn*, âne ; *mirienn*, collation ; *subienn*, St-Gild. *soubienn*, soupe ; *lienn*, étang, etc. ; *dihuienn*, défendre ; *achtienneiñ*, étendre ; *tienneiñ*, tirer ; *huienneiñ*, sarcler ; etc. *hiemb* sans ; *tiemb* à nous, *get-n-iemb* avec nous, etc. *piemb*, *piamb* ou *piomb* (St-Gild. *piemp*) cinq ; *piemziek*, quelquefois *piemiek*, quinze ; *piemziegviet*, quinzième, etc. ; *iecht*, moisson ; *oniecht*, *féniëchtr*, *miechtr* (ou *mechtr*). On dit cependant *drëst*, pardessus.

Il faut remarquer que les terminaisons *enn*, *es*, *et* demeurent assez souvent intactes après *j* ou *ch*, *ǵ* ou *k*, et quelquefois après *k* et *h*. Ainsi l'on dit *ichenn*, scie ; *ujenn* bœuf (St-Gild. *ujoń*) ; *pinijenn*, pénitence ; *dichenn*, descendre ; *feǵes*, des figues ; *seiñjet*, des singes ; *pisket*, des poissons ; *pistrońket*, des pétoncles, etc. *Enn* ne change pas à la 1re pers. sing. de l'impf.

E devient *ia* (rarement *ie*), devant deux consonnes dont la première est *l* ou *r* : *miarh*, fille ; *'d-ous-ti a ǵiarh mat*, tu vas bon pas ; *ag i biarh*, de sa part ; *niarh*, force ; *piarsoń* ou *piersoń*, recteur ; *sierpańt* ou *siarpańt*, serpent ; *biarw*, bouillant ; *ańdiarw*, le soir ; *kańdiarw*, cousin, pl. *kańdierwiet* ; *kenitiarw*, cousine, pl. *keneitiarwieziet* ; *viarn* ou *viern ket*,

n'importe ; — *div achkiall*, ailes ; *ür vrañsiall*, une balançoire ; *ür gludiall*, une herse ; *piziall*, de la vesce ; *kardiallat*, engraisser (une terre) ; *goachkiall* (à St-Gild. *goaskir*), pressoir ; *piall*, de la balle ; *kaviall*, berceau ; *mielchoñ* ou *mialchoñ*, trèfle ; *kabiallek*, alouette ; *drueiñiall*, *druniall*, tourterelle ; *koutiall*, *mañtiall*, *kachtiall*, *rachtiall*, etc. [1]

Exceptions : *govail*, forge (à St-Gild. *goviall*) ; *karh*, avoine ; *ǵuarh*, vends ; *bierr*, court ; *chpiernienn*, épine.

Le même changement se trouve devant *h* dans *piah* ou *pieh liau*, combien de lieues.

I devient *e* devant *j*, *ch*, *ǵ*, *k*, *ly* (pour *l*), *ñ* : *servech* ou *serveich*, service *pëneuek*, *pënek*, riche ; *deliad*, habits ; *chpelienn*, épingle, etc.

Il se change en *ei* devant une voyelle (cela n'arrive presque jamais à St-Gild.) ; à la fin des mots, et devant *m* et *n*. Ex. :

Deies, malaisé ; *leies*, beaucoup ; *leiorh*, courtil ; *sileienn*, anguille, pl. *siliet*, et à Sarz. *siliennen*, St-Gild. *silieu* ; *krechenei*on, chrétiens. Tous ces mots ont *i* simple à St-Gild. On dit dans les deux localités *m'ou-s-hileiou*, je vous suivrai ; *leiein* ou *liyain* toile ; *hei*, elle ; *nei*, nous ; *më huei* ou *më hui*, St-Gild. *houei* je sais ; *chetuei*, *chtuei*, voici ; *gounei*, gagner ; *kirei*, des charrettes ; *hoàrei*, jouer ; *goulei*, plaie ; *är huirhies Vàrei*, la Vierge Marie ; *dispartei*, *chtudei*, *petra senefei*, que signifie ; *eñfinei* ; St-Gild. *givrei*, chèvres, *azei-ti*, assieds-toi (inf. *azieiñ*), etc. *tri* plus souvent que *trei*, trois ; *trivìet*, ou *tridi*, troisième ; *treiñhuech*, dix-huit ; *lairoñsei*, à St-Gild. *lairoñsiy*, larcin ; *hanei* ou *haniy*, celui ; *friy* nez ; *kiy*, chien : *priy*, argile ; — *leimaj* ; *peimp*, pipe ; *latein*, *leinot*, *tabourein* ; *lein*, du lin ; *fein*, la fin ; *mitein*, matin ; *hiemkein*, seul ; *birwikein*, jamais ; *ivein*, ongle ; *irein*, prunes sauvages (sing., et nom du prunier sauvage à St-Gild., *irinienn* ; *koulein*, lapin ; *bahein*, *bahain*, goémon, etc.

Voici des exemples du son *yi* : *a zelyir*, qui est du ; *pë yir*, quand on va ; *serruryir*, plus usité qu'*alhuiour* ; *pe vadeyir*, quand on baptise ; *leyir*, *lehir*, à St-Gild. *liyir*, lettre ; *avyil* (St-Gild.), à Sarz. *aveyil*, évangile [2].

Y s'endurcit assez souvent en *g*, à St-Gild. : *giein*, froid ; *gir*, à Sarz. *yîr*, des poules ; *kiges*, à Sarz. *keies*, chienne.

1. D'autres mots, empruntés plus récemment au français, ont changé *eau* en *iau* : *mouniau*, moineau ; *toufiau*, *tufiau*, du tuffeau.

2. Ce son existe aussi en Treguier, où l'on prononce *yin*, froid ; *pa yi*, quand tu iras ; — ainsi que le son *wo* (*ouo*) : *me zawo*, je me lèverai ; *diwonet*, poussé (en parlant des plantes).

O devient quelquefois *ë*, *ou*, *u*. Ex. :

Kolëm, pl. *kolëmiet* (St-Gild. *koulmienn*, pl. *koulmiet*), colombe ; *chëm*, demeurer ; *ën ëz*, nous avons ; *i ëmb*, nous étions (= *e oemb*) ; *plëm*, plomb ; — *amounienn*, beurre ; *ounioñneu*, des oignons, etc. — *Kaduir*, St-Gild. *kadoair ; gluair*, *druaid*, le droit. Ce dernier changement n'a lieu que devant *e* et *i*, et est très-rare à St-Gild.

On met assez souvent *o* pour *oa*, et réciproquement : *koreis*, à St-Gild. *koaris*, carême ; *goraňteiñ* ou *goaraňteiñ*, garantir ; *oahein*, à St-Gild. *ohein*, des bœufs ; *óchkal*, des chardons, à St-Gild. *oaskal*, (pl. *d'ochkalienn*, *oskalienn*).

U se change quelquefois en *ë*, *i*, *ou* (devant *a*). Ex. :

Kurën, tonnerre ; *dilën*, lundi ; *plënienn*, plume ; *bëtën*, tabac ; — *eiñ*, *iñ*, se (= *hum*) ; *siaou*, du savon ; *tiëm*, chaud ; — *houannadeiñ*, gémir ; *houarv* (St-Gild.) amer.

Il se supprime à Sarzeau après *h*, dans *kleiňhet* (St-Gild. *kleiňwiet*), maladie ; *hiarw*, amer.

Ou peut devenir *u* devant une voyelle, surtout dans la même syllabe : *rui*, roi ; *ruaňnies*, *rouaňnies*, reine ; *tueiñ*, *toueiñ*, *tuïeiñ*, jurer ; *kruait*, créé [1] ; *kruaiour*, créateur, etc. ; et au contraire, *mouïarienn*, mûre. Ce changement est moins fréquent à Saint-Gildas.

2° *Consonnes.*

K devient *ḱ* surtout après *e* pour *i* : *peḱ*, pie ; *keḱ*, viande ; *bareḱ*, barrique ; *deiñeḱ*, petit homme ; *är goureḱ*, le plus jeune de la couvée (ou de la famille) ; *änn douleḱ*, le roitelet (de *toul*, me dit-on, parce qu'il s'introduit dans les plus petits trous au milieu des tas de bois, etc.) ; *kareḱiall*, brouette ; *mileineḱ*, verdier ; etc.

Quelquefois la terminaison *ik* devient simplement *eik* : *trueik*, maigre ; *nebedeik*, très-peu ; *uneik*, *uneik* ou *uneḱ*, unique.

G devient de même *ǵ*, et change assez souvent en *e* la voyelle précédente : *buǵul*, *beǵul*, berger, pl. — *ioň* ; *bëǵàli*, enfants ; *bugulies*, *buǵulies*, bergère ; *bëǵenn*, ver de terre ; *deǵour*, ouvert, large ; *peǵiall*, pioche ; *beǵein*, béguin ; *ǵaot*, à St-Gild. *giaot*, herbe ; *rougeiñ*, déchirer ; *ür huirienned ǵuein*, (plein) un verre de vin ; *ǵuen*, *ǵuin*, blanc, etc. Souvent, et surtout à la fin des mots, *ǵ* peut remplacer sa forte *ḱ*.

1. Ce doit être le même mot qu'on emploie à Sarzeau, sous une forme différente, quand on dit, par exemple : *mi zou bet kraïët i Sœrhau*, je suis né à Sarzeau (*kraïët* au lieu de *gannët* : cf. *krouadur*, enfant, le fr. *procréer*, etc.).

S simple quelquefois, et presque toujours *s* devant une consonne deviennent *ch*. Mais on n'observe pas ce changement à St-Gild Ex. : *chardroñnienn*, un bourdon ; *châch*, des chiens , *chpis*, clair ; *chplanwer*, St-Gild. *splañouir*, épervier ; *chichtr*, cidre ; *kichtein*, châtaignier ; *chkoai*, épaule ; *chkeul*, milan ; *chhrivaniôl* écrivain, nom d'oiseau ; *ann echkritur ; chklaraj ; kouchkoûries*, dormeuse, sorte de crabe ; *frèchk*, frais , *chkañ*, léger ; *chkoarn*, oreille ; *chkornienn*, glacière, etc.

Sk devient même *ch*, à Sarzeau : *chuieiñ*, répandre ; *chuec'h*, St-Gild. *choc'h*, fatigué ; *chum*, écume (St-Gild. *skum*).

T se prononce parfois comme *k* ou plutôt *q* français, devant *i* suivi d'une voyelle : *reit kiemb*, donnez-nous ; *ikiernel*, éternel. On dit de même à Sarz. *ür giâd*, la langue, ce qui n'empêche pas de prononcer *ür fal-diat*, une mauvaise langue.

D, dans la même position, devient *g* dans *miluigienn*, limaçon ; *chugiall* ou *chugel*, écuelle. Cela arrive surtout à St-Gild., où l'on dit *ür bigienn*, une prière ; *kogegiennek*, contracté en *kogiennek*, alouette (à Sarz. *kogediennek*, *ür bidienn*).

Le même abus a lieu quelquefois en Tréguier (3es pers. pl, *ñk* pour *ñt ; gle*, dette ; *mar-g-eus*, s'il y a, *mar-g-e*, s'il est, etc.).

D répond à *b* vannetais dans le mot *drogoñnienn*, éclair, pl. *drogoñ* (à Vannes *brogon*).

L mouillé final devient *y*, et dans le corps des mots, *ly : ôzei*, osier ; *embrei*, avril ; *papelioñ*, papillon ; *kelienn*, du houx, *kastei*, des groseilles, sing. *kastelienn*, etc. Cependant on dit *fameil*, famille.

I s'introduit après *l* dans *liuarn*, pl. *iet*, renard ; *liuañnies* ou *luañnies*, religieuse.

L se supprime à Sarzeau dans *biau*, cheveux, à St-Gild. *bleau*, et devient *n* dans *nammeiñ*, sortir, tirer, et dans l'expression, *dal ket kan a dra*, il ne vaut pas grand chose (*kan* = *kalh* pour *kalz*).

N s'amollit en *ñ* dans *iñian*, âme ; *uñiek*, onze ; *seiñtiek*, dix-sept ; *leiñ*, dîner ; *guneñ*, abeilles, pl. de *gunenienn*, à St-Gild. *gunañnienn*.

Le contraire a lieu dans *kinenn*, *kinain*, *kenienn*, de l'ail (St-Gild. *keñioñ*) ; *arenienn*, araignée.

Après *a* et *o*, cette lettre se nasalise à la fin des mots, et quand elle est redoublée : *tañ*, feu ; *brañ*, corbeau ; *gloañ*, laine ; *rañ*, pl. *raniet*, grenouille ; *i oñ*, je suis ; *eid-oñ*, pour moi ; *oñ deu*, nous deux ; *kaloñ*, cœur ; *aluzoñ*, St-Gild., *aluzioñ*, aumône ; mots franç. en *on*, pl. *oñnieu*,

oñniet ; kañn, canal ; *loñn*, bête ; *kelioñnienn*, mouche ; *melioñnienn*, fourmi (on ajoute à Sarzeau le mot *air*, de couleuvre, je ne sais pourquoi) ; etc.

M est elle-même nasalisée dans *i oñ*, nous sommes (= *e omb*) ; *uñ*, se (= *hum*).

R est souvent transposée ou ajoutée, ou changée en *l* : *kerdeiñ*, croire, *mi gerd, kerdienn*, croyance ; *kourhienn*, peau ; *belorsienn*, prune sauvage, *chaldrein*, St-Gild. *saldrein*, sardine ; *ür gernienn*, un grain, St-Gild. *ür lañnienn. ür lënienn* (= *ur hranenn*) ; etc.

Il arrive quelquefois, à Sarzeau, qu'on fait rouler *r* entre deux consonnes, sans insérer de voyelle : *trchoñ, trrchoñ*, oseille ; *brn, brrn*, du jonc ou du son (St-Gild. *brienn*).

En vannetais commun, *r* tient la place de diverses consonnes : *fari*, erreur = *fazi* (cf. *meza* ou *mera*, pétrir), *gurein* = *gwenan*, abeilles. La même substitution a lieu, aussi bien à Saint-Gildas qu'à Sarzeau, dans les mots *arw*, nom = *hano ; lèrad*, ortie = *leinad ; lùru* ou *lùri*, cendres, = *ludu ; gouriadienn*, feu de joie, = *gouiladenn*. Mais *keneuienn*, noix, garde son *n*, comme à Vannes, tandis que dans tous les autres dialectes bretons cette lettre est devenue *r*.

H est plus dure à la fin des mots, où elle équivaut à peu près à *c'h* : *huec'h*, six ; *sec'h*, sept ; *ec'h*, huit.

Elle est souvent insensible après *l* ou *r* : *kiarheiñ*, ou *kierheiñ*, marcher ; *houarheiñ*, rire, *yalhad*, boursée ; *dimerher*, mercredi ; *gourhid*, fuseau ; *dalheiñ*, tenir (cf. bret. commun *dal, dalid, dalet ; marek*, cavalier).

Au commencement des mots, *h* se perd quelquefois : *änn* h*uer*, h*uair*, la sœur ; *ou-s* h*uair*, votre sœur. — Quelquefois cette aspiration se change en *g* : *i mien i g-a*, St-Gild. *i g-ia*, où va-t-il, = *e men e ha* [1].

Il se fait souvent une contraction entre la voyelle qui précède et celle qui suit *h* : *el pë vir*, comme si l'on était (= *veher*) *i vadîr*, on baptise ; *pîrioñ*, pécheurs ; *broñniek* = *brehonek*, breton.

Remarques.

On voit que cette phonétique n'est autre que celle du vannetais en général, mais celle-ci plus hardiment développée, et logique jusqu'au bout. Les changements de voyelles viennent presque tous de la tendance

1. Cela arrive parfois aussi en Cornouillais : *geulia*, suivre ; *e gani*, le sien. *H* n'est pas un simple signe orthographique ; les Trécorois la prononcent *c'h*, surtout dans certaines constructions (*c'hir, c'hirvoud, c'houarn*, etc.).

à faire prédominer *i* ; et de même, ceux des consonnes ne sont guère que des chuintements. Il est à remarquer que ce zétacisme qui règne dans les autres dialectes spécialement aux pluriels inanimés, se manifeste en vannetais partout ailleurs que là.

Cette machine phonétique dont je viens de décrire les principaux ressorts, joue en général d'une manière sûre et, on peut le dire, intelligente.

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas de différence entre la prononciation de *ya, ye*, et celle de *ia, ie*, la forme de l'article montre assez que la langue sent la distinction entre *y* demi-consonne et *i* voyelle : *är yar*, la poule, et *änn iarh*, la neige; *änn iarw*, le sillon; *är yehet*, la santé, et *änn ient*, plus souvent, *änn ient*, la route. Ainsi encore, on dira posément *m'es chet ou kuïlët*, je ne vous ai pas vu; mais si, ce qui arrive souvent dans la rapidité de la conversation, l'*ë* de la terminaison du dernier mot disparaît, la voyelle *e*, qui s'était changée en *i* devant *l* simple, deviendra diphthongue, maintenant que cette lettre est suivie d'un *t*, et l'on dira *m'es chet ou kiol't*. Le *t* final peut lui-même disparaître, mais son effet reste : *m'es chet ou Kiol*'t. Cette dernière forme est très-fréquente.

Les mots qui subissent deux transformations successives, comme *eañ*, *iañ*, *eiañ*, sont rares.

Certaines méprises ont lieu qui tiennent à ce qu'il y a, en vannetais, de la confusion et de l'incertitude au sujet de la réduplication des consonnes. Ex. : *chàpil*, chapelle ; *lein*, lire ; *bialêg*, pl. *bialiañ*, prêtre.

Quant aux mots qui échappent le plus souvent aux règles de prononciation, ces exceptions s'expliquent par l'influence directe du langage de Vannes.

Enfin, il y a dans cette variété, aussi bien que dans toutes les autres, des mots où les sons primitifs, transformés partout ailleurs, ont été conservés fidèlement, grâce aux sympathies d'une phonétique spéciale. Voilà pourquoi sans doute on prononce à Sarzeau ; *är bît*, le monde ; *plig*, pli Si jamais, dans ces mots, l'*i* était devenu *e*, cet *e* à son tour devait ici se changer en *ie*.

N, dans *balanienn*, balai, est insérée peut-être par suite d'une fausse analogie.

3° *Les finales.*

A Sarzeau, surtout, la finale tombe souvent, même quand le mot qui suit commence par une voyelle : *mouci*, plus ; *i hanci t'ian*, le sien à lui ; *named*, si ce n'est ; *Jezus-Krist ; avel*, comme ; *pëp droug*, chaque mal ; *er bed-men*, en ce monde; *tâd*, père ; *spirit-santel* ; *aveit* ou *eit-oñb*, pour nous ; *youd*, bouillie ; *drachkl*, pl. *drachkiet*, grive ; *maiskl*, sing.

maisklienn, une moule ; *ivl* de l'huile ; *tivl*, sing. *tivlienn*, tuile ; *poñt*, pont ; *ruid*, filet, pl *ruideu*, etc.

La même habitude existe, mais moins générale, dans le reste de la Bretagne : *iôd silet ; ne ket brao ; dek gwennek ; pemp lùr ;* etc., surtout quand le mot finit par deux consonnes (*omp*, *str*, *skl*, *ïl*, etc.). Seulement, elle n'apparaît guère dans l'écriture que dans certains mots composés, comme *beveach* = *bep-veach ; Goarc'had*, le Vieux-Marché ; = *Koz-Var-c'had ; dijeñtil, dejeñtil* = *den-jeñtil*, pl. *tucheñtil* = *tud-jeñtil, pemoc'h* = *penn-moc'h ; pedabenn* = *penn-da-benn ; hemiken* = *hep-mui-ken ; breman* = *'bret-man ; are, ure* (P. Mannoir) = *ar re, ur re ; añrod* = *añt-rod ;* et dans de petits mots très-usités, qui perdent leur consonne finale régulièrement devant une consonne (*hag*, *hoc'h*, Van. *ou-s ;* Trég. *hec'h*, son, sa, à elle, dont le *c'h* s'assimile à *l, r, n* du mot suivant ; *mar*, *ez*, *ec'h*, etc.).

Il y a en breton plusieurs phénomènes que la même cause a pu au moins contribuer à produire. Ainsi la suppression de *z*, générale en Tréguier, a lieu plus souvent dans les autres dialectes à la fin que dans le corps des mots ; au contraire, la nasale, conservée et même ajoutée sans raison par les Trécorois et les Vannetais, se perd fréquemment à la fin des mots, en Léon et en Cornouaille, etc.

Au commencement des mots aussi, il peut se faire une élision, un mot même disparaît quelquefois : *'d-i ket'nn i dei*, il n'est pas chez lui ; *'d a zou, iñd a zou*, ils sont ; *'ri-nei*, les nôtres (*hun re-ni*).

4° *L'accent.*

L'accent est rarement sur l'antépénultième : *àziët*, assis (3 syll.).

Quand il est sur l'avant-dernière, il fait quelquefois disparaître entièrement celle qui suit. Cela arrive dans les participes : ainsi *kárgët, karg't* ou *karg't*, rempli.

L'accent sur la dernière fait, dans certains cas, alléger la syllabe précédente, comme en vannet. *avál, avëleu* : les noms d'agents en *ir* (non précédé de *i*), *eïr, our*, font leur pluriel en *ërioñ*, *aour* fait *arioñ*. Tous font leur féminin en changeant *ir, eïr, our*, en *ouries*, pl. *ouriezet, ouriaizet*. Ex. :

Pobir (les jeunes disent plutôt *boulañjir*) ; *fornir*, pl. *ërioñ, chacheïr*, St-Gild. *chaseïr*, chasseur ; *chkoleïr*, écolier, pl. *ërioñ, gouryir*, tailleur, *gouryirion* ; *niirion*, des fileurs, etc. *Meleinour*, meunier ; *teisour*, tisserand, pl. *ërioñ* ; *chivrerioñ*, des pêcheurs de crevettes ; *chkolaour*, maître d'école ; *pisketaour*, pêcheur ; (*piskedienn*, un poisson) ; *airietaour*, chasseur de couleuvres (verbe, *airietat*, du pl. *airiet* ou *airioñ*) ; *gouie-*

taour, chasseur de taupes (du verbe *gouieta* ou *gouietat*, du pl. *gouiet*), pl. *arioñ* ; etc.

Enañ, petit serpent qu'on dit aveugle, représente *anaff* (Cath.), accentué sur la dernière *anáff* à la vannetaise, tandis que la forme des autres dialectes, *añv*, = *ánaff*.

IV. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA GRAMMAIRE ET LE VOCABULAIRE.

1° *Mutations.*

Un avadienn, une brebis (pl. *divit*), est un des rares exemples, en armoricain, de la mutation nasale. On pourrait en ajouter quelques autres à la liste de la Gr. C² 206. Ainsi *men Dui*, *mem brêr*, = gall. *fy nuw*, *fy mrawd* ; la conjugaison trécoroise du verbe *en dout* aux 3es et 1res pers. : *en eus*, *an eus*, *an eveus* ; *en oa*, *an eva*, *en ifoa*, *en ivoa* ; *en oe* ; *en efe* ; *en eve* ; *en ije* ; *en eo*, *an efe*, etc. ; *am ô*, *am oa* ; *em ije*, etc. ; *un nerwenn*, un chêne (Man. bret.-fr. par A. Guyot-Jomard, Vannes 1867, p. 9). A St-Gild. on prononce aussi quelquefois *ün niarwienn*, à Sarz. *ün diarwienn*, et plus souvent *ür huiyenn-diarw*.

La dentale finale disparaît après *n* : *badeien*t, baptême ; *ugien*t, vingt ; *argan*t, argent ; etc. Il n'y a là qu'une chute de finale ; mais dans les autres dialectes, *n* reste nasalisée, et la dentale s'assimile à *n* : Tréc. *ugeñd*, *ugeñn* ; *arc'hañd*, *arc'hañn*.

2° *Pluriel.*

Il est plus régulier que dans le vannetais commun, surtout à Sarzeau. Ainsi *kouiliar*, perdrix, pl. *kouliariet* ; *kaziek*, jument, pl. *kezekiet* (St-Gild. *kezek*) ; *kahiet*, chats ; *màrhiet*, chevaux (St-Gild. *kezek*) ; *kogiet*, coqs (St-Gild. *kigiy*) ; *mouialhiet*, merles, St-Gild. *moualhiy* ; *grâgiet*, ou *groagi*, *gragi*, femmes ; *bleiet* (Sarz.), *bleidei* (Saint-Gildas et Sarzeau), loups ; *dorneu*, mains (au propre).

Le mot *neiadeu*, St-Gild. *niadeu*, nichées, est usité : *klask änn neiadeu*, chercher des nids. Du pl. *goei*, des oies, on forme le sing. *ür hoienn*. *Chîfr*, crevette, est singulier, et a pour pl. *chîvriet*, d'où *moñet dä chivrietat*.

Quelques noms ne changent pas au pluriel : *meiñ* : pierre, pl. *meiñ* ou *meiñeu*. — Remarquez les pl. *hoairziet*, sœurs ; *añnuairziet*, *añnairziet*, génisses ; *moairieuziet* (Sarz.) tantes, de *moairieb*.

3° *Féminin.*

Le mot *pekol*, grand, sorte de nom adjectif qui précède toujours son substantif, prend au féminin la terminaison *ienn* : *pekòlienn voes*, grande femme ; *pekòlienn vioc'h*, grande vache.

Au pluriel, devant un nom d'être animé, il peut prendre la terminaison *iet*. *pěkoliet tud*, plus souvent *pěkol tud*, grands hommes. *Pěkol teyir*, à St-Gild. *tiyir*, grandes maisons.

Ce suffixe féminin *enn*, dans les adjectifs employés substantivement, n'est pas très-rare en breton Le masculin prend quelquefois un autre suffixe. Ainsi *koziad*, vieillard, fém. *kozenn*, St-Gild. *koc'hienn; luduek*, frileux, à Sarz. *luruiek, luriyek*, à St-Gild. *luriek*, fém. *luduenn*, Sarz. *luriyenn*, St-Gild. *lûrienn*, etc. Grég. de Rostrenen donne *hailhebod*, coquin, fém. *haillebodès* ou *hailhebodenn*. On dit à St-Gild. *duardienn*, noiraude, dans Grég. de Rostrenen « *duardès*, van. *duardell*. »

Cette autre terminaison féminine, *ell*, qui se trouve dans *arvorel*, armoricaine, fém. d'*arvoriad* (Le Pelletier et Le Gonidec), *camusell* (Le P., *camusès*) *craczousell, friponell* (Grég. de Rostrenen) *sodel* (vocab. vann. : *ah pikôl sodel !* ah grande sotte ! *er sodèd hag er sodellèd*, les sots et les sottes , n'est usitée, à ma connaissance, que dans ce dernier mot ; et les deux exemples ci-dessus se disent : *ah pěkôlienn sodiall ! är sodied hag är sodialliet*, St-Gild. : *är zodied hag är zodialliet*. Le même suffixe paraît dans *kairiall* = *kaerell*, belette.

4° *Construction et Vocabulaire.*

On emploie à Sarzeau *anou*, de lui, etc., dans des expressions comme celles-ci : *marw i anou*, mort est de lui, c'est-à-dire il est mort ; *parteiet i anou*, il est parti ; *'houiañ ket pigours i tei anou*, je ne sais pas quand il reviendra ; *a p'en due anou chaírrët*, ou *a p'en due chaírrët anou këmid en duai*, quand il eut rassemblé tout ce qu'il avait ; *'labour ket anei*, elle ne travaille pas, *klañ i anou*, il est malade, etc.

Parmi les particularités de vocabulaire, je citerai seulement ici les mots *pitau*, richard ; *ür bàgous*, une fauvette ; *ür bë'rañ* (par *eu* franç.), un bouvreuil ; *ür jabouru, ür jabot-ru*, un rouge-gorge ; *ür huein-kuein*, un pinson ; *ür vroñvroñ*, un hanneton ; *ün aroñdiall* (ou *ür logodienn*) *pienndal*, une chauve-souris ; *yâr änn entru Dui, Doui*, la bête à bon Dieu ; *magañ, maigañ ür vagañnienn*, au sing.) à St-Gild. *guegañ*, le fruit de l'aubépine ; *oualleiñ*, comme en fr. *gâter* , répandre ; *toleiñ* ou *dichkar* (*guein*), verser (à boire) ; *Roañ-doar*, Rennes (-en-terre), St-Gild. *Ruiañ-doar ;* et *Roañ-mour* Rouen (-sur-mer), St-Gild. *Ruiañ* ; enfin le mot *goskôr*, collectif féminin, = gall. *gosgordd*, Cath. *coscor*, que d'après les témoignages écrits on avait tout lieu de croire disparu à jamais des dialectes armoricains, et qui pourtant est employé à Sarzeau et à Saint-Gildas, par les jeunes comme par les vieux, pour pluriel de *goas*, serviteur.

Émile Ernault.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.[1]

SEIZVED STROLLAD.

AR MIZIOU.

I

MIZ GENVER.

663 *Ann armanach ne lar ket gaou :*
Pa ve erc'h 've gwenn ann traou,
Pa ve avel fich ar bodou,
Pa ve glao 've vil ar poullou.

664 *Miz Genver,*
Kalet pe dener.

665 *Miz Genver, hirio vel kent,*
A ziskouez eo hir he zent.

666 *Pa ve tremenet dent Genver*
E ve diskouloc'h ann amzer.

667 *Ne vezo ket leun ar zolier*
Mar bez heol tomm da viz Genver.

668 *Gwell eo gwelet ki en kounnar*
Evit heol tomm e miz Genvar.

669 *Aliez ar wenn reo*
A zeu araog ar glao.

670 *Reo gwenn war ar c'hresk,*
Amzer gaer ha fresk.

671 *Reo gwenn war loar nevez*
A denn d'ar glao aliez.

672 *Reo gwenn en diskar,*
Amzer c'hleb hep mar.

673 *Pa vez ann erc'h war ann douar*
Ne vez na tomm na klouar.

1. Cf. t. II, p. 362 et suiv.

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE-BRETAGNE.

SEPTIÈME SÉRIE.

LES MOIS.

I

MOIS DE JANVIER.

663 Un almanach jamais ne ment :
S'il neige, tout au loin est blanc,
S'il vente, les branches sont en branle,
S'il pleut, il y a des mares partout.

664 Mois de Janvier,
Rigoureux ou tempéré.

665 Janvier, aujourd'hui comme avant,
Montre qu'il a longues les dents [1].

666 Les dents de Janvier passées,
Moins glacial est le temps.

667 Point ne s'emplira le grenier
Si chaud soleil brille en Janvier.

668 Mieux vaut voir chien enragé
Que chaud soleil en janvier.

669 Souvent de blanche gelée
La pluie est précédée.

670 Gelée blanche au croissant,
Du frais et du beau temps.

671 Gelée blanche à lune nouvelle
La pluie souvent appelle.

672 Gelée blanche au décours,
Temps humide toujours.

673 Quand la neige couvre les champs,
Ni tiède ni chaud n'est le temps.

1. Les aiguilles de glace qui pendent aux toits sont généralement connues sous le nom de *dents de janvier*.

674 *Re a erc'h, re a gerc'h,*
Re a skorn, re a zegal.

675 *Pa skorn ann dour en ti,*
A koll ar c'herc'h he fri.

676 *Pa varv ar gerc'hen gand ar riou,*
Unan a chomm a dalv diou.

677 *Genvirig a lavar*
Ez euz vi gand ar iar.

II.

MIZ C'HOUEVRER.

678 *Hanter-Genver eun eur a hed,*
Da c'houel Chandelour diou abred.

679 *Da chouel ar Chandelour,*
Deiz da bep micherour,
Nemet d'ar c'hemener
Ha d'al luguder.

680 *Da c'houel Varia Goulou,*
Kuzet ar c'hantoleriou
Ha torret ar c'higelou;
Hanter-greun, hanter-bloaz,
Ann had diaveaz,
Ann ozac'h en eaz.

681 *Miz C'houevrer a c'houez, a c'houez,*
Hag a laz ar voualc'h war he nez.

682 *Gand dillad tomm ha bevans mad*
Pep miz goanv zo deread.

683 *Da c'houel Mathiez,*
Vi e reor ann houadez,
Hag ar bik a choas he barez.

684 *Tremenet gouel Sant Mathiaz,*
Ann heol d'he liv, ann dour d'he flaz,
Ha lezenn ann hent da vean glaz.

685 *Genver a garg ar foz,*
C'houevrer hen dalc'h kloz.

686 *Avel gevret, da ziwada moc'h*
Diwallit ho kountel gan-e-hoc'h.

674 Trop de neige, trop d'avoine;
Trop de glace, trop de seigle.

675 Quand l'eau gèle dans la maison,
Perd son nez l'avoine au sillon.

676 Quand l'avoine meurt de froid,
Un grain qui reste en vaut deux.

677 Le gentil Janvier dit
Qu'il est œuf dans la poule.

II

MOIS DE FÉVRIER.

678 A la mi-janvier, le jour croît d'une heure,
De deux environ à la Chandeleur (2 février).

679 A la Chandeleur,
Jour pour tout travailleur,
Hormis le tailleur
Et le flâneur.

680 A la fête de la Chandeleur,
Cachez les chandeliers
Et brisez les quenouilles;
Le grain demi-consommé, l'an demi-écoulé,
La semence prélevée,
A l'aise se sent le maître de la maison.

681 Février souffle, souffle,
Et tue le merle sur son nid.

682 Quand on a chauds vêtements, bonne table,
Chacun des mois d'hiver est supportable.

683 A la Saint-Mathias,
L'œuf est au c.. de la cane,
Et la pie cherche à s'apparier (24 février).

684 La Saint-Mathias passée,
Le soleil reprend son éclat, l'eau sa saveur,
Et la lisière du chemin de reverdir.

685 Janvier remplit le fossé,
Février le tient clos.

686 Par vent de sud-est cochon ne saignez
Et votre couteau ramassez.

687 *Erc'h a dreon, glao a viz,*
Gŵasa diou amzer a weliz.

688 *Meurlarjez kaillarek,*
Arc'h ha solier barrek.

689 *Mar teuje Meurlarjez teir gwech ar bloaz,*
E lakafe ann dud da redek e noaz.

690 *Red eo lakat piz e gleac'h,*
N'e ket hirio evel deac'h. (Al ludu.)

III

MIZ MEURS.

691 *Ber, ber, miz C'houevrer, karg ann and hag ar foz,*
Me ho dizec'ho en eun deiz hag eun noz.

692 *Meurs gand eur c'houezadenn*
A zizec'h ar foz penn-da-benn.

693 *Miz Meurs gand eur c'houezadenn*
A laz meur a vagadenn.

694 *Ar miz Meurs gand he vorzoliou*
A zeu da skei war hon noriou.

695 *Miz Meurs gand he vorzoliou*
A laz al lueou en ho mammou.

696 *Meurs a laz gand he vorzoliou*
Ann ejen braz e korn ar c'hraou.

697 *Miz Meurs gand he vorzoliou*
A zo ker gwaz hag an Ankou.

698 *E mis Meurs glao hag avel foll*
A rai lakat evez d'ann holl.

699 *Meurs, gand he veurzeri,*
A ra d'ar c'hrac'h staota barz ann ti,
Ha d'he merc'h kerkouls hag hi.

700 *Deuet Meurs e-giz ma karo,*
Grac'h e korn ar c'hleun a dommo.

701 *Da c'houel sant Guennole,*
Stanka 'r foennek oc'h ar c'hole.

702 *Da chouel Pol,*
Lakad mern vihan war ann daol.

687 Neige de derrière, vent de nord-est,
Les deux plus mauvais temps que je connaisse.

688 Carnaval crotté,
Huche comble et plein grenier.

689 Si le Carnaval venait trois fois l'an,
Tout nus à courir il mettrait les gens.

690 Il faut mettre à tremper les pois,
A hier aujourd'hui ne ressemble pas (le mercredi des Cendres).

III

MOIS DE MARS.

691 Coule, coule, Février, remplis rigole et fossé,
En un jour et une nuit je les dessécherai.

692 Mars, d'un souffle,
Dessèche le fossé de bout en bout.

693 Mars, d'un souffle,
Tue beaucoup de nourrissons.

694 Mars avec ses marteaux [1]
Vient frapper sur nos portes.

695 Mars avec ses marteaux
Dans leurs mères tue les veaux.

696 Mars tue avec ses marteaux
Le grand bœuf dans le coin de l'étable.

697 Mars avec ses marteaux
Fait autant de mal que la Mort.

698 Au mois de mars pluie et vent fou :
Sur nos gardes tenons-nous tous.

699 Mars, avec ses *Marseries* (rigueurs),
Fait qu'à la maison pisse la vieille,
Et sa fille aussi bien qu'elle.

700 Arrive Mars quand il voudra,
Dans un coin du fossé vieille se chauffera.

701 A la Saint-Guennolé,
Au taureau ferme le pré (4 mars).

702 A la Saint-Pol,
Mets collation sur table (12 mars).

1. La grêle.

703 *Tri de goude ma kan ann drask,*
Ez ia ar vioc'h joaüs d'he nask.

704 *Pa glewfet ann drask o kanan,*
Serret keuneud mad da doman ;
Pa glewfet ar welc'h goude-ze,
Tolet ho chupenn a goste.

705 *D'ar zul Bleuniou,*
A lamm ar zaout dreist ar c'hleuziou.

706 *Da Vener ar groez*
A kroaz ar bik he nez.

707 *D'ar zul Bask,*
A lamm ar zaout dreist ho nask.

708 *Da c'houel Sant Joseph pe Sant Benead,*
Gounid ar panez hag al lin mad.

709 *Da zul Bleuniou, kont' ar viou ;*
Da zul Bask, terri ho fennou ;
Da zul ar C'hasimodo, frik' ar c'hoz podou[1].

710 *Epad ar zizun santel,*
Amzer goloet, avel,

711 *Deuz ann heol, Meurlarjik,*
Deuz ann eteo Paskik.

712 *Ann ened seac'h, Pask kaillarek*
A lak ann arc'h da veza barrek.

IV

MIZ EBREL.

713 *Ebrelik, Ebrelik,*
Digor da ziou askellik.

714 *Pask a dost, Pask a bell,*
Pask a vo en Ebrel ;
Pask en Ebrel a vo
Pe ar C'hasimodo.

715 *Deuet Meurlarjez pa garo,*
Pask pe Gasimodo
En Ebrel hen em gavo.

1. La très-ancienne coutume de briser, le dimanche de la Quasimodo, les pots hors de service, est toujours en vigueur dans les vieilles familles bretonnes. Bien que les jeux bruyants auxquels elle sert de prétexte, semblent dépourvus de toute signification, il ne serait pas

703 Trois jours après que la grive a chanté,
La vache va joyeuse au-devant de son lien.

704 Quand vous entendrez la grive chanter,
Enfermez le bois propre à vous chauffer;
Quand vous entendrez le merle plus tard,
Jetez bas pourpoint pour le mettre à part.

705 Le dimanche des Rameaux,
Les vaches sautent par-dessus les fossés.

706 Le Vendredi Saint,
La pie croise son nid.

707 Le dimanche de Pâques,
Les vaches sautent par-dessus leurs liens.

708 A la Saint-Joseph ou à la Saint-Benoît,
Semez les panais et le bon lin (19 et 21 mars).

709 Le dimanche des Rameaux, compte tes œufs;
Le dimanche de Pâques, casse-les en deux;
Le dimanche de la Quasimodo, brise tes vieux pots.

710 Pendant la semaine sainte
Temps couvert et vent.

711 Carnaval au soleil,
Pâques au tison.

712 Carnaval sec, Pâques crotté;
La huche est pleine à déborder.

IV

MOIS D'AVRIL.

713 Petit Avril, petit Avril,
Ouvre tes deux petites ailes.

714 Pâques de près, Pâques de loin,
Pâques en Avril sera;
En Avril sera Pâques
Ou la Quasimodo.

715 Vienne Carnaval quand il lui plaira,
Pâques ou Quasimodo
En Avril se trouvera.

impossible qu'elle n'eût eu dans l'origine un caractère sérieux, et ne se rattachât par quelque côté à certaines pratiques, touchant la purification des vases, dont font mention les Codes religieux de plusieurs peuples de l'antiquité.

716 *Etre Pask ha Meurlarjez,*
Seiz sizun nemet daou dez.

717 *Etre Pask ha Pentekost,*
Seiz sizun penn ha lost.

718 *Pask gleborek,*
Eost baraëk.

719 *Pa zav al loar abarz ann noz,*
Had ar panez antronoz.

720 *Ar ran a gan kent miz Ebrel*
A ve gwelloc'h d'ezhan tevel.

721 *Pa gan ar ran e kreiz an deiz,*
Neuze vez poent gounid ann heiz.

722 *Pa gan ar ran e kreiz ar prad,*
Neuze vez poent gounid peb had,
Nemet al lann hag ar pilad [1].

723 *Evit ar raned da gano,*
Ma bioc'hik paour-me a varvo;
Pa gano ar goukou d'eomp-ni,
Ma bioc'hik-me ne varvo mui.

724 *Dre ma tosta hanter-Ebrel,*
E kousk ann oac'h hag ar mevel;
Ar vroeg a lâr en miz Mae
D'ar vatezik : demp ive !

725 *Er bloaz biseost nep a ve finn.*
A laka kanab el lec'h linn [2].

726 *Da c'houel Pêr, planta kignenn;*
Da c'houel Pêr, skoulma kignenn;
Da c'houel Pêr, tenna kignenn.

727 *Ebrel c'harw,*
Porc'hel marw.

728 *Blavez gliz,*
Blavez gwiniz.

1. Le pilat, aujourd'hui inconnu en Bretagne, mais très-souvent nommé dans les anciens titres, était, si l'on en croit Cambry, qui pourrait en avoir vu les derniers échantillons, « une espèce d'avoine ou de blé aroté qu'on ne pouvait manger qu'en bouillie. On n'en donne point aux chevaux, dit-il, ses extrémités trop aiguës pourraient s'attacher à leur

2. Var. *Bloavez biseost, nep a ve finn,*
A losk ar c'herc'h hag a had linn;
Nep a ve finn, ar bloaz warlerc'h,
A losk al linn hag a had kerc'h

716 Entre Pâques et Carnaval,
Sept semaines moins deux jours.

717 Entre Pâques et Pentecôte,
Sept semaines tête et queue.

718 A Pâques de la pluie partout,
Abondance de pain en août.

719 Quand la lune se lève avant la nuit,
Sème tes panais le lendemain.

720 Grenouille qui chante avant Avril
Ferait mieux de se taire.

721 Quand grenouille chante au milieu du jour,
Il est temps de semer l'orge.

722 Quand grenouille chante au milieu des prés,
Il est temps de mettre en terre chaque semence,
Excepté celle d'ajoncs et de pilat.

723 Malgré le chant des rainettes
Ma pauvre petite vache mourra;
Quand le coucou pour nous chantera,
Ma petite vache sauve sera.

724 Plus approche la mi-avril,
Et plus maître et valet trouvent temps pour dormir;
Au mois de Mai la femme dit
A la jeune servante : allons dormir aussi.

725 L'an bissextile, l'homme fin
Mettra du chanvre au lieu de lin[1].

726 A la Saint-Pierre, plante l'ail (15 avril);
A la Saint-Pierre, noue l'ail (29 juin);
A la Saint-Pierre, arrache l'ail (1er août).

727 Rude Avril,
Cochon mort.

728 Année de rosée,
Année de froment.

gosier, et leur causer une toux dangereuse : ils le refusent et le rejettent. » (Voyage dans le Finistère, par Cambry, avec des notes par le comte de Fréminville, Brest, 1836, in-8°, p. 130.)

1. *Var.* L'an bissextile, l'homme fin
Délaisse l'avoine et sème du lin:
Quiconque est fin, l'année qui suit,
Délaisse le lin et sème de l'avoine.

729 *Bleun e Meurs, feurm en Abril,*
A ia holl gand ar morzil.

730 *Sant Jorc'hdik diwar he dorchenn*
A lak' ar goz saout da vreskenn.

731 *Da c'houel Mark,*
Meren bihan d'ar park.

732 *Pa vez ann deillo er wevodenn*
Kement ha diou skouarn eul logodenn,
'Tle advern beza war wenojenn.

733 *Da c'houel Mark,*
Diodet ar park.

734 *Da c'houel Mark*
Ann had divezan er park.

735 *Pa ve glao da c'houel Mark*
E kouez ar c'hignez er park.

V

MIZ MAE.

736 *Digant kala — Mae goulennet*
Pe da zeiz e teui Nedelek,
Ha mar na gredet ket c'hoas,
Goulennet da zant Jerman Bras.

737 *Goude miz Ebrel da fin Eost,*
Da dan ebet na-d-a tost.

738 *Da viz Mae,*
Ar medisin a ve gae.

739 *E miz Mae,*
Ar c'hezek a dol ho zae.

740 *Da viz Mae*
'Lamm ar segal dreist ar c'hae.

741 *Meurs e skoulm,*
Ebrel e vodenn,
Mae e bleunvenn,
Even e greunenn,
Gouere e gwastel wenn.

742 *E miz Mae,*
Kanab gae.

729 Fleurs de Mars en avril nouées
Par vent de sud-ouest sont toutes brûlées.

730 Saint Georges, assis sur son coussinet,
Met les vieilles vaches à fringuer (23 avril).

731 A la Saint-Marc,
La collation au champ (25 avril).

732 Quand les feuilles se montrent sur le chèvrefeuille,
Grandes comme les oreilles d'une souris,
La seconde collation doit être sur le sentier.

733 A la Saint-Marc,
Au champ monte l'herbe.

734 A la Saint-Marc,
Au champ les dernières semailles.

735 Le jour de la Saint-Marc, s'il pleut,
Partout aux champs tombent les guignes.

V

MOIS DE MAI.

736 Demandez au premier jour de Mai
Quel jour Noël doit arriver,
Et si vous n'êtes satisfaits,
A Saint Germain le Grand [1] allez vous adresser.

737 De la fin d'Avril jusqu'à la fin d'Août,
D'aucun feu ne t'approche.

738 Au mois de Mai,
Le médecin est gai.

739 Au mois de Mai,
Les chevaux jettent leur robe.

740 Au mois de Mai,
Le seigle saute par-dessus la haie.

741 En Mars le nœud,
En Avril la touffe,
En Mai la fleur,
En Juin le grain,
En Juillet le blanc gâteau (de seigle).

742 Au mois de Mai,
Du chanvre gai.

1. Le jour de la semaine par lequel s'ouvre le mois de mai correspond toujours exactement au jour où le calendrier place la fête de saint Germain l'Auxerrois (31 juillet), et la fête de Noël.

743 *Pa gano ar durzunel,*
M'em bô lez eleiz ma skudel.

744 *Glao bemdez a zo re,*
Re neubeut bep eil de.

745 *Pa vo barvou kelvez e miz Mae*
Kalon ann ijuler a zo gae.

746 *Bleun en Abril, feurm e Mae,*
Euz ar re-ze e kargimp hon zae.

747 *Ann deliou 'zigor en dero*
Kent evid digeri er fao.

748 *Da c'houel ar Pentekost,*
Al linn a ra ann dro da gern ann tok.

749 *Brumen du pa vez*
A bad tri dervez.

750 *Brumen vor,*
Tomder en gor.

751 *Mogedenn diwar ar mor,*
Heol tomm ken a faouto ann nor.

752 *Seiz blavez sec'hour ne reont ket eur blavez kernez;*
Eun devez glebour hen grafe.

VI

MIZ EVEN.

753 *Serret ar gwaziou,*
Douret' ar prajou.

754 *Sant Ronan dilost Mae*
A laka kerc'h e-leac'h na ve.

755 *Miz Even a ra al linn*
Ha Gouere hen gra finn.

756 *Eur park a zo gwall fall*
Mar da viz Even ne dalv.

757 *Kurun dioc'h ar gwalarn,*
Tol ar varr er sanaill.

758 *Kurun dioc'h ar gevret,*
Marrad bepret.

759 *Ann avel su ha gevret,*
Mad d'ar goullo ha d'ar garget.

743 Quand chantera la tourterelle,
J'aurai du lait plein mon écuelle.

744 De la pluie, — c'est trop chaque jour,
Et pas assez tous les deux jours.

745 Quand coudrier a barbe en Mai,
Le cœur de l'engeôleur est gai.

746 Fleurs d'Avril en mai nouées,
De celles-là nous remplirons nos robes.

747 Les feuilles s'ouvrent sur le chêne
Avant de s'ouvrir sur le hêtre.

748 A la Pentecôte,
Le lin fait tout le tour du chapeau.

749 Brume noire s'il y a,
Avant trois jours ne s'en va,

750 Brume de mer,
Chaleur qui couve.

751 Vapeur montant de la mer,
Soleil chaud à fendre la porte.

752 Sept années de sécheresse ne font pas une année de disette ;
Une journée humide est capable de la faire.

VI

MOIS DE JUIN.

753 Fermez les ruisseaux,
Les prés sont couverts d'eau [1].

754 Saint-Renan, à la fin de Mai,
Où ne se montre avoine en met (1er juin).

755 Juin fait le lin,
Juillet le rend fin.

756 Il faut qu'un champ soit bien mauvais,
S'il ne vaut en juin quelque chose.

757 Si le tonnerre gronde au nord-ouest,
Jette ta marre dans la grange.

758 Si le tonnerre gronde au sud-est,
Continue ton écobuage.

759 Vent de sud et vent de sud-est,
Bons pour le (navire) vide et le (navire) chargé.

1. C'est le vers si connu de Virgile :
Claudite jam rivos, pueri, sat prata bibêre.

760 *Avel a c'hreste,*
Glao hep dale.

761 *Gwalarn kalmet diouz ann noz,*
Su pe gevret antronoz.

762 *Pa val 'r vilinn diwar ar c'hoad,*
'Ve trist doare ar merdead.

763 *Diwallit rag ar merwent koz*
Hag ar gwalarn iaouank.

764 *Pa vez ann avel er gornaouek,*
E vez tapet meur a c'henaouek.

765 *Da c'houel Barnabaz,*
Gand eur fourniad poaz
Hag eun all en arc'h,
E paseo awalc'h.

766 *Hanter-Mae dilost goan,*
Hanter miz Even hen lakan.

767 *Pa vez ker ar piz,*
E vez ker ar gwiniz.

768 *Blavez hoginn, blavez ed,*
Blavez irinn ne ve ket.

769 *Blavez c'huiled, blavez ed,*
Blavez gwenan ne ve ket.

770 *N'ê ket ganet gand he vamm*
'Nn hini glev ar goukou nao devez goude gouel Iann.

771 *Da c'houel Iann,*
Ia-l-ar goukou d'al lann.

772 *Da c'houel Per,*
Ia-l-ar goukou d'ar ger.

773 *Pa vez ar bleun er gwiniz,*
E vihanna leaz liviriz.

VII

MIZ GOUERE.

774 *Heol a zavo re vintin,*
A zo tec'het da wall fin.

760 Vent de sud,
Pluie sans tarder.

761 Vent du nord-ouest se calme-t-il sur le soir,
Vent de sud ou vent de sud-est le lendemain.

762 Quand le moulin moud de dessus le bois (C.-à-d. quand le vent souffle du côté des bois),
La situation du marin est triste.

763 Défiez-vous de vieux vent de sud-ouest
Et de jeune vent de nord-ouest.

764 Quand souffle le vent d'ouest,
Beaucoup de badauds sont pris.

765 A la Saint-Barnabé [1],
Fournée de pain cuit si vous avez
Avec une autre dans la maie,
La journée vous pourrez passer (11 juin).

766 Fin de l'hiver à la mi-mai,
A la mi-juin, moi, je la mets.

767 Quand les pois sont chers,
Cher se vend le froment.

768 Année de baies d'aubépine, année de blé;
Année de prunelles point ne l'est.

769 Année de scarabées, année de blé;
Année d'abeilles ne l'est pas.

770 Il n'est pas né de sa mère
Celui qui entend le coucou neuf jours après la Saint-Jean.

771 A la Saint-Jean
Le coucou dans le jan (24 juin).

772 A la Saint-Pierre
Le coucou rentre à la maison (29 juin).

773 Quand la fleur est dans le froment,
Le lait doux va diminuant.

VII

MOIS DE JUILLET.

774 Si le soleil se lève trop matin,
Il est sujet à triste fin.

1. Ce dicton trouve son explication dans le suivant que j'emprunte à la Haute-Bretagne :
La Saint-Barnabé,
L'pus long jou d'l'été.

775 *Ann heol gwenn*
Da c'hlao a denn.

776 *Heol gwenn a ro glao*
Hag heol ruz amzer vrao.

777 *Ruijenn deuz ann noz,*
Glao antronoz.

778 *Ruz dioc'h ann noz, gwenn d'ar mintin,*
Laka joaüs ar perc'hirin.

779 *Hanter Gouero*
Fals en ero.

780 *Da c'houel Maria Karmez,*
Gwelloc'h gavr eget eur vioc'h lez.

781 *Biskoaz foar Sant Weltas ne vez*
Na zans en hi bara segal nevez.

782 *Pa vez glao da c'houel Madalen,*
A vrein ar c'hraon hag ar c'hesten.

783 *Sant Iann a oa eur sant braz,*
Ma sant Kristof brasoc'h c'hoaz.

784 *Da gann Gouero*
Eost e peb bro.

VIII

MIZ EOST.

785 *Pa grosmolo ar mor,*
Paourik, sarrit ho tor.

786 *Mar-d-a ann arne d'ar menez,*
Kemer da freill ha kerz er mez:
Euz ar menez mar-d-a d'ar mor,
Sarr war da gein prenestr ha dor.

787 *Da c'houel Itron-Varia ann erc'h,*
Pa vez avel grenv e vez ann ed ker.

788 *Kaneveden dioc'h ann noz,*
Glao pe avel antronoz.

789 *Gwarek-glao euz ar beure,*
Stignit ho tevez koulsgoude.

790 *Kaneveden dioc'h ar mintin,*
Sin vad d'ar perc'hirin.

775 Soleil blanc
Attire la pluie.

776 Soleil blanc donne de la pluie,
Et soleil rouge du beau temps.

777 Rougeur au ciel le soir,
De la pluie pour le lendemain.

778 Ciel rouge le soir, ciel blanc le matin,
Rendent joyeux le pèlerin.

779 A la mi-juillet
La faucille aux sillons.

780 A la fête de Sainte-Marie du Carmel,
Mieux vaut chèvre que vache à lait (16 juillet).

781 Il n'est foire de Saint-Gildas [1]
Où ne danse pain de seigle nouveau.

782 Quand il pleut à la Madeleine,
Pourrissent noix et châtaigne (22 juillet).

783 Saint Jean était un grand saint,
Mais saint Christophe était plus grand encore (25 juillet).

784 A la pleine lune de Juillet,
Moisson en tout pays.

VIII

MOIS D'AOUT.

785 Quand la mer gronde sourdement,
Fermez vos portes, pauvres gens.

786 Si l'orage s'avance du côté de la montagne,
Prends ton fléau et va dehors;
Si de la montagne vers la mer il se porte,
Ferme sur toi fenêtre et porte.

787 A la fête de N.-D. des Neiges,
Si le vent est fort, — cher est le blé (5 août).

788 Arc-en-ciel du soir,
Pluie ou vent le lendemain.

789 Arc-en-ciel du matin,
Aux travaux de la journée disposez-vous quand même.

790 Arc-en-ciel du matin,
Bon signe pour le pèlerin.

1. La foire de Saint-Gildas (arrond. de Châteaulin) a lieu le lundi qui suit le deuxième dimanche de juillet.

791 *Kaneveden araog deg heur,*
Rei he lein d'al laboureur.

792 *Kaneveden araog deg heur,*
Treac'h ar zec'hor d'ar glebor.

793 *Kelc'h loar dioc'h ann noz,*
Glao pe avel antronoz.

794 *Kelc'h a dost,*
Glao a-bell;
Kelc'h a-bell,
Glao a dost.

795 *Mar bez glao da c'houel hanter-Est,*
Kenavezo d'ar c'hraon kelvez.

IX

MIZ GWENGOLO.

796 *E miz Gwengolo*
En abardae 'ma ann dorno.

797 *Hirio ema gouel Sant Jili,*
Kant levenez, mil prediri.

798 *Da c'houel Sant Jili*
'Teu ar goanv e penn ann ti.

799 *Da viz Gwengoulou*
E teu dour er poullou.

800 *Frimm er bloaz koz,*
Avalou leiz ar foz.

801 *Da c'houel Maze,*
Ar frouez holl' zo dare.

802 *Da c'houel Mikel, da c'houlou-de,*
Ann Tri Roue vez er c'hreiz-de.

803 *Gourmikaël hag ann Ankou*
Laka kalz a chänchamanchou.

804 *E joar-ann-Drogerez*
Eun ebeul evid eur gwennek.

805 *Gounid oc'h diskar loar Gwengolo*
Ne vez na greun na kolo.

791 Arc-en-ciel avant dix heures,
Donnez son dîner au laboureur.

792 Arc-en-ciel avant dix heures,
Sur l'humidité la sécheresse l'emporte.

793 Cercle autour de la lune, le soir,
Pluie ou vent le lendemain.

794 Cercle (halo) qui s'approche,
Pluie qui s'éloigne;
Cercle qui s'éloigne,
Pluie qui s'approche.

795 A la mi-août s'il pleut,
Aux noisettes dites adieu.

IX

MOIS DE SEPTEMBRE.

796 Septembre arrivé,
Le soir on bat le blé.

797 C'est aujourd'hui la Saint-Gili,
Cent liesses, mille soucis (1er septembre).

798 A la Saint-Gili
L'hiver vient au pignon de la maison.

799 En Septembre,
Aux mares arrive l'eau.

800 Frimas l'année passée,
Des pommes plein le fossé.

801 A la Saint-Mathieu,
Tous les fruits sont mûrs (21 septembre).

802 A la Saint-Michel, au point du jour,
Les Trois Rois[1] paraissent au midi (29 septembre).

803 La Saint-Michel et la Mort
Font beaucoup de changements.

804 A la foire du Troc,
Un poulain pour un sou (29 septembre).

805 Au décours de la lune, en Septembre, semez,
Et grain ni paille vous n'aurez.

1. La constellation des Trois Rois.

X

MIZ HERE.

806 *Tremenet pardon Bulat*
A beb goabren, peb gaouad.

807 *Da foar Paol,*
Kefelek war ann daol.

808 *E miz Hero,*
Teilit mad hag ho pezo.

809 *Foar Here e Goueznou*
Poent eo skuilla ann trempou.

810 *Glao da zul, glao da lun,*
Glao epad ar zizun.

811 *Glao a zeu diwar greisteiz,*
Glao epad ann deiz.

812 *Glao dioc'h ar viz,*
Glao epad ar miz.

813 *Glao, glao,*
Ken a zimezo
Merc'h ar Maho.

814 *Merc'h ar Maho 'zo dimezet*
Hag ar glao na ehan ket.

XI

MIZ DU.

815 *Eat miz Here en he hent,*
Da hanter-noz gouel ann Holl-Zent.

816 *Hadet da galan-goanv, stanket ann toull karr,*
Poent eo d'ar mevel mont gant ar gounnar.

817 *Kal-ar-goanv, kal-ar-miz,*
Nedelek a-benn daou viz.

818 *Da galan-goanv ed hadet,*
Hag ive frouez dastumet.

819 *Pa ziverr ann dour euz korn ann ejenn,*
E vez poent gounid ar vinizenn.

820 *Goanv abred,*
Goanv bepred.

821 *Pa gler ann dour da c'houel Marzin*
Ez ia ar goanv war benn he c'hlin.

X

MOIS D'OCTOBRE.

806 La fête de Bulat passée,
A chaque nuage une ondée (8 octobre).

807 A la foire Saint-Pol,
Bécasse sur table (10 octobre).

808 Au mois d'Octobre,
Fumez bien votre terre et votre terre produira.

809 Quand vient la foire d'Octobre à Gouesnou,
Il est temps d'épandre la fumure (25 octobre).

810 Pluie le dimanche, pluie le lundi,
Toute la semaine de la pluie.

811 Pluie qui vient du midi,
Tout le jour de la pluie.

812 Pluie du nord-ouest,
De la pluie tout le mois.

813 De la pluie, de la pluie,
Jusqu'à ce que se marie
La fille de Mathieu.

814 La fille de Mathieu est mariée,
Et la pluie ne cesse de tomber.

XI

MOIS DE NOVEMBRE.

815 Octobre a fini son chemin,
A minuit la Toussaint.

816 Semez à la Toussaint, bouchez toutes les brèches,
C'est l'heure où le valet se donne à tous les diables.

817 La Toussaint, premier jour du mois,
Noël arrive dans deux mois.

818 A la Toussaint semez le blé,
Et aussi le fruit ramassez.

819 Quand l'eau dégoutte de la corne du bœuf,
Il est temps de semer le froment.

820 Hiver prématuré,
Hiver de longue durée.

821 Quand l'eau gèle à la Saint-Martin,
L'hiver s'agenouille en chemin [1] (11 novembre).

1. Quand il gèle à la Saint-Martin, l'hiver s'annonce rigoureux, et, sur les chemins partout glacés, les chutes sont à craindre.

822 *Da Zantez Katel*
Ez ia ar mestr da vevel[1].

823 *Mad eo hada ann douar*
War ann diskar euz al loar,
Hogen segalik Sant Andrez
Deut Nedelek pa deu er mez.

824 *Hag o neza emoc'h-hu c'hoaz!*
Gouel Sant Andrez a zo warc'hoaz.

825 *Gouel ann Holl-Zent' ziraou ar miz,*
Ha sant Andre gamm hen finiz.

826 *Sant Andre gamm na vanhas ket*
Ter sun tri deiz kent 'n Nedelek.

XII

MIZ KERZU.

827 *Tremenet gouel Sant Andrew,*
Aret don hag hadet tew,
Ha diwallet dirag al loened bew.

828 *Han-goánv betek Nedelek :*
Diwar neuze ve goanv kaled,
Ken e vezo bleun en halek,
Hag ac'hano goanv tenn
Ken ne zavo bleun er spern gwenn.

829 *Miz Kerzu, miz ar gouelio,*
Eo miz ar gwadagenno.

830 *Mar-d-eo ien ha kriz ar goan*
Da gof oc'h taol, da gein d'ann tan.

831 *Gwell eo moged forn*
Evit avel skorn.

832 *Nao grozadenn forn*
A ia gand eur bar avel skorn.

833 *Erc'h kent Nedelek,*
Teil d'ar zegalek.

834 *Pa ve loar wenn d'ann Nedelek,*
E ve lin mad e pep havrek.

1. A la Sainte-Catherine, les travaux des champs sont tellement pressants que le chef d'exploitation se voit réduit à partager les fatigues de ses serviteurs, sous peine de compromettre sérieusement ses intérêts.

822 A la Sainte-Catherine,
Le maître devient valet (25 novembre).

823 Il est bon d'ensemencer la terre
Quand la lune est à son décours,
Mais le seigle de Saint-André (30 novembre)
Onc avant Noël ne s'est montré.

824 Comment, vous êtes encore à filer,
Et c'est demain la Saint-André! [1]

825 La Toussaint commence le mois,
Et saint André le boiteux le finit.

826 Saint André le boiteux jamais ne fit défaut
Trois semaines trois jours avant Noël.

XII

MOIS DE DÉCEMBRE.

827 La Saint-André passée,
Labourez profond et semez dru,
Et de toute bête vivante gardez-vous.

828 L'automne jusqu'à Noël :
Depuis là le dur hiver
Jusqu'à ce que fleurisse le saule;
Depuis là l'hiver cruel,
Jusqu'à ce que l'aubépine soit en fleur.

829 Décembre, le mois des fêtes,
Est le mois des boudins.

830 Si l'hiver est froid et cruel,
Tiens ton ventre à table et ton dos au feu.

831 Mieux vaut de four fumée
Que rafale glacée (C.-à-d. : mieux vaut supporter l'incommodité de la fumée à l'intérieur, qu'être exposé dehors à la rigueur du temps).

832 Neuf charges de bois,
Autant emporte un coup de vent glacé.

833 Neige avant Noël
Pour champ de seigle vaut fumier.

834 Blanche lune à Noël,
Bon lin dans chaque guéret.

1. Les veilles prolongées sont nuisibles à la santé.

835 *Nedelek ha gouel Iann*
A laka ar bed etre diou rann ;
Kalan Ebrel ha gouel Mikeal
A laka e-leal.

836 *Eur gelienenn d'ann Nedelek*
A zo kouls hag eur c'hefelek.

837 *Ema Guillou oc'h ober he dro,*
Nevezinti a vezo.

838 *Here, Du ha Kerzu,*
A c'halver ar miziou du.

839 *Nedelek seac'h, Pask kaillarek,*
Laka ann arc'h da veza barrek,
Hag ann ozac'h da veza bouzellek.

840 *Pa vez da zul deiz Nedelek,*
Hada da linn war ar garrek,
Ha d' brena ed gwerz da gazek.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. SALVET.

---

835 Noël et la Saint-Jean
En deux coupent l'an ;
Le premier avril et la Saint-Michel
En font autant.

836 Mouche à Noël
Bécasse vaut.

837 Guillou[1] fait sa tournée,
Il y aura du nouveau.

838 Octobre, novembre et décembre
Sont appelés les mois noirs.

839 Noël sec et Pâques crotté
Remplissent la huche à déborder,
Et donnent du ventre au chef de famille.

840 Si Noël arrive un dimanche,
Sur le rocher sème ton lin,
Et vends ta jument pour acheter du grain.

Recueilli et traduit par L. F. SAUVÉ.

1. C'est le loup que la faim fait sortir du bois. Guillou est aussi un des noms du diable.

MÉLANGES.

CORNICA.

I. *Durdala*, *Dursona*.

The Rev. Canon Williams of Rhydycroesau recently communicated to me his explanation of Pryce's obscure *durdala* « thanks. » Mr. Williams explains it as = *du re-dala* « may God pay (*tala*) you! ', equivalent to the Welsh *duw a dalo*.

This at once suggests the true explanation of the phrase *dursona*, *dorsona*, which occurs four times in *Beunans Meriasek* (Trübner, London, 1872):

l. 3107. *Meriasek dursona dys*
'Meriasek, may God sain thee!'
587. *Marners dorsona dywy*
'Mariners, may God sain you!'
1076. *dorsona dyugh mester flor*
'may God sain you, flower of masters!'
4194. *dorsona thys a thremays*
'may God sain thee, O excellent (man)!'

Here *dursona* is a contraction of *Du re-sona* = W. *duw a swyno!* Ir. *dia ro-séna*. 'Signare, signum crucis digitis ac manu effingere', i. e. benedicere.

II. *Cornish in the Vatican.*

Merlini prophetia cum expositione Joannis Cornubensis, cod. membr. 8. Ottob. 1474. Saec. xiv « Die Weissagung », says Greith (*Spicilegium Vaticanum*, Frauenfeld, 1838, p. 92) « die hier unter dem namen Merlins erscheint, ist nicht die Merlinische des Gaufrid, sondern eine Fortsetzung derselben, die Johann von Cornubien in Walles aus dem

Brettonischen ins Lateinische brachte und mit einem Kommentar geschichtlich und sprachlich erläuterte. »

I find the following Cornish and Welsh phrases in this commentary (Greith, pp. 99-105) :

P. 100. « *pepliden Warnungens hahanter* i. e. xxv annos et dimidium. » This is obviously *pemp bliden warn-ugens ha hanter.*

P. 101. « apud villam quæ dicitur *tervf.* »

P. 103. Hoc malum nominat ipse in Britannico *Guentdehil* et interpretatur venti excussio.

'Canus adoptatus, hoc est quod dicitur in britannico *michtien luchd mal igasuet.* '

'castrum apud Perironem quod dicitur *Dindaiol.*'

'*Armon* appellatur regio illa scilicet superior, *mon* quia *mon* simpliciter dicitur illa quæ accedit ad insulas et sunt regiones Norwalliae.'

P. 104. Brentigia, quoddam desertum est in Cornubia et dicitur in nostra lingua : goen bren, in lingua Saxonum : fawi-mor... 'Ventorum [rabies], quod malum dicit Merlinus a Welgaru [leg. *awel garu*] i. e. auram asperam.'

PP. 104, 105 : « *fatale castrum* dicit illud municipium in partibus nostris quod in anglico dicitur : Aschbiri, in britannico *Kair belli*, et ut placet quibusdum et *castel uchel coed.*

III. *A Cornish Life of S. Columba.*

The Rev. Canon Williams informs me that Mr. Jenner, of the British Museum, has found a letter in Cotton Ms. Jul. C. IV, from Nicholas Roscarrock to Camden, mentioning a translation, then in his possession, of a Cornish life of S. Columba. One of the histories of Cornwall (either Davies Gilbert's or Polwhele's, thinks Mr. Jenner) « mentions the book under the parish of S. Columb. »

W. S.

ADDENDA AND CORRIGENDA.

to the articles, *Etymological Scraps*, II, 115-120, and *The loss of Indo-European P in the Celtic Languages*, II, 321-341.

P. 116 : for *Eriu* read *Ériu.*

P. 118 : for *inchin* read *inchinn.*

To my instances of *dd* for *j* in Welsh Mr. Stokes suggest the following additions : Welsh *llawendyd* 'joy', O. Ir. *láine; hawdd* 'easy', Ir.

ansa 'difficult'; *newydd* 'new', Ir. *núe*; *culedd* 'leanness', O. Ir. *cóile*; *defnydd* 'material', Ir. *damnaę*; *carennydd*, Ir. *cairde* 'truce'. Others may be suggested such as *anhunedd* = Lat. *insomnia*; *todd-i* 'to melt', Eng. *thaw* : the most interesting of all is perhaps Welsh *efydd* 'bronze, copper', Ir. *umae*, Gen. *humi* (Stokes), which I equate with Gothic *aqvizi* 'an axe'.

P. 188 : *à propos* of the instances there given of *ch* = *nc* Mr. Stokes reminds me of Welsh *cwch* 'a boat', Greek κόγχος, κόγχη, Sanskr. *çaṅkha* 'concha'.

P. 190 : for Ir. *stratt* read *srath*, and to the instances of O. Welsh *t*, Mod. W. *d* = *nd* add *gwyddfid* = *wood-bine*, O. English *wudu-bind*.

P. 191 : with *lleibjo* compare Latin *linguere* to be met with, according to Mr. Stokes, in Priscian X, 11.

P. 192 : for Ir. *ingen* 'unguis' read Ir. *inge*, genitive *ingen*.

P. 193 : from no. 1 strike out *breuan* 'a handmill', Ir. *bró*, gen. *brón*, which Stokes has found also in the sense of stone and long ago equated with Sanskr. *grāvan* used in the Rig-Veda for the stone employed to squeeze out the soma juice. The interest attaching to such a word needs no comment.

P. 193 : for O. Ir. *brágat* read *bráge*, genitive *brágat*.

Id. : for *Eulon* read *Eulon geifr* with which Mr. Stokes now hesitatingly compares O. Ir. *áiledu* 'stercora.'

To the instances of *eu* = *ag* he adds Welsh *eu-od* « lumbrici lati in hepate ovium » (Davies) and *eu-on* 'the bots in horses' : here we have the equivalent of ἔχις. To these I would add *meu-dwy* 'a hermit' literally in Irish *Céle Dé* i. e. 'servus Dei', Corn. *maw* 'servus', *mowes* 'ancilla'.

P. 194 : with *diosc* 'to strip', Mr. Stokes compares Breton *di-uisquaff*. The Mabinogion has the form with the dental in *diosdes* : also in Mabinogion ii., p. 210 one reads *y ueistawn* for what would now in Cardiganshire be *y wiscon* which means hay trodden and pressed down in a hay rick or the like probably from the same origin as *gwasgu* 'to press, to squeeze.'

P. 196 : I cannot say that my faith in *h* = *p* has been confirmed since writing the paragraph in question : the *h* in the instances there given are perhaps to be regarded as all inorganic. For *Hérinn* read *Hériu* accusative and dative *Hérinn*, and for *mac-hwy* or *mag-hwy* read *mac-wy*. According to the last account I have had of the Cilleen Cormac stone I should read the Ogam *Uvanos avi Evacattos*. As to

Ir. *uile* or *huile* 'all', Welsh *oll*, *holl*, the aspirate has got prefixed to *oll* in Welsh on account of the article usually placed before it to make *yr holl* 'the whole, all'. This *yr holl* is literally ὁ πολύς and the meaning has in the Celtic languages been as it were provected; but the old meaning crops up in the O. Irish comparative *huilliu* « plus » (Zeuss [2], p. 275). Formally *oll* coincides with the Greek base πολλο- probably for *πολjο- not πολFο-.

P. 321 : for Ir. *ath* genitive *atha* read *áth* gen. *átha*.

P. 322 : for πίτνημι read πίτνω.

P. 323 : for πελάζο read πελάζω.

P. 324 : *à propos* of Ir. *niae* see Diefenbach's Origg. p. 362, where he cites from the Isidore Glosses : « GNABAT natus, generatus, filius, creatus vel enixus, lingua Gallica. » He mentions also but to little purpose the Germ. *knabe*.

P. 325 : I have again examined the Trallong Ogam and come to the conclusion that the reading is *Cunacennivi Ilvveto* and that the latter stands for *Ilu-veto*, with *ilu* of the same origin as Irish *il* (πολύς) also an *u*-base.

P. 326 : to the series *pălăma*, *plāmà*, *llaw*, Ir. *lámh* I could now add a number of other instances : the second part of Joh. Schmidts *Vocalismus* supplies plenty of parallels especially in O. Bulgarian.

P. 327 : for Ir. *o* read *ó* in no. 45.

Ib. : for *ane* read *áne* in no. 46*b*.

P. 328 : Ir. *sui* genitive *suad* is the opposite of *dui* genitive *duad* 'a fool', and stands for **su-vid-s* as Mr. Stokes writes to me : the connection with Welsh *sywedydd* must in that case be given up.

Ib. : Article no. 52 had perhaps better be cancelled and the root assumed to be *su* not *sup*.

P. 329 : *crynu* 'to tremble' may be for **crynd-u* for in N. Wales it is pronounced *crynnu*. So *prynnu* is the Northwalian for *prynu* 'to buy' and this I am now inclined to consider as the older pronunciation.

p. 331 : to the names in *-val -wal* for **valp* add *Clotuali* on a stone at Phillack in Cornwall : some of the Teutonic equivalents are *Chlodulf*, *Hlodolf*, *Ludolph*. The Mod. Welsh would be *Clodwal* but I do not know it.

P. 332 : for *provection of the mute* read *provection of the consonant* at the end of article 61.

In article *c* cancel *gwlychu* 'to wet' which is probably in spite of the *l* to be identified with Irish *frass*, Scotch Gaelic *frass* 'a shower', for

**vrass* = **vars* (see Fick [3], p. 776) : compare Welsh *gwrych* 'bristles' from Fick's *varsa* 'hair', and *ch* for *ss* = *ns* in Welsh comparatives.

P. 333 : the Irish equivalent to *gwraig* 'a woman' is *fracc* : the discrepancy in the consonants occurs elsewhere in case of provection as for instance in Welsh *mab*, Ir. *macc*. Cf. O. Ir. *creitem*, Welsh *credu* 'to believe.'

P. 334 : for Ir. *cor* read *corr* and for A. Sax. *hvâgra* read *hrâgra*. Add the Ir. *cerc* 'a hen' : cf. Sansk. *kṛkara* ad *kṛkavâku*, 'a cock.'

P. 337 : for the first *cariwrch* read *caeriwrch* in article 1 (37).

P. 338 : in the 9th and lines from the top instead of 'a goat', 'a year old lamb' read 'a goat', O. Norse *gymbr* 'a year old lamb'.

Article 2 (41) : *crip* is so written in *Cormac's Glossary* under the word *Cernine* : *crib* is the Mid. Irish spelling. My difficulty arose from not having turned the former out.

P. 339 : Art. 3 (98) Mr. Stokes justly objects that *ch* does not occurs for *c* in the Juvencus Codex and proposes to derive **palach*. pl. *pelechi* from **palanca* whence Ducange's *palancatum* « contextus et series palorum. »

To the instances of lost *p* in Celtic words mentioned in p. 321-332, I would add : Welsh *llyg* 'a dormouse', *llygoden* a mouse, Ir. *luch*, Germ. *bilchmaus*, Lith. *pilkas* 'grey', *pele* 'a mouse' (Fick [3], p. 560) ; Welsh *crair* 'a relic', Skr. *karpara* 'a potsherd' : see the other cognates in Schmidt's *Vocalismus*, II, p. 368 : Welsh *perth* 'a bush', Engl. *hurst* Ibid., p. 139, 458; Welsh *o*, 'if,' (followed by spirants as in *o thery efe* 'if he strike') stands for **op* of the same origin as English *if*, Germ. *ob* (see Fick [3], p. 489) ; Irish *iar* 'after' comes from Ficks *apara* 'der hintere', p. 490.

J. Rhys.

Rhyl : North Wales.

BIBLIOGRAPHIE.

On the Manners and Customs of the Ancient Irish. By E. O'Curry. Edited by W. K. Sullivan. London, 1873.

In the *Revue Celtique* (II, pp. 260–264) Mr. Gaidoz has noticed this fantastic book from the points of view of a critic trained to weigh documentary evidence and of an historian seeking above all things truth. But there is a third point from which O'Curry's work and Mr. Sullivan's additions thereto have not hitherto been regarded, and that is the point of view of a student of Gaelic. The following lists of corrigenda might easily be lengthened; but, such as they are, they supply sufficient material for judging of the accuracy of O'Curry's Irish scholarship and the competence of Mr. Sullivan to correct his errors and supply his defects.

Vol. II.	O'Curry	Read
p. 91*n*. 'cia tiassam cain temadar' (printed *Cia tiassaca in timadar*) L. H. 5 b.	'wherever we go, — though great our numbers.'	'wherever we shall go, let him guard (us) well.'
p. 192. *tir... hi fil rind* (LU. 131.)	'a country which is mine.'	'a land wherein is music' (*rinn* .i. *ceol*, O'Cl.).
p. 193. *amra tire tir asbiur ni théit oac and re-siun* (LU. 131.)	'the only land to praise is the land of which I speak, where no one ever dies of decrepit age.'	'A marvel of a land is the land I mention. There the young goeth not before the old.'
p. 196. *ni bo sirsan intanad* (LU. 44*b*)	'Thy stay should not be long.'	'the delay was not good news.'
— *domficfe uaimse* (LU. 44*b*)	'from me shall be sent.'	'will go from me.'
p. 253, n. *cairchiu 7 grindegar na saigidbolc*	'the music and harmony of the belly darts.'	'the din and ringing of the quivers' (lit. 'arrowbags' or 'dart-bags').
p. 309. *fodb*	'lance.'	'axe, hedgingbill'? (W. *gwddi*).

Vol. III.	O'Curry	Read.
p. 18. *la*	'way.'	'day.'
» *dofeised for gualaind*	'he sat at Conchobar's	'he rested on Conchobar's

conchobair (LU. 99*b*)	shoulder.'	shoulder.'
p. 19. [a lady with her 50 women go out of the palace] *iar trummi óil* (LU. 101*b*.	'to take the cool air outside for a while.'	'after heaviness of drinking.'
p. 20. *tuargabsat a lénte co mellaib a lárac* (LU. 102*a*)	'they even took up their dresses to the calves of their legs.'	'they lifted their smocks to their buttocks' (lit. 'to the globes of their forks').
p. 21. *briatharchath* (LU. 102*a*)	'battle speeches.'	'wordfight' (λογομαχία).
p. 77. *combói forindotruch in-dorus ind-rígthige* (LU. 111*a*)	'so that he fell upon the bench [1] at the door of the royal house.'	'so that he was on the dunghill in the doorway of the palace.'
» *do orgain inna cathrach* (LU. 111*a*)	'to come to the *cathair*.'	'to wreck the burgh.'
» *má-s-tat carait co-ná-m-usn-ágat : ma-s-tat námait co-m-os-r-alat* [2] (LU. 111*a*)	'let them speak if friends; let them attack if foes.'	'if they are friends, let them not fight me; if they are foes, let them come to me.'
p 8. *adrolaic a-béolu condechsad óen narígthige inna-croes* (LU. 111*b*)	'it so opened its jaws that the vat of a king's house might enter them.'	'It opened its jaws so that one of the palaces would go into its gullet.'
» *foraithmenatar-som*	'He executed.'	'He calls to mind.'
p. 141. *húa smech có a imlind*	'from his chin to his waist.'	'from his chin to his navel.'
p. 143. *o adbrund co urglune*	'from his bosom to his noble knees.'	'from ankle to kneecaps.'
p. 145. *rig-drúth*	'royal druid.'	'royal buffoon.'
p. 146. *ix. mbuilc*	'nine shields.'	'nine bags.'
p. 147. *teora caimsi hi foditib impu*	'wearing shirts of full length.'	'three nightgowns girt (lit. 'in girdles') about them.'
p. 149. *folt derg forsindlaech 7 abrait déirg lais*	'the champion himself had red hair, and had a red cloak near him.'	'Red hair (was) on the hero and red eyelashes had he.'
» *tri dorsaide rig Temrach ... tri mic ersand 7 comlad* (LU. 96*b*)	'three door-keepers of the King of Teamair. . . . three sons renowned for valour and combat.'	'three door-keepers of the King of Tara ..., three sons of Doorpost and of Valve.'
p. 152. *cumala bana .i. di argat*	'white *ancillæ* or anklets of silver.'	'white *cumals*, i. e. of silver' (see Tir. 6).
p. 165. *hi sedgregaib oss neng* (printed *hi sedghangaib oss nég!*)	'as fleet as roebucks.'	'in the tracks of deer.'
p. 187. *aurslocud.*	'its buttoning.'	'an opening' (= *ersolgud*, *irsolcoth*. GC². 868.

1. This mistranslation is not due to ignorance, but (like those at pp. 19 and 20) to a desire to conceal a fact militating against theories of early Irish civilisation.

2. This is the most wonderful example of polysynthesis that I have yet met in old Irish; *co-na-m-usn-ágat* (literally 'that-not-me-they-fight') might almost be Basque or Accadian.

So far Professsor O'Curry. For the following errors in the version of part of the *Táin Bó Cúalngne*, vol. III, p. 415, Mr. Sullivan has generously made himself responsible. ['With this object I (*sic*) made a literal translation from that romance of a complete episode recording the combats of Ferdiad and Cuchulaind, which, together with the original text, I have printed as one of the Appendices to vol. III.'] :

Vol. III.	Mr. Sullivan	Read
p. 414. *drúith*	'druids.'	'buffoons.'
» *rat-fia*	'I will give.'	'thou shalt have' (lit. 'tibi erit').
p. 416. *rat-fiat*		
p. 418. *rodfia*		
p. 422. *dunaid*	'court.'	'leaguer, camp.'
» *dáil*	'challenge.'	'meeting.'
p. 426. *droich*	'roll.'	'wheels.'
p. 426. *is demin donrua*	'he is [the presage of] bloody slaughter.'	'it is certain that he will come to us.'
p. 426 et 428. *ó thánac ótig.*	'since he came from his home.'	'since thou camest from thy house.'
p. 430. *is missi rat-gena*	''tis I that will do it.'	''tis I that will slay thee.'
p. 432. *robud*	'vauntings.'	'warning.'
» *nit-fia luag na logud*	'nor pay nor reward hast thou received.'	'thou shalt not have pay nor reward.'
» *gnathaid*	'respective.'	'usual,'
p. 434. *tiglecht*	'last end.'	'grave' (lit. 'final bed').
p. 436. *ropdar*	'we were.'	'they were.'
p. 438. *assa aithle*	'forthwith,'	'thereafter.'
» *fri dé*	'at dusk.'	'daily' (cf. Fiacc. h. 38.
p. 440. *ele*	'incantation.'	'unguents.'
p. 450. *cach n-alt 7 cach n-áge*	'every crevice and every cavity.'	'every limb and every joint.'
p. 452. *leo ni bec bar mbith-scarad*	'to them seemeth not too small [the numbers] who have parted for ever.'	'not little to them (were) parting with you for ever.'
» *mad iartais ind fhir sein*	'if thou hadst consulted these men.'	'if those men were asked.'
p. 454. *dar lind*	'we then resolved.'	'it seemed to us.'
p. 456. *is gat im ganem na im grian*	'it is putting a gad on the sand or sunbeam.'	''tis a withe round sand or round gravel' (*grian* m, = W. *graian*).
p. 458. *beóil bána*	'angry words.'	'white lips.'
p. 462. *indar limsa fer dil dead is am diad rabiad gobrath*	'dear to me the beloved Ferdiad. It shall hang over me for ever.'	'meseemed that the dear Ferdiad would have been after me (i. e. survived me) for ever.'

A similar series of strange mistakes is found in Mr. Sullivans's prefatory volume. The following list is by no means exhaustive.

Vol. I. Text	Mr. Sullivan	Read
p. xv. *Foic(h)eda anaithgeont[a]isinannoso* (H. 3. 18, p. 24*b*)	['I amthe] laughing-stock of mockery in this anno.'	'Unknown tribulations in this *annus*' (*anaithgeonta* = *anaitheanta* O'Cl. Gl. s. v. *aneadargnaid*).
lxxxv. *asin port*	'to the port' (place)	'out of the place.'
clxxiv. *frind andes* (LU. 54*b*)	'hard by us on the south.'	'to the south of us.'
cxci. *soc* (H. 3. 18, p. 13*a*)	'crowbar.'	'ploughshare' (*soccus*).
cclxxvij. *cuimre briathar*	'the intricate or crooked words.'	'conciseness of words.'
ccxcix. *tessaigid indlat doib*	'Prepare the *Lath* for them.'	'Warm ye a bath for them.'
» *ó raptar mesca benais sencha baschrand contúasiset fris uli* (LU. 19*a*)	'And when they were intoxicated and separated from their people, they were put to the sword.'	'And when they were drunk, Sencha struck a clapper so that they all listened to him.'
cccij. *intan iarom arrochiúirtar na ubla* (LU. 23*a*).	'When afterwards they chewed these apples.'	'Now when the apples had perished' (i. e. had been eaten).
» *már a dicsa ón muir acht nad roched néolu* (LU. 23*a*)	'Great was the view from the *múr* ['wall'] if clouds were not over it.'	'Great was the sight of it from the sea : it (all) but reached (the)clouds.'
cccxxxv. *arba si deochair lasna fianna hi tossuch eter orgain 7 maidm nimairic* (LU. 86*b*)	'for such was the custom of the Fians when going to make a plunder or a general battle'.	'for this was the distinction (made) by the Fianna at first between a massacre and a skirmish.'
cccxxxviij. *far rigna* (LU. 81*a*)	'our maidens.'	'your queens.'
cccxlj. *do gae gand os gabur gil* (H, 2. 18, 109*b*. 1)	killed on a white steed by a sharp spear	'by a sharp spear over white Gabur[1].'
oscur robi a lam dess (H. 2. 18, 109*b*. 1)	To Oscur — it killed his right hand.	'his — Cairpre's — right hand slew Oscur.'
cccxliij. *Dobreth robud o fergus i suidiu co ultu ar chondalbi* (LU. 57*a*)	'Fergus made a friendly excursion into Ulster.'	'There a warning was sent by Fergus to the Ulstermen, for friendship's sake.'
cccxliij. *ind robaid* (LU. 57*a*)	'of the scouts.'	'of the warning.'
— *ortha* (*.i. eirg*) *uan corrobud do ultaib* (LU. 57*a*)	'let us pounce upon them and chase them off Ulad.'	'go thou from us with a warning to the Ulstermen.'
cccxliv. *aruspettet an aes ciuil* (LU. 57*b*)	'the strings of their musical performers were strung.'	'their musicians play to them.'
friscuriur mo phopa fergus (LU. 57*b*)	'let my friend Fergus be questioned [as to who he is].'	'I put it for my master (lit. pope) Fergus.'
cccxlviij. *do chosc in teglaig*	'to pacify the household.'	'to correct the household.'

1. The name of a river, called 'Grey Gabur' 14 lines below.

cccl *dicheltir innaláim nadbú erbec* (LU. 133*b*)	'in his hands he held two broken spearshafts.'	'in his hand a spearshaft which was not very small.'
fri rig aníar (LU. 133*b*).	'with his face eastward to the king.'	'to the west of the king.'
coragaib cách alepaid and isindrigthig (LU. 100*b*)	'and each person occupied [a place according to] his birth in the kingly house.'	'so that each took his bed there in the palace.'
ccclxj. *dotberar i carput* (LB. 63*a*)	'I am bring ingthee nto a chariot.'	'thou art being brought in a chariot.'
ccclxviij. *sel cach thrir* (LU. 25*a*)	'three by three for a while.'	'three at a time.'
ccclxx. *facaib a enchendaich for lar in tigi* (H. 2. 16, col. 717)	'hs left his seed (*sic !*) on the floor of the house.'	'he left his birdskin (O. N. *fjadhrhamr*, Dan. *fiædrham*) on the floor of the house.'
ccclxxj. *in óen sist* (LU. 121*b*).	'sitting on the one bank.'	'at one while.'
cccxc. *con-aurslocud ara dib n. ullennaib* (LU. 113*b*)	'with its openings upon his two sleeves.'	'with an opening for his two elbows.'
ccccxxxj. *remithir medón fir* (LU. 95*a*)	'rounder than the body of a man.'	'thicker than a man's waist.'
cccclxx. *nem tened* (LU. 101*b*)	'a burning mass of fire.'	'a sky (or 'cloud') of fire.'
énlaith glegel (LU. 101*b*).	'one white sheet.'	'a bright white birdflock.'

More than fifty pages (549-604) of the third volume are occupied with a 'Glossarial Index of Irish Words.' 'In preparing it,' says Mr. Sullivan (Preface, 15), 'I have taken advantage of the latest results of my inquiries and increased knowledge of the subject to improve the meaning (*sic*) and correct the spelling of several words.' The following are fair specimens of this glossary, which is worthy to rank with the most characteristic work of O'Reilly, Vallancey and Betham. I can give it no higher praise :

1. '*Adid*, his two, iii, 497.' These two syllables commence the word *ad-idn-giallna* (iiii. 497), where *idn* is an infixed personal pronoun of the 3rd sg. (Z. 330) and *ad-giallna* (ex **ati-gisallnât*) a verb meaning 'renders service.'
2. '*Airilliud*, good works, iii. 514.' This common word is singular, not plural, and always means 'meritum,' 'deservingness.' A similar error is commited under *Aideadh ulad*, which is rendered 'the *deaths* of the Ultonians.'
3. '*Aitherach*, a gain, iii. 493. 'Read *aitherrach* 'again.'
4. '*Alamu*, her hands.' The reference is to vol. i, p. ccciij, where we

find a version of the following passage from LU., p. 42*a* : *Rochumtaiged dún ocan-druid andsin in-Almain 7 rocomled alamu dia-sund corbo aengel uli... dond-alamain tuc dia-thig isde ata almu ar almain.* In the face of the dative singular *alamain*, this easy passage is thus rendered by Mr. Sullivan : 'The druid built a Dún then in Almhain and she rubbed her hands to its walls until it was all lime-white... From the two hands which she rubbed on the house, it is from it *Almhain* was called *Almu*.' The true version is obviously : 'Then a stronghold was built by the soothsayer in Almu, and *alamu* was rubbed on its house (lit. 'to its stake'), so that it was altogether white... From the *alamu* which he put on [lit. gave to] his house, hence 'Almu' is so called."[1]

5. '*Allaid*, a wild stag, iii, 428,' *allaid* is a common adjective meaning 'wild.' 'A stag' would be *ag allaid* or *dam allaid*.

6. '*Apdaines*, persons whose rank was proclaimed or legally admitted.' *Apdaine*, better *abbdaine*, is a common word meaning 'abbacy.'

7. '*Arfuin*, *Arfoimsin*, accept thou (or I present to thee), iii. 221.' The words meant are *arfóim arfóim-siu* 'accept thou.' Mr. Sullivan's correction in parentheses reveals the intimate acquaintance with Irish conjugation which we shall find exemplified *infra* at Nos. 8, 9, 11, 14, 19, 20, 23, 26, 34, 37, 40, 41, 47, 48, 49, 52, 57, and 65.

8. '*Asatluí*, in revolt, agressive, iii. 505.' And again '*Satluí*, revolt, aggression, iii. 505.' Here we have, not a preposition and a noun, but the common verbal root LU (for PLU, Windisch, Beitr. VIII. 9) compounded with the two prepositions *as* and *at* : G. C². 869, 881. The passage in which *asatlui* occurs (iii. 505), *slogud tar crich fri tuaith as-at-lui*, means 'a hosting over the border against a tribe that flees forth.'

9. '*Atchisiu*, I perceive, iii. 446.' It means 'thou perceivest,' *atchí-siu*.

10. '*Baar*, top or head.' The word meant is *barr* 'pileus'.

11. '*Barficfa*, will be fought, iii. 558.' This means 'he will come (*ficfa*) to you (*bar*).' Compare *do-bor-ficba* LU. 15 a; *ro-bor-ficba* 84 a : *ro-bar-cured* 84 b : *ar-nách-bar-accaister* 85 a; *do-for-fuc*, *ro-bar-bia*, LL. 197. a. 2 : *no-bar-beraid*, LL. 46*b*, 2 ; *ro-bar-tinoil* 'vos collegit,' LB. 8*a* : *do-bar-ruachtadar*, Leb. Buide Lecain, col. 647.

1. Can *alamu* have lost initial *p* and be connected with *pal-ita*, πελ-ιτ-νός, Lit. *pal-va*, OHG. *falo* ? It may possibly be not only cognate, but identical in meaning, with O. N. *fœlski* (= **fal-viskan*) 'asche,' Fick 792.

12. '*Bemmim*, a stroke, a blow.' This word (rectiùs *bémmimm*) is the dat. sg. of *béim*. It is here treated as a nominative : cf. *Duilemain* infra No. 27, *Ereman* No. 29, *Fidu* No. 36, *Gnimu* No. 42, *Ordain* No. 55, *Togarmand* No. 66, *Tomadmaimm* No. 67.
13. '*Berrach*, a junior barrister' (*sic*).
14. '*Brethem no Dobeir*, judges or givers.' *Brethem* means 'a judge,' and *dobeir* is not a noun in the plural, but the 3d sg. pres. indic. act. of the verb *dobiur* 'I give.' What would be said of a Greek lexicographer who translated δίδωσι as if it was δωτῆρες ?
15. '*Cing*... cf. A. Sax. *cyning*... Eng. *King*.[!]'
16. '*Claidem Mór*, a large sword... Welsh *Llawmawr*' (sic).
17. '*Cnairseach*, probably a sledge or large hammer.' This should be *cnairrsech* 'javelin,' a diminutive of *cnarr* 'spear,' O'Dav. 68.
18. '*Comopair na bairse*, the instrument of the manufacturing woman ... iii. 116.' This is *comopair n-abairse* 'instruments of work,' where *comopair* is an accusative sg. and *abairse* the gen. sg. of *abras*.
19. '*Comracut*, concentrated, iii. 238,' read *comracat* 'they meet.'
20. '*Corp*, until, iii, 90.' The word is doubtless *corop* (= *con-ro-p*) 'donec sit.'
21. '*Craes*, mouth.' It means 1, 'gullet;' 2, 'gluttony.'
22. '*Did*, two,' see *Adid*.
23. '*Didla*, to cut, see *Didlastais*.' *Didlastais* is the 3rd pl. reduplicated secondary s-future of a verb *dlongim*, whence *ro-dloingset*, iii. 448. *Didla* 'to cut' is a mere invention. To set down in a Greek lexicon λελεί 'to leave' because the form λελείψεται is found in Homer would be a fair parallel. A similar instance of guesswork occurs in the notes to Mr. Crowe's edition of the *Siaburcharpat Conculainn*, p. 409, where *mebdatar* (for *memdatar*[1], Corm. B. s. v. maidinn, **me-mad-atar*, the 3d pl. reduplicated preterite active of *maidim* 'frango') is actually referred to "'the verb *meb* 'to break.' "
24. '*D'innaigid*, towards each other, iii. 440.' *D'innaigid* (for *do innsaigid*) simply means 'insequi,' 'adire.' In iii. 440.' *Tanic cách dib d'innaigid a chéile* literally means 'each of them came to approach his fellow,' *i. e.* 'towards each other.'
25. '*Domna*, base of' (*sic*).
26. '*Dot nimcellat*, encircled by, iii. 508.' This is *do-tn-imchellat* 'they

1. So *forruib* Fiacc. h. 8 is = *forruim*, Tir. 13.

encircle him,' the third pl. pres. indic. active of the verb *mitchellaim*' with the infixed pronoun *tn*.

27. '*Duilemain*, the creator.' This is the acc. sg. of *dúlem*.

28. '*Eochraide*, gen. plu. of *each*, a steed.' The word meant is *echraide*, gen. singular of *echrad* 'cavalry,' a collective noun, Z. 856. Mr S. might as well say that *equitatūs* was the gen. plural of *equus*. Compare, for the knowledge of Irish declension here displayed, No. 45 infra and vol. iii. 56 : "This word *coictighis* is compounded, according to the published translation, of *coic* 'a cook' and *tighis*, the plural of *tigh* 'a house.' " So in vol. i, p. 14, *Erin* is stated to be the genitive of *Eriu*, and at p. ccccxcvi *chruith* (sic!) is actually given as the dat. sg. of *crot*.

29. '*Ereman*, a ploughman.' The word meant is *aireman*, which is the gen. sg. of *airem*. Like mistakes are made in vol. i., p. cii., where *caireaman* (gen. sg. of *cairem* 'a shoemaker') and *daileman* (the gen. sg. of *dailem* 'cupbearer') are quoted. What would Mr. Sullivan say to a Latin lexicographer who gave as nominatives singular *aratoris*, *sutoris*, and *cauponis ?*

30. '*Faesam*, the right possessed by freemen of entertaining strangers for a certain time, varying with the rank of the host, without being obliged to give bail or security for the guests.' What sheer guesswork all this is appears from the fact that (under *Mac Faesma*, iii. 587) the gen. sg. of *faesam* is rendered 'of adoption.' *Faesam* (otherwise spelt *foessam* Colm. 4, 2, *fóesam* ib. 52, *fóessam* Broc. h. 106) means 'protection,' and in law-language 'the escort or protection which a guest received on his visits passing from one house to another.' See O'Don. Supp. s. v. *faosamh*. The W. *gwaesaf* 'a pledge,' *gwaesafu* 'to insure,' may also be cognate.

31. '*Fén*, *Fedhen*, *Feadhan*, a bier or hearse.' There is no such word as *fedhen*; and *feadhan* means 'yoke' or 'team,' Corm. Tr. 79. *Fén* (gl. plaustrum) Z 19, which Mr. Sullivan (I. cccclxxvi) says 'seems to have been the special vehicle used as the bier or hearse of kings and warriors,' he will find, in the gloss on Broccán's hymn, line 25, meaning 'a butter-cart.'

32. '*Ferbolgs*, pawns for chess-playing.' *Fer-bolg* means 'a manbag,' the bag (sometimes made of bronze wire) in which were kept the pieces used in playing *fidchell*.

33. *Fersad*, a club.' The word meant is *fersaid* (W. *gwerthyd*) 1, 'a spindle;' 2, 'an axis' (Mart. Don. 154); 3, 'a spit of sand at a

ford or estuary.' If it really was the name of a weapon used by the Firbolg (ii. 256) it probably meant 'an arrow;' cf. the Greek ἄτρακτος 1, 'spindle;' 2, 'arrow.'

34. '*Fessir*, knoweth, iii. 510.' This (better spelt *fesser*) means 'thou shouldst know,' and is the 2d sg. deponential s-conjunctive (Z. 468) of *fetar* 'I know'; 'knoweth' is *fitir*.

35. '*Fetorloic*, patriarchal.' This word (properly spelt *fetarlaic*) is a substantive, not an adjective, and means the Old Law, the Law of the Old Testament. It is a loan from *vetus* (*veteris*) and *lex* (*legis*).

36. '*Fidu;* a tree, iii. 448.' This is the acc. pl. of *fid*. It is here treated as a nom. sg. So *gnimu* No. 42.

37. '*Fonluing*, the same as *folaing*, to endure, to suffer, to bear or support, iii. 518.' *Fo-n-luing* means 'who endures.' *Folaing* means 'endures.'

38. '*Forttrena*, brave rumped' (*sic*). *Forlethan*, broad-rumped, iii. 428.' Of these words the former is the pl. of *fortren* 'mighty,' one of the commonest of Old-Irish adjectives, the latter merely means 'very broad.'

39. '*Frepaid*, to cure, *no Frepaid*, incurable (*sic*), iii. 521.' *Frepaid*, gen. *freptha*, means 'remedium' : but the Irish for 'incurable' is *nephfrepthae*. Ir. *no* means 'or.'

40. '*Frisaicci*, are consulted, they appoint, or elect, or respond ? iii. 501.' This common verb means 'expects,' 'awaits.' It is the third sg. pres. indic. act. of *frisaiccim* (gl. opperior, Z. 429, 1024).

41. '*Gena* (same as *dena*), to do.' *Gena* (leg. *géna*) the subjoined form of the 3d sg. reduplicated future act. of *gonaim*, means 'occidet;' (cf. O'Clery, s. v. *gén : fear do-da-géna* .i. *fear ghonfas tú*) : there is no such word as *dena*. *Dénum* means 'to do.'

42. '*Gnimu*, a deed or deeds.' The word meant is *gnímu*, the acc. pl. of *gním* 'a deed.'

43. '*Indlach*, instigation, iii. 448.' *Indlach* means 'interruptio,' *Rev. Celt.* i. 155, or 'divisio,' Z. 855, and is cognate with *indlung* (gl. findo), Z. 877.

44. '*Inna*, these, iii. 493.' *Inna* is here the gen. pl. of the article. The blunder is as if one should confound τῶν with τούτων.

45. '*Laechraid*, a form of the gen. pl. (*sic*) of *laegh*, a calf, iii. 500.'

46. '*Maclan* [sic] *airgit*, shoes of silver, iii. 159.' Our glossarial indexer means *máelán*, a nom. dual occurring in the following short

passage from LU. 24*b* — 25*a* printed (with only fifteen faults) in vol. iii., p. 153 : Isinchetramad lou iarum dolluid in-banscál an-do-cum. alainn em tánaic ann. brat gel impe 7 buinne óir imm-á-moing. mong orda furri. dá-máelán argit imm-a-cossa gelchorcrai. bretnas argit com-brephnib óir in-a-brut 7 léne srebnaide síta fri-a-gelchnes.

47. '*Mbis*, when he has, iii, 490.' The passage in which this singular word occurs is : *in-tan m-bis diabol n-airech desai lais* 'when double (the property) of an Aire-desa is with him' : *bis* (recte *bís*) is the 3rd sg. relative present of *bíu* 'sum' (= vivo), and the prefixed *m* is the transported *n* of the accusative *tan* 'tempus.' The phrase *intan m-bís* (cum est) occurs twice in Z. 492.

48. '*Melastar*, he grinds [*recte* thou art ground (*sic*!)] iii. 488.' This is a deponential 3rd sg. s-pret. and means 'he ground'; the '*recte*' is Mr. Sullivan's. This in one of the cases in which he has 'improved the meaning'. So at p. 598 he renders *snigestar* 'stillavit' by 'thou art thrown.' One would like to see his paradigm of an Irish verb in the passive.

49. '*Memaid*, frightened to flight, iii. 450.' *Ro-memaid* (3d sg. redupl. pret. of *maidim*), simply means 'fregit.'

50. '*Miodhcuaird*, mead-circling, i. ccciii.' This word, rectè *mid-chuairt*, simply means 'mid-court.'

51. '*Nel*, a trance, iii. 452.' The word meant is *nél* 'a cloud.'

52. '*Nenaisc*, to bind, to govern, iii. 514,' This is the 3d sg. redupli-cated pret. act. of *naiscim* and simply means 'nexuit.'

53. '*Nin*, "id est" that is, etc., iii. 492.' This, one of the commonest of Irish contractions, stands for *ninse*, which does not mean 'that is,' but 'not difficult' (*ni-ansa*).

54. '*N-ue*, grandsire, iii. 479.' The passage in which this occurs is *is nue o rogabh treabhadh*, where *nue* is obviously the common adjective meaning 'new,' 'recent,' referring to the time at which the *óc-aire* or 'young noble' commenced householding. Compare *ó gabais trebad* LU. 96*a*, rightly rendered by O'Curry, iii. 149, 'since he has taken to housekeeping.'

55. '*Ordain*, the thumb, iii. 14.' This is the dat. sg. of *ordu*, gen. *ordan*.

56. '*Pes-Bolg* a foot-bag (*sic*!) in which sorted wool is kept by carding women.' *Pes* is a loan from the Lat. *pexa*, and has nothing to do (as Mr. Sullivan obviously supposes) with the Lat. *pes*.

57. '*Rop* is, it is.' This, one of the commonest of Irish verbal forms, means 'sit,' not 'est.' Z. 494.

58. '*Ropp*, a tuft.' The word meant is *popp* = *pamp*-inus.

59. '*Seir*, the rear, the back part.' '*Seirtiud*, [rectè *seirthid*,] 'a young man of noble race.' *Seir* means 'heel,' and *seirthid*, 'heelman', *i. e.* 'one who stands at his chief's heel.' The other guards were respectively called *rigthid* 'forearm-man' and *taebthaid* 'side-man.'

60. '*Sicc Occ, Sic Oc*, a name given to *Aires* having *Sac* and *Soke* that is to those entitled to hold the *Airecht Foleithe* or Court Leet.' It is scarcely credible, but it is a fact, that that this is nothing but the Latin *sic hoc*, and expression of a surety's or guarantor's assent to the statement of his principal (*Athenæum* Jan. 31, 1874, p. 156).

61. '*Snadad, Snadha*, to traverse.' The word meant (*snádud*) means 'to protect.' The cognate verb is of constant occurrence in the Félire of Oengus. It is the Irish reflex of the W. *noddi* 'protegere,' 'defendere,' 'asylum præbere,' from *nawdd* 'protectio.'

62. '*Snegair*, is thrown.' *Snegair*, the third sg. pres. indic. pass. of *snigim* 'stillo' (misspelt *snidhim* by O'R.) means 'is dropt.'

63. '*Sonn*, a sound, from the Latin *sonus*, iii. 308.' On looking to iii. 308 we find the passage '*co cluinn a sonn fona .uii. nimib*,' which is rendered by 'until they are heard throughout the seven heavens.' But no such gibberish ever existed. The MS. (LB. 111*a*) has distinctly *co cluinter fona .uii. nimib* 'so that it — Gabriel's trumpet — is heard throughout the seven heavens.' Mr. Sullivan's *sonn* (like his *ropp* supra) is a mere misreading of the MS.

64. '*Sruith*, high.' *Sruith* (pl. *sruthi* 'maiores' Ml. 31 d = O. W. *strutiu* gl. antiquam gentem) means 'vetus' (*inna sruithe* gl. maiorum, Ml. 26 b, 44 b, gl. patrum Ml. 44 b, gl. veterum, Ml. 55*r*). I know not whether to connect it with the Old-Latin *struere* 'augere' or with the Skr. *sthavira* 'old,' *sthāvira* 'old age.'

65. '*Suifi*, to return or fall back into vice, iii. 493.' The passage referred to is : *in gell nad suifi friu aither r ach* 'the promise that he will not return to them again.' -*Suifi* is not, as Mr. S. supposes, an infinitive, but the subjoined form of the 3d sg. b-fut. act. of a varb cognate with the Lat. *su-cula* 'windlass,' root SU 'to turn.' The Irish infinitive is *soud* 'conversio'. Ml. 47 d = *sood* LU. 18, a. 13.

66. '*Togarmand*, a title of distinction or honour.' This is the nom. or acc. plural of the neuter n-stem *togairm* 'appellatio,' Z. 268, 269, but is here treated as a nom. sg.

67. '*Tomadnmaim*, to break up the ranks of an army, etc.' Here again

an oblique case is given as a nom. sg. *Tomadmaimm* is the dat. sg. of *tomaidm* 'a bursting,' 'a breaking-forth,' *Chron. Scot.* 6.

68. '*T-Saland,* salted' (!)

But enough of this melancholy production. We have unfortunately here in India more than one dictionary, the authors of which have omitted to learn how to translate the commonest words, to decline the commonest nouns and to conjugate the commonest verbs of the language with which they purport to deal. But is there any country in Europe save Ireland (*penitus toto divisa orbe*) in which such a glossary as Mr. Sullivan's could be compiled and published ?

Whitley Stokes.

La Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000, par E. Beauvois, chevalier des Ordres du Danebrog et de Saint-Olaf, membre de la Société des Antiquaires du Nord (Copenhague), etc., 53 p. in-8. Nancy, typographie de G. Crépin-Leblond, 1875.

Cette brochure est extraite du volume des mémoires lus au Congrès Américaniste de Nancy en août 1875; c'est aussi un fragment d'un livre que l'auteur prépare sur les Européens dans le Nouveau-Monde avant Christophe Colomb. On s'accorde généralement à reconnaître que les Normands découvrirent l'Amérique du Nord bien longtemps avant l'époque de Christophe Colomb ; M. Beauvois, bien connu chez nous par ses travaux sur le nord scandinave, veut déposséder les Normands de cet honneur en faveur des Irlandais. Si flatteuse que soit cette théorie pour la race à l'histoire de laquelle est consacrée cette Revue, il nous faut l'examiner avant de savoir si nous l'acceptons.

Nos lecteurs connaissent les témoignages de Dicuil sur la présence de moines irlandais en Islande et dans des îles qui sont sans doute les îles Shetland (*Revue Celtique*, I, 161) et celui de l'historien norvégien Aré Frôdhé, cité par Zeuss (*Gr. C.*[1], p. xii, *Gr. C.*[2], p. x, n.). M. B. pense que ces Irlandais ou *Papæ*, c.-à-d. prêtres ou moines [1] comme les appelaient les Norvégiens, ont été plus loin vers l'ouest, qu'ils se sont établis dans le Nord de l'Amérique, et que ce sont même les Irlandais chassés par les pirates de l'Islande et des autres îles septentrionales qui se sont réfugiés dans ces régions lointaines.

Les principaux arguments de M. B. sont trois documents islandais.

1. A propos des Culdées que M. B. nomme en passant, nous sommes étonné qu'il se réfère au vieil ouvrage de Jamieson et qu'il ne connaisse pas le savant et définitif ouvrage du Dr Reeves.

Le premier est un passage du Landnámabók où il est question du « *Hvítramannaland* [pays des hommes blancs] que quelques-uns appellent *Irland it mikla* [la grande Irlande]. Ce pays est situé à l'ouest dans la mer, près de *Vinland it gôdha* [le bon pays du vin] et, dit-on, à six jours de navigation de l'Islande ». C'est à propos d'un homme qui y aurait été jeté par une tempête, Aré Marsson qui avait disparu de l'Islande et dont on expliquait ainsi la disparition.

Le second texte est tiré de l'*Eyrbyggia Saga*, et raconte l'histoire d'un certain Gudhleif qui « ayant fait un voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en Islande ; et il se trouvait à l'ouest de l'Irlande, lorsqu'un grand vent du nord-est le poussa si loin en mer, vers l'ouest et le sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. » Les voyageurs arrivèrent enfin à une grande terre où ils débarquèrent et eurent de nombreuses aventures, après lesquelles ils retournèrent en Irlande et de là en Islande. Parmi les aventures qu'ils eurent dans cette grande contrée que la Saga ne nomme pas, il faut noter qu'ils virent une troupe de *cavaliers*.

Le troisième texte est emprunté à la Saga de Thorfinn Karlsefné. Il y est question des Skrælings, indigènes du Nouveau-Monde et probablement ancêtres des Esquimaux. Thorfinn Karlsefné et ses compagnons descendent dans le *Markland* (probablement la Nouvelle-Ecosse), ils y font prisonniers des Skrælings enfants. « Les enfants emmenés par eux apprirent leur langue et se firent baptiser. ils rapportent qu'il n'y avait pas de maisons dans le pays ; que les habitants vivaient dans des cavernes avec des lions, qu'une autre grande contrée située en face de leur pays était habitée par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant devant eux des perches où étaient fixés des drapeaux et criant fort. On pense que c'était le *Hvítramannaland* ou *Irland it Mikla*. » M. B. veut reconnaître des prêtres irlandais dans ces hommes vêtus de blanc et pour cela il s'appuie sur l'*Historia Norvegiæ* qui, parlant des *Papæ* comme d'anciens habitants des Orcades (d'où les noms de lieu *Papa stour* et *Papa little* aux Orcades), dit : « Les *Papas* ou *Papæ* sont ainsi nommés à cause des habits blancs dont ils se vêtaient comme les clercs. »

Tels sont les textes soigneusement rassemblés et ingénieusement commentés par M. Beauvois. Ils ne nous semblent pas convaincants. Le second doit être mis de côté tout d'abord, et il nous semble impossible d'admettre qu'il désigne une région quelconque de l'Amérique. En effet, il y est question de *cavaliers* et l'on sait que le cheval n'existait pas en Amérique avant d'y avoir été introduit par les Européens. — Le premier ne contient que le nom légendaire de la région d'existence problématique, Pays des hommes blancs ou Grande-Irlande, mais ce

nom de *Grande Irlande* donné par les Sagas à une région de l'Amérique du Nord ne prouve pas, à lui seul, une colonisation irlandaise. A ce compte, le Nouveau-Brunswick devrait son origine à une colonie brunswickoise, la Nouvelle-Ecosse à une colonie écossaise, la Nouvelle-Galle-du-Sud à une colonie galloise, etc. On sait assez qu'il n'en est rien. Ce nom peut avoir été donné à ce pays par les Norvégiens à cause de quelque analogie avec l'Irlande, il peut même avoir été donné par des Norvégiens d'Irlande, car on sait qu'il y avait autre chose que des Irlandais en Irlande; il y avait des Scandinaves qui occupaient la côte, et toutes les grandes villes des côtes irlandaises leur doivent leur origine. En réalité le seul texte qui nous semble avoir quelque précision est l'histoire racontée par les petits Skrælings, mais la question est de savoir si dans ce texte unique il y a autre chose qu'une légende.

M. B. a cherché à entourer ces textes de preuves accessoires, mais celles-ci nous paraissent sans force. Ce sont :

1° les récits de missionnaires au Canada, qui prétendaient retrouver chez les sauvages de nombreux restes de christianisme; — mais on sait que ç'a été souvent la manie des missionnaires de vouloir trouver des traces de la religion « révélée » chez les peuples qu'ils prêchaient;

2° des ruines d'édifices, trouvées dans le bassin du Saint-Laurent, et qui ne pourraient avoir été élevées par des sauvages; — mais l'archéologie américaine est encore trop dans l'enfance pour qu'on puisse tirer aucun argument de ces monuments;

3° ce qu'Antonio Zeno, célèbre voyageur vénitien de la fin du XIVe siècle, raconte de l'*Estotilanda* (qu'on identifie d'ordinaire avec la Terre-Neuve) et de l'*Icaria*. M. B. donne ces deux noms comme désignant le même pays; bien plus, il suppose qu'*Estotilanda* est une faute de lecture pour *Escotilanda*, ce qui donnerait « Terre des Ecossais, c.-à-d. des Irlandais. » — Cette correction est purement gratuite, et fût-elle exacte, elle ne prouverait rien en faveur de la thèse de M. B.; car une ressemblance entre des noms géographiques n'est nullement, prise à part, une preuve en histoire ni en ethnographie. Quant à l'*Icaria*, il nous semble que M. Major dans sa belle édition des voyages des Zéni (publiée en 1873 pour la Société Hakluyt) l'a par de solides arguments identifiée avec l'Irlande, *Icaria* étant le nom même du Kerry [1];

Quant à l'Estotilande, M. B. attribue à tort à Antoine Zeno un témoignage que celui-ci ne donne pas. D'après M. B., Antoine Zeno affirme-

1. Aux arguments d'ordre géographique présentés par M. Major pour identifier *Icaria* avec le Kerry, on peut ajouter l'observation que ce nom d'Icaria s'explique parfaitement par le nom irlandais du Kerry, *Ciarraighe*, précédé de la préposition *i* « dans. »

rait que « ces habitants d'Estotilande avaient une écriture particulière [et, observe M. B., l'alphabet irlandais est en effet une modification des caractères latins], que leur roi possédait une bibliothèque où il y avait des livres latins qu'ils ne comprenaient plus; qu'ils cultivaient les céréales; qu'ils brassaient la bière; qu'ils faisaient des constructions et murs et avaient de nombreuses villes. » Si M. B. avait lu avec plus de soin le récit des Zeni, il aurait vu que ces assertions proviennent d'un *seul* pêcheur que la tempête aurait jeté en Estotilande, et qui en serait revenu après y avoir séjourné un long temps; mais que lorsqu'Antoine Zeno, pour vérifier ces assertions, alla *lui-même* en Estotilande, il y trouva seulement des hommes à moitié sauvages et vivant dans des trous de la terre. Le récit du vieux pêcheur était donc une fable. Ce n'est d'ailleurs ni la première ni la seule fois que des voyageurs se sont laissé entraîner par leur imagination ou par le plaisir de raconter des choses étranges. C'est ainsi qu'au siècle dernier le bon Daines Barrington rapportait les histoires de marins hollandais qui prétendaient avoir atteint le Pôle Nord et que dans notre siècle, en 1854, Morton, le *steward* du Dr Kane, assurait avoir, du cap de la Constitution, vu la mer libre du Pôle, ce qui est aujourd'hui reconnu inexact. *A beau mentir qui vient de loin*, dit, non sans raison, notre proverbe;

4° M. B. cite aussi, comme témoignage, « les *triades galloises* qui paraissent avoir été transcrites au XIIe siècle » (p. 38); ce sont là des documents postérieurs, et en tout cas sans autorité dans cette question;

5° Il est certainement curieux qu'*Edrisi*, le géographe arabe du XIIe siècle, parle de la Grande-Irlande, *Irlandah-al-Kabirah*, comme étant à un jour de navigation de l'Islande, mais dans ce vague renseignement il n'y a, comme M. B. le remarque lui-même, qu'un écho des traditions scandinaves.

M. B. dit, non à tort : « Parmi les clercs qui pendant un siècle au moins entretinrent des relations entre les îles Britanniques et l'Islande, *il dut* s'en trouver quelques-uns que les vents ou les courants jetèrent sur les côtes d'Amérique. On peut le conclure *par analogie* de ce que dans l'espace de moins de cinquante ans, cinq navigateurs scandinaves abordèrent par hasard ou par force dans des pays transatlantiques à eux inconnus. » Nous n'en disconvenons pas, mais nous pensons que cette vraisemblance *a priori* devrait être étayée de faits historiques, de preuves autres que quelques vagues mentions des sagas ou des chroniques du Nord.

Il ne nous semble donc pas que M. B. ait établi la thèse qui lui est chère, mais nous devons rendre hommage à son érudition, et le remer-

cier de nous faire connaître des documents scandinaves accessibles à si peu de lecteurs[1]. Son travail mérite à tous égards d'attirer l'attention des historiens. H. G.

Notes on Irish Architecture, by the Late lord DUNRAVEN, edited by Margaret STOKES, Associate of the Scottish Society of Antiquaries. Vol. I, with sixty-five large photographic illustrations and fifty-one woodcuts and numerous lithographic plates of architectural details. XXVII-127 p. in-4°. London, George Bell and Sons, 1875. Prix : 84 sh. (105 fr.).

Ce magnifique ouvrage, consacré aux plus anciens monuments de l'Irlande, est un monument lui-même non pas seulement par la précise exactitude de ses descriptions, et par la valeur des renseignements historiques qu'il réunit, mais aussi par sa splendide exécution, ses photographies, ses gravures et ses plans. Les auteurs ont pris pour eux l'axiome du poète latin : *segnius irritant animos demissa per aurem Quam quæ sunt oculis objecta fidelibus, et quæ Ipse sibi tradit spectator.* Tous les monuments dont il est question dans ce volume sont présentés au lecteur en photographie, et même plusieurs fois, de façon qu'aucun de leurs aspects ou de leurs détails n'échappe à l'attention. On ne saurait trop louer la générosité qui a permis à ce livre d'apporter un aussi grand luxe de documents archéologiques.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage de feu Lord Dunraven sur l'architecture et l'archéologie de l'Irlande est publié d'après les notes de l'auteur par Mlle Stokes. Lord Dunraven avait pendant toute sa carrière pris part au mouvement scientifique de l'Irlande. Il avait coopéré à la fondation de la Société archéologique irlandaise et à celle de la Société celtique de Dublin; il avait aidé de ses conseils notre Montalembert lorsque celui-ci écrivit son *Histoire des moines d'Occident*, et le volume de cette histoire consacré aux grands moines irlandais est, en signe de reconnaissance, dédié à Lord Dunraven. Dans les dernières années de sa vie, Lord Dunraven s'était pris d'un grand intérêt pour les antiquités irlandaises; chaque été il explorait une partie de l'Irlande accompagné d'un photographe; il accumulait notes, photographies, plans, dessins, etc., quand il mourut en octobre 1871. Mlle Stokes, dont on connaît la compétence en tout ce qui touche l'ancienne Irlande[2] et qui

1. Dans un travail où il est si souvent question d'Irlande et d'Islande, il serait étonnant que les typographes n'eussent pas quelquefois confondu les deux noms : ainsi p. 33, l. 3, il faut lire Islande pour Irlande. Pareille confusion ne peut-elle pas avoir été faite quelquefois par les vieux scribes scandinaves ?

2. Nous attendons l'achèvement de son recueil des Inscriptions chrétiennes d'Irlande, qui paraît en livraisons, pour le faire connaître à nos lecteurs. Cf. *Rev. Celt.* I, p. 177.

connaissait l'ouvrage futur de Lord Dunraven pour en avoir souvent causé avec lui, se chargea de mettre en ordre et de publier cet ouvrage auquel on a donné le titre modeste de *Notes*.

Le premier volume que nous avons sous les yeux se compose de deux parties ainsi divisées : Première partie : Monuments en pierres sans ciment. 1) Forts de l'époque païenne. 2) Monastères des premiers temps du christianisme ; Seconde partie : monuments en pierres avec ciment. 1) Eglises sans chœur (*without chancel*). 2) Eglises avec chœur (*with chancel*).

Première partie. — Les forts de l'époque païenne sont le *Dún Aengusa* ou fort d'Aengus dans la plus grande des îles Aran (dans la baie de Galway), le *Dubh Cathair* ou fort Noir, le *Dún Eoghanachta* ou fort d'Ounacht, le *Dún Oghil* ou fort d'Oghil, dans la même île, le *Dún-Conchobhair* ou fort de Conor, le *Mothar Dún* ou fort du bois, dans l'île moyenne d'Aran, quelques forts de l'île méridionale du même groupe et quelques forts du continent d'Irlande, dans les comtés de Galway, de Sligo, de Clare, de Kerry (le plus célèbre de ceux de Kerry est le fort de Staigue que quatre photographies représentent sous ses différents aspects). Ces forts consistent en remparts de pierres sèches, de forme circulaire ; quelques-uns se composent de deux cercles concentriques, formant une double ligne de défense. Ils sont pour la plupart assez grands pour contenir en cas de défense la tribu et son bétail — ce qui est la destination primitive de tous les oppida. C'est ainsi que le mur circulaire du fort de Staigue a 89 pieds de diamètre ; le mur lui-même a 12 pieds 10 pouces à la base et 7 pieds au sommet : sa hauteur va jusqu'à 18 pieds. D'autres forts tels que le fort d'Aengus et le fort de Conor dans les îles Aran sont de beaucoup plus considérables. Ils sont en général en un lieu d'où l'on domine le pays environnant et la mer.

Les monastères de la première époque du christianisme sont les ruines du Mont ou plutôt du Roc de Saint-Michel, une des deux îles Skellig, au large de la côte de Kerry, magnifique panorama qui rappelle notre Mont Saint-Michel et sa célèbre église ; — le chapitre consacré à ces ruines est un des plus intéressants par ses pittoresques photographies et dessins. — Les ruines de l'île de Senach, une des îles du groupe des Magherees, aussi au large de la côte de Kerry, l'oratoire de Saint-Brendan, dans l'Inisglora, île au large de la côte de Mayo, les diverses ruines de l'Inismurray, île au large de la côte de Sligo, celles de quelques autres petites îles de l'Atlantique au large de la côte occidentale de l'Irlande, et quelques autres ruines du continent d'Irlande, mais toujours sur sa côte ouest.

Pourquoi ces monuments de construction tout-à-fait primitive, auxquels le ciment est inconnu, ne se rencontrent-ils que sur cette côte et dans ces îles sauvages et misérables qui sont comme des postes avancés dans l'Atlantique ? C'est une question générale que ne traitent pas les auteurs, tout entiers à leurs descriptions archéologiques, mais que le lecteur se pose instinctivement, et qui a son importance. Il est difficile d'admettre que ces monuments aient été particuliers au *Far West* de l'Irlande; ce ne peuvent être que les débris, nous n'osons dire d'un art, mais d'un mode de construction usité à certaine époque dans toute l'Irlande. On pourrait comprendre que les premiers anachorètes de l'Irlande, que ces moines énergiques et ardents qui donnent un caractère si original à l'ancienne Eglise d'Hibernie, se fussent établis et comme cachés de préférence dans ces îles pauvres et sauvages où ils étaient seuls avec Dieu et une mer irritée, et, en vérité, bien séparés du monde. Mais, à supposer que cela pût s'admettre des premiers oratoires chrétiens, il n'en est pas de même des forts primitifs en pierre sans ciment, qui ont dû être communs à toute l'Irlande et qui n'ont subsisté dans les îles et sur la côte de l'ouest que parce que la solitude les défendait de la main de l'homme. On voudrait avoir sur cette question l'opinion des savants auteurs et savoir si rien d'analogue, pas même une trace, n'a subsisté dans le reste de l'Irlande.

Et même dans ces îles à peine habitées et stériles, sur cette côte qui n'est guère moins pauvre, ces monuments ont subi de graves dégâts depuis le commencement du siècle, depuis l'époque où Petrie les visita pour la première fois. Quelquefois de ces murs primitifs la vague a fait un monceau de pierres; le plus souvent l'homme est venu et vient y chercher les pierres avec lesquelles il bâtit sa misérable hutte; parfois même il fait servir à une fin utilitaire des monuments sacrés pour l'historien et pour l'archéologue. C'est ainsi qu'à Kilmalkedar, dans le comté de Kerry, un vieil oratoire, l'ancienne « prison de pierre » de quelque anachorète oublié, a été transformée ou plutôt profanée en étable à cochons (p. 59). Le monument était d'une construction si primitive que le travail d'appropriation n'a pas dû être bien considérable.

Seconde partie. — « Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous disent les auteurs, on donnera des exemples des églises bâties sans ciment d'aucune sorte et dont le style est celui de la plate-bande (*entablature*) et non de l'arc; toutes les portes ont des linteaux horizontaux et des jambages inclinés, et on y voit se développer graduellement un art ornemental, antérieur à la période romane. » Ces monuments présentent tous un caractère étonnamment archaïque. Ils se rencontrent principale-

ment dans les comtés de Clare et de Galway et dans les îles d'Aran, et les auteurs attribuent ce fait au caractère géologique du sol de ces districts, entièrement composé de calcaire et fournissant à fleur de terre les matériaux de ces constructions d'un caractère presque cyclopéen.

Les îles Aran étaient particulièrement riches en monuments de cette espèce. En 1645 Colgan en comptait 17 dans la grande île de ce groupe (Aran Mor). Le plus grand nombre a aujourd'hui disparu, et même depuis le commencement de ce siècle, deux églises ou oratoires décrits par Petrie en 1821 n'ont de nos jours laissé aucune trace. Dans cette seconde partie de l'ouvrage de Lord Dunraven on entre dans une époque tout à fait historique, dans l'histoire même de l'Eglise d'Irlande, car la plupart de ces monuments portent encore les noms des saints qui les élevèrent, noms qui nous sont connus d'autre part. Ils appartiennent tous à une architecture bien pauvre et bien primitive, pour laquelle le nom même d'architecture est un terme ambitieux, mais ils possèdent ce grand intérêt de nous faire mieux comprendre la simplicité de vie et de mœurs de l'ancienne Eglise d'Irlande, de même qu'on reconnaît une espèce préhistorique à l'empreinte et à la coque qu'elle a laissée dans la pierre.

Mlle Stokes a fait précéder cet ouvrage de quelques pages qui sont une introduction à l'ouvrage entier et qui en résument la philosophie. Mlle Stokes y revendique hardiment une originalité indigène pour l'art et pour l'architecture de l'Irlande. Elle ne la revendique pas seulement pour ces constructions si grossières en pierre sans ciment qui semblent naître naturellement chez un peuple encore peu civilisé, dans quelque pays que ce soit, et caractériser non pas une race mais une époque; — elle la revendique également pour ce système d'ornementation bien connu où domine l'entrelacs [1], et pour ce commencement de véritable architecture, analogue par ses formes aux premières formes de l'art roman. En Angleterre, accorde Mlle Stokes, l'architecture procéderait de l'art roman, parce que la Grande-Bretagne aurait perdu les secrets de l'art celtique, secrets que l'Irlande aurait gardés. L'Irlande aurait trouvé de son côté et dans son propre génie les rudiments de l'art que nous appelons l'art roman. « Il semblerait que le roman irlandais, quoique subissant l'influence de l'art étranger, avait pourtant précédé jusqu'à un certain point l'architecture anglo-normande et en était entièrement indépendant. C'était un style indigène, jaillissant d'un peuple qui avait une grande originalité de pensées, peu élevé quand on le met en regard des grands monuments de l'art normand en Angleterre, peu

1. Voir l'article de M. Unger sur la miniature irlandaise, t. I, p. 9-26.

élevé, mais non sans charme. » Nous exposons la thèse de Mlle Stokes en laissant aux archéologues compétents le soin de la juger, mais nous ne cachons pas qu'*a priori* elle nous semble peu vraisemblable. C'est ainsi, pour nous en tenir à un point, que l'art des entrelacs que l'on a longtemps regardé comme particulier à l'Irlande, a son origine dans l'art romain des premiers siècles de notre ère (voir plus loin la note de M. Müntz). L'originalité de l'Irlande consiste à l'avoir adopté et développé. Il en est ainsi, de l'aveu même de Mlle Stokes, des célèbres Tours Rondes. Il en sera sans doute de même de ce prétendu art irlandais indépendant de l'art roman. L'Irlande n'en est pas moins intéressante et originale; elle l'est surtout pour avoir, grâce à son isolement, gardé des institutions, des usages, des croyances, des formes artistiques qui ailleurs ont passé, laissant peu ou point de traces.

Nous espérons que Mlle Stokes ne se méprendra pas sur le sens de nos critiques. Elles ne diminuent en rien la valeur et l'importance de la publication dont elle s'est chargée. On peut différer d'opinion sur l'origine de telle ou telle forme, on est d'accord pour reconnaître l'intérêt de ces vénérables ruines. L'archéologie sera, tout autant que l'Irlande, reconnaissante aux auteurs de ce magnifique ouvrage qui conserve dans ses pages et dans ses photographies des monuments dont il se détache tous les jours quelque pierre et qui ne seraient pas autrement accessibles à l'étude. Nous faisons des vœux pour le prompt achèvement de ces précieuses *Notes sur l'architecture irlandaise.*

H. G.

The church and shrine of St. Manchan, by the Rev. James GRAVES, A. B., etc. Dublin, printed by Gill (impression 50 copies), January 1875, 19 p. in-8° avec 8 planches et plusieurs gravures.

Cette monographie est précieuse par le luxe de gravures qui représentent sous toutes ses faces un bijou ecclésiastique du moyen-âge irlandais, le reliquaire de St. Manchan. Ce reliquaire, vide depuis longtemps de ses reliques, est conservé dans l'église de Boher (King's County), paroisse de Lemanaghan, petite localité où se trouvent encore les ruines d'un établissement religieux fondé par saint Manchan au VIIe siècle. D'après les faits rassemblés par M. Graves, il semble établi que ce reliquaire a été donné au saint, c'est-à-dire à son église, par Rory O'Conor, roi irlandais du XIIe siècle. Cet intéressant monument d'orfèvrerie a subi de notables dégradations; il a perdu ses dorures et une partie des figures dont il était orné; mais il en reste assez pour qu'on puisse reconstruire entièrement son ornementation. M. Graves accompagne ses planches

d'une description des plus détaillées et fait en même temps l'histoire de l'église fondée par saint Manchan. Cette monographie se recommande d'elle-même, et par son sujet et par le soin érudit de l'auteur, aux personnes qui s'occupent de l'histoire de l'orfèvrerie religieuse.

The Book of Fenagh, in Irish and English, originally compiled by St. Caillin, Archbishop, Abbot, and Founder of Fenagh, alias Dunbally of Moy-Rein, Tempore St. Patricii; with the contractions resolved, and (as far as possible) the original Text restored. The whole carefully revised, indexed, and copiously annotated, by W. M. Hennessy, M. R. I. A., and done into English, by D. H. Kelly, M. R. I. A. Dublin, printed by A. Thom, 1875, x-439 p. in-4°, avec 2 planches.

Un membre de l'Académie de Dublin qui s'intitule trop modestement dans sa préface 'a mere country gentleman', M. Kelly, publie dans ce volume un de ces nombreux manuscrits de l'ancienne Irlande qui attendent depuis longtemps des éditeurs. Le ms. de Fenagh ne présente guère qu'un intérêt local et cela par les noms qui y sont mentionnés, noms de tribus, noms de lieux, noms d'hommes et noms de saints; aussi devons-nous nous borner à signaler sa publication. Il a pourtant un intérêt de plus, c'est comme texte de langue, accompagné de traduction. Un érudit éminent, dont nos lecteurs connaissent la rare compétence en tout ce qui touche l'ancienne Irlande et sa littérature, M. Hennessy, s'est chargé d'établir le texte et de l'accompagner de notes critiques. L'ouvrage original semble, d'après les indications intrinsèques, dater d'environ 1300, mais le ms. le plus ancien qu'on en possède est une copie faite en 1516. C'est un mélange assez incohérent d'histoire légendaire, de poèmes historiques et ecclésiastiques, relatifs pour la plupart à saint Caillin, fondateur et patron de l'abbaye de Fenagh, d'où son nom de 'manuscrit de Fenagh'. Un de ses derniers détenteurs, curé de Kilronan, le prêtait, moyennant redevance, à ceux de ses paroissiens qui voulaient prêter sur lui un serment *awfully binding*, et il n'est pas besoin de dire que le ms. n'était pas sans être endommagé à ce métier.

On trouve dans le courant de ce volume de curieuses superstitions de l'ancienne Irlande, que le ton naïf et simple du narrateur rend encore plus frappantes. Il en est une (p. 115) tellement peu honorable pour ce que quelques Irlandais enthousiastes appellent « la civilisation pré-chrétienne de l'Irlande » et pour les « druides » de l'ancienne Irlande, que les éditeurs — à tort selon nous — ont renoncé à traduire même en latin l'obscène incantation des « druides Irlandais ». A ce propos remarquons un fait qui étonnera le lecteur du continent : c'est de trouver, dans

la traduction anglaise, un mot écrit *h—l*. On pourrait croire que cette réserve cache un mot obscène, mais en se reportant au texte irlandais qui donne *ifern*, on voit qu'il s'agit de l'enfer, en anglais *hell*. Les éditeurs ont sans doute regardé comme néfaste et de *bad luck* d'écrire ce mot en entier ! Il faut sans doute voir là une superstition de l'Irlande contemporaine, superstition dont les meilleurs esprits eux-mêmes ne savent pas s'affranchir !

Nous regrettons que les éditeurs n'aient pas développé leur trop courte introduction. Elle aurait pu aussi être plus claire; ainsi on ne voit pas comment ni à quelle époque le ms. de 1516 est passé des mains de M. Slevin à celles de l'évêque d'Ardagh (car ce semble être le même ms.), ni à quelle époque vivait ce curé de Kilronan 'of sadly intemperate habits' qui prêtait trop volontiers le ms. Il y a dans le texte d'autres superstitions curieuses, autres que l'incantation à laquelle nous venons de faire allusion, par exemple, la *vertu* de la cloche de Caillin, la coutume de marcher *deisiul ;* il eût été utile de réunir ces différents faits dans l'introduction, d'autant que l'Index n'a pas de références aux superstitions. On voudrait aussi trouver dans l'introduction de ce volume quelques détails sur la vieille église de Fenagh et sur le cromlech (ou prétendu cromlech) de Fenagh, que représentent deux gravures de ce volume.

Si nous signalons ces desiderata, c'est qu'à notre avis les savants éditeurs eussent par là donné plus de valeur encore à leur ouvrage. Il n'en reste pas moins fort louable à tous égards comme édition de texte. L'exécution typographique est admirable.

H. G.

Transactions of the Gaelic Society of Inverness. Volumes III and IV (years 1873-4 and 1874-5). Inverness, John Noble, 1875, xx-223 p. in-8o.

Ce nouveau volume de la Société Gaelique d'Inverness (cf. t. II, p. 147 et 415) contient de très-intéressants articles sur l'émigration écossaise en Amérique. L'un, de M. Ch. Mackay, traite des Ecossais en Amérique d'une façon générale, l'autre, de M. Masson, plus particulièrement des Gaels d'Ecosse dans le Far West des Etats-Unis. Les Ecossais sont très-nombreux au Canada, et dans la plupart des villes de la Confédération canadienne il y a un 'Burns Club'. Il y a des parties du Canada, particulièrement sur les bords du Saugeen, où le gaelique est le langage ordinaire de la population. M. Masson raconte que dans son voyage il a prêché en gaelique dans ces colonies lointaines des Highlands. Un des

traits les plus curieux de son récit, est sa rencontre de *Celtes noirs*, nouveauté certes pour les ethnographes. Ces Celtes noirs sont des descendants d'esclaves qui appartenaient à des Gaels d'Ecosse et avaient adopté la langue de leurs maîtres, et ils ont dévotement écouté les sermons gaeliques de M. Masson. « Vous pouvez aisément concevoir mon étonnement et les divers sentiments, dit-il, avec lesquels je regardais ces noires figures africaines, comme nous chantions les louanges de Jehovah et adorions son grand nom dans la vieille langue gaelique. » M. Masson nous apprend qu'au cap Breton, dans le comté de Pictou, et dans l'Ile du Prince Edouard, la moitié des Gaels Ecossais sont catholiques. On imprime des livres gaeliques au Canada. Mais aux Etats-Unis, les Gaels se sont fondus avec la population anglo-saxonne. A ce que nous apprend M. Masson, on ne prêche plus en gaelique dans les anciens établissements écossais des Etats-Unis, sauf à Elmira, cent milles à l'ouest de Chicago. Ce volume contient en outre des articles d'histoire locale, des poésies gaeliques, une notice sur la Basse-Bretagne, par M. Th. Mac-Lauchlan, et une discussion sur l'utilité d'introduire l'enseignement du gaelique dans les écoles. Mais nous ne pouvons trop vivement regretter que la Société admette dans ses *Transactions* des élucubrations sur la parenté du gaelique et de l'hébreu. La Société compte actuellement 225 membres et nous apprenons avec plaisir qu'elle a institué une « Commission des traditions populaires » (*Folk Lore Committee*) pour recueillir les traditions et usages qui vivent encore dans les Highlands. Réserve faite sur certaines hérésies philologiques, nous devons continuer de louer le zèle et les efforts de la Société Gaelique d'Inverness. H. G.

The Literature of the Kymry. A Critical Essay on the Language and Literature of Wales during the Twelfth and Two preceding Centuries; containing numerous specimens of Ancient Welsh Poetry, accompanied by English Translations. By the late THOMAS STEPHENS. Second edition, with Additions and Corrections by the Author, edited by the Rev. D. S. EVANS, B. D. With a Life of the Author by B. T. WILLIAMS, Q. C. XLVIII-494 p. in-8°, with Portrait. — Prix : 15 sh. (18 fr. 75).

M. Stephens méditait depuis longtemps de refaire l'histoire de la littérature galloise qu'il avait publiée en 1849 et qui est encore l'unique ouvrage sur la matière, ou peu s'en faut. Il comptait la refondre entièrement, d'autant que dans l'intervalle son opinion s'était modifiée sur bien des points, notamment sur la prétendue découverte de l'Amérique par le prince gallois Madoc, sur l'époque et l'origine des Triades et sur la

légende de Hu Gadarn; et il voulait y faire entrer la substance de nombreuses dissertations éparses dans les revues de Galles. C'eût été un nouvel ouvrage, par lequel M. Stephens aurait une fois de plus fait avancer d'un grand pas les études galloises. Il est mort avant d'avoir pu remplir cette tâche [1].

Cette nouvelle édition a donc surtout pour but de remettre dans le commerce un livre devenu rare et resté indispensable aux personnes qui étudient la littérature galloise; mais elle ne diffère pas essentiellement de la première, si ce n'est qu'on y a incorporé les corrections de détail et les notes écrites par Stephens sur son propre exemplaire. Le nom de M. Silvan Evans, qui a surveillé l'impression de cette édition, est une garantie de son exactitude.

Le principal intérêt de cette édition est dans la biographie de Stephens qui la précède. Elle fait connaître et aimer l'auteur dont la vie fut tout entière consacrée à un double travail, celui de la vie et celui de la science. Elle contient aussi maint détail curieux sur la vie littéraire du pays de Galles à laquelle Stephens fut activement mêlé dans toute sa carrière. En effet la plupart de ses travaux furent suscités par les *Eisteddfodau* ou concours littéraires du pays de Galles et quelquefois il prit part à ces concours comme juge. Il paraît étrange de dire (mais pourtant c'est l'histoire!) qu'un érudit comme Stephens, qui le premier débrouilla et raconta l'histoire littéraire de son pays, était regardé par beaucoup de ses compatriotes comme un traître à la patrie. Ces enthousiastes ignorants ne pouvaient lui pardonner de détruire des fables chères à leur vanité nationale, par exemple l'authenticité des Triades, l'ancienneté du bardisme gaulois, la découverte par le gallois Madoc de ce qui fut plus tard appelé l'Amérique. A cet égard, nous trouvons dans la biographie de Stephens un fait tristement caractéristique.

En 1858, un prix de 20 l. (500 fr.) avait été offert par l'Eisteddfod de Llangollen « au meilleur essai sur la découverte de l'Amérique au XIIe siècle par le prince Madoc ap Owen Gwynedd ». Stephens étudia la question avec sa critique ordinaire et arriva à la conclusion que toute cette histoire ne reposait sur aucune preuve historique. Il envoya au concours un essai dans lequel il soutenait — avec succès, à ce que jugèrent les hommes compétents — 1° que le prince Madoc n'avait jamais quitté son pays, et qu'il y était mort de mort violente; un barde avait été poursuivi pour l'avoir assassiné; 2° qu'aucune allusion à la découverte de l'Amérique ne paraît dans la littérature galloise jusqu'après

1. Cf. *Rev. celt.* II, 435.

l'époque de Christophe Colomb ; 3° que l'histoire des Indiens gallois ne reposait sur aucune preuve, et qu'un jeune Gallois du nom de Jean Evans avait en 1798 passé un hiver au milieu de ces prétendus descendants des compagnons de Madoc et qu'il n'avait trouvé chez eux ou dans leur langage aucune trace de rien qui fût gallois.

Quand on sut que cet essai avait été envoyé et que les juges (M. D. Silvan Evans était l'un d'eux) lui décernaient le prix, l'alarme fut grande parmi les celtomanes de l'Eisteddfod. A leur tête, Williams ab Ithel, que son patriotique courroux rendait intolérant, s'emporta contre l'idée que cet essai obtînt le prix, et même qu'il fût admis à concourir pour le prix. Cinq autres essais envoyés au concours soutenaient dans cette question l'affirmative chère aux cœurs patriotes du pays de Galles. La découverte de l'Amérique par Madoc devait être regardée comme un postulat, et quiconque la mettait en question était *ipso facto* exclu du concours. En vain les hommes sages (*pauci* quos æquus amavit Jupiter) s'opposèrent à ces prétentions intolérantes, en vain les juges du concours decernèrent le prix à Stephens, le comité de l'Eisteddfod, sous l'inspiration de Williams ab Ithel, refusa de donner le prix à Stephens pour ce motif qu'on ne pouvait admettre au concours un essai qui ne soutiendrait pas la découverte de l'Amérique par Madoc. Lorsque cette décision fut portée à la connaissance de l'Eisteddfod, Stephens, présent, se dirigea vers la tribune et demanda à dire quelques mots. Alors se passa une scène qui rappelle un peu (à cela près qu'elle ne fut pas tragique) l'exécution de Louis XVI : l'infortuné monarque voulait dire quelques paroles au peuple : Santerre couvrit sa voix d'un roulement de tambours. — Le président de l'Eisteddfod refusa la parole à Stephens, et comme celui-ci insistait, la musique, sur un ordre donné à l'orchestre, étouffa sa voix. Mais la mesure était trop violente : une partie de l'auditoire protesta, et Stephens put prononcer quelques mots. Il dit que l'Eisteddfod devait être une arène ouverte à la promulgation de la vérité, conformément à sa devise ordinaire *Gwyr yn erbyn y byd* (la vérité contre le monde !) : son ambition était d'être l'historien de la langue et de la littérature de son pays, et de s'en faire l'interprète auprès des savants étrangers, mais qu'il ne se laissait guider dans ses études que par l'amour de la vérité. Cette protestation, sortie du cœur de Stephens, fut sans effet. Les Celtomanes étaient maîtres de la place.

Nous avons raconté cette histoire, si longue qu'elle soit, non pas seulement parce qu'elle fait le plus grand honneur à Stephens, mais parce qu'elle montre les difficultés avec lesquelles on doit lutter dans les pays celtiques quand on apporte à nos études l'impartialité de l'esprit

scientifique. Les préjugés prennent le masque du patriotisme pour jeter l'anathème à la libre histoire.

On regrette de ne pas trouver à la fin de cette biographie l'indication des articles de Stephens disséminés dans les revues de Galles. Par contre, on nous donne la liste des travaux laissés en manuscrit par Stephens. Stephens a moins publié qu'il n'a écrit parce que ce ne sont pas toujours les meilleurs livres qui trouvent des éditeurs, et sa situation de fortune ne lui permettait pas de courir la chance de l'impression : la première édition de son Histoire de la littérature galloise a été publiée aux frais d'un grand seigneur ami des lettres, de Sir John Guest, le mari de la célèbre Lady Charlotte Guest. Si le pays de Galles n'a plus de Mécène, il nous semble qu'il serait possible de publier, par voie de souscription, les *Literary Remains* de Thomas Stephens, au moins ceux qui se rapportent à l'histoire et à la littérature du pays de Galles [1]. Il y va de l'honneur des lettres galloises.

Ce volume est orné d'un portrait de Stephens, d'après un buste d'une frappante ressemblance. C'est une tête d'un type vraiment gallois, et quiconque a vu Stephens y reconnaît au premier coup d'œil la bonhomie et la finesse un peu ironique de sa physionomie.

H. G.

Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire, par M. Georges Perrot, membre de l'Institut. XXIV-462 p. in-8°, avec planches. Paris, Didier, 1875. — Prix : 8 fr.

Si quelque chose peut montrer l'intérêt de l'archéologie entre les mains d'un érudit qui est en même temps écrivain et historien, ce sont bien les essais que M. P. a réunis dans ce volume. Plusieurs intéressent directement nos lecteurs. C'est d'abord l'étude de la disparition de la langue gauloise en Galatie, dont notre recueil a eu la primeur et que M. P. a augmentée d'un appendice de quelques pages. Dans cet appendice, M. P. étudie un texte de Pausanias qui lui avait échappé et où Pausanias (Lib. X, ch. 36, § 1) dit que les Gaulois établis au-dessus de la Phrygie nomment certain arbuste ὄς, nom où M. Granier de Cassagnac a voulu voir le nom celtique du houx. M. P. montre que cet arbuste est le chêne au kermès et que, eût-il été le houx, notre mot *houx* n'a rien à voir avec cet ὄς.

1. On ne voit pas en effet quelle utilité aurait la publication d'un mémoire sur les théories et les découvertes chimiques du baron Liebig; Stephens était pharmacien de profession.

Nous recommandons aussi à nos lecteurs qui s'intéressent à la mythologie populaire, l'étude relative aux croyances et superstitions populaires des Grecs modernes : ils y trouveront plus d'une analogie avec les croyances et superstitions de nos pays celtiques. Par exemple (p. 331), le pèlerinage à la Chapelle de la « Vierge à l'Hirondelle » et à la fontaine qui avoisine cette chapelle; cette eau a la réputation de guérir toutes les maladies. Le court tableau que M. P. donne de cette *panégyrie* pourrait être celui d'un *pardon* de Bretagne ou d'un *patron* d'Irlande. Le *caoine* Irlandais trouve son parallèle dans cette description de funérailles : « Rappelez-vous le XXIVe chant de l'Iliade, les lamentations d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène en face du cadavre d'Hector, les cris par lesquels les femmes troyennes répondent à ces derniers adieux, les gestes dont elles les accompagnent : quelle saisissante réalité prendra pour vous tout ce lugubre tableau si, voyageant en Grèce, vous êtes entré dans la maison d'un Maniote quelques heures après qu'il venait d'expirer. Vous l'aurez vu, revêtu de ses plus beaux habits, étendu, la figure fardée, sur sa couche funèbre au-dessus de laquelle sont suspendues ses armes; les femmes tout à l'entour, échevelées, le regard fixe, se levant l'une après l'autre pour apostropher le mort, lui saisir la main et le baiser au front, puis rappelant, d'une voix coupée par les larmes, ses vertus et ses exploits, lui reprochant d'avoir trop tôt quitté sa famille. Après chacun de ces discours où abondent les mouvements passionnés et qui prennent souvent comme d'eux-mêmes la forme rhythmique, les gémissements éclatent dans toute la maison, les bras se tordent, ils frappent les épaules et les poitrines nues. Quel commentaire des funérailles d'Hector et du *goos* homérique qu'un enterrement et un *myrologue* maniote ! » (p. 302).

Nous regrettons que le cadre de notre recueil ne nous permette que de signaler en passant d'autres parties de ce volume qui n'ont pas un moindre intérêt : le commerce de l'argent et le crédit à Athènes au IVe siècle avant notre ère, les peintures du Palatin et surtout l'art de l'Asie Mineure où M. P. ouvre un nouvel horizon à l'histoire de la civilisation en montrant dans les origines de l'art grec l'influence éducatrice de l'art asiatique, c'est-à-dire assyrien. Le lecteur que M. P. conduit si agréablement à travers toutes ces grandes ruines, reprochera pourtant à son guide de ne pas tout lui montrer, et d'avoir laissé maint essai en dehors de ce volume, par exemple celui sur la ville de Trèves : espérons que ce sera pour une seconde série de mélanges.

H. G.

Die Rœmischen Inschriften und Steinsculpturen des Museums der stadt Mainz, zusammengestellt von Dr Becker, xxiv-140 p. in-8°, Mainz, Victor v. Zabern, 1875.

Au point de vue de l'archéologie et des études gauloises, il serait très-précieux d'avoir des catalogues bien faits de toutes les collections d'antiquités et d'inscriptions. Cela serait surtout utile pour la France qui attend toujours le *Corpus* de ses inscriptions latines et dont les richesses épigraphiques et archéologiques sont comme si elles n'existaient pas, pour être mal ou point classées. Nous pourrions citer tel catalogue d'un de nos musées de province, riche en inscriptions et en monuments, dont on ne peut tirer aucun parti, tant les inscriptions sont inexactement reproduites! Le catalogue des inscriptions et antiquités romaines du musée de Mayence, que publie un archéologue bien connu de l'Allemagne rhénane, M. Becker, est à cet égard un modèle de clarté et de bon ordre autant que d'exactitude[1].

A peu d'exceptions près, les monuments décrits ont été découverts à Mayence ou dans ses environs; le catalogue se trouve ainsi former un répertoire archéologique du vieux *Mogontiacum*. Les objets décrits sont au nombre d'environ 450, dont 300 avec inscriptions. La plupart des inscriptions sont connues par le recueil de M. Brambach; plusieurs pourtant ont été découvertes depuis, et sont par conséquent à demi inédites. M. Becker a classé ces inscriptions en 1° monuments religieux, 2° monuments publics, 3° monuments funéraires, 4° monuments divers (marques de potier, tuiles avec inscriptions, objets en verre, en cuir, en serpentine, etc.). Pour chaque inscription, M. B. donne une description du monument, le texte de l'inscription avec sa lecture et une traduction, et la bibliographie; il reproduit en fac-simile les inscriptions mal aisément déchiffrables. M. B. a classé, dans une introduction étendue, tous les faits intéressants que renferme le catalogue, et il a fait suivre son travail de cette série de tables qu'on est habitué à trouver à la fin des recueils épigraphiques. Ce catalogue est en un mot un excellent ouvrage d'étude. Nous souhaitons qu'il soit connu de nos archéologues de province; ils verront comment doit être fait l'inventaire d'une collection archéologique, pour être fait avec méthode et pour servir au progrès de la science.

H. G.

1. M. Becker avait déjà publié une étude sur les inscriptions romaines de Mayence et des environs dans le tome II de la *Zeitschrift des Vereins zur Erforschung der rheinischen Geschichte und Archæologie zu Mainz.*

L'Art de l'Emaillerie chez les Eduens avant l'ère chrétienne, par J.-G. Bulliot et Henry de Fontenay, 44 p. in-8° avec 9 pl. Paris, Champion, 1875 (Extrait des Mémoires de la Société Eduenne. Nouv. sér., t. IV).

Nous ne pouvions mieux apprécier le curieux travail archéologique de notre collaborateur M. Bulliot qu'en reproduisant la note suivante du *Polybiblion :* « On sait depuis longtemps que, deux siècles après la conquête romaine, des émaux *champlevés* étaient fabriqués par les populations qui habitaient le sol de la Gaule. Le hasard des trouvailles rapproché du texte d'un auteur du troisième siècle de notre ère avaient fait jusqu'à présent considérer les ateliers de cette fabrication comme exclusivement fixés sur les bords de l'Océan. Les fouilles pratiquées avec tant d'intelligence et de persévérance par M. Bulliot sur le mont Beuvray, près d'Autun, c'est-à-dire sur l'emplacement de l'ancienne *Bibracte,* ont amené une découverte véritablement importante pour l'histoire de l'industrie gauloise. Désormais, la fameuse phrase de Philostrate ne doit pas s'appliquer seulement aux bords de l'Océan, mais à la Gaule entière, et l'existence de l'émaillerie doit y être reculée de plus de deux cents ans. Au cœur du département de Saône-et-Loire, M. Bulliot a mis au jour plusieurs ateliers d'émailleurs encore garnis de tous leurs ustensiles. Émaux, objets émaillés, instruments exhumés, tout cela a une date certaine. Un jeune chimiste, M. de Fontenay, a analysé et expérimenté l'émail découvert, et il explique, après les avoir reproduits, les procédés de fabrication. Les auteurs, MM. Bulliot et Henry de Fontenay, concluent ainsi : « L'émaillerie était pratiquée dans la Gaule antérieurement à l'ère chrétienne, et les Romains, lors de la conquête, trouvèrent cette industrie florissante dans le pays des Eduens. »

Le Temple du Mont de Sene, à Santenay (Côte-d'Or), par J.-G. Bulliot. Autun, 1874, 24 p. in-8° et xx planches.

Cette notice extraite comme la précédente des Mémoires de la Société Eduenne (nouv. série, t. III), a été lue à la Sorbonne au Congrès des Sociétés savantes de 1873 et nous avons déjà donné d'après cette communication (t. II, p. 286 et 508) l'inscription à Mercure découverte par M. Bulliot dans les ruines du plateau du Mont de Sene. M. B. donne ici l'histoire des fouilles faites sous sa direction. On découvrit les ruines et les fondations d'un temple dédié à Mercure comme l'indique l'inscription à ce dieu et les débris de statue où figurent ses attributs. Pourtant le temple contient deux sanctuaires, et semble par conséquent avoir été

disposé pour contenir deux cultes. M. B. pense que la divinité adorée à côté de Mercure était celle de la fontaine qui coule à côté et qui est encore regardée comme sacrée par les habitants du pays. M. B. décrit avec le plus grand detail les antiquités provenant de ces fouilles, murs, sculptures, debris de tout genre, et vingt belles planches permettent au lecteur de s'en rendre un compte exact. Ajoutons que le travail de M. Bulliot présente encore un autre intérêt que celui des découvertes archéologiques ; il donne quelques détails curieux sur les superstitions populaires qui s'attachent encore à ces lieux dejà consacrés par le culte des Gaulois. C'est un côté de la question que négligent trop souvent les archéologues pour qu'on ne félicite pas M. Bulliot de recueillir ces faits : ce sont des matériaux pour la mythologie celtique.

H. G.

Etudes historiques sur le Finistère, par R.-F. Le Men, archiviste du département, directeur du musée départemental d'archéologie. (Tiré à 300 exempl. Quimper, chez l'auteur, envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-poste.) 1875, 192 p. in-12.

M. Le Men a réuni dans ce volume, tiré à petit nombre, divers travaux d'histoire et d'archéologie bretonnes dont la liste indique l'intérêt : I. Découverte de Vorganium, capitale des Osismii ; note sur les *oppida* du cap Sizun. — II. Episodes des guerres de la Ligue en Bretagne. — III. Fouilles d'un tumulus dans la forêt de Carnoët, près Quimperlé. — IV. Le pillage du manoir de Mezarnou en 1594 ; mobilier d'un seigneur breton. — V. L'aguilanneuf. — VI. Sarcophage gallo-romain en plomb, découvert au Pouldu, commune de Clohars-Carnoët (Finistère). Le premier et le plus étendu de ces articles est un important travail sur la question si discutée de l'ancienne géographie de l'Armorique et M. L. a eu la satisfaction de voir plusieurs de ses propositions adoptées par la commission de la topographie des Gaules. En passant, M. L. M. montre, par l'histoire du nom de l'île de Sein, qu'on a eu tort d'identifier cette île avec la célèbre *Sena Insula* de Pomponius Mela, et il a le mérite de rectifier le premier une erreur généralement admise. Dans son article sur l'Aguilanneuf, M. L. combat quelques-unes des opinions fantaisistes qui en ont été données et il fait connaître, comme donnant peut-être la solution du problème, une chanson du XVIe siècle où figure l'expression *Acquit d'an neuf*. Le rapprochement est ingénieux sans être druidique, mais il ne nous a pas persuadé, et nous pensons que pour vider la question, il faudrait préalablement établir d'une façon complète la géographie et l'histoire de ce cri traditionnel. M. L. dans un article cite un

curieux exemple d'étymologie populaire qui mérite d'être noté. « Quand on se rend de Lannilis à Ploudalmézeau, on traverse une rivière assez large sur un pont appelé dans le pays par ceux qui parlent le français : *Passage de la Barbe-Noire.* » Ce pont est construit sur la rivière l'*Aber-Benoît,* d'où la transformation populaire ! « Si cependant cette transformation, dit judicieusement M. L., au lieu d'être relativement récente, avait été opérée il y a trois ou quatre siècles, il est fort probable que la *Barbe-Noire* eût été grossir le répertoire de ces problèmes philologiques dont la solution déroute les plus habiles. » M. L. nous apprend dans la post-face de son livre qu'il a été chargé d'éditer le cartulaire de Landévennec pour la collection des *Documents inédits de l'histoire de France.* Par la présence de nombreux noms bretons dans ce cartulaire, cette prochaine publication de notre savant collaborateur sera également importante pour la philologie et pour l'histoire de la Bretagne.

H. G.

Der Baumkultus der Germanem und ihrer Nachbarstæmme. Mythologische Untersuchungen von Wilhelm MANNHARDT. Berlin, Borntræger, 1875, xx-646 p. in-8. — Prix : 14 mk. (18 fr. 75).

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi ! qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.....

Ces beaux vers du *Poème de l'Arbre* de M. de Laprade nous revenaient à l'esprit en lisant l'ouvrage de M. Mannhardt, où nous retrouvons à l'état de croyance primitive ce sentiment de la personnalité de la nature. C'est, en effet, le privilége du poète de retrouver par intuition le sentiment premier de l'homme en face de la nature ; il voit encore la nature par l'imagination quand les autres hommes la voient par la raison. Les poètes sont les anciens des jours !

Le livre de M. est un des plus importants ouvrages de mythologie qui aient paru depuis longtemps ; et par la direction qu'il indique, il ouvre une voie nouvelle à ces recherches. Pendant longtemps on a cru que la science mythologique consistait principalement à suivre dans la religion, dans le culte, dans la poésie et dans les arts, l'histoire des grands personnages mythiques, qui sont les dieux principaux d'une époque ou d'un peuple ; on a cru qu'elle consistait à faire l'histoire des dieux qui ont un nom et une personnalité et dont l'ensemble forme un Panthéon. On commence à reconnaître que c'est là seulement le couronnement d'une mythologie et que le fond d'une religion — et nous enten-

dons par là l'ensemble des idées d'un peuple sur le surnaturel ou pour mieux dire sur la nature — se compose d'un nombre considérable de croyances particulières, d'usages traditionnels, de pratiques presque quotidiennes. Le plus souvent même, sous l'influence de religions ou d'idées nouvelles, ce qui était autrefois pratique religieuse se continue comme usage.

M. M. a entrepris de réunir et d'expliquer la mythologie des champs et des bois chez les peuples Indo-Européens. Le volume que nous annonçons n'est, quoique faisant un tout en lui-même, que la première partie de ce grand travail, et si d'après son titre : *Le Culte des Arbres des Germains et des races voisines*, il semble consacré à l'Allemagne presque seule, son importance s'étend bien au-delà. M. M., en effet, ne pouvait faire autrement que de partir de l'Allemagne. Ce qui importe en pareille matière, c'est d'avoir pour point de départ des collections complètes de légendes, pratiques, fêtes traditionnelles, etc., rapportées avec précision et dans tous leurs détails. Or, l'Allemagne est à peu près le seul pays où ce grand travail ait été fait d'une façon systématique et consciencieuse et il l'a été pour presque toutes ses provinces. Autour de cette masse précieuse, M. M. a groupé les faits analogues des pays voisins que lui ont fournis de trop rares ouvrages. Pour la France, il a eu principalement à sa disposition les *Mémoires de l'Académie Celtique* (recueil aujourd'hui oublié et dédaigné, mais utile magasin de traditions populaires, et deux ou trois ouvrages. C'eût été pourtant peu de chose s'il n'avait consulté la tradition vivante. Les événements de 1870 lui en ont fourni l'occasion. M. M. a interrogé et fait causer les prisonniers français que le sort de la guerre avait amenés en Allemagne, hommes de toutes les provinces et de tous les métiers, et il s'est fait avec ces interrogatoires toute une collection de superstitions et traditions de France. Ainsi, il nous apprend qu'il a recueilli tel usage de tel de nos villages, *mündlich von einem Kriegsgefangenem* « de vive voix d'un prisonnier de guerre ». Il y a là pour la science française une leçon dont nous devons tenir compte. Laisserons-nous aux Allemands le soin de faire ce qui est notre œuvre ? Nous leur devons la *Grammatica Celtica*, leur devrons-nous encore la *Mythologia Celtica ?*

Analyser ce gros volume si plein de faits précis et d'ingénieuses théories, serait une tâche longue et délicate. Nous nous bornerons à en résumer en quelques mots la pensée principale. L'homme croit voir une personne dans la plante, c'est-à-dire qu'il lui attribue, comme à la nature entière, une âme analogue à la sienne. Il conçoit donc l'arbre comme pensant, voulant, souffrant, souvent uni à lui-même par un lien sympathique et

secret. — Cette croyance se retrouve encore en récit dans nombre de contes populaires et en réalité dans divers usages, par exemple celui de planter un arbre à la naissance d'un enfant, et l'usage français (que le perspicace M. M. n'a pas oublié) de planter des *arbres de liberté* qu'on s'empresse de détruire, une fois tombé le régime dont ils étaient le symbole. Puis l'âme de l'arbre est conçue comme sortant de l'arbre, vivant et agissant par elle-même. Ainsi se forme toute une classe de personnages fantastiques que M. M. réunit sous les noms d'Esprits de la végétation tels que « les hommes sauvages », les « dames vertes » de la Franche-Comté, etc. A cet ordre d'idées se rattachent les fêtes de mai, sorte de mystère religieux dont le sens est oublié et où les *rois* et *reines de mai* représentent les génies mêmes de la végétation. Cet ordre de mythe s'unit avec celui des mythes solaires (auxquels M. M. ne nous semble pas dans ce cas donner la part qui leur appartient) dans les feux de mai, et surtout de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre. Un des chapitres les plus intéressants de M. M. (au point de vue de notre recueil) est celui où il traite des sacrifices humains par le feu chez les Gaulois, dont parlent César, Strabon et Diodore. Il voit là, avec M. Liebrecht, la forme ancienne de *feux* traditionnels de nos campagnes. Bon nombre de traditions et d'usages de France sont réunis (autant qu'il se pouvait) et commentés par M. M., tels que Valentins, dimanche des Brandons, croix de la Moisson, gerbe de la Passion, souche de Noël, etc. M. M. a aussi rapproché ici et là quelques traditions des peuples néo-celtiques.

Le défaut des théories mythologiques est le plus souvent de vouloir ramener tout ou presque tout à un système ; peut-être reprochera-t-on à M. M. d'avoir fait entrer trop de choses dans le développement mythique de la nature végétative. Mais lorsque les différents systèmes qui ont tous une part de vrai, mettront en présence les différents moments de la pensée mythologique, ils se compléteront et s'éclaireront en se restreignant les uns les autres. La religion des premiers hommes a certainement été complexe et ondoyante comme leur pensée même, et elle a reflété toutes les impressions qu'ils recevaient de la nature. Nous sommes persuadé qu'on finira par la reconstituer et ce sont des travaux comme le système grandiose de M. M. qui aideront à le faire, lors même qu'on n'adoptera pas toutes leurs explications de détail. La mythologie est un peu comme un miroir brisé : le premier qui en ramasse un fragment croit avoir l'ensemble parce que ce fragment reflète tout ce qu'on lui montre comme ferait le miroir entier. Mais un second en trouve un autre débris qui est tout aussi vrai et tout aussi fidèle. Cela tient à ce que, si le miroir est détruit, tous les morceaux en sont bons,

cherchons à les réunir, à les souder, nous aurons le miroir entier. De même, nous n'aurons plus la mythologie du soleil et de l'aurore, de l'éclair et du nuage, des plantes et des arbres, etc., nous aurons la mythologie tout entière.

H. G.

Contes populaires de la Grande-Bretagne, par Loys Brueyre. Paris, Hachette, 1875, XLVIII-382 p. in-8°.

La littérature populaire n'a pas encore été étudiée chez nous avec autant de zèle qu'à l'étranger. Les recueils de contes authentiques recueillis sur notre sol sont encore rares, et il en est d'excellents qui attendent encore des éditeurs. Sans être aussi riche que l'Allemagne en ce genre de littérature, la Grande-Bretagne a plusieurs collections de contes et superstitions populaires, et celle de notre collaborateur M. Campbell sur les Highlands d'Ecosse est un modèle de ce genre. Un écrivain qui tente d'intéresser notre public à cette forme traditionnelle et dédaignée de la littérature, M. Loys Brueyre, a eu l'heureuse idée de traduire en français les contes les plus caractéristiques des recueils d'Outre-Manche et nous ne saurions trop recommander son livre à ceux de nos lecteurs qui, ne pouvant aborder les recueils originaux, voudraient néanmoins se renseigner sur les récits légendaires des Anglais et des Celtes des Iles Britanniques. Le recueil de M. Campbell a naturellement fourni les principaux éléments, et après lui les récits irlandais de Kennedy et de Croker, le volume de Hunt pour la Cornouaille, Keightley pour l'Angleterre et quelques autres collecteurs ont été mis à contribution par M. Brueyre. Cette anthologie légendaire donne une idée assez exacte des récits légendaires des Celtes d'Outre-Manche; mais nous aurions voulu que les « récits relatifs aux héros d'Ossian » fussent plus nombreux et il nous semble qu'ils auraient pu être mieux choisis. M. B. accompagne chaque conte d'un court commentaire faisant connaître les contes et traditions similaires d'autres peuples. Dans une intéressante introduction, M. B. s'est attaché à démontrer l'intérêt des contes populaires au point de vue de la mythologie et de l'histoire morale de l'humanité, mais nous craignons qu'il n'ait poussé trop loin et forcé le système séduisant de l'interprétation mythologique. Il a esquissé en quelques pages les emprunts faits par les poètes anglais, et notamment par Shakespeare, aux traditions populaires de la Grande-Bretagne. M. B. se montre familier avec les sources britanniques de son sujet; notons pourtant qu'il présente à tort le pays de Galles comme étant « par excellence une contrée où les traditions populaires se sont conservées longtemps vivaces »

(p. XVIII, cf. p. X). Nos lecteurs savent qu'il n'en est rien. Dans un autre passage (p. XXXVI) M. B. parle des « triades galloises écrites du IVe au IXe siècle. » Nous serions curieux également de savoir à quelle source M. B. a pris cette tradition galloise et cornique où il est question des « anciens druides » (*sic*, p. 99).

H. G.

La Russie épique, étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois par Alfred RAMBAUD, professeur à la faculté des lettres de Nancy, membre de plusieurs sociétés savantes de Russie, XV-503 p. in-8. Paris, Maisonneuve, 1876. — Prix : 10 fr.

« La poésie populaire de Russie, nous dit M. Rambaud, comme celle des autres peuples de notre race, se divise en deux grands courants. Au premier appartiennent les chansons d'un caractère lyrique telles que les *koliadki* ou chanson de Noël, la chanson de la nouvelle année, de l'Epiphanie, de Pâques, de la Saint-Georges, de la Saint-Jean, celles qui célèbrent la mort de l'hiver, la naissance du printemps, le temps de la moisson et les autres vicissitudes de l'année, les chansons de fiançailles et de mariage, les complaintes de funérailles. Au second courant appartiennent les chansons épiques, celles qui célèbrent les héros, les anciens purs les tsars de la *Sainte Russie* et les grands événements de l'histoire nationale. »

Le premier courant de cette poésie populaire de la Russie a trouvé un historien en Occident dans M. Ralston et son beau livre *The songs of the Russian People.* Un des rares écrivains français qui étudient la Russie sans truchement, M. Rambaud, étudie aujourd'hui la partie historique, épique, de cette poésie. Cette étude n'est pas si étrangère à notre Revue qu'on le pourrait croire au premier abord, car la comparaison est aussi utile pour faire l'histoire et déterminer le caractère des traditions et des poésies populaires que pour établir les rapports et la filiation des langues. Sans doute il n'y a pas de comparaison directe à établir entre les ballades historiques vivant encore dans nos campagnes celtiques et les cantilènes épiques du peuple russe. M. R. explique fort bien comment l'état social de la Russie a conservé fidèlement dans le peuple la chanson nationale : c'est ainsi (que M. R. nous pardonne cette comparaison peu gracieuse, mais *topique !*) que les *toundras* glacées de la Sibérie ont conservé à nos naturalistes non pas des squelettes, mais de vrais cadavres de mammouth, comme embaumés par le froid. Mais il y a bien des points de rapport, qu'il est intéressant de noter, parce qu'ils montrent bien le

véritable caractère de la poésie populaire, celle qui n'a pas encore été retouchée par les lettrés, celle que fait et comprend le peuple. Ainsi ces détails de la vie moderne que les conteurs populaires mêlent sans penser à leur récit : par exemple lorsqu'on voit des héros écrire sur du papier timbré, ou encore, sur le point d'attaquer un dragon ou un géant, braquer sur lui une lunette d'approche (p. 19). Ainsi ces épithètes qui accompagnent invariablement certains mots (p. 27) ; ainsi ce que la langue russe appelle les *mots rouges*, c'est-à-dire les mots grossiers qui ne sont pas de mise dans la bonne société. Aussi en lisant dans le premier chapitre de M. R. l'histoire de Rybnikof, battant les grands chemins des régions du lac Onéga, se mêlant au peuple pour écouter ses chansons, réussissant, par sa bonhomie, à faire causer les paysans, écrivant sous la dictée des mendiants et des tailleurs, il nous semblait entendre raconter l'odyssée, à travers les campagnes bretonnes, d'un savant breton que nos lecteurs connaissent bien, et auquel la Bretagne devra d'avoir sauvé de l'oubli la meilleure partie de sa poésie populaire.

Il nous suffit d'indiquer ces quelques rapprochements pour montrer l'intérêt que l'ouvrage de M. R. a par endroits pour nos lecteurs. M. R. a partagé la chanson héroïque de la Russie en quatre groupes : « l'*épopée légendaire*, dont les héros se rattachent à la période des origines nationales, et où l'élément historique est assez faible ; l'*épopée historique*, dont tous les personnages principaux nous sont déjà connus par les monuments positifs, et qui forme comme une histoire légendaire, comme les fastes poétiques de la Russie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ; l'*épopée* qu'il a appelée *adventice*, parce qu'aucun de ses héros n'est né sur le sol russe, et qu'elle se compose de motifs empruntés plus ou moins directement aux épopées étrangères et renouvelée plus ou moins profondément par le génie russe ; l'*épopée petite-russienne* qui s'est développée dans une branche spéciale de la race russe et sous des influences historiques toutes particulières. » Cette littérature a été l'objet en Russie de nombreux et savants travaux. En nous résumant ces travaux dans un volume d'une attrayante lecture, M. R. a rendu service aux études historiques, en même temps qu'il écrivait un intéressant et curieux chapitre de l'histoire de la poésie héroïque et populaire [1].

H. G.

1. Il y a quelques théories aventureuses dans les explications et les commentaires de légendes et de mythes que M. R a empruntés à divers écrivains russes ; voir sur ce point l'article que M. L. Leger a consacré à cet ouvrage dans la *Revue critique* du 22 avril 1876. On trouvera d'utiles rapprochements dans le compte-rendu que M. de Puymaigre a donné au *Polybiblion* d'avril 1876, p. 330.

The Celt and the Teuton in Exeter, by Thomas Kerslake, of Bristol, 15 p. in-8°. — **Saint Ewen, Bristol and the Welsh Border circiter A. D. 757-926** (par le même), 38 p. in-8°. Bristol, Th. Kerslake, 1875.

Ces deux brochures ont pour auteur M. Thomas Kerslake, le libraire érudit de Bristol. La première est extraite de l'*Archæological Journal*, vol. XXX; l'auteur, en s'appuyant principalement sur les anciennes divisions paroissiales et sur la nationalité des saints leurs patrons, essaie de déterminer la topographie d'Exeter sous la domination saxonne. Cette ville était, suivant les témoignages historiques, partagée entre Bretons et Saxons. — La seconde, qui est un mémoire lu au Congrès tenu à Bristol en 1874 par l'Association archéologique de Grande-Bretagne, a pour but d'enlever à notre saint Ouen, archevêque de Rouen au VIIe siècle, le patronage d'églises de Bristol, de Gloucester et d'Hereford, placées sous l'invocation de « saint Ewen » et identifier ce saint Ewen avec un saint breton. L'argumentation de M. K. laisse place à bien des doutes, mais son travail n'en est pas moins intéressant au point de vue de l'hagiographie bretonne.

Traditions populaires de l'arrondissement de Poligny, par M. Ch. Thurrier (Extrait du Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny). Poligny, imp. Mareschal, 1875, 32 p. in-8°.

Cette brochure ne tient pas les promesses de son titre. M. Th. s'est borné à extraire des ouvrages de Monnier et quelques autres ce que ceux-ci ont donné sur les superstitions de l'arrondissement de Poligny. Il promet « une collection générale des *Traditions populaires de la Franche-Comté* qui formeront un recueil plus considérable peut-être que celui qui a été publié en deux volumes in-8° par les frères Grimm pour les contrées de l'Allemagne qu'ils ont explorées. » M. Th. désire par cette première publication provoquer la coopération de ses confrères de la Société d'agriculture, etc. de Poligny; mais il nous semble qu'il eût été mieux inspiré en donnant pour prémices de son futur recueil quelque chose de nouveau, par exemple quelques-uns de ces contes populaires qu'il mentionne dans sa préface.

Ereuna; or an investigation of the Etymons of words and names, classical and scriptural, through the medium of Celtic; together with some remarks on Hebræo-Celtic affinities, by a Celtophile. London, Williams and Norgate. VIII-176 p. petit in-8°.

Le titre de ce livre en dit assez l'esprit et la méthode pour qu'il soit inutile d'en faire la critique.

Congal, a Poem in five books, by Samuel Ferguson. London, Bell and Daldy.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

PÉRIODIQUES.

Archæologia Cambrensis, Jan. 1875. — This number opens with a tract (p. 1-17) on the history of « The Vaughans of Cors y Gedol » edited by Mr. W. W. E. Wynne. The same number also contains an able and interesting account of « Harlech Castle » by Mr. Wynne who is constable of the castle (p. 21-31). Mr. Barnwell contributes (p. 17-21) a valuable account with drawings of some Radnorshire Bronze Implements »; he complains that the curiosities of antiquity exhibited at the annual meetings of the society when they return to their owners get dispersed and their history lost. The « History of the Lordship of Maelor Gymraeg » is continued (p. 32-53), by Mr. Lloyd and is interesting as usual on account of the names it contains. Then follows the address made by the Dean of Chester to the Association in 1874 on « Chester Cathedral » (p. 54-62). Then comes a short paper (p. 63-69) on « Moated Castles » contributed by a well-known authority on the subject — he subscribes himself G. T. C. The number contains two more articles by Mr. Barnwell: one (p. 70-73) entitled « The Rhosnesney Bronze Implements » and the other (p. 74-86) on « Pembrokeshire Cliff-Castles » (p. 74-86), which he considers to have been « the *oppida,* or fortified towns, of the inhabitants of the district; » but at what time he does not say. However he compares them with those examined by Mr. Le Men, on the coast of Finistère. Incidentally Mr. Barnwell mentions « earthworks found more inland in the same county, locally known as *raths*, a term evidently borrowed from the Irish. » Now Irish *rath* is pronounced *rah* while the Pembrokeshire word, confined we believe to the English-speaking portion of the county, is *raith :* this together with the fact that raths and raiths differ in their construction makes it doubtful whether the words *rath* and *raith* are related as Mr. Barnwell is inclined to think. The rest of the number is devoted to correspondence and original documents.

April 1875. — The number begins with an article on « Harlech Castle », by G. T. C., p. 101-115 : this is followed by « Notes on the Archæology of the Wrexham Neighbourhood » by Mr. Thomas of Cefn, p. 116-125. Next comes an account by Mr. Wynn Williams of the « Presaddfed Urns » (p. 126-134). Mr. Rhys concludes his list of « Welsh Words borrowed from the Classical Languages » (p. 134-136). P. 137-145, are occupied by a valuable « Account of the Friary of Llanvaes, near Beaumaris, and of the Tomb of the Princess Joan, Daughter of King John, and Wife of Llewelyn, Prince of Wales »

by Mr. Bloxam. Next comes « The legend of St. Curig » detailed by Mr. H.W. Lloyd. He dates the landing of St. Curig near Aberystwyth « at a period of great antiquity, not later than, and possibly anterior, to the seventh century. » This we are not quite sure of, as it is hardly to be expected that his mother's name *Julitta* should become *Ilid* in Welsh at that date and not some form with *th*. « Notices on Watling Street », by Mr. H. L. occupy pages 164-171 — *Gwergloth* and *gwyrgloth* mean *gweirglodd* 'a meadow' and have nothing directly to do with *gwyrdd* 'green'. Next comes an article entitled « The St. Nicholas' Cromlechs and other Remains, near Cardiff », by Mr. J. W. Lukis (p. 171-185). The writer is we believe a respectable archæologist, but unfortunately this is not enough for him : he insists on etymologizing and telling his readers that *Caer-yrfa* means 'the field of arms' that *moen* is the word for stone — in what language we have no idea, — and that the Hindoos worship *Bhudda* as he is pleased to call him. Altogether this article is the worst of its kind which it has been our lot to read lately. In the correspondence a brief attempt is made to correct Mr. Brash's account of the Clydai inscribed stones. As to *Gurci* an error has escaped us in our account of the *Ar. Camb.*; p. 420 of the 2d volume of the *Revue Celt.* in the 11th line from the botton instead of « a great deal to say about *Gurci* as though it were *Gurci* » read « a great deal to say about *Gurci* as though it were *Curci*. »

July 1875. — This number opens with « Correspondence during the Great Rebellion » contributed by Mr. W.W. E.Wynne (p. 201-210) : he has in the same also a short account of an « Old Monument in Wrexham Church » (p. 266-268). The former is followed by a paper by Mr. Bloxam (p. 211-215), on « Sepulchral Monuments in Towyn Church, Merionethshire. » This and the following one (p. 215-220), by Mr. Davies of Moor Court on Roman Inscriptions at Lydney Park, Gloucestershire » were read at the Wrexham Meeting in 1874 — the most interesting of these inscriptions mentions the name of the god Nodens or Nudens and his temple. Next comes a short account (p. 220-223) of a « Camp on the Llanllechid Hill » by Mr. Elias Owen. Mr. Lloyd continues the History of Maelor Gymraeg (p. 224-240). Mr. Wynn Williams describes (p. 241-245) some « Natural Antiquities » among which he gives a drawing of what he calls a « nature graven boulder, near Llanerch y Medd » in Anglesey : it looks tantalizingly like an inscribed stone. Then comes a paper « On Prehistoric Remains in the Edwy Valley, Radnorshire » (p. 246-255), by a writer who signs himself R. W. B. This is followed (p. 255-266) by a paper by the late William Llewellin F. S. A. on « the Monastery of Pen Rhys, Rhondda Valley, Glamorganshire. » Mr. Barnwell has a short description, illustrated by a drawing, of « The Caergwrle Cup » occupying p. 268-274. This part of the number finishes with another of the papers read at the Wrexham Meeting on « Offa's Dyke » by Mr. W. Trevor Parkins (p. 275-280). In the correspondence Prof. Westwood gives his readers to understand that he is going on with his work on the Early Inscribed Stoms of Wales — we had almost despaired of it, so this intimation is most welcome.

October 1875. — The first paper in this number (p. 299-306) is « On Pillar-Stones in Wales » by Mr. Barnwell. « The evidence » we are here told « that the maenhir is or was nothing more than a tombstone, or a funeral monument is so extensive and so conclusive that it is unnecessary to discuss the question. » « Correspondence during the Great Rebellion » is continued (p. 307-324), by Mr. Wynne, and so is the History of Maelor Gymraeg by Mr. Lloyd (p. 325-339). Then comes a short article by R. W. B. on « Tommen Castle, Radnor Forest » (p. 339-341). This is followed by an account of « Excavations at Pant y Saer Cromlech, Anglesey » by Mr. Wynn Williams. « Twyn y Parc » is the subject of a paper by Mr. Hugh Prichard (p. 349-358). Next comes a brief account by Mr. Rhys of « Some of our Inscribed Stones » which he inspected in South Wales and Cornwall last September. They are nearly 30 in number and many of them new to the readers of the *Ar. Cambrensis* (p. 359-371). The last article is from the pen of Mr. Gaidoz : its subject is « The Name of the Welsh » (p. 372-375). His account of the fortunes of the name are highly curious and interesting. From the correspondence we learn that Prof. Westwood and Mr. Rhys, in the course of the Caermarthen Meeting, visited the Parcau stone and that the Professor admits that Mr. Rhys is perfectly right in reading it QVENVENDAN— FILI BARCVN— . In the account of the meeting already referred to, we have the address of the president, the Bishop of St. David's ; it is in many respects very instructive and we find that he still adheres to his theory of a Gaelic occupation of Wales. We are also rejoiced to find that Mr. Freeman laid due stress, in a telling speech, on the want of a reliable and critical history of Wales.

The celtic magazine, a monthly periodical devoted to the literature, history, traditions, etc., of the Celt at home and abroad. Inverness, A. and W. Mackenzie, 57, Church street. (Mensuel, 6 pence le n°).

La petite ville écossaise d'Inverness qui possède déjà la Société Gaélique dont nous avons plusieurs fois parlé (voir plus haut, p. 111), vient de voir naître une Revue celtique, le *Celtic Magazine*, fondé par MM. Alex. Mackensie et Alex. Macgregor. Ce recueil doit être consacré à l'histoire, à la littérature, aux antiquités, aux traditions, à l'état économique et social des Gaels d'Ecosse, et il s'occupera occasionnellement des autres branches de la famille celtique pour les faire connaitre au public d'Ecosse. C'est là un intéressant mais vaste programme. Le premier numéro contient une importante lettre de M. Campbell sur la question ossianique et une autre, en sens contraire, de M. Archibald Clark. Mais le second numéro nous fait désirer que les directeurs exercent une critique sévère sur ce qu'ils publient, car, à côté d'un article intéressant sur l'état de la controverse ossianique, nous trouvons un article de haute fantaisie sur les chants druidiques, par M. Ch. Mackay, l'auteur de ces lettres sur les mots celtiques dans Shahspeare, publiées il y a quelque temps par l'*Athenæum*. M. Ch. Mackay prétend expliquer par le celtique (et il entend par là le gaélique), les refrains, souvent sans signification, de chansons anglaises et françaises. Il nous suffira de

dire que le refrain français *La farira dondaine* est expliqué par lui comme signifiant : « Jour! aurore! veille au feu sacré sur la montagne du feu! » Nous désirons pour l'honneur et le succès du *Celtic Magazine*, qu'on ne rencontre plus dans ses pages de semblables élucubrations. — Le premier numéro du *Celtic Magazine* a paru en novembre 1875.

Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung, t. VIII, 3e livraison. M. Whitley Stokes y a donné (p. 304) une nouvelle édition de ses : *Some remarks on the Celtic additions to Curtius' Greek Etymology*. M. Rhys a déjà rendu compte de ce travail dans la *Revue celtique*, t. II, p. 321, et j'en ai parlé moi-même, *ibidem*, p. 425. Je n'y reviendrai pas. MM. Windisch et Whitley Stokes, d'accord sur un grand nombre de points, sont divisés sur d'autres. Le temps n'est pas encore venu de porter un jugement définitif sur ce différend scientifique dans lequel les deux parties sont, d'un côté, l'héritier de Zeuss et d'Ebel, de l'autre, un savant irlandais qui s'est fait une place exceptionnelle par sa connaissance étendue et approfondie des langues néo-celtiques. Nous n'avons qu'à gagner à lire et à relire les pièces de ce procès.—Les *Miscellanea* d'Ebel (p. 307) contiennent plusieurs observations relatives aux langues celtiques : le regrettable professeur admet que l'*a* initial de l'irlandais *ainm*, en breton *hano* « nom », est une lettre prosthétique telle que la lettre initiale du grec ὄνομα, comme je l'ai dit dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. II, p. 283, et que l'irlandais *óa*, *óam* sont le comparatif et le superlatif de *oc* = *iaouanc* = *juvencus* signifiant « jeune », doctrine que j'ai déjà soutenue dans la *Revue celtique*, t. II, p. 425-426. Enfin dans quelques lignes qu'on doit considérer comme son testament, Ebel recommande aux savants, qui consultent la *Grammatica celtica*, de ne pas oublier que ce volume se termine par dix-huit pages d'additions et de corrections, et que, si on ne tient pas compte de ces additions et de ces corrections, on s'expose à d'innombrables erreurs. Il termine par un supplément à ces corrections. Dans ce supplément nous remarquons la mention des gloses bretonnes nouvelles trouvées par M. Bradshaw, bibliothécaire de Cambridge, dans l'Eutychius et l'Ovide d'Oxford, qui ont déjà fourni des gloses publiées dans la *Gr. C.*², p. 1052-1054 et 1054-1059. Enfin Ebel annonce que, suivant le même M. Bradshaw, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler la capacité comme paléographe, les gloses de l'Eutychius d'Oxford et celles de Luxembourg, rééditées et si bien commentées par M. Rhys, dans la *Revue celtique*, t. I, p. 348, appartiennent au breton de France et non au dialecte gallois. Ainsi on trouve dans l'Eutychius la plus ancienne forme du breton *prederia* « avoir souci », en breton moyen *prederaff*: cette forme ancienne est *preteram* (perpendo). Je dois ajouter ici que M. Bradshaw, encouragé par l'adhésion d'Ebel, a, depuis, sous nos yeux, découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris des gloses bretonnes inédites dont les savants du continent ne soupçonnaient pas l'existence.

H. d'A. de J.

Zeistchrift fur vergleichenden Sprachforschung. T. XXII, dernier

cahier, M. Fick, p. 553, rapproche de l'irlandais *loch* « lac » les autres formes du même mot dans plusieurs langues de l'Europe.

T. XXIII, p. 121, M. K. Verner a réuni plusieurs exemples de *f* = *hv* ou χυ. On pourrait en rapprocher le breton armoricain *finv* « mouvement », en gallois *chwyf*, *fariel*, variante de *c'hoariel* « jouet », *fubu* variante de *c'houibu* « moucheron ». — L'étude de M. Paucker sur plusieurs suffixes latins, p. 138, touche à l'histoire de la dérivation dans les langues celtiques; nous citerons le suffixe *-tas -tátis*, en gallois *-dod*, en breton *-ded*, et les suffixes en *-llus*.

H. D'A. DE J.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, t. XXXV. 1re partie, p. 92. Note sur une sépulture antique, fouillée à Berru (Marne), en 1872, par E. de Barthélemy. Quatre planches sont jointes à ce mémoire. Cette sépulture, évidemment antérieure à l'époque romaine, est tout particulièrement intéressante à cause du casque conique qu'on y a trouvé. Ce casque est aujourd'hui conservé au musée de Saint-Germain.

2e partie (bulletin). — P. 55-58, discussions sur l'art du dessin chez l'homme des cavernes et sur la date de l'homme des cavernes. — P. 79. M. Sansas émet l'hypothèse que les mots du patois gascon, qui se retrouvent en breton armoricain, sont en règle générale d'origine celtique : exemple, le bordelais *costuma* « coutume » devrait s'expliquer par le breton *koz* « vieux » et *stumm* « usage ». — P. 98, note de M. Morel sur une sépulture antique de la Marne où un guerrier était enseveli avec son char : dans cette sépulture on a recueilli une coupe peinte d'une fabrique dont les produits sont fort communs en Toscane, en Sicile, en Grèce et jusqu'en Crimée; cette coupe remonte au plus tôt à l'an 250 av. J.-C. suivant M. de Witte. — P. 139. Réponse à M. Sansas par l'auteur du présent compte-rendu. — P. 151. Communication de M. Wescher sur un document où se trouve traduit par le grec ἄροτρον le substantif *arepo*[*s*] dont le mot si connu *arepennis* paraît dérivé.

H. D'A. DE J.

ROMANIA, T. IV, p. 253. Nouvelle étymologie d'aguilaneuf par M. Schuchardt. Le même savant, p. 246, admet que l'espagnol *pairol*, le provençal *perol* soit d'origine celtique : voir dans le vocabulaire cornique (*Gr. G.*², p. 1080), le mot *per* « chaudron » (cf. *Beitr.*, VIII, 44). — P. 358, M. Bugge propose une étymologie française pour le bas-breton *tartouz*, *hartouz* « mite ». Il a raison de dire que « goemon » est d'origine celtique, sauf un défaut de rigueur dans l'expression : c'est néoceltique qu'il faudrait dire. Le gallois *gwymon*, l'irlandais *feamuin* supposent une forme plus ancienne *vēmmōni-s*, qui, si elle avait pénétré dans la langue française par l'entremise du latin aurait reporté son accent sur la première syllabe et aurait été traité comme Rennes, de *Rēdónes*, Langres, de *Lingónes*. *Gouge* au contraire (p. 358-359) est bien d'origine celtique dans le sens précis du mot. — P. 453, nouvelle note sur le mot bas-latin *cata* dont il a été déjà question dans la *Revue celtique*, t. II, p. 139, 283.

T. V. P. 64. La dissertation de M. Thomsen sur le traitement d'*e* et d'*i* latin en français peut donner lieu à d'intéressants rapprochements avec les langues néo-celtiques. — M. Storm, p. 167, aurait pu comparer à l'espagnol *canasta* le breton *kanastel* ; p. 175, il donne sur le mot *comba* des observations intéressantes, auxquelles je ne trouve malheureusement rien de bien certain à ajouter : l'origine celtique de ce mot est vraisemblable sans avoir été jusqu'ici rigoureusement prouvée. H. D'A. DE J.

ROMANIA, Tome V, p. 82-107. — Contes populaires Lorrains recueillis dans un village du Barrois à Montiers-sur-Saulx (Vosges) ; avec des remarques par Emmanuel Cosquin. (Ce travail a été tiré à part en brochure). M. Cosquin qui avait résumé dans un article du *Correspondant* du 25 juin 1873, les travaux de M. Benfey sur l'origine des contes populaires Européens, entreprend la publication d'une série de contes populaires recueillis dans un village de Lorraine. Ce premier article contient trois contes : 1° *Jean de l'Ours*, forme d'un récit que M. C. retrouve en Allemagne, en Tyrol, en Russie, en Bretagne, (publié par M. Luzel, *Archives des Missions*, 5e sér., t. I), en Irlande (Kennedy, *Legendary fictions of the Irish Celts*, p. 43, *les Trois couronnes*), chez les Avares du Caucas, chez les Kariaines de l'Indo-Chine, et dans le *Siddhi-Kür* Kalmouk. 2° *Le Militaire avisé*, analogue à quelques contes Allemands. 3° *Le Roi d'Angleterre et son filleul*, que M. C. rapproche d'un conte grec d'Epire, du conte Breton *Trégont-à-Baris* publié par M. Luzel dans les *Archives des Missions*, d'un conte Sicilien et d'un conte Tartare. La collection de M. Cosquin doit une double valeur et à la fidèle simplicité du récit populaire et au commentaire dans lequel il montre une connaissance approfondie des recueils de contes publiés jusqu'ici. Nous espérons que cet article n'est que le premier d'une publication spéciale ; car la collection de M. C. prendrait un long temps à passer entière dans la *Romania*.

Ne quittons pas M. Cosquin sans signaler un article qu'il a publié dans le *Français* du 1er janvier 1875, sous ce titre : un conte de l'extrême Orient. C'est un conte des Kariaines, *l'Anneau magique*, qui présente de grandes analogies avec le conte Breton de *Bihanic* recueilli par M. Luzel (*loc. cit.*). M. C. a réuni dans cet article un grand nombre de contes qui traitent le même sujet ; et il nous apprend que, depuis, il en a trouvé une nouvelle variante dans un récit du pays d'Akwapim, chez les Achantis (Revue géographique de Pétermann, année 1856, p. 470). Il a également trouvé des récits analogues dans l'ouvrage de M. Radloff sur la littérature populaire des tribus Tartares de la Sibérie méridionale, t. I, p. 320, et t. III, p. 395. H. G.

REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DES DÉPARTEMENTS, 5e série, t. VIII. P. 107, rapport de M. A. Bertrand constatant que des fouilles faites à l'entour et au-dessous de deux dolmens, près de Menerbes (Vaucluse), ont amené la découverte de nombreux ossements. — P. 110, note de M. Deschamps de Pas sur un atelier de l'âge de la pierre dans le Pas-de-Calais. — P. 129 et suiv., com-

munications de M. Cournaut sur l'enceinte fortifiée du plateau de Tincry (Alsace-Lorraine), qui serait un lieu de refuge celtique. — P. 131, note du même sur des *torques* gaulois. — P. 326, rapport de M. A. Bertrand sur les fouilles du Mont Beuvray (*Bibracte*). — P. 328-364, compte-rendu de ces fouilles par M. Bulliot qui les dirige, et qui signale une foule de détails intéressants pour l'histoire de la civilisation gauloise. — P. 417, rapport de M. A. Bertrand sur une communication de M. Liénard relative à la station de Cumières (Meuse), âge de la pierre. — P. 451, rapport de M. E. de Barthélemy sur les grottes explorées par M. de Baye dans le département de la Marne. Suit le texte d'une communication de M. de Baye sur ce sujet. — P. 493, rapport de M. Quicherat sur une épée en fer à poignée de bronze, supposée gauloise, qui a été trouvée à Salon (Aube). Cette poignée est ornée d'une figure humaine, fait jusqu'ici sans exemple.

Sixième série, T. I. P. 104, rapport de M. Quicherat sur des communications de M. Cournaut concernant : une couronne d'or et un bracelet d'or provenant des tumulus d'Alsace et aujourd'hui au musée de Colmar, le refuge de Chaté (Meuse) et un groupe de pierre qui représente un cavalier terrassant un personnage fantastique (musée d'Epinal). — P. 164, communication de M. Deloye sur un cippe inédit du musée d'Avignon où se trouve la dédicace ALBORICE (cf. ALBORIGI). — P. 235, discours prononcé par M. Chabouillet à la séance générale des Sociétés savantes, le 3 avril 1875. Nous signalerons dans ce discours ce qui concerne le mot *esuvius*, p. 238-239, les monuments dits celtiques d'Afrique, p. 245, le temple de Mercure *dumiates*, p. 248-255. — P. 350, compte-rendu, par M. Chabouillet, des lectures faites à la section d'archéologie. On y remarque, p. 384-388, une savante dissertation sur *Solima*, *Solimara* et *Solimariaca*. M. Chabouillet proteste avec raison contre la manie des étymologies chez des travailleurs pleins de bonne volonté, mais trop hardis, comme M. Ragon qui a inventé le mot gaulois *uggade*, signifiant « frontière » (p. 356), comme M. H. Mathieu et M. Brun qui ont trouvé une étymologie celtique au nom de la ville de Nice, en grec Νίκαια (p. 376).

H. D'A. DE J.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. — Janvier 1875. — P. 6-21, abbé Duchesne : Une invasion gauloise en Macédoine, en l'an 118 avant J.-C. (Publication d'une inscription grecque inédite, trouvée près de Salonique, qui fournit un nouveau document pour l'histoire des Gaulois Scordisques.) — P. 30-42, R. Mowat : Note sur un groupe d'inscriptions relatives au culte de Mercure en Gaule, cf. post-scriptum dans le n° de février, p. 131 ; (malgré son titre modeste de note, cet article est une étude approfondie où l'auteur a réuni tous les faits relatifs au culte de Mercure Arverne). — P. 52-57. H. d'Arbois de Jubainville. Les Tamh'ou et les Celtes. (M. d'A. de J. combat l'identification de ces deux peuples proposée précédemment par M. Devéria, parce que d'après lui les Celtes n'auraient pas traversé les Pyrénées plus de 600 ans avant notre ère ; ils n'auraient, par conséquent, pas pu passer en Afrique mille ans plus tôt, date

des monuments Egyptiens où il est question des Tamahou. Ceux-ci seraient des « Lybiens ». Mais que faut-il entendre par ce nom qui désigne incontestablement une race blonde et septentrionale étrangère à l'Afrique, et par conséquent Européenne? Il faut aussi tenir compte des noms de fleuve de la Mauritanie identifiés ici même par M. Pictet comme gaulois). — P. 89. La chronique mentionne la découverte d'antiquités dans les terrains de l'ancienne source à Bourbonne-les-Bains, et entre autres une inscription BORVONI ET DAMONAE. — Février. P. 78. Le Men. ; l'emplacement de Vorgium, découverte de Vorgium (Carhaix); article important pour la géographie Gallo-Romaine de la Bretagne, avril. — P. 244-253. Al. Bertrand : Le Casque de Berru, (étude sur un casque récemment découvert dans une tombe probablement gauloise, remarquable par sa forme conique et par son ornementation). — Mai : p. 281-303. Al. Bertrand. Les Gaulois, avec un post-scriptum dans le n° de juin, p. 391-394 (expose sur l'ethnographie et l'histoire de la race gauloise des théories que nous aurons l'occasion d'exposer et de discuter quand paraîtra l'ouvrage annoncé de M. Bertrand, *Archéologie Celtique et Gauloise*. Disons dès aujourd'hui que M. B. apporte des faits archéologiques très-importants et dont les historiens devront tenir compte). — P. 325-329, H. d'Arbois de Jubainville, Vasso-Galeti : (Dissertation ingénieuse sur le nom *Galate*, mais qui ne prouve pas qu'on ait ce nom dans le terme mythologique, titre de l'article). — Juillet, p. 4-18 : H. d'Arbois de Jubainville : Les Celtes, les Galates, les Gaulois (observation sur l'article précité de M. Bertrand ; l'hypothèse d'un *Ambigatos Biturix* (p. 7) nous semble peu vraisemblable. Il ne nous paraît pas non plus vraisemblable que le Druidisme ait été apporté de Bretagne en Gaule, comme le pense M. d'A. de J. avec César. M. d'A. de J. traite avec détails et nombreuses citations la question du sens historique des mots *Galli* et Γαλάται.) — Septembre, p. 138-142, O. Montelius : Les rochers sculptés de la Suède ; cet article se continue dans le n° d'octobre, p. 205-210 ; articles descriptifs avec gravures. — 143-146. Paul du Chatellier, Tumulus de Renongat en Plovan (Finistère), reproduction de l'article du Bulletin Monumental mentionné plus bas. — 171-173, A. Castan : Les Déesses-Mères en Séquanie, avec gravure (note sur un morceau de sculpture découvert en 1875 à Besançon et représentant deux femmes où M. Castan croit reconnaître des Déesses-Mères). — Octobre, p. 211-223 : H. d'Arbois de Jubainville. Les Liguses, vulgairement dits Ligures ; ce travail se continue dans les n°s de novembre et de décembre. Il doit former le ch. VII de la 2e partie d'un livre encore inédit de M. d'A. de J., intitulé *les premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité*. — P. 246-258, Al. Bertrand : Rapport sur les questions Archéologiques discutées au Congrès de Stockolm; ce rapport se continue dans les n°s de novembre et décembre, il a également été publié dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires* traite plus particulièrement des origines de la civilisation scandinave et de la question de l'introduction des métaux en Europe). — P. 264. Nous trouvons dans la chronique le texte d'une inscription d'un autel votif, trouvé par M. Bulliot à Monthelon, près Autun :

DEOAPOL
LINIGRAN
NOAMAR
COLITAN
VERANVS
TILANDE
V S L M

Décembre 359-372, R. Mowat : Le temple *Vasso-Galate* des Arvernes et la Dédicace *Mercurio Vassocaleti :* (M. M. donne en fac-simile la lecture du nom du temple Arverne dans tous les manuscrits de Grégoire de Tours, et un dessin de l'inscription de Bittburg d'où il résulte qu'il faut lire *Vassocaleti* et non *Vasso-Galeti.* M. M. émet l'hypothèse très-vraisemblable que dans Grégoire de Tours *Vasso Galate* est employé et compris comme nom de lieu : c'est ainsi que nous disons *Notre-Dame*, *les Petits-Pères*, etc. Mais il nous semble difficile de séparer le *Vasso-Galate* de Grégoire de Tours du *Vassocaleti* de l'inscription de Bittburg. La première forme ne peut être qu'une déformation de la seconde, par fausse analogie, soit chez le peuple à l'époque où écrivait Grégoire, soit chez Grégoire lui-même.) — P. 383-387, J. de Witte: le Dieu Tricéphale Gaulois. (Plusieurs monuments gaulois représentent un personnage barbu et âgé, à triple visage. M. de Witte le rattache au mythe de Géryon, précédemment étudié par lui.)

H. G.

Bulletin monumental, ou collection de mémoires sur les monuments historiques de France. Tours, Bouserez (Paris, Dumoulin). Un numéro paraît toutes les six semaines. Prix de l'abonnement : 15 fr. par an pour la France, 18 fr. pour l'étranger. — Cette revue est l'organe de la Société française d'Archéologie fondée par l'actif et regretté M. de Caumont; elle est maintenant publiée par le nouveau directeur de la Société, M. Léon Palastre.

5e sér., t. III (41e de la collection), n° 1. — P. 24-39 : Huart, Recueil d'inscriptions inédites du musée d'Arles; inscriptions funéraires de l'époque Gallo-Romaine. — P. 86-95, article de M. Mowat sur les *Monuments épigraphiques de Bavai*, de M. Ern. Desjardins (cf. *Rev. Celt.*, II, 256); M. Mowat propose quelques corrections aux lectures des marques de potier de Bavai. — Id., n° 2. — P. 128-134 : Huart, recueil d'inscriptions inédites du musée d'Arles (fin; inscriptions chrétiennes). — Id., n° 6, p. 557-568 : Mowat, lettre à M. A. de Longpérier sur la restitution de la statue colossale de Mercure, exécutée par Zénodore pour les Arvernes (forme un utile complément aux articles publiés par M. Mowat dans la *Revue Archéologique* sur le culte de Mercure en Gaule). M. Mowat publie une nouvelle inscription du Mercure Arverne découverte il y a quelques années dans les environs de Ruremonde (Hollande) :

MERCVRIO
ARVERNO
D *barré.* D. IRMIDIVS
AR. PO. E V.

Mercurio Arverno D(ecimus Irmidius ar(am) po(suit) e(x) v(oto). L'intérêt que présente le monument ne réside pas uniquement dans cette inscription. Trois de ses faces sont ornées de bas-reliefs que décrit M. Mowat. M. M. pense que l'attitude donnée au Dieu sur le bas-relief est celle de la statue faite par Zénodore.

Id., n° 7. — P. 589-600 : Huart, inscriptions inédites du musée d'Arles (supplément; donne les inscriptions des marques de potier de ce musée).

5e sér., t. IV (42e de la coll.), n° 2. — P. 101-114 : Paul Du Chatellier, fouilles des tumulus de Plovan (Finistère). Une des pierres formant paroi d'une chambre dans le tumulus de Renongat porte des figures gravées ; elle est représentée dans une gravure. L'auteur dit à ce propos : « Cette pierre est, je crois, jusqu'à ce jour, la seule dans les monuments mégalithiques du Finistère qui présente des figures gravées, et elle a cela de remarquable que, trouvée sur le littoral, elle vient confirmer l'observation faite dans le Morbihan, où on ne cite pas un seul dolmen éloigné de la côte sur lequel on ait remarqué des ornementations ou des signes lapidaires. »

La Société française d'Archéologie tient tous les ans un Congrès dans les différentes villes de France, et chacun de ces congrès fournit une occasion d'inventorier et d'étudier les monuments de la région, et donne lieu à un gros volume.

Voici les principaux articles, relatifs à nos études, que renferme le volume du congrès de Châteauroux, tenu en 1873 : Les monuments celtiques de l'arrondissement du Blanc, par M. l'abbé Voisin. Comme beaucoup d'écrivains de province, l'auteur, au lieu de s'en tenir à un inventaire sobre et précis des monuments qu'il décrit, croit devoir traiter la question des monuments de pierre en général! Il y a là bien des pages inutiles). Le Bronze dans l'Ouest de l'Europe aux temps préhistoriques, par M. de Cessac; — des marges, mardelles ou margelles, par M. Guillard; — Recueil des inscriptions Gallo-Romaines des départements du Cher, de l'Indre, d'Indre-et-Loire, de Loir-et-Cher et de la Nièvre, par M. Buhot de Kersers; — Note à propos d'une statuette chinoise trouvée à Argenton, par M. l'abbé Voisin. Cette statuette aurait été trouvée dans des substructions Gallo-Romaines (?); non-seulement on n'en donne pas la représentation, mais la note de M. l'abbé Voisin ne contient pas une seule ligne de description! Elle se borne à des considérations générales sur les relations des Chinois avec les Romains). Une œuvre aussi ancienne de l'art chinois serait fort curieuse. Une découverte de ce genre manque à l'*Antiquaire* de Walter Scott.

Le volume de la 41e session tenue à Agen et à Toulouse en 1874, contient, entre autres articles, les suivants : Antiquités Gallo-Romaines du département de Lot-et-Garonne, par M. Tholin; — Mémoire sur les ouvrages de fortification des oppidum Gaulois de Murcens, d'Uxellodunum et de l'Impernal (Luzech) situés dans le département du Lot; — Collection de M. le baron d'Agos, à Tibiran, Hautes-Pyrénées (cette collection est riche en monuments épigraphiques, et particulièrement en inscriptions votives). — Ce volume contient aussi divers articles sur les voies romaines et sur une borne milliaire de la région.

Que le Directeur de la Société française d'Archéologie nous permette de lui

demander de donner à la fin de chacun de ces volumes une table qui permette de retrouver dans tout le volume les diverses classes d'antiquités y-mentionnées. Cette table se composerait d'articles comme : temples Gallo-Romains, statues de divinités, bornes milliaires, inscriptions, etc. Pour se rendre compte de ce que contiennent les volumes, on est forcé de les feuilleter de la première page à la dernière. La vie de l'érudit est courte; il faut autant que possible lui faciliter la besogne. H. G.

Revue de l'Instruction publique en Belgique. — Nouv. sér., t. XVIII, 6e livraison, p. 408-411. Godefroi Kurth : Quelle est l'étymologie d'Arduenna? — Il faut que la *Grammatica Celtica* n'ait pas encore pénétré en Belgique pour que des étymologies comme celles de M. Godefroi Kurth trouvent place dans un recueil aussi estimable. « Le Celtique nous offre le mot *gwenn* qui signifie *marécage, flaque d'eau* (sic !) et en prenant *ar* pour l'article, nous trouverons que *Ardenne* signifie *le marais*, comme *Armorique* signifie *le rivage*. » Quant à *Fagne* et à *Veen*, M. K. les rattache directement à son *gwenn* « marécage. » Nous renvoyons l'écrivain belge à Zeuss et aux *Mémoires de la Société de Linguistique*.

Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, séances des 18 novembre et 2 décembre 1875 : Sur les origines des Bohémiens ou Tsiganes, les Tsiganes de l'âge du bronze, par M. Paul Bataillard, avec une réponse de M. Gabriel de Mortillet (a été tiré à part en une brochure de 48 pages in-8°, en vente à la librairie Leroux). Dans le cours de ses études sur les Tsiganes ou Bohémiens, M. Bataillard est venu à penser que ceux-ci ne sont pas arrivés en Europe seulement au moyen âge, comme on le croit généralement, mais qu'ils y existaient dès l'antiquité. Il émet l'hypothèse que ce sont peut-être eux qui ont introduit les métaux dans l'Europe occidentale et septentrionale. Plusieurs archéologues pensent que le bronze est en Europe une importation étrangère, l'un le faisant venir du Caucase, l'autre de l'Inde, etc. Dans l'opinion de M. B., c'est par l'entremise des Tsiganes que cette importation aurait eu lieu. M. B. donne des détails sur le commerce et les pérégrinations des Tsiganes contemporains qui sont d'autant plus intéressants que dans ce peuple resté primitif, ils montrent une vie nomade toute primitive, et un mode de rapports internationaux dont seuls ils ont conservé la tradition. H. G.

CHRONIQUE.

M. Renan sur Tréguier. — M. Whitley Stokes et l'Académie d'Irlande. — M. Eug. Müntz sur l'origine de l'entre-lacs irlandais. — Projet de recueil sur la Numismatique gauloise. — Cours de philologie celtique dans les Universités allemandes. — La chaire de philologie galloise à l'Université d'Aberystwyth. — La philologie celtique à Oxford ; — et à Edimbourg. — Les revenants et les gendarmes à Lanmeur. — Un académicien français sur l'île de Man. — Un projet de revue de mythologie française. — La bibliographie de la Gaule de M. Ruelle.

Dans son n° du 15 mars 1876, la *Revue des Deux-Mondes* a publié, sous le titre de *Souvenirs d'Enfance*, *le Broyeur de lin*, une charmante étude de mœurs bretonnes, signée du nom de M. Renan. C'est une bonne fortune pour les amis de la poésie celtique, quand l'éminent écrivain se repose de ses grands travaux dans le pays et dans les souvenirs de son enfance. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici le tableau de la ville de Tréguier :

Tréguier, ma ville natale, est un ancien monastère fondé dans les dernières années du ve siècle par saint Tudwal ou Tual, un des chefs religieux de ces grandes émigrations qui portèrent dans la péninsule armoricaine le nom, la race et les institutions religieuses de l'île de Bretagne. Une forte couleur monacale était le trait dominant de ce christianisme britannique. Il n'y avait pas d'évêques, au moins parmi les émigrés. Leur premier soin, après leur arrivée sur le sol de la péninsule hospitalière, dont la côte septentrionale devait être alors très-peu peuplée, fut d'établir de grands couvents dont l'abbé exerçait sur les populations environnantes la cure pastorale. Un cercle sacré d'une ou deux lieues, qu'on appelait le *minihi*, entourait le monastère et jouissait des plus précieuses immunités.

Les monastères, en langue bretonne, s'appelaient *pabu*, du nom des moines (*papæ*). Le monastère de Tréguier s'appelait ainsi *Pabu-Tual*. Il fut le centre religieux de toute la partie de la péninsule qui s'avance vers le nord. Les monastères analogues de Saint-Paul de Léon, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Saint-Samson, près de Dol, jouaient sur toute la côte un rôle du même genre. Ils avaient, si on peut s'exprimer ainsi, leur diocèse ; on ignorait complétement dans ces contrées séparées du reste de la chrétienté le pouvoir de

Rome et les institutions religieuses qui régnaient dans le monde latin, en particulier dans les villes gallo-romaines de Rennes et de Nantes, situées tout près de là.

Quand Noménoé, au IXe siècle, organisa pour la première fois d'une manière un peu régulière cette société d'émigrés à demi sauvages, et créa le duché de Bretagne en réunissant au pays qui parlait breton la *marche de Bretagne,* établie par les carlovingiens pour contenir les pillards de l'ouest, il sentit le besoin d'étendre à son duché l'organisation religieuse du reste du monde. Il voulut que la côte du nord eût des évêques, comme les pays de Rennes, de Nantes et de Vannes. Pour cela, il érigea en évêchés les grands monastères de Saint-Paul de Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Dol. Il eût bien voulu aussi avoir un archevêque et former ainsi une province ecclésiastique à part. On employa toutes les pieuses fraudes pour prouver que saint Samson avait été métropolitain ; mais les cadres de l'église universelle étaient déjà trop arrêtés pour qu'une telle intrusion pût réussir, et les nouveaux évêchés furent obligés de s'agréger à la province gallo-romaine la plus voisine, celle de Tours.

Le sens de ces origines obscures se perdit avec le temps. De ce nom de *Pabu-Tual, Papa-Tual,* retrouvé, dit-on, sur d'anciens vitraux, on conclut que saint Tudwal avait été pape. On trouva la chose toute simple. Saint Tudwal fit le voyage de Rome ; c'était un ecclésiastique si exemplaire que naturellement les cardinaux, ayant fait sa connaissance, le choisirent pour le siége vacant. De pareilles choses arrivent tous les jours... Les personnes pieuses de Tréguier étaient très-fières du pontificat de leur saint patron. Les ecclésiastiques modérés avouaient cependant qu'il était difficile de reconnaître dans les listes papales le pontife qui avant son élection s'était appelé Tudwal.

Il se forma naturellement une petite ville autour de l'évêché ; mais la ville laïque, n'ayant pas d'autre raison d'être que l'église, ne se développa guère. Le port resta insignifiant ; il ne se constitua pas de bourgeoisie aisée. Une admirable cathédrale s'éleva vers la fin du XIIIe siècle ; les couvents pullulèrent à partir du XVIIe. Des rues entières étaient formées des longs et hauts murs de ces demeures cloîtrées. L'évêché, belle construction du XVIIe siècle, et quelques hôtels de chanoines étaient les seules maisons civilement habitables. Au bas de la ville, à l'entrée de la grand'rue, flanquée de constructions en tourelles, se groupaient quelques auberges destinées aux gens de mer.

Ce n'est que peu de temps avant la révolution qu'une petite noblesse s'établit à côté de l'évêché ; elle venait en grande partie des campagnes voisines. La Bretagne a eu deux noblesses bien distinctes. L'une a dû son titre au roi de France, et a montré au plus haut degré les défauts et les qualités ordinaires de la noblesse française ; l'autre était d'origine celtique et vraiment bretonne. Cette dernière comprenait, dès l'époque de l'invasion, les chefs de paroisse, les premiers du peuple, de même race que lui, possédant par héritage le droit de marcher à sa tête et de le représenter. Rien de plus respectable que ce noble de campagne quand il restait paysan, étranger à l'intrigue et au souci de s'enrichir ; mais quand il venait à la ville, il perdait presque toutes ses qualités, et ne

contribuait plus que médiocrement à l'éducation intellectuelle et morale du pays.

La révolution, pour ce nid de prêtres et de moines, fut en apparence un arrêt de mort. Le dernier évêque de Tréguier sortit un soir par une porte de derrière du bois qui avoisine l'évêché et se réfugia en Angleterre. Le concordat supprima l'évêché, la pauvre ville décapitée n'eut pas même un sous-préfet. on lui préféra Lannion et Guingamp, villes plus profanes, plus bourgeoises; mais de grandes constructions, aménagées de façon à ne pouvoir servir qu'à une seule chose, reconstituent presque toujours la chose pour laquelle elles ont été faites. Au moral, il est permis de dire ce qui n'est pas vrai au physique : quand les creux d'une coquille sont très-profonds, ces creux ont le pouvoir de reformer l'animal qui s'y était moulé. Les immenses édifices monastiques de Tréguier se repeuplèrent; l'ancien séminaire servit à l'établissement d'un collége ecclésiastique très-estimé dans toute la province. Tréguier, en peu d'années, redevint ce que l'avait fait saint Tudwal treize cents ans auparavant, une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère, où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité.

C'est dans ce milieu que se passa mon enfance, et j'y contractai un indestructible pli. Cette cathédrale, chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible, me faussa tout d'abord. Les longues heures que j'y passais ont été cause de ma complète incapacité pratique. Ce paradoxe architectural a fait de moi un homme chimérique, disciple de saint Tudwal, de saint Iltud et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application. Je contractai de bonne heure contre la bourgeoisie une antipathie instinctive, que ma raison depuis a réussi à combattre. Quand j'allais à Guingamp, ville plus laïque, et où j'avais des parents dans la classe moyenne, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante à qui je lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du xve siècle qui y sont couchées : je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme, avec leurs levrettes à leurs pieds et leurs grands flambeaux de pierre à la main.

Les environs de la ville présentaient le même caractère religieux et idéal. On y nageait en plein rêve, dans une atmosphère aussi mythologique au moins qu'à Bénarès ou à Jaguernat. L'église de Saint-Michel, d'où l'on apercevait la pleine mer, avait été détruite par la foudre, et il s'y passait encore des choses merveilleuses. Le jeudi saint, on y conduisait les enfants pour voir les cloches aller à Rome. On nous bandait les yeux, et alors il était beau de voir toutes les pièces du carillon, par ordre de grandeur, de la plus grosse à la plus petite, revêtues de la belle robe de dentelle brodée qu'elles portèrent le jour de leur baptême,

traverser l'air pour aller, en bourdonnant gravement, se faire bénir par le pape. — Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, était la charmante vallée du Tromeur, arrosée par une ancienne divonne ou fontaine sacrée, que le christianisme sanctifia en y rattachant le culte de la Vierge. La chapelle brûla en 1828 ; elle ne tarda pas à être rebâtie, et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien dans cette circonstance la fidélité qui est le fonds du caractère breton. La statue neuve, toute blanche et or, trônant sur l'autel avec ses belles coiffes neuves, ne recevait presque pas de prières ; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné : tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la Vierge neuve, on eût cru faire une infidélité à la vieille.

Saint Yves était l'objet d'un culte encore plus populaire. Le digne patron des avocats est né dans le *minihi* de Tréguier, et sa petite église y est entourée d'une grande vénération. Ce défenseur des pauvres, des veuves, des orphelins, est devenu dans le pays le grand justicier, le redresseur de torts. En l'adjurant avec certaines formules, dans sa mystérieuse chapelle de *Saint-Yves-de-la-Vérité*, contre un ennemi dont on est victime, en lui disant : « Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore, » on est sûr que l'ennemi mourra dans l'année. Tous les délaissés sont ses pupilles. A la mort de mon père, ma mère me conduisit à sa chapelle et le constitua mon tuteur. Je ne peux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré mes affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de mes intérêts ; mais je lui dois mieux que cela ; il m'a donné contentement qui passe richesse et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce jour.

Le mois de mai, où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au *minihi* ; les paroisses, précédées de leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins ; on faisait alors embrasser les croix en signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée ; mais, s'il y avait dans la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni. — Un clerge sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre.....

***

Dans notre avant-dernier numéro (t. II, p. 430) nous avons publié une lettre où M. Whitley Stokes relevait de graves erreurs dans l'édition lithographique du *Lebor na huidre*, publiée sous les auspices de l'Académie irlandaise. Un peu plus tard, nous recevions, mais trop tard pour l'insérer dans le n° 8, ces quelques lignes de *Corrigenda :*

Revue Celtique II. 430. The first item of the list of corrections of the lithographic copy of Lebar na huidre should be omitted. The ms. has (erroneously, of course) ahaim*s*i*d*e. The next item should be *foenici* (with a dotted *f*) not f*h*oenici. *Per contra*, add to the list :

69. b. 41 Facs. m̄assumé ms. massumé 'if it be I.'
70. b. 42 — dorochar — dorochair 'cecidit.'

In 69. b. 41 there *is* a stroke over the *m* as given in the facsimile; but it is in quite modern ink, and should not have been reproduced.

W. S.

Ces lignes mêmes étaient composées quand nous reçûmes de l'Inde une brochure intitulée : *Remarks on the fac-similes published by the Royal Irish Academy; a Letter to the Chairman of the Committee of Polite Literature and Antiquities,* by Whitley Stokes, vice-president of the Philological Society and honorary member of the German Oriental Society, 24 p. in-8°, Simla, 1875.

C'est une réplique à une réponse faite par l'Académie d'Irlande aux critiques de M. Stokes publiées par la *Revue Celtique*. Cette réponse ne nous a pas été adressée, et nous n'avons pas à Paris occasion de la lire. Mais, si nous en jugeons par l'examen détaillé auquel l'a soumise M. Stokes, c'est une bien pauvre défense, et en vérité l'Académie d'Irlande ne peut, en cette circonstance, que plaider *guilty*, ou, pour parler français, elle ne peut que demander le bénéfice des circonstances atténuantes.

M. Stokes avait relevé *vingt* erreurs dans l'édition de l'académie, et pendant que sa lettre paraissait à Paris il nous arrivait de l'Inde ces *corrigenda* où M. Stokes retire sa critique sur le *premier* exemple. Il avait, dans la copie manuscrite faite pendant son dernier séjour en Europe, confondu une correction conjecturale avec la reproduction fidèle du ms. L'erreur est excusable, et on peut seulement s'étonner qu'elle ne soit pas plus fréquente. La situation est en effet curieuse : c'est du fond de l'Inde qu'arrivent les corrections à l'édition faite par l'académie d'Irlande... d'un manuscrit de Dublin.

Il reste *dix-neuf* exemples. L'académie, ou, pour parler plus exactement, le comité nommé par elle pour examiner la question, admet l'erreur expressément dans *dix* et virtuellement dans *quatre* autres, et à part deux autres cas où il y a malentendu entre M. Stokes et l'Académie, il reste *trois* exemples seulement (37*b*, 42; 51*a*, 33; 113*b*, 15) où l'académie maintient ses lectures devant les lectures de M. Stokes.

On voit ce qu'il reste de cette réponse, et encore dans ces trois cas le comité de l'académie se borne-t-il à opposer son opinion à celle de M. Stokes. Aussi, pour trancher définitivement la question, M. Stokes fait-il appel à un arbitrage, mais à l'arbitrage de personnes compétentes, hors d'Irlande, de celtistes paléographes. « Let the committre then, dit-il, have photographs made (at my expence) of the pages of *Lebor na huidre* in which these three occur; let them send (at my expense) a copy of each of these pages to Professor Ebel, M. Bradshaw, Chevalier Nigra, Professor Windisch, and Mr. Rhys; and let them agree (as I will agree) to be bound by the decision of these accomplished scholars. » Et dans une lettre particulière (où il ajoutait à ces noms celui de M. Hennessy, omis aujourd'hui parce que M. Stokes propose des arbitres non-irlandais) il disait de plus avec une juste fierté : « to their judgment I would yield — but only to theirs. »

Outre les corrections qu'il avait données comme certaines, — parce qu'il pouvait comparer l'édition de l'académie à sa propre copie de passages relevés par lui-même dans le manuscrit de Dublin, — M. Stokes en donnait deux autres, non vérifiées, disait-il, puisqu'il n'a pas le ms. à sa disposition dans l'Inde, mais que lui suggérait une lecture attentive de l'édition imprimée. A ces deux corrections, M. Stokes en ajoute aujourd'hui *cent vingt-neuf*, c'est-à-dire qu'il les accumule en telle abondance que la place nous manque pour les reproduire ici. Au surplus, les savants spécialement intéressés à ces textes en question pourront se référer à cette collection d'errata que M. Stokes ajoute libéralement aux textes irlandais de l'Académie d'Irlande. En effet, M. Stokes termine sa brochure par un appendice contenant *deux cent trois* corrections au fac-simile d'un autre ms., du *Lebor Brecc*, également publié par l'académie de Dublin. Encore remarque-t-il qu'il ne relève pas la plupart des fautes commises par les fac-similistes dans les mots latins! M. Stokes ne nie pas que quelqu'une des erreurs qu'il relève n'ait pu être commise par les vieux scribes; mais dans les mss. qu'il a personnellement étudiés, il a si rarement rencontré ceux-ci en faute qu'il ne peut mettre toutes ces erreurs à leur compte que sur le verdict d'un jury compétent.

Une liste de *vingt* erreurs, publiée par M. Stokes dans notre recueil, avait ému l'Académie d'Irlande et, représentée par son « Comité de littérature », elle était descendue dans l'arène de la polémique. On voit ce qu'elle y a gagné!

* *
*

On sait à combien de théories différentes a donné lieu l'origine de l'ornementation si curieuse qui est connue sous le nom d'entrelacs et dont les mss. irlandais et anglo-saxons nous offrent des spécimens si nombreux et si brillants. On lui a donné tour à tour pour berceau la Germanie, les Iles Britanniques, l'Orient, etc.

Un de nos amis, M. E. Müntz, qui prépare une histoire des mosaïques chrétiennes en Italie, nous écrit de Rome que les recherches auxquelles il se livre depuis longtemps sur ce problème l'ont amené à rattacher directement l'entrelacs des Germains ou des Celtes à l'art romain et d'une manière plus spéciale à la peinture en mosaïque. Dès le premier siècle de notre ère, c'est-à-dire à une date de beaucoup antérieure à celle des bijoux germaniques décrits par M. Lindenschmidt, ce motif figure à Pompéi dans plusieurs pavements en « opus vermiculatum » (dans la maison du Sanglier ce pavement est encore en place). Mais il n'y est pas encore employé d'une manière systématique, comme il le sera plus tard. En effet, d'âge en âge la vogue de ce motif d'ornementation va croissant; à l'époque du triomphe du christianisme il est devenu, d'un bout de l'empire à l'autre, l'accompagnement obligé de tous les ouvrages du genre de ceux dont il vient d'être question. Désormais plus de mosaïque en Italie, dans les Gaules, en Espagne, etc., dans laquelle n'intervienne cet ornement si singulier. On rencontre même des pavements qui sont composés en entier d'entrelacs et où les combinaisons de lignes ne sont guère moins savantes et moins compliquées que celles

inventées par les calligraphes des manuscrits de Kells et de Durham. Ce qui tend au surplus à prouver combien étaient profondes les racines par lesquelles ce style se rattachait à l'art romain, c'est que non-seulement on le voit se maintenir en Italie dans les mosaïques-pavements du moyen âge, mais encore y envahir, aux approches de l'ère carolingienne, un domaine bien plus considérable, la sculpture en pierre.

M. Muntz a réuni à ce sujet des documents aussi nombreux que concluants et nous espérons qu'il traitera la question avec plus de détails dans un des prochains numéros de la *Revue Celtique*.

* *
*

Nous empruntons au *Journal officiel* l'annonce suivante d'un répertoire de la Numismatique gauloise, dont on prépare la publication :

« Le Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts a décidé la publication d'un ouvrage destiné à tenir une place importante parmi les livres d'archéologie mis par le gouvernement français à la disposition des savants pour fournir à leurs études de précieux et nombreux documents. Il s'agit d'un recueil qui comprendra l'ensemble de la numismatique gauloise.

« L'ouvrage projeté se composera de deux parties. La première sera le Catalogue raisonné et méthodique de la collection des monnaies gauloises du Cabinet de France, à la Bibliothèque Nationale. Cette série est unique aujourd'hui depuis qu'à l'ancien fonds sont venues se joindre d'abord la suite donnée par le duc de Luynes, ensuite la magnifique collection de M. de Saulcy, acquise en 1873 par un vote spécial de l'Assemblée Nationale.

« Le Catalogue, rédigé sous la direction de M. Chabouillet, conservateur, par M. Muret, employé au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale, est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur présente un essai de classification, fruit de ses propres études, qui complète les travaux antérieurs de MM. de Saulcy, Ch. Robert, Hucher, A. de Barthélemy, etc. Il est inutile d'insister ici sur l'intérêt qui s'attache à ces monuments, témoignages authentiques des mœurs et de la civilisation de la race gauloise dont notre époque cherche à reconstituer l'histoire sous son véritable jour.

« La seconde partie comprendra un texte explicatif et de nombreux dessins exécutés par M. Ch. Robert, membre de l'Institut, d'après les pièces originales qu'il a pu retrouver. Ce recueil sera publié sous la surveillance de la commission de la topographie des Gaules, qui compte parmi ses membres les numismates et les archéologues les plus spécialement versés dans la connaissance des antiquités et de l'histoire des Gaulois.

« Le Ministre fait un appel à toutes les bibliothèques, à tous les musées de France et de l'étranger, à tous les possesseurs de collections particulières, afin d'avoir connaissance des pièces qui n'existent pas dans la collection de la Bibliothèque Nationale, ou qui ne sont pas représentées dans les cartons de M. Robert. Ces monnaies viendraient ainsi, d'après de bonnes empreintes, compléter le recueil.

« Les renseignements ou documents devront être adressés à M. le Ministre, pour la division des sciences et lettres (1er bureau). »

* *
*

Dans les programmes des cours des Universités allemandes pour le semestre d'hiver 1875-76, publiés par le *Literarisches Centralblatt*, nous trouvons la mention des deux cours suivants :

Berlin. M. Ebel : Grammaire de l'ancien irlandais.

Strasbourg. M. Windisch : Grammaire irlandaise.

En ce qui concerne Berlin, la mort de M. Ebel rend vaine la promesse de ce programme.

* *
*

Nous avons précédemment (I, 169 et II, 287) annoncé la fondation d'une université galloise à Aberystwyth. Une chaire celtique vient d'être fondée à cette université et elle a été confiée à notre collaborateur M. D. Silvan Evans, un des érudits les plus distingués du pays de Galles. Il était difficile de choisir un homme plus capable d'enseigner aux étudiants le pur gallois et de les intéresser à l'histoire de leur langue et de leur littérature. C'est là, en effet, comme on peut le penser, le but principal de l'enseignement donné dans la chaire celtique d'Aberystwyth, ce qui n'empêchera pas le savant professeur de faire de temps à autre des conférences sur les différentes branches des études celtiques. Nous espérons que cette activité nouvelle de M. Silvan Evans fera gagner quelques intéressants articles à notre recueil.

* *
*

Nous empruntons la note suivante à notre confrère d'Inverness, le *Celtic Magazine*, n° d'avril 1876, p. 168 : « Dans une réunion tenue le 7 mars, il a été rédigé un projet de règlement en vue de pourvoir à la création d'une chaire de langues et de littératures celtiques à l'Université d'Oxford. Le principal et les agrégés du collége de Jésus (c'est le collége Gallois d'Oxford) ont offert une somme annuelle de 400 livres (10,000 fr.) : une somme additionnelle de 100 livres (2,500 fr.) devrait être payée par l'Université, à moins qu'elle ne soit fournie d'autre part. Le règlement prevoit aussi la création du comité qui élirait ce professeur. Le professeur serait tenu de résider au siége de l'Université six mois au moins par an, du 10 octobre au 1er juillet. Le professeur devrait s'adonner à l'étude des langues, littératures et antiquités celtiques, faire un cours et instruire sur cette matière les membres de l'Université. Il ne devra pas occuper en même temps aucune autre chaire on aucun autre emploi dans l'Université. » Le *Celtic Magazine* ajoute que la Grande-Bretagne aura bientôt deux chaires de philologie celtique, la propagande de M. Blackie à Edimbourg étant sur le point d'être couronnée de succès.

Nous lisons en effet dans l'*Athenæum* du 29 avril 1876, que la souscription provoquée par M. Blackie pour fonder une chaire celtique à l'Université d'Edimbourg, monte à plus de 8,000 livres (200.000 fr.). La liste des souscripteurs commence par la reine qui s'est inscrite pour 200 livres (5,000 fr.). Dans une réunion du Conseil de l'Université, M. Blackie a exprimé le ferme espoir que la souscription atteindrait avant la fin de l'année la somme demandée de 12,000 livres (300,000 fr.).

* *
*

Le journal que dirige à Morlaix notre ami M. Luzel, le *Morlaisien*, nous apporte, dans son n° du 6 mai, l'histoire de revenants que voici :

« On sait que la Bretagne est la terre classique des revenants, et que les esprits familiers y entretiennent un commerce incessant avec les vivants. On raconte qu'il existe dans la ville de Lanmeur une maison, d'apparence fort respectable du reste, connue sous le nom de la maison Lavalou, et qui avait, depuis fort longtemps déjà, la méchante réputation d'être hantée. Il y revenait, toutes les nuits, assurait-on, si bien que les locataires, effrayés, avaient déguerpi, les uns après les autres. On avait vainement essayé tous les exorcismes imaginables pour détruire le sort ; rien n'y faisait. »

Comme on le comprend, cette mauvaise réputation avait grandement déprécié la maison, et le propriétaire auquel son immeuble ne rapportait plus sou vaillant depuis longtemps, la laissait à un très-modique loyer. Cet avantage a décidé le conseil général du Finistère à louer la maison Lavalou, de préférence à toute autre, pour en faire la caserne de gendarmerie à Lanmeur. Les gens du pays se demandent si les revenants vont céder devant les gendarmes. Qui sait ? il y aura peut-être là par la suite la matière d'un tableau : *La lutte du gendarme avec l'Esprit,* pour faire pendant à *la lutte de Jacob avec l'Ange.* Recommandé aux peintres !

* *
*

Bien des fois déjà on a confondu les îles de Man et d'Anglesey dans leur ancienne histoire, par suite de la similitude de leurs noms anciens. Il est pourtant étrange de retrouver aujourd'hui cette confusion à l'occasion du célèbre pont tubulaire qui réunit Anglesey au continent Gallois. L'étrangeté est plus grande encore quand ce quiproquo se rencontre sous la plume d'un écrivain français qui passe pour connaître l'Angleterre mieux qu'homme du monde et qui porte même un nom à moitié anglais. C'est M. John (*sic*) Lemoinne, membre de l'Académie française, qui, dans le *Journal des Débats* du 4 mai 1876, parlant du titre d'impératrice des Indes, pris par la reine Victoria, ajoute : « Toutes les autorités coloniales devront être nommées dans la même forme ; et mieux encore les îles de la Manche, *et même la petite île de Man, qui est reliée à l'Angleterre par un pont*, ne faisant pas partie officiellement du Royaume-Uni, seront soumises à la même formule. » Si ce pont existait, ce serait vraiment une des merveilles du monde, car l'île de Man est à 50 kilomètres du continent de la Grande-Bretagne !

* *
*

En rendant compte du beau livre de M. Mannhardt, nous disions plus haut (p. 121) : « Laisserons-nous aux Allemands le soin de faire ce qui est notre œuvre? Nous leur devons la *Grammatica Celtica ;* leur devrons-nous encore la *Mythologia Celtica?* » Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'hiver prochain verra se fonder à Paris une revue de mythologie qui s'occupera plus spécialement de la mythologie et du *folk-lore* des provinces de France, sans négliger le monde étranger. Sa tâche principale sera de recueillir et de publier tout ce qui existe en France, de traditions, légendes, contes, poésies et usages populaires. — Nous donnerons plus de détails sur cette entreprise dans notre prochain n°.

* *
*

Nos lecteurs trouveront encarté dans ce n° le prospectus de la *Bibliographie générale de la Gaule* que prépare M. Ruelle. Ils savent que le manuscrit de cet ouvrage a été couronné par l'Institut (cf. *Rev. Celt.*, II, 433). Son titre seul le recommande aux personnes qui s'occupent d'études celtiques : ce sera pour elles un précieux instrument de travail.

H. Gaidoz.

NÉCROLOGIE.

M. Evander W. Evans, peu connu en Europe, surtout sur le continent d'Europe, était un celtiste éminent, comme on peut voir par quelques articles de philologie galloise qu'il a récemment donnés à l'*Archæologia Cambrensis* (sur ces articles voir *Rev. Celt.*, t. II, p. 134, 279 et 418). M. Evans était né en Galles, en 1827, à Llangyvelach, dans le comté de Glamorgan, mais il n'avait que cinq ans lorsque ses parents émigrèrent aux Etats-Unis, comme tant de leurs compatriotes. Sa vie s'est passée presque entièrement en Amérique. Elève de la célèbre université américaine connue sous le nom de Yale College, il prit l'enseignement comme carrière, et il était professeur de mathématiques à l'Université Cornell, à Ithaque, état de New-York, quand il mourut le 22 mai 1874.

M. Jean O'Beirne Crowe, mort le 13 décembre 1874 à Dublin, était né en 1833 près de Cong, dans le comté de Galway, dans une des parties les plus irlandaises de l'Irlande, et il parlait l'irlandais comme langue maternelle. Après de brillantes études à l'Université de la Reine à Belfast, il fut chargé en 1854 ou 1855, lorsque l'on créa des chaires de littérature celtique dans les trois colléges de l'Université de la Reine (à Belfast, à Cork et à Galway), de la chaire

de Galway. Crowe remplit cet emploi jusqu'en 1863, date à laquelle ces chaires furent supprimées, et dès lors il vécut à Dublin de cette vie accidentée qu'on désigne à Paris du nom de « vie de Bohême ». Crowe était doué d'une intelligence vive et facile, et ses publications, encore assez rares, où M. Whitley Stokes a relevé plus d'une erreur, montrent qu'il aurait pu donner à son pays un érudit éminent si une volonté ferme avait réglé sa vie et inspiré ses travaux. Notre rôle d'historien véridique nous force de dire que sa fin a été analogue à celle de notre pauvre ami Lottner : ce sont des habitudes invétérées d'intempérance qui ont tué O'Beirne Crowe. Un bienveillant correspondant nous adresse la liste des publications de Crowe, de simples brochures pour la plupart. Nous ne connaissons les deux premières que par cette liste :

The Swan of the Boyne, Dublin. Nous ignorons la date de cet essai, une des premières productions de Crowe, qui, nous dit-on, traitait de l'utilité d'une étude méthodique de la littérature irlandaise.

The Catholic University and the Irish Language. Dublin 1854.

Scela na Escrgi, from Lebor na Uidre, with a literal translation, Dublin, 1865.

Dam Liac (Duleek) ; *its origin and meaning*, Dublin 1866.

The Amra Cholum Chilli of Dallan Forgail ... with a literal translation..., Dublin, 1872 ; ouvrage qui devait être continué, mais que la mort de l'auteur laisse incomplet.

A cette liste il faut ajouter plusieurs articles, la plupart publications de textes mythologiques, dans le *Journal of the Royal Historical and Archæological Association of Ireland* de 1870 à 1874.

Lorsque dans la précédente livraison nous imprimions ce travail de M. Ebel sur le Glossaire d'O Davoren, travail de forme aride, mais qui dénote une si merveilleuse connaissance de la littérature irlandaise, nous étions loin de penser que ce devait être la dernière œuvre de notre nouveau et illustre collaborateur. La mort de M. Ebel est un événement douloureux à bien des égards : Il est triste de voir un homme, longtemps confiné dans un poste de l'enseignement secondaire au-dessous de son mérite, disparaître au moment où justice est enfin rendue à son talent et quand une carrière digne de lui s'ouvre devant ses pas. C'est en même temps un malheur pour nos études, qui devaient tant à M. Ebel, de le perdre au moment où en pleine possession d'une érudition lentement acquise et depuis peu professeur à l'Université de Berlin, il inaugurait sur le continent d'Europe l'enseignement de la philologie celtique.

M. Hermann-Guillaume Ebel était né à Berlin, le 10 mai 1820. Ses goûts le portaient vers la musique, à laquelle il se serait consacré s'il n'avait dû, par condescendance pour sa famille, embrasser une carrière plus sérieuse. Il resta musicien à ses heures de loisir et composa même des morceaux de musique. Après avoir fait ses études classiques au Gymnase du Cloître-Gris à Berlin, il étudia aux Universités de Berlin et de Halle. Il enseigna successivement dans deux gymnases, puis en 1852 il entra au Paedagogium du Dr Beheim-Schwartzbach à Ostrova, près Filehne, dans la province de Posen. Il profita de ce séjour

dans un pays slave pour se familiariser avec les langues slaves, et plusieurs articles de philologie slave publiés par lui dans la Revue de M. Kuhn témoignent de ses connaissances à cet égard; on peut aussi le voir par les pages que dans son édition de la *Grammatica Celtica* il a consacrées à la *ieratio*, introduisant dans la philologie celtique un terme de la philologie slave. Ce n'est du reste qu'après avoir abordé les différentes branches de la grammaire comparée des langues indo-européennes qu'il se consacra tout spécialement au celtique.

En 1858 il passa professeur au Progymnase[1] municipal de Schneidemühl, également dans la province de Posen, et il occupa quatorze ans cette modeste situation, alors que la réputation due à ses travaux l'avait déjà fait l'égal des professeurs d'université. Enfin en 1873 il fut appelé à l'Université de Berlin où il occupa la chaire de Bopp, la chaire de grammaire comparée des langues indo-européennes. Il pouvait désormais se consacrer tout entier aux études qu'il poursuivait depuis longtemps. C'est donc au moment où la science attendait le plus de lui qu'il a été enlevé par une mort soudaine, le 19 août 1875, à Misdroy, bain de la mer Baltique, près de Stettin, où il passait ses vacances.

A part quelques *programmes* de gymnase, un sur les mots d'origine étrangère dans la langue allemande (1856) et d'autres incorporés dans son édition de la *Grammatica Celtica*, à part cette édition même, presque tous ses travaux philologiques ont paru dans les Revues de M. Kuhn, la *Zeitschrift* et les *Beitræge für vergleichende Sprachforschung*. Ces recueils sont trop connus des philologues pour qu'il soit nécessaire de donner ici la longue liste des articles de M. E. Les plus anciens de ses articles celtiques ont été traduits en anglais en 1863 par M. W. K. Sullivan, de Dublin, et à la suite de cette traduction qui avait fait connaître son nom en Irlande, il avait été nommé membre honoraire de l'Académie irlandaise. Mais l'œuvre principale de sa vie a été la refonte de la *Grammatica Celtica* dont M. Ebel a fait un ouvrage presque nouveau. Pour apprécier les mérites du nouvel éditeur, le lecteur n'a qu'à se reporter aux comptes-rendus publiés dans le t. I de cette revue par MM. Nigra et d'Arbois de Jubainville. M. Ebel laisse en manuscrit quelques travaux inédits ou inachevés, entre autres un dictionnaire de l'ancien irlandais; nous avons lieu de croire qu'ils seront publiés par des mains compétentes.

Le Rév. J.-D. Lester, professeur au collége de Wellington à Wokingham, dans le Berkshire, mort le 4 décembre 1875 à l'âge de 32 ans, s'occupait avec ardeur de littérature et de philologie galloise, quoique n'étant pas gallois de naissance. Il avait écrit dans la *Westminster Review* un article sur le poète gallois Dafydd ap Gwilym, et il préparait une traduction en vers anglais des principaux morceaux de la poésie galloise.

L'homme que M. Whitley Stokes avait si poétiquement et si justement appelé « l'Etoile du matin de la Philologie Celtique » (*The Morning Star of*

1. On appelle en Allemagne « progymnase » un collége qui ne comprend pas les classes supérieures.

Celtic Philology), M. Adolphe Pictet est mort le 20 décembre 1875, dans la ville de Genève, où il était né le 11 septembre 1799 : l'étoile s'est couchée après avoir longtemps brillé à l'horizon. C'était un esprit ouvert aux études les plus diverses, aux mathématiques, à la philosophie, à la linguistique. Il avait débuté par l'enseignement, continué par la profession militaire, et il a terminé sa vie dans le culte des lettres et de la linguistique.

Il s'était retiré de l'armée suisse avec le grade de colonel d'artillerie, et il avait assez approfondi la profession militaire pour écrire un ouvrage sur les fusées de guerre et pour apporter des perfectionnements à la fabrication des obus à percussion. De ses goûts littéraires, sont sortis deux ouvrages : Une course à Chamounix, conte fantastique (1838) et un livre d'esthétique sur *le Beau* (1856).

Les questions Celtiques avaient attiré M. Pictet dès sa jeunesse. En 1824, il publia un volume *du Culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, que lui-même, plus tard, fut le premier à vouloir oublier. Son œuvre scientifique commence avec le mémoire où, en même temps que Bopp, il reconnaissait l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit et les faisait rentrer dans la famille des langues Indo-Européennes (1838). L'apparition de la *Grammatica Celtica* de Zeuss renouvela son ardeur et il est touchant de l'entendre raconter modestement au début de son second essai sur les inscriptions gauloises, comment avec les matériaux et la méthode de Zeuss, il construisit à nouveau les bases de son instruction celtique. A partir de cette époque, ses principaux travaux sont des essais sur les inscriptions gauloises, et les articles d'onomatologie et de mythologie gauloises qu'il donnait à la *Revue Archéologique*. Nos lecteurs n'ont pas oublié ceux qu'il a donnés à notre recueil. Quand la mort l'a surpris, il préparait un grand ouvrage sur l'onomastique fluviale de la Gaule et des régions celtiques, pour lequel il avait accumulé une masse énorme de matériaux, quelques-uns fournis par notre Commission de la topographie des Gaules. Si incomplète que soit son œuvre manuscrite, elle n'en a pas moins une grande valeur comme collection de documents d'onomastique et il est bien désirable que ces documents soient confiés à quelque dépôt public.

Le grand ouvrage de la carrière scientifique de M. Pictet a été ses *Origines Indo-Européennes* (1864), grandiose essai où avec les données de la grammaire comparée il reconstruisait l'histoire de la civilisation Aryenne. Dans les derniers temps de sa vie, M. Adolphe Pictet préparait une seconde édition, ou pour mieux dire une refonte de cet ouvrage. Ce travail est à peu près achevé, sauf la préface que l'auteur voulait écrire à nouveau.

Le goût des études celtiques n'était pas nouveau dans la famille Pictet ; car dans les *Mémoires de l'Académie Celtique* du commencement de ce siècle, nous trouvons (t. III, p. 477), une lettre d'un M. A. Pictet, membre du Tribunat, adressée à M. Eloi Johanneau, secrétaire perpétuel de l'Académie Celtique. Dans cette lettre, datée de Genève, 10 prairial an XIII, M. A. Pictet, peut-être le père de notre linguiste, remerciait l'Académie de l'avoir « agrégé au nombre de ses membres nationaux non-résidents. »

M. Richard Rolt Brash, membre de l'Académie royale d'Irlande et de la Société archéologique Cambrienne, né à Cork en 1817, mort le 18 janvier 1876, s'occupait avec ardeur de l'architecture et de l'archéologie de l'ancienne Irlande, et dans divers recueils d'outre-Manche il a consacré de nombreux articles à ces questions. Malheureusement il s'occupait des inscriptions oghamiques sans avoir en philologie des connaissances suffisamment éclairées : on peut voir à cet égard le jugement qui a été porté, ici même, sur plusieurs de ses articles de l'*Archæologia Cambrensis* (voir le compte-rendu des Périodiques). En 1874, il avait publié un ouvrage intitulé : *The ecclesiastical Architecture of Ireland to the close of the twelfth Century*.

L'Irlande perd peu à peu les hommes de cette héroïque génération qui a donné il y a trente ans une si vive impulsion aux études Irlandaises. Après O'Donovan, après Petrie, après le Dr Todd, Sir William Wilde disparaît à son tour (né en 1815 à Castlerea, comté de Roscommon, mort à Dublin le 19 avril 1876). Sir William Wilde était médecin de profession et s'était fait une brillante spécialité de l'ophthalmologie : il avait le titre « d'Oculiste de la Reine. » Mais en dehors de ses études professionnelles, il s'occupait avec ardeur de littérature et d'archéologie irlandaises. Nous ne citerons ici que celles de ses œuvres qui touchent à l'objet de notre Revue : *Beauties of Boyne and Blackwater* 1849 ; — *Irish popular Superstitions* (sans date ; un des plus précieux recueils de ce genre et depuis longtemps épuisé) ; — *Catalogue of the Antiquities in the Museum of the Royal Irish Academy* (3 vol. 1857, 1861, 1862), ouvrage bien connu des archéologues et moins un catalogue qu'un traité sur les différentes classes d'antiquités qui forment le musée de l'Académie Royale d'Irlande). Sir William Wilde a pris une part active aux travaux du recensement en Irlande et donné un certain nombre d'articles aux Mémoires de l'Académie d'Irlande et au Journal de la Société Archéologique de Kilkenny. — Le petit volume sur les superstitions irlandaises est dédié à Speranza, pseudonyme littéraire de la femme-poète si distinguée à tant d'égards, qu'avait épousée Sir William Wilde.

Nous apprenons que parmi les ouvrages laissés en manuscrit par Sir William Wilde se trouvent deux volumes de superstitions populaires et un quatrième volume du Catalogue des Antiquités du Musée de Dublin.

A l'occasion de la mort de M. Ebel, un de nos amis d'outre-Manche nous a conseillé de donner une nécrologie rétrospective de Zeuss, pour qu'on trouve dans notre recueil des renseignements biographiques sur tous les savants qui ont pris part aux études celtiques depuis leur renaissance. Le manque de place nous empêche d'accéder aujourd'hui à ce légitime désir. Ce sera pour notre prochain n°, et nous donnerons en même temps une courte notice sur Glück. Espérons que la mort chômera d'ici là, et que notre prochaine nécrologie sera purement rétrospective. H. G.

ERRATA DU PRÉSENT NUMÉRO :

P. 31, l. 12, au lieu de : in-*mani* — lire : in *-mani*
— l. 21, au lieu de : *scramhain* — lire : *scaramhain*
P. 32, l. 11, au lieu de : *galleamhain* 'offense' — lire : *gailleamhain* 'offense', IV, 205
— l. 21, après : *ollamhain* 'instruction', — ajouter : IV, 205
— l. 29, au lieu de : *rud* 'wood' — lire : *rud* 'bois', I, 266
— l. 31, après : *ruigheanas* 'éclat' — ajouter : I, 264
P. 47, dernière ligne, au lieu de : caractères ordinaires — lisez : caractères romains

NOUVEAUX ERRATA DU TOME II.

P. 360, l. 1, au lieu de : de l'ouest — lire : de l'est
P. 389, l. 7, for 'winter' — read 'winter-tide'
— l. 15, after 'it' — insert 'not'
P. 391, l. 2, for 'this' — read 'that'
— l. 26, after 'amongst' — insert 'the'
P. 393, l. 4, for 'intercession with' — read 'beseeching of'
— l. 29, for 'go' — read 'wend to pray'
P. 395, l. 4 et 8, for 'grave' — read 'burial'
P. 438, l. 29, au lieu de : *ishara* — lire : *ishare*
P. 439, l. 24, au lieu de : Σαναρίας — lire Σαυαρίας
P. 489, note, l. 3, for '1876', — read '1875'
P. 491, l. 16, for '*tuba*' — read '*luba*'
— l. 18, for '*Tetrach*' — read '*Tethrach*'
— l. 27. for 'Babds' — read 'Badbs'
— note 2, l. 1, for '*tetrach*' — read '*tethrach*'

M. Luzel nous prie d'avertir nos lecteurs que des lectures ultérieures et des inductions fortement motivées, et qu'il serait trop long d'exposer dans une note, le portent à croire que le titre du conte qu'il a publié dans la livr. 3 de notre tome II, page 308 et suivantes, devrait être : *Le Château de Verre*, ou *de Cristal*, au lieu de : *Le Château Vert*.

Le gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

LISTE

DES NOMS SUPPOSÉS GAULOIS

TIRÉS DES INSCRIPTIONS[1].

L'abréviation C[1] désigne les carnets de voyage de l'auteur ; ces carnets seront déposés au Musée de Saint-Germain.

ABELLIONI (deo). Musée de Toulouse. Petits autels fabriqués sur la haute Garonne. C[1] V., p. 29, 35, 53.
Var. : ABELIO.

ABIAMARCIS (Matronis). Brambach 635. Prusse rhénane. Village de Floisdorf.

ABIANo et Mercurio. Musée de Montpellier. Petit autel en terre cuite provenant de Substantion. C[1] VI, p. 25.

ABREVTVBOGIVS, père de IVLIA BELLORIX, à Langres, chef-lieu des Lingons. Muratori, XXII, 5. — De ce nom, manifestement gaulois, l'éditeur en a fait deux : ABREX-TVBOGIVS. Le monument est perdu.

ACA, fille d'Inosumotus et sœur de Dibugius, à Vienne des Allobr. Grut. DCCXVIII, 7.

ACAN élève une arule au dieu Xuban sur la rive gauche de l'Arbas. Maintenant au Musée de Toulouse. Cf. Hübner. I. H. L. 4974, 2.

ACCA, femme. Hübner. I. H. L. 2808. Cf. ACA.

ACCI, ville de la Tarraconaise, auj. Guadiz. Les collines qui l'entourent, criblées de cavernes ayant servi jadis à l'extraction de l'or, sont maintenant occupées comme demeures par les habitants. Ce nom antique peut être rapproché de notre Aquitaine où diverses localités ont été exploitées comme mines aurifères.

ACCO, nom d'homme au nominatif, à Gumiel, en Espagne, au sud de Burgos, Mur. MCDLXXVIIII, 12. — Hübn. 3771. Cf. ACCO. B. G. VI, 4.

ACIONNA, divinité topique, au Musée d'Orléans. Trouvé près de cette ville, à la source de l'Etuvée.
V. Capillus, fils d'Illiomarus, nom de l'auteur du monument. C[1] V, p. 28.

ADALVS, nom propre. I. H. 2543. Cf. ADARVS. C[1] XX, p. 30.

ADARVS, père du Trévire C. Iulius Primus, cavalier de l'aile Norique, Trèves. C[1] XX, 30.
Cf. ADALVS.

ADBOGIVS, COINAGI filius. Pétrucorien. Musée de Mannheim. Brambach 1230.

ADBVCIE, sur un autel à Sirona du Musée de Bordeaux. C[1] XVI, p. 13. — Cf. ADBOGIVS, Coinagi filius ; et ADBVCILLVS, Caes. B. C. III, 59.

1. L'auteur a également donné dans cette liste des *mots* empruntés aux inscriptions gauloises.

Ce mot est suivi de plusieurs lettres liées, qui permettraient de lire ADBVCILLVS. Des antiquaires de Bordeaux ont cru voir ADBVCIETVS, mais nous ne connaissons, en latin ni en gaulois, aucun diminutif de cette forme.

ADDO, sur un autel à Jupiter. Apporté d'Altripp au Musée de Spire.

Nom d'un Gaulois ou d'un barbare de la rive gauche du Rhin.

ADEBDALVS, fils d'Adianton, à Bâle. Mommsen lit ADLEDVS, qui serait trop court de deux lettres. C[t] X, p. 29.

ADEITVVS, père de BORSVS. St-Bertrand de Comminges. Gruter DCCLXIV, 1.

ADGENNIVS, tribun légionnaire, juge, pontife et préfet des ouvriers à Nimes. Le nom que porte ce Gaulois romanisé est fort rare et tout indique qu'il a son origine dans la langue ancienne du pays.

ADGENNONI (nom de femme, au datif). Trouvé près Novare. Mur. DCCLXXIIII, 2.

ADGENTII (nom d'un vicus). Argence près Nimes. Herzog partage cet avis.

ADGONNA (femme). EXCINCILLA. Nimes. Muratori 1623, 8.

ADIANTONI TOVTIO. Stèle funéraire de Bâle. Provenant d'Augusta Rauracorum. C[t] X, p. 29; Orelli 5060. Mommsen 284.

ADLVCCA, femme. Muratori MCCCLIII, 6. Brescia.

ADLVC... Nom d'homme tronqué. Niort. C[t] VII, p. 19.

ADNAMATIVS, nom de famille tiré du celtique. Touvé sur une dalle funéraire, à Cologne. Aussi à Utrecht, Br. 52; et au Musée de Stuttgart, Br. 1623.

ADNAMATO (nis), nom d'homme. Carinthie. Gruter DXX, 4. Cf. Adnamatus.

ADNAMTVS, ADNAMATVS. Mommsen, Mittheilungen 284. C[t] X, p. 13, 29. Orelli 4983. Cassel près Mayence. Aug. Raur. Musée de Bâle.

Mommsen ne connaît que la première leçon, probablement fautive.

ADNAMETVS. Sur un cippe funéraire du musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 17.

ADNATVS, surnom du médiomatrique Sacconius. Lyon. C[t] XXV, p. 4.

ADNEMA, sœur de PARRIDIVS, fils de Parrion, fils d'Excingus, famille gauloise des Alpes chez les gens de Brigantium. Gap.

ADNOMATVS. Viruni. Grut. 746, 2.

ADONEICO (Iovi). Milan. Orelli, 5611.

ADRONVS, fils de CENTRONVS. I. H. 2430.

— fils de VEROTVS, I. H. 2519. Cf. Verotalus.

ADVLVS, père de CARESVS. Sur une stèle funéraire du musée d'Avignon. C[t] XIII, p. 20.

Cf. Cares, Carasus, etc. Brambach, 230, 1863.

ADVOCISI (génitif), potier; Mommsen, Insc. helv. 352, 2.

AEDVI, AEDVS. Eduens. C[t] I, p. 29 v°. Musée d'Autun. Gruter 371, 8. C[t] XV, p. 5. Musée de Nîmes. Orell. 5966.

AETVRA ANDERGI f. I. H. 2465. Valença de Minho.

AFLIAE (Matronae). Musée de Cologne. Brambach 338. C[t] VIII, p. 16.

AGEDILLVS. I. B. 1336, 24. Potier. Cf. AGIDILLVS, I. H. Iborra. 4456.

AGEIO (ni Deo). C[t] V, p. 42. Provient de Montégut sur la Neste, Hautes-Pyrénées, selon le cat. de Toulouse.

AGHO (ni deo). Orelli 1954. D'Asca, près Bagnères-de-Bigorre.

AGIDILLVS. I. H. 4456. Ebora.

Cf. Agedillus. I. B. Camulodunum et Eburacum. Cf. Agedicum. Sens.

AGIED(icum?), Musée du Louvre.

AGIOMARVS, père de Biilla. C[t] XVIII, p. 33. Saverne, Bas-Rhin.

AGGANAICO (Jovi). Tessin. Orel. 5612.

AHERBELSTE (Deo). Musée de Toulouse. provient des environs de Luchon.

AHOISSVS. Inscript. de Rabasteins, Gers. Ce nom est celui du père d'un Gaulois aquitain qui, suivant la coutume romaine, porte ces noms, Caius, Octavius, Faustus.

Ces noms étaient répétés.

AIANANDONIS (femme, génitif). Murat. 1516, 11. Maffei 247, 5. De Torda en Dacie.

AICOVINDVS (Rodez). Cf. ASCOVINDVS dans H. Martin, H. de France, t. II, p. 144.

Sur la stèle, conservée à l'évêché de Rodez, le nom rapporté ici est suivi du mot SVOIICIIIO qui semble dire qu'AICOVINDVS était originaire du pays de Soissons. Mais l'Ascovindus historique est donné comme Arverne, et nous n'aurions pas le droit d'identifier les deux personnages, lors même qu'il n'y aurait pas une légère différence entre les deux noms.

AIONIS, nom d'homme (gén.). I. H. 2822.

ALABONTE. Station de la voie romaine par la Durance. Orell. 5210.

ALARDOSSI. Nom de divinité aquitanique. Musée de Toulouse. Catal. n° 161; C[t] V, p. 29.

ALATEIVIAE. Ex-voto du musée de Bonn. C[t] VIII, p. 33. Brambach n° 197.

ALAVNIVM. Nom de ville sur la route longeant la Durance. Vases des Aquae Apollinares.

ALAVNVS (Mercurius). Musée de Mannheim. Brambach n° 1717.

ALBARINO, ex-voto trouvé près le Barrou, entre Vaison et Carpentras. Musée de cette dernière ville. C[t] XVIII, p. 18

ALBIAHENEHIS (datif), Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 42 v°.

ALBIAHENIS (datif), nom de Matrones du musée de Bonn. C[t] VIII, p. 40 et 43.

ALBIORIGI (MARTI). Autel provenant de Sablet, près Vaison. Musée d'Avignon. C[t] XIII, p. 13.

ALDENI (nom de femme au datif), fille de DONNIVS. C[t] V, p. 46. Herzog n° 281. Il suppose un datif ALDENIAE, qui paraît incompatible avec le contexte.

ALDVOVORIX, nom d'homme séquane. Rome. Gruter DCCCCXV, 10.

ALEBA (Celti filia). I. H. 755.

ALETANVS (Pagus). Herzog 448.

ALETVS, nom d'homme. I. H. 733. Cf. ALETANVS.

ALFIA LOHISI filia, Bulluca St-Bertrand de Comminges. Muratori 1622, 8.

ALISANV, sur une patère dédiée par le Gaulois Doiros à une divinité topique de ce nom, trouvée aux environs de Dijon. Inscr. en langue gauloise.

ALISIIA, nom de lieu, trouvé à Alise de Bourgogne. C[t] I, p. 17 v°. Inscr. gauloise.

ALLEVORIX (Crappai fil.). Nimes. Gruter DCCLIII, 9.

ALLOBROGES. Gruter. Fasti triumphales.

ALLOBROX. Nimes. Mur. MCMLXXXIV, 4.

ALORA Linusi (uxor s. filia). Nimes. Mur. MDCCLXXVIII, 1.

ALOVNIS (datif). Divinités topiques associées à Bedaius. V. ce mot.

ALPINI, nom de peuple. Salona. Gruter DLXXIV, 5.

ALTIAIENSES vicani. ALZEI. Brambach 877.

AMBACTHIVS, nom d'homme. Zéeland. Bramb. 36.

AMBADA. I. H. 2908, 2909.

AMBAICVS. I. H. 2935.

AMBATVS, A. I. H. 623, 738, 2709, 2855, 2856, 2853, 2948, 2950, 2951, 2956, 3787, 4024. Gruter DCCII, 7. Villar Hispan.

AMBIANVS, NA. Ethnique de la cité d'Amiens. C[t] XIX, p. 14.
Ex provincia Belg. Or. 4842. Gruter DCCXXVI, 1.

AMBIDRABVS, nom d'homme. Gruter 520. Villach en Carinthie.

AMBIMOGIDVS. Arcobriga. Murat. 2049. I. H. 2419. Charge d'un citoyen d'Arcobriga ?

AMBIOMARCIS (Matronis). Brambach 646. Prusse rhénane.

AMBIRENVS. Iuvenci filius. Rauraque. Orelli, 6857.

AMBIRODACVS. I. H. 4306. Charge d'un citoyen d'Vxama ?

AMBISSOV, nom propre au gén. Aiguillon, près Agen. Orel. 5235.

AMBRIDIVS. Stèle funéraire du Musée de Nimes. C[t] XIIII. p. 35.

AMBRVSSVM, nom de lieu, entre Nimes et Montpellier. Orel. 5210.

AMMACA, nom de femme, fille de Superus. Zulpich. Bramb. 538.

AMMACIACVS fundus. Belley. C[t] XI, p. 18.

AMMACIVS, nom propre sur un autel à la déesse Néhalennia. Musée de Leyde. Brambach 37. C[t] VIII, p. 3.

AMMAIA, nom d'un municipe, trouvé à Portalègre, MVNICIP. AMMAI. I. H. 158.

— Surnom d'une IVLIA trouvée à Lisbonne. I. H. 5002.

AMMAVA (VLPIA). Brambach, 130.

AMMAVSIVS, nom d'homme, trouvé à Birken sur le vieux Rhin. Brambach 211.

AMMILLA, LOIIVSI filia. Chez M. Gaillard, à Sens. Catal. du musée, p. 33.

— trouvée à Oppenheim, au-dessus de la source sulfureuse de SIRONA. Br. 917.

AMMINVS, fils d'ANDAITIA. Cappignia Lusitanie. I. H. 454.

AMMIA, mère d'un Iulius. A Belley.

AMMIVS, citoyen ambien, au Musée de Bordeaux. C[t] XIX, p. 14.

— Surnom d'un Octavius découvert dans l'île de Walcheren. Brambach, 26.

AMMO, nom propre d'homme, au nominatif. I. H. 2797.

AMVRO, nom propre d'homme. Carniole. Grut. 758, 11.

ANAELVESVS, père de Citusmus. C[t] XXI, p. 3.

ANAREVITIEOS, nom pr. Inscription de Novarre, 8e ligne. C[t] XI, p. 7.

ANAVO, nom de femme au nominatif. Luxembourg. Gruter 732, 7.

ANCONDEI, nom de peuple. I. H. 2520.

ANDAITIA, père d'AMMINVS. I. H. 454.

ANDANGIANIVS. Sens. C[t] II, p. 57.

ANDARTA (DEA). Die. Orelli 1958. Mes copies d'après des estampages du Dr Long. C[t] XII, p. 20, 21.
Dr Long, Mém., p. 382.
Herzog, n° 465. Long a fourni sept mon. de la déesse ANDARTA des Voconces.

ANDEBROCIRIX. Surnom de femme séquane, inhumée à Vienne (Isère). Gruter 921, 2.

ANDECAMVLENSES, nom de peuple. Rancon. Orel. 1804. Grut. 112, 6.

ANDEDVNIS (génitif). Nom d'homme. Orelli 5407.

ANDELOnenses, d'une ville de Navarre. I. H. 2963.

ANDERE, fille d'ANNIVS, fils de DONOHOX et de CALVA, fille de CASSILLVS. Provenant de Martres-Tolosanes. Musée de Toulouse. C[t] V, p. 46.

ANDERGVS (nom d'homme). Valença do Minho. I. H. 2465. Cf. Inderca.

ANDREINE. I. H. 902

ANDERESENE, femme de Berhaxs. Musée de Toulouse. Provenant de Barcougnas-Bagnères-de-Luchon. Cat. 169.

ANDEREX, femme de Socondannos (gén. ssis). Vallée d'Oneil, village de Caoubreras. Présentement à Luchon. C. XXI, p. 26.

ANDERONI (IOVI). I. H. 2598.

ANDES, nom d'homme. Cives Raetinio, Dalmatie. Orel. 5270.

ANDETRIENSES. Brambach 1088. Alias ANDERIENSES.

ANDETRIVM, ville. Ab salonis ANDETRIVM viam Gabinianam aperuit (Tiberius). Orelli 5276.

ANDICCVS, surnom d'un Iulius de la Narbonaise.

ANDIOVRVS, père de Muranus, citoyen sequane. Bramb. 1525.

ANDOBLATO, nom de femme, au nominatif. Milan. Orelli 6854.

ANDOLATIVS (C.). Gentil. Nimes. C[t] XIV, p. 40 v°.
Autel à NEMAVSVS élevé par le Gaulois romanisé ANDOLATIVS.

ANDOROVRI. Vezenobre près Anduze. Herzog. épig. n° 263.

ANDOSSIO, fils de Salisius (datif). Gruter 668, 2.

ANDOSSVS, fils de PIANDOSSONNIVS. Musée de Toulouse. C[t] V, p. 39. St. Bertrand. Gruter DCCLXIIII, 1.
Surnom d'Hercule. Orell. 5916.

ANDOSTEMVI (génitif). Saint-Bertrand. Gruter DCCLXIIII, 1.

ANDOSTEN, fils de Licinius. Musée de Toulouse, provenant de Cier-de-Rivière. C[t] V, p. 50.

ANDOVARTONI, datif. Milan. Gruter 859, 6.

ANDOXPONNI, datif. Saint-Bertrand de Comminges. Muratori MCCCII, 5.

ANDOXVS. Musée de Toulouse, provenant de Melles. C[t] V, p. 42.

ANDRADA, de Torda, en Dacie. Mur. MDXVI, 11.

ANDRVSTEHIAE MATRON. Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 14.

ANDVS, fils de Bellaisis. Toulouse, provenant de Gan. C[t] V, p. 44.

ANDVSIA (Anduze), nom de ville, écrit avec plusieurs autres sur la base d'une colonnette. Nimes, Musée. C[t] XIV, p. 10.

ANNAIVS DAVERZEVS, fils de Prava, soldat de la 4e cohorte des Dalmates. Bramb. 742.

ANNAVS, nom d'homme, fils d'Osedavon. de la cité des Bétases, cavalier de l'aile II Flavia. Bramb. 981. C[t] X, p. 15.
Un Nervien, dans Bramb. 937, s'appelle ANNAI au génitif.

ANNICO, nom de femme, au nominatif, fille de Mogillon. Nimes. C[t] XV, p. 14.

ANNO (nom d'homme, 1er cas). I. H. 2732.

ANOKOBOKIOS, Inscription gauloise de Novare; moulage au Musée de Saint-Germain. C[t] XI, p. 7, l. 5.

ANTELVS, Eburon. Musée de Wiesbaden. Brambach 905.

ANTVBEL, surnom de BOVTIVS. I. H. 756.

ANTVLLVS, I. H. 1205, 1301, 1727, 1728, 1426.

— fils de Combuoouatus à Mâcon. C[t] IV, p. 38.

ANTVNNACVM. Ville sur la rive gauche du Rhin. Orel. 5236. Milliaire de Tongres, maintenant au Musée de Bruxelles.

ANVALONNACV, datif d'un nom divin mentionné sur une inscription en langue gauloise. Autun. C[t] I, p. 30.

APA, nom d'homme. Fréjus. Orell. 3583. V. Appa.

APEMANTVS. Rome. Muratori, MCDLI, 10.

APPA, père d'Ambata. I. H. 2950.

APPENNINO (IOV. OPT. MAX.). Rusicade. Orell. 5613.

APTA (Apt). Aquae apoll. Orell. 5210.

ARAICA, fille d'Araius. I. H. 2952.

ARAIVS, nom d'homme, père d'ARAICA. I. H. 2952.

ARAMICI (Nautae). Avenche. C[t] X, p. 47.

ARANDONICI. Environs de Nimes. Plâtre du Musée de Saint-Germain envoyé par M. Aurès.

ARAR (La Saône). Il semble, d'après Amm. Marcellin, que la Saône, en latin *Sauconna*, serait le véritable nom gaulois de cette rivière, et Arar le nom scientifique donné par les Grecs.

ARARDVS (Deus). St-Béat. Orell. 1959.

ARAVRICA. Stèle funéraire trouvée à Munzath, transportée à Bâle. C[t] X, p. 28.

ARAVSA, nom d'homme. I. H. 2600. Cf. Arausia.

ARAVSIO (Orange). Nimes. Orell. 5231. C[t] XIV, p. 3.

ARBA, île dalmate. Orelli 5275.

ARCISVS, ARENTERI filius. I. H. 733, 2420.

ARDA. Apparitor ad Forum Segusiavorum. C[t] XXIV, p. 7.

ARDACIS (génitif). potier; Musée de Bâle.

ARDBINNA (Dea). Brambach, 589. « Ce monument a été trouvé en février 1859, sur le côté droit de la grande route allant de Düren à Montjoie, dans le voisinage de la paroisse de Gey. La distance du lieu de la découverte à la grande route est d'environ 200 pas et au village de Gey susdit d'à peu près 8 minutes. » Brann, chez les Jésuites de Bonn, avec lequel est tout-à-fait d'accord un dessin manuscrit donné à Brambach par un Père de cet ordre.

ARDOINNA. Cives Sabinus, Remus. Rome. Orell. 1960.
ARELATA (Arles). Aquae Apoll. Orell. 5210.
ARENTERVS (Aleti fil.). I. H. 733.
AREOBINDVS, sur un dyptique consulaire; Mommsen. Inscr. helv. 342, 2.
ARETE, druis Antistita. Metz. Orell. 2200.
ARGIOTALVS Smertulitani filius, Namnis. Orelli 188. Mannheim. Bramb. 891.
ARIOMANVS, ILIATI filius, Boius. Gruter 670, 3.
ARIONI, nom d'homme, datif. Gruter 764, 4.
ARISTOIDELITES, fils de Regalis. Musée de Langres. C[t] XII, p. 37.
ARNALIA, surnom de Minerve. Autun. Orell. 1961, 1962.
ARNEMETICI. Environs de Nimes. Plâtre envoyé au Musée de Saint-Germain par M. Aurès.
ARPENINO (deo). Musée de Toulouse. Orell. 5872.
ARRAEDO (nom d'homme, 1er cas). I. H. 2826.
ARRAGENVS. Gaulois ou Lusitanien trouvé à Cologne, présentement au Musée de cette ville. C[t] VIII, p. 20.
ARRO (nom d'homme au nominatif). I. H. 2735.
ARRONIDAECI, ethnique pluriel. I. H. 2097.
ARSACIS (Matribus) Cisalpine, Orell. 2094, loco incerto.
ARTIONI (Deae). Musée de Berne. Mommsen, 215.
ARVAGASTAE (Matronae). Müddersheim, 5 lieues de Cologne, Brambach 590.
ARVATIVS, surnom d'un Batave. Brambach 1517. Cf. Arvagastae.
ARVBIANO (IOVI). Monaco. Orell. 5614. V. BEDAIO.
ARVERNVS, nom de peuple donné au Mercure du Puy-de-Dôme. C[t] VIII, p. 44. C[t] VIII, p. 45. C[t] XXV, p. 4. Brambach, 256, 257, 593, 1741; add. 5029. Merc. Arver. Noric. trouvé à Miltemberg sur le Mein, Orell. 5875.
ARVRANCI (Nautae) et ARAMICI. Le premier de ces deux noms semble répondre à l'*arurensis* regio; le deuxième manque jusqu'ici d'explication. Momms. Mittheilung. 182.
ARVRENSIS (Regio). Musée de Berne, statuette, p. III et p. 53 du livret.
ASANEKOTI. Inscr. gauloise de Novare; moulage du Musée de Saint-Germain. C[t] XI, p. 7, l. 7.
ASCATTINIVS RASVCO. Zél. Br. 48.
ASERGNEHAE (Matron.). Blankenheim. Orel. 2082.
ASIRIO (nis), Gaulois, fils d'Asirius. Calvi. Maffei, CCCCLXXV, 9.
ASIRIVS. Calvi. Maffei CCCCLXXV, 9.
ASSENIO (nis), père de Scenus. Brambach, 743.
ASTOILVNNO (deo). St-Béat. Orell. 1962.
ASVIO ? (us, a). Ce nom se trouve aux musées d'Arles et de Nimes. A Nimes il est accompagné de noms d'un caractère gaulois. C[t] XIV, p. 10 v°. C[t] XVIII, p. 2.
ATAECINA PROSERPINA (DEA). I. H. 462.
ATAEVORTVS, père de Curita. Celeia : Gruter, 733, 1.
ATEBODVVS Vercombogi filius. Gruter, 758, 11 : Carnie.
ATDC... V. Ebucius. Bordeaux. C. XVI, p. 27.
ATECINGVS. Milan. Orelli 6854.
ATEGNATA AMVRONIS f., MALSONIS f. Gruter, 758, 11, Carniole; id., 763, 6. Styrie.
ATEGNIA. Nom d'homme, père de Meddugnatus. Musée d'Epinal : Mur. MLXXXII, d'après une copie très-incorrecte de Bimard. — C[t] XXI, p. 1.
ATEPILLA. Nom d'homme sur une dalle funéraire du musée de Nimes. C[t] XIV, p. 10.
ATEP. ATEPOMA, potier; trouvé dans les jardins du palais du Luxembourg. Grivaud de la Vincelle. — Id. à Launeren, près Lausanne; Inscr. helv. p. 92.
ATEPO (ni). Nom d'homme. Brambach, 858.
ATEPOMARI, gén. masc. Narbonne, Gruter, 1046, 9.
ATIIPOMARVS, sur une dalle trouvée à Paris; Musée archéol. T. I, p. 34.
ATEPONIS. Nom d'homme au génitif. Apt, Murat. MCCLVIII, 2. Nimes, Murat. MCCLXXXI, 6.
ATERTA, fille de Sanuacus, tombe autel, de Bordeaux. C[t] XVI, p. 33.
ATESMERIO, nom de divinité, sur une base en bronze trouvée à Meaux; Alm. de Seine-et-Marne, 1874, p. 82.
ATESPATVS (Liviae Augustae). Bronze au Louvre, dessiné par moi en estampage. Même nom sur le buste d'Auguste. Il est fils de Crixius.

Ces bustes ont été faits du vivant des personnages. Ainsi les types de lettres et les points appartiennent aux premières années de l'empire, et peuvent vraisemblablement remonter aux années antérieures.

ATESSAS (-atis). Dalle funéraire du musée de Nimes. Nom d'homme. C[t] XIV, p. 10, p. 2. Orelli 5242. Bramb. 1023, 1312.
ATEVLA. Tombe plate, cadre orné de feuillures, du Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 32.

Fils de Sollius à Naix. Rém. 37. 11.

ATEVRITVS. Gruter, LII, 10

ATGETIS. C[1] XVIII, p. 3.

ATHVBODVA. Taninges (Haute-Savoie). Moulage à Saint-Germain. C[1] VII, p. 44. — C'est l'inscription où M. Pictet a rétabli hypothétiquement CATHUBODUA.

ATIOXTVS. Tombe de femme du Musée de Bordeaux. C[1] XVI, p. 8.

M. Sansas donne une ATIOXTA p. 19, notes.

ATISMARA. Spon. Hist. de Genève. Orel. 259.

ATOCISSA. Brambach, 1876.

ATRANTI (Augusto). Goritz sur l'Isonzo, Illyrie. Orelli 5876.

ATREBATES, peuple de la Gaule-Belgique.

Milliaire de Tongres, Musée de Bruxelles. C[1] II, p. 27 v°.

ATRECTVS, surnom du magister MACIRIVS (du vicus honoris), qui avec plusieurs autres Gaulois d'origine, éleva un autel à Jupiter en l'honneur de la Maison impériale.

C'est aussi l'un des noms d'une longue liste gauloise trouvée dans le cercle de Trèves et donnée par Brambach, n° 825.

ATREGTIVS. Cassel. Orell. 4985.

ATTAE. Surnom des Nymphes d'Apt. Petit autel provenant d'Apt, au musée d'Avignon. C[1] XIII, p. 21.

ATTILLVS. Brambach, 825, 1342.

ATTO, fils de TOTIA LALLA. C[1] XX, p. 27. Brambach, 825. Id., 915. Ibid. 1769. V. les autres noms ATTONIA SALMANICCO (f[e]) CARANTVS.

ATTVCIVS VICTISSVS. C[1] XX, p. 26.

ATTVRVS Matti filius. Brambach, 1825

ATTVS. Musée de Bonn. Bram. 760.

ATTVSIOLA. Affranchie, sur une stèle funéraire du Musée de Bordeaux. C[1] XIX, p. 13.

ATVNS, nom de f[e], fille de IVNNA, f[e] de Iumma.

ATVRITA. Stèle funéraire du Musée de Bordeaux. C[1] XVI, p. 16.

ATVRO. Neuwied, Orel. 988. Bramb. 692.

ATVSIRVS. Grande tombe d'un naute du Rhin, du Musée de Mayence, trouvée à Weisenau. C[1] X, p. 6. Bramb. 939.

AVCTOMARVS, père de Magirus. Gruter, 733, 1.

AVDERIENSES. Gruter, Mayence, 469, 5.

AVENNIENSES. Nom ethnique des habitants d'Avignon, sur un fragment de bloc. C[1] XIV, p. 30, Musée de Nimes.

AVENTIA (dea). C[1] X, p. 45 et 45 v°. Murs du château de Villars, près Morat.

AVENTICVM. Soleure, b[e] m[re], X, 48.

AVENTICVM. C[1] X, p. 30, 48.

AVETA, fille de Cintugena. Stèle funéraire du Musée de Bordeaux, provenant des anciens murs de la ville. C[1] XIX, p. 2.

M. Sansas, notes, cite trois autres inscriptions bordelaises portant le même nom Aveta.

AVFANIAE (Matronae). Musée de Nimégue. Autel trouvé en 1628, à environ un demi mille romain, sur le bord du Wahal, au-dessous de la ville. C[1] IX, p. 29.

Musée de Cologne, C[1] VIII, p. 17 v° (AVFANIB).

Musée de Bonn. Trouvé sur la route entre Commern et Zulpich.

Musée de Lyon. AVFANIS Matronis et Matribus Pannoniorum et Dalmatarum.

AVICANTO deo. Nimes. Orell. 2933.

AVITIANOMARE. Sur une des faces latérales d'une stèle funéraire portant sur sa face antérieure ce reste d'inscription FILIA, ce qui donne lieu de croire que la défunte était fille du gaulois AVITIANOMARE. Musée de Dijon. C. I, p. 27.

AVLERCI EBVR... Musée de Limoges. C[1] II, p. 26.

AVMENAHENAE, surnom de matrones au Musée de Cologne. C[1] VIII, p. 19. Brambach, 343, lit IENAE au lieu de HENAE.

AVSVCIATES, pagus entre Milan et les trois lacs (pago Ossuccio).

AVSVS, père de VOSTRVS. Stèle funéraire trouvée à Lisieux, boulevard Pont-l'Évêque, maintenant au Musée de Caen. C[1] III, p. 14.

AVTESSIODVRVS, ville des SENONES. Orelli 5215, trouvée à Auxerre. C[1] I, p. 30 et 46.

AVTVNNACVM. Voyez ANT.

AXILLIVS, l'un des habitants du *Vicus Voglannionum*, qui y firent réparer à leurs frais un fourneau de cuisine. Trouvé au village de Pallien sur la route de Trèves à Liége. Brambach 796 et C[1] XX, p. 28.

AXIONN, père de HANNAXVS. Haut Comminge. Musée de Toulouse. C[1] V, p. 40.

AXSILLIVS AVITUS sive SACRVNA. Sur un autel au Génie des arénaires, trouvé à Trèves. C[1] XX, p. 31.

AXSINGINEHAE, Matrones du Musée de Cologne. C[1] VIII, p. 13.

AXTAC, mot gaulois tiré d'une inscription sur bronze trouvée au Vieil-Evreux. C[1] III, p. 13 v°.

AXVLA, fille de Cintugenus. Niche avec figure en pied de jeune fille. Bordeaux, C[1] XVI, p. 6.

AXVRI (Jovi). Cadienses, V. S. L. M. Herzog, 446. Trouvé sur le territoire de Mirbel entre les villes de Vaison et de Nyons.

AZALII, peuple de Pannonie, gouverné par le commandant de la cohorte Ire des Noriques, en même temps préfet de la rive du Danube, et des cités Boienne et Azalienne. — Voir Gruter CCCCXC, 2.

Les Boïens étant Gaulois, et les Azaliens tout près d'eux sur la rive du

Danube, l'élément gaulois se prolongeant d'ailleurs beaucoup plus loin le long de ce fleuve, on est porté à considérer ces Azaliens comme indubitablement Gaulois eux-mêmes.

BACONI (Deo). Chalon-sur-Saône. C[1] XV, p. 25.

BACVRDO (sacrum). Cologne. Grut. LXXXVI, 9, 10. Bramb. 385, 386. Deux autels qui n'existent plus.

BAESERTE (Deo). Par Tarbelex, fils de HARSVS. Musée de Toulouse. C[1] V, p. 52.

BAESISCERIS (génitif). Oreto. I. H.
P. Baebius Venustus.
P. Baebi Veneti filius.
P. Baebi BAESISCERIS nepos, Oretanus.
Pline (3, 3, 25) dit que les Oretans étaient surnommés Germains, comme étant d'origine celtique.

BAETERRAE (septimanorum). Aq. Apoll. Orell. 5210. Musée de Mayence. C[1] X, p. 25. Bramb. BAE. 1153.

BAETESIVS. In villa Pamphilia. Orelli, 7420 a ττ.

BAICORRICO (Deo). Musée de Toulouse. C[1] V, p. 40.

BAIGORIXO (Deo). Musée de Toulouse. C[1] V, p. 35. Trouvé dans l'arrondissement de St-Gaudens, où une localité se nomme Baigori.

BANDIARBARIAICVS (Deus). I. H., 454.

BANDVA (Deus). I. H. 2498.

BANIO (femme, au nominatif), fille de Cucalon. Orel. 4903. Trouvé dans le village d'Ossuccio, près Milan.

BANIRA (divinité topique). Sur un ex-voto, à Malley, demi-lieue ouest de Lausanne; aujourd'hui au Musée de cette ville. C[1] X, p. 32.

BANONA, surnom d'une Claudia. Styrie, Gratz, Gruter, 763, 6. Tombeau de famille où la plupart des noms sont Gaulois.

BANTVRO surnom d'un Carassounius, sur une stèle existant à Bâle. C[1] X, p. 26. Mommsen et Orelli sont d'accord pour écrire PANTVRO, par un P, ce nom où j'ai vu un B.

BANVCA, femme de SAMAVS, fille de MAGIACVS. Orel. 4900.

BAMBIX, fils de Sorus. Musée de Toulouse. C[1] V, p. 33; ibid., ib., p. 36; affranchi de Publius.

BARDOMAG..., vicus Mediol. Grut. CCCC XXXXIX, 5.

BARDVS, nom d'homme. Cattaus Bardi filius helvetius. Orell. 6858.

BARHOSIS (gén. masc.). Musée de Toulouse; prov[1] de St-Béat. C[1] V, p. 29.

BASCEIANDOSSO (Deo). Musée de Toulouse. C[1] V, p. 42.

BATAVI, peuples de l'île formée par le Wahal et le Rhin.
Civitas BATAVORVM. Autel à Hercule, transporté de Bois-le-Duc à Leyde : C[1] IX, p. 5, ce qui semble permettre de placer BATAVODVRVM à Bois-le-Duc.
Civis BATAVI (gén.). Or. 7420 a55.
Natione BATAVS. Bramb. 1517.
Domo BATAVOS. Bramb. 2003.
BETAVOS. Grut. DXVIIII, 5.

BATO BVLI filius, eques alae Pannoniorum Grut. DXXXIII, 10.

— DASANTIS filius, natione Ditio, miles Coh. IV, Dalmatarum. Bramb, 741.

BAVDVAEIOBRICVS. I. H. 2515.

BEBRICI DIVIXILLAE, nom de femme; Virieu-le-Grand, en Savoie. Reinesius, XIII, 60.

BECCO MOCCONIS filius. Orelli, 4901. Pallanza. Une chèvre est sculptée sur le cippe.

BEDAIO ET ALOVNIS Iuvavia. Orel. 1964. Pareillement associé au Jovis ARVBIANVS.

BELATVCADRO (Deo). Plumpton Wall, Cumberland, Orell. 5879.

BELATVCADRVS (Mars). Grande-Bretagne. Orel. 1965. 1966. Julius Aug. actor Juli Veri praef. 5879.

BELATVLIA, fille de DVNVS. Carinthie. Mur. 2076.

BELATVLIA COMIS. Langres. C[1] XII, p. 42.

BELATVLLA (Terentia). Grut. 943, 3. Mur. 1543, 2. Spon. Hist. de Genève. Trouvée à Genève.

BELATVLLVS. Brambach. 1336.

BELATVLVS. Surnom d'un hastifère mattiaque du Musée de Mayence. C[1] X, p. 13.

BELATVMARA (Saplia). Bavière. Orell. 497.

BELENVS (Deus). Aquil. Orell. 1967. Apollo. Orell. 1968.

BELENUS ou BELINUS APOLLO, sur la même feuille, Gruter, XXXVI, 11, 12, 13, 14, 15. 16, 17.

BHAHCAMI, déesse. Datif. Ex-voto du Musée d'Avignon, provenant de Vaison. C[1] XIII, p. 24.

BELEX BELEXCONIS fil. Musée de Toulouse. Orell. 5872.

BELEXCO, père de Belex. Musée de Toulouse. Orell. 5870.

BELGICA. Gruter, CCCLXXXIX, 2.

BELGinates vicani. Henzen: Belginates, ce qui est une bonne interprétation, le nom de lieu étant Belginum. Bramb. 864.

BELISAMA (MINERVA). Saint-Bertrand de Comm. Orel. 1431.

BELLA, fille de Nertomarus. Boien et de Custa d'Aquincum. Orel. 6857 a. Genève. Veturia Bella, G. 714, 4.

BIILLA, fille d'AGIOMARVS. C[1] XVIII, p. 33.

BELLAISIS, père d'ANDVS. Musée de Toulouse. Tirée de Gan. C[1] V, p. 44.

BELLANCO, femme. Gimonis, Bramb. 641.
BELLATORIGIS, f° gén. Brambach. 1877
BELLATV, trouvé près d'Autun. Société de Chalon. C^t XV, page 27. Bellatula, Genève. Mur. MDXLIII, 2.
BELLATVLVS, nom d'homme. Styrie. Grut. 763, 6. Cf. Belatulla et Belatullia.
BELLICcVS (SVRBVR). Brambach 1909. Musée d'Épinal, cat. 66; provenant de la montagne du Donon. Chien et loup affrontés.
BELLICIVS SECCIO. Iuvavia. Orel. 497. Mari de Bellatumara.
BELLICVS. Mayence. Orell. 2776. Turin. Gruter, 475, 2.
BELLINVS. Nom propre inscrit sur une tombe. Divixti filio. A la Bibliothèque de Bâle. C^t X, p. 27. (SEXTILIVS). C^t XI, p. 16.
BELLORIX. Nom de femme. La terminaison *rix* est commune aux deux sexes, il y en a plusieurs exemples. Ici Bellorix est une Julia, fille d'Abreutubogius. Orel. XXII, 5.
BELLOVAcvs cives. Vienna Allobrogum. Orell. 191.
BELLVS, fils de Giamius. Metz. C^t XX, p. 1.
BEMILVCIO (Deo). Paris. Montfaucon. Orell. 1970.
BERGIMVS. Deus. Brescia. Orell. 1971. Cénoman, Orell. 1972.
BERHAXS. Tombe venant du territoire de Luchon. Musée de Toulouse, catalogue 169.
BETASII ou BAET. Peuple. Ethnique belge. Cavalier du musée de Mayence. C^t X, p. 15. Cohors. I^a BAET. Orelli, 5672.
BETVITVS. Rex Arvernorum. Grut. Fasti triumphales, 298, 3.
BETVDACA, fille de Matuus, à Bordeaux, CXVI, p. 27. Il y a dans Sansas, notes, une autre femme du même nom, défigurée en *ulbitudaga* = IVL.BITVDAGA, p. 56.
BEVSAS. Suiti fil, Delmata, mil. coh. IIII. Brambach. 869. id. 1621.
BIAVSIO (MERCVRIO). Brambach, 97.
BIBIENSES vicani. Bramb. 1676.
BIBRACTI (Deae). Luxemb.? Orel. 1973. Un autre pareil a, dit-on, été trouvé à Autun (cf. *Rev. Celt.* I, 306).
BIAIAAANO... Nom d'une localité voisine de Nimes, gravé sur le chapiteau d'un pilastre. Musée de Nimes. Carnet XIV, p. 7.
BIHOTARRIS (génit.). Père de Silvain, mari d'Amoena, fille de Sembetennis. C^t V, p. 48.
BIHOTVS, nom d'homme. Autel à Hercule. De Valcabrère. Musée de Toulouse. C^t V, p. 41. Le catalogue du musée de Toulouse porte un R au lieu d'un T. Mais je crois ma lecture certaine, et elle est confirmée par le nom composé BIHOTARRIS.
BILCAISIO. Nom d'homme. Ier cas. Seligny près Coppet. Orel. 316. Momms. 123.
BILLI. Nom de divinité. Fragment trouvé à Marseille; maintenant au Musée d'Avignon. C^t XIII, p. 7.
BILLIO, Nom d'homme. Ier cas. Seyssel. Orelli, 2065.
BIMMOC λιτουμαρεος. Carnet IV, p. 36.
BINGIVM. Bingen. C^t II, p. 27 v°.
BIRACATVS. Surnom d'un Iulius. Dijon. Mur. MCLXXVIII, 2.
BIRACILLVS. Dijon. Mur. MCLXXVIII, 2. fils de BIRACATVS.
BIRIATVS. Voy. VIRIATVS. I. H. 2970.
BIRRAGONIS filius (BELLATVLVS). Gratz en Styrie, Grut. DCCLXIII, 6.
BISA, père de Blarta, Bessus, Brambach, 344.
BITI. Mot gaulois. Tiré de l'inscription en langue gauloise, découverte au lieu dit : *Vieil-Évreux*. C^t III, p. 13.
BITICENTVS. Eques alae Tautor. Bessus. I. H. 2984.
BITIVS. Nom d'homme. Bessus. Orell. 3552.
BITTIO. Nom d'homme, Ier cas. Grut. 733, 5. Lac de Garde.
BITVCVS. Surnom masculin. Watermore prope Cirencester. Orell. 6722.
BITVGIA. Nom de femme. Grenoble. C^t V, p. 17.
BITVRIX, nom d'une affranchie. Musée de Langres. C^t XII, p. 34.
— nom de pays d'un Iulius Balbus. C^t XXII, p. 14. Musée de Lyon.
BITVRIX, Vitalis filia. Auxerre, C^t II, p. 13.
BITVRIX VV (Iulius Lupus cives). Gruter. 731, 3. Trouvée à Bordeaux, rue du Loup.
BIT.C | BIT.C | BIT.C. Bituriges Cubi. Places réservées dans le cirque de Lyon, aux délégués des cités gauloises, Bituriges Cubes et autres. C^t XXIII, p. 35.
BITVRIGES VIVISCI, Bordeaux. C^t XVI, p. 10. 2 fois. Orell. 196. BITVRIX VB, Grut. DCCXXXI, 3.
BITVS. Surnom masc. Niersbach. Bramb. 855.
BLARTA (LONGINVS). Bisae filius, Bessus, Brambach. 344.
BLASTVS, surnom romain (Forcellini), et peut-être gaulois, comme père de Camulia et mari d'Ivorix. Bordeaux, v. C^t XVI, p. 12.
BLESIO. Autel trouvé sur le bord du Wahal, C^t IX, p. 35.
BLVSSVS, ATVSIRI filius, Nauta, Mogontiaci. Bramb. 939.
BOATI (ESCVLAPIO). Henzen. 5736. L'éditeur tire ce surnom d'Esculape, du nom (BOIS) d'une île. Henzen admet que c'est plutôt le nom du mari de la dédicante.

Je préfère la première hypothèse en tirant ce surnom des *Boates* de Bordeaux.

BOCCO HARAVSONI, datif. Musée de Toulouse. C[t] V, p. 36. Ibid. C[t] V, p. 45. HAROVSONI.

BOCCVS. Nom d'homme. I. H. 410. SVNVAE BOCCI filiae. Ibid. 769. BOCCVS GRATI filius.

BODECIVS BVRRALI, nom d'homme, I. H. 2633.

BODICA. Bramb. 745. Prusse rhénane.

BODINCOMAGENSIS. De Bodincomagus. Orel. 4737. Herzog, 380.

BODINCOMAGVS. Pline, H. N. 3, 16.

BODVACIVS. Nom propre d'homme. Nîmes. C[t] XIV, p. 39. C[t] XV, p. 5.

BODVOS, sur une fibule trouvée dans l'Erdre (Loire-Inférieure).

BOI, nom de peuple. Les Boiens de Bordeaux. C[t] XIX, p. 10.

BOIAS (Cives). Bordeaux. C[t] XVI, p. 38.

BOIAESSILAE (?) Nom de femme. Musée de Langres. C[t] XII, p. 37.

BOIIORIX. Nom d'un personnage gaulois qui éleva, entre Autun et Couches, un autel en pierre avec niche à fermetures de fer, destinée à loger un ex-voto qui consistait en un taureau de bronze à trois cornes. Un autel gaulois semblable fait partie du Musée de Dijon. Le taureau appartenait à M. Jovet, d'Autun, qui voulut bien me permettre d'en prendre une photographie. Je me félicite d'avoir conservé une trace d'un monument très-curieux, qui peut-être n'existe plus.

BOIODurum. Saint-Oswald. Orell. 5262.

BOISCVS, surnom de Magidius. Narbonne. Grut. DCCCCLXXXIII, 10.

BOIVS, ARIOMANVS IRIATI fil. Vienna Allobr. Grut. DCLXX, 3. — Praefectus ripae Danuvi et p. civitatum duarum BOIORVM etc.

BOLVINNVS (Mars) et Duna. Bouhy, près Entrains. C[t] III, p. 32 v°.

BONBELEX, fils de Harbelexs. C[t] XXI, p. 26.

BONCONICA milliaire de Tongres; Musée de Bruxelles. C[t] II, p.

BONDOBRICA, milliaire de Tongres, maintenant au Musée de Bruxelles. Après avoir étudié attentivement le monument, je reste convaincu que cette lecture est préférable à *Baudobriga* qui avait d'abord été proposé.

BONECONIS. (Gén. mose). C[t] XXI, p. 26.

BONONIA Bologne, Bramb. 1213.

BONXSVS, fils de Donnadinn. Haut Comminge. Musée de Toulouse. C[t] V, p. 50.

BOPIENNO (Deo). St-Bertrand-de-Comminges, Orell. 5880*a*.

BORBITOMAGVS. Worms. C[t] II, p. 27 v°.

BORILLI, nom propre d'homme. Gén. Autun. C[t] I, p. 33.

BORMANNICVS (Deus). I. H. 2402, 2403.

BORTOSSVS. Auch. C[t] XIX, p. 19.

BORVO(-ni) ET DAMONAE. Divinité des eaux thermales associée à Damona, quelquefois à Apollon. Bourbon-Lancy. C[t] I, p. 34. Bourbonne-les-Bains. Orell. 5880. — Il s'écrit aussi BORBO.

BOVALVS. I. H. 2485.

BOVDIA, nom de femme. Nimes. Grut. DCCXXII, 9.

BOVDIVS, nom d'homme. Autun. Gruter MCXXXVII, 5.

BOVDVS CATVNI filius. Musée de Langres. C[t] XII, p. 30, 31. Musée de Nimes. — BOVDVS VRILIONIS filius, dans Gruter 838, 6.

BRATO, nom propre d'homme. 1er C[t]. Nimègue. Mur. X, 2. Bramb. 115. C[t] IX, p. 28.

BPATOVΔE. Sur un chapiteau et une inscription du Musée de Nimes. C[t] XIV, p. 7. — L'inscription est en caractères grecs, suivant l'usage gaulois, mais on ne peut affirmer qu'elle soit ou non en langue gauloise.

BRASVS, surnom gaulois de C. Mansuetius, citoyen trévir.

BRENNOS. Sur une frise d'angle représentant, d'un côté, quelques fragments de mots ; en face, des animaux en chasse, et sur le 3e côté le nom qu'on lit en tête du présent article.

BREVCI, nation pannonienne. Musée de Bonn, venant de Clèves. C[t] VIII, p. 50.

BREVCVS. Bramb. 740. Nom propre. Natione BREVCVS. [BLVSSVS.

BRICIOnis filia. Nom d'homme. Voir

BRIGANTIAE Sacrum. Middleby Scottiae. Orel. 5881. Ad confl. Aeni et Danubii.

BRIGANTIENses..... Famille gauloise dont le chef était questeur et duumvir du municipe de BRIGANTIVM (Briançon sur la Durance). Quoique le nom patronymique de cette famille eût fini par revêtir la forme romaine, les autres membres avaient généralement conservé le surnom gaulois. Voir les PARIDIUS.

L'inscription est aujourd'hui à Gap.

BRIGANTINI. Briançonnet, entre Grasse et Entrevaux. Orell. 1012.

BRIGANTIVM (Briançon). Aq. Apoll. Orell. 5210.

BRIGINDONI (divinité gauloise au datif). Musée de Beaune. C[t] I, p. 28 v°.

BRIGINN, nom d'un lieu près Nîmes, écrit avec plusieurs autres sur une colonnette déposée au Musée de cette ville. Henzen 5230.

BRITOVIVS (Mars). Orell. 1356. Herzog 245. C[t] XIV, p. 22.

BRITTA, surnom de Philetius, jeune homme inhumé à Coppet; l'autel funéraire au Musée de Genève. C[t] X, p. 38.

BRITTIS (Matronis). Cisalpine. Orell. 2094.
BRIVATIOM, mot gaulois, de l'inscription du menhir dit *du Vieux Poitiers*. C[t] VII, p. 15.
BRIXA, nom d'homme. Metz. C[t] XX, p. 17.
BRIXANTV (Deo). Moulins-Engilbert (?). Orel. 1975. Orelli indique le nom de Moulins-Engilbert comme étant celui du lieu où le dieu Brixantu a été trouvé. Il y a peut-être confusion avec Moulins, chef-lieu de l'Allier, ville plus importante et d'ailleurs voisine.
Consulter les Mém. de l'Acad. des Inscr. T. 31, p. 261.
BRIXIAE (et Luxovio) (Diis). Luxeuil. Orel. 2024.
BRVGETIA, nom de lieu. Sur la base d'une colonnette trouvée à Nimes. C[t] XIV, p. 10.
BVAICORIXO (Deo). Haut Comminge. C[t] V, p. 39.
BVBNVS, nom d'homme, I. H. 2484.
BVGIO (Deo). Tarquimpol. Orel. 5882.
BVLVS, BATONIS pater. Gruter, DXXXIII, 10.
BVRGIO. Blesii filius. Br. 70. Nimégue.
BVRI, nom d'homme au génitif. Bessus? Orell. 3558.
BVRORINE (Deae). Domburg. Orell. 5883.
BVRRALI, nom d'homme, génitif. I. H. 2633.
BVTRIO, nom d'homme, 1er cas. I. H. 668.
BVTTONIS, nom d'homme gén. Viruni. Gruter, DCCXLVI, 2.

CABALIO, stèle funéraire du Musée de Mayence, C[t] X, p. 8. Aquæ. Apol. Orel. 5210. CABELLIO.
CABEDVS, surnom d'homme. I. H. 2863. AMBATI filius.
CABELLIO, Cavaillon. Stèle funéraire. Musée de Nîmes. C[t] XIV, p. 3.
CABVRENE. I. H. 2500. Cf. Caburus, Caesar de B. G. I, 47.
CACCOSSA, père de Rustica. I. H. 1512.
CACIRO, nom d'homme, datif. Palatinat, Bramb. 1780.
CACVSSO, père de ...VCCOMI. Brambach 1833.
CADDARENSIVM (numerus). Cassel près Mayence. Les D, barrés, indiquent que cette lettre est ici pour TH; aussi une autre inscription donne la forme CATTHARENSES. Bramb. 1317 et 1293. CATTH...
CADIENSES, populus Vocontiorum (?). Caderousse selon Breton, Antiquaires de France, tome XVI, p. 22.
CADVRCVS, ethnique de Cahors. C[t] XIX, p. 25. Gruter 455, p. 10.
CAESAONE, Césanne; seu COESAONE. Aquae Apoll. Orell. 5210.
CALETI (Deo Merc. VASSO). Bittburg. Bramb. 835.
CALVA, fille de Cassillus, femme d'Annius, mère d'Andere. Musée de Toulouse, provenant de Martres-Tolosanes. C[t] V. p. 46.
CAMALODVNVM. Colchester, 20 k. n. de Londres. Orell. 208.
CAMALVS, CAMALA. I. H. 678, 680, 690, 768, 784, 2,426, 2,445, 2,484, 2,496, 2,550.
CAMVLIA, fille de Blastus et d'Ivorix. Musée de Bordeaux, C[t] XVI, p. 12.
CAMVLINIVS OLEDO. Trèves, Bramb. 825. Parsantica saxi.
CAMVLORICE (Deae). Ex-voto sans nom d'auteur. C[t] VIII, p. 8. Musée de Soissons.
CAMVLVS (Mars). Clèves. Orell. 1977. Bramb. 164.
— (Mavortius). Rome. Orell. 1978.
CAMVLVS (Mars). Rome. Ardoinna. Orell. 1960.
CAMVNNI, nom de peuple. Brixia. Orell. 3789. Vallée de Chamounix (?).
CANDIEDONI (Iovi). I. H. 2599.
CANECOSEDLON, nom commun, tiré d'une inscription en langue gauloise, trouvée à Autun, près le mur d'octroi.
CANECVMMIAE, nom propre de femme. En Carinthie, Mur. 2078, 3.
CANTALON, nom commun gaulois. Tiré d'une inscription en langue gauloise provenant d'Alise.
CANTIVS. Paris. Orel. 5907.
CANTOSENVS, mari de Nerta. Ces deux personnages sont des Iulius. Bord. C[t] XI, p. 5.
CANTVNAECVS (Deus). I. H. 861,
CAPILLVS, fils d'Illiomarus, auteur du monument de la source d'Acionna près Orléans. V. ce nom.
CAPPO. Icari filius. Orell. 327.
CARABELLA, femme. C[t] I, p. 47.
CARADDOVNA. Jeune femme. C[t] XX, p. 11.
CARADITONV, mot gaulois. C[t] III, p. 13.
CARANIVS. Sacri (filius). C[t] XX, p. 35.
CARANTILLVS. Metz. Gruter, 862, 2.
CARANTINVS. C[t] I, p. 41.
CARANTIVS (Meddillius). Brambach. 1569.
CARANTO (-onis). Musée de Nimes, C[t] XIV, p. 2. L'initiale c est douteuse.
CARANTVS (Securius), soldat de la légion XXII. Olm, 2 k. de Mayence. Bramb. 921; id. 1769. — « Melonii CARANTVS... » et 1321.
CARASOVA. Tombe du Musée de Bordeaux. C[t] XIX, p. 7.
CARASSOVNIVS. Stèle funéraire d'Aug. Raurac. à Bâle. C[t] X, p. 26. Mom. 287.
CARASSOVNVS, surnom, ex-voto de Vichy. X, p. 26.

CARASVS, nom d'homme. Brambach, 1863.

CARATACVS. Brambach 1390.

Dans une liste de noms et surnoms dont plusieurs ont la forme gauloise.

CARATACVS (Sex. Aquinius). Metz. Gruter, 902, 5.

CARATHO(...nis ?), filius. C[t] XX, p. 7.

CARATI (T. Cl.). Gruter 389, 3, faute dans la table de Scaliger.

ATTICVS, CICERO, FELIX, colliberti.

CARATILLA. Tombe du musée de Langres. C[t] XII, p. 45.

CARATINVS. Reate. Gruter 1110, 2. Père de Matrona, helvétienne. Brambach, 1639.

CARATVLLVS. Metz. Gruter 862. 2.

CARAVINVS. Metz. Gruter 867, 8.

CARBILIVS. I. H. 2787, 2825.

CARCASO. Stèle funéraire du Musée de Mayence, trouvée à Bretzenheim. C[t] X, p. 1. — Le nom latin de Carcassonne n'existe sur aucun autre marbre.

CARES, père de SDEBDAS. Domo Turo. Bramb. 230.

CARESVS, ADVLI filius. Stèle fun. du Musée d'Avignon, trouvée aux environs. C[t] XIII, p. 20.

CARIASSIS filius. Brescia, Orell. 1398.

CARIOLVS, CARIOLA. C[t] XX, p. 34. Br. 860.

CARNVNTVM, gens. Orell. 5279.

CARRI (Deo). C[t] V, p. 39.

Divinité topique des Pyrénées.

CARRIOTALA, nom de femme. Besançon. Mur. MCCCXXX, 7.

J'ai constaté un I peu visible entre le R et l'O.

CASSIA TOVTA. Femme du pays des Ségusiaves, dont le premier nom est peut-être aussi bien gaulois que latin (Cassivellaunus, Tricasses, etc.). Toulouse, Bagnères-de-Luchon, C[t] V, p. 38.

CASSIBVS. Divinités gauloises, dat. plur. Vota fece Macrius Faustinus..... 1398. Matutinus... V.S.LL.M... 1779. Castus Taluppe .V.S.I.I.M. 1823.

CASSICIATE ; voyez CUR CASSICIATE.

CASSILLVS, père de Calva, femme d'Annius. Toulouse. Martres-Tolosanes. C[t] V, p. 46.

CASVRINVS, affranchi, appariteur du Forum Segusiavorum. C[t] XXIV, p. 7.

CATTHARENSES, voy. CADDARENSES.

CATTAVS, BARDI filius, helvetius. Orell. 6858.

CATTRONIE, femme. I. H. 639, 753, 2378, 2403.

CATVENVS, CATUENA. I. H. 431.

CATVIACIA. Petite ville des Alpes. Aq. Apoll. Orell. 5210.

CATVRICIVS SVCC°. C[t] XXVI, p. 5.

CATVRICVS, CATURICA. I. H. 14. Tombe trouvée à Baloa en Lusitanie.

CATVRICI (Marsi). Musée de Stuttgart. Bramb. 1588.

CATVRIGOMAGVS, ville. Aq. Apoll. Orell. 5210. Chorges.

CATVRIS filio.. I. H. 2685.

CATVRONVS. Surnom. I. H. 2430.

CAVTONVS. I. H. 798.

CAVTOPATES. Brambach précédé de D. I. M. Deo invicto Mithrae.

On le trouve plus ou moins aux numéros d'Orelli 5848, 49, 50, 51, 52, 53.

CELICNON, nom commun gaulois. Extrait de l'inscription d'Alise en langue gauloise.

CELTINVS, affranchi, appariteur du prêtre de Feurs, chef-lieu des Ségusiaves. C[t] XXIV, p. 7.

On a lu généralement CETTINVS par TT.

CELTVS, CELTA. Uzès. Mur. DCCCX, p. 8. Bordeaux. C[t] XVI, p. 32. CELTUS, père d'ALEBA. I. H. 755.

CERNVNNOS. Dieu gaulois, cornu. C[t] VII, p. 43. Paris, Orelli 1993.

CESSERO. ville. St Thibéry. Orell. 5210.

CETTVRONENSES vicani. Musée de Strasbourg. C[t] XXI. p. 2.

CEVTRONES, peuple alpin. Ceutrons, col de la Forclaz. Orell. 5256.

L'inscription porte *as*, style emphatique, que je ramène à la forme vulgaire.

CIB... Municipium. Pannonia infer. Orell. 5284.

CICOLLVIS, surnom de Mars en gaulois, trouvé sur un autel à Arnay-le-Duc. Musée de Dijon. C[t] V, p. 23.

CICOLLVIS, épithète de Mars. C[t] I, p. 23. C[t] 2, p. 43 v°.

CINGETIVS. Trèves, Brambach, 825. Pars antica saxi.

CINIANVS IVLLINVS, nom propre. Metz. Grut. DCCLXVIII, 8.

CINTO ? La pierre est brisée, à la hauteur du mot, dans toute sa largeur.

Mari de Cintugena, musée de Bordeaux, C[t] XVI, p. 28.

CINTVGENA, fille de Solimarus, femme de Cinto. Musée de Bordeaux, C[t] XVI, p. 28. Mère d'Aveta. Bordeaux. C[t] XIX, p. 2.

CINTVGENVS, père d'Axula. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 6. Fils de Tesco. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 7.

CINGETIS.

CINTVGINATVS fils d'Aprilii, Bordeaux. C[t] XVI, p. 17.

CINTVGNATVS (L. SECCIVS). Bordeaux. C[t] XVI, p. 23. 2° Surnom de Seccius. Bordeaux. C[t] XVI, p. 25. 3° Nom isolé. Bordeaux. C[t] XVI, p. 26.

CINTVLLVS, 2 fois. Nimes, Muratori MCCLXXXI, 6.

CINTVSMI (Saxxanus) filius. C[1] I, p. 25.

CINTVSMIVS, MIA. Rome, copie de Montfaucon, Murat. DCCCV, 2.

Noms dérivés du gaulois, ainsi que cela résulte en même temps de leur rareté en Italie, et de leur fréquence en Gaule. On trouve même en Italie le double dérivé Cintusmininius, inconnu en France.

CINTVSMVS. Marbre funéraire du Musée de Langres. C[1] XII, p. 34. Fils de Comagius, Musée de Bordeaux. C[1] XVI, p. 24.

Des fragments de noms gaulois se laissent apercevoir sur la même inscription.

CINTVSSAE f. (Bruto), nom d'homme. Grut. 764, 3.

CIRATA ? Femme nervienne, fille d'ANNAVS, sur une tombe perdue. Brambach 937.

CIRRATA. I. H. Cf. inscr. nervienne.

CISON, fils de Seniienn, père de Cunduesen. C[1] V, p. 51.

CISSONIVS Deus ou Mercurius. Brambach 1831. Spire. Orelli 1406. Besançon par une femme syrienne. Orelli 5886. Coh. Rauraque.

CLOVTAIVS. I. H. 2543, 2657.

CLOVTAMVS. I. H. 2633.

CLOVTIVS Clouti filius. Salona. Orelli. 4994. CLOVTIVS (2 fois). I. H. 2633.

CLVGASIO (nominatif). Tremosine, près Brescia. Murat. MCCXCV, 6.

CLVGASIS (génitif). Tremosine, près Brescia. Murat. MCCXCV, 6.

CLVIDEA. Tremosine, près Brescia, Murat. MCCXCV, 6.

CLVTAMVS. Salona. Orell. 4994.

COACTILVS, tombe de Luxeuil. C[1] II, p. 2.

COBLANVO (onis). Nom de femme. Musée de Nîmes. C[1] XIV, p. 34.

COBERATIVS COBERILLVS, de Metz. Gruter 907, 5.

COBLEDVLITANVS. Apoll. C[1] VII, p. 25.

COBNERT (ti?). Haguenau. Orelli 1910.

COBNERT(ius ?). Wiesbaden, Brambach 1027. Strasbourg, Br. 1902.

COBNERTVS, nom de potier. Musée de Zurich. Momms. Brambach. 1902.

COCILLVS, affranchi. C[1] XXIV, p. 7.

CODO. Ex-voto du Musée d'Avignon, provenant de Vaison. Autre inscription au Musée de Saverne. C[1] XIII, p. 31. C[1] XVIII, p. 33. Orelli 5906. Bramb. 1869 et 1911.

COGIDVBNVS rex. Chichester. Muratori, LV, 6.

Chef de race gauloise dans le sud de l'Angleterre. V. Tacite, vie d'Agric. chap. 14.

COINAGIVS (S. CVS), père de ADBOGIVS. V. ce nom. Orell. 5234. Bramb. 1230.

COMAGIUS. Venise, Murat. MCCCXXXII, 1. Comagi filia Severa. — Venise, Murat. MCCCXXXII, 1. Milan. Mur. MDCLXI, 5. — Père d'un Cintusmus. Bordeaux. C[1] XVI, p. 24.

COMAVVS ? Nom propre. C[1] V, p. 17.

COMBVOOVATVS. C[1] IV, p. 38. Mâcon.

COMEDOVIS, datif. Aix (Savoie), Orelli 2098. Brambach 469 a un datif (*Comedonibus*, par un *n*), qui n'est pas du tout certain, attendu que les trois premières lettres du mot sont absentes. L'orthographe suivie par Orelli est d'ailleurs plus conforme à la physionomie de la langue gauloise. Je suis porté à croire que l'incription de Brambach, trouvée près de Cologne, doit être écrite *Comedovibus* par un *v*.

COMELIDDVS, surnom d'homme. C[1] VII, p. 34.

COMNITSIA, nom de femme. Sur une inscription du Musée de Bordeaux. C[1] XVI, p. 32.

CONAMOTVSO, datif. Magburg. Gruter 827, 1.

CONCENETIVS, CONGENETVS, ou CONG..... Vérone. Maff. 547, 2.

CONDAT. (Pagus), à Lyon. C[1] XXIII, p. 40 verso.

CONDISA. I. H. 2485.

CONDOLLVS. Bramb. 1602, 1611.

CONGENETIVS. Vérone. Mur. MCCLI, 8.

CONGENNICIA, nom de femme. Nîmes. Mur. MDCCLXXVIII, 12.

CONGONNETIACVS. V. Maxsumus et autres noms gaulois. Bordeaux. C[1] XVI, p. 32.

CONTESSILO, nom d'homme au nominatif. Milan. Muratori MMLXX, 9.

CONTIVA. I. H. 5032.

COPORINVS. I. H. 2657.

COPORVS. I. H. 2657.

CORIA. I. H. 780.

733 — ALETI filia.

COROBVS. Surnom de G. Germanius. C[1] XX, p. 2.

COROLLEA. I. H. 2376.

COROTVRES. père de Reburrus Coh. I, Lucensium Hispanorum. Bramb. 1235.

COTTIVS, regis DONNI filius. Arc de Suze. Mur. MXCV.

COVENTVS. C[1] XXI, p. 24.

COVINAERTA in S. Donati ad ruinas Solvae. Gruter DCCCXCVI, 2.

Nota litteram A quae abest ab nomine viri. V. Covinertus.

COVINERTVS in S. Donati ad ruinas Solvae. Gruter DCCCXCVI, 2.

COVIRVS. Trèves. Brambach 825.

COVTIVS (L.) I. H. 680, 809. 840.

COVTVSVATVS, natione Helvetius. C[1] 4, p. 38. Brambach 1227.

Br. lit deux mots. Si je n'en fais qu'un, c'est par de bonnes raisons;

autrement il y aurait deux surnoms. Mais l'existence du nom COMBUOOVATUS C[t] X, p. 38, m'a paru déterminante.

CRACCA, femme de Fronton, fille de Livon. Or. 4901.

CRACCO (onis), homme. Musée de Nîmes. C[t] XII, p. 33.

Tous les autres noms de l'inscription sont romains.

CRASARO, fils de Scaper. Musée de Langres. C[t] XII, p. 36.

CRASTVNO, nom propre d'homme au datif. I. H.

CRAXANAL, père ou fils d'Excingomarus. Gruter 991, 2.

CRAXXILLVS et ATIOXTVS. Tombe d'une femme, élevée par ses deux fils, à Bordeaux, C[t] XVI, p. 8.

CRICCONIA DOVILLA. Trèves. Brambach 774.

CRICIRO, nom de potier. Musée de Bâle. Mommsen, 352.

CRIELO(nis), gén. hom. Kuendorff, Styrie. Gruter 537, 5.

CRIPPO, nom d'homme au nominatif. Musée de Wiesbaden. Br. 716.

CRISPOS BOVI... Noms propres de l'inscr. gauloise d'Evreux. C[t] III, p. 13 v°.

CRIXIVS. Gaulois, père d'Atespatus. V. ce mot.

CRIXSIVS, citoyen des Mattiaci, du Musée de Mayence, trouvé près Wiesbaden. C[t] X, p. 13. Orell. 4983.

CROVIA, seu GROVIA. Ethnique. I. H. 2550.

CROVUS. I. H. 774.

CRVTISIONES Coloni. Saarlouis. Bramb. 754. C[t] XX, p. 37. Voy. 1077 ?

CVCALO(nis), pago Ossuccio. Orell. 4903.

CVCHINEHIS. Matrones du Musée de Bonn, trouvées avec d'autres sur la place du marché à Zulpich; celles-ci exécutées par un soldat de la 1re légion Minervienne. C[t] VIII, p. 40 v°.

CVCVTI, gén. masc. Milanais. Gruter 804, 8.

CVGERNVS (Domo). Orelli 6726.

CVLARO. C[t] V, p. 16. Ancien nom de Grenoble. Orelli 4015.

CVNDVESEN, fils de Cison. C[t] V, p. 51.

CVNOPENNIVS, nomen. Brescia. Orelli 7230. *Cunopennus* dans le Corp. V, 4216.

CUR CASSICIATE. Lire en deux mots. C[t] 5, p. 27.

CVRITA, mère de Secundus et femme de Magirus. Grut. 733, 1.

Fille d'ATAEVORTVS.

CVRVNNIACA. De Pannonie (probablement). Orell. 4994.

CVSES Sugenti filius REGVS. Brambach. Musée de Mannheim, 1236.

CVSTA, nom de femme, épouse de Nartomare, Boïen et soldat congédié. Cette femme est d'Aquincum.

CVSTVMVS. I. H. 2797.

CVTISONVS. Mur. CMXXI, 16. Cf. Hor. Od. VII, III. *Daci Cotisonis agmen.*

Les Daces ont occupé le long du Danube une région où les Gaulois avaient laissé des traces de leur langue.

DACENCIVM, nom d'homme. I. H. 3082.

DACINVS, Liffionis filius. Belge. Bramb, 40.

DAEDALVS, nom propre. Ex-voto de Malley, au musée de Lausanne. C[t] X, p. 32. D'un columbarium de la via Prænest. Mur. 1788, 2.

DAESITIATES, peuple pannonien d'après Strabon, selon d'autres de Dalmatie. Orell. 5276. Voir Corpus, III, 401.

DAGANIA (Pompeia). Cologne. Brambach 409.

DAGIONIVS. Sur un autel de Matrones Albiahenes. Brambach 554.

DAGOBIVS. Bordeaux. C[t] XIX, p. 4.

DAGOVASSVS. L'un des soldats qui élevèrent à leurs frais le génie de la Victoire. Orell. 988. Bramb. 692.

DALMATAE, nom de peuple. Brambach 1621.

DAMINIVS, nom d'homme. Cives Lingonus. Orell. 5880. Bourbonne-les-Bains.

DAMONA. Divinité associée à Borvo. C[t] I, p. 34. Orell. 5880.

DANNADINN, frère de Bouxus, Aquitains. C[t] V, p. 50.

DANNICIVS, eques alae indianae, cives Rauracus. Orell. 6722.

DANNOMARVS, père d'un Secundus. Grut. DCCCCXXII. Nîmes, 12.

Le nom, quoique séparé en deux groupes par l'éditeur, doit être ainsi écrit.

DANNONIA, femme aquitaine, fille de Harspus. C[t] V, p. 37.

DANNORIX, père de Hanarrus. C[t] V, p. 46.

DANNOTALVS, père de Martialis. Inscription d'Alise, en langue gauloise. C[t] I, p. 17 v°.

DANNVM GIAMILLVM, colon des Crutisions. Sarrelouis. Brambach 754. C[t] XX, p. 37.

DANOTALE, femme au nominatif. Saint-Privat. Gruter, 746. 6.

DANVS, père de Marcellus. Milanais. Grut. DCCCIIII, 8.

Sa mère, Demincilla, fille de Cucutus.

DASAS (DASANTIS). Bramb. 741.

DAVEREVS. Miles ex coh. IIII Delmatarum. Bramb. 742.

DECMANVS (Lucius Senilius), negociat. Mog. Bramb. 956.

DECMIAE DECMILLAE, civis Sequanae, DECMIVS DECMANVS, frater. Lyon. Grut. DCCCXLVII, 11.

DECMINVS, père de DEXTER C[t] XX, p. 8.

DEIVARUS, père de Messava. Brescia. Gruter, 566, 2.

DELMINENSES. Salona. Orell. 5272.

DEMEGENVS. V. Suecconius. C[t] X, p. 48 verso. Soleure. Orell. 403.

DEMINCA. Milan. Orell. 6854.

DEMINCILLA. Mil. Gruter 804, 8.

DENTVBRISA, cavalier thrace. V. Disacentius. C[t] X, p. 15 v°. Bramb. 990.

DEOSPOR, surnom d'un des nombreux Septimius de la XXXe légion Vlpia Victrix, Pia Vindex. C[t] VIII, p. 33. Birken. Musée de Bonn.

DERCO, nom d'homme, 1er cas. Milan. Murat. 752, 7. Cf. DERCOIEDVS.

DERCOIEDVS, nom d'homme. Pays messin, C[t] XX, p. 2. (D'après Grut. p. XX).

DEVILLIA. Flaminice de la déesse des Voconces. Die. Orell. 2225.

On trouve aussi un DEVILLIVS à Grenoble. Orel. 4452. L'un et l'autre ont tous les caractères de noms gaulois.

DEXSIVAE ET CAVDEI. Cadenet. Orell. 1988.

DIBVGIVS, fils d'INOSVMOTVS. Vienne (Autriche). Grut. 718, 7.

DIGINES. Autel du Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 14.

DIGINES. Petit autel de Béziers (plateau des poètes), avec une légère différence, GE pour GI. C[t] XVII, p. 8.

DIOLVINDA. Ex-voto de Malley au Musée de Lausanne. On a lu jusqu'à présent, et M. Mommsen lui-même, DONINDA; voici ce qui justifie la lecture ci-dessus : 1° l'O est traversé per un i vertical, 2° le premier N supposé se compose en réalité des deux lettres L et V assez rapprochées dans le haut, LV, de manière à simuler un N. D'ailleurs le jambage antérieur de ce prétendu N est certainement un H, avec une base en forme d'accent grave et détachée de la haste comme aux deux E de la 2e ligne. C[t] X, p. 32.

DIORATA. Tombe de deux jeunes enfants. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 27. — Fille de Combuoouatus. Monument religieux de Mâcon.

DIRATIVS, père de Diorata. Bordeaux. C[t] XVI, p. 27.

DIRONA. Divinité des eaux thermales. Br. 814, à Trèves. L. Lucanius Cemelinus. C[t] XX, p. 21.

DISACENTIVS. Surnom d'un soldat de la 6e cohorte des Thraces, fils de DENTVBRISA. Musée de Mayence. C[t] X, p. 15 verso. Bramb. 990.

DITIPATRI et *Proserpinæ*. C[t] IX, p. 40. Cologne.

DIVICIA, femme. C[t], XVIII, p. 25.

DIVICIANTILLVS, nom d'homme. Alamont. Mur. MDIII, 5.

DIVICVS de Luxeuil. C[t] II, p. 2 v°.

DIVITIENSES (exploratores). Poste établi à Divitium, sur la rive droite du Rhin, en face de Cologne, et qui a donné son nom à un corps de Dalmates stationné pendant un long espace de temps sur ce même point. C[t] X, p. 23 v°. Notre inscription porte DIVITIESES, c'est-à-dire DIVITIENSES, mais tous les autres monuments connus portent DIVITENSES, au dire des épigraphistes. Musée de Mayence.

DIVIXTA. Strasbourg. C[t] XXI, p. 21. Br. 1864. — Paternini ancilla. Bordeaux Grut. MLII, 1. — Femme de Scottus. Musée de Langres. C[t] XII, p. 29.

DIVIXTILLA. Bebrix-Div... Virieu-le-Grand. Reinesius, 60, XIII.

DIVIXTVS. Tombe trouvée à Bâle et conservée à la Bibliothèque de cette ville. C[t] X, p. 27.

DIVOGENA (Livia). Bordeaux. C[t] XIX, p. 18.

DIVONO (...us), de Cahors. Rodez. C[t] XIX, p. 25.

DIXTILINARIVS, frère de Gerotius et de Centurio. Bordeaux. C[t] XIX, p. 17.

DOCILICO, nom d'homme au nominatif. I. H. 2816.

DOCIVS. Cf. Q. DOCI, monn. I. H. 2633.

DOIROS, fils de SEGOMARVS. Nom d'un fabricant d'objets en bronze. C[t] III, p. 23 verso.

DOLVCENS (vicus). Musée de Boulogne. C[t] V, p. 2.

DONICATVS. Provenant de Luxeuil. C[t] II, p. 2.

DONNVS (Rex). Arc de Suze. Mur. MXCV. Nîmes. C[t] XIV, p. 18.

DRIGISA, Ziæ reginæ neptis. Rome. Mur. 1039, 3.

DROTOUTA, nom de femme. Musée de Nîmes. C[t] XIX, p. 2. Le D est absent, mais probable, à cause du nom DRAITA qu'on lit dans une inscription du Vieil-Evreux, du masculin DRUTEDO cité par les épigraphistes de la Saintonge, etc.

DRVIS, druidesse. Metz. Orell. 2200.

DVBNOTALVS, père de Senovir. C[t] XXI, p. 2.

DVGIAVVA. Brescia. Murat. MCCLXXIII, 6.

DVGIIONTIIO. Mot gaulois tiré de l'inscr. d'Alise. C[t] I, p. 17 v°. Considéré généralement comme un verbe.

DVGIONIVS. Bonn. C[t] VIII, p. 43. Bramb. 554. Il semble préférer DAGIONIVS à la ligne 4.

DVGIVS. Brescia. Mur. LIII, 10. Turin. Mur. MDXXXVIII, 6.

DVICI-BRIG (datif). York. Orell. 1989.

DVLIO, nom d'homme, 1er cas. I. H. 938.

DVLLOVI (divinité topique). Trouvée à Vaison. Orell. 1990.

DVNA. Divinité topique associée à Mars. C[t] III, p. 32 v°.
DVNI. Génitif de DVNVS plus probable que DVNIVS. Tanzenberg en Carinthie. Mur. MMLXXVI, 4.
DVROCORREM. Nom d'une ville inconnue de Grande-Bretagne, selon Henzen. C'est au contraire le nom bien connu d'une ville de la Gaule, je veux dire *Reims*; *Durocortorum Remorum*.
DVROCORTERO. Reims. C[t] II, p. 27.

EBVCIVS ATEC... Nom de famille romain sous une autre orthographe (*Aebutius*) peut-être gaulois sous l'autre forme, suivi d'un surnom incomplet d'apparence gauloise. Bordeaux. C[t] XVI, p. 27.
EBVRO, nom d'homme, 1er cas. Wiesbaden. Bramb. 905.
EBVRODVNENSES, vicani. Wiesbaden. Orell. 344, 345. Mommsen, 147.
EBVRODVNVM. Aquæ Ap. Orell. 5210.
(·)ECTIMARVS. Hermeskeil. Trèves, porta nigra. V. Jahrbücher. Bramb. 834.
EBVROVICES, Aulerci. Musée de Limoges. Ma copie.
EDELAT Deo. C[t] V, p. 37.
EDOVIVS (Deus). I. H. 2543.
EDVLLIVS, Visurionis filius. C[t] XXI, p. 18. — Hermeskeil. Trèves. porta nigra. V. Jahrbücher et Brambach 834.
EIΩPOY. Verbe ayant le sens de *fecit*.
ELAESVS (2 fois). I. H. 2653.
ELVIO, fils d'Eluconis. Salama. Gruter 728, 9.
ELVIVS, nom patronymique de Germanius. C[t] XX, p. 2.
ELVORIX, fils de Varicillus. C[t] XX, p. 1.
ELVSENSES. Nom ethnique des gens d'Eause (Aquitaine). Nîmes. C[t] XV, p. 19.
ELVSENSIS (Taurinus). Nîmes. Gruter. 708, 7.
EMPEONIS, gén. mas.
ENDOVELLICO (Deo). Espagne. Orell. 1991, 1992.
ENDVBROnis, gen. masc. Brixia. Gruter 1135, 6.
ENICO(nis). Redsati fil. Gr. 346 3.
ENIOni, femme. Iggi. Carniole. Grut. 780, 5.
ENNA, fil. Appolonis. Iggi, Carniole. Grut. 780, 5.
EPAMAIGIVS. Gruter 764, 1. S. Bertrand-de-Comminges.
EPOMVLVS? et Victisirana. Angleterre. Gruter 700, 6.
EPONA dea. Soleure. Or. 402. C[t] X, 48 v°. Dea EPONA. Orell. 5238. 5239. Celeia EPONA. Orell. 5884. Bramb. 683, 864, 865.
EPOREDIA. Brambach 1192, 1224. Ville de la Gaule cisalpine. Tombeau d'un soldat de la 14e légion gemina, du nom d'Acco. C[t] X, p. 4.
EPOREDIRIX (...RIGIS). Célèbre Eduen de la guerre des Gaules. C[t] I, p. 34 v°. — Autun, venant de Bourbon Lancy. Or. 1974.
EPORENSES. I. I. 2163.
EPOT... pagus. Ventavon. Orell. 4025. Herzog. 489.
EPOTSOROVIDVS. S. EPOSTE. Arc de Saintes. Murat. MCMXCII, 3.
EPPO(nis), masculin. Secunda Epponis f. Carniole. Mur. 2076, 10. MAXIMA Epponis filia. Grut. 764, 5.
ERNAGINVM. Aq. Ap. Orell. 5210.
ERATO LITUCCI filia. Herzog 437. Gruter EP. 1121. 4.
ERDESCVS, père d'Erdesmius. C[t] V, p. 40.
ERDESMIVS Erdesci fil. C[t] V, p. 40.
ESCINGVS. Sur un autel à Jupiter. Musée de Bordeaux. C[t] XXII, p. 3.
ESDRICVS. Supra insulam Bonaci. Gruter 733, 5,
ESVGGI (gén.), fil. Amiens, Muratori MCMLXXXVI, 7 Esuggus non Esuggius.
ESVNERTVS. Voy. Landecy, près Genève Orelli 298.
ESVS. Paris, Orelli 1993.
ETIC, mot gaulois. C[t] I, p. 17 v°.
ETRVSVS. Nom d'un druide ? germain. Musée de Mayence. C[t] X, p. 17.
EV, mot gaulois. C[t] III, p. 13.
EVRISES. Paris, Orelli 1993.
EXCINGILLA, nom de femme. Nîmes, Muratori 1623, 8.
EXCINGILLVS(-i). A un prénom et peut-être se termine en *ius*. Musée de Nimes. C[t] XIV, p. 31. Il est beau-père de SOLIRIX, femme.
EXCINGOMARVS (GO ?). Nîmes. Gruter 911, 2.
EXCINGVS, Ubien. Chalons. C[t] XV, p. 26.
EXCINGUS, père de Parrion. Inscr. de Gap.
EXOBNUS. père de Summa, citoyen Médiomatrice. Br. 1572.
EXPRICINNIO deo, par Silea. C[t] V, p. 43. Provenance inconnue.

(*A suivre.*)

UNE ÉNIGME

D'ONOMASTIQUE FLUVIALE.

Sous ce titre M. Pictet (*Revue celtique*, t. II, p. 437) a réuni douze noms de rivières de Mauritanie qui paraissent identiques à des noms portés par des rivières de Gaule, de Grande-Bretagne ou d'Espagne, il en conclut que les Gaulois ont probablement, à une date fort ancienne, conquis la Mauritanie où ils seraient arrivés d'Espagne.

Suivant moi, la seule conclusion à tirer des rapprochements faits par M. Pictet, si conclusion il y a, c'est que la race ibérique n'aurait pas seulement autrefois occupé outre l'Espagne, la Gaule méridionale entre le Rhône et l'Océan, fait établi par de nombreux textes anciens, mais qu'avant l'invasion berbère, la race ibérique aurait aussi possédé la région nord-ouest de l'Afrique.

En effet, l'origine ibérique des noms de rivière que M. Pictet nous donne pour gaulois est à mes yeux évidente pour une partie, très-vraisemblable pour l'autre.

Sur les douze noms de rivière que M. Pictet prétend être gaulois, deux appartiennent à la géographie ancienne de l'Espagne et sont étrangers à la Gaule. L'un est celui de l'*Anas*, aujourd'hui *Guadiana*. Ce mot n'est pas gaulois. Il se trouve dans la description phénicienne de l'Espagne reproduite par Festus Aviénus, et cette description est antérieure à l'arrivée en Espagne des Gaulois, à la place desquels elle mentionne d'autres peuples[1]. L'*Anas*, à cette date reculée, arrosait le pays des Cunètes ou Cynètes[2], peuple ibère comme nous l'apprend Hérodore[3], écrivain du ve siècle av. J.-C., peuple nettement distingué de la race celtique par Hérodote dans deux passages de ses célèbres histoires[4]. Donc le nom de l'*Anas* est Ibère.

1. Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 106.
2. Ana amnis illic per Cynetas effluit (vers 205).
3. Hérodore, Fragm. 20. *Fragmenta historicorum Graecorum*. T. II, p. 34.
4. Hérodote, II, 33 ; IV, 49 ; éd. Didot, p. 83, 198.

Le *Minius* porterait un nom celtibère suivant M. Pictet. Mais Strabon, le plus ancien auteur qui mentionne cette rivière, nous dit qu'elle coule chez les Lusitans [1], qui sont des Ibères [2]. Ptolémée la met chez les Callaïques [3], qui sont, comme Strabon nous l'apprend, une subdivision des Lusitans [4], c'est-à-dire des Ibères, et si Mela (III, 1) a transformé en Celtiques les Callaïques riverains de ce petit fleuve, c'est une erreur due à la consonnance des noms. Enfin le rapprochement que M. Pictet établit entre le *Minius* et le *Mœnius* (Main) ne prouve rien, car il n'est pas sûr qu'il soit fondé. On peut consulter le passage de la *Grammatica Celtica* (2e édition, p. 145) sur la chute du *g* en gaulois. Il n'est pas démontré que la diphthongue *œ* de *Mœnus* tienne lieu d'un *i* renforcé : *Moenus* peut être une forme abrégée de *Mogenos* : comparez le latin *magnus*. Le *Maina* breton de l'anonyme de Ravenne s'expliquerait de la même façon.

M. Pictet suppose que les Gaulois vainqueurs auraient imposé à l'Espagne une onomastique fluviale empruntée à leur langue : nous n'avons nulle part la preuve qu'ils l'aient fait en un cas quelconque, et dans les deux exemples que nous venons de citer, cette hypothèse est tout-à-fait invraisemblable puisqu'il s'agit de noms espagnols étrangers à l'onomastique fluviale de la Gaule, que l'un l'*Anas* est antérieur à la conquête celtique, que l'un et l'autre, l'*Anas* et le *Minius*, appartiennent à des régions où après la conquête celtique, la race ibérique avait conservé la prépondérance.

Ainsi les noms de l'*Anas* et du *Minius* ne sont pas gaulois : donc il n'est pas prouvé que l'*Anatis* et le *Mina* de Mauritanie portent des noms gaulois.

Nous passons à des noms de rivières dont les analogues se trouvent à la fois dans la géographie ancienne de la Gaule et dans celle de l'Espagne. Avant d'entrer dans le détail, je demande la permission de poser une question. Est-il bien certain que tous les noms de rivière de la Gaule soient d'origine celtique, qu'une partie au moins de ces noms ne remontent pas à une date plus ancienne que la date de l'établissement de la race celtique en Gaule ? Par exemple, les Aquitains, peuple de race ibérique, qui au temps de César et de Strabon avaient conservé leur langue, dont les descendants ont gardé jusqu'à nos jours des noms ethniques et des noms de villes étrangers à la langue celtique, auront-ils changé leurs

1. Strabon, III, c. 3, § 4; édition Didot, p. 127.
2. Strabon, l. III, c. 3, § 3, édition Didot, p. 126.
3. Ptolémée, II, 6, 1, édition Nobbe, t. I, p. 83.
4. Strabon, l. III, c. 3, § 2, éd. Didot, p. 126.

noms ibériques de rivières en noms gaulois ? Evidemment non. Il est même évident qu'en certaines parties de la Gaule conquises sur les Ibères par les Gaulois, les noms antérieurs à la conquête gauloise se sont maintenus jusqu'aujourd'hui [1]. Tel est le nom du Rhône, *Rhodanus :* plusieurs textes, notamment le passage célèbre de Scymnus de Chio qui donne d'après Timée la date de la fondation de Marseille, établissent formellement que ce nom était connu sur les côtes de la Méditerranée à une époque où les Gaulois n'y étaient pas encore maîtres [2].

De là je conclus que, quand un nom de rivière se trouve à la fois en Espagne et en Gaule, affirmer qu'il est gaulois et non ibère, c'est fort aventureux, c'est dire le contraire de ce qui est le plus vraisemblable.

Les noms de fleuves de Mauritanie, cités par M. Pictet, qui peuvent se rapprocher de noms de fleuves appartenant à la fois à la géographie ancienne de la Gaule ou de la Grande-Bretagne et à la géographie ancienne de l'Espagne, sont au nombre de trois : le *Sisar* ou *Sira*, le *Sala*, le *Tamuda*.

Le *Sisar* ou *Sira* : il y a en Gaule le *Sara* ou *Saravus* : mais le *Sara* en Espagne est mentionné par Pomponius Méla, III, 1.

Le *Sala* : il y a en Gaule la *Sala*, la *Salia*, mais le *Salo* et la *Salia* d'Espagne ont été mentionnés l'un par Martial, l'autre par Pomponius Méla, III, 1.

Le *Tamuda* : il y a dans la Grande-Bretagne le *Tamesis* et le *Tamarus* ; mais le *Tamaris* en Espagne est mentionné par Ptolémée et Pomponius Méla.

Où est la preuve que le *Sara*, le *Salo*, la *Salia*, le *Tamaris* d'Espagne portent des noms celtiques ? Movers soutient que deux d'entre eux

1. *Pruefung der iberischen Ursprunges einzelner Stammes und Staedtenamen im südlichen Gallien*, par G. Phillips, dans les comptes-rendus des séances de la classe de philosophie et d'Histoire de l'Académie impériale des sciences de Vienne (Autriche) t. LXVII, 1871, p. 345 et suivantes.

2. Scymnus de Chio, vers 201-214, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 204 ; cf. *Périple de Scylax*, c. 3, *ibid.* p. 17 ; Strabon, l. III, c. 4, § 19, édit. Didot, p. 138. Eschyle, *Héliades*, cité par Pline, XXXVII, 32, édition Teubner-Ianus, t. V, p. 148, dit que le Rhône est un fleuve d'Ibérie. Quelle ignorance ! s'écrie l'érudit romain, *tanta ignorantia !* Mais l'ignorant ici, c'est Pline, qui s'imagine que la géographie politique du ve siècle avant J.-C. est identique à la géographie administrative des Romains au premier siècle après J.-C. Il n'y a qu'un texte en contradiction avec ceux que j'ai cités, c'est le fragment 19 d'Hécatée, *Fragmenta historicorum Græcorum*, t. I, p. 2. Ce texte a induit en erreur M. Herzog (*Galliae narbonensis, provinciae romanae, historia*, p. 4) qui admet que Narbonne aurait appartenu aux Celtes à l'époque d'Hécatée, et qui date de l'an 700 avant J.-C. la conquête des côtes méridionales de la Gaule par les Celtes. Mais le fragment 19 d'Hécatée est imaginaire, et son introduction dans les éditions d'Hécatée est le résultat d'un *lapsus calami* de Klausen. J'ai cru avoir découvert le premier cette erreur. M. Müllenhoff l'avait signalée avant moi. Les Celtes n'étaient point encore arrivés sur les côtes de la Méditerranée à la date où fut écrit le Périple de Scylax (règne de Philippe, père d'Alexandre le Grand).

portent des noms phéniciens. Le Tamaris d'Espagne porterait un nom phénicien puisqu'il y a en Phénicie un fleuve *Tamyras;* le Salo d'Espagne porterait un nom phénicien venant du sémitique *Sala* « rocher » [1]. Je ne prétends pas que le système de M. Movers soit le bon. Je dis seulement qu'il n'est pas prouvé que le *Sara*, le *Salo*, la *salia*, le *Tamaris* d'Espagne aient des noms celtiques; par conséquent il n'est pas prouvé que les rivières de Mauritanie qui ont des noms semblables aient reçu ces noms des Celtes.

Les douze noms de rivière celtiques que M. Pictet prétend avoir découverts en Mauritanie sont donc réduits à sept de par l'autorité de la géographie ancienne d'Espagne.

La géographie ancienne de l'Aquitaine me donne le droit d'en retrancher un autre, c'est le *Sigas;* le seul nom de la géographie ancienne de la Gaule que M. Pictet rapproche du nom de la rivière africaine est celui du *Sigmas* qui paraît se jeter dans le bassin d'Arcachon au sud de Bordeaux, par conséquent en Aquitaine. Le nom du *Sigas* viendrait suivant M. Pictet de la même racine que le gallois *sigaw*, rompre, disperser; mais les lois de la phonétique néoceltique s'opposent à ce que nous acceptions cette hypothèse : le *g* de *sigaw* tient lieu d'un *c* plus ancien, la racine de *sigaw* contenait un *c* comme celle du latin *secare* (*Gr. C.*[2], p. 140, 153).

Le nombre des noms de rivière communs à la Gaule et à la Mauritanie et qui n'ont pas d'analogues dans la géographie des contrées ibériques est donc réduit à six : 1° le *Ligar*, 2° l'*Isaris*, 3° le *Savus*, 4° le *Cusas* ou *Cosenus*, 5° le *Malvas*, *Malba* ou *Malvana*, 6° le *Lix* ou *Lixus*. N'ayant pas à ma disposition de nomenclature des cours d'eau de l'Espagne moderne, j'ai comparé ces noms aux noms de cours d'eau réunis par M. Raymond dans son *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, pays ibérique où jamais la race celtique ne s'est, que nous sachions, établie; il en est résulté la concordance suivante :

Mauritanie,	Basses-Pyrénées.
Ligar,	*Legarre.*
Isaris,	*Issaca.*
Savus,	*Sabuca.*
Cusas, *Cosenus*,	*Couscauret*, *Coustasse.*
Malvas, *Malvana*,	*Malugga.*
Lix, *Lixus*,	*Lissare.*

Les noms modernes, vraisemblablement ibériques d'origine, des

1. *Das phœnizische Alterthum*, 2e partie, p. 542, 643, 645.

Basses-Pyrénées, ressemblent tout autant aux noms mauritaniens que les noms celtiques comparés à ces noms mauritaniens par M. Pictet. Il n'est donc pas démontré que ces noms mauritaniens soient d'origine celtique.

Movers, célèbre par ses travaux sur l'histoire des Phéniciens, a étudié le même sujet que M. Pictet, mais à un point de vue différent ; il prétendait trouver en Espagne un grand nombre de noms de lieu libyens et chananéens. Voici des noms de rivières d'Espagne recueillis par lui, et auquel il compare des noms de rivières d'Afrique.

Tous ces noms appartiennent à la géographie ancienne.

Espagne.	Afrique.
Malaca [1],	*Molochath* (Mauritanie).
Salduba [2],	*Sardabal* (Mauritanie).
Anas [3],	*Anatis* (Mauritanie).
Avo [4],	*Aves* (Mauritanie).
Magrada [5],	*Bagradas* (Numidie).
Subi arrosant la ville de *Subur* [6],	*Subur* aujourd'hui *Sebu* (Maurit.).
Salo [7].	*Sala* (Mauritanie).
Rubricatus [8],	*Rubricatus* (Numidie).

Suivant Movers il résulte de cette concordance que plusieurs cours d'eau d'Espagne auraient reçu leur nom des colons liby-phéniciens amenés d'Afrique en Espagne par les conquérants tyriens et carthaginois. Y a-t-il réellement en Espagne des noms de rivière qui doivent leur origine à cette conquête ? Ne devrait-on pas plutôt expliquer certains noms de lieu d'Afrique par une invasion ibérique en Afrique avant l'arrivée des Berbères ?

Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette question. Mais la conquête phénicienne de l'Espagne sur laquelle s'appuie Movers est un fait historique. Aucune histoire ne parle de la prétendue invasion des Gaulois en Afrique, et les arguments linguistiques de M. Pictet portent à faux, en sorte que le système un peu hardi de Movers serait préférable à celui de M. Pictet.

Reste l'hypothèse de M. Deveria. Les Tamahou des monuments égyptiens, les Tamahou à la barbe blonde et aux yeux bleus qui figurent

1. *Das phœnizische Alterthum*, 2e partie, p. 638.
2. *Ibid.*, p. 638-639.
3. *Ibid.*, p. 643.
4. *Ibid.*, p. 643.
5. *Ibid.*, p. 643.
6. *Ibid.*, p. 645, cf. 541.
7. *Ibid*, p. 645, cf. 542.
8. *Ibid.*, p. 645.

dans ces monuments dès l'an 2500 avant notre ère, seraient des Indo-Européens, par conséquent des Celtes arrivés d'Espagne en Afrique dès cette époque reculée [1].

Voici le raisonnement de M. Deveria :

Premier syllogisme. — Les peuples qui parlent les langues indo-européennes ont le monopole des yeux bleus et des cheveux blonds, or les Tamahou ont les yeux bleus et les cheveux blonds, donc les Tamahou parlaient une langue indo-européenne.

Second syllogisme. — Les Indo-Européens connus par les Egyptiens sous le nom de Tamahou avaient un établissement en Afrique ; or les Celtes sont les seuls Indo-Européens qui aient pu arriver en Afrique 2500 ans avant J.-C. Donc les Tamahou sont Celtes.

La majeure du premier syllogisme est fausse. Il n'est pas prouvé que les peuples qui parlent les langues indo-européennes aient le monopole des yeux bleus et des cheveux blonds. Il y a des yeux bleus et des cheveux blonds ou roux chez les Juifs, chez les Berbères, chez les Basques, chez les Finnois, et même en Amérique ! On trouve des yeux bleus dans une partie de la Chine [2]. Donc il n'est pas prouvé que la langue des Tamahou fût indo-européenne. Donc le système de M. Deveria n'a pas de base.

La mineure du second syllogisme n'est pas démontrée. Il n'est pas démontré que, si 2500 ans avant notre ère des Indo-Européens ont pénétré en Afrique, ces Indo-Européens étaient de race celtique. La race celtique n'a pénétré en Espagne que 2000 ans plus tard ; elle n'a atteint les côtes de la Méditerranée que postérieurement à l'an 400 avant J.-C. Par quelle voie serait-elle arrivée en Afrique ? par ballon [3] ? Encore une fois le système de M. Deveria manque de fondement.

M. Lenormant [4] suppose que les blonds d'Afrique sont d'origine iranienne. Le ch. 18 du *Bellum Jugurthinum* de Salluste l'affirme. Après la mort d'Hercule en Espagne, des Perses, des Mèdes et des Arméniens, soldats dans son armée, seraient passés en Afrique et s'y seraient établis. Les Numides descendraient des Perses, les Maures des Mèdes et des Arméniens. Cette invasion iranienne serait, suivant Salluste, antérieure à la fondation des plus anciennes colonies phéniciennes d'Afrique, elle ne peut par conséquent s'appuyer sur aucun témoignage historique ; elle est

1. *Revue Archéologique*. IX, 38. Le mot Tamahou désigne à la fois les Libyens et divers peuples du littoral de la Méditerranée. Vicomte de Rougé, *Revue Archéologique*, XVI, 82.

2. Topinard, l'*Anthropologie*, 1876, p. 366, 368, 474, 479.

3. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, 2e partie, p. 588 et suiv., a démoli le système d'Amédée Thierry sur la date de l'invasion celtique en Espagne. Il est inutile de discuter ici ce système, qui n'est plus je crois soutenu par aucun savant sérieux.

4. *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 3e édition, t. III, p. 154-154.

peu conciliable avec ce que nous savons de l'histoire de la race iranienne; elle est en contradiction avec les données de la linguistique [1], c'est un événement fabuleux; mais s'il fallait admettre l'existence d'un élément indo-européen dans la population la plus ancienne de l'Afrique septentrionale, je préférerais la doctrine de M. Lenormant à celle de M. Pictet. M. Lenormant cite un texte, M. Pictet n'en peut produire.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Movers, *Das phœnizische Alerthum*, 2e partie, p. 363.

CUCHULAINN'S DEATH.

ABRIDGED FROM THE BOOK OF LEINSTER, ff. 77, *a*. 1 — 78, *b*. 2.

[When Cúchulainn's foes came for the last time against him, his land was filled with smoke and flame, and the weapons fell from their racks, and the day of his death drew nigh. The evil tidings were brought to him, and the maiden Leborcham bade him arise, though he was forworn with fighting in defence of the plain of Murthemne, and Niam, wife of Conall the Victorious, also spoke to him, so he sprang to his arms, and flung his mantle around him; but the brooch fell and pierced his foot, forewarning him. Then he took his shield and ordered his charioteer Loeg to harness his horse, the Gray of Macha :]

Toṅgu dodia atoṅges mothúath orláech cianobeth coiced conchobair immon liath macha *nistibritis dochum incarpait. Nierbart frit cosindiu..... Maso áil duit tair féin da acallam ind leith fadessin.*

« I swear to the god by whom my people swear », said Loeg, « though (the men of) Conchobar's Fifth[1] were around the Gray of Macha, they could not bring him to the chariot. I never refused thee till today... If thou wilt, come thou, and speak with the Gray himself. »

Teite cuchulainn adochum. Et roimpa intech achlé friss fothrí. 7 roscail in morrígu incarpat issind aidchi remi. arnirbo ail lee adul conculainn *dochum inchatha. arrofitir nocoricfad emuin* macha *afrithisi,*

Cúchulainn went to him. And thrice did the horse turn his left side to his master. (And on the night before the Mórrígu[2] had broken the chariot, for she liked not Cúchulainn's going to the battle, for she knew that he would not come again to Emain Macha).

[Then Cúchulainn reproached his horse, saying that he was not wont to deal thus with his master :]

1. Ulster.
2. A wargoddess, see *Revue Celtique*, I, 56.

Lasodain dodechaid inliath macha cotarlaic abolgdéra móra fola for a dib traigthib. Lassin roling cuchulainn incarpat. Et docuridar bedg de fodes iarslige midluachra.

Thereat the Gray of Macha came and let his big round tears of blood fall on Cúchulainn's feet. And then Cúchulainn leaped into the chariot, and drove it suddenly southwards along the Road of Mid-Luachair.

[And Leborcham met him and besought him not to leave them; and the thrice fifty queens who were in Emain Macha and who loved him cried to him with a great cry. But he turned his chariot to the right, and they gave a scream of wailing and lamentation, and smote their hands, for they knew that he would not come to them again.]

Roboi tech amumme rodnaltsom arachind for intsligid taidledsom béos intan natheiged foraérim secci fadess 7 aness. Lestar condig *leesi arachindsom dogrés. ibid dig. 7 documlai ass 7 celebraid diamummi. Téit ass iarsligi midluachra iar maig mogna.* Conaccai *ni nateora ammiti t'athchaccha arachind forintsligid. Orce conemib 7 epthaib fonóiset forberaib cairthind. Ba dogessib conculainn cenadall fulachta diachathim. Geiss dó dana cárna achomanma do ithi. Rethid 7 badodul seccu. Rufitir nibucdenam alessa robass and.*

The house of his nurse that had fostered him was before him on the road. He used to go to it whenever he went driving past her southwards and from the south. And she kept for him always a vessel with drink therein. And now he drinks a drink and fares forth, bidding his nurse farewell. Then he saw somewhat. Three Crones, blind of the left eye, before him on the road. They had cooked (?) on spits of rowantree a dog with poisons and spells. And one of the things that Cúchulainn was bound not to do, was going to a cooking-hearth and consuming the food. And another of the things that he must not do, was eating his namesake's flesh[1]. He speeds on and was about to pass them, for he knew that they were not there for his good.

Conidde asbert friss indammait.

*Tadall latt achu*chulainn.

*Ni adliub ém olcuch*ulainn.

Até inbiad cu olsi. Diambad fulocht mór nobeth and orsi roadelta. úair isbec fil and nithaidle. Nitualaing mór nadfulaing no nadgeib inmbec.

Then said the Crone to him.

« Visit us', O Cúchulainn. »

« I will not visit you in sooth, says Cúchulainn.

1. Cú-chulainn means 'Culann's Hound'.

« The food is (only) a hound, quoth she. « Were this a great cooking-hearth thou wouldst have visited us. But because what is here is little, thou comest not. Unseemly are the great who endure not (or who take not) the little. »

Ataellasom iarom. 7 tonindnaig indammait leithi inchon dó assa laim chli. Adetha cuchulainn iarom assaláim 7 dambeir fosliasait cli. INdlám rodgab 7 intsliasait fotarat rogabtha ochund cofond connarabi annert cétna indib.

Then he drew nigh to her, and the Crone gave him the side of the hound out of her left hand. And then Cúchulainn ate it out of his [left] hand; and put it under his left thigh. The hand that took it and the thigh under which he put it were seized from trunk to end, so that the same strength abode not in them.

[Then he drove along the Road of Midluachair around Sliab Fuait; and his enemy, Erc son of Carpre saw him in his chariot, with his sword shining redly in his hand, and the light of valour (*lon gaile*) hovering over him, and his three-hued hair like strings of golden thread over the edge of the anvil of some cunning craftsman (*combasamalta ratétaib órsnáid dar or nindeona foláim suad saincherda*).

« That man is coming towards us, O men of Eriu! » said Erc. « Await him. » So they made a fence of their linked shields, and at each corner Erc made them place two of their bravest feigning to fight each other, and a satirist with each of these pairs, and he told the satirists to ask Cúchulainn for his spear, for the sons of Calaten had prophecied of his spear that a king would be slain thereby, unless it were given when demanded. And he made the men of Eriu utter a great cry. And Cúchulainn rushed against them in his chariot, performing his three thunder-feats; and he plied his spear and sword :]

Comtar lir gainem mara 7 renna nime 7 drucht cétamuin 7 loa snechtai 7 bommand ega. 7 dulli forfidbaid. 7 budi for bregmaig. 7 fér fochossaib grega illó samraid alleithchind 7 allethchloicne 7 allethlama 7 allethchossa 7 acnáma derga comscáilte iarnanesrédiud fomag murthemni. Et ropoliath inmagsin dianinchinnib iarsintress diberge sin 7 imberta arm dorat cúchulainn forru.

So that the halves of their heads and skulls and hands, and feet, and their red bones were scattered broadcast throughout the plain of Murthemne, in number like unto sand of sea and stars of heaven and dewdrops of May and flakes of snow and hailstones, and leaves on forest, and buttercups (?) on Moy-Bray, and grass under feet of herds on a day in summer. And gray was the field with their brains after that onslaught and plying of weapons which Cúchulainn dealt unto them.

[Then he saw one of the pairs of warriors contending together, and the satirist called on him to intervene, and Cúchulainn leaped at them, and with two blows of his fist dashed out their brains :]

INgaisin damsa achuchulainn orincainte.

Toṅgimse atoṅges mothḃath. nach mó arichtu alessa duitseo andas damsa. Ataat fir herenn form sund 7 atú forro dana.

Notairubsa dana manithuca arincainte.

Ní romaeradsa dana riam icinaid modrochthidnacuil. no *mo dothchernais.*

Lasodain rodibairg inṅgai dó 'saurlond reme con*dechaid trianachend 7 coromarb nonbur friss anall.*

« That spear to me ! » says the satirist.

« ! swear what my people swears, said Cúchulainn, » thou dost not need it more than I do. The men of Eriu are on me here and I too am on them.

« I will revile thee if thou givest it not, says the satirist.

« I have never yet been reviled because of my niggardliness or my churlishness. »

With that Cúchulainn flung the spear at him with its handle foremost, and it passed through his head and killed nine on the other side of him.

[And Cuchulainn drove through the host, but Lugaid son of Cúrúi got the spear.]

*Cráet dofaeth doṅgaiseo amaccu cal*atin *ar lu*gaid.

*Dofaeth rí dingaisin ormaic cal*atin.

*IARsin rotheilg lu*gaid *inṅgai forsincarpat* con*tarlai illáeg m*ac *riangabra.* co*tarlaic ambúi doinnib innamedón corrabi forfortchi incharpait.*

ISandsin roráid láeg Goirt romgaet. etc.

IARsin tra dobeir cuchulainn inṅgai ass 7 celebraid lóeg. conidand atbert cuchulainn bam eirrse 7 bam ara isindlathiusa indiu.

« What will fall by this spear, O sons of Calaten ? », says Lugaid.

« A king will fall by that spear », say the sons of Calaten.

Then Lugaid flung the spear at Cúchulainn's chariot, and it reached the charioteer, Loeg son of Riangabra, and all his bowels came forth on the cushion of the chariot.

Then said Loeg « Bitterly have I been wounded » etc.

Thereafter Cúchulainn draws out the spear, and Loeg bids him farewell, and then said Cúchulainn : « Today I shall be champion and I shall be charioteer. »

[Then he saw the second pair contending, and one of them said it was a shame for him not to intervene. And Cúchulainn sprang upon them and dashed them into pieces against a rock.]

*INgaisin damso achuch*ulainn *olincainte.*

*Toṅgusa atoṅges moth.ath nímó richtain alessa ingai duitsiu oldaas damsa. cethri coicid her*enn *formláim 7 form gail 7 formgaisced do aurscartad dimaig murth*emni *isindlósa indiu.*

Nottáirubsa olincainte.

Nidlegar dím acht *oenailgis isindlosa. 7 da*na *roíccus dochind m'enig indiu chena.*

áirfatsa ultu itchinaidsiu olincainte.

*Niraaertha ém ríam olse icin modíbese. nach modothch*ernais. *Ambec arathá din domsaegulsa ní airfaiter isind laithiusa indiu.*

*Dob*ert *cuchul*ainn *ingai dó ar urlaind condechaid trianachend 7 coromarb nónbur rís aníar. Et fethid triasinṁbuidin amal atrubramar remaind.*

« That spear to *me*, O Cúchulainn ! » says the satirist.

« I swear what my people swears, thou dost not need the spear more than I do. On *my* hand and *my* valour and *my* weapons it rests today to sweep the four fifths of Eriu[1] today from the plain of Murthemne.

« I will revile thee », says the satirist.

« I am not bound to grant more than one request in this day, and, moreover, I have already paid for my honour. »

« I will revile Ulster for thy default », says the satirist.

« Never yet hath Ulster been reviled for my refusal nor for my churlishness. Through little of my life remains to me, Ulster shall not be reviled this day. »

Then Cúchulainn cast the spear at him by the handle and it went through his head and killed nine behind him, and Cúchulainn... through the host even as we said before.

[Then Erc son of Cairpre took the spear.]

Cid bias dingaiseo amaccu calatin arerc mac carpri.

*Nin. dofuit rí dingaisin arm*aic *cal*atin.

*Rochuala lib dofáithsad dingai ochianaib roleici lug*aid.

*Isfír on ém orm*aic *cal*atin. *dorochair rí arad her*enn *de* .i. *ara conculainn* .i. *laeg mac* riangabra.

« What shall fall by this spear, O sons of Calaten ? » says Erc son of Carpre.

« Not hard to say : a King falls by that spear, » say the sons of Calaten.

« I heard you say that a King would fall by the spear which Lugaid long since cast. »

1. I. e. the armies of Connaught, Meath, Leinster and Munster.

« And that is true, » say the sons of Calaten. « Thereby fell the king of the charioteers of Eriu, namely Cúchulainn's charioteer, Laeg son of Riangabra. »

Lasin dolleici erc ingai fair conidecmaiṅg issin liath macha. Gataid cuchulainn inṅgai ass. Et celebrais cách diacheile díb. Lasodain leicthi inliath macha 7 leth acuṅga fobrágit condechaid illind léith isliab fuait.

Thereat Erc cast the spear at him, and it lighted on (his horse) the Gray of Macha. Cúchulainn snatches out the spear. And each of them bade the other farewell. Thereat the Gray of Macha leaves him with half the yoke under his neck and went into Gray's Linn in Sliab Fuait.

[Thereat Cúchulainn again drove through the host and saw the third pair contending, and he intervened as he had done before, and the satirist demanded his spear and Cúchulainn at first refused it.]

Notáirubsa olincainte.

Roiccus dominchaib indiu. nidlegar dam acht oenalgis isindlousa.

áirfatsa ultu itchinta.

Roiccus dianinchaib olse.

Airfatsa dochenél orincainte.

Tír ém. nadranacsa riam niricfat scéla m'écnaig remum. Uair isbec atá domsaegul.

Dotheilg cuchulainn inṅgai dó 7 aurlond reme condechaid trianachend 7 tré trí nonboru aile.

ISrath cofeirg achuchulainn arincánti.

'I will revile thee', quoth the satirist.

'I have paid for my honour today. I am not bound to grant more than one request in this day.'

'I will revile Ulster for thy fault'.

'I have paid for Ulster's honour', says Cúchulainn.

'I will revile thy race', says the satirist.

'Tidings that I have been defamed shall never reach the land I have not reached. For little there is of my life (remaining). »

So Cúchulainn flung the spear to him, handle foremost, and it went through his head and through thrice nine other men.

'Tis grace with wrath, O Cúchulainn', says the satirist.

[Then Cúchulainn for the last time drove through the host, and Lugaid took the spear, and said :]

Cid bias dingaiseo amaccu calatin,

Tuitfid rí de armaic calatin

Rochuala lib dofáethsad dingai roleci erc imbuaruch.

ISfír ón orse darochair rí ech herenn de .i. inliath macha.

« What will fall by this spear, O sons of Calaten ? »

« A king will fall thereby », say the sons of Calaten.

"I heard you say that a king would fall by the spear that Erc cast this morning."

« That is true, » say they, « the king of the steeds of Eriu fell by it, namely the Gray of Macha. »

[Then Lugaid flung the spear and struck Cúchulainn, and his bowels came forth on the cushion of the chariot, and his only horse, the Black Sainglend, fled away, with half the yoke hanging to him, and left the chariot and his master, the king of the heroes of Eriu, dying alone on the plain.]

Iarsin atbert cuchulainn. Ropail damsa olcuchulainn dul connici inloch ucut dól digi ass.

IScet lind ariat acht *cotís chucund aridisi.*

*Forcongersa foruib orcu*chulainn *mani thísiursa féin cotistaisi armochend.*

IARsin tra rotheclaim inne abrond inaucht. 7 téit ass dochum indlocha.

Then said Cúchulainn « I would fain go as far as that loch to drink a drink thereout. »

« We give thee leave » say they, « provided that thou come to us again. »

« I will bid you come for me, » says Cúchulainn, « unless I shall come myself. »

Then he gathered his bowels into his breast, and went forth to the loch.

[And there he drank his drink, and washed himself, and came forth to die, calling to his foes to come to meet him.]

Dodechaid iarum crích mór ondloch síar. Et rucad arosc airi. Et téit dochum coirthi cloiche file isinmaig cotarat acoimchriss immi narablad nasuidiu nach inaligu. combad inasessam atbalad.

ISiarsin dodechatar nafir immacuairt immi 7 nirolamsatar dul adochum. Andarleo ropobeo.

ISmebol dlib ol erc mac carpri cenchend indfir dothabairt lib indigail chind m'atharsa...

IARsin tra dodechaid inliath macha *cocoinculainn dia imchomét icéin robói aanim and 7 romair inlon láith assa étun. ISiarum bert inliath* macha *natri dergruathra immi macuairt cotorchair .l. leis conafiaclaib 7 .xxx. cach crái dó issed romarb dontsláag. Conidde atá nitathe buadremmend ind léith* macha *iarmarbad conculainn.*

Conid iarsin dolluid indennach foragualaind. Nirbognáth incorthe út foenaib ar erc mac corpri.

IARsin tra racoraig lugaid amoiṅg daraaiss. 7 benaid achend de.

IARsin tra dorochair aclaideb allaim conculainn. coneccmoiṅg *aláim dói dilugaid corrabi forlár. Benair alám dói dana dichoinculainn dia digail.*

Documlat ass iarum intslúaig 7 doberat leo cend conculainn 7 alaim dói cotancatar temraig. Conid and atá otharlige achind 7 aláime dói. 7 lán lainne ascéith di úir.

Now a great mearing went westwards from the loch, and his eye lit upon it, and he went to the pillarstone which is in the plain, and he put his breastgirdle round it that he might not die seated nor lying down, but that he might die standing up.

Then came the men all around him, but they durst not go to him, for they thought he was alive.

'It is a shame for you', said Erc son of Cairpre, « not to take that man's head in revenge for my father's head which was taken by him.... »

Then came the Gray of Macha to Cúchulainn to protect him so long as his soul was in him and the 'hero's light' out of his forehead remained.

Then the Gray of Macha wrought the three red routs all around him. And fifty fell by his teeth and thirty by each of his hooves. This is what he slew of the host. And hence is (the saying). 'Not keener were the victorious courses of the Gray of Macha after Cúchulainn's slaughter.'

And then came the Birds on his shoulder. « That pillar is not wont to be under birds, » says Erc son of Cairpre.

Then Lugaid arranged Cúchulainn's hair over his shoulder, and cuts off his head.

And then fell the sword from Cúchulainn's hand, and smote off Lugaid's right hand which fell on the ground. And then Cúchulainn's right hand was cut off in revenge for this.

Lugaid and the hosts then marched away, carrying with them Cúchulainn's head and his right hand, and they came to Tara, and there is the Sickbed of his head and his right hand, and the full of the cover[1] of his shield of mould.

[From Tara they marched southwards to the river Liffey. But meanwhile the hosts of Ulster were hurrying to attack their foes, and Conall the Victorious, driving in front of them, met the Gray of Macha streaming with blood. Then Conall knew that Cúchulainn had been slain. And he and the Gray of Macha sought Cúchulainn's body.]

*Conaccatar coincul*ainn *immoncorthe. Luid dana inliath m*acha *cotarat achend forbruinnib* conculainn.

1. *Lainne* I take to be the gen. sg. of *lann* .i. *cumdach*, O'Clery.

ISdethitiu don liath macha incorp út ar conall.

They saw Cúchulainn at the pillar-stone. Then went the Gray of Macha and laid his head on Cúchulainn's breast. And Conall said « A heavy care to the Gray of Macha is that corpse. »

[And then Conall followed the hosts meditating vengeance, for he was bound to avenge Cúchulainn :]

Roboi cinniud triachombáig iarum etir choinculainn 7 con*all cernach* .i. *ciped chia díb nomarbtha artús adigail diacheiliu. Et mad misse marbthair artús archuculainn cia luathe nomdígela.*

Alla notgentar arconall cernach dodigail damsa resin fescursin. Et mad misse marbthair and orconall. cia luathe nomdígéla.

*Nipa ŕar thfuilsiu limsa fortal*main *olcuchulainn intan notdigél.*

Now there was a comrades' covenant between Cúchulainn and Conall the Victorious, namely, that whichever of them was first killed should be avenged by the other. « And if *I* be the first killed » said Cúchulainn, « how soon wilt thou avenge me ? »

« The day on which thou shalt be slain », says Conall, « I will avenge thee before that evening. And if I be slain », says Conall, « how soon wilt thou avenge me ? »

« Thy blood will not be cold on earth », says Cúchulainn, « when I shall avenge thee. »

[So Conall pursued Lugaid to the Liffey.]

*ISand robói lug*aid *ocafothr*ucud. *Decce dún ammag ollugaid friaaraid natistar chucund cen aicsin.*

Doféccai secha intara.

Dofil oenmarcach sund chucund orse. 7 *ismor agripe* 7 *aluas dothet. indarlat isfeochuine* (no *fiaich*) *herenn fil uasa. Indarlat it loa snectai breccait ammag fris anair.*

Ní inmain inmarcach dothaet and arlugaid .i. Con*all* cernach *insin forsindeirg druchtaig. Na eoin atchonnarcais uasu na fóit acruib indeich sin. Naloa snechtai atchon*narcais *dobreccad inmaige fris anair, uanbach abélaib indeichsin.* 7 *agglomraib intsréin.*

Fég darisse arlugaid cisi chonar dothát.

Dothact dochum indatha arintara .i. *inconar dodechaid inslúag.*

*Dolléic sechund intechsin arlug*aid *ni ail dún comrac fris.*

Then was Lugaid bathing. 'Keep a lookout over the plain' said he to his charioteer, « that no one come to us without being seen. »

The charioteer looked.

« One horseman is here coming to us, » said he, « and great are the speed and swiftness with which he comes. Thou wouldst deem that (all)

the ravens of Eriu were above him. Thou wouldst deem that flakes of snow were specking the plain before him. »

« Unbeloved is the horseman that comes there, » says Lugaid. It is Conall the Victorious (mounted) on the Dewy-Red. The birds thou sawest above him are the sods from that horse's hoofs. The snow-flakes thou sawest specking the plain before him are the foam from that horse's lips and from the curbs of the bridle. Look again, » says Lugaid, « what road is he coming ? »

« He is coming to the ford, » says the charioteer, « the path that the hosts have taken. »

« Let that horse pass us, » said Lugaid. « We desire not to fight against him. »

[But when Conall reached the middle of the ford he spied Lugaid and his charioteer and went to them.]

ISfochen aged ḟécheman. ol conall cernach. INtí dana diandligi ḟiachu dosfothlaig fair. Dligim ditsu ar conall cernach .i. marbad mochomcheili conculainn. 7 itú ictriall aacrai fort.

« Welcome is a debtor's face ! » said Conall. « He to whom he oweth debts demands them of him. I am thy creditor, » says Conall, « for the slaying of my comrade Cúchulainn, and here I am suing thee for this. »

[They then agreed to fight on the plain of Argetros [1] and there Conall wounded Lugaid with his javelin. Thence they went to a place called Ferta Lugdach.]

Ropáil damsa or lugaid conumrabad fir fer ṅaitsiu.

Cid ón or conall cernach.

Connachamthised uáit acht oemlám. arniḟil acht oenlám lim.

Rotbia orconall cernach.

Ceṅgaltar alám iarum diathóeb cosuanemnaib. Robatar indsin etir datráth dinló. et niḟuair nechtarde eill foracheile. INtan nadḟuair conall cernach eill fair dofeccai secha agabuir .i. indeirg ṅdruchtaig... Lasin donic ingabuir chuci corragaib mír assathóib...

« I wish, » says Lugaid, to have the truth of men from thee. »

« What is that, » says Conall the Victorious.

« That thou should use only one hand against me, for one hand only have I. »

« Thou shalt have it », says Conall the Victorious.

So then Conall's hand was bound to his side with ropes. There for the space between two of the watches of the day they fought, and neither

1. The ancient name of a plain on the River Eoir. Anglice the Nore, in Ossory. O'Donovan, *Book of Rights*, lx.

of them prevailed over the other. When Conall found that he prevailed not, he saw his steed the Dewy-Red by Lugaid.... And the steed came to Lugaid and tore a piece out of his side.

Fe amae orlugaid nifir fer anisin achonaill cernaig.

Nitharddusa duitsiu orconall cernach acht darmochend féin. Nitharddus immurro duit darcend narobb 7 nanecodnach.

Rotetarsa tra orlugaid nadragasu corruca mochendsa latt. uair dofucsamni cend conculainn. Cotardda trá arse mochendsa ardochend 7 conerbara morígise fordorige. Et mogaisced for dogaisced. Ar isferr limsa combad tú laech báddech nobeth inherinn.

Lassin benaid conall cernach *achend de.*

« Woe is me ! » says Lugaid, « that is not the truth of men, O Conall. »

« I gave it thee only on my own behalf », said Conall. I gave it not on behalf of savage beasts and senseless things. »

« I know now, » said Lugaid, « that thou wilt not go till thou takest my head with thee, since we took Cúchulainn's head from him. So take, » said he, 'my head in addition to thine own, and add my realm to thy realm, and my valour to thy valour. For I prefer that thou shouldst be the best hero in Eriu. »

Thereat Conall the Victorious cuts off Lugaid's head.

[And Conall and his Ulstermen then returned to Emain Macha. That week they entered it not in triumph. But the soul of Cúchulainn appeared there to the fifty queens who had loved him, and they saw him floating in his spirit-chariot over Emain Macha, and they heard him chant a mystic song of the coming of Christ and the Day of Doom.]

W. S.

25 sept. 1874.

ON THE GAELIC NAMES

IN THE LANDNAMABOK AND RUNIC INSCRIPTIONS.

At the end of Cleasby's *Icelandic-English Dictionary*, Oxford, 1874, Mr. Vigfusson gives a list of forty-nine names and nicknames contained in the Landnámabók (*Islendínga sögur*, Kjöbenhavn 1843), most of which are Gaelic; and he says, very justly, that as these names were taken from oral tradition, not from books, the Norse form may throw some light on Celtic pronunciation in the 10th, 11th and 12th centuries. Mr Vigfusson does not attempt to identify these names: but I think I can do so in most instances.

1. *Bekan* in Bekan-stöðum, p. 52. This is Beccán 'parvulus', a diminutive of *becc* 'little', and a very common name. It occurs, written *Becan*, seven times, written *Began*, twice, in the *Martyrology of Donegal*, Dublin, 1864. The gen. sg. *Beccain* is in the Félire of Oengus (Laud 610 and Rawl. 505) at April 5.

2. *Biaðmakr*, *Bioðmakr Maddaðr* Irakonúngr, seems misread for *Blaðmakr* = Ir. *Blathmac*, which also is a common name. It occurs ten times in the Annals of the Four Masters and twice in the Martyrology of Donegal, where it is latinised Florigenius (*blath* 'flos'). We shall find ð for *th* also in Kaðall and Kormlöð.

3. *Biólan* a Scotch king, 95, 268. This seems the Irish Béollan, which name occurs in the Annals at the years 967 and 1103. and is now anglicised Boland, Misc. Ir. Arch. Soc., vol. i, p. 146.

4. *Bjollok* a daughter of Vilbaldr, 268. This seems connected with Beologo, given as the name of a priest, in Mart. Don., p. 46.

5. *Bran* or *Brján* in Branslæk, Brjamslæk (*sic*) : Navnet skrives nu Brjánslækr', note], 30. *Brján* is the Irish *Brián* 'colliculus', one of the commonest of names, and *Bran* is the Ir. bran 'corvus' which occurs as a name 23 times in the Annals of the Four Masters.

6. *Dímun* the island (í Dímunarvâgi) 104, 'is a doublepeaked island

in Broadfirth, Iceland, and in the Faeroes.' If this be an Irish topographical name, the *dí-* is = Ir. *dí* f. 'two', the *mun* is for Ir. *muin* 'back', 'neck', and the name is to be compared with *Dá-bhac* in Tirawley, Annals of the Four Masters 1180, 1217, Noin-druimm 'nine-ridge' etc.

7. *Drafdritr* 33, the name of one of the thralls whom Hjörleifr took in Ireland. If this be a real name, it is a hybrid. But the *dritr* = Engl. *dirt* is perhaps a gloss on *draf* i. e. Ir. *drabh* 'siliquiae'. Compare *drabarslog* 'rabble', LU. 80*b*.

8. *Dufan* 140. This is the Irish *Dubán* 'nigellus' a diminutive of *dub* 'dark', which occurs, spelt *Dubhan*, four times in the Martyrology of Donegal. That Icelandic *f* represents the infected Irish *b* appears infra Nos. 9 and 12, and in the name *Dyf-linn* Landn. 25, 58, 108 = *Dub-linn* now Dublin.

9. *Dufguss* (the reading of mss. Aa, e) 136, whence the corrupted Dugfúss, Digfuss, Dufgerss, was the father of Svarthöfði. This name would be in Irish *Dubgus. I have not met it in Irish books or mss.; but it is formed like the sixteen names in *-gus* (= Lat. *gustus ?*), quoted in *Ir. Glosses*, 69*n*.

10. *Dufnall* (Erpsson) 113. This is the Irish *Domhnall* (W. *Dyfnwall*), one of the commonest of names. Here the Old Norse *f* represents the infected Irish *m*, and the Old Norse *ŭ* the Ir. *ŏ* as in Lunan infra No 38.

11. *Dufniall* son of Kjarvalr (Cerball) 298, an Irish King. This name is probably a mistake for Dufnall No. 10. If Duf-niall be right, we must regard it as = *dub* dark + Niall, infra No 45.

12. *Dufþakr*, another thrall of Hjörleifr's, 33, 35, Dufþakr in Dufþaksholti, 282, 289, 344, Dufþakr Dufnialsson 268, 298. This is the common name Dubthach, later Dubhthach. The *r* here as in No. 2 is the ending of the Icelandic nom. sg. masc.

13. *Feilan*, Oleifs feilans 8, 19, Olafs feilans 59, 99, etc. This is the Ir. *Faelan*, which occurs 17 times in the *Annals of the Four Masters*, and 16 times in the *Mart. Don.* It possibly means 'little wolf', cf. *Faeldruim, Fael-chú.*

14. *Fyls-(enni)* 126, 'dóttur þórarins fylsennis.' 'The former part' says Mr Vigfusson, 'may be Gaelic: cf. fyls-bein, Fms. IX, 54'. I do not know any Gaelic word like fyls.

15. *Gellir* = Gilli (?) in the name of Thorðr Gellir Olafsson feilan. If this be Celtic, it is probably the Gaelic *gille, gilla* 'lad' cognate with As. *cild*, Eng. *child*. But Gellir is a common Icelandic name in the Landn.

16. *Gilli, Gullþ*. I do not understand this.

17. *Gliomall* (gen. Gliomals) Irakonúngr. I cannot identify this name.

18. *Grelöð* gen. *Grelaðar*, 109, 140. Of this woman's name I can make nothing. I do not believe it to be Celtic.

19. *Gufa* (?) a nickname for Ketill, 132: 'doubtful if Gaelic', says Mr Vigfusson. A feminine diminutive Guibhsech occurs, but I know of no Irish name *Guba*.

20. *Hnokkan* 267, a nickname of Askell son of Dufthakr (Dubthach). Probably the Irish cnocán 'colliculus'. See No 5 supra.

21. *Kaðall* father of Thórdís, 116, father of Thorgeirr 219. This is the Ir. *Cathal* = W. *Catell*, *Cadell* or (as Rhys thinks) *Cadwal*. The Old Norse form shews that the Early Middle-Irish *th* had sometimes a dental sound and was not always reduced to a mere breathing.

22. *Kaðlín* Gaungu-Hrólfsdóttir 95, 358. Probably the Irish woman's name Catilín Catharina.

23. *Kali* (?) 48. Not Celtic.

24. *Kalman* enn suðreyski. 49, 64, 65. This is the Ir. Colmán, a common abbreviation of Colombán, which, again, is a diminutive of *colomb* m. 'dove' lat. *columbus*. The Icelandic *ă* = Ir. *ŏ* may also occur in No. 25.

25. *Kamban* 47, note. This seems the Irish *Coman*, which occurs twice in the Annals and four times in the Mart. Don. Or it may be a nickname, Ir. cammán 'hurly' from *camm*, Gaulish cambo- = καμβός.

26. *Kjallakr* 79 et passim. This is the O. Ir. *Cellach* later *Ceallach*. The Icelandic spelling shows that in the twelfth century the name was pronounced as now.

27. *Kjaran* a thrall of Geirmundr heljarskinn. This is the Ir. Cíarán, a common name, diminutive of *ciar* 'fuscus'.

28. *Kjartan* passim. I do not know any such name in Irish. Certán, Ceartán would be possible formations from *cert*, but I have never met them. Compare Myr-Kjartan infra No. 44.

29. *Kjarvalr* the name of an Irish King, 298, Kjarfalr 361. This is the O. Ir. *Cerball*, later *Cearbhall* (now Carroll).

30. *Kimbi* (?) 100, 'prob. Gaelic', says Mr Vigfusson. If so, it is = Ir. *cimbid* 'captivus'. But the reading is doubtful, the variants *Kambi*, *Kumbi*, *Kunbe* being given in the notes.

31. *Kolli* passim. « We suspect, says Mr Vigfusson, this name, so frequent in Icelandic local names, to be of Gaelic extraction. » If so, it may possibly be *caille* 'wood'. But this is very doubtful.

32. *Konáll* 50 n. 65, and passim. Ir. *Conall*, W. *Cynwal*.

33. *Kori*, the name of an Irish thrall, 133, 134. I cannot identify this name.

34. *Kórmakr*. This is the common Ir. name *Cormac*.

35. *Körmlöð* daughter of King Kjarvalr (Cerball) 318. This seems the common woman's-name *Gormlaith*, which occurs five times in the *Annals of the Four Masters*. For the provection of the initial medial cf. *Tufcal*, No. 53 infra, and *parak* No. 47.

36. *Kvaran* 58, a nickname for Olaf an Irish King, is = Ir. *cuarán* 'a sock', W. *curan* 'ocrea', 'cothurnus' Davies. An Irish saint named Cuaran is celebrated at Feb. 9. *Mart. Don.* p. 43.

37. *Kylan*, a brother of Kalman (Colmán), 65, 66. This seems = Coelán, later Caelán, a name occurring seven times in the *Mart. Don.* It is a diminutive of *cóil* (gl. exilis), later *coel*, *caol*, W. *cul* 'narrow', 'strait', 'lean'.

38. *Lunan* [í Lunansholti] 297. If 'Lunan' be right (there are also the readings Launansh and 'Lumansh'), this is the common Irish name Lonán a diminutive of *lon* 'blackbird'. If 'Luman' be right, it is the Irish Lommán. For Norse *u* = Ir. o cf. the name Lumcun infra No. 50 = Ir. Lomchon.

39. *Maddaðr*, 93, the name according to one ms. of an Irish King, seems = the Ir. *maddadh* 'dog' (cognate with Eng. *mastiff*, Ital. *mastino*), whence the common name *Madadhán*. If this equation be right, it would shew that final *dh* in Irish was not silent in the twelfth century.

40. *Meldun*, *Melldun* 'jarl af Skotlandi', 109, 113. This is the Irish *Mael-dúin*, which occurs 33 times in the Annals of the Four Masters.

41. *Melkorka* daughter of Myrkjartan an Irish King 114. This seems an Irish *Mael-Curcaigh* i. e. 'servant of Curcach', an Irish saint commemorated on the 16th November. If this identification be correct, the final infected *g* was as silent in the twelfth century as it is now.

42. *Melpatrekr* 316 is = *Maelpátric* 'servant of Patrick', one of the commonest of Irish names.

43. *Myrgiol* 109 (dóttir Gliomals Irakonúngs). This is perhaps = *Muir-gheal* (*muir* 'sea'; *geal* 'bright'), a woman's name which occurs twice in the Annals.

44. *Myrkjartan* 114, an Irish King, seems = an Irish Muircheartán. But the nearest name to this is the common *Muircheartach*.

45. *Njáll*, passim. This is the Ir. *Niall*, which, if it has, as I suspect, lost initial *s*, may be equated with A.S. *snell*, NHG. *schnell*.

46. *Papar* 'priests' 424. From the latin *papae*.

47. *Parak* 267. Son Hrana Hildis sonar paraks (parrax, parex). I cannot identify this nickname with certainty. It is just possible that the *p* is a provected *b*, and that we may compare Ir. *barach* 'fecund'.

48. *Patrekr* 42. Ir. *Patric*, Patricius.

49. *Raforta*, I cannot indentify this name, which is given as that of a daughter of Kjarvals (Cerball) an Irish King.

To these we may add these following five Gaelic names found in Norwegian runic inscriptions in the Isle of Man (Munch, *Chron. Manniae*, Christiania 1860, pp. XX-XXIV: Haddan and Stubbs, *Councils and Ecclesiastical Documents*, Oxford 1873, II, 185).

50-52. *Mal-Lumcun*, *Mal-Mura*, *Tufcal*. These all occur on a cross at Kirkmichael :

MAL LUMCUN RAISTI CRVS þANA EFTER MAL-MVRV FVSTRA SINA TOTER TUFCALS OS AþISL ATI.

« Mael-Lomchon erexit crucem hanc post Mael-Maire [servum Mariae] educatricem suam, filiam Dubgalli, quam Adislus habuit (in matrimonio) .

Here we have two names comprising *Mael* 'tonsus' 'calvus' 'servus' = *Mel* supra Nos. 41, 42. In the former case it governs *Lomchon*, the gen. sg. of *Lomchu* an Irish saint, of Cell Lomchon in Ulster, commemorated in the Mart. Don. at Jan. 9. In the latter it governs the Middle-Irish *Mure* (O. Ir. *Maire*) = Maria. The name, spelt Mael Maire, occurs twice as a woman's name in the Annals of the Four Masters. In Tufcal the first syllable (*Tuf*) is to be compared with *Duf-an*, *Duf-gus*, *Duf-þakr* supra Nos. 8, 9, 12. The second syllable (*cal*) is the Gaelic *gall* 'stranger'. The whole name is the common Irish *Dubgall*, which occurs thrice in the Annals of the Four Masters.

54-55. *Mail Bricti*, *Aþacan*. These names are found on another cross at Kirk Michael :

MAIL BRICTI SUNR AþACANS SMIþ RAISTI CRVS þANA FVR SALV SINA SIN BRVCVIN CAUT CIRþI þANA AVC ALA, i. e. Mael-Brigte filius Aedacáni fabri erexit crucem hanc pro anima sua... Gautus fecit hanc (crucem) et omnes (in Mannia).

Here *Mail-Bricti* is the common Irish name *Mael Brigte* 'servus Brigittae', which occurs, spelt *Mael Brighde*, 22 times in the Annals of the Four Masters, and *Aþacan* is the Irish *Aedacán* which occurs, spelt *Aedhacan* once, spelt *Aedhagan* four times, in the same Annals. It is a diminutive of *aed* 'fire' = αἶθος, and still lives as *Egan*.

The result is, apparently, that :

1) Infected or (as native grammarians say) aspirated *c* was pronounced in auslaut as it is now, i. e. like German *ch* in *sache*. Compare Nos. 9, 12, 26, 44, 50.

2) Infected *g* was pronounced in inlaut like *g* in German *magen* (Nos. 53, 54). But in auslaut it was silent (see No. 41). The modern

pronunciation of *gh* as *dh* = a guttural *j* (O'Don. *Grammar*, 50) is not supported by the Norse spelling.

3) Infected *t* and *d* were pronounced somewhat like English *th*, both in inlaut (Nos. 2, 11, 21, 55) and in auslaut (Nos. 35, 39); but whether like *th* in *thing* or *th* in *the* there is no evidence to shew. As *th* is occasionally dropt in Old Irish (e. g. *duarchiuir* (gl. redemit) Ml. 73*b*, for *du-áth-ro-chiuir*, the reduplicated pret. of *tathcrenimm*) the *th* was probably a much weaker sound than the infected *d*. The modern pronunciation of *th* as *h* and of *dh* as a guttural y (O'Don. Gr. 49) has no support from these Norse transliterations, nor (I may add) from the Anglo-Saxon Chronicle in which Macc-bethu is written Macc-beðu.

4) Infected *b* was pronounced like *v* (Nos 7, 8, 9) as it is now in Munster (O'Don. Gr. 46), or *f*. The *f* sound was probably heard as it is now in Dubthach (v. No. 12).

5) Infected *m* was pronounced like *v* (No. 10). This is now the pronounciation in the south of Ireland when *mh* begins a word.

Further evidence as to the pronounciation of Early Middle Irish might be obtained from the spelling of Norse names in Irish mss. about the wars of the Irish and the Scandinavians. But unfortunately, with one exception, these mss. are so modern and corrupt that no phonetic conclusions can safely be drawn from them. The one exception above referred to is the Book of Leinster, from which I take the following Scandinavian names :

Turges and his wife Otta. Todd, *Wars of the Gaedhil and the Gaill*, p. 226. Compare with the former name þorgeirr ?

Onphile iarla, Todd, p. 227.

Raalb (*Raulb*) iarla, Todd, p. 229 (Hrólfr ?).

Amlaib mac rig Lochlann, Todd, p. 230, 231, ólafr.

Scolph ocus *Ona* ocus *Tomrair* ocus *Turgeis*, ib. 231.

Oisli mac rig Lochlann, ib. 231 (ásleikr ?).

Barith, ib. 232 (Barði ?).

Ascalt Putrall, ib. 233 (áskell ?).

Siugrad mac Imair ri Gall, ib. 233 (Sigurðr).

Ragnall mac Imair ib. 234, Ragnall 235, gen. sg. Ragnaill 232. Seems Rögnvaldr.

Ottir iarla ib. 234. Oittir 255 (óttarr ?)

It is to be hoped that some good Icelandic scholar will take up this matter. The sagas probably contain many more Gaelic names than those above enumerated.

Whitley Stokes.

Calcutta, April 5, 1876.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL[1].

EIZVED STROLLAD.

I.

841 *Al labourer a viskoaz*
A zebr eur garg douar ar bloaz.

842 *Goasa tra a hell hen hem gaout gad eur merer eo klevet killok he vestr.*

843 *Bleo gonifled, plun klujar,*
N'int ket mad da stuia douar.

844 *Iannik a vil micher a varvaz gant ann naon.*

845 *Eur micherour dioc'h ann deiz*
A garfe ve noz da greisteiz.

846 *Matez nevez da di pa zeuio*
Kement a teir a labouro.

847 *Glao a dol, avel a c'houez.*
Da ober joa d'ar vatez.

848 *Foeta fank ha foeta drez*
Eo micher eur paotr lakez.

II.

849 *Eur c'hemener n'e ket den,*
'Met eur c'hemener ne-d-eo ken.

850 *Nao c'hemener evid ober eun den.*

851 *Neb à lavar eur c'hemener*
A lavar ive eur gaouier.

852 *Kemener brein,*
'Nn diaoul war he gein.

1. Voir plus haut, p. 60 et suiv.

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE-BRETAGNE.

HUITIÈME SÉRIE.

I.

841 Laboureur de tout temps
Charge de terre avale l'an.

842 La pire chose qui puisse arriver à un fermier, c'est d'entendre le coq de son maître [1].

843 Poils de lapin et plumes de perdrix
Ne valent rien pour engraisser la terre [2].

844 Jeannot aux mille métiers mourut de faim.

845 Un ouvrier à la journée
Voudrait à midi la nuit arrivée.

846 Quand servante nouvelle à la maison viendra,
Autant que trois elle travaillera.

847 Pluie à verse et tourmente,
Temps à réjouir la servante.

848 Battre boue et battre hallier,
C'est le métier d'un estafier.

II.

849 Un tailleur n'est point un homme,
Ce n'est qu'un tailleur en somme.

850 Neuf tailleurs pour faire un homme.

851 Qui dit tailleur
Dit aussi menteur.

852 Tailleur pourri,
Le diable sur son dos.

1. Le cultivateur breton redoute la surveillance, et celle-ci le menace d'autant que la maison du maître est plus rapprochée de la sienne.
2. Ce dicton concerne les braconniers.

853 *Ar c'hemener diwar he dorchenn*
Pa gouez, a gouez en ifern.

854 *Milin laz-logod, — e vez dour awalc'h d'eur zilienn pa vez glao.*

855 *Na pa rafe ar vilin nemet eun dro krenn,*
Ar miliner 'zo sur d'oc'h he grampoezenn.

856 *Krampoez hag amann a zo mad,*
Ha nebeudig euz pep sac'had,
Hag ar merc'hed kempenn a-vad.

857 *Na euz ket hardissoc'h eget roched eur miliner,*
Rag bep mintin e pak eul laer.

858 *Ar miliner, laer ar bleud,*
A vo krouget dre he viz meud,
Ha mar ne ve ket krouget mad
A vo krouget dre he viz troad.

859 *Ar guiader en he stern,*
E-giz ann diaoul en ifern,
Oc'h ober tik-tak, tik-tak,
Hag o tenna hag o lakat.

860 *Ar guiader kaotaer*
A ra lienn evel ler.

861 *Ar miliner a laer bleud,*
Ar guiader a laer neud,
Ar fournerienn a laer toaz,
Ar c'hemenerienn krampoez kraz.

III.

862 *Ar zoner war he varikenn*
A ra da iaouankiz breskenn.

863 *Ar glaouaer er c'hoajo*
Evel ar bleiz a iud atô.

864 *Boutaouer koad a ra bepret*
Listri da gas tud da gac'het.

865 *Pa vez ker al ler*
E c'hoarz ar boutaouer.

866 *N'e ket greg ar c'here a deuz ar gwella boutou.*

867 *Er givijeri ann ejenned*
A zo bioc'hed.

853 Le tailleur sur son coussinet,
S'il tombe, — en enfer va tomber.

854 Moulin tue souris, — assez d'eau pour une anguille il a quand vient la pluie.

855 Le moulin ne donnât-il qu'un tour de roue,
D'avoir sa crêpe le meunier est certain.

856 Des crêpes et du beurre, — bonnes choses,
Et un brin de chaque sac de farine,
Et les jolies filles pareillement.

857 Rien n'est plus hardi que la chemise d'un meunier,
Car chaque matin elle prend un voleur.

858 Le meunier, voleur de farine,
Par le pouce pendu sera;
S'il n'est bien pendu de la sorte,
Par l'orteil on l'accrochera.

859 Le tisserand à son métier,
Comme diable en enfer se demène,
Avec son tic-tac, tic-tac,
Quand navette il tire et repousse.

860 Le tisserand avec sa colle
Donne à la toile l'apparence du cuir.

861 Le meunier vole de la farine,
Le tisserand vole du fil,
Les fourniers volent de la pâte,
Et les tailleurs des crêpes rôties.

III.

862 Le sonneur [1] sur sa barrique
Met en branle la jeunesse.

863 Le charbonnier dans les bois
Comme le loup hurle sans cesse.

864 Le sabotier fait en tout temps
Vaisseaux à mener ch... les gens.

865 Quand le cuir est cher
Rit le sabotier.

866 Ce n'est femme de cordonnier qui est la mieux chaussée.

867 Dans les tanneries les bœufs
Sont des vaches.

1. Ménétrier, joueur de *bombarde* (hautbois) ou de *biniou*, sorte de cornemuse.

868 *Ar masouner, pa staoto,*
Euz e labour e troio.

869 *Marichal krign-karn,*
Chaoker kac'h houarn.

870 *Pa vez houarnet ar c'har,*
Er pod e lekear ar iar.

871 *Ar barazer a oar dre c'houez*
Hag hen a vez tra vad er pez.

872 *Ann heskenner hag ar c'halve*
A blij d'ezho fest ar maout mae [1].

873 *Hostiz ann anaoun*
A varvaz gand ann naoun.

874 *Tiez savet gant krec'hin tud*
A zaver ker buhan, ken divrud.

IV.

875 *Eva gwin, kanjoli merc'hed,*
Setu dever ar c'hloarek.

876 *Reizen manac'h a zo tenna*
Digant ann holl heb rei netra.

877 *Te lavar gaou, pe ma vinn manac'h.*

878 *Pa za eur manac'h e neb leac'h,*
E teu eun allik en he leac'h.

879 *Kelian ha melian,*
Menec'h ha beleian,
Pevar seurt loned
Ar gwasa ' so er bed.

880 *Kazek ar c'hure*
A renko bale.

881 *Aotrou Personn, mar grit ho kest,*
C'houi a raio ivez ar fest.

882 *Ar veleienn ne garont ket*
Beza distroet euz ho fred;
Gortozit ' ta gad pasiantet,
Pe ann absolvenn n'ho pô ket.

1. On nomme *maout* « mouton » le vin d'accomplissement qui se distribue aux ouvriers le jour de l'achèvement d'une construction. Le mot *mae* qui le suit, en français « mai », me semble mis ici pour la rime.

868 Le maçon, quand il pissera,
A son travail le dos tournera.

869 Maréchal, grignoteur de corne,
Mâcheur de m.... de fer.

870 La charrette ferrée,
On met la poule au pot.

871 Le tonnelier sait à l'odeur
S'il y a bonne chose en la pièce.

872 Scieur de long et charpentier
Aiment le festin du mouton de mai.

873 Hôtelier des trépassés
Qui de faim sont morts [1].

874 Maisons qu'on élève avec des peaux humaines
S'élèvent si vite, avec si peu de bruit [2].

IV.

875 Boire vin, cajoler fillette,
Voilà de tout clerc le devoir.

876 Règle de moine est de tirer
De toutes gens sans rien donner.

877 Tu mens, — ou je veux être moine.

878 Où moine passera,
Moinillon poussera.

879 Mouches et fourmis,
Moines et prêtres,
Quatre sortes de bêtes
Les pires qui soient au monde.

880 Jument de vicaire
Aura de la marche à faire.

881 Monsieur le curé, si vous quêtez,
A votre tour régal vous donnerez.

882 Les prêtres n'aiment pas
Qu'on les dérange à l'heure des repas;
Avec patience attendez donc
Ou vous n'aurez l'absolution.

1. Se dit d'un méchant aubergiste dont la maison est mal approvisionnée.
2. A l'adresse des médecins enrichis.

883 *Eur belek maro, -- eun all en he leac'h.*

884 *Harzit, harzit, emezhan,*
Ma vo lekeat... en toull-man,
Ma lakefomp eur mean braz war he gein,
Ma 'z efomp da di... d'hon lein.

885 *Peurvuia ar belek*
A lâr en eur brezek :
Silaouet ma c'homzo,
Losket ma obero.

NAOVED STROLLAD.

I.

886 *Lein hir hag offeren verr*
A blij d'ann dud dibreder.

887 *Pedennou berr a gass d'ann neon,*
Pedennou hir a chomm a-dreon.

888 *Ann Aviel,*
Ar gwir gentel.

889 *Biskoaz sant n'eo bet*
En he barrez meulet.

890 *Ar zant pella,*
Ar zant gwella.

891 *Da zantez-Anna neb a ia,*
Santez Anna n'ankounac'ha.

892 *Itroun Varia 'nn amzer*
Ne labour ked en aner.

893 *Mui a win a zispigner er pardoniou eged a goar.*

894 *E Breiz-Izel pa ziskennan,*
Dour mad ha tud diampech a lakan.

895 *Neb a verv lichou d'ar gwener*
Birvi a ra goad hor Salver.

896 *Da noz Nedelek ne gousk ken*
'Met ann tousok ha mab ann den.

883 Un prêtre mort, — un autre à sa place. (Le roi est mort, — vive le roi!)

884 Arrêtez, arrêtez, dit-il,
Qu'on le mette... dans ce trou-ci,
Avec une grande pierre sur le dos,
Pour que nous rentrions... dîner.

885 Prêtre, le plus souvent,
Sermonne ainsi les gens :
Ecoutez ce que je vous dis,
Mais de ce que je fais ne vous occupez mie.

NEUVIÈME SÉRIE.

I.

886 Long dîner et messe courte
Plaisent aux hommes de loisir.

887 Courtes prières mènent au ciel,
Longues prières restent derrière.

888 L'Evangile,
La vraie doctrine.

889 Jamais saint n'a été
Dans sa paroisse loué.

890 Le saint le plus éloigné,
Le saint le plus estimé.

891 A Sainte-Anne qui va
Sainte Anne ne l'oublie pas.

892 Madame Marie-du-Temps (c.-à-d. qui préside au temps)
Ne travaille point vainement.

893 Plus de vin dépensé dans les pardons que de cire.

894 En Basse-Bretagne quand je descends,
J'y fais l'eau bonne et bien dispos les gens [1].

895 Qui bout lessive le vendredi
Fait cuire le sang de notre Sauveur.

896 La nuit de Noël nul ne dort
Hormis le crapaud et le fils de l'homme.

1. Dit Jésus-Christ qui, d'après la croyance populaire, a fait de nombreux voyages en Bretagne.

897 *O sent ma bro, ma divallet,*
Sent ar vro-man n'anvezann ket.

898 *Deomp da bidi sant Herbot*
Da reï amann leiz ar ribot.

899 *Sant Iouen, sant Iann,*
Leiz ma ribod a amann,
Hag eur bannik bihan a lez
'Vit aluzenn d'ar paour kez.

900 *Aotrou sant Ourzal, me ho ped,*
Roït d'eomp-ni pep a c'hreg.
Aotrou sant Ourzal, eur weach c'hoaz,
Roït d'eomp-ni peb a voaz.

901 *Itroun Varia-Molenez,*
Digassit pense d'am enez,
Ha c'houi, aotrou sant Renan,
Na zigassit ket evit unan,
Digassit evit daou pe dri,
Evit m'hen devezo lod peb-hini[1].

II.

902 *Mar vez Guillou, ra-z-i pell dre sant Herve;*
Mar vez Satan, ra-z-i pell en han' Doue[2].

903 *Ki klan, chanj a hent,*
Arru 'r baniel hag ar zent;
Arru 'r baniel hag ar groaz,
Hag ann aotro sant Weltas.

1. Les habitants de l'île Molène se défendent, non sans énergie, d'avoir jamais adressé semblable prière *à leurs saints*. A les entendre, elle leur serait gratuitement prêtée par leurs voisins d'Ouessant, grands railleurs par tempérament, et, aussi, quelque peu jaloux de leur prospérité croissante. Ceux-ci, de leur côté, opposent à cette explication la dénégation la plus formelle. Quoi qu'il en soit, et qu'il s'agisse ici d'une prière ou simplement d'une épigramme, on ne saurait du moins reprocher à cette petite pièce de manquer de couleur locale.

2. Ce Guillou n'est autre que le loup, contre lequel on ne peut trouver de meilleur défenseur que saint Hervé. La légende raconte qu'Ulphroëdus, oncle d'Hervé, avait un âne qu'un loup dévora. Le saint condamna le fauve à remplacer la bête de somme dont il avait fait sa proie, et « c'estoit chose admirable, — nous dit Albert le Grand, — l'intéressant et naïf hagiographe, — de voir ce loup vivre en mesme étable que les moutons, sans leur mal faire, traisner la charrue, porter les faix et faire tout autre service, comme beste domestique. »

C'est en souvenir de ce prodige que, dans les églises bretonnes, on représente saint Hervé accompagné d'un loup qu'il tient en laisse.

Il faut se garder, cependant, de juger sur les apparences : le diable sait prendre toutes

897 O saints de mon pays, protégez-moi,
Les saints de ce pays-ci je ne les connais pas.

898 Allons prier saint Herbot
De nous donner du beurre à pleine baratte.

899 Saint Yves, saint Jean,
De beurre remplissez ma baratte,
Et gouttelette de lait laissez-y
Pour aumône au cher pauvre.

900 Monsieur saint Ourzal, je vous prie,
Donnez femme à chacun de nous. —
Monsieur saint Ourzal, une fois encore,
Donnez-nous à chacune un mari.

901 Madame Marie de Molène,
A mon île envoyez naufrage,
Et vous, monsieur saint Renan,
N'en envoyez pas un seulement;
Envoyez-en deux, trois plutôt,
Pour que chacun en ait morceau.

II.

902 Si tu es Guillou, par saint Hervé, va-t'en;
Va-t'en, au nom de Dieu, si tu es Satan [1].

903 Chien enragé, change de route,
Voici la bannière et les saints;
Voici la bannière et la croix,
Ainsi que monsieur saint Gildas [2].

les formes, et se montre souvent sous celle d'un loup, dit le paysan breton. Aussi la prudence commande-t-elle de se tenir à la fois en garde contre l'un et l'autre de ces dangereux ennemis.

1. Cette conjuration et les suivantes, jusqu'au n° 909 inclusivement, — on se sert du mot conjuration pour désigner indifféremment toutes les formules réputées magiques, — jouissent d'un grand crédit dans les campagnes armoricaines. Comme celle-ci est infaillible pour mettre en fuite les loups et le diable lui-même, la seconde défend des chiens enragés, et les six autres sont souveraines pour combattre diverses maladies. Toutes, à l'exception des deux premières, ont leur rituel spécial, mais variant de canton à canton, et qui consiste en pratiques bizarres presque toujours subordonnées à certaines conditions, difficiles à réunir, de temps, de lieux et d'orientation. De plus, comme il faut aussi tenir compte de l'influence des nombres sacrés, quelques-unes d'entre elles doivent être récitées, suivant le cas, *trois*, *sept* ou *neuf fois*, sans reprendre haleine. Si le charme reste sans effet, ce qui ne doit pas manquer d'arriver assez souvent, le conjurateur a toujours en réserve quelque bon motif de s'en prendre à lui-même, à moins qu'il ne préfère attribuer son insuccès à une incomplète initiation.

2. La rage est généralement connue en Bretagne sous le nom de *mal de saint Gildas*, *drouk-sant-Weltas*.

904 *Me ho salud, grubuill verrienn ;*
Me 'zo deut da zigass d'hec'h ann derrienn,
Eun tamm bara hag eur vi,
Ne c'houllan ken he c'hrena mui.

905 *Salud d'e-hoc'h, burlu gwenn,*
Me a zo deut d'ho tispenn,
Evit m'am lakafet iac'h,
Rak klanv oun gand ar pennzac'h.

906 *Ar penn a zac'h er zac'h,*
Ma fenn er-meaz ha me iac'h.

907 *Salud, loar gan,*
Kass ar re-man
Gan-ez ac'han.

908 *Ar Werbl hen deuz nao merc'h :*
Deuz a nao a deu da eiz,
Deuz a eiz a deu da drei,
Deuz a zeiz a deu da c'houec'h,
Deuz a c'houec'h a deu da bemp,
Deuz a bemp a deu da bevar,
Deuz a bevar a deu da tri,
Deuz a dri a deu da zaou,
Deuz a zaou a deu da unan,
Deuz a unan a deu da netra.
Ar Werbl n'hen deuz ket merc'h ebet.

909 *Denedeo, dened'ec'h,*
N'e ket ama ema da lec'h,
N'e ket ama nag e neb lec'h.
Pa 'z po treuzet nao mor, nao menez,
Nao feunteun a drugarez,
E gavi eun dachennik c'hlaz,
Hag eno ema da blaz [1].

910 *Tro, pe me az troio :*

1. *Var. Deredewez, 'dewez tec'h,*
N'e ket aze man da lec'h.
Bars eun torkadig lann zec'h,
Seiz park euz ar mene,
Ter fantan a drugare,
Lec'h na glewi kog o kana,
Bugel bihan ved o oela.

Var. Dartre (furoncle, herpès etc.), va-t'en loin d'ici !
Ce n'est en ce lieu qu'est ta place.
(Elle est) dans un buisson d'ajoncs dessé-chés,
Sept champs de la montagne,
Trois fontaines de merci,
Où tu n'ouïras coq chanter
Non plus qu'enfantelet pleurer.

Cette version a été recueillie par mon ami M. Luzel.

904 Fourmillère, je vous salue ;
La fièvre suis venu vous apporter
Avec un morceau de pain et un œuf,
Ne requiers que ne plus la trembler.

905 Salut à vous, blanche digitale,
Je suis venu vous cueillir
Pour que vous me rendiez la santé,
Car d'un goître je suis affligé.

906 Le goître reste dans le sac,
Ma tête dehors et je suis guéri.

907 Salut, pleine lune,
Emporte celles-ci (ces verrues)
Avec toi loin d'ici.

908 Le Bubon a neuf filles :
De neuf elles sont réduites à huit,
De huit à sept,
De sept à six,
De six à cinq,
De cinq à quatre,
De quatre à trois,
De trois à deux,
De deux à une,
D'une à rien.
Le Bubon n'a plus de filles.

909 Dartre chancreuse, dartre, va-t'en,
Ce n'est ici que tu dois être,
Ce n'est ici ni autre part.
Quand tu auras traversé neuf mers, neuf montagnes,
Neuf fontaines de merci,
Tu trouveras un petit pâtis vert
Et c'est là qu'est ta place.

910 Tourne, ou je te tournerai :
Le char de l'Ankou est arrivé !
Ourlic ! Ourlic[1] !

1. C'est l'injonction suprême, et, en quelque sorte, la prise de possession de la Mort (Ankou ou Ankou, en breton), quand la sinistre voyageuse arrête à la porte de quelque malade sa charrette ferrée, *recouverte d'un drap blanc et traînée par deux chevaux blancs.* Employées quelquefois, en dehors de la légende, quand deux rivaux, deux ennemis, par exemple, en viennent aux dernières limites de la violence, ces paroles prennent la signification suivante : « Rends-toi, ou j'aurai ta vie ! Ta dernière heure va sonner. » *Ourlik* est un mimologisme auquel je ne connais point d'équivalent en français.

Erru eo karr ann Anko!
Ourlik! Ourlik!

III.

911 *Ar plac'h, war loar goz,*
Ne ve ket hir he broz;
Ar pot, war loar ne,
Ne ve ket hir he zê.

912 *Kamm, luch, tort ha born,*
A zo ganet diwar ar c'horn[1].

913 *N'euz bet biskoaz na kamm na tort n'hen dije itrik fall.*

914 *Ar voualc'h he bek melen*
A vev tri oad ann den.

915 *Ar vran hi deuz tri oad den, tri oad marc'h,*
Ha c'hoaz ne deuz ked oad awalc'h.

916 *Pa gomzer euz ann heol e weler ke sklerijenn.*

917 *Pa gomzer euz ar bleiz*
E vez he lost e-kreiz.

918 *Pa voud ar skouarn kleiz,*
Meuleudiou e-leiz;
Pa voud ar skouarn deou,
Meuleudiou e-biou.

919 *Gwennili, gra da neiz*
Em frenestrik, e Breiz.

920 *Skrill a gan war ann oaled*
E ti ann holl ' zo karet.

921 *Eur ginidenn dioc'h ar mintin,*
Sin a wall fin;
Eur ginidenn dioc'h ann noz,
Sin a gelou mad antronoz.

922 *Eul laouen-dar,*
Arc'hant hep mar.

923 *Pa gan ar goukou warlerc'h gouel Pêr,*
Sin a gernez.

1. Dans un conte breton très-répandu, une femme surprise par les douleurs de l'enfantement est priée par un moine de ne faire aucun effort qui puisse hâter sa délivrance. — Et, pourquoi cela? demande-t-elle. — C'est que, répond son interlocuteur, au moment où j'entrais chez vous, *j'ai vu la lune en train de se pendre.* On se sert de cette expression pour dire que la lune entre dans son croissant. Or, malheur à l'enfant qui vient au monde à cette heure : il est *loariet,* frappé par la lune, ce qui ne signifie pas toujours lunatique, mais certainement disgracié, soit au physique, soit au moral, et

III.

911 De fille née à la vieille lune
Ne sera point longue la jupe;
De garçon né à la lune nouvelle
Longue la robe ne sera.

912 Boiteux, bigles, bossus et borgnes
Sous le croissant sont nés.

913 Jamais on n'a vu boiteux ou bossu qui méchante pièce ne fût.

914 Le merle à bec jaune
Vit trois âges d'homme.

915 Le corbeau vit trois âges d'homme, trois âges de cheval,
Encore ne se trouve-t-il point d'âge assez.

916 Parle-t-on du soleil on en voit les rayons.

917 Parle-t-on du loup,
Sa queue est au milieu de nous.

918 Quand bourdonne votre oreille gauche,
Grand éloge de vous l'on fait;
Quand bourdonne votre oreille droite,
Votre éloge est mis de côté.

919 Hirondelle, fais ton nid
A ma petite fenêtre, en Bretagne [1].

920 Grillon chantant sur le foyer [2]
Dans toute maison est aimé.

921 Araignée du matin,
Signe de mauvaise fin;
Araignée du soir,
Signe de bonne nouvelle le lendemain.

922 Un pou d'égout (cloporte),
De l'argent sans aucun doute.

923 Le coucou chante-t-il après la Saint-Pierre,
— Signe de cherté.

fatalement destiné à être malheureux.

Ce cas n'est pas le seul où l'influence de la lune, jeune ou vieille, soit à craindre pour les mères : elle les menace dans bien d'autres circonstances, et de là le sujet de mille recommandations, et des précautions les plus singulières.

Aujourd'hui encore, dans quelques campagnes, les femmes que certains besoins naturels amènent le soir à quitter leurs maisons, se garderaient bien, pour y satisfaire, de se tourner du côté où la lune se montre. Si, par malaventure, elles étaient enceintes, nul ne sait ce qui pourrait résulter d'une telle inadvertance.

1. La maison où l'hirondelle fait son nid est regardée comme bénie du ciel.
2. Présage de bonheur.

924 *Mar klewfe ar zord, mar welfe ar c'hô,*
Ne vefe beo den ebet er vro [1].

IV.

925 *Gwasoc'h evid ar raned*
A zon ar bal d'ar C'horriganed [2].

926 *Pan ve ar Siren o kanan,*
E c'hall' martolod paour gwelan.

927 *Gargantuas easoc'h da zamma*
Evit da garga.

928 *Gargantuas, pa oa beo,*
A iee 'n eur gammed da Bontreo [3].

929 *Boudedeo* [4]
A valeo
Dre ma vezo
Daou zen beo.

930 *Boudedeo*
Ann diveza' vo beo.

931 *Sotoc'h eget Merlin a red en dour araog ar glao.*

932 *Keuta tud a oa ér bed*
A oa Guikaznou ha Kerret.

933 *Pa 'r oc'h euz a Gergournadeac'h,*
Savit ho tiskouarn d'ann neac'h.

1. M. Emile Ernault, de Saint-Brieuc, m'a donné de ce dicton la variante suivante qu'il a entendue à Sarzeau :

Enn enan 'pe huile,	Si orvet voyait,
Er zourt a pe gleue,	Si sourd entendait,
Den er bet ne bade.	Homme au monde ne resterait.

2. Se dit des personnes et des choses, et, particulièrement, de tout cri perçant, de tout bruit désagréable. Les Korrigans sont les nains, les gnômes de la mythologie armoricaine.

3. En partant de Plouaret, m'écrit M. Luzel, à qui je dois la connaissance de ce dicton.

4. Nom donné au Juif-Errant, et qui répond exactement à celui de *Buttadeus* attribué au même personnage légendaire par un auteur du 17e siècle cité par Grœsse (Sage vom Ewigen Juden. Dresde, 1844).

En faisant le même rapprochement à l'occasion du gwerz de Boudedeo, M. Gaston Paris fait observer (*Revue Critique* du 23 octobre 1869) que ce nom « semble un composé de Thaddée et peut-être de Bar défiguré en But. Mais où, — se demande-t-il, — « le « poète breton a-t-il trouvé ce nom généralement remplacé par *Ahasvérus?* Le fait est « d'autant plus bizarre que s'il fait dire au Juif à un endroit *Moi Boudedeo*, il semble « bien l'appeler ailleurs (str. 2), *Absarus*, c'est-à-dire Ahasvérus. »

Dans l'état actuel de la bibliographie bretonne, il n'est pas possible, je crois, d'assigner une date tant à la composition du gwerz qu'à l'introduction en Bretagne du nom de Boudedeo. Toutefois, il me paraît acquis que ce nom était tout au moins populaire dans

924 Si sourd entendait et si taupe voyait,
Au pays homme vivant ne serait.

IV.

925 Plus agaçant que les grenouilles
Qui sonnent le bal des Korrigans.

926 Quand la sirène est en train de chanter,
Le pauvre matelot peut pleurer.

927 Gargantua plus facile à charger (de viande ou de vin)
Qu'à remplir.

928 Gargantua, quand il vivait,
D'une enjambée à Pontrieux allait.

929 Boudedeo
Marchera
Tant qu'il y aura
Deux hommes en vie.

930 Boudedeo
Sera le dernier des vivants.

931 Plus sot que Merlin qui se jette à l'eau pour éviter la pluie [1].

932 Les premiers habitants de la terre
Furent les Guicaznou et les Kerret [2].

933 Puisque vous êtes de Kergournadeac'h [3],
Portez la tête haute.

les campagnes armoricaines au 17e siècle. Grégoire de Rostrenen et Dom Le Pelletier le mentionnent, en effet, dans leurs dictionnaires commencés l'un et l'autre vers 1700, sans que rien de la part des deux savants lexicographes permette de supposer qu'il fût d'importation récente.

Pour ce qui est de la bizarrerie résultant de la double appellation donnée au marcheur éternel, elle trouve son explication dans l'ancienne légende dont parle Edgard Quinet (Préface d'Ahasvérus) qui nomme le Juif « Ahasvérus », et, après son baptême, « Buttadeus ».

1. Dans le Bas-Léon, comparer quelqu'un à Merlin constitue une grave injure. Le personnage auquel il est ainsi fait allusion, et qui ressemble d'une manière si frappante au Gribouille proverbial de nos provinces françaises, serait-il, par suite d'une dernière transformation, le même que le fameux enchanteur? Je ne saurais rien affirmer sur ce point, toutes mes recherches pour retrouver ailleurs le nom de Merlin dans la mémoire du peuple breton étant demeurées infructueuses.

2. Cette devise, que l'on cite souvent, se lisait, au dire de Cambry (Voyage dans le Finistère, édit. de 1836, p. 8), sur un banc de l'église de Saint-Mathieu, à Morlaix, en 1778.

3. Une tradition rapportée par Albert le Grand fait remonter l'origine de la maison de Kergournadeac'h à un jeune guerrier de Cléder, appelé *Nuz*, qui vivait au VIe siècle. Guitar, comte de Léon, pour le récompenser d'avoir délivré la contrée d'un dragon qui la désolait, lui fit don d'une terre qui reçut, en mémoire de ce fait, le nom de *Ker-gour-na-deac'h* (la maison de l'homme qui ne fuit pas).

934 *Araog ma oa aotrou e neb leac'h,*
Ez oa eur marc'hek e Kergournadeac'h.
935 *Pa n'oa kastel e neb leac'h,*
'Oa kastel e Kornadeac'h,
Ha pa-z-euz kastel e peb leac'h,
'Euz kastel ive e Kornadeac'h.
936 *Riwalen du, Riwalen glaz*
A zo tudjentil a viskoaz.
937 *Pe tre, pe lano,*
Kastelfur eo va hano[1].
938 *Debri a ra d'ann neo evel ma ra Rohan*[2].

DEKVED STROLLAD.

I.

939 *A bep liou marc'h mad,*
A bep bro tud vad.
940 *Al laouenan a gar atao*
He doënn ha kornig he vro.
941 *Kant bro, — kant giz,*
Kant maouez, — kant hiviz.
Kant parrez, — kant iliz.
942 *Aotronez Pond-Ivi,*
Bourc'hisienn Faouet,
Potret Gourin.
943 *Sod evel eur Gwennedad,*
Brusk evel eur C'hernevad,
Laer evel eul Leonard,
Traïtour evel eun Tregeriad.
944 *Ebeul Pontreo*[3].
945 *Leonard kof iod, laèr ar pesk*[4].

1. Devise de la famille de Châteaufur.
2. On donne au pourceau, dans un grand nombre de localités, le nom de *Rohan* ou de *mab Rohan*, fils de Rohan.
3. Se dit indifféremment de tout jeune paysan lourd et grossier.
4. Allusion au poisson de Saint-Corentin, « lequel tous les matins, — dit Albert le « Grand, — se présentoit au saint qui le prenoit et en coupoit une pièce pour sa « pitance, et le rejetoit dans l'eau, où tout à l'instant il se trouvoit tout entier, sans « lésion ni blessure. »

Un morceau de ce merveilleux poisson rassasia, certain soir, le roi Gradlon et la suite nombreuse de seigneurs qui l'accompagnait dans une chasse où il s'était égaré. « Le Roy « ayant veu ce grand miracle, voulut voir le poisson duquel le saint avait coupé ce « morceau et alla à la fontaine, où il le vid, sans aucune blessure dans l'eau; mais « quelque indiscret (que la prose, qui se chante le jour de la feste du saint, dit avoir esté « de l'évesché de Léon) en coupa une pièce pour voir s'il deviendroit entier, dont il resta

934 Avant qu'il n'y eût seigneur au monde,
Il y avait un chevalier à Kergournadeac'h.

935 Quand il n'y avait château en aucun lieu,
Il y avait château à Kergournadeac'h,
Et, quand il y a château en tout lieu,
Il y a aussi château à Kergournadeac'h.

936 Rivoalen noirs, Rivoalen verts
De tout temps furent gentilshommes.

937 Que la mer descende ou monte,
Châteaufur est mon nom.

938 Il mange à l'auge comme fait Rohan.

DIXIÈME SÉRIE.

I.

939 De tout poil bon cheval,
De tout pays bonnes gens.

940 Le roitelet aime toujours
Son toit et le petit coin de son pays.

941 Cent pays, — cent guises,
Cent femmes, — cent chemises,
Cent paroisses, — cent églises.

942 Les messieurs de Pontivy,
Les bourgeois du Faouet,
Les gars de Gourin.

943 Sot comme un Vannetais,
Brusque comme un Cornouaillais,
Voleur comme un Léonnais,
Traître comme un Trégorrais.

944 Poulain de Pontrieux.

945 Léonard, ventre à bouillie, voleur de poisson.

« blessé, jusqu'à ce que saint Corentin y vinst, qui, de sa bénédiction, le guérit, et luy « commanda de se retirer de là, de peur de semblable accident : à quoy il obéit. » — (Vie de saint Corentin, dans les vies des saints de la Bretagne Armorique, édit. de 1837, p. 799 et 801.)

Le P. Maunoir auquel nous devons une vie du même saint, en vers bretons, complète ce récit de la manière suivante :

O laeronci cruel! A c'houdevez nicun
N'er velas mui o rédec ebars en e feuntun.
An ell quèrent d'an den fall a oa disenoret,
Goapeet estranch a casseet, scandalet, milliguet,
Abalamour d'an torfet en devoa bet privet
Breis euz eur miracl quer bras, ar gar zant eus e vouet.

O larcin cruel! depuis lors personne
Ne le vit plus courir dans sa fontaine.
Tous les parents de l'homme mauvais furent déshonorés, [maudits,
Raillés d'étrange sorte et haïs, querellés.
En raison du forfait qui avait privé
La Bretagne d'un si grand miracle et le saint de sa nourriture.

(Buez sant Caurintin, Quemper, Y. J. L. Derrien, s. d., p. 9 et 10.)

Lavarou Koz a Vreiz Izel.

946 *Panez! Panezeun!*
Eul Leonard na zebr tra ken.

947 *Grik! Grik! Daoulaziz*[1].

948 *Plougastel lovr*[2], *mar kerez e vezi gwelet.*

949 *Bouc'h Kerneou*
Staoter en he graou.

950 *Bek meill-ruz, bek sall!*
'Re Gemperle n'zebront tra all.

951 *Penn-sardinenn ar C'honkiz,*
Penn-eog ar C'hastel-Liniz,
Ha Penn-merluz ar C'hon-Bridiz.

952 *Kon-bridiz, traon ha krec'h,*
'Zo doganed nemet c'houec'h,
Hag ar c'houec'h-ze e vez ivez;
Paneved resped d'ho gragez.

953 *Treffiagat, brochou laou,*
A ia d'ar mor daou-daou,
Da glask lanvez da nea,
Evid ober kerdenn d'ho c'hrouga.

954 *Kaper lovr, boellou blei,*
Hen euz debret kant bara heï
Hag eur zac'h bara draillet,
Ha c'hoaz n'e ket hanter-garget,
Hag e lavare he vamm :
Klanv va C'haper, na zebr tamm.

955 *Potret Primelinn, potret ann alc'houez,*
Potret Kerlouan, potret ann had panez,
Potret Guisseni, potret ar c'hill-krok.

956 *Avel uhel, avel nord*
A zigas ar pense d'ar bord,

1. Injure fréquemment adressée aux habitants de Daoulas, dont le nom breton « *Daoulaziz* » signifie en même temps doubles assassins.

La légende raconte qu'un seigneur du Faou, qui s'était rendu coupable du meurtre de deux saints abbés, se convertit, fit pénitence et érigea, comme réparation de son crime, sur le lieu même où il l'avait commis, un monastère auquel on donna le nom de *Mouster Daou-laz* (le monastère des deux meurtres).

C'est à cet établissement, d'abord sans importance, mais que remplaça plus tard une riche abbaye, dont les ruines pittoresques font aujourd'hui l'admiration de l'artiste et de l'archéologue, que la petite ville de Daoulas, chef-lieu de canton du Finistère, doit son origine.

2. Plougastel-Daoulas.

946 Panais ! Panais !
Le seul manger du Léonnais.

947 Paix ! Paix ! doubles assassins.

948 Lépreux de Plougastel, on te visitera si tu veux (c.-à-d. : on enverra le médecin pour te soigner).

949 Bouc de Cornouaille,
Qui pisse dans son étable.

950 Bec de rouget, bec salé !
Le seul régal à Quimperlé.

951 Têtes de sardine ceux de Concarneau,
Têtes de saumon ceux de Châteaulin,
Têtes de merlu ceux de Combrit.

952 Les hommes de Combrit, ceux de la plaine et ceux d'en haut,
Sont c.... excepté six,
Et ces six-là le seraient aussi,
N'était qu'on a respecté leurs femmes.

953 Les gens de Treffiagat, broches à poux,
A la mer s'en vont deux par deux,
Cherchant de l'étoupe à tordre
Pour faire la corde qui les pendra.

954 Capiste lépreux, loup affamé [1],
Cent pains d'orge il a dévoré,
De plus un sac de pain haché ;
Encore n'est-il qu'à demi chargé,
Et sa mère de s'écrier :
Mon Capiste est malade, il ne peut rien manger.

955 Gars de Primelin, les porte-clés [2],
Gars de Kerlouan, graine de panais,
Gars de Guissény, joueurs de perche à crochet [3].

956 Vent d'est, vent de nord,
Amène naufrage à la côte,

1. Littéralement, boyaux de loup. Le Capiste dont il est ici question est l'habitant du Cap-Sizun.

2. On les appelle ainsi, parce qu'ils portent, en mémoire de saint Tujean, le saint Hubert de la Cornouaille, une clé brodée sur leurs habits.

Il existe à Primelin, sous l'invocation de ce saint, une chapelle où l'on conserve dans un reliquaire en vermeil une clé de fer qu'on dit lui avoir appartenu et à laquelle on attribue la vertu de préserver ou de guérir de la rage. Le jour de la fête de saint Tujean, on vend aux portes de la chapelle de petites clés qui, après avoir été bénites par l'officiant, sont douées, assure-t-on, des mêmes propriétés.

3. Pour tirer à sec les épaves que la tempête envoie sur leurs côtes.

Ha me araok
Da c'hoari va faotr,
Ha pa-d-apjenn d'ar grouk
'Teuio eun tortad war va chouk [1].

957 *Hevel oc'h aotrouienn tud-jentil Plouesk at*
'Rank chom en ho gwele pa fresker ho dillat.

958 *Goulennit gant potret Rosko*
Ped favenn 'ia da ober nao.

959 *Potret Lokirek*
Laeron kezek.

960 *Bara kerc'h fresk amanenet*
A blij da Gintiniz meurbed.

961 *Iotaerienn, debrerienn kaol,*
Ar Zant-Briegiz a zo holl.

962 *Fao ru ha fao briz,*
Setu briskez al Lan-Baliz.

963 *Eur maill eo eul Lan-Balad*
Evid ober kleuziou mad.

964 *Gwerliskiniz, a ras da ras,*
Bordelerienn evel chass;
Ar chass eż a d'ann ofern-bred
Ha Gwerliskiniz n'eont ket.

II.

965 *Personn Fors a zo biniaouer,*
Personn Fouesnant a zo bombarder,
Personn Santez-Anna a zo danser,
Personn Sant-Evarzek a zo barazer,
Personn Benn-Odet a zo plonjer,
Personn Ploneour a zo neuier,
Personn Pont-Kroaz a zo mestr skolaer,
Personn Douarnenez a zo pesketaer,
Personn Sant-Vaze a zo pomper,
Personn Sant-Kaourintin a zo kouezer,
Personn Ker-Feunteun a zo arer,

1. Devise des *Paganiz*, païens, nom sous lequel on désigne les habitants de la partie du littoral comprise entre l'Aber-Wrac'h et Tréfflez. C'est une population à part, une sorte de petit clan que ses traditions, ses usages et ses mœurs barbares différencient du reste de la Bretagne. Le Pagan appelle la mer sa pourvoyeuse, la vache qui met bas

Et moi d'aller de l'avant,
Mon beau diable faisant;
A la potence quand j'irais,
Mes épaules ploieront sous le faix.

957 Semblables aux messieurs les gentilshommes de Plouescat
Doivent rester au lit quand on nettoie leurs vêtements.

958 Demandez aux gens de Roscoff,
Pour faire neuf combien de fèves il faut.

959 Gars de Locquirec
Voleurs de chevaux.

960 Pain d'avoine avec beurre frais,
C'est le plaisir des Quintinais.

961 Mangeurs de bouillie et de choux,
Ceux de Saint-Brieuc le sont tous.

962 Fèves rouges et fèves bigarrées,
Les abricots des Lamballais.

963 C'est un maître que le Lamballais
Pour faire de bonnes clôtures.

964 Les habitants de Guerlesquin, de race en race,
Sont luxurieux comme des chiens ;
Les chiens vont à la grand'messe,
Les gens de Guerlesquin n'y vont pas.

II.

965 Le recteur de La Forêt est joueur de biniou,
Celui de Fouesnant joueur de bombarde.
Le recteur de Sainte-Anne est danseur,
Celui de Saint-Evarzec tonnelier.
Le recteur de Bénodet est plongeur,
Celui de Plounéour nageur.
Le recteur de Pont-Croix est maître d'école,
Celui de Douarnenez pêcheur.
Le recteur de Saint-Mathieu est pompier,
Celui de Saint-Corentin buandier.
Le recteur de Kerfeunteun est laboureur,

pour lui, et prétend qu'elle lui doit, en tout temps, le vivre et le couvert. De là ses habitudes de piraterie et l'absence de toute hésitation à s'approprier les marchandises provenant de bris ou naufrages qui attérissent sur ses grèves, si le sabre du douanier ou du gendarme ne vient pas contrarier ses projets.

Personn Erc'hie-Vras a zo falc'her,
Personn Erc'hie-Vihan a zo minuzer,
Personn Lok-Ronan a zo gwiader,
Personn Pleben a zo masoner,
Personn Fouillou a zo pillaouer,
Personn Lok-Kevret a zo stouper,
Personn Plonevez a zo boutaouer,
Personn Korre a zo boser,
Personn Torc'h a zo krampoezer,
Personn Elliant a zo millioner,
Personn Sant-Divi a zo marrer,
Personn Skaer a zo gourenner,
Personn Rosporden a zo toker,
Personn Kernevel a zo kemener,
Personn Banalek a zo galouper,
Personn Melgven a zo fougeer,
Personn Beuek a zo lanner,
Personn Konk-Kerne a zo bager,
Personn Lan-Riek a zo morer,
Personn Tregunk a zo piker,
Personn Kemperle a zo kivijer,
Personn Nevet a zo boulanjer,
Personn Pond-Aen a zo miliner[1].

966 *Kleier Sant-Iann-Voug a lavar :*
Keraniz ! Keraniz !
Laeroun tout ! Laeroun tout !
Kleier Sant-Iann-Keran a sespount :
Ar pez ma-z-omp, ez omp !
Ar pez ma-z-omp, ez omp !
Kleier Logoman a lavar ive :
Merc'hed brao 'zo'n Logoman !
Merc'hed brao 'zo'n Logoman !
Kleier Fouesnant a respount :
Gisti holl !
Gisti holl !
Kleier Fors a lavar oc'h-penn :

1. Pris isolément, chaque vers de cette petite pièce, qui n'est autre qu'une chanson de danse, représente un dicton dont l'usage est journalier pour caractériser, dans la personne de leurs recteurs ou curés, les principales paroisses de la Cornouaille. Brizeux

Celui du Grand-Ergué faucheur.
Le recteur du Petit-Ergué est menuisier,
Celui de Loc-Renan tisserand.
Le recteur de Pleyben est maçon,
Celui de la Feuillée chiffonnier.
Le recteur de Loqueffret est marchand d'étoupe,
Celui de Plonevez sabotier.
Le recteur de Coray est boucher,
Celui de Tourc'h crêpier.
Le recteur d'Elliant est millionnaire.
Celui de Saint-Divy écobueur.
Le recteur de Scaër est lutteur,
Celui de Rosporden chapelier.
Le recteur de Kernevel est tailleur,
Celui de Bannalec coureur d'aventures.
Le recteur de Melgven est fanfaron,
Celui de Beuzec coupeur d'ajoncs.
Le recteur de Concarneau est constructeur de barques,
Celui de Lanriec marinier.
Le recteur de Trégunc est piqueur de pierres,
Celui de Quimperlé tanneur.
Le recteur de Nevet est boulanger,
Celui de Pont-Aven meunier.

966 Les cloches de Saint-Jean-Saint-Vougay disent :
Keraniens ! Keraniens !
Tous fripons ! Tous fripons !
Celles de Saint-Jean-Keran répondent :
Ce que nous sommes, nous le sommes !
Ce que nous sommes, nous le sommes !
Les cloches de Logoman disent aussi :
Il y a de belles filles à Logoman !
Il y a de belles filles à Logoman !
Les cloches de Fouesnant répondent :
Toutes ribaudes !
Toutes ribaudes !
Celles de la Forêt ajoutent :

en a publié quelques fragments, à tort, je crois, sous forme de triade. La version que je donne ici, et qui offre d'assez grandes différences avec la sienne, m'a été dictée, le 17 mai 1868, par Iann Floc'h, fossoyeur de la paroisse de Beuzec-Conq.

Evel 'ma 'maint, emaint!
Evel 'ma 'maint, emaint!

967 *C'houez ann the hag ar c'hafe*
A zo gant merc'hed Landerne;
C'houez ann thin hag ar roz gwenn
A zo gant merc'hed Lesneven;
C'houez ar bezin hag ar brug
A zo gant merc'hed Terrug;
C'houez ar bezin hag ar mor
A zo gant merc'hed ann Arvor;
C'houez ar paotr hag ar potans
A zo gant merc'hed Rekouvrans[1].

III.

968 *Kastel*
Santel,
Kemper
Ar gaer,
Oriant
Ar goant.

969 *Lan-Baol ar c'herniel,*
Sant Thegonek ar bombansou,
Gimilio ar gwall deodou,
Plouneour baour, Komana gaez,
E Pleber-Krist ema ar furnez.

970 *Bars e parrez Plougraz*
E kigner lost ar c'haz.

971 *Da veneziou Skrignak*
E keser ann diaoul da grignat.

972 *Ebarz e Trogeri*
Eman bro ar babi.

973 *E Gwiskrif, war veg eur bal,*
N'euz nemet rogn, laou ha gal;
E Skaer, war veg eur brank,
N'euz nemet aour hag argant.

1. Les variations brodées sur ce thème sont innombrables, et il n'est si maigre village de Bretagne qui n'y trouve place. Comme les détails qu'elles renferment ne présentent en général que peu d'intérêt, et que l'on y sacrifie trop souvent à la rime le bon sens ou la vérité, je crois devoir m'arrêter à ce spécimen, en le complétant par les deux distiques suivants, recueillis dans le pays de Tréguier par M. E. Ernault, qui a bien voulu me les

Comme elles sont, elles sont !
Comme elles sont, elles sont !

967 Qui sent le thé et le café ?
Ce sont les filles de Landerneau.
Qui sent le thym et les roses blanches ?
Ce sont les filles de Lesneven.
Qui sent le varech et la bruyère ?
Ce sont les filles de Telgruc.
Qui sent le varech et la mer ?
Ce sont les filles de l'Arvor,
Qui sent les gars et la potence ?
Ce sont les filles de Recouvrance.

III.

968 Saint-Pol
La sainte,
Quimper
La belle,
Lorient
La jolie.

969 A Lampaul les cornes,
A Saint-Thégonec les bombances,
A Guimilliau les mauvaises langues,
Plonéour la pauvre, — Commana la misérable,
A Pleyber-Christ est la sagesse.

970 Dans la paroisse de Plougras,
On écorche la queue des chats.

971 Aux montagnes de Scrignac,
On envoie grignoter le diable.

972 C'est à Troguéry
Qu'est le pays des guignes.

973 A Guiscrif, sur la pointe d'une bêche,
Il n'y a que rogue, poux et gale;
A Scaër, sur la pointe d'une branche,
Il n'y a qu'or et argent.

communiquer, et que je traduis littéralement :

C'houez pomad ha roz	Odeur de pommade et de roses
A zo gant merc'hed Perroz.	Est avec les filles de Perros.
C'houez ar pesked en ho sac'h	Odeur des poissons (qui sont) dans leur sac
A zo gant merc'hed Ploumanac'h.	Est avec les filles de Ploumanac'h.

974 *Pignet er wenn, torret ho kouk,*
Gant men Koadri ne vo ket drouk [1].

975 *E Landudal n'allumer ket*
A c'houlou koar en ofern-bred :
Ar mel a lipomp,
Ar c'hoar a werzomp,
En hostaliri ieont gan-eomp.

976 *Aotrou Doue ! Itron Gwerc'hez !*
Deud e 'nn diaoul bras en enez,
Da eo klask'r banniel hag ar groez,
Evit klass 'nn diaoul bras er-mez.

977 *Er barrez vras Tregarantek*
Ez eo mad anavezet
Triouec'h ozac'h ha triouec'h greg,
Plac'h ar personn d'ann ugentved.

978 *E Landevenek*
Peder maouez evit eur gwennek.
Ann hini chom da varc'hata
Hen deuz evit netra,
Hag ann hini a ia d'ar iaou
A gav leiz ar c'hraou.

979 *Eur pok Spagn hen deuz roet d'ezhi.*
980 *Livirit : sa !*
Livirit : dia !
Troït krenn, troit sounn,
Gant peb hent ez eot da Roum.

IV.

981 *Er barrez a Daole, etre ann daou drez,*
Ema ar brava brezoneg a zo e Breiz.

982 *E Breiz na 'z euz nemet daou eskopti*
E pere na c'houezer prezegi.

1. Emprunté à un cantique populaire, ce dicton, plus malicieux peut-être que naïf, renferme un double sens qui lui permet de ne jamais mentir.

Les pierres de Coatdry sont des staurotides croisées. Elles doivent leur nom à un petit ruisseau, affluent de l'Aven, qui coule près de Scaer, et où on les trouve en assez grande quantité. Les mendiants les vendent, dans toute la Cornouaille, comme talismans contre la foudre, la rage, les fractures et les maux d'yeux. Si vous leur demandez pourquoi ces pierres sont marquées au signe de la croix, ils vous raconteront qu'il y a longtemps, longtemps, un prince païen ayant détruit la croix de la chapelle de Coatdry, Dieu mit aussitôt l'emblème de la rédemption aux pierres du ruisseau voisin, pour le confondre e faire éclater sa puissance.

974 Montez dans un arbre, cassez-vous le cou,
Avec pierre de Coatdry mal n'y aura.

975 A Landudal on n'allume pas
De cierges à la grand'messe :
Le miel, nous le léchons,
La cire, nous la vendons,
A l'auberge le tout nous portons.

976 Seigneur Dieu ! Dame la Vierge !
Le grand diable est venu dans l'île.
Il faut aller quérir bannière et croix
Pour chasser de chez nous le grand diable [1].

977 Dans la grande paroisse de Trégarantec,
C'est chose bien connue
Qu'il y a dix-huit hommes et dix-huit femmes,
La servante du curé faisant la vingtième.

978 A Landévénec,
Quatre femmes pour un sou.
Qui reste à marchander
Les a pour rien,
Et qui arrive le jeudi
En trouve à pleine étable.

979 Baiser d'Espagne il lui a donné [2].

980 Dites : ça !
Dites : dia !
Tournez court, tournez sur place,
Tout chemin à Rome vous mènera.

IV.

981 Dans la paroisse de Taulé, entre les deux grèves,
Est le meilleur breton parlé en Bretagne.

982 En Bretagne, il n'y a que deux évêchés
Où l'on ne sache prêcher [3].

1. C'est ainsi que se traduit, au dire des gens de Pont-L'abbé, l'ébahissement de leurs voisins de l'Ile Tudy, quand une personne étrangère à la paroisse vient à passer devant leurs portes.

2. Au propre : il a rendu cette fille mère. Cette expression, encore en usage dans quelques cantons de l'arrondissement de Châteaulin, me semble un souvenir de l'occupation du pays, au temps de la Ligue, par les troupes espagnoles de D. Praxède ou de D. Juan d'Aquila.

3. Les évêchés de Nantes et de Rennes où l'on parle français.

220 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

983 *Brezounek Leon ha gallek Gwened.*

984 *Gwella gallek*
Gallek Gwened.

985 *Non ha oui,*
Setu gallek ann ti.

986 *Koms brezounek evel eur personn*[1].

V.

987 *Menez Arre kein Breiz.*

988 *Kompeza Brasparz,*
Diveina Berrien,
Diradenna Plouie,
Tri zra impossubl da Zoue.

989 *Seiz mil seiz kant seiz ugent ha seiz sent*
A zo diskennet e Keresent,
Hag holl int eat da Lan-Rivoare,
Nemet ar paour kez sant Andre
Hag a oa kamm,
Hag a choumas e Sant-Iann[2].

990 *Ann nep euz a Landerne a ia da Lesneven,*
A bar al loar war he zalben.

991 *Etre ar Faou ha Landerne*
N'emoc'h nag e Leon nag e Kerne.

992 *Pa vezit war bont Landerne,*
Fri Leonard, reor Kerne.

993 *Ma vankfe chausser a Vrezall,*
Landerneïz, pakit ho stall.

994 *Mor Kerne a zo peskeduz,*
Douar Leon a zo eduz.

995 *Abaoue beuzet Ker-Is*
N'euz ket kavet par da Paris.

1. Breton de curé s'emploie dans le même sens que latin de cuisine.

2. Ce dicton repose sur une tradition d'après laquelle, aux premiers temps de la prédication de l'évangile en Armorique, les habitants de la terre de saint Rivoaré, nouvellement convertis, auraient été massacrés au nombre de 7,847 par une peuplade voisine restée païenne.

On montre au bourg de Lanrivoaré un cimetière distinct de celui de la paroisse, où l'on assure que ces martyrs ont été inhumés. Les pèlerins nombreux qui se rendent à ce sanctuaire funèbre, le troisième dimanche d'octobre, seul jour de l'année où il soit permis

983 Breton de Léon et français de Vannes.

984 Le meilleur français
Le français de Vannes.

985 Non et oui,
C'est tout le français de la maison.

986 Parler breton comme un curé.

V.

987 Montagnes d'Arré dos de la Bretagne.

988 Aplanir Braspars,
Epierrer Berrien,
Arracher la fougère de Plouyé,
Trois choses impossibles à Dieu.

989 Sept mille sept cent sept vingt et sept saints
Sont descendus à Kersaint,
Et tous sont allés à Lanrivoaré,
Excepté le pauvre cher saint André
Qui boiteux était
Et à Saint-Jean est resté.

990 Si de Landerneau vous allez à Lesneven,
La lune brille sur votre derrière.

991 Entre Le Faou et Landerneau
Vous n'êtes ni en Léon ni en Cornouaille.

992 Etes-vous sur le pont de Landerneau
Votre nez est léonnais, votre derrière cornouaillais.

993 Si la chaussée de Brézall vient à manquer,
Gens de Landerneau, faites vos paquets.

994 La mer de Cornouaille est poissonneuse,
La terre de Léon abonde en blé.

995 Depuis la submersion d'Is
On n'a trouvé l'égal de Paris [1].

de le visiter, en font le tour sur les genoux et regarderaient comme une profanation d'y entrer sans être déchaussés.

1. La ville d'Is, dont la fable de la submersion, commune à plusieurs pays, n'est qu'une variante de l'histoire de la destruction de Sodome, était, d'après la légende bretonne, une vaste et riche cité, si commerçante et si merveilleusement belle que l'on crut ne pouvoir faire plus d'honneur à la vieille Lutèce que de lui donner le nom de *Par-Is*, c'est-à-dire pareille à Is.

996 *Paris*
Par-Is.

997 *Pa ziveuzo Is*
E veuzo Paris.

998 *Seiz mantel skarlek ha triugent hep kenvel ar re-all*
A zeue euz ar ger a Is d'ann offerenn da Lauval.

999 *Ne dremenas den ar Raz*
N'hen divije aoun pe c'hlaz.

1000 *Va Doue, va diwallit da dremen Beg ar Raz,*
Rag va lestr 'zo bihan hag ho mor a zo braz.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. Salvet.

---

996 Paris
Pareil à Is.

997 Quand des flots Is émergera
Paris submergé sera.

998 Soixante-sept manteaux d'écarlate, sans parler des autres,
Allaient de la ville d'Is à la messe à Lauval[1].

999 Homme n'a passé le Raz
Sans frayeur ou sans mal.

1000 Mon Dieu, protégez-moi au passage du Bec-du-Raz,
Car ma barque est petite et votre mer est grande.

Recueilli et traduit par L. F. Sauvé.

1. Dans une prairie voisine du village de Lauval, situé au sud de la baie des Trépassés, se trouvent des substructions que les gens du pays prétendent être les ruines d'une chapelle qui aurait été une dépendance d'Is.

CHADEN « CHAINE. »

M. Louis Havet, dans une note publiée par la *Revue Celtique*, t. II, p. 217, appelle l'attention des celtistes sur quelques mots bretons-armoricains, où l'on trouve la consonne *ch*, qu'on appelle en Bretagne *ch* français, et qui a le même son que le *sh* des Anglais, le *sch* des Allemands. De ces mots le seul dont l'histoire paraisse claire est *chaden* « chaîne. »

Comme M. Havet l'a fait observer, *chaden* vient du français. On trouve dans la *Chanson de Roland*, seconde moitié du XIIe siècle, *caeine* « chaîne », qui s'explique par une forme plus ancienne **cadeine* avec un *d* médial. Ce *d* doit avoir disparu vers le milieu du XIIe siècle (G. Paris, *Saint Alexis*, p. 92). A côté de *cadeine* il y avait évidemment à la même époque, c'est-à-dire jusque vers 1150, la variante dialectale française *chadeine* d'où le breton *chaden*, comme le français moderne « chaîne. » Si le mot breton venait directement du latin, il aurait gardé le *c* initial du latin *catêna*, comme : *kabesti* « licou », du latin *capistrum ; kal* « premier jour », « commencement », du latin *kalendae ; kanastel* « buffet », du bas-latin *canistella* ; *kaoter* « chaudière », du bas-latin *caldaria ; kistin* « châtaigne », du bas-latin *castania* = *castanea*. L'*e* de *chaden* s'explique naturellement par la diphthongue *ei* du français *chadeine*. Cette diphthongue a perdu sa seconde voyelle, quand elle a cessé d'être accentuée, et que l'accent a été transporté sur la pénultième. Le même phénomène s'est produit : dans le breton *aotre*, *otre* « permission » d'**autrei* = *auctoritas*, variante franco-normande du français « *otroi* » « octroi » ; dans le breton *dale* « retard » du franco-normand *delei* qui est une variante du français « délai », nom tiré du verbe « delayer » = **dis-liquare*. *Ei* est la forme franco-normande de l'*i* bref latin accentué, comme de l'*e* long latin accentué. Cet *ei* est devenu *e* dans *chaden* après le déplacement de l'accent. Mais de la voyelle *e* de *chaden* il n'y a rien à conclure sur la question de savoir si *chaden* en breton est d'origine immédiatement latine ou d'origine française. La forme la plus ancienne de l'*ê* long accentué celtique ou latin en breton est *oa* ou *oe*, diphthongue conservée dans les

monosyllabes, exemple : *koar* « cire » = *cēra*, *roenv* « rame » = *rēmus*, *coat* « bois » = *cēto-*. Quand dans les polysyllabes l'accent est passé de la dernière syllable sur la pénultième, la diphthongue *oa, oe*, s'est abrégée quelquefois en *e* comme dans *moger* « mur » pour *macoer* (*Cartulaire de Redon*) du latin *macēria*, et dans *higolen* « pierre à aiguiser », en vieux gallois *ocoluin* = **ācūlēna*. La diphthongue *oa, oe* s'est aussi changée quelquefois en *o* après le déplacement de l'accent comme dans : *cantoel* « chandele » = *candela* aujourd'hui *kantol*, *penn-coat* « massue » aujourd'hui *pengot*, *paradoes* « paradis » = **paradēsus* variante dialectale de *paradīsus* (cf. Schuchardt, *Vokalismus*, t. II, p. 69-91) aujourd'hui *paradoz*; *nadoez* « aiguille » = **snātēda* aujourd'hui *nadoz*. Mais puisqu'on a *e* = *oe* = *ē*, l'*e* de *chaden* n'a rien de caractéristique. Si le latin *catena* avait pénétré immédiatement du latin dans le breton, il aurait pu donner aujourd'hui *caden* comme *cadon*, après avoir été prononcé *cadoen*, orthographe justifiée par le gallois *cadwyn*. La voyelle *e* de la dernière syllabe de *chaden* ne nous apprend donc rien sur l'origine de ce mot. C'est le *ch* initial qui est décisif : *chaden* est venu du français. Mais à quelle époque? La dentale de ce mot est intéressante à étudier quand on désire arriver à la solution de cette question de date.

Les mots d'origine latine, qui contiennent en latin un *t* médial entre deux voyelles, et qui ont pénétré en breton, soit immédiatement, soit médiatement par l'entremise du français, se divisent en trois catégories.

La première catégorie comprend les mots latins qui ont pris place dans le vocabulaire breton avant d'avoir changé en *d* leur *t* primitif, c'est-à-dire avant le VIIe siècle après J.-C. En effet au VIIe siècle cette permutation était accomplie dans le latin parlé en Gaule comme le prouvent plusieurs des exemples de cette permutation réunis par M. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgaerlateins*, t. I, p. 127 : on y trouve ces mots empruntés à des diplômes mérovingiens : *mercadus* (629 après J.-C.), *podibat* 657 après J.-C.), *calcada* (658 après J.-C.), *audentico* (690 après J.-C.). Les mots latins qui, contenant un *t* médial entre deux voyelles, ont été admis dans le vocabulaire breton avant d'avoir en latin changé ce *t* en *d*, c'est-à-dire avant le VIIe siècle, ont changé leur *t* en *d* en breton à l'époque où, en breton, s'est produit le phénomène que Zeuss a appelé *destitutio tenuium* (*Gr. C.*², p. 159 et suiv.). Ce phénomène, qui paraît avoir été inconnu au breton du IXe siècle, était accompli au XIe. Ainsi : *Catoc*, 837 (*Cartulaire de Redon*, p. 13), ou *Katoc*, 872 (*ibid.*, p. 208), est écrit *Cadocus* en 1085 (*ibid.*, p. 108) avec la même dentale que dans *Pleu-Cadeuc*, nom actuel d'une localité du Morbihan; *Matoc*, 867 (*Cartulaire de Redon*, p. 115), est écrit *Madocus*, 1081-1082 (*ibid.*,

p. 262), avec la même dentale que dans *Ker-Madeuc*, nom actuel de plusieurs localités du Morbihan. Citons encore le nom propre qui se prononce aujourd'hui *Cadoudal*. Son orthographe la plus ancienne est *Cat-wotal*[1]; nous en avons compté 25 exemples dans le Cartulaire de Redon :

P. 13,	année	837.	P. 120,	année	830.
18,	—	852.	126,	—	854.
28,	—	826.	132,	—	840.
41,	—	839-861.	140,	—	840-846.
51,	—	848.	155,	—	vers 840.
66,	—	861-867.	170,	—	843.
85,	—	843.	171,	—	868.
86,	—	844.	173,	—	868-871.
89,	—	843.	183,	—	878.
101,	—	826.	201,	—	850.
104,	—	836-839.	202,	—	849.
107,	—	829-830.	204,	—	872.
108,	—	865.			

Or on lit *Cadodal* dans une charte de l'année 1060 (*ibid.*, p. 306), c'est l'orthographe moderne. Le second *d* = *t* apparaît déjà dans deux chartes du IXe siècle : on lit *Cat-vudal* dans l'une, 840-847, p. 214; *Cat-vodal* dans l'autre, 892, p. 220. Mais, comme nous n'avons pas les originaux de ces chartes, que nous connaissons seulement ces chartes par une copie du XIe siècle, il est vraisemblable que pour ces deux pièces, le copiste, c'est-à-dire le rédacteur du Cartulaire de Redon, se sera laissé influencer par la prononciation de son temps et aura substitué dans sa transcription un *d* au *t* écrit dans les originaux et reproduit exactement dans les vingt-cinq exemples cités plus haut.

La substitution du *d* au *t* médial entre deux voyelles paraît donc être en breton postérieure au IXe siècle; et, dans la seconde moitié du XIe siècle, cette révolution phonétique était terminée. Elle avait donc à cette date atteint le *t* médial des mots latins qui avaient pénétré dans le breton antérieurement à la date où la même révolution s'était produite en latin, c'est-à-dire qui avaient été admis dans le vocabulaire breton avant le VIIe siècle. Nous pouvons considérer comme certains les faits suivants : dans la seconde moitié du XIe siècle, le *t* du latin *catedra* était devenu *d* dans le mot breton écrit *cadoer* au XVe siècle, aujourd'hui

1. *Cat-wotal* est probablement pour *Catu-votalos*. Le premier terme veut dire « combat. » Le second pourrait être un composé de *vo* « sous » et d'un dérivé de la racine TAL, « porter », d'où le latin *tuli*. *Votalos* voudrait dire « support » et *Catu-votalos* « support de combat ». Voir sur la racine TAL en gallois et en irlandais *Beitr.*, VIII, 327-328.

kador; le *t* du latin *saturni* était devenu *d* dans le mot breton écrit au xve siècle et aujourd'hui *sadorn* « samedi »; le second *t* du nominatif latin vulgaire *trinitatis* était devenu *d* dans le mot écrit au xve siècle *trindet*, aujourd'hui *dreinded;* le *t* du latin *petenda* était devenu *d* dans le mot breton écrit *pedenn* au xve siècle, aujourd'hui *peden* « prière, » le *t* du bas latin *civitatis* pour *civitas* était devenu *d* dans *queudet*.

Une seconde catégorie des mots qui en latin contenaient originairement un *t* médial entre deux voyelles, comprend ceux de ces mots qui avaient déjà changé ce *t* en *d* quand ils ont été admis dans le vocabulaire breton, c'est-à-dire les mots qui ont été admis dans ce vocabulaire vers le viie ou le viiie siècle. Nous citerons *mellezour* « miroir », *bouzellou* « boyaux », *gravaz* « civière », *ruz* « rue » sorte de plante. *Mellezour* vient du nominatif bas-latin **miradoris* nécessaire pour expliquer l'espagnol *mirador*, l'italien *miradore*, le vieux-français *mireor*, et qui suppose une forme plus ancienne *mirator*. *Bouzellou* vient du bas-latin *bodellus*, en ital. *budello*, en v.-esp. *budel*, dans le latin classique *botellus; gravaz* est le bas-latin *grabadum* pour *grabatum*, *ruz* est le bas-lat. *ruda* pour *ruta*. Le *d* bas-lat. de ces mots s'est changé en *z* par l'effet de la loi phonétique bretonne qui a fait prononcer *z* le *d* médial du latin classique dans *prezek* de *praedicare*, dans *grazal* « graduel » de *graduale*, dans *sebeza* de *stupidus*. Quand je dis *z* je parle du signe graphique usité dans la Bretagne armoricaine pour figurer le *th* doux des Anglais, car tel est le son originaire de *z* breton. Il est probable que dès le xie siècle le *d* médial entre deux voyelles se prononçait *z* en breton (*Gr. C.*², p. 143). Le *z* de *mellezour*, de *bouzellou*, de *gravaz*, de *ruz* paraît donc dater de cette époque comme celui de *grazal*, de *prezek* et de *sebeza*. Ainsi, tandis que *kador* « chaire », *sadorn* « samedi », *trindet* « trinité », venant immédiatement du latin classique, remontent en breton à une date antérieure au viie siècle après notre ère et ont sans doute au xie siècle changé leur *t* primitif en *d; bouzellou* « boyau », *mellezour* « miroir », *gravaz* « civière », *ruz* « rue » paraissent n'être entrés en breton qu'au viie ou au viiie siècle, ils y auraient pénétré sous la forme basse-latine qui contenait un *d*, et ce *d* se serait changé en *z* au xie siècle.

La troisième catégorie des mots bretons d'origine latine qui contiennent un *t* médial entre deux voyelles en latin classique comprendrait les mots qui seraient arrivés en breton après avoir changé leur *t* primitif en *d* et après que le breton eut changé ce *d* en *z*; cette troisième catégorie, qui a subi la permutation basse-latine du *t* en *d*, échappe à la permutation bretonne de *d* en *z*. *Chaden* est, à ma connaissance, le seul mot de cette catégorie : ayant conservé un *d* que le français perd en 1150,

il est antérieur à 1150; n'ayant pas changé son *d* en *z*, il ne peut remonter en breton au-delà du XIe siècle : on peut fixer approximativement à l'année 1100 son admission dans la langue bretonne.

Chaden n'est pas le plus ancien des mots bretons d'origine latine qui sont arrivés aux Bretons par l'intermédiaire du français. Les mots bretons *preiz* « proie », *moneiz* « monnaie » ont chacun la diphthongue franco-normande *ei* = *ê*. Ils viennent par conséquent du franco-normand archaïque *preide* = *prēda* = *praeda*, *moneide* = *monēda* = *monēta*, et ils ont été admis en breton avant le changement du *d* médial breton en *z* puisqu'ils ont subi ce changement auquel *chaden* a échappé; ils ont donc été reçus dans le vocabulaire breton avant le XIe siècle.

Voici les dates auxquelles sont donc entrés dans la langue bretonne les mots dont il a été question jusqu'ici.

1° Avant le VIIe siècle, *kador* « chaise », *sadorn* « samedi », *dreinded* « trinité », *peden* « prière, » *queudet* « cité. »

2° Du VIIe au XIe siècle, *mellezour* « miroir », *bouzellou* « boyau », *gravaz* « civière », *ruz* « rue » (sorte de plante).

3° Vers le Xe siècle, *preiz* « proie », *moneiz* « monnaie. »

4° Vers 1100, *chaden* « chaîne. »

De ce que le français *chadeine* est arrivé en Bretagne vers 1100 avec son *ch* français, je ne crois pas qu'il y ait nécessairement à conclure que le son du *ch* français, inconnu en gallois, existât avant 1100 dans le breton armoricain.

Un jour les Romains, vainqueurs des Grecs, transformèrent leurs esclaves en pédagogues, donnèrent ces pédagogues pour maîtres de grammaire à leurs enfants, et afin de représenter un son de la langue grecque d'alors qui manquait à la langue latine, ils ajoutèrent à leur alphabet l'*y*, lettre jusque-là inconnue dans les langues de l'Italie. Les langues littéraires sont assez puissantes pour imposer leurs sons à ceux qui les apprennent, quelque étrangers que soient ces sons à la phonétique de la langue maternelle des écoliers. *Ch* français, son acclimaté dans la Bretagne armoricaine, mais resté étranger au gallois, peut être arrivé en Bretagne par importation.

Cependant il est possible que, vers l'année 1100, date de l'introduction du mot *chaden* en breton armoricain, le *ch* français existât déjà dans cette langue et qu'il s'y fût produit antérieurement par un phénomène phonétique spontané. En effet on peut distinguer en breton armoricain au point de vue étymologique quatre *ch* français outre celui qui se trouvait dans les mots d'origine française avant leur acclimatation en

Bretagne : 1° *ch* = *s*; 2° *ch* médial = *ti* suivi d'une autre voyelle; 3° *ch* médial ou final = *c'h*; 4° *ch* final = *z* (*th* anglais).

1° *Ch* = *s* remonte en armoricain au moins au XVe siècle. *Chede* « voici », littéralement « vois-toi », dans le *Catholicon* (édition Le Men, p. 199), est donné comme variante de *sel-de*, seconde personne du singulier de l'impératif du verbe *sellout* « voir. » La racine de ce verbe paraît la même que celle de l'irlandais *suil* « œil » = *svali-* et que celle du latin *sol* (cf. Windisch dans la *Zeitschrift* de M. Kuhn, t. XXI, p. 425). Quoi qu'il en soit, le gallois et le cornique sont d'accord pour commencer le verbe dont il s'agit par un *s* : on dit en gallois *syllu*, l'équivalent cornique est *sell* ou *syll*; le *ch* initial de ce verbe est donc spécial au breton armoricain, où d'ailleurs il ne se trouve qu'à l'impératif; il n'est pas celtique si nous désignons par le mot celtique les caractères communs à toutes les langues celtiques; il n'est pas breton, si nous désignons par le mot breton les caractères communs au gallois, au cornique, au breton armoricain.

2° *Ch* médial = *ti* suivi d'une autre voyelle. Les plus anciens exemples sont *apparchentaff* (*Catholicon*) du verbe français « j'appartiens, » et *mecher* (*Vie de Sainte Nonne* et *Catholicon*) du français « métier. » Dans ces mots français *ie* tient lieu d'un *ĕ* latin. Quelque antiquité qu'on attribue à l'*ie* = *ĕ* français (G. Paris, *Saint Alexis*, p. 80), il est impossible d'en établir l'existence antérieurement au IXe siècle après J.-C. et on ne peut prouver qu'on ait prononcé plus anciennement l'*i* néo-latin de « j'appartiens » et « métier. » A quelle époque a-t-on commencé à prononcer en Bretagne *ch* le *ti* néo-latin de ces mots ?

On peut, je crois, arriver par induction à une date approximative. *Ch* = *ti* est la sourde de *j* = *di*, ces deux consonnes sont vraisemblablement contemporaines. Or la date de *j* = *di* peut être approximativement déterminée. Le breton *ejenn* « bœuf » (dans le *Catholicon*, *eugenn* et *egenn*) a pour équivalent en cornique *odion*, en gallois *eidion*. Les lois de la phonétique celtique nous apprennent que la première lettre de ce nom a été originairement un *ā* ou un *ŏ*, la seconde un *t*. Ce *t*, étant placé entre deux voyelles, est devenu *d* au XIe siècle, on a eu alors en breton armoricain *edien* qui est devenu ultérieurement *egenn* = *ejen*. Le *j* d'*ejenn*, qui existait au XVe siècle puisqu'on le trouve dans le *Catholicon*, paraît donc postérieur au XIe siècle. Ainsi c'est entre le XIe et le XVe siècle qu'on pourrait placer l'origine du *ch* = *ti* de *mecher* et d'*apparchentaff*. Il est donc possible que ce *ch* = *ti* ait existé en 1100, ait été contemporain de l'introduction du français *chadeine* en breton.

3°, 4° Quant au *ch* français = *c'h* par exemple dans le breton armo-

ricain *kichen*, en gallois *cyrchyn*, il est plus difficile d'en fixer la date puisque dans les textes antérieurs au milieu du XVIIe siècle on ne distingue pas graphiquement *ch* de *c'h*.

On ne peut davantage et pour la même raison fixer la date du *ch* français = *z* dont un exemple est *tech* « habitude », en gallois *tuedd*. Cependant il est évident que *ch* français = *c'h* est postérieur à *c'h* qui lui-même provient de l'altération d'une gutturale explosive plus ancienne. De même *ch* français = *z* est postérieur à *z* qui à son tour provient de l'altération d'une dentale plus ancienne.

De tout cela la conséquence est que *ch* français est en breton armoricain une consonne relativement moderne. Initial il vient d'*s* dans un mot d'origine celtique, de *ch* = *c* dans des mots d'origine française. Médial il tient lieu suivant les cas : 1° de *ti* suivi d'une autre voyelle, 2° de *c'h* breton, 3° de *z* breton.

J'arrive maintenant aux mots français *chomer* et *enchifrener* cités par M. Havet. Viennent-ils du breton ? ou les mots bretons *choum*, *chifern* viennent-ils du français ?

Le plus vraisemblable est que ces mots bretons, étrangers aux autres dialectes néo-celtiques, sont d'origine française, et que c'est du français qu'ils sont passés en breton. Le breton armoricain contient beaucoup de mots français, le français peu de mots celtiques. Un mot français d'origine *celtique*, c'est-à-dire gauloise, c'est une chose rare et qui ne doit pas être admise sans preuve. Mais un mot français d'origine bretonne, c'est une chose bien plus extraordinaire et qui sauf exception est peu acceptable. Il serait intéressant d'en avoir quelques exemples certains à mettre en regard des mots d'origine française dont fourmillent les glossaires bretons. Je ne connais guère que *baragouin* et malheureusement *baragouin* ne contient pas de *ch* français.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LE

DIALECTE BRETON DU BOURG DE BATZ

(LOIRE-INFÉRIEURE).

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

(Saint Luc XV, 11-32),

Notée selon les principes du Standard Alphabet *de Lepsius.*

La notation est exactement celle du *Standard Alphabet* sauf les conventions suivantes que nous avons été obligé d'adopter pour remplacer quelques caractères qui manquaient à notre imprimerie :

e = *è* dans *père.*
e = *é* — *été.*
ə = *e* — *me, te, se.*
o̤ = *eu* — *feu.*
ü = *u* — *prune*
ñ = *gn* — *agneau.*

Er r'huadur prodigə

11. . . . . Un deñ a bue deo botr :

12. En hãni yawuē a lar d-hi dat : Me sat, šom guē d-ē peh-ma a za d-ê a hu madeo; hag en tat a bue guet d-hi deo botr peb-ünē hi lot.

13. Un aməzeir benak gude, *er* yadwuēkē a bue vol daštümeit, hag a ue et abar ür bro pel-mat, hag anheõ hã bue debreit vol peh-ma en devue.

14. Gude k-hã bue vol debreit, hã ue det ür faminə bras abar vro-heõ, hag hã bue hē kaveit em-pa-šei blē.

15. Hã bue teo displaseit hag hã ue et de gaf ün deñ ar vro-heõ a bue hēn dãveheit də viret hi voχ.

16. Ur veiž anheõ, hã fəhe bei kõtê-mat debrē hi guarχ aven *er* boet ma er moχ a zebre, m*e* nikēn ne re netra də-heõ.

17. Afē, gude k-hā bue hē laket də sōžal ün tamik, hā bue lareit abar hi galeō : Pigāmēn a vitiəō zo ba-n ti me sat, deəz bara de zebrē hu guarχ, ha me, me zo də vervel a nēn amān !

18. Me ga de zisplas tudəsuitə ha də vonei ava me sat, ha me laru dəheō : me sat, m-ez peχeit dirag Duhe ha dirag hoχ.

19. Ne veritē keid büd hēveit hu potr ; kamere me el ünē a hu guazeo abar hu ti.

20. Hag ašti hē displaseit ü monei də gaf hi dat. A belē k-en tad a bue er gueleit də zoneit, hi galeō devue kerveit ; en devue redeit avatheō hag hēn ābraseit a gres hi galeō.

21. Me sat, a lar er pôtr, m-ez peχeit dirag Duhe ha dirag hoχ ; ne veritē keit büd hēveit hu potr.

22. Hag en tad a lar kēt-er-kēt d-hi vitieō : duenet kimat də-heō hi getē se, hag er fardet el potr an ti, laket də-heō ür bezeo ar hi veis, ha beto-leir abar hi dredeo.

23. Kaset amā er le lartē aven er hreo, lahed-hē, ha debrāmp a greskaleō, el ün de banezeo.

24. Paskə me fotr a ue marf ha bermēn ma rəzet ; hā ue koleit hag ašti hē kaveit. Hag hā bue hē lakeit də goenē žoayos-mat.

25. Ha ter vol en dro-mēn er potr kohē a ue d-er prat ; hag ašti k-el hē zoneit, hag el hē doštat an ti, deəz kleveit də genē ha də zēsal ;

26. Hā hüšə teo d-ür goas ü gurnē də-heō petra a ue vol peh-ma hā gləve.

27. Hu brer yawuē eo a zo det d-er ger, mid er goas, hag hu tat dez kue laχē er le mištē, paskə ema arif iaχ mat.

28. Me er potr kohē ne ve ke kōtēt a glevet er gevel-ze, ha ne vene keit ātrē aba-n ti. Hi dat a bue teo regeit šalē d-er mes üd er bedē də zoneit d-er ger.

29. Me hā bue respōdeit də-heō : ašti a-vern a vleadeo kə me labur ud-oχ em žames lare d-hoχ nō-pas, ha hu ez še sümēd ür veiž guet d-ē ür ševreos üd hē regal ke me gōsordeit ;

30. Me hu potr aze, deəz debreit hi arχāt ked er gruagerχ koleit, ne ke puto ded d-er ger, k-hu ra laχē er le mištē üt-heō.

31. Me fotr, mid en tat, hu zo atao kegen-ē, ha vol peh-ma me əz ə zo d-hoχ ;

32. Me šome-t-huat dobeir ur regalə hag hē režuis a gres-kaleō, paskə hu brer a zo amān a ue marf, hag ašti hē rəzet ; hā ue koleit hag ašti hē kaveit.

Léon Bureau.

MÉLANGES.

LE DIALECTE VANNETAIS DE SARZEAU.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

I. On doit encore distinguer dans la prononciation de cette variété : Le son français *q* et la sonore correspondante, que, faute de mieux, je transcrirai par *kh, gh*. Ils se trouvent surtout devant *e*, *i*, *u*, et permutent assez arbitrairement avec *k* et *ḱ*, *g* et *ǵ*, entre lesquels ils sont respectivement intermédiaires : mais ils remplacent mieux *k*, *g*, que *ḱ*, *ǵ*. Ce sont aussi des corruptions de *t*, *d*. Exemples : *ket, khet, kiet; moghiet*, fumée; *khiemat*, chauffer; *in ghiemat*, se chauffer[1];

ł mouillée de nos méridionaux, surtout à la fin de quelques mots, comme *eimberł*, avril; *kerł*, cercle de barrique (pl. *kerlieu*).

C'est *aiṅ* qui doit représenter *éṅ* de Le Gonidec.

J'emploierai désormais *ï* après une consonne pour détacher *i* de la voyelle qui suit; et *š* pour *ch* venant de *s*.

II. P. 48, 7e verset, ajoutez le mot *i* à la fin de la 2e ligne.

— note 35, au lieu de *who* lisez *wood*.

P. 49, 7e vers., lisez H*ana*. Le fém. est h*ouna*, gall. *hona*. *Hennez* se dit h*aniac'h* (Cornouaill. *hanac'h*).

Je donne ici un récit populaire de Sarzeau, avec sa traduction littérale.

A pi oe är Salvir h*a saṅt Pïer ha saṅt Pôl i pourmeiñ etrai är bit, aviall ma pasient ar är maizeu, aiṅt a oe oeit i teï ür goc'h-voais :* h*ag eiṅt ou duai goulienn't* oh-*t-ai dë goainïeiñ* h*ag ür ghúli avet kouṡket.* H*a hei'lare t'ai :*

1. Le son *kh* est souvent reconnaissable en Tréguier à la terminaison *ikh*, *ekh*=*ik* et *gh* au commencement de certains mots, comme *ghaot*, herbe. *ghudal*, hurler. Les Trécorois prononcent en français *ghenghan* pour Guingamp.

« *Ya, mi raiy yac'h të goenïeiñ* hag *ür ghuli dë gouškeiñ, mar fôt t'iac'h dorneiñ men gunaic'h arhoac'h.* » Ha *end e lare t'aiy :* « *Ya, nei a zornou ou khunaic'h.* »

Hag *anternos vitein, är vounefam dë lariet t'ai :* « *Ou puai lar't t'eiñ nihour ou pai dórnët men ghunec'h a-vitein! Deid är Salvir a lariet t'ai :* « *Lakait atau ou khunaic'h ar äl lair,* ha *nei a saouou touchaňt dë mont d'en dorneiñ.* » Hag *är vounefam dë mont dë lakat rah i gunaic'h ar äl lair.*

A p'en duai anei achiwet, ha *hei deit dë wielt't mar oant sáouët. Maiz i oant* hoac'h *in ou ghuli,* ha *hei deit da gemier'd ür vac'h,* ha *hei im lakeit dë dôrheiñ ar saňt Pïer, a oe änn tostaň d'är plas.* Ha *hei lar t'ai :* « *Ma ne viac'h ket sáouet abienn ma zeiñ indrou, mi gemirou* hoac'h *mem bac'h!.* »

A pi oe sortïet är vounefam, deit saňt Pïer a lar't d'är Salvir : « *Deit in-ë-më laic'h,* ha' *iaň-mi dë mont i kreiz är ghuli. Kar mar za är vounefam indrou,* hei *a dôrhou arnaň.* » *Ketaic'h m'en duai cháňjet saňt Pïer a laic'h ged är Salvir, deit är vounefam indrou,* ha *hei ou yuel't hoac'h en ou ghuli.* Ha hei' *lar't t'ai :* « *Gorteit ün tamek : touchaňt em ës tòrhët ar änn toštaň d'är bord, är huaic'h-ma e iaň dë dôrheiñ ar änn* hanei *a zou inkreis.* » Ha hei *kemier'd i bac'h,* hag *iñ lakeit dë dôrheiñ ar saňt Pïer aved änn níviet guec'h.* Ha *hei' lar t'ai :* « *Ma ne viac'h ket sáouet abienn ma zeiñ indrou aveid änn dèrviet ghuec'h, mi gemirou* hoac'h *mem bac'h!* »

Ketaic'h ma oai sortiet är vounefam, deit saňt Pïer a goulienn't doh saňt Pôl a chaňjeiñ a laic'h get-ou. Un tamek arlarh, dët oa'r vounefam dë wiel't mar oant hoac'h *in ou ghuli,* ha *hei lar't t'ai :* « *Ar huaic'h-ma e haň dë dôreiñ mem bac'h ar ou kein. Kar huei a zou kaust ma em ës lakeit men ghunaic'h ar äl lair,* ha *brma n'em bou khet a amzir d'er šêr khent nos.* » Ha *hei kemier'd i bac'h,* ha *tošteit d'är guli.* « *Touchaňt em ës foatet änn* hanei *a greis, maiz är huaic'h-ma e haň dë foatal änn* hanei *a zou i sôl är ghuli, kar marsi ima iaň i kaust ma na sauant khet.* » *Ha hei iñ lakeit dë dôrheiñ ged i bac'h piellaň ma hiallai, ar saňt Pïer, aved änn dèrvied ghuaic'h.*

A pi oe anei chuaic'h i torheiñ ar-n-ou, ha *hei ou lòsket, avet mond da šer i ghunec'h. Maiz deit är Salvir a saouet,* ha *oet dë lariet t'ei :* « *Gorteit ün tamek, e iaň dë zorneiñ ou khunec'h.* » Ha *eaň kemier'd ün tam taň,* ha *lakeit änn taň in i ghunec'h.* Ha *eiñ laket dë vëchal pinoz i fôte d'ou lòškeiñ rac'h i ghunec'h. Maiz ketec'h ma oe lošket rac'h i ghunec'h* ha *hei ghuël't är plous t'un tu* hag *är grein enn tu 'rall,* ha *nezi i oe anei koutaňd.*

Ha *eiñt dët dë lar't trigairi dei. aveit m'ei due ret t'ai ür ghuli* ha *dë zrè-beiñ; ha eiñd 'oeit ged ou iend.*

Du temps que le Sauveur et saint Pierre et saint Paul se promenaient par le monde, comme ils passaient dans la campagne, ils arrivèrent chez

une vieille femme, à qui ils demandèrent à souper, et un lit pour dormir. Elle leur dit : « Oui, je vous donnerai à souper et un lit pour dormir, si vous voulez battre mon blé, demain. » Et ils lui répondirent : « Oui, nous battrons votre blé. »

Le lendemain matin, la bonne femme s'en vint leur dire : « Vous m'aviez promis hier soir de battre mon blé ce matin ! » Le Sauveur lui répondit : « Mettez toujours votre blé sur l'aire, je vais me lever pour aller le battre. » Et la bonne femme d'aller mettre tout son blé sur l'aire. Quand elle eut fini, elle vint voir s'ils étaient levés. Mais ils étaient encore dans leur lit : alors elle prend un bâton, et se met à frapper sur saint Pierre, qui était le plus près du bord. Et elle leur dit : « Si vous n'êtes pas levés quand je viendrai, je prendrai encore mon bâton ! »

Quand la bonne femme fut sortie, saint Pierre dit au Sauveur : « Venez à ma place, et moi je vais au milieu du lit. Car si la vieille revient, elle frappera sur moi. » A peine saint Pierre eut-il changé de place avec le Sauveur, que la bonne femme revint, et les vit encore dans leur lit. « Attendez un peu, dit-elle, tout à l'heure j'ai tapé sur le plus près du bord, à présent je vais taper sur celui du milieu. » Et de prendre son bâton, et de frapper sur saint Pierre pour la seconde fois. Puis elle leur dit : « Si vous n'êtes pas levés quand j'arriverai pour la troisième fois, je prendrai encore mon bâton ! »

Aussitôt que la bonne femme fut sortie, saint Pierre demanda à saint Paul à changer de place avec lui. Quelque temps après, la bonne femme vint voir s'ils étaient encore dans leur lit. « Cette fois, dit-elle, je vais casser mon bâton sur votre dos. Car vous êtes cause que j'ai mis mon blé sur l'aire, et voilà que je n'aurai pas le temps de le ramasser avant la nuit. » Et, prenant son bâton, elle approcha du lit : « Tout à l'heure j'ai battu celui du milieu, mais cette fois-ci je vais battre celui qui est au fond du lit, car c'est lui peut-être qui est cause qu'ils ne se lèvent pas. » Et elle se mit à frapper de son bâton, tant qu'elle put, sur saint Pierre, pour la troisième fois.

Quand elle fut lasse de le frapper, elle les laissa pour aller ramasser son blé. Mais voilà le Sauveur qui se lève, et qui lui dit : « Attendez un peu, je vais battre votre blé. » Et, prenant un tison, il y mit le feu. Et elle de crier qu'il allait brûler tout son blé. Mais dès que le blé fut entièrement brûlé, elle vit la paille d'un côté et le grain de l'autre ; et alors elle fut contente.

Et eux la remercièrent de leur avoir donné un repas et un lit ; puis ils se remirent en route.

III. Phonétique.

1° Voyelles :

Après *ai*, *e* ne se change pas d'ordinaire en *ie* : *lusaienn*, punaise ; *laiet*, veaux. Le son *aiy* existe pourtant : *kaiyriall*, etc.

Dans quelques mots *e* se change en *ei*, mais probablement c'est par l'intermédiaire de *i* : *chuplein*, balai.

P. 51, § 4. Au lieu de *miarhek*, belle-fille, lisez *piennek*, têtu. Les noms de parenté en *ek*, pl. *egiet*, comme *potrek*, beau-fils, gendre, ne prennent pas la diphthongue. Il en est de même des noms de plantations et de plusieurs autres dont l'avant-dernière syllabe a *n* ou *ṅ* : *arnañek*, orageux (quoiqu'on dise *arnañienn*, orage) ; *stirgannek* ou *štirgannek i änn ièvr*, le ciel est brillant d'étoiles (cf. le vocab. cité, p. 56).

P. 51, au lieu du § 6, lisez : Les 2es pers. sing. de l'ind. prés. sont en *ës*.

On dit *ou piet*, ayez ; *drèbiet*, manger ; mais *är vaíret*, le cimetière. *Et* exclamatif reste intact. — *Sihit*, soif, cf. *divit*.

P. 51, avant-dern. §, au lieu de : *Enn* ne change pas, etc., lisez : Les terminaisons de l'imparf. et du condit. sont : *ienn*, *ies*, *ai* (imp.) *ei* (condit.) *iemp* ou *iëmp*, *iac'h*, *ient*.

La forme *irouat*, bien, = *erhuat, sert d'intermédiaire entre *ervad* et le vannetais *erhat*. Cf. dans l'Armery *éveell*, *éheel* comme ; *nêrhenn*, nerf. A Lanvollon, on dit *te'hou*, tu seras, etc. — Au contraire, le vannetais *ihuel*, haut, est pour *uhuel = *uvel* (Laniscat) pour *uc'hel*, cf. *palivat*, à Lanrodec *palevat* = *paluc'hat*, préparer le chanvre ; *luvadenn*, Lanr. *lúvëdënn*, éclair, etc.[1].

La diphthongue *oa* devient *ue* : *duêrañ*, petit-fils ; *änn uaíliet*, le foyer.

Eañ devient régulièrement *iañ*, ou se contracte en *añ* : *liañeiñ* ou *liañ*, pleurer ; *triañk*, *trañk*, aigre.

Voici d'autres contractions : *mouišt*, *moušt*, humide ; Lanrodec, *moest* ; *kluid*, *klud*, claie. On confond quelquefois *oe* et *o* : *goeleiñ*, couvrir ; *fon*, foin.

2° Consonnes.

G se renforce quelquefois en *k* devant *r* : *krzeł* de la grêle, *ür gërzelienn* un grêlon. Cf. à Lanrodec *ür girlaoenn*, une sangsue, pl. *kirlao*.

La dentale se change souvent en gutturale : *ür ghuial*, une nappe ;

1. C'est ainsi qu'en latin le χ grec correspond à *f*, *gu*, *v*. Le mot *liver*, (pour *lizer*, lettre), usité, entre autres, dans ces deux mêmes localités, fournit un exemple de *v* pour *z*, cf. *kleve* et *kleze*, épée ; *avank*, gall. *addanc*, animal aquatique ; *f* breton = *s* gaëlique, *f* latin = ϑ grec.

är gharhian, la fièvre; *miniaouek*, une alêne; *gošqiall*, gâteau; *un darloškienn, darloškhienn*, quelquefois *garlostienn*, une perce-oreille, *karg a zarloškiet, zarloškhiet*, ou *zarloškiennneu*, plein de perce-oreilles (en plusieurs endroits de Tréguier et de Cornouailles, *garloskhenn, garloskenn;* à Lanvollon *ür gałostenn*, pl. *kałost;* à Quimper-Guezennec un *dorlosken*, pl. *torlosket*, ce qui me fait soupçonner une confusion avec *tarlaskenn*, la tique. A Sarzeau *talâšk gunec'h tu* signifie le son du blé noir, sans doute parce qu'il est très-grossier et qu'il *gratte* le gosier [1].

D tombe souvent devant une diphthongue commençant par *i : nańyek*, dix-neuf; *peryek*, parler; *marteloyet*, matelots; *riyall*, crible fin; *ür geuiyall* = *kaouidell*, petite caisse à barreaux où l'on met la vaisselle.

Il s'ajoute quelquefois après *n : ün daroñyall*, une hirondelle; *brańdei*, corbeaux.

St devient souvent *š : flašrein*, écraser, cf. Tréc. *dizrein* = Léon. *distrei*.

P. 54, au lieu de *kelienn*, du houx, lisez *fëlienn*, feuille (de papier).

Des mots analogues à *liuarn* sont *liuań*, courroie pour attacher les bœufs; *liuańeiñ*, moisir, etc. Aux exemples du changement de *l* en *n*, j'ajouterai *guaineuienn*, sangsue, pl. *guaineuiet*. Ce mot signifie aussi verrue, pl. *gueneuienneu*, par confusion, comme cela arrive à *gwenanenn* et *gwenaenn*. *Luchenat, lucheneiñ*, bercer (Lanrodec *ruskelat;* Saint-Igeaux *huchelat;* Plougonver *uskelat;* Laniscat *huchelat*, Callac *hochélat*, etc.). Les infinitifs en *el* deviennent *ën* à Lanrodec.

L se transpose facilement : *i šklourr* (= *skoultr, skourr*), en suspens ; *flëmienn* = *fimble* (L'Armery) = *fibula*, boucle pour les cochons.

P. 55. *Melioñnienn-air* est proprement la grosse fourmi rouge : on dit qu'elles suivent les traces de la couleuvre.

Les voyelles sont sujettes à disparaître après *r, l*, devant une consonne : *Krñ*, du gratin (à Prat *Kriñ*, le Pellet. *crign*); *är vrmienn*, la brume; *almèkhien*, allumette, etc.

Z devient souvent *h* dans l'enclitique *zi* = *ze : trehi, trezi*, par-là; *änn drâ-hi*, cela; *âhi, âi*, là; *a-vâ-hi*, de là, etc.

Remarques.

J'ai expliqué, p. 56, la forme rapide *kiol't* (on dit aussi *khiol't, khiël't*), comme produite par la disparition de *u* (cf. p. 53) et le changement régulier de *e* en diphthongue devant *lt*.

Mais c'est après *h* que l'*u* disparaît (cf. encore *fańhed*, enflé) ; après

1. Le changement de *t* en *k* est très-fréquent à Laniscat, spécialement aux infinitifs en *et*.

g, c'est plutôt la voyelle suivante qui périt : *ha gurioñni i?* n'est-ce pas? Aussi me semble-t-il probable que c'est *oe*, *ue* qui se change en *io*, *ië*, et non pas *e* simple. Voici d'autres exemples : *gion*, blanc (aussi *gon*), à côté de *guin*, *guen ; gënat* à côté de *guenat*, blanchir ; *giorsou*, longtemps ; *tiëmm*, *piomb* = *tuemm*, *puemb*.

Au contraire : *Petra'zou dë wiel'd i Lokhentas?* Qu'y a-t-il à voir à Saint-Gildas? *ie* (et non *ië*) = *e*. *Mi-g-a d'ou kuiliet*, *d'on kouileiñ*, je vais vous voir. *'Ma r't t'iac'h kemier'd* (ou *kemir*) *änn ient-si*, il vous faut prendre ce chemin ; et l'impératif : *kemier'd änn ient-si!* tandis qu'on prononce : *änn iend a gemiret a zou houionek*, le chemin que vous prenez est poussiéreux. — Remarquez que le changement d'*u* en *i* a lieu facilement devant une voyelle : *dioñt* ou *duoñt*, là-bas.

On fait dans la conversation beaucoup de contractions, comme *a b'añ i tës?* = *a be bañ* d'où viens-tu? *goa'rzi* tant pis — *goah arzi :* cela arrive aussi dans les autres dialectes.

IV. — Grammaire et Vocabulaire.

1° Mutations.

Autres exemples de mutation nasale : Sarzeau, *ün namezel*, une demoiselle. Lanrodec *penn-na-benn*, tout droit ; *dinnann*, sous ; *pë ve'n nain*, en d'autres endroits de Cornouailles *pa ve'n nîn* quand on est, = *pa ve un dén*.

Après *d* final supprimé, le *v* du verbe être se renforce en *f : groet mad fou*, ce sera bien fait ; *devead fet*, vous serez en retard ; tandis qu'on dit *ari vou in ous ërauk*, il sera arrivé avant vous[1].

Le *g* de *get*, avec, devient de même *k* après la chute de la dentale précédente : *ivet ked yehet !* — *Ha huei aouël !* litt. buvez avec santé! — Et vous aussi!

Dans *añsambl ket-n-iac'h*, avec vous, le *k* est amené par l'influence du *b* (cf. Leg. *pemp kâd*, cinq lièvres). Mais il ne peut y avoir de doute sur l'effet analogue de *c'h* et de *s* dans des expressions comme *ür uec'h penak*, quelquefois ; *dis ket-n-ein*, viens avec moi, Trég. *dës keniñ*, Lanv. *dës keneiñ ; dis tëvadon*, viens à moi, Lanv. *dës tevêdoñ ; kes ket-ou ! (is gañt-hañ !)* cri pour exciter un chien contre quelqu'un, d'où *kesein ür hi*, faire kiss ! kiss ! à un chien.

L'*f* des 2e pers. sing. du verbe *en devout*, dans le P. Maunoir et dans le langage de Lanrodec, est aussi produit par la combinaison du *v* du verbe *être* avec la lettre finale du pronom *az, ez, ac'h, ec'h*[2] ; et le *p* des

1. *V* étant déjà un adoucissement de *b*, *f* est ici le résultat de deux mutations successives, comme *v* dans *a vrema, a vepred*, *z* dans *var-zu*, Tréc. *oar-du*.
2. Cf. le cornique *y fyth*, il sera (*y* pour *yth*), à Plougonver *e fo*.

2e pers. plur. provient du *c'h*, *z* du pronom et du *b*, lettre radicale du verbe *beza*. Cf. Tréc. *chopinad šist* pour *chopinad jist*, chopine de cidre.

Quant à l'influence de *s*, *z*, *c'h*, *h*, cf. le Léon. *krésteiz*, midi, Sarz. *kreišti*; le Vannetais *eih te*, huit jours. Après le Tréc. *dës*, de, et le Corn. *euz*, id., on emploie *të*, *ta*, ton, au lieu de *dë*, *da*. On prononce à Lanrodec *me' mës kret*, j'ai fait.

En général les mutations de faibles en fortes, en breton, sont une compensation pour la chute d'une consonne finale, ordinairement *s* (comme en cornique) ou *c'h*; ou bien résultent de l'influence de *s*, *z*, *c'h*, quelquefois *p*, *b* et *k*; et *t* devant *d*[1]. La consonne supprimée, dans le premier cas, reparaît devant une voyelle et même devant une consonne dans certains dialectes : *houc'h penn*, votre tête (Lanrodec).

Les adjectifs numéraux ordinaux affaiblissent leur première consonne, même au masculin, après l'article : *är biempiet tei*, la cinquième maison. Le même abus a lieu pour plusieurs d'entre eux en Tréguier.

2° Pluriel.

Au lieu de *bokhedeu*, fleurs, on dit souvent *bokhedei* (rarement *bokhede*). De même, *kanêtei*, des billes; *neiadei*, plus souvent *heiadei*, *eiadei*, des nids (et non pas seulement nichées, s'emploie au lieu de *neiz* même pour des nids vides).

Matiac'h, pl. *matiac'heziet*, servante.

3° Féminin.

On peut ajouter aux fém. en *iall ür gamiall*, p. *iet*, boiteuse, et d'autres comme *borniall*, *sourdiall*, dont les correspondants se trouvent dans l'Armery.

4° Quelques observations grammaticales.

Ann neuviet, le deuxième, fém. *änn niviet*, est plus usité que *änn eilviet*. Ces formes ne sont pas isolées. A Gommenec'h, par exemple, on dit *ann unannet oar-n-ugent*, le vingt-et-*unième*; *ann daouet*, fém. *ann dîet oar-n-ugent*, le vingt-*deuxième*. Lanv. et Trég., dans ce cas, *unaňnvet*; à Lanv. *daouet*, fém. *divet*, s'emploie même dans les autres cas (gall. *deufed*, *dwyfed*).

Mad, bon, a pour comparatif, *matoc'h* et pour superlatif *mataň* (comme en Trég.) dans le sens spécial de bon à manger : autrement on dit *ghuiall*, etc.

Ac'han- et *anez-* se contractent uniformément en *an-* : *anaň-mi*, de moi; *anas*, *anaš-ti*, *anou-ian*; *anei*; *anamb-nei*, *anac'h-huei*, *anai-eint*.

D'ai-heint, à eux-mêmes; *ou zei -khieint*, leur maison à eux; *d'ei-khei* à elle-même, *get-ei-khei* avec elle-même; *i dei-khaň*, sa maison à lui, etc. Le *k* purement euphonique entre deux voyelles (comme dans μηκέτι) n'est pas

1. La même chose a lieu en basque, où l'on prononce *hunakoiti* pour *hunat goiti*, *ezta* pour *ez da*.

sans exemple en breton : Lanv. *dukard*, noiraud. Mais ici *kh* doit être un renforcement de *h*. — Au lieu de supprimer la particule verbale *a* devant un pronom, on la change en *ag*. Cf. p. 55.

A *in-ë-mè laic'h*, à ma place, on peut comparer *'nem vlas*, id. à Lanvollon, et le Trécorois *en ez enep*, contre toi (pour *enn da enep*). Cette syllabe de surcroît, qui se trouve dans la langue commune avec *enep* et *goude* accompagnés d'un pronom, est d'un emploi plus étendu dans les dial. spéciaux. A Sarzeau, on dit *in-hiemb-z-oñ*, sans moi, malgré la confusion avec *iniem*b, contre; en Corn. et Trég., *en-enoñ*, *en-enoc'h*, en moi, en vous. Remarquez *in i uenan*, seul, tout seul (angl. *by himself*, gaël. *leisfein*): *Divourus i goubir iend in i uenan*, c'est ennuyeux de cheminer seul; *är hraidur-zi a giarh in i uenan*, cet enfant marche tout seul.

5° Vocabulaire.

A *pitaut* ou *pitau*t, richard, on peut comparer, je crois, les mots de Lanv. *pitach*, niaiserie ; *pitouš*, *pitoouènek*, niais ; *pitek*, t. d'injure ; *pitiñvat* coup, soufflet. Cf. *Iann Bitoch*, dans *Bombard Kerne*, p. 36.

Añdienn, pl. *añdeu*, sentier; *añouai*, pl. *eu*, méridienne, repos du midi (en parlant des personnes); *hañtir-bautr*, beau-fils (de l'*hantir-vamm* ou *mamm geu*, la belle-mère, *noverca*); *šaldroñnèkienn*, pl. *kiet*, guêpe; *šteleog*, pl. *eu*, courroie de sabots; *ün davouzoñnienn*, ou *davëzoñnien*, pl. *oñniet*, taon; *ür wienn diañn* un arbre droit; *kierh't diañn diâvis t'iac'h*, allez droit devant vous. *Krapet douc'h-lî*, montez en haut; *diskar't dë ghias*, descendez en bas; *nied i më gar*, je me suis fait une entorse. *Tuss!* à gauche! *toc'h!* à droite! (en parlant aux chevaux : L'Armery *tusse*, *toh*). *Huišt!* à droite! *iac'h!* à gauche! *houll!* arrêtez! (en parlant aux bœufs).

Baltreiñ, piler, fouler la terre, etc.; *škreunein*, écraser (des miettes de pain, des grains pour les poules); *ür gourmèkhienn*, un arc-en-ciel (=**kroummedenn*, de *krm*, *kërm*, *krëm*, courbe, cf. *är bourpienn* = *brepenn*, bâton pour remuer la bouillie) ; *ür bobeğiallienn*, pl. *pobeğialliet*, cotylet, cotyledon umbilicus.

Émile Ernault.

LE DERNIER ÉCHO DE LA LANGUE CORNIQUE.

Quoique l'anglais soit maintenant la langue indigène de la Cornouaille, il y a dans le dialecte du peuple et surtout des pêcheurs et des mineurs de Penwith (près du Land's End), des mots qui ne sont nullement anglais, mais bien celtiques.

En 1875, j'ai trouvé quelques échos inattendus de la langue celtique dans ma paroisse de Newlyn, près de Penzance et Mount's Bay, à douze kilomètres du Land's End. J'ai adressé à l'"Academy" de Londres (20 mars 1875), les noms de nombre celtiques, conservés jusqu'à vingt (i.e. *igans*) par les vieillards de notre pays, noms qui étaient employés pour compter les poissons jusqu'à la fin du siècle dernier. M. Henri Jenner, attaché au département des mss. du British Museum, m'a fait visite à Newlyn en juillet 1875, et nous avons cherché ensemble les traces des mots celtiques. M. Jenner a donné le résultat de ses recherches à la Société philologique de Londres, en février 1876, et je me propose ici de donner un petit résumé de nos observations, consignées par M. Jenner dans sa brochure "*Traditional Relics of the Cornish Language in Mounts Bay in* 1875.

J'ai trouvé dans trois familles des traditions précises des noms de nombre cornu-britanniques jusqu'à vingt:

1° Les Kelynacks de Newlyn. Jean Kelynack, âgé de 87 ans et sa femme. Les filles Kelynacks ont aussi conservé la tradition.

2° Me Soady de Mousehole, morte il y a quelques mois. Elle était plus exacte, par comparaison avec nos dictionnaires, que les Kelynacks.

3° Barnard Victor de Mousehole.

	Kelinaks.	Soady.	Pryce (XVIIIe siècle).	Norris (XVe siècle).
1.	On[1].	Onun.	Wonnan.	Un, onan.
2.	Doo.	Deu.	Deau.	Deu.
3.	Trei.	Traiy.	Try.	Try.
4.	Paj.	Paju.	Padzher.	Peswar.
5.	Pemp.	Pemp.	Pemp.	Pymp.
6.	Weth.	Eth.	Wheh.	Whe.
7.	Saayth.	Saayth.	Seith.	Seyth.
8.	Eith.	Eith.	Eath.	Eath.
9.	Noun.	Nou.	Naw.	Naw.
10.	Deg.	Deg.	Deag.	Dek.
11.	Ignak.	Igunak.	Ednack.	Ednack.
12.	Daudhak.	Daudhak.	Dawthack.	Dewthek.

Voici quelques mots celtiques en usage en Cornouaille.

I. Noms.

**Bal* = mine (très-ordinaire maintenant).

Boobun = mèche d'une lampe. Bret.: poulchen.

1. Ces mots sont écrits phonétiquement selon le système du *Glossic* de M. Alexander J. Ellis.

**Buccaboo* = un diable.

Carn = amas de rochers. *Cairn*, irlandais et écossais.

Chil = lampe.

Chiblz = oignons, ciboules. Gallois *sibwl*. Bret.: *cibolez*. Lat.: *cepulla*.

Chy = maison (en usage seulement dans les noms, mais on en comprend la signification). Gallois : *Ty*. Bret.: *Ti*. Irlandais : *tigh*. Mannois : *thie*.

Timunogi. } = deux mots maritimes des pêcheurs.
Gijoaltu. }

Crillas = cave.

Crogun = moule. Dans le vocabulaire cornique du moyen-âge *crogan* = concha. Gallois : *cragen*. Bret.: *crogan*.

Crou = étable à cochons. Gallois : *craw*. Bret.: *craou*. Irl. et écossais : *cro*. Les enfants de notre école comprennent ce mot.

**Paju-pou* = lézard (Litt. le Quadrupède). *Paju* = quatre. *Pou* = pied.

Pedn = Tête (e. g. *Pedn-a-meen* et dans les noms des lieux).

Men = pierre. Gallois : *maen*. Bret.: *men*

1). Dans l'expression *Minus* ou *Kubooli-stone* (une pierre des pêcheurs).

2. Dans les noms de lieux, e. g. *Men-an-tol* (la Pierre-a-trou), *Men scryfa*. Pierre avec inscription, 7 kilomètres de Penzance.

3. *Menolas*. Ancien mot pour le foyer (*olas* = foyer). Gallois : *aelwyd*. Bret.: *aoled*.

Punyun = pignon. Lat.: *pinnium*. Gal.: *piniwn*. Bret.: *pinoun*.

Guldaaz-Diguldaayz = la fête de la récolte. Gallois : *dydd gwyl*, Bret.: *de gouil*.

Scaw (e. g. *Boscawen* la famille de lord Falmouth) = sureau. Gallois : *Ysgawen*. Bret.: *skaw*, *scawen*. Lat.: *scobies*.

Wheal-Huel = mine.

II. Adjectifs.

Peut-être le seul adjectif vivant est *vean*, petit dans *cheel-vean* (une exclamation) *Truro Vean;* mais beaucoup de personnes se souviennent que *Dhu* signifiait noir.

Les adverbes et les prépositions ont disparu, mais l'interjection *a ré* est vivante et beaucoup en usage. M. Jenner pense que c'est Refaria « par Maria. » Chez Pallas (qui a conservé quelques mots corniques dans l'ouvrage écrit pour l'impératrice Catherine II de Russie), c'est *Rafaria?* Ra Maria.

Phrases corniques vivant dans le Penwith.

*1. *Pedn-a-mean*. Nom d'un jeu d'enfants *Pedn* = " la tête " *ha* =

"et" *mean* (?) pour *teen* = "queue". J'ai trouvé il y a quelques jours cette phrase, on ne la trouve pas dans la brochure de M. Jenner. J'ai marqué par un astérisque * les mots qui ne se trouvent pas dans la brochure de M. Jenner.

2. *Lagen-en-dour.* Phrase des pêcheurs; se dit des maquereaux qui barbottent dans les eaux de mer.

"*Lag*" = bercer — e. g. Logan-stone près de Land's End = la Pierre-berceau.

"*Dour*" = eau = *Dwr* (Gallois), *Dour* (Breton), *Dobhar* (Irlandais et Écossais).

Cette phrase ne se dit plus, mais le vieux Jean Kelynack et le feu M. Stephen Richards s'en souviennent.

3. "*Breeul meeut trooja bizwaudhu pempez whethez all ascrowd all along the line* O" = cri des pêcheurs de Newlyn.

La dernière partie est anglaise, mais

Breeul (= *Brial*) = *Brithel* = (maquereau). Breton : *brezel* maquereau) *Brithyll.*

Mea = angl.: mate.

Trooja, *bizwaudhu*, *pempez*, *wethez* = troisième, quatrième, cinquième, sixième.

Il y a beaucoup de traces de la syntaxe cornique, par exemple :

*1. "It belongs to me" .i.e = c'est à moi, pour « I have. »

*2. Quelques langues celtiques ont perdu le verbe *Avoir*. Le peuple de la Cornouaille d'aujourd'hui préfère l'expression "It belongs to me" au lieu de "I have".

*3. "Put... to a place" for "lead ..... to a place" dans Pryce. *Gora* = envoyer.

Telles sont les traces laissées par l'ancienne langue de Cornouaille, mais cette langue n'est pas entièrement perdue pour nous, comme le savent les lecteurs de cette revue. Il y a des grammaires (Pryce et Norris), des dictionnaires (M. Williams et Pryce), des drames (l'Origo Mundi, la Passio Christi, la Resurrectio Christi, la Mort de Pilate, l'Ascension, le Beunans Meriasek), un petit poème épique (Mont du Calvaire), une chanson et quelques manuscrits inédits.

J'écris ces lignes sur le tombeau de cette ancienne langue aryenne, à un kilomètre des tombeaux de ceux qui l'ont parlée dans le XVIIIe siècle pour la dernière fois, et près de la seule épitaphe cornique du monde (dans l'église de S. Paul en Penwith).

W.-S. LACH SZYRMA.

Newlyn, octobre 1876.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES ORNEMENTS
CONNUS SOUS LE NOM D'ENTRELACS [1]

On sait à combien de systèmes différents a donné lieu l'origine de l'ornementation si bizarre connue sous le nom d'entrelacs. L'invention en a été tour à tour attribuée aux Celtes, aux Germains, aux Orientaux. L'objet de ce travail est de montrer que ce sont les Romains qui en ont fait l'usage le plus étendu, le plus exclusif, et que les pavements en mosaïque sont le domaine dans lequel ce motif de décoration s'est maintenu le plus longtemps et avec la faveur la plus incontestable. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il ait pris naissance en Italie; — si nous voulions remonter au-delà de notre ère nous en trouverions déjà plus d'une trace, — les Romains n'ont fait qu'en régler et en généraliser l'emploi, mais en ce point, on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti, ils ont précédé et la race celtique et la race germanique.

Dès le premier siècle, et nous avons là un point de repère certain, nous rencontrons l'entrelacs dans les mosaïques de Pompeï. A vrai dire les spécimens n'en sont pas nombreux encore, mais enfin ils existent, soit dans les pavements laissés en place, soit dans ceux qui ont été transportés au musée de Naples [2]. Tout nous autorise à croire que c'est vers cette époque que l'entrelacs s'est introduit dans ce genre de peinture. En effet, on n'en découvre aucun vestige dans le grand lithostrote de Palestrine, que l'on croit remonter au temps de Sylla; dans celui de Lillebonne [3], que l'on attribue au IIe siècle de notre ère, le médaillon central n'est serti que d'une simple torsade. Peu à peu la mode s'empare de cet ornement, en même temps que les artistes recherchent des combinaisons plus hardies et plus savantes. L'entrelacs, qui n'était au début qu'une sorte de bordure, servant à encadrer le sujet principal, ne tarde pas à occuper une place prépondérante. On le considère comme un élément ayant sa raison d'être, indépendamment de la composition proprement dite; on le développe avec une logique inflexible, et, à un moment donné, cette ornementation, d'un caractère si abstrait, remplit à elle seule de vastes plates-bandes de mosaïque. Ce ne sont plus que

1. Cet article est extrait d'un mémoire plus étendu sur les Mosaïques que M. Müntz a publié dans la *Revue archéologique*.

2. Maison du Sanglier, strada dell' Abondanza, n° 8. — Musée de Naples, salle des mosaïques. — Mazois, *Ruines de Pompéi*, 2e partie, pl. XL. — Zahn, *Les plus beaux ornements de Pompéi*, t. II, pl. 69. — Nicolini, *le case di Pompei*, description générale, pl. XXX, etc., etc.

3. Chatel, *Notice de la mosaïque de Lillebonne*. Caen, 1873.

lanières ou nattes croisées et enchevêtrées de la manière la plus bizarre; l'œil s'égare dans un dédale inextricable et la pensée abdique pour faire place à une sorte de rêverie, comparable à celle qu'engendrent certains systèmes de décoration orientaux.

La diffusion de cet ornement dans les diverses parties du monde antique est un autre sujet de surprise. A Rome même il s'offre à nous dans la majorité des mosaïques conservées au Vatican, au Latran, dans les édifices publics ou privés. Le reste de l'Italie en contient des spécimens non moins nombreux. Il n'est pas plus rare dans les Gaules, comme on peut s'en convaincre en parcourant l'atlas joint à l'ouvrage d'Artaud, ou les Mémoires des sociétés archéologiques de la province. Nous le rencontrons également de l'autre côté du Rhin, où il suffira de citer les lithostrotes de Cologne[1], de Nennig, près de Trèves[2], et du musée national de Munich. L'Espagne enfin et la Grande-Bretagne n'ont rien à envier sous ce rapport aux pays ci-dessus indiqués : l'entrelacs s'y rencontre dans la plupart des incrustations d'origine romaine[3]. Si nous voulions étendre cet examen à l'Afrique et à l'Orient, les exemples ne nous feraient pas défaut non plus.

Ainsi tombent les prétentions des savants d'outre-Manche, non moins que celles des savants d'outre-Rhin, qui revendiquaient pour leurs pays respectifs la paternité de l'ornement dont nous croyons avoir établi la véritable origine. En effet, les plus anciens manuscrits irlandais et anglo-saxons ne remontent qu'au VIe siècle[4], et les sculptures en pierre exécutées dans le même style sont plus modernes encore[5]. Quant aux bijoux qui ont été trouvés dans les tombeaux germaniques et dans lesquels M. Lindenschmit[6], et après lui M. Schnaase[7], ont cru reconnaître le prototype de l'entrelacs, ils datent au plus tôt, M. Lindenschmit lui-même le déclare, du IVe siècle de notre ère. Le rôle de ces deux races se réduit à l'introduction de l'élément fantastique et, en termes plus généraux, de figures

1. Lersch, *das Cœlner Mosaik*. Bonn, 1846.

2. Wilmowsky, *die Rœmische Villa zu Nennig und ihr Mosaik*. Bonn, 1864.

3. Voir pour l'Espagne : Laborde, *Description d'un pavé en mosaïque découvert dans l'ancienne ville d'Italica*. Lyon, 1802 ; pour l'Angleterre : *Vetusta monumenta quæ ad rerum britannicarum memoriam conservandam Societas antiquariorum Londini... edenda curavit*. Londres, 1747 et seq., t. I, pl. XLVIII, LII; t. II, pl. IX, XLIII, XLIV; t. III, pl. XXXIX; et Lysons, *Reliquiæ britannico-romanæ*. Londres, 1813-1818.

4. Voir Westwood, *Fac similes of the miniatures and ornaments of anglo-saxon and irish manuscripts*. Londres, 1868.

5. O'Neill, *Illustrations of the most interesting of the sculptured crosses of Ireland*. Londres, 1857 : Cumming, *Illustrations of the cresses of the isle of Man*, etc.

6. *Die vaterlændischen Alterthümer der fürstlich Hohenzollerischen Sammlungen zu Sigmaringen*. Mayence, 1860, p. 65 et 111.

7. *Geschichte der bildenden Künste*, t. III, p. 587. Dusseldorf, 1869. M. Unger, dans son article sur la miniature irlandaise (*Revue celtique*, t. I, p. 13, 15, etc.), s'est prononcé pour un système mixte.

empruntées au règne animal, dans un ensemble de décoration qui chez les Romains ne sortait pas du domaine de la géométrie. On leur doit également l'emploi, en quelque sorte systématique, de deux motifs, inconnus aux peintres en mosaïque : les zigzags et les spirales.

On aurait pu croire que le christianisme mettrait fin à un engouement aussi inexplicable, mais il n'en a rien été. L'entrelacs continue à régner pendant toute la première partie du moyen âge. Ce qui achève de montrer combien est grande la parenté des lithostrotes de cette époque avec ceux de l'antiquité paienne, et combien la distinction des genres était tranchée, c'est que l'ornement en question ne se montre jamais que dans les mosaïques recouvrant le sol ; je n'en ai pas rencontré un seul exemple dans les mosaïques qui ornent la nef ou l'abside des basiliques italiennes des neuf ou dix premiers siècles.

L'entrelacs entre pour une part considérable dans la composition de deux des plus anciens pavements chrétiens qui soient parvenus jusqu'à nous : celui de la catacombe de Sainte-Hélène, découvert en 1838[1], et celui du dôme de Santa Maria di Capua[2] ; il en forme la note dominante et y remplit plusieurs compartiments. On en remarque aussi la présence dans les pavés-mosaïques de Casale, de Crémone et de Vérone, de Pesaro, de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste de Ravenne, de la basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs à Rome, etc., etc. Il semble en outre figurer dans ceux de la cathédrale de Novare et de l'église Sainte-Marie de Verceil[3].

En France, il s'offre à nous dans les incrustations de Saint-Bertin à Saint-Omer, de Saint-Irénée à Lyon, de la cathédrale de Sordes dans les Landes, etc., etc. En Afrique on le rencontre à Orléansville[4], à Constantine[5] et à Djemilah ; dans l'Orient enfin, les mosaïques de la Casa Nuova de Jérusalem, de l'église Sainte-Croix près de la même ville, et de Sour, achèvent de nous montrer quelle unité la civilisation romaine avait imposée, dans les contrées les plus lointaines, aux moindres productions de l'art.

Eug. Müntz.

1. Perret, *Catacombes*, t. II, pl. LXIII, LXIV.
2. Salazaro, *Studi sui monumenti della Italia meridionale*. Naples, 1871 et seq. pp. 46, 48.
3. *Annales archéologiques*, t. XV, pp. 225 et 227.
4. *Revue archéologique*, 1847, t. IV, pp. 661 et suiv.
5. *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 1862, pl. XI et p. 55.

TABLEAUX EXPOSÉS DANS LES ÉGLISES BRETONNES.

Parmi les ouvrages bretons restés inédits, et pour ainsi dire inconnus des bibliographes, malgré les copies assez nombreuses qui en existent, il en est un qui, par son étrangeté aussi bien que par le caractère de rudesse dont il est empreint, me semble digne d'une mention particulière. Cet ouvrage est un recueil de sermons intitulé *Instructionou dresset var daulennou ar retret* (Instructions composées sur les tableaux de la retraite).

Les tableaux désignés sous cette rubrique sont de grossières estampes, au nombre de douze, de 40 à 50 centimètres de hauteur sur 30 à 35 de largeur, qui remontent au XVIIe siècle, et dont de curieux spécimens sont encore exposés de nos jours dans plusieurs chapelles et églises de Bretagne, pendant les retraites et les missions. D'où viennent ces planches aux tailles naïves et farouches? Sont-elles sorties des ateliers d'imagerie populaire de Troyes ou de Chartres, d'Orléans ou de Nantes, ou simplement de l'arrière-boutique de quelque obscur *dominotier* de Quimper? Je ne puis, aujourd'hui, que signaler cet intéressant problème aux iconophiles. Le seul point vraiment hors de discussion, c'est que Michel le Nobletz, le célèbre missionnaire breton, auquel on attribue généralement, mais sans preuves suffisantes, leur composition, est le premier qui en a vulgarisé l'usage[1].

Comme les exhibiteurs forains de bêtes sauvages, les prédicateurs se servent de longues baguettes pour expliquer les figures multiples de ces images. « Dans la plupart d'entre elles, dit le sermonnaire cité plus haut, et dont j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un exemplaire, on ne voit que la tête et le cœur, parce que de ces deux parties sortent le bien et le mal : dans la tête se forment les pensées, et dans le cœur se conçoivent les désirs. De plus, le visage et le cœur nous montrent l'homme en son entier, le visage représentant l'extérieur, et le cœur l'intérieur. »

Le manuscrit que je possède appartient à la première moitié du siècle

1. D'après la tradition, Michel Le Nobletz aurait légué, en mourant, les tableaux énigmatiques dont on le dit l'inventeur au P. Maunoir, son disciple, qui les perfectionna. Ils auraient été également retouchés et complétés par deux autres missionnaires du même temps, le P. Huby, jésuite, et M. Le Gall de Kerdu, recteur de Servel.

Quoi qu'il en soit, ce dernier a publié à Rome, avec un texte italien, une série d'images de piété qui appartiennent à la même source d'inspirations. Ce petit volume a été traduit en français, en 1670, sous le titre de l'*Oratoire du cœur, ou Méthode très-facile pour enseigner à toutes sortes de personnes à faire l'oraison avec J.-C. dans le fond du cœur, représentée en huit figures en taille-douce*. Une seconde édition parut en 1676, du vivant de l'auteur. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, fit faire en 1838 une réimpression de ce livre qui eut alors pour éditeur le P. Loriquet. Il en a été donné, en 1844, une édition nouvelle, mais avec des gravures si singulièrement embellies qu'elles ne rappellent en rien la naïveté et le caractère symbolique des anciennes.

dernier. Il renferme, en 61 pages d'une écriture fine et serrée, dix instructions concernant les dix premiers tableaux seulement, soit que le sujet des deux autres, rentrant dans les matières communément traitées, ne comportât pas d'explications spéciales, soit qu'il manque quelques feuillets à mon recueil, ce que rien pourtant ne semble indiquer. Ces instructions, écrites dans une langue relativement pure, et bien supérieure à celle des écrivains religieux du XVIIe et du XVIIIe siècle, Le Bris peut-être excepté, sont precédées d'un avant-propos de deux pages sur les tableaux en général, ou plutôt *sur les signes sensibles dont Dieu s'est servi de tout temps pour nous enseigner la vérité.*

On chercherait en vain dans la littérature bretonne le pendant de ce singulier ouvrage qui a près du clergé des campagnes toute l'autorité d'un classique. Le cantique de l'Enfer lui-même, si sombre, si poignant, si terrible, ne peut en donner qu'une imparfaite idée. C'est la même vigueur de plans, le même faire barbare, mais avec plus d'exagération et de raffinement dans l'horrible. Comme une analyse m'entraînerait trop loin, je me bornerai à donner brièvement, d'après mon manuscrit, les titres des tableaux avec quelques-uns des détails qui m'ont semblé les plus caractéristiques.

1er *L'état de péché.* — L'image représente le cœur d'un pécheur, et aussi probablement la tête, puisque l'auteur ajoute plus loin qu'elle est frisée et poudrée. Au milieu de ce cœur on voit le diable entouré de sept animaux symboliques figurant les sept péchés capitaux, savoir : un paon (l'orgueil), — un crapaud (l'avarice), — un serpent (l'envie), — un bouc (la luxure), — un porc (la gourmandise), — un lion (la colère), — et une tortue (la paresse).

2e *La mort du pécheur.* — Couché sur un lit où il ne peut faire le plus léger mouvement, un homme aux cheveux hérissés s'efforce inutilement de détacher son regard de l'horrible vision de la Mort qui plane au-dessus de lui, et accourt un poignard à la main pour lui percer le cœur.

3e *L'enfer.* — Le pécheur, étroitement garrotté, est étendu sur un gril, feu dessus, feu dessous, et tourmenté par une bande de démons, toujours en quête de nouvelles tortures. Déjà ses yeux sont éteints, consumés, fondus, et, pendant que des serpents enroulés autour de sa tête la percent et lui dévorent la cervelle, un crapaud s'attache à sa bouche et la remplit de sa bave immonde.

4e *Le cœur dans l'épouvante.* — Un homme tient d'une main une tête de mort, et de l'autre une épée. La première lui représente sa misérable destinée ; la seconde n'est autre que l'effroi qui, comme un fer aigu, lui traverse la poitrine. A la contraction de ses traits on comprend qu'il

songe à l'horreur de sa situation, ainsi qu'aux châtiments qui l'attendent s'il ne change pas de vie. La grâce qui le touche peu à peu est figurée par les flammes qui commencent à pénétrer son cœur, tandis que les péchés s'en éloignent et que Satan lui-même bat en retraite, mais avec rage et en grinçant des dents.

5e *La contrition.* — Le pécheur se repent; des larmes baignent son visage, et son ange gardien lui présente deux objets, un crucifix et le livre de sa conscience, pendant qu'une étoile lumineuse semble lui indiquer le bon chemin.

6e *Les œuvres de pénitence.* — Au milieu d'un cœur, un crucifix, un chapelet, un livre d'heures, une chapelle, un pain, un pot d'eau, une ceinture de fer, une haire, une discipline, une bourse, et l'ange gardien montrant au pécheur la palme de la victoire qu'il tient à la main.

7e *L'état de grâce.*

8e *L'âme tiède.*

9e *La rechute dans le péché.*

10e *La persévérance.*

L. F. SAUVÉ.

LA PLACE DU VERBE DANS LES LANGUES CELTIQUES.

M. Bergaigne, dans son savant *Essai sur la construction grammaticale*, répète, d'après Zeuss, que la construction régulière, dans les langues celtiques, consiste à mettre le verbe au commencement des propositions, en le faisant suivre par le sujet. Suivant lui ce mode de construction est de date récente dans les langues indo-européennes, et si les langues celtiques nous l'offrent de préférence, cela tient à la date récente des monuments de ces langues que nous possédons.

L'étude des inscriptions gauloises confirme cette manière de voir : les formes verbales *ieuru* (fecit), *carnidu* (congessit), ne sont nulle part placées au commencement de la proposition.

Le verbe est placé après le sujet et avant le complément dans les inscriptions suivantes que nous citons quoiqu'elles soient bien connues des celtistes :

1

CEΓOMAROC OYIAAONEOC TOOYTIOYC NAMAYCATIC EIΩPOY BHAHCAMI COCIN NEMHTON.

2

MARTIALIS DANNOTALI. IEVRV VCVETE SOSIN CELICNON.

3

DOIROS SEGOMARI IEVRV ALISANV.

4

LICNOS CONTEXTOS IEVRV ANVALONNACV CANECOSEDLON.

5

ICCAVOS OPPIANICNOS IEVRV BRIGINDONI CANTALON.

Le verbe est placé à la fin de la proposition dans deux inscriptions. Dans l'une le complément fait défaut :

ANDECAMVLOS TOVTISSICNOS IEVRV.

Dans l'autre la proposition commence par le complément qui est suivi du sujet :

RATIN BRIVATIOM FRONTV TARBEISONIOS IEVRV.

Enfin dans une inscription nous trouvons deux fois la proposition terminée par le sujet, et le verbe intercalé au milieu du complément.

1

ATEKNATI TRVTIKNI KARNITV LOKAN KOISIS TRVTIKNOS.

2

ATEKNATI TRVTIKNI KARNITV ARTVAS KOISIS TRVTIKNOS.

C'est-à-dire :

Ategnati Druticni congessit monumentum Cœsis Druticnos.

Ainsi dans les inscriptions gauloises il n'y a pas d'exemple d'un verbe placé au commencement de la proposition. La loi qui dans les langues néo-celtiques donne cette place au verbe, doit donc être considérée comme moderne.

H. D'A. DE J.

NOUVELLES LÉGENDES DE MONNAIES GAULOISES.

Une découverte très-importante de monnaies gauloises, faite à Jersey, permet de faire une rectification à une légende que j'ai signalée il y a six ans dans ma première liste. Au lieu de GAIV. IVLI. ...OMAPATIS, il faut lire GAIV. IVLIV AGEDOMAR...

Quelques noms nouveaux ont été aussi révélés par cette découverte :

ESVIOS (Br. et ar.)
ODCOBRIL — SIIGIIDI (Ar.)
BOIKOS (Ar.)
CICVTANOS (Br.)
PENNILE — RVPIL (Ar.)
LANTOS — SVRATO (Ar.)

A. DE B.

BIBLIOGRAPHIE.

Etude de géographie celtique suivie d'une esquisse de théogonie celto-hellénique, par M. A. Guyot-Jomard. (Extrait du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*). Vannes, Galles, 1876, 37-viii p. in-8°.

Le devoir d'une revue spéciale, comme la nôtre, est d'apprécier les ouvrages qui se publient dans son domaine pour que le public ne soit pas trompé par des titres souvent pleins de promesses. A cet égard nous ne pouvons recommander à nos lecteurs la brochure de M. G.-J. que s'ils veulent se divertir. Il faut remonter au temps de Lebrigant pour trouver des étymologies aussi dénuées de méthode et de critique, — avec un style prétentieux et des citations pédantes en plus. Qu'on en juge par le passage suivant (p. 7) :

« ... Là s'élève à plus de 4,000 mètres le mont Ararat où s'arrêta « l'arche de Noë. En celtique *Ar-er-rha* signifie littéralement sur le « *sommet*, sur la *grée*, et Noë, analogue au grec Νέος, correspond égale- « ment au celtique *Neuè* et signifie l'homme nouveau.

« Les rires d'incrédulité qui ont toujours accueilli ces interprétations « ne les ont pas détruites et ne les détruiront pas. Les rieurs y seront « pour leurs frais : *Telum imbelle, sine ictu...*

... Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

« Rieurs, si vous connaissez quelque chose de mieux, dites-le nous « franchement : sinon acceptez nos explications ; ou bien nous inviterons « nos amis à venir vous voir rire : *Spectatum admissi risum teneatis,* « *amici ?* et chacun de nous dira avec le poète exilé :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis ! »

Vraiment, Monsieur G.-J., vous n'avez pas le droit de vous approprier le vers d'Ovide. Vous êtes si peu un barbare à Vannes, qu'on a écouté votre mémoire et qu'on l'a imprimé tout au long dans le bulletin de la Société *savante* de l'endroit. — *O sancta simplicitas !*

H. G.

Archéologie celtique et gauloise. Mémoires et documents relatifs aux premiers temps de l'histoire nationale, par Alexandre BERTRAND. Paris, Didier, 1876. In-8°, XXX-464 p. avec 10 pl. et des figures nombreuses dans le texte. — Prix : 9 fr.

La *Revue Celtique* a jusqu'ici parlé beaucoup de linguistique, peu d'archéologie. C'est donc un devoir pour elle de signaler à l'attention de ses lecteurs un livre dû à la plume d'un des archéologues les plus compétents et les plus laborieux de notre temps, et dans lequel ce savant a réuni les principaux mémoires composés par lui depuis une quinzaine d'années sur la plus ancienne histoire de notre pays et de toute l'Europe du Nord-Ouest. Ce livre est une mine de renseignements précieux et on y trouve résumé le résultat des fouilles les plus récentes, faites dans les cavernes, les lacs et les sépultures d'où l'on tire depuis quelques années tant de curieux monuments des civilisations qui ont chez nous précédé la civilisation des Romains.

Le savant archéologue, qui a organisé avec tant de méthode et d'une façon si instructive le musée de Saint-Germain, et qui sait en faire les honneurs avec tant de courtoisie, ne s'est pas contenté de réunir dans le volume dont nous rendons compte le vaste ensemble d'observations au vif intérêt duquel nous rendons hommage. Il a voulu établir parmi ces observations une sorte de classement ethnographique, et malheureusement, quand il a entrepris ce travail il a été surtout préoccupé par le désir de faire concorder le résultat de ses recherches archéologiques avec le système d'Amédée Thierry, qui est encore aujourd'hui, en France, la base de l'enseignement dans les établissements d'instruction publique. Il n'a pas songé à s'enquérir des conclusions auxquelles une étude plus approfondie des textes a conduit les celtistes depuis l'année 1828, date de l'*Histoire des Gaulois*. Suivant Amédée Thierry, les Galls, peuple de race celtique, arrivent en Gaule vers l'an 1600 ou 1500 avant notre ère; une autre invasion, faite par un peuple différent quoique de même race, l'invasion des Kimris, a lieu de 631 à 587. Le système de M. Bertrand est à peu près le même, si ce n'est que les Galls d'Amédée Thierry sont pour lui des Celtes, et les Kimris des Galates ou Gaulois : suivant lui il y a une période *celtique* qui, de l'an 1200 ou de l'an 1000 environ avant notre ère, va jusqu'à l'an 600 ou 500 ; puis vient une période *galatique* ou *gauloise*, de l'an 600 ou 500 à l'an 250 environ. De l'an 1200 ou 1000 à l'an 600 ou 500, les Celtes habitaient notamment 1° la Suisse, 2° la région méridionale de la France connue sous le nom de Narbonnaise pendant la domination romaine, 3° l'Italie du Nord. Les Galates

arrivés plus tard, c'est-à-dire vers l'an 600 ou 500, ont conquis la Gaule entière sauf l'Aquitaine.

Tel est le système que M. Al. Bertrand a imaginé et il l'a exposé pour la première fois devant l'Académie des inscriptions en avril 1875. C'est Amédée Thierry qui le lui a inspiré, comme on peut le voir aux pages 385 et 386 du livre dont nous rendons compte. Puis, une fois ce système trouvé, M. A. B. en a cherché la justification dans les textes, et, malgré les résultats diamétralement opposés que les textes fournissent, M. A. B. a cru trouver dans les textes la justification de ce système.

Suivant M. Bertrand, il a existé de l'an 1200 ou de l'an 1000 à l'an 600 ou à l'an 500, une civilisation spéciale, et cette civilisation appartenait à un peuple qui occupait notamment la Suisse, les côtes françaises de la Méditerranée et l'Italie du Nord. Quel nom donner à cette civilisation ? Il faut l'appeler *celtique*, dit M. Bertrand au mois d'avril 1875. Mais quelques mois plus tard il a lui-même recueilli les textes les plus anciens relatifs aux Celtes, or aucun de ces textes n'appartient chronologiquement à cette période antique. Tous appartiennent à la période suivante qui suivant lui n'est plus celtique, mais est galatique ou gauloise et, des textes relatifs aux Celtes, les premiers par ordre de date ne nous montrent les Celtes ni en Suisse, ni en Italie, ni sur les rivages français de la Méditerranée. Hécatée, vers l'an 500, parlant de Νόρακ, ville celtique, semble mentionner le Norique et Noréia, en Styrie. Hérodote, au milieu du ve siècle, nous montre les Celtes à la source du Danube et sur les côtes occidentales de l'Espagne.

Pourquoi M. Bertrand met-il des Celtes dans l'Italie du Nord de l'an 1200 ou 1000 à l'an 600 ou 500 avant notre ère ? Parce que le *Périple* dit de Scylax, dont la rédaction actuelle date de la fin du règne de Philippe II, roi de Macédoine, ou du commencement de celui d'Alexandre le Grand [1], c'est-à-dire de la seconde moitié du IVe siècle, parce que le *Périple* dit de Scylax, document postérieur à la prise de Rome par les Gaulois, 390, parle de Celtes établis sur les bords de l'Adriatique. Notons qu'il résulte du même *Périple* de Scylax, qu'à la date de la rédaction que nous en possédons, seconde moitié du IVe siècle, les Celtes n'avaient pas encore atteint les bords français de la Méditerranée où suivant le système de M. Bertrand ils devaient être arrivés 1200 ans ou 1000 ans avant notre ère !

Quelle preuve M. Bertrand a-t-il que la civilisation nouvelle qui fait son apparition vers l'an 600 ou 500 est celle des Galates et non des

1. 338-335 av. J.-C., suivant M. C. Müller, *Geographi graeci minores*, t. I, p. 44.

Celtes ? Cette preuve la voici : à l'époque de l'invasion celtique où fut pillé le temple de Delphes, 279 ans avant J.-C., le nom de Galates [1], jusque là inconnu des Grecs, devient de mode chez eux pour désigner la race celtique. Le plus ancien historien grec qui parle des Galates est Timée, qui paraît avoir terminé son œuvre en 264. Les plus anciens documents, je crois, où ce nom de Galate paraisse, sont deux courtes pièces de vers sur la mort de l'Athénien Cydias en 279 et sur celle des jeunes filles massacrées par les Gaulois lors de leur invasion en Asie-Mineure, 278 ans avant notre ère [2].

A partir de cette date, le nom de Galate tend à prendre dans les écrits des Grecs la place que jusque là le nom de Celte y occupait exclusivement. De ce changement d'usage opéré vers 279 que conclut M. Bertrand ? Il conclut que vers l'an 600 ou 500 avant notre ère, les Galates ont fait la conquête de la Gaule.

Il y a eu un temps où le peuple que nous appelons allemand s'appelait « thiois », en français :

> Mais puis fu reconquise par Frans et par *Thiois.*

Le mot « thiois » servait aussi à désigner la langue de ce peuple :

> Quant Grieu sot, pour savoir *thiois*...

Thiois est passé de mode, nous disons aujourd'hui allemand. Au siècle dernier un mot nouveau : tudesque, a fait son apparition.

Quelle conséquence tirer de là ? Le mot « thiois », forme française de l'allemand *deutsche*, encore aujourd'hui nom national de la race germanique, est tombé en désuétude : se suit-il de là qu'il y ait eu de l'autre côté du Rhin quelque grande révolution ethnographique ? De ce que le mot tudesque se montre pour la première fois chez les écrivains français au XVIIIe siècle, faut-il conclure qu'une race nouvelle, désignée par le nom de tudesque, et distincte des Allemands et des Thiois, avait fait son apparition en Allemagne quelques siècles plus tôt ? Suivant M. Littré, on ne trouve dans la littérature française, avant Beaumarchais, aucun exemple du nom populaire de Goddam pour désigner les Anglais. Ce nom de Goddam est-il le signe d'une révolution qui quelques siècles avant Beaumarchais aura substitué dans les îles Britanniques la puissance des Goddam à celle des Anglais ?

Je ne discuterai pas les textes de Polybe que M. Bertrand allègue pour

1. *Galate* paraît être un mot gaulois, signifiant « guerrier » ; son histoire en grec peut être comparée à l'histoire en français du mot *lansquenet*, qui est comme on sait d'origine allemande.

2. Pausanias, X, 21, 5, édition Didot, p. 520 ; *Anthologie grecque*, ch. VII, épigr. 492, édition Didot, t. I, p. 368, 479.

prouver que les Celtes et les Galates sont deux peuples différents. Suivant moi le contraire résulte péremptoirement des passages mêmes que cite M. Bertrand et je fais appel à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire l'auteur grec dans le texte original pour vérifier mon assertion. Je me bornerai en terminant par protester contre l'abus que le savant archéologue veut faire du mot hyperboréen.

Suivant Pindare, Hercule est allé prendre un plant d'olivier sur les rives de l'Ister, dans le pays des Hyperboréens[1]. M. Bertrand cite ce texte, et, comme conclusion, il nous propose de désigner sous le nom de contrées hyperboréennes, quoi?... le Danemark et la Scandinavie. Le Danemark patrie de l'olivier! L'Ister en Scandinavie[2]!

M. Bertrand est un archéologue éminent : il a peu l'habitude de discuter des textes. Je le supplie d'éviter à l'avenir d'étudier les textes avec des doctrines préconçues aussi arrêtées. Je le supplie de se défier d'Amédée Thierry; et je regrette que, par l'adoption d'un système arbitraire et trop rapidement construit, il ait mêlé quelques doctrines erronées aux enseignements précieux que contient un livre si intéressant à tant d'égards et si digne d'être lu. Mais il faut bien que les auteurs donnent prise à la critique. Autrement quel serait l'intérêt des comptes-rendus?

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

P.-L. LEMIÈRE. **Examen critique des expéditions gauloises en Italie...**, suivi de recherches sur l'origine de la famille gauloise et sur les peuples qui la composaient. Saint-Brieuc, 1873, in-8°, 68 p. — **Etude sur les Celtes et les Gaulois**, essai de classification des peuples anciens appartenant à chacune de ces deux races. Saint-Brieuc, 1874, in-8°. — **2e étude sur les Celtes et Gaulois.** Les Celtes, 1er fascicule. Saint-Brieuc (Paris, Maisonneuve), 1876, in-8°, 57 pages.

Je ne puis parler des mémoires érudits de M. Lemière sans une pénible émotion. Rien n'est plus digne de sympathie que le travail solitaire et désintéressé d'un homme qui, dominé par l'amour de la science, bravant les préjugés anti-littéraires de ses paresseux compatriotes, se livre à

1. Pindare confond l'Ister (Danube), qui arrosait le pays des Hyperboréens avec l'Ister, petite rivière du bassin de l'Adriatique, d'où venaient les premiers oliviers plantés en Grèce. Voir Strabon, l. VII, c. 5, § 9, éd. Didot, p. 263; Diodore de Sicile, l. IV, c. 56, § 7 et 8, éd. Didot, t. I, p. 230, et divers auteurs plus anciens, parmi lesquels Aristote. Cf. Hehn, *Kultur Pflanzen*, 2e éd., pp. 100-101.

2. P. 211. Aux pages 262-263, M. B. semble prendre l'Ister pour le Rhône. A la note 1re de la page 211, il fait dire à Hérodote au sujet des Hyperboréens précisément le contraire de ce qu'a écrit le célèbre historien grec.

l'étude, dans la bibliothèque incomplète, arriérée et déserte d'une petite ville de province. Voyageur sans guide dans un monde inconnu, il s'égare ; et, après de longs efforts, il ne récolte que l'illusion. Il croit avoir fait une découverte, il s'est simplement fourvoyé : et par une sorte de fatalité redoutable, la science provinciale française, aussi cruelle que le sphinx de la fable, s'est immolé une victime de plus.

Un des fondements du système de M. L. est l'assertion que les Celtes et les Gaulois sont deux races différentes.

Malheureusement quand il s'agit de démontrer cette thèse il établit seulement l'insuffisance des procédés de sa critique. Par exemple un des textes qu'il cite est un fragment de Diodore de Sicile relatif à une guerre des Gaulois contre les Romains 225 ans avant J.-C. (l. XXV, c. 13, édition Didot, t. II, p. 459)[1]. On y lit Κελτοὶ μετὰ Γαλάτων et Γαλάτων καὶ Κελτῶν : « les Celtes avec les Galates », « les Galates et les Celtes. » Diodore de Sicile écrivait dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère, c'est-à-dire environ 180 ans après l'événement, mais, supposé que le fragment en question reproduise fidèlement le texte de Diodore et n'ait pas été altéré par un abréviateur inintelligent, ce fragment perd toute valeur en présence du texte plus ancien où Diodore a puisé les renseignements qu'il nous donne : ce texte plus ancien existe, c'est celui de Polybe (II, c. 22-31, 2e édition de Didot, p. 83-90). Les deux chefs *Concolitanos* et *Aneroestos* (lisez *Nervestos?*) sont rois des Galates au commencement du récit de Polybe (p. 83, l. 28-31) : ils sont rois des Celtes à la fin (p. 90, l. 5-8). Celtes et Galates étaient donc synonymes dans le récit primitif : Diodore de Sicile ou son abréviateur a pris ces deux synonymes pour les noms de deux peuples différents : c'est une erreur évidente et les conséquences que M. L. tire de ce fragment de Diodore sont erronées comme le document sur lequel elles se fondent.

Un autre argument de M. Lemière est que Polybe, chez qui Celtes et Gaulois sont synonymes lorsqu'il parle des régions occidentales de l'Europe, ne se sert jamais que du mot de Galates lorsque les événements ont pour théâtre la Grèce, la Thrace et l'Asie. Quand on lit ce raisonnement il semblerait que Polybe soit le seul auteur où l'on puisse étudier les guerres des Gaulois à l'Orient. Mais il y a d'autres sources. Nous citerons d'abord Pausanias qui raconte avec tant de détails les événements dont la prise de Delphes en 279 a été précédée et suivie : il commence ce récit au chap. 20, § 5 du livre X et termine au chap. 23

1. Voir le récit de cette guerre chez Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e édit., t. I, p. 553-556.

(p. 516 à 525 de l'édition de Didot); les Galates envahisseurs sont appelés Κελτοί deux fois dans la première page, une fois dans la seconde, une fois dans la troisième, etc. Mais, me dira-t-on, Pausanias est postérieur à l'ère chrétienne. Veut-on des textes plus anciens que Polybe ? En voici :

Il y en a un que je suis honteux de citer : rien ne devrait être plus connu, puisqu'il a été reproduit dans une des notes de l'histoire des Gaulois d'Amédée Thierry : c'est l'épitaphe de trois jeunes filles de Milet qui périrent victimes de l'invasion gauloise de 278 : « Nous sommes mortes, ô Milet, chère patrie, en repoussant l'illégitime outrage des *Galates* sans lois [1]. Toutes trois vierges et citoyennes nous avons été réduites à ce destin par le violent *Arès des Celtes* [2] » (*Anthologia Graeca*, l. VII, 492, éd. Didot, t. I, p. 368). L'Arès des Celtes ou l'Arès celte semble avoir été une formule reçue en Grèce au IIIe siècle. Elle sert à désigner les Gaulois spoliateurs du temple de Delphes, elle est employée comme synonyme de Galate dans l'hymne de Callimaque *in Delum* écrit vers l'an 250 avant J.-C. : « Il viendra pour nous » — c'est Apollon qui parle — « une grande guerre à soutenir en commun; quand enfin « les derniers nés des Titans dresseront contre les Hellènes leur glaive « barbare et l'*Arès celte*. Alors de l'extrême Occident se précipiteront « contre nous des soldats comparables à des flocons de neige ou aux « étoiles, lorsque, pareilles à d'immenses troupeaux de bœufs, elles se « montrent le plus nombreuses sur la voûte du ciel. Les forteresses et « . . . . . la plaine de Crissée, les villes (?) du continent « retentissent à l'entour du bruit des armes et l'on n'aperçoit encore « dans le voisinage que de riches moissons éclairées par les rayons enflam- « més du soleil (?). Mais bientôt on voit près du temple briller les pha- « langes ennemies. Près de mes trépieds on distingue les épées, les cein- « turons impudents, les boucliers hostiles qui marquent la route perverse « suivie par les *Galates*, ce peuple insensé [3]. »

Il est donc faux que les Galates d'Orient et les Celtes soient deux peuples différents. Pausanias en employant les mots Galate et Celte

1. Ἀθεμίστων Cette épithète est celle des Cyclopes dans l'*Odyssée*, IX, 106. Les Grecs alors comparaient les Gaulois aux Cyclopes dont quelques auteurs les disaient issus (Timée, fr. 37, dans les *Fragm. hist. Graec.*, I, 200; Pausanias, l. X, c. 22, § 7, édition Didot, p. 521; Appien, *Illyrica*, 2, édition Didot, p. 271).

2. Anyte de Milet, auteur de cette épitaphe, paraît avoir vécu à l'époque où cet événement eut lieu. Bernhardy, *Grundriss der griechischen Litteratur*, 4e édition, 1re partie, p. 759; 3e édition, 2e partie, 2e section, p. 729.

3. Otto Schneider, *Callimachea*, t. I, p. 40-41, vers 171 et suivants. Cette pièce, où se trouvent aujourd'hui quelques lacunes arbitrairement comblées par les anciens éditeurs, a été composée en l'honneur de Ptolémée II Philadelphe, roi d'Egypte de 283 à 247. Bernhardy, *Grundriss der griechischen Litteratur*, 3e édition, 2e partie, 2e section, p. 729.

comme synonymes a pour lui des textes antérieurs d'un siècle à Polybe et dont les auteurs étaient contemporains de la prise de Delphes et de l'établissement des Gaulois en Asie Mineure.

Mais M. Lemière ne se contente pas de faire des Celtes et des Gaulois ou Galates deux peuples différents : suivant lui tous les Germains sont des Gaulois. Se fondant sur un passage, mal compris, de Tacite : *Gothinos gallica*, *Osos pannonica lingua coarguit non esse Germanos* (*Germania*, 43), il considère comme démontré que les Goths sont Gaulois : en sorte que les débris de la bible de Vulfila, ou comme on dit d'Ulfilas, sont un des monuments de la langue des Gaulois ! On conçoit que je m'abstienne de discuter une pareille thèse; je me borne de même à signaler la doctrine qui nous donne les Scythes pour Gaulois.

Dans son dernier mémoire, M. Lemière soutient que les termes ethnographiques celte et ligure sont synonymes. On ne peut que regretter vivement de voir un homme réellement instruit dépenser tant de travail pour jeter la confusion dans les notions ethnographiques les plus claires et les plus justement incontestées. Une seule partie des brochures de M. Lemière pourra être utile : ce sont les notes. C'est dans un ordre plus ou moins heureux une sorte de table de textes relatifs au sujet. De ces textes le savant écrivain n'a trop souvent ni compris le sens ni su apprécier l'autorité. Mais les renvois aux chapitres et aux pages sont exacts et pourront rendre service aux érudits qui voudront étudier de nouveau les questions agitées par le consciencieux auteur de ces dissertations si travaillées et si peu logiques.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, par Em. DESJARDINS (de l'Institut). Tome Ier. — *Introduction et géographie physique et comparée*, *époque romaine*, *époque actuelle*, — contenant 15 cartes en couleur et une eau-forte tirées à part, et 23 figures intercalées dans le texte (475 pages grand in-8°). — Paris, librairie Hachette et Ce, 1876. — Prix : 20 fr.

L'énonciation seule de ce titre donne une idée de l'importance de la publication de M. D. Le moment n'est pas venu de prononcer sur son compte un jugement définitif, puisque, sur les quatre tomes dont elle se composera, le premier seul est édité; mais sans attendre l'apparition des tomes subséquents, il nous sera du moins permis de dire que l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir mis entre les mains des hommes d'étude la partie disponible de son œuvre. Elle s'adresse non-seulement aux érudits en quête de nouveaux instruments de travail, mais encore à ce public

éclairé, heureusement plus nombreux qu'on le croit, qui a une prédilection marquée pour les diverses branches d'études de nos antiquités nationales, pourvu qu'on lui présente la *science toute faite*.

Dès l'abord, M. D. nous avertit que les documents dont il a fait usage sont de sept sortes : 1° les textes classiques des géographes et ceux des historiens, poètes, orateurs et autres écrivains anciens; 2° les textes législatifs, code Théodosien, rescrits impériaux, lois barbares, capitulations, canons et conciles, actes et vies des saints, etc.; 3° les monuments épigraphiques; 4° les médailles; 5° les vestiges subsistants sur le sol, ou conservés dans les collections publiques et privées, ou décrits dans les livres; 6° les diplômes ou chartes du moyen-âge; 7° les travaux des géographes modernes sur l'ancienne Gaule et les publications d'ensemble ou détachées, faites séparément ou insérées dans les mémoires des sociétés savantes, dans les revues ou autres recueils périodiques, journaux, etc., et qui regardent également la Gaule; en un mot, tout ce qui a paru tant en France qu'à l'étranger, tant à Paris que dans les départements.

Parmi les sources, notons les portulans du moyen âge, genre de documents dont nous croyons qu'il est fait usage pour la première fois dans une étude de géographie historique.

Nous trouvons ensuite l'indication détaillée de ces différentes sources, sans compter les citations et les extraits, ou les simples renvois, disséminés dans d'innombrables notes et formant un véritable *Corpus* bibliographique qui épargnera bien des tâtonnements à ceux qui voudront reprendre les investigations sur telle ou telle question, au point où elles ont été amenées dans l'état actuel de nos connaissances.

Les grandes divisions du premier chapitre sont rangées sous six rubriques que nous nous bornons à reproduire, l'espace nous manquant pour indiquer les subdivisions qui fournissent au répertoire final, ou table analytique, la matière de huit pages en petit texte : 1° orographie : Alpes, lieux de passage, montagnes de l'intérieur, ligne de partage des eaux; Pyrénées : lieux de passage; 2° hydrographie intérieure : fleuves, rivières, lacs; 3° description des côtes : côtes de la Méditerranée, côtes de l'Océan; 5° sol et climat; 6° productions : mines, industries métallurgiques, flore naturelle et productions végétales dues à la culture, faune.

En terminant le premier chapitre qui constitue à lui seul un volume, l'auteur nous annonce qu'il n'a fait que disposer la scène et préparer la venue des Romains; dans la suite de son ouvrage, il donnera la liste des peuples et des tribus qui occupaient le pays au moment même de l'arrivée

des légions; immédiatement après, il abordera l'étude de la géographie politique de la Gaule romaine.

Parmi les morceaux d'un intérêt majeur, nous signalerons les pages où M. D. discute les lieux de passage des Alpes par les armées d'Annibal, d'Asdrubal et de Pompée (et dont nos lecteurs ont eu la primeur dans la précédente livraison de la *Revue Celtique*), la vraie direction des fameuses Fosses-Mariennes, le lieu qui fut le théâtre de la campagne maritime de César contre les Vénètes, et enfin l'emplacement du *Portus Itius* et celui de la station navale entretenue par les Romains sur les côtes de la Manche. Nous avons goûté tout l'attrait de la nouveauté dans la minutieuse étude que M. D. a consacrée aux modifications subies par la configuration du littoral sous l'influence de diverses causes, telles que les atterrissements aux embouchures des cours d'eau, l'affaissement des falaises rongées par le flot, l'envahissement des côtes par les sables, etc. La connaissance de ces modifications est indispensable pour l'intelligence de certains événements historiques dont le théâtre a changé d'aspect et de conditions physiques depuis l'antiquité. L'importance de cette question n'échappera à personne; on doit donc recueillir avec soin toutes les informations qui tendront à l'élucider. Aussi, ne laisserons-nous point passer cette occasion d'ajouter notre témoignage personnel à ce que M. D. rapporte touchant la formation des dunes de Santec, près de Roscoff. En 1869, nous avons visité, à la pointe orientale de l'île de Batz, la vieille chapelle Sainte-Anne ensevelie sous les sables jusqu'à la corniche. Or, cette construction date du XIe siècle, comme l'attestent le plein cintre des voûtes, l'épaisseur des piliers carrés, et le caractère paléographique d'une inscription tombale placée devant l'autel [1], que nous avons publiée le premier il y a sept ans. La hauteur des sables amoncelés extérieurement contre les murs pendant une période de huit siècles est actuellement de plus de 4 mètres, soit 50 centimètres environ par siècle [2]. D'autre part, on sait que les fouilles de M. Kerviler, à Saint-Nazaire, lui ont fait découvrir des débris de poterie romaine et une monnaie de Tétricus enfouis sous une couche sédimentaire de 7 mètres de profondeur; ce fait est hautement intéressant; cependant on n'est pas fondé à en conclure que la profondeur de 7 mètres donne la mesure vraie du dépôt accumulé pendant seize siècles, car ces objets n'ont pu rester à la surface même de la vase liquide sur laquelle ils étaient tombés; ils ont dû nécessairement

1. On y lit *Laurent de Béga*(r ?) en lettres romanes; voir notre *fac-simile* dans la *Revue archéologique*, tome XXI, 1870, p. 421.

2. L'église Saint-Michel, à Quiberon, se trouve également ensablée; la progression de ce phénomène pourrait sans doute être utilement déduite de l'âge du monument et de la hauteur actuellement atteinte par les sables.

s'y enfoncer par leur propre poids, et l'on ignore l'épaisseur de la couche qu'ils ont traversée avant de rencontrer une couche suffisamment résistante pour les arrêter. Nous avons aussi entendu parler d'antiquités romaines que M. du Châtelier aurait récemment mises au jour aux environs de Penmarch, sous des sables recouverts par les marées; espérons que la profondeur de l'enfouissement aura pu être mesurée exactement, et qu'il en résultera une donnée numérique utile à enregistrer.

ROBERT MOWAT.

Numismatique de la province de Languedoc. I. Période antique. Etude par Charles ROBERT, membre de l'Institut. Extrait du t. II de la nouvelle édition de l'histoire générale du Languedoc. Toulouse. Edouard Privat, 1876. In-4°, 68 p. et 4 pl.

Nous ne pouvons trop féliciter le nouvel éditeur de Dom Vaissette d'avoir su associer à son entreprise les savants collaborateurs dont il groupe les noms autour de celui du célèbre bénédictin. Pour la numismatique notamment il était impossible de choisir un spécialiste plus compétent que M. Ch. Robert.

Le mémoire de M. C. R. contient, après quelques pages d'introduction, la description des monnaies les plus anciennes du Languedoc. Ces monnaies sont divisées en huit groupes. Les quatre premiers groupes sont formés par les monnaies d'argent imitées des monnaies de *Rhoda* en Espagne, vers la fin du IVe siècle avant notre ère. M. Robert en a décrit 115 types différents. Viennent ensuite les monnaies d'argent et de bronze appartenant en général aux Volces arécomiques, 8 types; le monnayage particulier de Nîmes, 25 types; divers bronzes gaulois à légendes en caractères grecs, 19 types; enfin les bronzes à légendes ibériques, 4 types; en tout 66 types qui avec les monnaies imitées de celles de *Rhoda* donnent un total de 181 dont 132 sont reproduites sur les planches.

Nous allons parler de ce qui dans ce mémoire concerne spécialement les Gaulois. Un fait historique important sur lequel insiste M. R. est que, la plus grande partie des monnaies celtiques étant imitée des statères de Philippe II, roi de Macédoine, 360-336, c'est du règne de ce prince, c'est du milieu du IVe siècle avant notre ère que datent les débuts du monnayage gaulois; ce monnayage, après une période de splendeur, dégénère rapidement : il était en pleine décadence au Ier siècle. Je crois être d'accord avec M. Robert en ajoutant que la décadence du monnayage a eu pour cause une décadence générale des Gaulois. La grande prospé-

rité de l'empire des Gaulois date d'Ambigat, vers l'an 400 av. J.-C.; elle commence à décliner quand, en 283, le pays des Sénons est conquis par les Romains. Obligée de reculer en Italie devant les armées si bien organisées de Rome, la puissance gauloise déborde alors sur la Grèce et jusque dans l'Asie-Mineure, toutes deux livrées aux dissensions politiques depuis la mort d'Alexandre. Ces faciles succès n'eurent point une valeur sérieuse. C'est en 222 qu'on trouve pour la dernière fois le nom des Gaïsates, de cette milice régulière qui était comme le signe de l'unité politique et militaire des Gaulois. C'est à partir de cette date que l'unité cessant tout à fait, la décadence des Gaulois est complète. Un des faits les plus importants de l'histoire militaire des Gaulois au IVe siècle, après la conquête de l'Italie du Nord et la conquête de la Bohême, ce sont leurs conquêtes sur les Illyriens. Or les guerres des Gaulois contre un peuple illyrien, contre les *Ardiaei*, étaient racontées par Théopompe (375-306) dans le second livre de ses *Philippiques*, c'est-à-dire de son histoire de Philippe II, roi de Macédoine[1].

Philippe II fit aussi et fit plusieurs fois la guerre aux Illyriens[2]. Théopompe, dans le premier livre de ses *Philippiques*, parlait d'une des expéditions de Philippe en Illyrie, de celle qui eut lieu en 354. Les Illyriens se trouvèrent donc en même temps attaqués par les Macédoniens à l'Orient, par les Gaulois à l'Occident. De là paraissent dater les premières relations politiques de l'empire gaulois et de la puissance grecque. Voilà ce qui explique pourquoi la monnaie gauloise la plus ancienne est contemporaine du règne de Philippe II et imitée de la monnaie de ce prince. Nous sommes donc parfaitement d'accord avec M. Robert jusqu'ici, mais il y joint, sur un point de détail, une assertion que nous ne pouvons accepter. « Au IVe siècle avant J.-C., alors que s'introduisit chez les hommes de « cette race les Gaulois l'usage de la monnaie, les historiens grecs « désignaient sous le nom de Γαλάται les peuples répandus le long du « Danube et ceux qui comme les Volkes commençaient à jouer un rôle « prépondérant entre le Rhône et les Pyrénées. » Le nom de Γαλάται est inconnu avant l'expédition où les Gaulois s'emparèrent du temple de Delphes, 279 av. J.-C., c'est-à-dire non pas au IVe siècle, mais au IIIe. Théopompe appelle Celtes les Gaulois en guerre avec les Illyriens au IVe siècle. Ptolémée, fils de Lagus, appelle de même les Gaulois qui envoyèrent une ambassade à Alexandre en 335. Quant aux Γαλάται qui à cette époque auraient dominé entre le Rhône et les Pyrénées, aucun

1. *Fragm. hist. græc.* t. I, p. 284, fr. 41.
2. En 359 av. J.-C., Diodore de Sicile, l. XVI, c. 4; en 354, *Ibid.*, c. 22; en 344, *Ibid.*, c. 69; édition Didot, t. II, p. 69, 82, 114.

auteur n'en a fait mention jusqu'ici. Le nom de Γαλάται est postérieur de plus d'un demi-siècle au règne de Philippe et à l'introduction de la monnaie chez les Gaulois.

On ne peut contester que le mot de *Volcae* n'appartînt à la géographie de la Gaule méridionale dès la fin du IIIe siècle avant notre ère, au temps de l'expédition d'Annibal en 218. Les *Volcae* étaient un peuple établi sur les deux rives du Rhône, comme nous l'apprend Tite-Live (XXI, 26), non loin de Marseille comme le disait déjà Caton dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C. Mais il paraît vraisemblable qu'en 218 il y avait déjà un certain nombre d'années que la vallée du bas Rhône était entre les mains des *Volcae*. Les monnaies des *Volcae*, à légende, ne paraissent pas antérieures à la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. Précédemment leurs monnaies étaient anépigraphes et imitées de celles de *Rhoda*. A quelle date ces monnaies anépigraphes remontent-elles ? L'étude des types donne lieu de supposer qu'elles remontent aux environs de l'an 300 avant notre ère. Or, une partie des monnaies anépigraphes des *Volcae*, qu'on peut consulter dans les collections, a été trouvée dans le midi de la France, l'autre a été recueillie dans le grand-duché de Bade et en Bavière ; il semble résulter de là que vers l'an 300 avant notre ère les *Volcae*, *gens valida*, comme dit Tite-Live, occupaient à la fois la vallée du Rhône et celle du haut Danube.

Mon savant ami M. Gaston Paris m'a suggéré la pensée que le nom germanique des peuples du sud et de l'ouest étrangers à la race germanique *Walah*[*a*]-, doit être identique à celui des *Volcae*. *Walaha* est bien en effet, d'après les lois de la phonétique germanique, l'équivalent exact de *Volca*. Une de ces lois exige la substitution de l'*h* germanique au *c* gaulois, et cette substitution s'est opérée antérieurement aux premières relations des Germains avec les Romains, c'est-à-dire antérieurement au IIe siècle avant notre ère. Donc antérieurement au IIe siècle avant notre ère le principal peuple gaulois en relations avec les Germains s'appelait *Volca*. Ceci est parfaitement d'accord avec ce que nous savons de l'histoire celtique du IIIe siècle avant notre ère. Sous l'empire romain une partie des *Volcae* établis dans la Gaule méridionale portait le surnom de Tectosages : Toulouse leur appartenait. Cependant César (VI, 24) écrivant au milieu du Ier siècle avant notre ère, nous montre des Volcae Tectosages établis aux environs de la forêt Hercynienne, dans les parties les plus fertiles de la Germanie, où de brillants faits de guerre les ont rendus célèbres [1]. Or c'est aux Tectosages déjà maîtres de Toulouse

1. M. C. Robert a tort, suivant nous, de citer à l'appui de César un passage d'Isidore de Séville, dont la lecture et le sens sont des plus contestables.

(identiques par conséquent aux Volkes Tectosages) que Timagène au Ier siècle avant notre ère et Trogue Pompée[1] au siècle suivant, attribuent le pillage du temple de Delphes en 279. Cette attribution n'est pas contestée par le grec Posidonius qui seulement révoque en doute l'importance de ce pillage blessant pour sa vanité nationale. Enfin les Tectosages, qui à cette date (279) avaient un établissement en Pannonie, paraissent avoir été le plus important des trois peuples gaulois qui envahirent l'Asie-Mineure en 278. Il n'avait pas été question de Tectosages à la prise de Rome, en 390, ni dans les guerres d'Italie qui en furent la suite. L'hégémonie celtique paraît avoir appartenu aux Volkes Tectosages vers l'an 300 avant notre ère et de là l'importance du nom de *Walaha* chez les Germains, comme l'importance du monnayage des *Volcae* tant en France qu'en Allemagne. Ce monnayage imité de celui de *Rhoda* prouve qu'à cette date les *Volcae* touchaient à l'Espagne tandis que leurs armées conquéraient l'Asie-Mineure.

Vers la même époque, un petit peuple gaulois, les Longo-Stalètes, qui n'est connu que par ses monnaies, était en relations commerciales avec Agrigente en Sicile et copiait un type monétaire de cette ville. C'est ainsi que l'histoire des monnaies jette une lumière inattendue sur les faces les plus importantes de l'histoire des nations.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Archæologische Karte der Ostschweiz, bearbeitet von Dr Ferdinand Keller. Zweite durchgesehene Auflage, XVI-34 p. petit in-8° avec 1 carte et 2 planches. Zürich, Wurster, 1874.

C'est un travail ingrat de dresser le catalogue précis des antiquités d'une région; mais aussi rien n'est plus utile que de pouvoir se rendre compte par un coup d'œil et de la distribution des divers monuments dans un même pays et du nombre de chaque classe de ses monuments. Un archéologue émérite de la Suisse, M. Ferd. Keller, à qui la science doit déjà comme la découverte de l'époque lacustre, a fait ce travail pour la partie orientale de la Suisse, autant qu'on peut l'établir dans l'état actuel de la science; car plusieurs parties de cette région, notamment le Tessin, n'ont été jusqu'ici qu'imparfaitement explorées. Son texte donne la statistique des monuments observés et des objets trouvés dans une double classification, d'abord par âges et par classes, puis par can-

1. Ceux qui contestent la vraisemblance du récit de Justin et le transport du trésor de Delphes à Toulouse, n'ont pas lu dans *Parthénius*, c. 8, l'histoire d'Hérippe, dite ailleurs Gythymie, de Milet, enlevée à la même époque par un chef gaulois, qui, d'Asie mineure, l'emmena jusque sur les bords du Rhône dans le pays des Cavares.

tons et localités. Deux petites cartes donnent les voies et stations romaines; une planche la disposition de quelques villes helvéto-romaines, et quelques monuments comme spécimen; enfin une grande carte de toute la Suisse orientale résume la statistique de l'œuvre entière par des signes de couleurs et de formes diverses qui figurent les différentes périodes et les différentes classes de monuments et d'antiquités.

H. G.

Épigraphie romaine dans le département du Cher, par M. A. Buhot de Kersers. 90 p. et suppl. de 14 p. in-8° avec planches. Bourges, 1873-75.

« Les monuments épigraphiques que la civilisation gallo-romaine a laissés parmi nous et qui ont reparu à la lumière sont malheureusement bien peu nombreux, mais présentent une incontestable valeur historique. Plusieurs de ces monuments ont disparu et il n'en reste que des descriptions répandues dans des publications diverses ; parmi ceux qui subsistent, les uns sont épars dans des collections séparées ou sur des points isolés ; leur rapprochement dans un même travail peut avoir son utilité. »

M. B. de K. a fait ce travail de classement épigraphique pour son département avec un zèle qui lui mérite la reconnaissance des archéologues. Il a classé ses inscriptions comme suit :

1° Monuments votifs ou inscriptions altariques.

2° Inscriptions de colonnes ou bornes itinéraires.

3° Monuments funéraires privés.

4° Monuments funéraires chrétiens.

5° Fragments divers.

Il ne s'y rencontre que peu de noms d'apparence gauloise et seulement des noms d'homme. Les deux seules inscriptions votives offrant des noms gaulois de divinités sont des inscriptions perdues depuis longtemps et connues seulement par la lecture de savants du XVIIe siècle, qui ont pu les mal lire — ou les inventer. L'une est dédiée à COSOSO DEO MARTI l'autre à SOLIMARAE.

M. B. de K. donne en fac-simile réduit les principales inscriptions ; dans le nombre se retrouve une de nos rares inscriptions gauloises (*Buscilla*, etc.) sur un vase trouvé à Bourges. — Notons encore que M. Charles Robert a cru reconnaître des D barrés dans l'inscription barbare et mal lisible du n° 56.

Ce travail est extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires du*

Centre, de Bourges, qui a ainsi le mérite d'avoir, avec l'aide de M. B. de K., dressé le Corpus des inscriptions de son département.

H. G.

Inscription inédite. Le portique du temple de Vesunna, déesse tutélaire des Pétrocores (extr. du *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 1875), 8 p. in-8°, par E. Galy.

Il existe à Périgueux une tour antique en forme de rotonde, populairement nommée la *Vésone*, ou la *Vésune*, et regardée par les archéologues du pays comme la *cella* du temple d'une divinité qui y aurait été honorée sous les noms de *Deae Tutelae*, de *Tutelae Augustae Vesunnae*, tels qu'on les lit sur deux inscriptions du musée départemental de la Dordogne. La notice de M. Galy a pour but de nous faire connaître une nouvelle inscription consacrée à cette divinité et découverte en 1868 dans la maçonnerie du palais épiscopal. Elle est malheureusement brisée en deux morceaux dont l'un, celui de gauche, a perdu la partie supérieure. Je reproduis la transcription de l'auteur et son essai de restitution :

numini AVGVSTI
et deae AVGVSTAE
DEDIC(*at* ABELLO
PRIM*i*ANI
TVTELAE VESVNNAE
PORTICVM EX P. FACIENDVM ET
ornandum curavit

Il est fâcheux que M. G. n'ait pas jugé à propos de mettre sous les yeux de son lecteur un fac-simile propre à lui donner une idée de la physionomie du monument ; l'emploi des caractères typographiques est tout-à-fait insuffisant quand il s'agit d'inscriptions frustes ou mutilées. Qu'arrive-t-il en effet ? C'est que les épigraphistes, à qui il ne serait que trop facile de critiquer ligne à ligne la restitution proposée, n'ont aucun moyen assuré de la remplacer en toute confiance par quelque autre restitution. Cependant, comme la partie suppléée de la deuxième ligne est manifestement inadmissible, que le nom d'homme Abello est de création arbitraire, et que je doute que le prétendu mot DEDIC*at* ait été bien déchiffré, je suggère, bien entendu sous toutes réserves, une restitution telle que celle-ci [1] :

1. Tout en approuvant cette reconstruction hypothétique, M. Léon Renier m'engage à mettre la 2e ligne sous une forme plus courte, *et domus* AVGVSTAE, pour l'adapter aux dimensions de la pierre.

pro salute AVGVSTI
totiusque domus AVGVSTAE
confecto (?) BELLO
PRIMANI
TVTELAE VESVNNAE
PORTICVM EX P. FACIENDVM ET
ornandum curaverunt.

— Pour le salut de l'empereur et de toute la famille impériale, la guerre étant (heureusement) terminée, les soldats de la 1re légion ont fait construire et décorer le portique de la Tutèle de Vésone. — Des inscriptions nous apprennent qu'une déesse *Tutela* était honorée dans un assez grand nombre de localités en Espagne, en Italie et en Gaule, notamment à Bordeaux, au Maz-d'Agen; les numismatistes connaissent aussi une monnaie de bronze à l'effigie de Nerva, au revers de laquelle se lit la légende TVTELA ITALIAE. Mais ce que généralement on sait moins, c'est que le nom de la *Vesunna* pétrocore se retrouve dans celui d'une divinité *Vesuna Erinia* chez les Marses, et d'une *Vesuna Puemunes Puprkes* (*uxor*) chez les Ombriens. M. Mommsen, après avoir considéré cette dernière comme une variété de *Feronia*, s'est rangé à l'opinion d'Aufrecht et de Corssen qui l'ont assimilée à *Vesta*, tandis que M. Grassmann la comparait à la védique *Vāsanā*, « la brillante. » On voit que le dernier mot n'est pas encore dit sur cette obscure question de mythologie italo-celtique.

Les *Primani* auraient donc dédié à l'empereur règnant et à sa famille le monument qu'ils élevaient à Vésone, et ceci nous remet en mémoire les inscriptions de Narbonne et de Suréda respectivement dédiées aux empereurs Vérus et Gordien III par les vétérans de la 10e légion, les *Decumani Narbonenses*. Les *Primani* ne sont, du reste, pas inconnus en épigraphie; on les retrouve mentionnés sur une inscription de Trèves conservée au musée de Bonn.

Il me sera permis de m'en tenir à ces observations, en annonçant que M. Ch. Robert, après avoir pu étudier à son aise la nouvelle inscription de Périgueux sur le moulage qu'il en possède, publiera très-prochainement un mémoire étendu contenant le résultat de ses recherches. Il croit que les *Primani*, c'est-à-dire les vétérans de la *Legio Prima*, mentionnés dans cette inscription, avaient à Vésone un dépôt permanent qui a pu fonctionner pendant assez longtemps, et sur lequel étaient dirigés, *à divers intervalles*, les soldats émérites de la première légion, comme cela se pratiquait sans doute pour les autres dépôts, par exemple les *Secundani*

d'Arausio, les *Sextani* d'Arelate, les *Septimani* de Baeterrae, les *Decumani* de Narbo Martius, les *Undecumani* de Bovinum, les *Quatuorsignani* chez les Tarbelli, les *Sexsignani* chez les Cocosates, etc., que l'on a considérés jusqu'ici comme des colonies créées par l'envoi, *une fois fait*, d'un certain nombre de légionnaires libérés. Ce simple aperçu que le savant académicien a bien voulu communiquer à l'auteur de ces lignes montre l'enseignement que l'on peut tirer de l'étude rationnelle des monuments épigraphiques et fait pressentir l'importance d'un travail dont il nous tarde de prendre connaissance et qui est destiné à la *Revue Archéologique*.

Robert MOWAT.

Inscriptiones Britanniæ latinæ consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ Borussicæ edidit Æmilius HUBNER, Berlin, George Reimer, 1873, in-folio, XII-2-345 pages et une carte. — **Inscriptiones Britanniae christianæ** edidit Æmilus HUBNER, Berlin, George Reimer, 1876, in-4°, XXIII-101-5 pages et deux cartes[1].

Ces deux volumes contiennent moins de matière qu'on n'aurait pu l'espérer; ils sont cependant fort intéressants au point de vue des études celtiques, et les copieux index, auxquels l'académie de Berlin nous a habitués, en rendent l'usage des plus commodes. Obligé de me borner, je me contenterai de faire quelques observations qui auront trait à l'étude de la langue. Je commence par le volume qui contient les inscriptions latines.

La chute du *g* médial dans les langues celtiques a été l'objet de quelques observations de Zeuss, *Gr. C*[2]., p. 47, 48, 145; nous savons par exemple que *Boios* et *Bogios* paraissent être le même mot. En vieil irlandais *mâa* ou *môa* = *mâ-jans* ou *mô-jans* (*Gr. C*[2]., p. 276), est identique au latin *mâ-jor* = *mag-jons*, et par conséquent suppose une forme plus ancienne *mag-jans* ou *mog-jans*. Le *g* de la racine MOG est conservé en gaulois dans les dérivés *Mogillonius* (Brambach, 1427), *Mogetus* (*Corpus*, III, 6506), *Mogit-marus* (*Ibidem*, 3325), *Mogetius* (*Ibidem*, 4568, 5635), *Mogsius* (Brambach, 825 [2]), *Mogius* (*Corpus*, III, 5455), *Mogiancus* (*Ibid.*, 4944). La même racine se trouve dans un nom de divinité de la Grande-Bretagne : M. Hubner nous donne les dédicaces : DEO MOGTI (320), DEO MOGONTI VITIRE 958), DEO MOGONTI CAD (996), où le *g* est conservé; et les dédicaces : DEO MOVNTI (321), DEO

1. Ce volume a été en grande partie composé avec des notes fournies par notre savant collaborateur, M. J. Rhys.

2. *Moxius* et *Moxsius*, *Corpus*, VII, 1336, 736-738, sont des variantes orthographiques de *Mogsius*, qui lui-même n'est qu'une variante assibilée de *Mogetius*.

MOVNO CAD (997), DIS MOVNTIBVS (1036), où le *g* est tombé[1]. Un nom d'homme, dérivé du nom divin *Mogontis*, est *Mogontonius* (Brambach 1988). *Mogontiacum*, « Mayence » (Desjardins, *Géographie de la Gaule*, p. 58-59), en est également issu. De *Mogetius*, nom d'homme cité plus haut, vient *Mogetianæ*, nom d'une ville de Pannonie (*Itin. Anton.*, 233-4[2]). Ainsi dès l'époque romaine, le *g* de la racine MAG ou MOG, toujours supprimé dans le comparatif irlandais, est tantôt conservé tantôt supprimé dans les monuments de la Grande-Bretagne.

Ici donc, des exemples nouveaux confirment une loi phonique enseignée par la *Grammatica celtica*. Ailleurs, c'est le contraire qui a lieu. Ebel, étudiant la loi néo-celtique de la métathèse de l'*r*, a cru trouver un exemple de ce phénomène au temps de l'empire romain, dans le *Belatu-cardus* de Muratori, 43, 1, et d'Orelli, 1966 (*Gr. C.*[2] p. 169, cf. 764) : mais, au lieu de *Belatu-cardus*, il faut lire *Belatu-cadrus* (Hübner, 957, p. 168); par conséquent la métathèse est le résultat d'une erreur commise par les premiers éditeurs, et ne peut être mise sur le compte de la langue ni même du lapicide.

Les trois dialectes néo-celtiques que Zeuss a réunis sous le nom de breton (gallois, cornique, armoricain), possèdent en commun deux spirantes gutturales étrangères à l'irlandais : 1° le *c'h*, 2° l'*h* qui est un *c'h* affaibli. Suivant la *Gr. C.*[2] p. 125, ces deux spirantes gutturales, dans les monuments les plus anciens, proviennent l'une et l'autre tantôt d'un *s*, tantôt d'un *x* primitif : de nombreux exemples justifient cette théorie. Un nom d'homme curieux à étudier pour l'histoire de ces deux spirantes gutturales, est celui d'ISARNINVS, IXARNINVS, ISXARNINVS (1270) écrit à la pointe sur des vases d'étain découverts à Icklingham,

1. Le nom du dieu gaulois *Mogontis* dérive de la même racine que le nom du dieu *Maius* des Latins (Orelli, 5637), et que le nom de Μαζευς, dieu suprême des Thraces (Fick dans les *Beitr.*, VII, 381-382).

2. En vieil irlandais on dit indifféremment *môr* = *môros* = *mog-ro-s*, ou *mâr* = *mâros* = *mag-ro-s* « grand » au positif, et *môa* = *mô-jans* = *mog-jans* ou *mâa* = *mâ-jans* = *mag-jans* au comparatif. En gaulois, nous trouvons de même la racine dont il s'agit, écrite tantôt avec un *a* tantôt avec un *o*. En regard des noms d'homme *Mogetus* d'une inscription romaine du Norique (*Corpus*, III, 6506), et *Mogit-marus* d'une inscription romaine de la Pannonie inférieure (*Ibid.*, III, 3525), on peut mettre un nom de ville de la Gaule Transalpine mentionné par César, *de Bello gallico*, I, 31, *Ad-mageto-briga*. Tandis que les inscriptions de la Grande-Bretagne écrivent avec un *o* le nom du dieu *Mogontis*, tandis que deux inscriptions romaines, des monnaies mérovingiennes, l'*Itinéraire d'Antonin*, écrivent avec un *o* le dérivé *Mogontiacum*, Tacite écrit ce dérivé *Magontiacum* avec un *a*, qu'on retrouve dans l'anonyme de Ravenne, et qui a définitivement prévalu dans l'orthographe *Mainz* des Allemands, et dans l'orthographe « Mayence » des Français. Le *Mogius* d'une inscription du Norique (*Corpus*, III, 5455) a pour pendant, non-seulement le *gentilicium* latin *Magius* (Fabretti, *Glossarium Italicum*, col. 1092), mais un mot gaulois identique qui se rencontre dans les composés *Magio-rix* (Brambach, 1867), *Magi-marus* (*Corpus*, III, 5272), et dans les dérivés *Magissa* (Brambach, 1780, *Corpus*, III, 3695), *Magilo* (*Corpus*, II, 809, 865, 263, 3051), et *Taxi-magulus* (César).

Suffolk. Ce nom paraît dérivé du thème *îsarno*, dont la présence a été constatée déjà dans le nom de lieu gaulois *Isarno-dorum*, et qui signifie « fer » (*Gr. C*², p. 774). La sifflante *s* s'est affaiblie en *h* et a été transposée dans le gallois *haiarn*, dans le breton armoricain *houarn*, plus anciennement *hoiarn* (*Cart. de Redon*), qui supposent un primitif *êsarno* ; l'irlandais *îarn* a la même voyelle que le gaulois *îsarno*, et a perdu l'*s* que les dialectes bretons ont déplacé et altéré. La variante IXARNINVS ou ISXARNINVS avec *X* et *SX*, valant étymologiquement *s*, mais représentant évidemment un son plus dur pour les organes romains, paraît démontrer que dès l'époque romaine, le son *c'h* existait dans ce nom d'homme. Les Bretons émigrés transportèrent en Armorique la variante *êxarninus* de ce nom : au IXe siècle elle était chez eux devenue *Huiernin*, *Hoiernin* (*Cart. de Redon*, pp. 8, 70), forme à peine reconnaissable aujourd'hui dans la seconde moitié du nom du village moderne de *Pluherlin* (Morbihan). *Herlin* = *êsarninus*, et dérive de *houarn* « fer », anciennement *êsarno* ou *îsarno*[1]. Le gaulois *îsarno-*, *êsarno-* « fer », est identique au gothique *eisarna-* qui a le même sens. Les langues celtiques et les langues germaniques bien que si différentes grammaticalement, désignent le fer par le même mot, dérivé du vieux mot indo-européen *ajas* « métal » : c'est aussi par un dérivé d'*ajas* que le sanscrit et le zend désignent le fer. Le zend a été la langue des Scythes, longtemps maîtres d'une grande partie de l'Europe, et célèbres même en Grèce comme fabricants de fer. D'autre part le nom latin du fer, celui dont nous Français nous nous servons, est d'origine sémitique. Nous trouvons donc dans l'Europe du Nord un courant de civilisation de provenance orientale et scythique, indépendant du courant phénicien qui dominait principalement à l'aube de l'histoire, dans le bassin de la Méditerranée.

Ce qui me frappe le plus dans les inscriptions chrétiennes les plus anciennes de la Grande-Bretagne, de 450 à 750 environ, quand je les compare aux inscriptions contemporaines de la Gaule, c'est ce fait, que ceux qui ont écrit les inscriptions chrétiennes de la Grande-Bretagne, avaient perdu tout sentiment de la distinction des cas à une date où la distinction du nominatif ou cas sujet, d'une part, et du cas régime d'autre part, était en France si profondément sentie. On n'aurait pu en France écrire sans l'*s* finale caractéristique du nominatif : *Broeagan hic jacit* (Hubner, 15 ; *Latini hic jacit filius Magari* (117) ; *Turpilli ic jacit* (34) ; *Cunocenni filius Cunocenni hic jacit* (48) ; *Dervaci filius Justi ic jacit* (50) ;

1. Le nom d'*Isserninus* porté par un évêque irlandais du Ve siècle (Migne, *Patrologie latine*, t. LIII, col. 824), paraît identique au nom d'homme breton dont il s'agit ici.

crux Salvatoris quæ præparavit Samsoni apati pro anima sua (62); *Vendumagli hic jacit* (64); *Conbellini posuit hanc crucem* (67); *Boduoci hic jacit filius Catotigirni* (71); *Evolenggi fili Litogeni hic jacit* (97), etc.; dans tous ces exemples l'*s* final du nominatif manque : ailleurs on a mis l'*s* au cas régime : *Catacus hic jacit, filius Tegernacus* (36); *Hic jacet Cantusus pater Paulinus* (77); *Carausius hic jacit in hoc congeries lapidum* (136). Ces inscriptions viennent de la Cornouaille et du pays de Galles, et elles se répartissent entre les trois âges que M. H. a distingués parmi ces inscriptions chrétiennes les plus anciennes [1]. Il est évident que ceux qui ont écrit ces inscriptions avaient perdu le sentiment de la distinction des cas : par conséquent il est très-vraisemblable que dès la date des plus anciennes inscriptions chrétiennes, c'est-à-dire vers l'an 500, la langue celtique parlée en Bretagne avait perdu sinon toutes ses flexions casuelles, au moins l'*s* final du nominatif singulier que le français a si longtemps conservé. Des gens qui auraient eu dans leur langue l'*s* final du nominatif singulier n'auraient pas ainsi traité la langue latine. Je ne puis admettre d'autre explication de ce phénomène grammatical, et je considère comme insoutenable l'hypothèse de M. Hubner, qui prétend justifier cette syntaxe barbare par des verbes sous-entendus (p. x).

Une question intéressante est soulevée par les inscriptions funéraires de *Quenataucos*, fils de *Dinvi* (3); de *Quenvendanos*, fils de *Barcunos* (91); et par les six autres inscriptions dans lesquelles le *p* du breton *map* est remplacé par le *qu* irlandais (24, 83, 106, 107, 108, 109[2]). De la présence de ce *qu*, notre savant collaborateur M. Rhys, a conclu que les Bretons de l'époque romaine n'avaient pas encore substitué au *qu* primitif gardé par les Irlandais, le *p* qu'on trouve incontestablement dans les monuments gaulois de l'époque romaine sur le continent. Mais le *qu* = *p* dans la Grande-Bretagne, vers le VIe siècle de notre ère, peut s'expliquer très-bien par l'influence des Irlandais, influence attestée à cette date par l'emploi des caractères oghamiques inconnus en Grande-Bretagne dans la période romaine, et le système de M. Rhys est inconciliable avec l'existence antérieure des monnaies bretonnes où on lit les noms d'*Eppillos* et d'*Epaticcos*, dérivés d'*epos* « cheval » = *equus* (*Rev. Celt.*, I, 295, cf. Wright, *The Celt*, 3e éd., pp. 40, 111). Nous n'avons donc aucune raison pour soutenir que Ptolémée, en écrivant au IIe siècle Ἐπείακον (II, 2, 16) l'ancien nom de Lanchester, ait arbitraire-

1. 1re période 450-550, 2e période 550-650, 3e période 650-750 environ. Ces trois périodes sont les subdivisions de l'époque des majuscules, vient ensuite l'époque des minuscules.

2. A la première période appartiennent 3 et 106, à la deuxième 24, 83, 91, 109 : 107 est de date incertaine.

ment représenté par *p* une lettre prononcée *qu* par les habitants du pays. Πετουαρία, autre nom de ville de Grande-Bretagne chez le même Ptolémée (II, 2, 17), paraît dérivé du mot qui est écrit *petguar* dans un des plus anciens monuments bretons et qui est identique au latin *quatuor*. Le premier terme du nom de *Penno-crucium*, donné à une ville de Grande-Bretagne par l'*Itinéraire d'Antonin*, vers le IIIe siècle, serait difficilement distingué du breton *pen* « tête », en irlandais *cen* identique au premier terme du *Quen-vendanos*[1] « homme à la tête blanche », cité plus haut d'après une inscription chrétienne, gravée vers l'an 600. On pourrait mentionner aussi le dieu breton *Maponus*, de *map* « fils » (Hübner, 218, 332, 1345), qui nous donne encore un exemple de *p* breton dans la période romaine. Je persiste donc à croire que les Celtes de la Grande-Bretagne avaient, dès la période romaine, changé en *p* le *qu* primitif; et, sans affirmer que cette révolution phonique eût été chez eux plus complète qu'en Gaule, où nous avons la *Sequana* et les *Sequani*, je considère comme une importation irlandaise le *qu* des quelques inscriptions chrétiennes archaïques, où l'on a constaté cette anomalie graphique.

Bien que j'aie annoncé en commençant l'intention de ne parler que de linguistique, je ne puis m'empêcher de signaler en terminant une observation archéologique très-curieuse de M. Hübner. L'usage breton dans la période chrétienne archaïque (450-750) est de tracer les lignes des inscriptions funéraires parallèlement à la hauteur du monument, tandis que l'usage romain est de tracer les lignes perpendiculairement à la hauteur du monument. L'usage des Bretons chrétiens a existé à la fois chez les Bretons insulaires et chez leurs frères transplantés au Ve et au VIe siècle, sur le continent armoricain[2]. Or, on a trouvé dans la Gaule cisalpine quelques monuments funéraires élevés sous l'empire romain à des personnages d'origine celtique, et dans lesquels l'inscription est tracée conformément à l'usage des Bretons chrétiens, c'est-à-dire parallèlement à la hauteur du monument. Un de ces monuments de la Gaule cisalpine paraît pouvoir être daté du siècle d'Auguste, tandis que les monuments analogues les plus anciens de la Grande-Bretagne et de la

1. *Quen-vendanos* = *Quenno-vindanos*, est un diminutif du *Pennoo-vindos* (à la tête blanche), des monnaies.

2. Albert le Grand, dans son ouvrage intitulé : *La providence de Dieu sur les justes*, pl. IV, a publié, en 1640, un monument de cette catégorie, trouvé à Plourin, Finistère, arrondissement de Morlaix. Nous citerons aussi une notice de M. Rosenzweig, dans les *Mémoires lus à la Sorbonne, Archéologie*, 1863, p. 157, fig. I; p. 158, fig. II. Une étude comparée de ces monuments et des monuments analogues de la Grande-Bretagne, serait très-profitable, et les fac-simile qu'a donnés M. Hübner faciliteraient grandement cette étude.

Bretagne armoricaine ne seraient guère antérieurs au VIe siècle de notre ère. Comment se fait-il que dans la Gaule transalpine, il n'ait été signalé jusqu'à présent aucun fait archéologique, semblable à ceux que M. Hübner nous indique dans la Gaule cisalpine ?

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

P.-S. La première partie du tome VI du *Corpus inscriptionum latinarum* vient de paraître. Elle comprend la suite des inscriptions de la ville de Rome, dont les plus anciennes ont été insérées dans le tome Ier. Naturellement on peut glaner quelques noms gaulois dans ce volume nouveau. Nous signalerons au n° 2407, un soldat des *cohortes vigiles* nommé *Totatigens* = *Totati-genos*, c'est-à-dire fils de *Totatis*. *Totatis* est une variante nouvelle du *Teutates* de Lucain, I, 445, dont le nom est écrit *Toutatis* dans une inscription du Norique trouvée à Seckau, Styrie, en 1863 (*Corpus*, III, 5320), et dans une inscription du Musée Britannique, tirée d'une carrière de l'Herfordshire en 1743 (*Corpus*, VII, 84). On connaît un certain nombre de noms d'homme gaulois, dont *-genos* est le second terme. Tels sont *Cintu-genus*, *Litu-gena*, *Vro-geno-nertus*, *Ogri-genus* (Gluck, K. N., p. 168). Mais la plus intéressante à citer ici est le nom de *Camulo-genus*, chef gaulois mentionné par César, VII, 57-59. Dans *Camulo-genus*, le premier terme est un nom de dieu comme dans *Totati-gen[o]s*, et les deux dieux gaulois dont il s'agit ont été, dans la période romaine, assimilés au Mars des Latins.

H. D'A. DE J.

Archæological Essays, by the late Sir James Y. SIMPSON, Bart. M. D., D. C. L., One of Her Majesty's Physicians for Scotland, and Professor of Medicine and Midwifery in the University of Edinburgh, edited by John STUART, L. L. D., Secretary of the Society of Antiquaries of Scotland. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1872, 2 vol. petit in-4° de XXI-274 et 344 p.

Sir James Y. Simpson, un des plus éminents médecins d'Edimbourg, mort il y a quelques années, était en même temps un des premiers archéologues de l'Ecosse, et ses amis ont à juste titre pensé utile de réunir ses principaux mémoires d'archéologie et d'histoire épars dans diverses revues, souvent peu accessibles, d'Ecosse. Ce recueil posthume dû aux soins de M. John Stuart, secrétaire de la Société des antiquaires d'Ecosse, vient s'ajouter à un livre publié, il y a dix ans, par Sir James Simpson, sur certaines sculptures grossières et primitives de rochers

d'Ecosse et d'Angleterre[1]. Le sommaire suffira pour en montrer l'intérêt :

T. I, p. 1-66. L'*Archéologie, son œuvre passée et future.* Discours adressé à la Société des antiquaires d'Ecosse en ouvrant l'année 1860-61. C'est un programme des études archéologiques dans lequel sir James se rappelant le sens étymologique de ce mot, y fait entrer les traditions morales, c'est-à-dire les croyances et usages du peuple aussi bien que les traditions matérielles que fournissent les monuments et les ruines. Il fournit en exemple des faits curieux de superstitions encore pratiquées en Ecosse. Il communique en même temps des détails sur les dolmens détruits en Ecosse à une époque historique, et sur des poteries du genre dit préhistorique encore en usage dans certains districts des îles Hébrides.

P. 68-136. *Sur un ancien oratoire à toit de pierre dans l'île d'Inchcolm,* avec gravures et plans. Le nom de cette petite localité (qui est mentionnée au début du second acte du *Macbeth* de Shakespeare) signifie île de Columba. C'est la seule île sur la côte *orientale* de l'Ecosse qui porte le nom de ce grand saint. Cet oratoire appartient au type des *cellæ* de l'ancienne église d'Irlande, mais il en diffère par la disposition de son toit de pierre. La réimpression de cet article est accompagnée de notes du savant irlandais Petrie.

P. 137-197. *La* Cat-Stane, *à Kirkliston.* C'est la pierre qui porte l'inscription souvent discutée : IN HOC TU || MULO IACIT || VETTA F. || VICTI. Sir James S. veut voir dans cette pierre le monument funéraire de Vetta, grand-père d'Hengist et d'Horsa.

P. 199-217. *De quelques pierres amulettes Ecossaises.* Traite de quelques superstitions médicales de l'Ecosse. L'auteur a eu l'occasion, comme médecin, d'en observer plusieurs qui l'ont intéressé comme *archéologue* en donnant à ce nom le sens large et libéral qu'il lui donnait lui-même.

P. 219-274. *La grande pyramide de Gizeh est-elle un monument métrologique ?*

T. II, p. 1-184. *De la lèpre et des léproseries en Ecosse et en Angleterre.* Traité complet sur la question.

P. 185-195. *De quelques vases grecs de médecine destinés à contenir du* Lykion *et de l'emploi moderne de la même substance dans l'Inde.* Cette substance que les médecins grecs faisaient venir d'Asie et employaient comme collyre, reste encore au même usage dans la médecine indigène

1. *Archaic sculpturings of Cups, Circles, etc., upon Stones and Rocks in Scotland, England and other countries.* Edinburgh, 1867

de l'Inde et a été employée avec succès par des médecins européens contre des inflammations de la conjonctive.

P. 197-227. *L'armée romaine était-elle pourvue de médecins militaires ?* Courte dissertation sur le service médical des armées romaines, question que M. le Dr Briau met en ce moment à l'ordre du jour de notre académie des inscriptions.

P. 229-299. *Anciennes marques d'oculistes romains.* Notice sur les marques trouvées ou conservées en Grande-Bretagne et mises à profit par Grotefend dans son œuvre classique sur la matière. La notice de Sir J. S. est accompagnée de dessins fac-simile.

P. 301-344. *Des plus anciennes mentions de la syphilis en Ecosse.* La première est un édit prophylactique de la municipalité d'Aberdeen en date du 23 avril 1497, c'est-à-dire quatre ans et trente-huit jours après la date du premier retour de Christophe Colomb en Espagne. La première ordonnance analogue des autorités parisiennes est du 6 mars 1497, c'est-à-dire antérieure seulement de quarante-huit jours à celle d'Aberdeen.

On voit par ce rapide sommaire que ces deux volumes présentent une grande variété de sujets, traités par Sir James Y. Simpson avec la double compétence du médecin et de l'érudit. En exhumant pour ainsi dire ces mémoires des revues écossaises (archéologiques et médicales) où ils étaient publiés, M. John Stuart a rendu service au monde savant, en même temps qu'il élevait un monument durable à la mémoire de son illustre ami.

H. G.

Leabhar Breac, the Speckled Book, otherwise styled Leabhar mór Dúna Doighre, the Great Book of Dún Doighre, a collection of pieces in Irish and Latin, compiled from ancient sources about the close of the fourteenth century : now for the first time published from the original manuscript in the library of the Royal Irish Academy. Part I, Dublin 1872; Part II, Dublin 1875.

The second part of the lithographic fac-simile of the Lebar Brecc has at last been published by the Royal Irish Academy, and the list of corrigenda — *four hundred and eighty* in number — shews that the criticisms on the first part, which have appeared in this Review, have not been altogether fruitless.

On the present occasion I propose merely to notice some of the mistranslations and misreadings to be found in the Description of the Contents prefixed to the first and second parts of the lithograph.

P. 1. The adjective *foitnech* is rendered 'wise'. It is a derivative from the n-stem *foditiu* 'patience' and means 'patient'.

P. 2, l. 7. *O moelruain* is rendered 'O'Moelruain'. The words mean 'from Moel-ruain'.

The prose version of the rule of the Culdees was, it would seem, taken from Moelruain's metrical version.

P. 3, l. 38. The adjective *coem* is rendered 'faithful'. It means 'lovable, dear', and is identical with Corn. *cuf*, Br. *cuff*, W. *cu*, all from *cupima, a derivative from the root CUP in the latin *cupio*. Fick[3], i. 536.

P. 4, line 15, *labra* is rendered 'words', but it is an ia-stem, here in the acc. *singular*, and means 'utterance'. It is the Welsh *llaferydd*. The nom. sg. occurs in the Félire at Feb. 8 (*ba um Crist a labra*), the dat. sg. in LU. 15 (*oc nuall 7 oc labra mór*).

— Line 18. *imrordus* (= im-ro-rádus) the first sg. s-preterite of *imráidim*, 'I think of', 'I commemorate' (Goth. *ga-redan*), is rendered by 'I celebrate'.

The cognate substantive *imradud* occurs p. 26, where it is rendered « to mention ».

— Line 37. The quatrain in the Félire, Jan. 1, relating to the Circumcision, begins thus :

Re sil dalach doine taided in ri remain[1], i.e. 'Before men's multitudinous seed let the preëminent King (Christ) advance'. The Royal Irish Academy actually render the first three words of the easy passage by 'With the race of Dalach".

P. 6, line 26, *amne* is rendered 'alone'. It means 'thus'.

— Line 33, '*don tarmchrutta* (!) is rendered 'of the Transfiguration'. The Academy say that "the first part of the title [*don ta*] being obscure has been omitted in the lithograph, but it is to be found in p. 107, col. 1, lines 27-33". When we look at p. 107, l. 27, we find nothing of the kind, but *coibnius na liachtan-sa in tarmchrutta*, which is quite right and means "the concordance of this lesson of the Transfiguration'. The compiler of the Description obviously supposes that *tarmchrutto* (the gen. sg. of *tarmchruthud*) is a dative. For his "*don tarmchrutta*" (which is as good Irish as τῷ μεταμορφώσεος would be good "Greek') read [*Liachtu in ta*]*rmchrutta* 'lectio τῆς transformationis'.

P. 7, *erim* [leg. *érim*] *glan* is rendered 'with pure wisdom'. It means 'a pure course', and is one of the stupid chevilles which deform neo-celtic poetry.

1. This is how the words stand in the ms. They should of course be *Ré síl dálach dóine tóided in ri remain*.

P. 9, line 2, *airecc nan aspul* is rendered 'Occupations of the apostles'. It means "Finding of the Apostles", scil. by Christ. The gen. sg. of *airecc* occurs infra p. 20 (*scela airicc na crochi*), where by good luck it is rightly rendered.

P. 13, l. 15, *roforbair in cretem cristaide* is rendered 'the Christian faith has been perfected". It means, of course, "the Christian belief has *increased*".

P. 14, l. 8, *iarfaigther* is rendered 'it shall be inquired'. It is a present and means 'it is asked'.

P. 15, antepenultimate line, *dosfil* is rendered 'there comes". It means 'there is'.

P. 16, line 7, *anfaid* is rendered 'they will stop'. It is the 3d singular and means 'he will stay'.

Line 20, *domarfasa* is rendered " I have seen ". It means 'has been shewn to me' (*do-m-arfas-sa*).

P. 21, line 3, *saigde* is rendered 'temptations' : it means 'arrows', and 'darts' and is a loan from *sagitta*.

P. 22, line 25, *Cosc* is rendered 'allaying'. It means 'correction'.

P. 23, line 9, *recles* is rendered 'church'. It means 'a cell' or a 'close' and is a loan from *reclusum*.

P. 24, last line but two, *marrath* (leg. *már-rath*) is rendered by 'great rewards'. It means 'great grace'.

P. 25, line 17, *dech* is rendered 'meet', but it is the irregular superlative of *maith* 'good' and means 'best'.

P. 26, *celltair dichill* is rendered 'Aegis'. It has nothing to do with the shield of Zeus, but literally means 'covering of protection', and is here applied, like *lúrech* (lorica) and *imchlod* (root CLU *claudere*) to a religious poem invoking the protection of angels, saints etc.

P. 27, line 2, *rogab* 'was' (G. C.[2] 922) is rendered by " assumed sovereignty ».

line 20, *as mocean* is written *as mo cean* and is actually rendered 'Above my head'. It means 'it is welcome' : *mocen* is written *mochen* in LU. 25 a. In a note at the foot of LB. p. 94, it is written *mochin* and rendered by the compiler of the Description of contents, p. 33, 'dear'.

P. 29. Here a note beginning Da chathair is in oirrher or erig in ecnai 7 in gaisced i. e. 'two cities — (Athens and Rome?) whence came wisdom and valour' is explained by "Note on the advance of the two cities — Wisdom and Valour — from the east into Eriu or into Spain".

P. 30, l. 13, *micé flann* is rendered "upon the son of Flann". It merely means 'I (mise) Flann" the name of the writer. The *c* in *mice*

here stands for *s* as it does elsewhere in the Lebar Brecc, e. g. in the Félire, Jan. 23, where 'Cebrianus' is written for Severianus.

Lines 36, 37, *oc scribend na beathad-sa tis* 'writing this Life below' is printed *oc scribend na beathad sa tír* and rendered "writing this Life in this country".

P. 31, line 12, a quatrain beginning *a riboit choitchind chraesaig* is rendered O' Riboit', [?] common slave of gluttony. It means "O common gluttonous ribald!" Compare the Breton Catholicon : Ribaut, g. c'est ribault qui va a autruy femme. l. ribaldus.

P. 32, line 10, *airecur* "is found" is actually rendered "is ennobled'.

— Line 27, *ar-oeis* 'for age' is trisected thus, *a ro eis*, and rendered 'From his great age'.

P. 33, line 8, *no-íccfad* 'that would cure' is rendered 'that will cure'. Like ignorance of the Irish tenses is displayed in the same page, line 23, where *ni anait mo beoil* is rendered "my lips *shall* not cease". and in p. 34, where *dogni* "thou doest" is rendered 'is being done', and in p. 40, line 6, where *légfus* "who shall read" is rendered 'who reads'.

P. 33, last line. Here a note giving the number of the *quatrains* in the Calendar of Oengus (365 in the body, 85 in the prologue, 141 in the epilogue, 591 in all), is actually explained as a "Summary of the number of *saints* commemorated in the Felire of Oengus Celé (*sic*) Dé".

P. 34, line 9, *aliacht lai dam ann* 'its day's lesson to me there' is rendered by "many days I spent there".

Last line, a corrupt version of the lines '*einid na tairsit óca dubthire dá glas fota* 'beware that warriors come not to the black lands of the two long streams' (see Cormac Transl. p. 69 s. v. *Ende*) is rendered sentimentally "Ene, so that the youth of thy country shall not return to their own green sod".

P. 35, line 34, *dremun* 'madnesses' is rendered "allurements".

Last line but two, *menic* 'frequent', 'often' is rendered 'incessant'.

P. 36, line 10, *doairchis* 'spared' is rendered 'gave protection to'.

— Line 5, *cech* 'every' is rendered 'very'. Probably a misprint.

P. 37, line 7, '*Maoilaide Maria*' is simply the Irish way of writing the English '*My Lady Maria*'.

— Line 9, *dobuaidredar* 'they disturbed' is rendered 'they modified'.

— Line 32, *ferr-di* 'the better' is rendered 'Good for'.

P. 38, line 2, *Anataile* is simply Anatolia (ἀνατολή) the Levant.

— Line 9, *ro-dhalbhach* is here rendered 'most deceitful', though *dalbach*, p. 35, line 2, is rendered 'dull'.

— Line 19, *bet* (leg. *bét*) is rendered 'deed'. It means 'fault', and pro-

bably comes from *besdo (β-ὀ-έσμα, βδό(σ)μος) as *úr* 'malus' from root pū, Curtius Gr. E. No. 383, as the loan word *púdar* 'harm', 'error' from the latin *putor*.

P. 39, line 4, *ada* 'a due' is rendered 'a drink'.

Line 19, *slán* 'hale' 'sound' is rendered 'compact'.

But the most elaborate of all the blunders is in p. 41. Every one knows the tradition that after the siege of Jerusalem Titus and Vespasian "said of the Jews they sold Christ for thirty pieces of silver : let us sell thirty of them for one denarius", and they did so' (See Cowper's *Apocryphal Gospels*, London, 1867, pp. 439, 445). In the lower margin of Lebar Brecc p. 266 there is the following note referring to this tradition : — ... indi impir .x. n-Iúd*aidi* .xx. dob*er*tís er pingend in [I]erusalem. Hoc tinntúd chunnartha Cr*ist* ho Iúd*us*, that is "the two emperors used to give thirty Jews for a penny, inverting the bargain as to Christ (made) by Judas". The compiler of the Contents reads and renders this easy passage thus : indi impir, deich niund fichit dobertís ér pingend, in [I]erusalem, h-oc tintúd chunnartha Christ h-o Iúdas "... the two Emperors, thirty 'niund' [unga] they used to give for a 'Pingend', in Jerusalem, in restitution of the covenant of Christ by Judas".

The incapacity to extend correctly the commonest contractions, which this passage evinces, is also exemplified in p. 12, where *cuimnech* 'mindful' is misread *cuimnemech*, and in p. 30, where *cest* (= quaestio) is actually read *cacht*, though the cognate *cestnaigther* 'quaeritur' occurs in almost every page.

As a reward for pointing out the above blunders (the list might easily be lengthened by Mr. Hennessy or any other scholar) I trust that the Royal Irish Academy will allow me to make two suggestions for their consideration. First, that in the preface to the Book of Leinster and their subsequent lithographic publications, they will mention the places in all mss. in which other copies of each piece may be found, and, secondly, that, where any piece lithographed has been already printed and translated, they will give the reference to the book, author and date. I should also like to recommend the active members of the Committee of publication and their employees to learn at least the elements of the middle Irish grammar and vocabulary. But this would perhaps be unreasonable. *Est modus in rebus.*

W.-S.

Calcutta, Christmas, 1876.

Lives of the Irish Saints, with special Festivals and the Commemorations of Holy Persons, compiled from Kalendars, Martyrologies and various sources, relating to the ancient Church of Ireland, by the Rev. John O'Hanlon, M. R. I. A. Vol. I, gr. in. 8° de CLXXXVII-624 p. Dublin, Duffy, 1876.

L'hagiographie est une des parties les plus intéressantes des études irlandaises. Elle présente à la fois de grands missionnaires comme St Columba, St Colomban et tous ces *Scoti vagantes* qu'on rencontre en si grand nombre en France et en Allemagne aux VIIIe et IXe siècles, et des saints comme St Brendan autour desquels se sont groupées de poétiques légendes, souvenirs plus d'une fois des croyances pré-chrétiennes de l'Irlande. Tous les saints d'Irlande sont d'origine populaire, c'est-à-dire que leur *sanctification*, consacrée par la « voix du peuple » est antérieure à l'époque où les papes se sont réservé la prérogative de la canonisation. Si on a eu tort de prétendre que l'Irlande payenne ait été nommée par les anciens *Insula Sacra*, on ne peut contester que plus tard elle n'ait mérité le surnom d'*Insula Sanctorum*, tant on y trouve de saints !

Dans une introduction de près de deux cents pages, M. O'H. passe en revue les sources manuscrites et imprimées de l'hagiographie irlandaise, vies anciennes des saints, martyrologes, recueils d'hymmes, de litanies, ouvrages d'histoire ecclésiastique indigènes et étrangères. L'archéologie, la topographie, de pieuses pratiques conservées jusqu'à ce jour aident aussi à localiser ou à dater des saints dont l'histoire se détache mal de la tradition.

Quelques uns de ces saints sont même l'objet de légendes qui se racontent dans le peuple irlandais. « Quelques légendes conservées dans la tradition populaire, dit M. O'H., sont d'un caractère au plus haut degré ridicule et méprisable; elles ne sont pas seulement en contradiction avec le sens commun et avec les manifestations ordinaires de la divine providence quand elle accomplit des œuvres surnaturelles par l'intermédiaire de ses saints serviteurs; elles sont aussi en désaccord avec les actes écrits de nos saints. Elles mêlent souvent les personnes, les lieux, les dates et les faits dans une confusion tellement inextricable qu'elles n'ont aucune valeur historique et ne peuvent accorder aucun secours à l'histoire. » Il s'agit là des *contes* formés autour des noms et des légendes des saints, comme il en existe un peu dans tous les pays, comme ceux de Russie qu'a recueillis Afanasiev dans un recueil spécial. Nous ne pouvons reprocher à M. O'H. de n'en avoir fait qu'un très dis-

cret usage ; mais il serait désirable que ces légendes populaires trouvassent un collecteur pour qu'on pût les comparer à celles des autres pays. M. O'H. n'a guère demandé au présent d'autres renseignements que ceux d'ordre topographique et archéologique, quand par exemple le nom d'un saint attaché à un oratoire, ou à une croix, ou à une fontaine sacrée, atteste que le saint de ce nom a vécu en cet endroit. — Le merveilleux qui se rencontre dans la vie des saints irlandais, et celui surtout qui n'a que peu ou point de caractère chrétien, a du reste un grand intérêt au point de vue mythologique. Ce sont en effet des débris des croyances pré-chrétiennes de l'Irlande attachées aux saints de l'Irlande chrétienne par la foi populaire. On a déjà étudié à ce point de vue les vies des saints irlandais [1] et cette mine réserve de précieuses découvertes.

Ce point de vue — que nous indiquons pour montrer l'importance du sujet — n'est pas et ne pouvait être celui de M. l'abbé O'H. qui a voulu faire une œuvre d'histoire ecclésiastique et nationale. On en comprendra l'importance quand on saura que ce volume ne contient que les saints de Janvier, et on en appréciera la méthode érudite aux notes et aux références qui au bas de chaque page donnent son autorité au texte.

L'intérêt de cette œuvre n'est pas confiné à l'Irlande ; il s'étend à toute l'Europe occidentale où l'on rencontre des Irlandais comme missionnaires, comme moines et comme évêques : ainsi nous trouvons dans ce volume St Chad, évêque de Londres, St Erard, missionnaire à Ratisbonne, St Finan, évêque de Lindisfarme, St Furseus, abbé de Lagny, St Dichuil, abbé de Lure, etc. L'introduction seule où M. O'H. traite des sources de l'hagiographie irlandaise est une importante contribution à la connaissance de l'histoire et de la littérature de l'ancienne Irlande. Nous souhaitons que la vie et la santé ne manquent pas à M. l'abbé O'Hanlon pour continuer cette grande entreprise, qui, achevée, mettra son nom à côté de ceux des grands érudits irlandais du XVIIe siècle, des Colgan et des O'Clery.

H. G.

John RHYS, **Lectures on Welsh Philology**. London, Trübner, 1877, petit in-8°, XII-458 pages. Prix : 10 sh. 6 d. (13 fr. 15).

Nous sommes heureux d'annoncer ce savant ouvrage de notre zélé collaborateur M. Rhys, dont les lecteurs de la *Revue celtique* ont déjà constaté tant de fois la science et la perspicacité. Dans ce volume il nous

1. J. W. Wolf, *Irische und Schottische Heiligenleben*, dans le t. I. de la *Zeitschrift für Deutsche Mythologie* (Gœttingue 1853). Ces études n'ont malheureusement pas été continuées.

donne, revues et remaniées, sept leçons faites par lui au collége d'Aberystwyth [1] en 1874. Ces leçons ont les objets suivants : 1° idées générales sur la linguistique, classification des langues celtiques; 2° consonnes galloises; 3° voyelles galloises; 4° esquisse d'une histoire du gallois; 5° histoire de l'alphabet latin chez les Gallois; 6° inscriptions oghamiques, 7° essai d'une histoire de l'alphabet oghamique. Suit un appendice divisé en trois parties : 1° étude sur les plus anciennes inscriptions chrétiennes de la Grande-Bretagne, 2° recherches sur le sens des mots *maccu*, *macoi*, *maqui*, *macwy*, 3° examen de quelques noms de métaux et d'objets métalliques en gallois. Des corrections et un ample index terminent ce beau recueil.

Des leçons comme celles dont il s'agit, étant destinées à vulgariser des faits déjà connus dans le monde savant, ont en général plutôt le mérite de l'exactitude ou de la clarté, que celui de la nouveauté. Cependant ici l'esprit original de l'auteur s'est fait jour souvent par d'intéressants aperçus, qui sont toujours instructifs quoique sur quelques points j'aie des objections à présenter. Ainsi, à la page 151, M. R. considère comme démontré que les mots gallois *cardod*, *ciwdod*, *pont*, viennent des accusatifs latins *caritatem*, *civitatem*, *pontem*, et tranche ainsi la question de savoir si une partie des noms imparisyllabiques de la troisième déclinaison du latin classique n'avait pas en latin vulgaire le même nombre de syllabes au nominatif qu'à l'accusatif. Le français du moyen âge a en général conservé la distinction du cas sujet et du cas régime : or le texte du XIe siècle du *Saint-Alexis* nous offre les nominatifs singuliers *citet* = *ciwdod*, *amfermetet*, *pietet* [2]. On trouve de même *citet* au cas sujet dans la *Chanson de Roland*, vers 917, XIIe siècle. Or ces formes remontent à une date plus ancienne que le *Saint-Alexis* et que la *Chanson de Roland*. Ainsi M. Arsène Darmesteter a signalé le nominatif singulier *locotenentes* pour *locum tenens* dans un texte thalmudique qui est au plus tard du VIIe siècle [3]. Au milieu du VIe siècle on lit le nominatif singulier *heredes* pour *heres* dans un papyrus de Ravenne [4]. Il est inutile que je renvoie aux exemples analogues que j'ai réunis dans mon traité *De la déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne*, p. 76-88; mais je puis citer ici les nominatifs gaulois *Namausatis* de l'inscription de Vaison [5], *Betarratis* et *Lixoviatis* des monnaies [6], qui en latin classique auraient été *Namausas*,

1. Aberystwyth est une petite ville du pays de Galles au comté de Cardigan.
2. Gaston Paris, *la Vie de Saint Alexis*, p. 113.
3. *Romania*, I, 95.
4. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgaerlateins*, I, 35.
5. *Beitr.*, III, 162.
6. *Revue celtique*, I, 293, 296; II, 100.

Betarras, Lixovias[1]. Donc un certain nombre de noms, qui dans le latin classique avaient au nominatif singulier une syllabe de moins qu'aux autres cas, avaient en latin vulgaire le même nombre de syllabes au nominatif singulier qu'aux autres cas, et il y aurait sur ce point entre le latin vulgaire et le gaulois un certain accord. Le gallois *ciwdod*, comme le moyen breton *queudet* et comme le nominatif singulier vieux français *citet*, vient du nominatif bas-latin *civitatis* ou *civetate* : on ne doit pas le rattacher à un accusatif.

M. Rhys prétend aussi, p. 152, que quelques mots gallois d'origine celtique sont des accusatifs : il les compare à des accusatifs irlandais. Mais est-il bien certain que *breuan* « meule de moulin » ne soit pas un dérivé de *breou*, conservé en breton, et que le vocabulaire cornique nous offre sous la forme *breo* (*Gr. C.*², p. 1080) ? Mon opinion sur ce point est celle de la *Gr. C.*², p. 822-823. Ainsi dans le gallois *breuan*, c'est *breu-* qui représente l'irlandais *brôo*, acc. *brôinn-n* : *an* est un suffixe. Quant aux mots gallois *ewin* « ongle » et *mis* « mois », dont les équivalents irlandais sont des thèmes consonantiques, ils paraissent être des thèmes en *i* puisqu'ils font leur pluriel en *oedd* : *ewinoedd*, *misoedd* ; c'est une doctrine personnelle à M. Rhys (*Rev. celt.*, II, 129), et elle me paraît très-vraisemblable : *ewin* = **anvinis*, *mis* = **mîsis* sont des nominatifs.

Il me semble bien difficile d'admettre (p. 371) que l'irlandais *cruimther* « prêtre »[2], vienne du latin *præbitor*. *Præbitor* appartient à la langue de Cicéron (*De officiis*, XV, 53), mais n'a jamais signifié « prêtre », même dans le passage d'Evrard de Béthune (XIIIe siècle), auquel M. R. renvoie, p. 371. La variante *crubthir* que cite M. R. nous autorise à admettre que *cruimther* est la forme irlandaise du latin *presbyter*, et à ajouter ce mot aux quelques exemples connus de *c* irlandais tenant lieu du *p* latin dans des mots d'emprunt, exemples si anciens suivant l'observation de M. Windisch, *Beitr.*, t. VIII, p. 17.

Le point principal de désaccord entre M. R. et moi porte sur la question de savoir si les inscriptions oghamiques du pays de Galles sont d'origine galloise comme M. R. le soutient, ou si elles sont d'origine irlandaise comme on l'a cru généralement jusqu'ici et comme je l'admets encore. La domination irlandaise dans le pays de Galles et dans certaines contrées voisines, à l'époque dont datent les inscriptions oghamiques de la Grande-Bretagne, n'est pas une invention des linguistes : elle est attestée par un des rares textes que nous possédons sur l'histoire de la Grande-

1. Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 598.
2. Whitley Stokes, *Three Irish Glossaries*, p. 9.

Bretagne au ve siècle de notre ère. Ce texte est un passage du Glossaire de Cormac[1]. On y voit qu'à l'époque de la mission de saint Patrice, mort en 460, et même un certain temps après saint Patrice, les Gaidals ou Scots, c'est-à-dire les Irlandais, avaient une grande puissance sur les Bretons, que cette puissance s'étendait bien au sud de l'Ecosse, puisque les Gaidals possédaient Glastenbury sur le canal de Bristol, dans le comté de Somerset[2]. Rien donc d'étrange à ce qu'on leur attribue les inscriptions oghamiques du pays de Galles. On sait que le caractère phonétique le plus curieux de ces inscriptions est le maintien du *qu* là où le gaulois, le gallois, le breton et la langue des Pictes[3] s'accordent pour lui substituer le *p*. Or M. Hubner a établi qu'une des inscriptions oghamiques, où ce *qu* caractéristique est maintenu, date du VIIe ou du VIIIe siècle ; c'est le n° 108 de son recueil[4], le n° 68 de M. Rhys ; d'autres *qu* = *p* datent du VIe ou du VIIe siècle ; ils se trouvent dans les n°s 24 et 88 de M. Hübner, qui correspondent aux n°s 81 et 51 de M. Rhys. Comment concilier ces dates avec ce fait incontestable que les Bretons, émigrés en Gaule de 450 à 550 environ, y ont porté le *p* = *qu* ?

On sait qu'une expédition de Riothime, roi des Bretons en Gaule, date de 468 ; une émigration des Bretons de l'île sur le continent en 513 est notée par plusieurs chroniques[5] ; enfin Procope, mort vers 565, men-

1. Whitley Stokes, *Three Irish Glossaries*, p. 29-30, traduit dans la préface, p. XLVIII-XLIX. Je crois que dans cette dernière traduction M. W. St. aurait dû rendre par *Great Britain* et non par *Scotland* l'irlandais *Alba*, thème *alban-*, identique, suivant moi, au greco-latin *Albion* dont le sens ancien n'était pas le sens moderne.

2. Au temps de Bède, première moitié du VIIIe siècle, la puissance des Scots ou Irlandais en Grande-Bretagne avait pour limite la Clyde qui est encore aujourd'hui la limite du gaëlique. Bède, *Historia ecclesiastica*, l. I, c. XII, dans Migne, *Patrologia latina*, t. 95, col. 38-39 ; cf. *Revue celtique*, t. II, p. 181.

3. *In loco qui sermone Pictonum* Pean-fahel... *dicitur*. Bède, *Historia ecclesiastica*, l. I, c. 12, ap. Migne, *Patrologia latina*, t. 95, col. 40. Cf. Stokes dans les *Beitr.*, t. V, p. 306. L'inscription au sujet de laquelle M. Stokes cite ce mot curieux, forme le n° 212 de Hübner et est restée en dehors du recueil de M. Rhys). *Pean-fahel* était l'extrémité occidentale du *vallum* construit par les Romains pour séparer la partie méridionale de la Grande-Bretagne, conquise par eux, de la partie septentrionale restée indépendante. *Pean fahel* serait en breton moderne *pen-gwal* « bout de la palissade » : *gwal* qui manque dans le *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidec, se trouve dans le *Dictionnaire* de Grégoire de Rostrenen, 1re édition, p. 781, col. 2. Bède qui nous a transmis le mot *picte*, naquit en 675 et mourut en 735. L'équivalent du picte *pean*, dans les inscriptions chrétiennes de la Grande-Bretagne que nous croyons irlandaises et que M. Rhys croit celtiques, est *quena* au n° 3 de M. Hübner, 94 de M. Rhys, *quen* au n° 91 de M. Hübner, 49 de M. Rhys. Ces deux numéros datent du VIe ou du VIIe siècle : ils sont par conséquent antérieurs à Bède. Mais le *qu* égal au *p* du picte *pean* se trouve dans le *maqui* oghamique de l'inscription n° 108 de M. Hübner, 68 de M. Rhys qui, datant du VIIe ou du VIIIe siècle, paraît contemporaine de Bède et par conséquent du *pean* picte.

4. *Inscriptiones Britanniae christianae*, p. XXI. Cf. Rhys, p. 403.

5. De Courson, *Histoire des peuples bretons*, t. I, p. 219, 220, 241. *Cart. de Redon*, p. IX.

tionne l'émigration continue des Bretons de l'île sur le continent comme un fait contemporain de l'époque où il tenait la plume :

Βριττίαν δὲ τήν νῆσον ἔθνη πολυανθρωπότατα ἔχουσι... Ἀγγίλοι τε καὶ Φρίσσονες καὶ οἱ τῇ νήσῳ ὁμώνυμοι Βρίττωνες. τοσαύτη δὲ ἡ τῶνδε τῶν ἐθνῶν πολυανθρωπία φαίνεται οὖσα ὥστε ἀνὰ πᾶν ἔτος κατὰ πολλοὺς ἐνθένδε μεταναστάμενοι ξὺν γυναιξὶ καὶ παισὶν ἐς Φράγκους χωροῦσιν [1].

Ainsi entre les années 450 et 550, les Bretons venus de l'île en Gaule, y ont apporté le $p = qu$; et le $qu = p$ existait dans l'île au VIIe siècle : évidemment, il y existait par l'action d'une race étrangère à la race émigrée sur le continent : c'est d'autant plus clair qu'avant l'entrée de cette race étrangère dans l'île, le $qu = p$ y était inconnu. La première apparition des Scots dans l'histoire de la Grande-Bretagne date de 368 et leur grande puissance paraît avoir commencé en l'an 410, où cette île fut abandonnée par les Romains [2] : or les plus anciennes inscriptions oghamiques de la Grande-Bretagne se placent entre l'année 450 et l'année 600 : parmi elles se trouve le n° 106 de M. Hübner qui est le n° 70 de M. Rhys, avec $qu = p$: la date de ce monument, comme celle des monuments analogues un peu plus récents, concorde parfaitement avec ce que l'histoire nous apprend de l'époque à laquelle appartient la domination irlandaise dans la région occidentale de la Grande-Bretagne, il n'y a historiquement aucune nécessité d'attribuer aux Gallois ces monuments que la linguistique leur refuse [3].

Malgré ce désaccord je ne puis que recommander vivement le travail de M. Rhys sur les inscriptions chrétiennes de la Grande-Bretagne (p. 379-415). Trois de ces inscriptions sont restées inconnues à M. Hübner : ce sont les n°s 50 (p. 398), 77 et 78 (p. 408) : enfin, l'étude linguistique qui manque complétement dans le volume mis au jour par le savant allemand, fait du travail de M. Rhys le complément nécessaire de celui qui a été publié à Berlin. Nous conseillons à M. Rhys de donner dans sa prochaine édition une concordance de ses numéros avec ceux de M. Hübner dont la publication conservera toujours au point de vue paléographique la supériorité et au livre duquel il sera nécessaire de se reporter toutes les fois qu'on voudra discuter une date. Au sujet de la forme *jacit* pour *jacet*, si fréquente en Grande-Bretagne (p. 384), il pourra aussi faire observer qu'on lit *jacit* dans deux inscriptions chré-

1. Procope, *De bello Gothico*, IV, 20, ap. D. Bouquet, t. II, p. 42.
2. Th. Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon*, 3e édit., p. 441, 451.
3. Les deux inscriptions chrétiennes où paraissent des noms de peuples bretons : *Ordous* = *Ordovix* (115 de Hübner, 28 de Rhys), *Venedotis* (135 de Hübner, 14 de Rhys) ne contiennent pas de caractères oghamiques.

tiennes de Rome, l'une de 396 [1], l'autre de 530 [2] et dans des inscriptions chrétiennes de la Gaule [3].

Dans la notice sur les métaux (p. 420), nous sommes étonnés que le savant auteur n'ait pas cité l'ancien nom irlandais de l'argent *cîm* conservé par le glossaire de Cormac [4].

J'espère que ces critiques multipliées seront considérées comme une preuve du haut intérêt que présente à mes yeux l'ouvrage du savant professeur gallois.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Middle Breton Hours edited with a translation and glossarial index by Whitley STOKES. 1 vol. in-8° de 102 pages. Calcutta, 1876. Se vend à Paris, chez Vieweg, librairie Franck, 76, rue Richelieu.

Dans ce volume sont réunis : les passages bretons contenus dans un livre d'heures imprimé en 1524 et qui appartient à M. Pol de Coucy, des extraits bretons : 1° du missel de Léon, 1526, 2° du catéchisme de Gilles de Kerampuil, curé de Cleden-Poher (Finistère), 1576.

Les savants linguistes qui ont fait conquérir aux études celtiques la place qu'elles occupent aujourd'hui dans la grammaire comparée des langues indo-européennes, ont jusqu'ici un peu négligé le breton continental, et ont donné pour diverses raisons la préférence à l'irlandais et au gallois. C'est donc une bonne fortune pour nous que de voir ce dialecte étudié par l'homme qui aujourd'hui connaît le mieux le vocabulaire des langues néo-celtiques. En comparant avec le *Dictionnaire* si estimable de dom Lepelletier (1752) le glossaire par lequel M. W. St. a terminé l'ouvrage que nous annonçons, on verra quel progrès la science a fait depuis un siècle. Nous signalerons principalement les articles consacrés à chaque lettre : dans ces articles les lois principales de la phonétique bretonne sont déterminées avec autant de science que de précision : en prenant pour base de son exposition la prononciation actuelle, tandis que Zeuss a pris pour point de départ les lettres celtiques primitives, l'auteur jette une lumière nouvelle sur un sujet aussi mal connu que peu étudié par la plupart de ceux qui en parlent.

Sur le système suivi dans l'ensemble de ce travail je n'ai qu'un regret à exprimer. Pour un certain nombre de lecteurs il faudrait peut-être quelques développements de plus. Prenons comme exemple l'*a* breton.

1. Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. I, p. 189, n° 435.
2. *Ibid.*, p. 227, n° 533.
3. Le Blant, t. I, p. 342, n° 235 ; p. 489, n° 353 ; p. 485, n° 359 ; t. II, p. 92, n° 422*a*.
4. Whitley Stokes, *Three Irish Glossaries*, p. XLVII, 12.

M. W. St. cite quelques mots dans lesquels cet *a* est primitif. Le premier est *bran* « corbeau » ; il aurait été à propos de renvoyer à la *Gr. C.*², p. 53-54, où ce mot néo-celtique, à la fois breton et irlandais, est rapproché du vieux slave *vranu* et du lituanien *varnas* (cf. Fick³, II, 770). Vient ensuite *dazrou* « larmes » : si on ne rappelle pas la vieille forme *dacr* des gloses de l'Eutychius d'Oxford (*Gr. C.*², p. 1054) on ne peut comprendre le rapprochement de *dazrou* avec le grec δάκρυ et avec le v.-h. allemand *zahar* (*Gr. C.*², p. 37, 149. Cf. Curtius, *Gr. Et.*, 4ᵉ éd., p. 133). Même observation pour le mot *hat* « semence » : il faut savoir que l'*h* initial tient lieu d'un *s* primitif et rapprocher le latin *satus*, le v.-h. allemand *samo*, autrement on ne comprend pas pourquoi M. W. St. dit que dans *had* l'*a* est primitif, etc. Tout ceci nous fait sortir de l'horizon de Lepelletier, 1752, horizon étroit quand le savant bénédictin se borne à étudier les dialectes néo-celtiques contemporains, horizon imaginaire quand il se lance dans des étymologies hébraïques.

La science de M. W. St. est trop connue des lecteurs de la *Revue*, pour qu'il soit utile de leur faire l'éloge de son travail : il sera plus profitable de leur soumettre quelques critiques. Ainsi je ne considère pas comme prouvé que l'*a* de *ganet* « né » soit primitif. La racine GAN s'écrit avec un *a* en sanscrit, mais elle a perdu son *a* et l'a changé en *e* dans la plupart des mots qu'elle a fournis aux langues de l'Europe, l'armoricain *ganet*, le gallois *ganedig*, l'un de *genel*, l'autre de *genu*, d'une racine GEN qui se trouve en ancien irlandais (Curtius⁴, p. 174) et en gaulois peuvent être difficilement séparés du grec γενητός et du latin *genitus* : *e* celtique est devenu *a* devant *n* dans ce participe comme dans le breton *cant* « cent », en irlandais *cêt* = *cent*, comparez le latin *centum* (*Gr. C.*², p. 321) ; comme dans le breton *tan* « feu », en vieil irlandais *tened-* (*Gr. C.*², p. 87, 256, 790), etc.

Il est suivant moi peu admissible que l'armoricain *bez* « tombe » = *bed* soit le même mot que le gothique *badi* « lit. » *Bez* provient de la racine BHADH, qui a donné le grec βαθύς « profond », le latin *fodio*, *fossa* = *bhadh-ta*, le breton *beuzi* « submerger » = *bâdi-mon*, etc. Quant au gothique *badi* « lit », nom de l'espèce de botte de paille ou de foin sur laquelle couchaient les ancêtres des Allemands, il paraît venir de la racine BHANDH « lier. »

Le vieux gallois *betid* « baptême » = *batia*, qui est constaté dès le VIIIᵉ ou le IXᵉ siècle et d'où vient le breton armoricain actuel *badez*, n'est pas un mot d'origine celtique, comme l'ont supposé MM. Stokes et Windisch : il vient simplement du bas-latin **batisare*, **batiare*, d'où le français batesme, batisier, XIᵉ siècle (G. Paris, *La vie de Saint Alexis*, p. 140).

bateier, XIIe siècle (Fr. Michel, *Chronique des ducs de Normandie*, t. III, p. 774) : la racine BHAT que propose M. Stokes est imaginaire, et, quant au rapprochement que M. Windisch tente avec le gallois *bodi*, aujourd'hui *boddi* « submerger », il ne peut être accepté puisque les dentales ne sont pas les mêmes, que *badez* exige après l'*a* un *t* primitif, que *boddi* veut après l'*o* un *d* primitif.

Nous relèverons pour finir une faute d'impression que M. W. St. a empruntée à l'édition, si utile d'ailleurs, du *Catholicon*, donnée par M. Le Men. Au lieu de *bron* « moulin », il faut lire *brou*, comme le prouvent 1° la forme moderne *breou*, *breo* (Legonidec, Grégoire de Rostrenen, Lepelletier), 2° le composé *breu-lim*, *breo-lim* « meule à aiguiser » ; 3° l'orthographe du vocabulaire cornique où on lit *brou* (*Gr. C.*², p. 1080).

La traduction, généralement excellente, ne contient qu'un tout petit nombre d'erreurs qu'il est inutile de relever ici. J'ai insisté sur le glossaire que je voudrais voir servir de modèle à tous les savants qui à l'avenir publieront des textes bretons.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Ueberlieferung und Sprache der Chanson du Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople : Eine kritische Untersuchung von Dr Eduard KOSCHWITZ (Heilbronn am Neckar, 1876). — Prix : 4 fr.

This little book consists of two chapters, the second of which is devoted to peculiarities of the language of the chanson : it takes up by far the greater part of the space the author has allowed himself. The other which forms an introduction to it deals very briefly with the different versions and the classification of the manuscripts. It is with the quotations from the Welsh translation in this chapter that we are here concerned. At the end of the Welsh version of the legend which is contained in the Red Book of Hergest in the library of Jesus College, Oxford, we read : « Thus far the story which Reinallt, king of the Isles, commanded a good scholar to translate from Romance into Latin » — the *Reinallt* here mentioned must be the same person who is better known as *Ronald*. But we have no information as to who translated it into Welsh : as we find it, it is in Mediaeval Welsh prose and the language is in many respects philologically interesting, though seldom difficult, and Dr Koschwitz shows that he correctly understands it as far as he deals with it ; but his mention, p. 4, of *llythu* in preference to *llethu* is unwarranted, the word in the text and the word required being *llethu*, the meaning of which is much stronger than Pughe has led him

to believe; — *llethu* may be rendered to weigh down, oppress, overpower, crush. But though Dr Koschwitz appears to understand the Welsh version, he cannot be congratulated on the correctness of his printed extracts, for they contain many inaccuracies due apparently in most instances to the printer. Among the worst may be mentioned the following: *wyr* for *wybyr*, p. 8; *odiavc* for *odidavc* and *edrych* for *adrych*, i. e. *a drych*, p. 9; *ar byrder* for *ar vyrder* and *nessur* for *uessur* p. 10; *yevrart* for *evrart* i. e. *Ebrard* (*y* is the Welsh preposition) p. 12; *aphadwy tynnei* for *aphadu y tynnei*, i. e. *a pha du y tynnei*, p. 14; *yny bvyf* for *yny vvyf*, i. e. *yn y vwyf*, and *aruodunt* for *arnadunt*, p. 16. It is right to say that I have not been able to collate the extracts with the original manuscript at Jesus College; so I have used a copy made by me some years ago for prof. C. Hofmann of Munich, who has it in print though not yet published as far as I know: the copy has been collated with the original since by my friend Mr. Llywarch Reynolds of Merthyr Tydvil, and lastly I have examined his corrections with the aid of the original manuscript. So I am inclined to think that my copy as it now stands is tolerably correct.

John Rhys.

Rhyl, Feb. 3, 1877.

The Aryan Origin of the Gaelic Race and Language, by the very Rev. Ulick J. Bourke, M. R. I. A., etc., 2d éd. viii-512 p. petit in-8°. London, Longmans, 1876. — Prix : 9 fr. 50.

Nous avons déjà eu occasion de signaler les efforts d'un des plus fermes champions de la langue irlandaise en Irlande, M. l'abbé Ulick J. Bourke, directeur du petit séminaire de Tuam (cf. t. II, p. 148). Le peuple irlandais désapprend tous les jours sa vieille langue, et M. B., dans ce nouveau livre, nous révèle les plus tristes et les plus étranges exemples du complet dédain de ce qui est le symbole le plus vivant de la nationalité. En ce qui concerne la grande région occidentale traditionnellement appelée le Connaught et qui a été de tout temps le centre de la langue et de la nationalité irlandaise, deux comtés seulement, ceux de Mayo et de Galway ne sont pas entièrement envahis par la langue anglaise; l'irlandais y est parlé par les neuf dixièmes de la population rurale; mais là encore la classe moyenne ne le parle plus, quand elle le parlait il y a trente ans. Les gens du peuple qui parlent irlandais entre eux affectent de ne pas le comprendre quand ils sont interpellés par quelqu'un qui n'est pas de leur condition, même quand c'est un prêtre patriote comme M. B. : « Oh! I know how to speak English, your

Reverence; I am not so ignorant as you seem to think me to be. » Telle est la réponse que s'est attirée un jour M. B. (p. 73).

C'est pour combattre ces tendances et ce dédain de la langue irlandaise, qui de la classe moyenne gagne le peuple, que M. B. a écrit ce livre sur l'origine aryenne de la langue irlandaise. Comme on voit par le titre, il n'y a là rien de nouveau pour les savants du continent : cet ouvrage est destiné à inspirer aux Irlandais l'estime de leur langue et de leurs traditions nationales : il montre l'origine aryenne de l'irlandais, sa parenté avec le sanscrit et les autres langues indo-européennes, son importance philologique, la richesse et l'ancienneté de sa littérature, etc. Par la chaleur communicative de son style, il est propre à réveiller le patriotisme des tièdes, surtout dans le clergé catholique qui seul peut quelque chose pour conserver la langue irlandaise. — Nous ne partageons pas l'opinion de M. B. sur plusieurs points et notamment sur des questions où l'enthousiasme de l'écrivain irlandais se donne souvent libre carrière, notamment le caractère indigène de l'entre-lacs et l'origine payenne des Tours Rondes; mais la place ne nous permet pas de discuter ici ces questions.

H. G.

Anciens évêchés de Bretagne, histoire et monuments, par J. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy. 1855-1864, 4 volumes in-8°.

On annonce le prochain achèvement de cette savante publication qui n'est pas assez connue des celtistes. Je sais trop mal l'histoire de Bretagne pour discuter les doctrines historiques des auteurs, mais je suis étonné de n'avoir jamais vu citer par les linguistes les nombreuses chartes que cet ouvrage contient. Pour l'étude du breton armoricain antérieur à sainte Nonne, on s'est jusqu'à présent contenté de D. Morice et du *Cartulaire de Redon*. On ignore qu'il y a dans l'ouvrage de MM. G. de B. et A. de B. environ mille chartes publiées d'après des originaux du XIIe au XVe siècle et généralement d'une façon beaucoup plus exacte que ne l'avaient fait soit l'auteur de l'*Histoire de Bretagne*, soit le laborieux éditeur du *Cartulaire de Redon*. Je signalerai surtout comme d'une importance fondamentale les 398 chartes de l'abbaye de Beauport, analysées en petit nombre, publiées *in extenso* pour la plupart, d'après les originaux des archives des Côtes-du-Nord. J'ai pu les collationner à la préfecture de Saint-Brieuc lors de la mission en Bretagne que j'ai eue du ministre de l'instruction publique en 1872, et j'ai trouvé très-peu de corrections à inscrire sur les marges de mon exemplaire.

Entre autres faits intéressants je citerai *kaier*, forme du moderne *ker* dans des chartes de 1202 et 1244 (t. IV, p. 17, 1161), l'adjectif *banazlec*

(aujourd'hui *balanek*) en 1230 (p. 88), le surnom de « le *kadre* » (aujourd'hui *kaer*) « beau » en 1231 (p. 91), le substantif *coit* (aujourd'hui *koat*) « bois » en 1245 et en 1247 (p. 120, 128). On disait déjà *nevez* en 1248, au lieu de *novid*, en gaulois *novios* « nouveau » (p. 129), *coz* « vieux » en 1259 (p. 153), *baelec* « prêtre » en 1160 (p. 147), *coffec* « ventru » en 1263 (p. 165), *marec* « cavalier » en 1264 (p. 169).

Comme exemple des quelques fautes d'impression que j'ai remarquées je signalerai, p. 114, dans une charte de 1242, *Pol-bleiz* « trou de loup » qui a été imprimé *Polbreiz* avec un *r* au lieu d'*l*. Mais les auteurs ont eu la sagesse de conserver le *k* barré de *kanec*, aujourd'hui *kreac'h* « montée » (p. 185). J'ai vu d'autres écrivains traduire ce *k* barré par *ker* parce que tel est l'usage moderne ; comparez à *kanec* le *kanouenn* (aujourd'hui *kraouenn*) « noix, » du *Catholicon*.

L'étude de documents comme ceux qu'ont publiés MM. G. de B. et A. de B. peut faire faire de grands progrès à l'histoire du breton armoricain.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LUCKE. **Grammaire des dialectes celtiques** dans ses rapports avec la langue française, in-4°, 21 p., dans le Jahresbericht du Gymnase de Schleswig pour Pâques 1876. — Ce travail malgré son titre ne concerne guère que le breton de France et le gallois. L'auteur dit qu'il a été forcé de retrancher une partie faute de place. En effet, après avoir parlé de la phonétique, de l'article, du nom, du nom de nombre, du pronom et de l'adjectif, il s'arrête au moment d'entamer le verbe. On doit louer M. L. d'avoir réussi à écrire dans un français aussi pur, de donner à ses lecteurs des notions généralement aussi exactes avec autant de brièveté et de clarté. Mais il y a peu de choses nouvelles dans ce travail, sauf des doctrines hazardées qui tiennent à ce que l'auteur n'a pas de son sujet une connaissance suffisamment approfondie. Par exemple : l'adjectif breton ne s'accorde pas avec le nom auquel il se rapporte, le même phénomène se produit en anglais. M. L. en conclut que la grammaire anglaise a subi une influence celtique : il a négligé de s'enquérir si la suppression des désinences casuelles appartenait dans les langues celtiques à la période celtique proprement dite ou à la période néo-celtique. Une dissertation bien étudiée sur un point de grammaire déterminé aurait été plus profitable à la science qu'une accumulation d'observations superficielles.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Nous avons en outre reçu les publications suivantes :

W.-H. PATTERSON. **On some ancient sepulchral Slabs in the Counties of Down, Antrim and Donegal**, 4 p. in-8° avec 2 pl. Dublin, 1876. Résumé d'une communication faite à l'Académie d'Irlande par M. P. Les dalles funéraires dont elle traite sont remarquables par des croix gravées en creux et diversement ornées.

P. Levot. **Daoulas et son abbaye,** 78 p. in-8°, 1 pl. Brest, Lefournier, 1876. Monographie détaillée d'une des importantes abbayes de l'ancienne Bretagne.

Th. Kerslake. **A primæval British Metropolis, with some notes on the ancient Topography of the South-Western Peninsula of Britain,** 108 p. in-8°. Bristol, Kerslake, 1877. Le manque de compétence nous interdit d'apprécier ce travail, nous nous bornons à le recommander aux savants qui s'occupent de la géographie de la Grande-Bretagne dans les premiers temps de l'introduction du christianisme.

Congrès archéologique de France, xlij^e^ session; séances générales tenues à Châlons-sur-Marne en 1875, par la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments, in-8° de xlviij-502 p. Tours et Paris, 1876. — Ce volume ne contient qu'un article rentrant dans notre cadre; c'est (p. 86-116) le mémoire de M. Morel sur les fouilles du cimetière gaulois de Somme-Bionne (Marne) (Gaulois sur son char et objets étrusques). — Nous lisons à la p. 20 l'étrange note que voici : « M. Lebeuf, ancien habitant du département, envoie d'Avranches une caisse d'objets antiques recueillis dans la Marne : une brique trouvée au Mont-Aimé, portant l'inscription TAPRONIA, *et divers autres objets Gaulois avec des inscriptions en caractères inconnus,* etc. »

Que penser de cette assertion ? Si elle est exacte, les directeurs de la Société française doivent à la science ces « inscriptions en caractères inconnus. » Ce sont des inscriptions d'abord dédaignées qui nous transmettent les rares débris du gaulois. Il serait à désirer que M. Palustre, directeur de la Société française d'archéologie, voulût bien étudier cette question.

Nous sommes forcés d'ajourner au prochain numéro le compte-rendu des ouvrages suivants :

Les premiers habitants de l'Europe d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique, par M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut, in-8° de x-350 p. Paris, Dumoulin. — Le nom de l'auteur suffit du reste à recommander ce livre à nos lecteurs.

Bonifacius, der Apostel der Deutschen und die Romanisirung von Mitteleuropa von A. Werner, in-8° de 466 p. Leipzig, Weigel.

The Language and Literature of the Scottish Highlands, by J.-B. Blackie, in-8° de xi-331 p. Edinburgh, Edmonston and Douglas.

Wald und Feldkulte. Zweiter Theil, von W. Mannhardt, in-8° de xl-359 p. Berlin, Borntræger. — Tome II de l'ouvrage précédemment annoncé p. 120.

Three Middle-Irish Homilies or the lives of Saints Patrick, Brigit and Columba. Edited by Whitley Stokes, in-8° de xii-140 p. Calcutta.

Ueber Druidismus in Norikum, von Franz Ferk, in-8° de 50 p. Graz, Leuschner und Lubensky.

Der Rhein und der Strom der Kultur in Kelten-und-Rœmerzeit, von Dr C. Mehlis, in-8° de 44 p. Berlin, Carl Habel.

Fouilles faites à Carnac (Morbihan) par James Miln, 253 p. in-4° avec planches et gravures. Paris, Claye, 1877.

THE CONGRESS OF THE BRITISH ARCHÆOLOGICAL ASSOCIATION IN CORNWALL (1876).

Last year the British Archæological Association held its congress in a region especially interesting to Celtic students i. e. the Cornwall (Cornouaille) of England. For many ages after the landing of the Saxons the British Celts kept their independence not merely in Wales, but in the extreme promontory of the far West which the Romans called Dumnonium » but they designated as "Kernou". Although the warrior Æthelstan or Athelstan, king of the Saxons, did ultimately (but long after the union of all England under king Egbert), conquer the Cornish people (till then an independent nation under their native kings), yet there was a kind of independence of Cornwall until William the Conqueror overcame Condorus, the last of the Cornu-British princes, and gave the earldom of Cornwall to Robert earl of Moreton. Still though, eight hundred years have passed since the Norman Conquest, Cornwall is only partially and in certain senses a mere county of England. During the middle ages it seems often to have been recognised as a subject state distinct from England, but annexed to the crown like a lesser Wales or Ireland. Even as late as the reign of Richard the Third i. e. the end of the XV century, deeds speak of "*Anglia et Cornubia*" as of two distinct and adjacent countries, and in the seventeenth century an old geographer speaks of the River Tamar as the western border of England, "beyond which is Cornwall". During all the Middle Ages it would seem that the prevailing speech of the county was not English, nor any dialect of Anglo Saxon, but the "Old Cornish" a Celtic speech more nearly allied to Breton than to Welsh, in fact the Breton sailors who came to the Cornish sea ports could make themselves understood and *vice versâ*. The language by degrees, after the Reformation had introduced the English service books, died out, and Dolly Pentreath was buried at S. Paul (S. Pol-de-Leon?) near Penzance in 1778 where a granite tomb has been reared to her memory and that of the dead Cornish language by Prince Lucien Bonaparte. The old Celtic tongue of Kernou is not quite so dead as is commonly supposed. A very interesting paper was read before the Philological Society of London in February 1876 on "Traditional Relics of the Cornish Language in Mounts Bay" in 1875 where is shown how not only the numerals, but even two or three sentences were remembered by some of the old people. Speaking generally, although the Cornishmen now use English as a vernacular, yet not merely is that language spoken with a foreign i. e. a non-Teutonic accent, in other words syllabically, with the accent on the ultimate or penultimate syllable of the sentence in a sort of musical cadence, but also a considerable number of true Cornu-British Celtic words, possibly about 200, are still imbedded in common speech, which words not merely are not to be found in an English dictionary, but actually do not spring from Anglo-Saxon or Teutonic roots; they are bonâ fide Celtic words mixed up with English.

The people may still be considered, though a very mixed race, yet one in which the Cornu-British, or Celtic element predominates. Especially is this true of the mining districts and hilly table-lands of the interior. The population of the

towns (though not perhaps to the extent it might be supposed in this "age of railways"), is no doubt partially Anglo Saxon, while on the seaports and west coast tradition points to a Danish (i. e. "the Red haired Danes"), a Spanish (around the Land's End) and perhaps Jewish or Phenician intermixture. Cornwall is full of legends of Jews settling there. Whether this be true or not it is difficult to say, but the story must have had some origin. Possibly the Phœnicians may have been the people designated by the term "Jew" in the Middle Ages, as a sort of generic term for Asiatic. A very curious but fanciful paper on the subject of Jews in Cornwall was read by Dr Margaliouth before the Congress at Bodmin. A good deal has been written on this subject by Prof. Max Müller in his "Chips of a German Workshop" vol. III.

The Congress opened under good auspices. The Duke of Cornwall i. e. the Prince of Wales (for the Duchy of Cornwall belongs to the heir apparent of England) was Patron, the Earl of Mount Edgecumbe was President. The proceedings opened with a Dejeuner given by the Earl at his chateau of Cothele, on the banks of the Tamar and followed at Bodmin by a very able and learned address by the President on Cornish Antiquities. The proceedings lasted 10 days. Among the places visited were Tintagel (the legendary scene of Arthur's Round Table), Camelford, Launceston and Restormel (the two great castles of the Earls of Cornwall), Lostwithiel, S. Neots Church (one of the best specimens of a mediæval church in England, almost untouched by iconoclasm), Truro (the real capital) Falmouth, Pendennis Castle (about which an entire volume has just been printed), Penzance, Boscawen, Uncircle, the Land's End (where a paper was read by Rev. W. S. Lach Szyrma), Buryan Church (the old "royal peculiar"), the Cave dwellings at Trewoofe, Bolleit circles, Chun Castle, S. Just (with its famous Plan-an-Guâre for miracle plays), Chapel Uny, S. Michaels Mount (where papers were read on the general and military history), the Chysauster bee hive huts, the Mên Scryfa, the Men-an-tol, the Lanyon Quoit, Madron Church and Sancred, etc., etc. Several very valuable papers were read at Bodmin and Penzance. On the whole this Congress of 1876 was considered as one of the most important the British Archæological Association has yet held.

PÉRIODIQUES.

Revue de Bretagne et de Vendée, 4e série, t. X, 5e livraison (nov. 1876). Le volume imprimé de la Bibliothèque nationale, coté Y 6183, d'après lequel M. de la Villemarqué a donné son édition du *Grand Mystère de Jésus*, contient aussi trois autres poèmes bretons du XVIe siècle. Encouragé par le favorable accueil que la publication du *Grand Mystère* a reçue des celtistes, notamment de M. Whitley Stokes qui lui a consacré dans le t. V des *Beitr.*, p. 213 et suiv., 21 pages de compte-rendu, et qui l'a souvent cité dans ses *Mittelbretonnisch-unregelmæssige Verba* (*ibid.*, p. 306), et de M. Ebel qui a fait dans son édition de la *Gr. C.* un fréquent usage du *Grand Mystère de Jésus*, M. de la V. a commencé dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* la réimpression de trois poèmes

qui restaient inaccessibles à la plupart des celtistes dans le rarissime et probablement unique volume Y 6183. Il vient de faire paraître la pièce intitulée : *Tremenvan an ytron guerches Maria :* Trépas de Madame la vierge Marie.

L'intérêt principal de ce document consiste en ce qu'il nous fait connaître divers faits grammaticaux non signalés jusqu'ici. Ainsi la *Gr. C*^{2}., p. 133, nous apprend que dans le breton *glat* « pays, bien, seigneurie », le *g* initial tient lieu d'un *v* primitif, qui a été plus tard prononcé *gu :* comparez *gulat* (*imperium*), dans le *Juvencus* de Cambridge, IXe siècle, et VLATOS dans la légende d'une monnaie celtique bien connue. Il est intéressant de trouver dans le *Tremenvan* le même mot écrit *gloat* = *golat*, avec une métathèse de l'*o* = *u* qu'on rencontre encore aujourd'hui dans *gloan* « laine », écrit *gulan* dans les gloses d'Oxford, et qui suppose un primitif *vlanâ* ou *vlanâ*.

Nous pouvons signaler aussi comme curieux un passage où le prétérit *guere* « je fis », aujourd'hui *eure*, est employé comme auxiliaire : *Denunciaff pur a guere*, « il annonça » (strophe 46, cf. *Gr. C*^{2}, p. 594; *Beitr.*, t. V, p. 354).

La forme *roeantelez* (strophe 57) du breton moderne *rouantelez* « royaume », peut donner lieu à un rapprochement instructif avec le *roantelaez* du *Grand Mystère*, p. 141 *a* (cf. *Gr. C*^{2}, p. 847). La première syllabe de *roeantelez* a gardé la diphthongue *oe* = *ê* qui se trouve écrit *oi* dans le *roiant* = *régantos* du cartulaire de Redon (*Gr. C*^{2}, p. 99). La dernière syllabe de *roantelaez* a conservé la diphthongue *ae* = *act*, d'où restitution de *régantálacta-* comme forme primitive exigée par le breton moderne *rouantelez* (*Gr. C*^{2}, p. 241, 805, 818, 847). M. de la V. a accompagné son texte d'une traduction. Ce travail, en l'absence de dictionnaire complet du moyen breton, présentait de sérieuses difficultés. Quoique généralement M. de la V. en ait triomphé, je ne suis pas sûr que le succès ait toujours répondu à ses efforts. Ainsi : ..... *presidantes en nef louan* (var. *louman*) *ha rouanez,* traduit par « présidente, pilote et reine du ciel » (strophe 3, v. 3-4), veut dire suivant moi « présidente alors et reine du ciel : » *louan* ou mieux *loman* se trouve déjà avec le sens d'«alors » dans le *Grand mystère*, p. 212, col. 2; et c'est un adverbe composé 1° de *lo* « jour » identique à l'irlandais *laa, lae* (*Gr. C*^{2}, p. 43, 178); 2° du pronom démonstratif *man* (*Gr. C*^{2}, p. 619, cf. *Beitr.*, t. V, p. 224).

Dans la strophe 5, vers 3-4 : *A mir hat Adam ouz cafvoez; Nep a pet goar he trugarez*, au lieu de « elle préserve de tous chagrins quiconque de la race d'Adam implore humblement sa pitié », il faudrait ce me semble, « qui préserve de chagrin la race d'Adam; quiconque prie, sait sa miséricorde. » A la strophe 28, v. 3-4 : *ham miret oz pep quoscor a drouc morchet*, traduit par : « Préservez-moi de tout ce qui produit le sommeil de la mort », signifie suivant moi : « Et préservez-moi de toute la famille du mauvais souci ». Les mots *quoscor* ou *coscor* « famille » plus anciennement « satellites » et *morc'hed* « souci » manquent dans le dictionnaire de Le Gonidec. Mais ils se trouvent tous deux dans le *Catholicon* et le premier a été étudié successivement par Lepelletier, *Dictionnaire*, col. 163, et par Ebel, *Gr. C*^{2}, p. 1062. Le second, mentionné par Grégoire de Rostrenen au mot « inquiétude », est employé dans ce sens dans *Ar pevar mab Emon*, 1866, p. 74 :

Ne meus morc'het, sir, eus a guement se,

Et p. 99 :

Sir me a denyo sur, nebon ne vangin quet ;

Eus va oboissanç n'ho pe ket a vorc'het.

M. de la Villemarqué a ajouté *morched* dans son édition du dictionnaire breton-français de Le Gonidec, mais sans rendre exactement le sens de ce mot.

Ce sont tout cela des taches légères et nous attendons avec impatience l'achèvement de la publication si instructive de M. de la Villemarqué.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

NÉCROLOGIE.

Depuis la publication de notre dernier numéro, nous avons perdu un de nos meilleurs amis, et le pays de Galles un de ses meilleurs philologues, dans la personne de M. John PETER, né à Bala, le 10 avril 1833, et mort dans cette ville le 17 janvier 1877. M. Peter était ce que les Anglais appellent un *self-made man*, c'est-à-dire qu'il avait dû se donner à lui-même, par le travail et le zèle de son âge viril, l'instruction qui avait manqué à sa jeunesse. Il avait poussé ses études dans deux sens bien différents, vers une branche des sciences naturelles dans laquelle il excellait, la géologie, et vers la philologie. Le but de ses études philologiques était l'examen scientifique de sa propre langue, trop longtemps laissée en Galles aux élucubrations de l'école de Pughe et d'Iolo Morganwg ; c'était aussi la vulgarisation des résultats de la philologie celtique telle qu'elle est constituée par les travaux de Zeuss et de son école. Il était sans contredit — après M. Rhys — le plus distingué des jeunes philologues du pays de Galles.

M. Peter était ministre de la secte protestante des Indépendants et professeur au séminaire ou collége que cette secte entretient à Bala. C'est en dehors de ses devoirs professionnels qu'il s'occupait de philologie. Il a écrit d'assez nombreux articles dans les revues et plus particulièrement dans les revues galloises de son pays, dans le *Beirniad,* dans le *Traethodydd*, dans le *Dysgedydd*, et dans la revue galloise récemment fondée à Londres, le *Cymmrodor*. Nos lecteurs se rappellent l'article qu'il a donné au tome I de ce recueil sur la phonétique galloise. Dans les articles écrits pour ses compatriotes, M. Peter se proposait surtout de les familiariser avec les méthodes et les résultats de la grammaire comparée des langues celtiques. Nous savons qu'il méditait d'écrire une grammaire historique de la langue galloise, une sorte de Brachet gallois, ce qui eût été une œuvre d'excellente vulgarisation ; et l'article qu'il avait tout récemment donné au *Cymmrodor* sur les particules galloises semble un fragment de l'œuvre projetée, mais nous ne pensons pas qu'il ait pu l'achever. M. Peter est mort dans la force de l'âge avant d'avoir eu le temps de donner sa mesure, et de remplir les promesses de son talent. — La revue galloise *Y Darlunydd* a donné un très-ressemblant portrait de M. Peter dans son numéro de mars 1877. — Ce n'est pas sans

tristesse que nous consacrons ces quelques lignes à sa mémoire, en pensant aux longues journées que nous avons passées avec cet excellent homme dans la charmante et hospitalière ville de Bala.

Nous devons aussi mentionner la mort de M. John Johnes, de Dolaucothy (né en 1800, mort le 19 août 1876), quoique M. Johnes ait plutôt protégé que pratiqué les lettres galloises. Le lâche assassinat dont ce Gallois éminent et patriote a été victime a excité une vive émotion dans la principauté. L'*Archæologia Cambrensis*, en annonçant la mort de M. Johnes, nous apprend qu'il avait formé à Dolaucothy une collection d'antiquités romaines, découvertes sur ses terres et dans les environs. H. G.

CRÉATION DE CHAIRES DE PHILOLOGIE CELTIQUE.

Bien que ce numéro paraisse sans chronique, nous ne pouvons pas le fermer sans annoncer la création récente de deux enseignements de philologie celtique.

Au mois d'octobre 1876, M. Waddington, ministre de l'instruction publique[1], a institué une conférence de langues et de littératures celtiques à l'école pratique des Hautes-Études de Paris et il a bien voulu en charger le directeur de cette Revue. L'honneur qu'il nous a fait en cette circonstance ne nous permet pas d'apprécier cette mesure, et nous nous bornerons à lui en exprimer ici publiquement notre sincère reconnaissance. Les études celtiques prenant leurs racines des deux côtés de la Manche et rattachant les Iles Britanniques et la Gaule dans une étude commune, nos lecteurs s'applaudiront avec nous que la création de cette conférence soit l'œuvre d'un ministre qui, comme M. Waddington, tout en étant excellent Français, est Anglais d'origine, et ancien élève d'Eton et de Cambridge.

*
* *

Quelques mois plus tard, la chaire de philologie celtique qu'il était question de créer à Oxford, était définitivement établie. C'est le Collége de Jésus (le collége gallois d'Oxford) qui avait pris l'initiative de cette institution ; c'est un savant gallois, connu et apprécié depuis longtemps des lecteurs de cette revue, M. John Rhys, qui a été nommé professeur de philologie celtique à l'Université d'Oxford. M. Rhys va ainsi reprendre et continuer l'œuvre inaugurée, il y a un siècle et demi, à Oxford même par son illustre compatriote Edward Lhuyd.

Ajoutons à ce propos qu'une revue illustrée du pays de Galles, *Y Darlunydd*, dans son numéro de décembre 1876, a publié une biographie de M. Rhys, avec une gravure reproduisant les traits aimables de notre savant ami. H. G.

1. Pour nos lecteurs étrangers il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que M. Waddington, récemment ministre de l'instruction publique, est le membre de l'Institut connu par ses travaux d'archéologie et d'épigraphie grecques.

Le gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

LISTE

DES NOMS SUPPOSÉS GAULOIS

TIRÉS DES INSCRIPTIONS[1].

L'abréviation C[t] désigne les carnets de voyage de l'auteur ; ces carnets seront déposés au Musée de Saint-Germain.

FAGO (Deo). Autel par Erdesmius, fils d'Erdescus. Pyrénées. C[t] V, p. 40.
FEVINAE, fille de BELLATVLVS. Gratz, en Styrie. Gruter 763, p. 6. Sa mère, ATEGNATA. Sa sœur, BANONA. Son aïeul, BIRRAGO.
FLETTIVS GENNALONIS. Zeelande. Bramb. 27.
FLORIO, père de SENNAVCIVS. Alsheim. Orell. 6828. Brambach, 914.
FREIOVERVS, fils de VERANSATVS, tongre de la 1re cohorte asturienne. Brambach 1231. C[t] X, p. 13.
FRONTO, nom romain au nominatif, mais aussi probablement gaulois. Voyez FRONTU. Fronto est d'ailleurs fils du gaulois Donnus. Nimes. C[t] XIV, p. 18.
FRONTU, mot écrit en langue gauloise sur le menhir du Vieux-Poitiers. C[t] VII, p. 15.

GABRILA, GABRILLA, nom de femme, à Tholey. Brambach 752, et 346.
GABRO, datif. Musée de Strasbourg. Brambach 1905. C[t] XXI, p. 25.
GABROMAGVS, ville du Norique.
GAMMI filiae Sabinae, helvète. Orell. 6858.
GANGVSSO (nis), père de VELMEDA, femme belge. C[t] II, 29.
GANNICA, nom d'une affranchie, femme de T. NIGRIUS. Mur de l'église française, à Morat. C[t] X, p. 44.
GARGARIVS, locus. Herzog. N° 358. St-Jean-de-Garguiès (Bouches-du-Rhône).
GAVADIABVS (Matronis). Juliers. Orell. 2086.
GEDDI, surnom d'homme. (Les D sont barrés). Palatinat, Bramb. 1780.
GEDOMO nom d'homme. Saintes. Mur. MCMXCII, 3.
GENAVA, Genève. C[t] X, p. 40.
GENETVS, père de LELLA. Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 17.
GENGETIVS, Vaison. Orell. 5761.
GENNALO (-nis), père de FLETTIVS. Zeelande. Bramb. 27.
GERMANISSA VISCARI. Bernay. Orell. 5693.
GESATENIS (Matronis) Juliers, Orell. 2086. Bramb. 303, 617.
GIAMILLIVS, nom d'un citoyen des Mattiaci. Musée de Mayence. C[t] X, p. 13. Bramb. 1337.
GIAMILLVS. Brambach, 754. C[t] XX, p. 37.
GIAMIVS (Q.). C[t] XX, p. 1.
GIMIONIS nom d'homme au génitif. Turin, Murat. MDXXXVIII, 6. Le n° 641 de Brambach porte le nom GIMO qu'il faut peut-être lire GIMIO.

1. Voir ci-dessus p. 153.

GIMMIONIA, GIMMIONIVS. C[t] XX, p. 34. Bramb. 860.
GISACVS (Deus), ex-voto. Le Vieil-Evreux. C[t] III, p. 27.
GISON, fils de SENUENNIS (gén.). Haut Comminges. Musée de Toulouse. C[t] V, p. 48.
GIXON. Ex-voto du musée d'Avignon, trouvé à Tresque. C[t] XIII, p. 8.
GLANICO (-rum resp.), Saint-Remy (Bouches-du-Rhône). C[t] IV, p. 32.
GOBEDBI, inscription d'Alise. C[t] I, p.
GRANNICVS, esclave. C[t] I, p. 24 et XXI, p. 1.
GRANNO MOGOVNI (APOLLINI), datifs. Brambach 484 ; 566, 1, 614.
GVTAMIVS n. p. d'homme. I. H. 796.

HAEDVI, Eduens. Avenches, Orell. 360.
HALAMARDVS (MARS), Ruremonde. Orell. 2002. Bramb. 2028, add.
HALOISSO, surnom, au datif, d'une divinité inconnue.
HAMAVEHAE (Matrones). Musée de Cologne, trouvé près Juliers. Orell. 2087. C[t] VIII. p. 15.
HANNA. C[t] V, p. 39.
HANARRVS, DANNORIGIS filius. Herzog, 281. C[t] V, p. 46.
HANNAXVS, fils d'AXIONN. C[t] V, p. 40.
HARIASA. Cologne. Orell. 2003.
HARONTARRIS, nom masculin au génitif. St-Bertrand-de-Comminges. Gruter. DC.
HARSPVS, père de DANNONIO. C[t] V, 37.
HARSVS, père de TARBELEX. C[t] V, p. 52.
HELVETII. C. X, p. 37, 44 v°, 46 v°, 47. Bramb. 890, 1227, 1639, 1640, 1679.
HELVORIX, Metz, Gruter, XII, 5.
HEROSSIS, nom d'homme au génitif, père de SEMBECCONISA. Mur. 1558, 10.
HORCOLA, tombe du Musée de Bordeaux. C[t] V, p. 35.
HVGDIO, nom d'homme au masculin. Autel de Nehalennia trouvé en Zeelande, maintenant à Leyde. C[t] VIIII, p. 3.
HVNICIVS, autel à Sunuxsalis, Musée de Bonn, provenant d'Eschweiler. C[t] VIII, p. 45 ; Bramb. 633.
HVNNV. C[t] V, p. 39.

IAISIVS. Trèves. Bramb. 789.
IAMIVS, I. H. 767.
IAMMA, Bramb. 1066.
IAMMARVS, nom d'homme. I. H. 2942.
IANTVMARI, gén. masc. (MASCIVS). Alpes Noriques. Gruter, 807, 5.
IANVSSIVS, fils de IANUSSIUS GEDUS. Besançon, Orell. 4468.
IARILLA. Vienne (Isère). Gruter, 746, 3.
IARMVGIVS Deus. St Veit. Orell. 5072.
IASSA, IASSIA, IASSIVS, IASSVS, Brambach, 712, 846. C[t] XX, 11 ; XXI, 13.
IASVS. Orell. 5430. Brambach 1770.
IAVSVS, Musée de Bâle. C[t] X, p. 26.
IAVSVCVS, Musée de Nîmes. C[t] XV, p. 9.
IBLIOMARVS, trévire décédé en Dacie. Muratori MXXXI, 2.
IBDVTVS. Brambach 1762. A Spire, selon Steiner.
ICA ? fille de CONGONNETIACUS. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 32.
ICAVNI (Dea), datif. Auxerre. Orelli 187.
ICCAVOS, fils d'OPPIANUS. C[t] I, p. 28 v°
ICCIVS, Nîmes. Mur. XDLXXVI, 8 et DCCVIII, 2. Valréas. Musée d'Avignon.
IDBANIS GABIABVS, déesses mères, à Bonsdorf, Bramb. 625 ; à Cologne, Orelli 2083 ; Bramb. 519, 557, 558.
IDENNICA. Nîmes, Mur. LIII, 5.
IEDVSSIVS, Brambach, 840.
IEILOM, Paris, Orell. 1993. Musée de Cluny.
IESSILO (-nis), filius VINDOROICI. Gruter, 745, 11.
IEVRV, verbe gaulois équiv[t] au latin *fecit*. C[t] I, p. 17 v°; p. 28 v°, 30 ; C[t] III, p. 23 ; C[t] VII, p. 15.
ILIATVS, ARIOMANI pater. Vienne (Isère). Gruter, 670, 3.
ILIXO, ILIXONI (Deo), Beauvais, provenant des Pyrénées, Orell. 5897 ; C[t]. V, 29 ; VI, 42.
ILLIOMARVS. Musée d'Orléans. C[t] V, p. 28. Avignon. C[t] XVIII, 24. — Cf. IBLIOMARUS.
ILVNCONIS, nom d'homme au génitif.
ILVNNOSVS. C[t] V, p. 31.
IMICIVS, IASSI (fil ?). C[t] XX, p. 26.
IN, préposition gauloise. C[t] I, p. 17 v°.
INCORILLA. Trèves, Porte noire. Voyez Brambach 834 ; p.-ê. TIGORILLA.
INDERCA Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 16.
INDERCILLVS, père d'INDERCA, trouvée au Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 16.
INDVLIO. Musée de Strasbourg. C[t] XXI, p. 11 ; Brambach, 1916.
INOSVMOTVS. Vienne, Gruter, 717, 7. Carinthie. — Trèves, Orell. 2015 ; Brambach, 855.
INTARANVM, nom de lieu. C[t] I, p. 30.
IOENALIS. C[t] 3, p. 47.
IOIMARO, nom propre trouvé sur une stèle funéraire chez les Suessions. C[t] VIII, p. 4 et 1 p. 47.
IOINCATA (NVNDINIA), surnom d'une femme. Bibl. de Bâle. C[t] X, p. 26 v°.
IOINCATIVS ATTO. Trèves, Brambach, 825.
IOVINCILLVS, Brescia. Mur. MCCCLIII, 6.
IOINCISSIVS ATTVS, Brambach, 760. Musée de Bonn.
IOVITCORIX, fragment de stèle du Musée

d'Avignon, provenant d'Apt. C[t] XIII, p. 29.
IPPO, nom masc., petit-fils de VINDOROICVS. Grutér. 745, 11.
IRDVCISSA, nom d'un boïen, 6857 à
ISARA, l'Oise, nom géograph. C[t] II, p. 27 v°.
ISCITTVS Deus. C[t] V, p. 39.
ITMARVS, Aug. lib. Rome. Gruter, DCXV, 5.
IVAV, datif, divinité topique. C[t] VII, p. 42.
IVBRON, à Malaucène près Vaison. C[t] XVIII, p. 18.
IVIINA, autel taurobolique du Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 1.
IVMBERBER, C[t] V, p. 35.
IVMMA, fils d'EXOBNIU, citoyen médiomatrice, Br. 1572.
IVNGATO, datif, fils de TOGIUS. Ratisbonne. Gruter, 709, 9.
IVNNA, femme de IVMMA, médiomatrice. Bramb. 1572.
IVORIX, nom de femme, Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 12.
IVTVCCVS, stèle fun. avec trois bustes, deux hommes et une femme. Musée de Langres, p. 41.
IVVAVO, ablatif. Ancien nom de Salzburg. Salzburg. Orell. 496.

ΚΑΣΣΙΤΑΛΟΣ, nom d'hommes en caractères grecs, tiré d'une inscription gauloise, de Nîmes.
KANETVM, Bernay, vase d'argent. Orell. 5885.
KARNITVS, C[t] XI, p. 7.
KAPTA, nom propre sur un chapiteau, à Nîmes. C[t] XIV, p. 7.
KVITOS, C[t] XI, p. 7.

LABURO. Laybach (Carniole). Orelli 2017.
LACAVO (Marti aug.), Nîmes. Orell. 2018 C[t] XIV, 26.
LACERILIS. I. H. 4625.
LACTOR. Gruter, 29, 13 et 14. LACTORATENSIS civitas, ibid. 30, 1. Lectoure.
LADICVS (Jovis), I. H. 2525.
LAGANA, surnom de PENNAVSIVS. Inscription trouvée à *Caradunum*, Carden, cercle de Coblentz. Bramb. 712.
LAHA (Dea). C[t] V, p. 30. — LAHE, divinité topique vue par Millin, au Musée de Toulouse. Ex-voto de M. Lucius Geminus ; Orell. 2016.
LALLA, LALLVS, C[t] XX, p. 27 ; Bramb. 825, 857.
LANVISSA et ses fils. C[t] XX, p. 2.
LARRASONI, datif. Orelli 5893. Herzog 7[8]. 79.
LATOB., près de Haselbach. Orell. 5281.
LATOBIO, datif. Carinthie, Orelli 2019.
LAXTIA, fille de MATIDONNUS. Tombeau du Musée de Langres, C[t] XII, p. 39.
LE(DDI)GNATA, C[t] XXI, p. 22, Brambach, 1845.
LEHERENNO, DEO MARTI. Aquitaine. Orelli, 2020, 5894, 5895. C[t] V, p. 30, 31, 34, 35, 37.
LEITVRRONIS (SOLIMARVS). Trouvé à Brignon (Gard). Herzog.
LEKATOS, C[t] XI, p. 7.
LELAV, Brambach. 1872.
LELLA, fille de GENETUS ; autel de matrones, au Musée de Cologne, C[t] VIII, p. 17. Brambach, 333, 634.
LELLAVVO, nom d'homme. Bramb. 646 ; p.-être y a-t-il LELLAVVS.
LENO MARTI DEO. Bramb. 840.
LESVRIDANTARIS, homme. I. H. 2900.
LEVCETIVS (Mars). Musée Toussaint à Angers. — Mayence. Brambach, 925. — Wiesbaden. Brambach, 929. 930, 1540. — Cf. LEVCETIA.
LEVCI, peuple de la Gaule Belgique. C[t] XX. p. 19. Orell. 5239.
LEXEIA, fille d'OMBEXON. C[t] X, p. 50.
LIAMARVS, père de SAMORIX. C[t] XV, p. 27.
LICAIVS vel LICAVS, SERI filius. Brambach 1519.
LICCAVS, pater SASAI. Bramb. 232.
LICIRRO ou LIGIRRO, nom d'un pagus à l'ablatif. Nice. Mur. MLIIII, 3.
LICNOS CONTEXTOS, nom propre suivi d'un surnom. C[t] I, p. 30.
LIFFIO, batave, père de DACINUS. Bramb. 40.
LIGVRES, Nice. Orell. 5107.
LILLVTVS (..I), messin. C[t] XX, p. 15.
LIMOGIVS. Milan. Mur. MDCLXI, 4.
LINGONAS, acc. pl., Alesia. Orell. 2028. — LINGONVS, Bourbonne-les-Bains. Orell. 5880. — COL(oniae) LING(onum) L(iberti). C[t] XII, p. 25. Langres, Gruter 263, 2.
LINVSI, nom d'homme au génitif. Nîmes, Mur. MDCCLXXVIII, 1.
LISCIVS, nom patronymique dérivé probablement de Liscus, gaulois, dans César (de bello gallico, édit. Nipperdey, 265, 13, 20 ; 266, 2, 4). Brambach 825.
LITAVICCVS, dédicace à Nemausus sur le tailloir d'un chapiteau. Le mot est incomplet, les quatre premières lettres ayant disparu. Nîmes, C[t] XIV, p. 12. — Musée de Langres, C[t] XII, p. 30. — Musée d'Epinal, C[t] XXI, 2.
LITAVIS, épithète de Mars. C[t] I, p. 43 v°.
LITOYMAPEOC, collection de M. de Lagoy à St-Remy. Ma copie.
LITTIONIS, génitif masc., super insul. Benaci, Gruter 733, 5.
LITVCCVS, père d'ERATO. Vaison. Gruter 1121, 4.

LITVGENA (Post.) Celeia. Gruter 705, 1. — ANAVONIS uxor. Narbonne. Gruter, 995, 5.
—LITVGENIVS, Luxemb. Gruter 732,7.
LITVMARA, mère de Senovir, fille de Litaviccus. C[t] XXI, p. 2.
LITVONA, Narbonne. Gruter, 811, 2.
LOBESSA. Voyez Lovessus.
LOHITTONNE ablatif. Gruter 764, I. St-Bertrand-de-Comminges.
LONVSVS, nom propre. Sens, inscr. p. 33.
LOVATVS, I. H. 681.
LOVBA, Gastinasi filia, ubienne Bramb. 275.
LOVCETIO Marti, et LeVCETIO Marti ; lames de bronze trouvées à Marienborn près Mayence. Un autre LOVCETIO (M.) trouvé à Walcot Britanniae, avec Nemetona. Orell. 5898. — Cf. Levcetius.
LOVESIVS, A. I. H. 2380, 2467.
LOVESSVS 2518. Muratori, MCMLXXXIII, 1. LOBESSA 79, 346, 381, 387.
LOVSONNA, LOVSONNENSES (Vicani) Vidy. Orell. 324.
LVCASSONI, nom d'homme au datif. Mur. MCCLVI, 4, Brescia.
LVCTERIVS, cadurque, grand prêtre à Lyon. C[t] II, p. 19.
LVGOVES, sur le tailloir d'un chapiteau de colonne corinthienne, en lettres creuses de 12 cent., ayant reçu des caractères en bronze, dont l'un subsiste, le dernier. C[t] X, p. 46 v°, Musée d'Avenches.

Ce même nom se retrouve en Espagne, chez les Celtibères, à Osma, l'ancienne Uxama, sur un autel élevé aux *Lugoves* donné par un personnage à peine dénommé *au collège des tailleurs*.

Il semble donc que les *Lugoves* étaient des espèces de *matronae*, protectrices des ouvriers tailleurs d'habits. (Hübner, 2818.)

LVGVADICVS, I. H. 2732.
LVGVDVNI, Lyon, 382, 1, fréquent. — LVGDVNI, plus rare. — LVGDVNENSES, Gruter 649, 7. — LVGVDVNVM, nom primitif de Lyon. C[t] XIV, p. 16, 3, et C[t] n°s 22, 23, 25, 26 passim. C[t] VIII, 29 v°.
LVTONIS, nom d'homme au génitif. Milan. Mur. MDCLXI, 4.
LVTTACVS, nom propre. C[t] XV, p. 12. Musée de Nîmes, stèle d'ex-voto.
LVTTIVS, civis Lugdunensis. Gruter 894, 2. Orell. 4447.
LVTTONIVS, Cologne. Bramb. 903.
LVXOVIO. Luxeuil. Orell. 2024.
MACCO, surnom joint à un nom demi-effacé. Brambach 1192.
MACEMARVS, Celeia. Gruter 702, 11.
MACENA, Macemari uxor. Gruter 702, 11. Cf. Magena.
MACIRIVS, messin. C[t] XX, p. 2.
MADICENVS. Gumiel, entre Aronda et Lerma. Mur. MCDLXXVIIII, 12. Cf. Medvgenvs I. H. 162.
MADICONIS, nom d'homme au génitif. Murat. MCCLVI, 4.
MAELO, I. H. 749.
MAGEMARVS. Baiæ. Mur. DCCCXXXII, 4.
MAGENA, fille de Magemarvs. Baies. Mur. DCCCXXXII, 4. Cf. Macena.
MAGIACVS, père de Banvca. Orelli 4900.
MAGIDIVS BOISCVS. Narbonne. Gruter 983, 10.
MAGILIVS, I. H. 2907. C[t] II, p. 4 v°, p. 54 v°, p. 56.
MAGILO CLOVTI, I. H. 809, 865, 2633, 3051. V. Bodecivs.
MAGIORIX et Quintus, Secundi filii. C[t] XXI, p. 6. Natalis filio (... origi).
MAGIRRA et SVRIO, nom. Brescia. Orell. 4826.
MAGIRVS, père de Secundus et fils d'Avcotomarvs. Celeia. Gruter 733, 1.
MAGISSA, Brambach 1780.
MAGISSIVS Attianus et MAGISSIVS Hibernus, custos armorum leg. XXII prim. pro fide. C[t] XXI, p. 12.
MAGIVS, -A, citoyens de Verceil. Cippe funéraire du Musée d'Avignon trouvé à Vaison. C[t] XIII, p. 32. — Nîmes. C[t] XIV, p. 35, 31 ; C[t] XV, p. 19. Voir aussi Gruter. C[t] I, p. 10. C[t] VIII, p. 5. I. H. 709, 922, 926.
MAGLIVS, père de Pama. C[t] XXIII, p. 11. Orell. 5217.
MAGLO (Deo), à Dax.
MAGNIANVS, fils de Marisca. Musée de Langres. C[t] XII, p. 43, 44.
MAGVLIO, I. H. 2825.
MAGVLVS, près Vérone. Mur. MCDI, II. Cf. Taximagulus (César, édit. Nipperdey), 360, 9.
MAGVNIA, stèle fun. du Musée de Langres. C[t] XII, p. 46.
MAGVSANVS (Hercules), autel trouvé à Bois-le-Duc. Musée de Leyde. C[t] IX, p. 5. Rein. 39. 1. — Ecosse, par un tongre. Orell. 5729. Brambach 51, 130, 134.
MAHLINEHAE (matronae), autel du Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 17.
MALDVA, I. H. 2680.
MALSONIS, gén. masc. Gruter 763, 6.
MALVISAE, surnom de déesses (*Diae*). Autel du Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 18. Orell. 2089.
MAMMAIVS. C[t] II, p. 5.

MAMMISSO ? (-onis), surnom de femme. Musée de Langres. C[t] XII, p. 32.
MANGO, nominatif. Tremosine, près Brescia. Muratori MCCXCV, 6.
MAPONVS Deus, Orell. 5900 ; Cumberland. — Histrio rocabalus. Bourbonne-les-Bains, dessins de Saint-Germain.
MARFVS, père de VASSORIX. Brambach 1858.
MARICATVSA. Tombe de femme. Musée de Bordeaux. C[t] XIX, p. 14.
MARIO (-ni), Gruter 733, 5.
MARISCA ou MARISCVS. Tombe du Musée de Langres. C[t] XII, p. 44.
MAROSALIENSES. Marsal. Orell. 5214.
MARVLIA MARVLLA. Stèle fun. d'Aug. Rauracorum. C[t] X, p. 29.
MARVLLVS, messin. C[t] XX, p. 8.
MASCIVS, fils de BECCON. Orell. 4901.
MASMA (?), femme. C[t] XVI, p. 38.
MASSAVA, nom de lieu. Inscription votive trouvée à Mesves. Estampage.
MASSILIENSIVM (Resp.). Herzog. 610.
MASSO (Helvius), decurio Viennensis. Herzog. 543.
MASVCIO (-onis), nom isolé. Musée de Bâle. C[t] X, p. 26.
MASVO (onis), surnom d'une Oclatia. Musée de Mayence. C[t] X, p. 47.
MATAVO (pagus). Herzog. 385.
MATERIONA CATTAI filia. Orelli 6858.
MATICIVS. Tombe à Amsoldingen. C[t] X, p. 46.
MATIDONNVS. Tombe du Musée de Langres. C[t] XII, p. 39.
MATO. Bordeaux. C[t] XIX, p. 2. — Mâcon, ma copie.
MATRAE, déesses. Sur une arula du Musée de Nîmes. C[t] XIV, p. 14. Helvétie, Alsace. Orell. 2080. — Besançon. Orell. 2091.
MATRONA, divinité topique de la Marne qui avait un temple à Langres. Annuaire de la Haute-Marne de 1838, ma copie. — Ce nom appartenait aussi au mont Genèvre ; Itin. de Bordeaux à Jérusalem, 556, ou plutôt à la source de la Durance dans le col où passait la route d'Italie. — Voyez comme surnom d'Otacilia, Bramb. 1836, et comme nom d'une helvétienne, fille de Covatullus, Bramb. 1839.
MATTAI CARASI. Bramb. 1863.
MATTIACI. Cassel. Orell. 5243.
MATTIACORVM (civitas), monuments religieux du Musée de Mayence, C[t] 10, p. 12 et 13. Orelli 4983, 5655. Bramb. 897, 1313, 1316, 1330, 1336.
MATTIVS, père d'ATTVRVS. Br. 1825 à Spire. — SALINANVS, sur un autel à Minerve, à Saint-Guiraud (Gers). C[t] V, 33.
MATTO ; ce nom peut être latin. Brambach, 1207.
MATTONIVS, civis Tribocis. C[t] XXII, p. 2.
MATTVCIA, fille de MATVCCIVS (*sic*). Nice. Mur. MLIIII, 3.
MATVA. Tombe de Sulpicia Matua du Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 4. — Monum. à Claudia Matua, ibid. C[t] XVI, p. 25.
MATVCCIVS. Salerne. Mur. MMLXXIIII, 7. — Voyez MATTVCIA.
MATVGENIA, Soleure. Orelli 410. — Langres, Annuaire de la Haute-Marne, p. 342.
MATVGENVS, boien des Landes, Musée de Bordeaux. C[t] XIX, p. 10. — MATVGENA (ou -NVS). Langres, Gruter 923, 4.
MATVGIVS, près Uzès. Mur. MDCCVIIII, 9. MATVCIVS, ib. MCCLXVI, 8.
MATVNA, I. H. 1209, 2746.
MATVTO boien des Landes. Musée de Bordeaux, C[t] XIX, p. 10.
MATVVS, père de BETVDACA. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 27.
MAVIATINEHAE, matron. Burgel, près Cologne. Orell. 2088.
MECACVS, C[t] III, p. 10.
MEDAMVS, I. H. 774, 2402, 2520.
MEDDIGNATIVS, citoyen Mattiaque. Musée de Mayence. C[t] X, p, 13, Orell. 4983. Brambach 1336.
MEDDIGNATVS, C[t] XXI, p. 1.
MEDDILA. Brambach, 1718.
MEDDILIVS Carantius, nom d'homme. Brambach 1569.
MEDDVGNATVS. Près Soulosse, auj. à Epinal, Mur. MLXXXII, 2. Ma copie.
MEDIGENVS, I. H. 162.
MEDIOLANNENSES, nom ethnique des habitants d'Evreux (MEDIOLANVM) avec redoublement emphatique fréquent pour les inscriptions. On trouve *ussibus* pour *usibus* dans cette inscription même. Musée d'Evreux.
MEDIOLANVM, de la Gaule cisalpine. Sur deux monuments funéraires du Musée de Mayence. C[t] X, p. 25. — Milan, Gruter 42, 11, 12.
MEDIOMATRIX. C[t] XXV, p. 4.
— TRICVS, Gruter 731, 12. Sens, n° 45, p. 44. Bramb. 1089, 1572.
MEDIOTAVTEHAE, surnom de Matres. Musée de Cologne, autel par un vétéran de la première légion Min. C[t] VIII, p. 14.
MEDVGENVS, I. H. 162.
MEDVNE [dea] (ET VERCANE), Bramb. 709.
MEGASSI. Elevé par Geminus. C[t] V, p. 53.
MEIDVNIVM (Castellum), I. H. 2520.
MELDI, Gruter 371, 8.
MELETIA Bricostigis filia. In Chelburgo, olim Cherulata. Gruter 764, 5.

MELGAECVS, I. H. 2426, 2435.
MELIVS TOVTONIS f. Arles. Gruter, 807, 11.
MELMANVS, I. H. 2803.
MELODATVS, Brambach 1603.
MELONII (CARANTVS Et). Musée de Wiesbaden, Bramb. 1321. — MELONIVS, nom d'homme et, en même temps, nom de la famille fondatrice du village dit des *Melonii*, famille prob. gauloise. Bramb. 1321.
MELVS, messin, fils de CINTUSMUS. C[t] XX, p. 1.
MEMINI, nom ethnique des habitants de Carpentras. Sarcophages du Musée d'Avignon, venant de Orange, plus anciennement de Carpentras. — MEMINORVM, génitif. Carpentras. C[t] XIII, p. 23.
MENIMANII, nom de femme au nominatif. Voyez ATVSIRVS et C[t] X, p. 6. Bramb. 939.
MENSIACVS, civis. Moissac, auj. à Bordeaux, C[t] XVI, p. 30.
MERCVSENA, Carinthie. Mur. MMXXXVI, 5. Cf. VIBIASENA.
MEROCILA, Metz, Gruter 811, 3.
MERODV, deae. Brambach 1902. Sur la rive droite de la Moder, *Mithras*, selon Brambach.
MESSAVA, fille de DEIVARI. Gruter, p. 566, 2.
MINNODVNVM, vicus (Moudon), Suisse. Or. 339.
MIROBRIGENSES, I. H. 2366.
MOCCO, nominatif, père de BECCON. Orell. 4901. Gruter 838, 9.
MOECTIMARVS (Veratius). Herzog. 398.
MOGETILLA. Brixia. Gruter 1099, 6.
MOGILLO(-onis). Stèle funéraire du Musée de Nîmes, trouvée à Nîmes ou aux environs. C[t] XV, 14.
MOGILLONIVS, nom d'un préfet de la IIe cohorte des Raétes. Brambach 1427.
MOGONTIACVM. Orell. 4976. — MOG... *id.* 4980. — MOGONTIACVM. Borne milliaire du Musée de Mayence, trouvée près de Boppart. C[t] X, p. 20 v°. — Musée de Tongres. C[t] II, p. 28. Bramb. 1130, 1281.
MOGONTI.CAD. (deus) MOGONS, Angleterre. Orell. 2026.
MOGONTINIVS, nom d'homme paraissant formé du nom latin de Mayence. Le monument se trouvait à Blankenheim, d'où il a disparu, avec douze autres. Brambach 1988.
MOGOVIVS, Nîmes. C[t] XV, p. 20.
MOGOVNVS, Apollo Grannus. Bramb. 1915. Musée de Strasb. C[t] XXI, 17.
MOGSIVS, Bramb. 825.
MONSVS, fils de TAVRINVS. St-Bertrand-de-Comminges. Orelli 588, 2.
MOPATES (matres). Autel trouvé sur le bord du Wahal, près Nimègue. Musée de Nimègue. C[t] IX, p. 30. — Gaule Cisalpine. Orelli 2094.
MORINI. Près Nimègue. Orell. 5211.
MORITASGVS (Deus) trouvé à Alise. Reinesius 176, I. Orell. 2028.
MORNVS, Carinthie. Mur. MMLXXVIII, 3.
MORVINNICVS, Rome. Orell. 5219.
MOSSIANVS. Tombe du Musée de Langres. C[t] XII, p. 42.
MOTOCVS. Bramb. 809.
MOTTIA, trouvé à Bergweiler. Bramb. 2056.
MOTVCA (Novionia), Mayence. Bramb. 912.
MOTVCIVS (libertus) et MOTVCVS, trouvé à Trèves. Br. 809.
Motucus, surnom du patron, a servi pour former le nom patronymique à l'affranchi.
MVCAPORA, Orelli, 6832. C[t] X, p. 29.
MVCASIVS. Fragment trouvé sur la route de Bonn à Coblenz ; ce nom est celui du fils d'un soldat thrace. Br. 489.
MVCATRA, autel porté de Clèves à Bonn.
MVCATRALIS, Bramb. 1060, 1285, 1341.
MVCCASENIE ou -NIA, femme du pays de Mayence ou Strasbourg. C[t] XXV, p. 20.
MVRRENSES (VICANI), Musée de Stuttgart. Brambach 1595.
MVTACVS, fils de TOROGILLO. Tombe du Musée de Langres. C[t] XII, p. 32. — MVTACA, ibid., p. 40. — L. Julius MVTACVS, séquane, mort à Bordeaux. C[t] XIX, p. 8.
MVTILVS, fils de COMBVOOVVATVS. C[t] IV, p. 38.

NABEICVS, surnom de Mars. Au Musée d'Avignon, provenant de Saint-Didier. C[t] XIII, p. 34.
NABIA (Dex), I. H. 2378.
NAHANTENN, fille de PACTVS. C[t] V, p. 44.
NAMAVΣ. Herzog 249.
NAMAYCATIC,, ethnique de Nîmes. Inscription du Musée d'Avignon provenant de Vaison. C[t] XIII, p. 24.
NAMNIS, Mannheim. Orelli 188. Bramb. 891.
NANTVATES. Inscription trouvée à Saint-Maurice dans un mur de l'abbaye. C[t] X, p. 33. Orell. 209.
NARBO, nom de Narbonne. Nîmes. C[t] XIV, 3. — Mayence, C[t] X, p. 1. — Aquae Apoll. Orell. 5210.
NARBOSTON. C[t] V, p. 38.
NARIA (dea), Sur la base d'une statuette en bronze, trouvée à Muri (Suisse). Orell. n° 5903. Mommsen, 216. Musée de Berne.

NARIA NOVSANTIA, Cressier. Orell. 5031. Momms. 163. C[t] X, p. 49 v°.
NEHALENNIA, nom d'une divinité topique. Autel trouvé avec beaucoup d'autres à Dombourg, dans l'île de Walcheren. Musée de Leyde. C[t] IX, p. 3 ; C[t] II, p. 32 v°. Rein, 177, I ; 178, I ; 179, I ; 180, I ; 181, I ; 182, I ; 183, I ; 184, I. Bramb. 27-45 ; 48-50 ; 441, 442. Paris, — Orelli 2030. — Bonn. Orelli 3912.
NATOPORVS, ZIAE reginae nepos. Rome. Mur. 1039, 3.
NEM, NEMA. Brambach 1406, 1968.
NEMATEVVS, grand-père de PARRIDIUS. Gap.
NEMAVSVS, deus. Nîmes. Orell. 2032, 5210. C[t] XIV, 2, 3, 9, 5, 8, 12, 14, 32, 35, 38, 40. C[t] XVII, 15. Gruter, 323, 5. — NEMAVSVS (maternius), nom d'homme. Sa femme PRIMNIA, médionatrice. Brambach, 1089. — COMINVS NEMAVSVS. Herz. 124.
NEMETAC. Arras. C[t] II, p. 27 v°.
NEMETOCENA. Ancilla publica, morte à Bordeaux. C[t] XVI, p. 21. — Fille de SAMOGENVS, morte à Bordeaux. C[t] XVI, p. 25.
NEMETONA, avec Mars Loucetius. Walcot, Gr. Bret., Orell. 5898. — Altripp. Orelli 5904. Brambach 1790.
NEMHTON, nom neutre, se traduisant par temple, *fanum*. C[t] XIII, p. 24.
NEMETVM (civitas). Bramb. passim.
NERSIHENAE, matrones du Musée de Cologne trouvées dans le pays de Juliers. V. VATVIAE. C[t] VIII, p. 18.
NERTA, femme de CANTOSENUS. Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 5.
NERTAGVS. La Souterraine. Gruter, DCC, 3.
NERTOBRIGA, ville d'Espagne. Bramb., 1150, 1151, 1160. I. H. 973.
NERTOMARVS, nom propre d'un éduen. C[t] I, p. 33, — Nom propre d'un boïen, fils d'IRDVCISSA. Or. 6857 a. — Nom d'un membre (esclave) du collége des fidèles de Mercure à Celeia : Crescens NERTOMARII patron. Orelli 2394.
NERTOMIR, Brambach, add. ad. 1376.
NERTONIVS, Rome. Mur. DCCCXXXVII, 4. Nom emprunté par les Latins aux Gaulois de la Cisalpine. Surnom de NERTOMARIVS, Brambach 29. Rein. 183, I.
NERVIVS, NERVIA. Autel aux Mères Mopatis trouvé sur le bord du Wahal, près Nimègue. Musée de cette ville. C[t] IX, p. 30. C[t] VIII, p. 41. — Tombe de la femme d'un nervien. Lyon, 5968 NERVIO, Or. 5968. Bramb. 71, 418. — 327, 937, femme de nervien.
NETON (Deus), I. H. 3386.
NEVELIS, nom d'un vicus à l'abl. pluriel. Nice. Mur. MLIIII, 3.
NEVTTO, TAGAVSI f. C[t] II, p. 26 v°, ex-voto à Celles, près Namur.
NIBEIVS, TAG. filius. Mannheim. Bramb. 1380.
NIDA, la Nied, rivière, affluent du Mein. Bramb. 1311, 1312. Or. 5242.
NITIOGENNA (Tullia). Autel à la victoire d'Auguste, du musée de Lausanne. C[t] X, p. 31. Mur. XCI, 10.
NOREIA, norique. Orell. 2034, 135. Hohenstein en Carinthie. Orelli 3905.
NORICVM. Celeia. Orell. 5258, 59, 60.
NORICVS, Gruter 187, 1. id. 367, 4, id. 411, 7.
NOVENSES. Runovich (Dalmatie). Orell. 5274, 72.
NOVIALCHVS, père de SAVTVS. Brambach 839.
NOVIOMAGVS, nom de lieu. C[t] II, p. 27 v°. Milliaire de Tongres, face II. Gruter DXXXII, 9.
NOVIONIA MOTVCA. Mayence. Bramb. 912.
NOVSANTIA (Dea Naria). Voir NARIA. — Autel trouvé en 1828, à Landeron près Neuchâtel. Orell. n° 5031. C[t] X, p. 49 v°.

OCELVM, Aquae Apoll. Orell. 5210.
OCTA, nom de femme. Stèle fun. du Musée de Langres, C[t] XII, p. 42.
OCTOGANNAE (-is), matrones du Musée de Bonn, trouvées avec cinq autres autels analogues, sur la seigneurie de Gripswald. C[t] VIII, p. 44. — OCTOCANNAE (-abus). C[t] VIII, p. 45.
ODECOMO (nis) f. Gruter 857, 8. Carinthie.
ODESSITANORVM Civitas. Varna. Orelli 5290. Istriae.
ODOVNA, nom de lieu. C[t] I, p. 30.
ODOXO, Gruter 764, 1. — St-Bertrand de Comminges.
ODRVTA, C[t] III, p. 13. v°.
OGILOLVS, mari de NEMETOCENA. Bordeaux. C[t] XVI, p. 25.
OLAATVS, de Luxeuil. C[t] 2, p. 3.
OLATO (-nis). Musée de Nîmes. C[t] XIV, p. 24.
OLEDO, Brambach 825.
OLILLVS (C. Gentius), magister du pagus Condatensis à Lyon. C[t] XXIII, p. 40 v°.
OMBEXO (-nis). Aq. père de LEXCIA. C[t] V, p. 50.
ONSVADVLIA Privata. Bourg St-Andéol. Mur. MCCCXLI.
OPPALONIS, nom d'homme au gén. Gruter, 780, 5.
OPPIANICNOS, nom patronymique gaulois. C[t] I, p. 28 v°.
ORECETVS, nom propre. I. H. 3723.
ORGETIA, Autriche. Orelli 5266.

ORGOANNO, datif. St-Bertrand-de-Comminges. Muratori, XCDII, 5.
OSSON, C[1] V, p. 52.
OTVANEVNVS, arc de Saintes. Mur. MCMXCII, 3.
OVATVS, I. H. 777.
OVIL (Colonia). Autriche. Orelli 5266.
OYILLONEOC, génitif de OYILLONEYC. Inscription en langue gauloise du Musée d'Avignon, provenant de Vaison. C[1] XIII, p. 24.
OYPITTAKOC HAOYCONIOC, monument funéraire. C[1] IV, p. 32.
OVSONA, Metz. Gruter 922, 11.
OXIA, nom de femme, fille de MESSOR. C[1] 2, p. 6.

PALMA (cura), sur une tombe de citoyen ambien, tuteur de deux jeunes filles. C[1] XIX, p. 4. Bordeaux.
PALMVS, Rome, Mur. 1288, 2.
PALMVS (Nasonis). Nîmes. Mur. 1404. 10.
PAMA, soror VIRDOMARI. Mur. 870, 3, et Maffei CXXI, 3. — A Lyon, la fille de Priscianus. — C[1] XXIII, p. 11, fille du ségusiave MAGLIVS.
PANNO (M. Ulpius). Brambach 646.
PARAMEIVS, nom du fils de SERANTOMA. Musée de Langres. C[1] XII, p. 22.
PARARICVS, frère d'une affranchie. Musée de Langres, C[1] XII, p. 22.
PARDION. Milan. Gruter 803, 9.
PARDVS. Bramb. 1068.
PARIDIA. Insc. de Gap. I. H. 3309. cf. PARRIDIA.
PARNO, datif. Bramb. 688.
PARISII, Auxerre. Gruter, 371, 8.
PARRA, Brambach, 1153.
PARRIDIVS (T.), PARRIONIS G., filius, gentilicium. Inscr. existant à Gap, provenant, dit-on, de Briançon. — T. PARRIDIVS INGENVS, fils du précédent. — PARRIDIA GRATA, sa fille.
PARRIO, père de PARRIDIVS et fils d'EXCINGON. Inscr. de Gap.
PATTA, Brambach 745.
PEDO, I. H. 1001.
PELISTVS, I. H. 2405.
PENNAVSIVS LAGANA, mari de SIDONIA IASSA. Monument trouvé à *Caradunum* (Carden, aux env. de Coblenz). Bramb. 712.
PENTILVS, I. H. 2633.
PEPPO, homme nomin. Brambach, 1833.
PERCERNES. (Nymphæ). Vaison, Orelli 5761.
PETOATICI, gén. Brambach 1818.
PETRVCORII, nom de peuple. C[1] VII, p. 34. Orelli 5234. Brambach. 1230.
PETVRRO (-nis). C[1] XXI, p. 1.
PIANDOSSONN, père de ANDOSSVS. C[1] V, p. 39.
PICTAVVS, PICTAVOS. — C[1] XXV, p. 7. PICTAV, Bramb. 1345.
PIEPORVS, rex COISSTOBOCENSIS. Rome, Mur. 1039, 3. Voyez ZIA.
PINTAMVS, I. H. 2378.
PINTIO (Lupulinius). Bramb., add. 2047.
PIRACOBRVNA, Bramb. 760.
PIROBORI. Brambach 315.
PISOCIA, I. H. 798.
PISTILLVS. Mayence. Orell. 2776.
PIXTACVS. Stèle funér. du Musée de Langres. C[1] XII, p. 41.
POENINA (vallis). C'est ainsi qu'est toujours orthographié, dans les inscr., le nom de la vallée supérieure du Rhône.
POETOVIONENSES. Pannonia Sup. Orell. 2232, 3592, 5280, 6791.
POPPILLIVS, séquane, citoyen de Lyon. C[1] XXV, p. 6. POPILIVS. C[1] XIV, p. 18.
PORRO (-nis), Mur. 1779, 13. V. Herzog 252.
PRVDECA, CINCETIS filia. C[1] XX, p. 12.
PVGIVS, I. H. 2380.
PVSVA, surnom. Brambach 296. Castellum Bürgel.
PYRENAEVS, Aquae Apoll. Orell. 5210.

QUIGO (-nis, -nius), surnom d'un citoyen trévire, d'où est dérivé un nom patronymique à l'usage des affranchis de la même famille. C[1] I, p. 29 v°.

RAETINIO, Ethnique d'un cavalier du nom gaulois d'ANDES. Musée de Mayence. C[1] X, p. 15 v°. Orelli en fait un nom de localité à l'ablatif. Bramb. 1228.
RAETVS, Bramb. 1521.
RAMA, Aq. Ap. Orell. 5210.
RAMEDON, nom commun peut-être tronqué. C[1] III, p. 13.
RANTO, I. H. 2825.
RASVCO (-nis). Zeelande. Orell. 2776. Bramb. 48.
RATIN, mot gaulois, Vieux-Poitiers. C[1] VII, p. 15.
RATVLLA, C[1] XXI, p. 22. Bramb. 1845. Mêmes observations qu'à GNATA. V. ce mot.
RAVMEDIA, Brixia. Gruter 1099, 6.
REBVRRVS, Severi filius. Orell. 5442. fils de COROTVRES, Brambach 1235.
RECTVGENVS, I. H. 2403, 2907.
REDSATVS, Grut. 520.
REGA, ENIGNII filia et ENNAE, Iggi, en Carniole, Gruter 780, 5.
REI Apollinares. Herzog 389.
REII, nom ethnique des hab. de Riez. Bloc provenant d'Ernaginum (Saint-Gabriel), maintenant au musée d'Avignon. C[1] XIII, p. 6. Nîmes. C[1] XIV, p. 40. Gruter 780, 8.

REITAGENVS (Julius). Brambach, 2003.
REMI, à Rome. Gruter, 178, 1.
REMVS, nom de peuple. C[t] XXII, p. 28. C III, p. 13 v°. C[t] XV, p. 27. Bramb. 164. Gruter 56, 12.
RESSICVS, petit-fils de CINTVSSA. Gruter 764, 4.
RETOMA. Autel du Musée de Bonn, venant de Clèves. C[t] VIII, p. 52. Brambach 155.
RHENVS. Le Rhin, fleuve. Brambach 647.
RHODANVS. Le Rhône d'après de nombreuses inscriptions de Lyon. Passim, C[t] XXIII, etc.
RIDITAE. Salone. Orelli 502, 5272.
RIGOMAGVS, nom de lieu. C[t] II, p. 27 v°. Orell. 5236.
RIGOVERIVGVS. Musée de Saintes. L. Audiat p. 18, fac-simile.
ROHINGE, veteranus numeri Francorum. Bramb, 195.
ROSMERTA, déesse associée à Mercure, à Cologne. C[t] VIII, p. 11. — autel du Musée de Mayence, C[t] X, p. 24. C[t] XX, p. 35. — Paris, Trèves et Luxembourg. Orelli 5907, 5908, 5909. — Brambach 403, 681, 2; 750, 862, 3; 898.
ROVDIVM, nom de lieu. C[t] II, p. 27 v°.
RVDIOBVS, divinité topique des environs d'Orléans. C[t] V, 27.
RVMANEHABVS, matrones Rumenheim, près Juliers. Orell. 2086. — RVMANEHAE (-abus), matrones du Musée de Cologne trouvées à Juliers. C[t] VIII, p. 18 v°. Bramb. — RVMANEHAE (-is). Bürgel, cercle de Solingen. — ROMENEHAE. Autel trouvé à Lommersum, aujourd'hui perdu.
RVMNEHIS et MAVIATINEHIS (matronis), probablement pour RVMANEHIS. Bürgel, près Cologne. Orell. 2088.
RVSCINO. Aquae Apoll. Nom d'un lieu voisin de Perpignan. Orell. 5210.
RVTENVS, ethnique. Bordeaux. C[t] XIX, p. 8.

SACCAVVS, père de VASSA. Gruter 745 11.
SACRAPO COXT. Tombe avec buste d'homme dans une niche. C[t] XVI, 29.
SACRILLIVS. C[t] XX, p. 28.
SACROBENA. Cippe funéraire à niche du Musée de Langres, 2 personnages. C[t] XII, p. 35.
SACROVIRVS. Table funéraire du Musée de Langres. C[t] XII, p. 26.
SACRVNA. Brambach 770. C[t] XX, p. 31; XXV, p. 24.
SACSENA. Brambach 194. Utrecht.
SACVRIA, MVTACI filia. Nom propre. C[t] I, p. 29.
SACVRO, surnom d'un Sulpicius espagnol. A Bordeaux. C[t] XVII, p. 2.
SALASIVS, surnom de Jupiter. C[t] XV, p. 22.
SALEDVNA. Rabastens (Gers). C'est la femme de C. Octavius Faustus et la fille d'Illaius.
SALICILLA. Luxeuil. C[t] II, p. 4.
SALISIVS. Saint-Bertrand-de-Comminges. Gruter 668, 2.
SALLVVIEI. Comté de Nice. Orell. 5107.
SALODVRVM vicus. Orell. 402. C[t] X, 48.
SAMARABRIVA. Amiens. C[t] II, p. 27 v°. Orell. 5236.
SAMAVS, TAEIEI filius, et BANVCA, MAGIACI filia, sa femme. Gallarate, p. 10. Orell. 4900.
SAMICVS (Sex. Valerius), LVTEVI filius.
SAMILLA, mère de DIVICVS. Luxeuil. C[t] II, p. 2 v°).
SAMIS, nom de femme. Bramb. 1347.
SAMMIVS? Autel transporté de Clèves à Bonn. C[t] VIII, p. 33.
SAMM, SAMMO, SAMMON. Bramb. 1816, 836, 1066.
SAMMVS, Birten. Brambach, 151.
SAMOGA... Monument funéraire du Musée de Langres. C[t] XI. p. 47.
SAMOGENVS, père de Nemetocenna. Bordeaux. C[t] XVI, p. 25.
SAMONIGCÆ L. Sur la frise d'un monument à deux niches avec inscriptions. Bordeaux, C[t] XVI, p. 35.
SAMORIX (-igos), nom féminin sur une cippe funéraire avec niche et trois personnages, du Musée de Langres. C[t] XII, p. 41 ; C[t] XV, p. 27 (homme).
SAMOTALVS, père de CITVSMVS. C[t] XXI, p. 3.
SANDRAVDIGAE, Deae. Leyde. Orelli 5910. C[t] IX, p. 40. Brambach 132.
SANGENVS, I. H. 2817.
SANVACVS, fils d'ARESTA. Bordeaux. C[t] XVI. p. 33.
SANVCVS, avec MVTACA, sur un monument funéraire du Musée de Langres. C[t] XII, p. 40.
SAPRICIA, surnom de femme. Bordeaux. C[t] XIX, p. 3.
SAPRICIVS. Inscr. de Vienne en Dauphiné.
SARASVS, table funéraire du Musée de Langres. C[t] XII, p. 26.
SARMIZEGETHVSA. Dacie Supérieure. Orell. 5280.
SARRO (-nis). Nîmes. C[t] XV, p. 20. Précédé du *gentilicium* INVENTI.
SASAIVS, LICCAI filius, miles coh. Breucorum VIII. Bramb. 232. Gruter 562, 2.
SATICOCENNA. Tombe du Musée de Langres. C[t] XII. p. 35.
SATTARA. Neuwied. Orell. 988. Bramb. 692.
SATTO, nom d'homme, Verna. Voyez ATUSIRUS. C[t] X, p. 6, Musée de Mayence. — Nom de femme, Musée de

Langres. C[t] XII, p. 27. Bramb. 28. Cart. Orelli 5695. — Mayence. Bramb. 1324. — C. Iulius SATTO, 721, 933. Moselius SATTO.

SATTONIVS. C[t] XX, p. 28. — Sattonius Gratus. Heddernheim, Orelli 6611. Br. 796, 1428 b., 1446, 1577, 845.

SATVLLVS. Brambach 692. Orelli 988.

SAVARIA. Brambach 1091, 1143, 1146, 1288, 1752.

SAVINIS, femme. C[t] XIV, 6.

SAVRO, nom d'esclave affranchi. Nîmes. C[t] XIV, p. 6.

SAVTVS, NOVIALCHI filius. *Votum* de deux édifices au dieu Mercure dont il était sans doute le prêtre. Bramb. 839.

SCAPER, père de CRASARO. Musée de Langres. C[t] XII, p. 36.

SCARDON. SCARDONA. Orelli 5268, 5269.

SCOTTIVS, COTITII filius. C[t] XXI. p. 5.

SCOTTVS. Tombe du Musée de Langres, C[t] XII, p. 29. — Plaque en bronze de Besançon. C[t] II, p. 5.

SDEBDAS CARETIS fil. DOMO TVRO. Br. 230. Orelli 6861.

SECCALVS? Sur une pierre tumulaire de Soleure. C[t] X.

SECCO (-onis), Carniole. C[t] XX, p. 28; C[t] XXI, p. 25; C[t] XVIII, p. 7. Bramb. n°s 852, 796, 2071 add. Gruter 869, 9.

SECORIGIESES (Vicani). Bramb. 306.

SEDAVO, père d'ANNAVS. Brambach 981. C[t] X, p. 15.

SEDVLVS, nom romain et gaulois en Celtique, peut-être SEDVLLVS ou SEDVLIVS. Cf. César, *De bello gallico*. C[t] XXV, p. 3; C[t] XV, p. 28 et SEDVLIA.

SEDVNI (civitas Sedunorum), Sion. Orell. 248. MM. 8. Gruter 226, 6.

SEEVIAE. C[t] II, p. 27 v°. Orelli 5236.

SEGEVS, nom propre. I. H. 2698.

SEGISAMO, ville. I. H. 2915.

SEGOBRIGA, I. H. 4220.

CEΓOMAPOC, inscription en langue gauloise du Musée d'Avignon, trouvée à Vaison. C[t] XIII, p. 24. — SEGOMARVS, Brescia. Muratori CV, 7. Orelli 2123.

SEGOMONI DVNATI Deo Marti. Culoz. Orell. 7416. — SEGOMO (-nis). Lyon. Orelli 1356.

SEGONIVS. I. H. 2946.

SEGONTIVS. I. H. 2942, 2946.

SEGVSIAVA. Ethnique. C[t] V, p. 38. — SEGVSIAVORVM libera civitas. C[t] XXIV, p. 6, 7, 8, 9, 10. — Forum SEGVSIAVORVM, Orelli 5216. — SEGVSIAVVS. Lyon. Orell. 5217.

SEGVSINVM (munic.), Suse. C[t] V, p. 9. Orelli 1690.

SEGVSIO. Aquæ Apoll., Orelli 5210.

SEGVSTERO. Aquæ Apoll., Orelli 5210.

SEGVSTON, Oppidum des environs de Nîmes. Musée. C[t] XIV, p. 10.

SEIANII SEBODDV REMI SEIANIA filia, nom d'un rémois. C[t] III, p. 13. — Les D de SEBODDU sont barrés.

SEISSERVS, surnom d'un SENECONIVS dont la femme a pour nom unique BELATVLLA. Brambach 1773.

SELMANICCO, nom de femme. Brambach 1769.

SEMBECCONISA HEROSSIS, f. St-Bertrand-de-Comminges. Muratori 1558, 10.

SEMBEDO. C[t] V, p. 55. Gruter 112, 7. Bagnères-de-Bigorre.

SEMBETENN, père d'AMOENA. C[t] V, p. 48.

SEMBVS, père de PRIMIGENIVS. C[t] V, p. 43. Orelli 5916. Autre dans le catalogue de Toulouse, p. 40.

SENANIE. Paris. Orelli 1993.

SENECONIVS Seisserus, mari de BELATULLA. Limbach. Bramb. 1773. Un de ces auteurs soupçonne SENECIONIUS.

SENGIONISVS. Nîmes. C[t] XIV, p. 8.

SENICCO (nominatif). St-Bertrand-de-Comminges. Muratori MCDII, 5.

SENIDALV. Bordeaux. C[t] XVI, p. 35.

SENIVS, C[t] V, 39; C[t] XIV, 16. Musée de Nîmes.

SENIXSONIS (génitif). St-Bertrand-de-Comminges. Mur. MCDII, 5.

SENNA VAREDONIVS. Bramb. 825.

SENNAVCIVS Florinus. Alsheim, Hesse. Orelli 6828. Brambach 914.

SENNAVS. C[t] XXI, p. 22. Bramb. 1845.

SENNIANVS. Tombe trouvée à Cologne. Musée. C[t] VIII, p. 30.

SENNO, pater milit. coh. I[e] Fl. Gruter 563, 8.

SENNVS, père de SVLLA. Brambach 497. SACRI filius.

SENOCONDVS Martinius. Musée de Mayence. Brambach 1330.

SENODONNA. Tiré des murs romains de Bordeaux; sur un monument dont deux autres personnages portent des surnoms gaulois. C[t] XVI, p. 25; C[t] VII, p. 16.

SENOGNATVS. Melun. Mur. MCCLXXXII, 5.

SENONES. Gruter 371, 8. — SENONVM civitas. C[t] II, p. 6 v°.

SENONIVS Volusius. Autun. Gruter 1149, 14. Murat. MMXCVI, 12.

SENOPE. Bramb. 1732.

SENOTENSIS vicanus. Bramb. 1677.

SENOVIR(-i), nom isolé. Musée de Nîmes, C[t] XIV, p. 31. Épinal, C[t] XXI, p. 2.

SENVRVS, surnom d'un citoyen des Hastifères Mattiaques, du Musée de Mayence. C[t] X, p. 13; C[t] XVIII, p. 33.

SEQVANA (dea). C[t] I, p. 25 v°.

SEQVANORVM in civitate. Lyon. Gruter 58, 5.

SEQVANVS, séquane, à Bordeaux. C[t] XIX, p. 8. Orell. 4803. — A Lyon. Gruter 1040, 8. — SECVANVS. Bramb. 1525.
SEQVONIVS. Brambach, 1848, n'a pas vu le *s* initial détruit en partie, ce qui lui fait lire EQVONI pour EQVONVS selon lui. C[t] XXI. 23.
SERANVS, père de VERNVS. C[t] V, p. 35.
SERESVMAGIVS, nom propre. C[t] V, p. 27.
SERIOMAGLIVS, nom propre. C[t] V, p. 27.
SERVS, père de LICAIVS, Pannon. Bramb. 1519.
SETVBOKIOS. C[t] XI, p. 7. — SETVBOGIVS. Amiens. Mur. MCMLXXXVI, 7. Orelli a lu à tort SETVBOGGIVS.
SEVTHE, nom d'homme. Ce nom a été porté par un roi de Thrace. Orelli 5433.
SEVVO, potier. C[t] IV, p. 40.
SEXTANT., oppidum des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10.
SIDVA Julia. Brambach 477.
SIDVO, nom de lieu. C[t] I, p. 30.
SILABINA, fils de BORTOSSVS. Auch. C[t] XIX, p. 19.
SILEX, nom propre de femme. C[t] V, p. 43. Grut. 764, 15. St-Bertrand-de-Comminges.
SILVMIO Deo. Vindobona. Orell. 2046.
SIMILIO, homme, (nominatif,) ex classe germanica. Orelli 6866.
SINQVATI Deo Silvano. Géromont. Orelli 7416 et 7417.
SIRICCO (-nis), Aq. C[t] V, p. 34.
SIRMIVM. Pannonie. Orelli 5280, etc.
SIRONA, autels à Bordeaux. C[t] III, p. 205 ; C[t] XVI, p. 13. — En Wurtemberg, C[t] XVII, p. 2. Orelli 2001, 2047. — A Spire, Orelli 5912.
SISEAN, nom propre. I. H. 1594.
SMERCA. Nom d'un personnage qui paraît être un druide ; la lecture n'est pas bien certaine. C[t] I, p. 35.
SMERTVLITANVS, pater ARGIOTALI, namnète. Mannheim. Orelli 188. Brambach 891.
SOENVS, ASSENIONIS filius, ex coh. I[a] Pannoniorum. Brambach, 743.
SOIGELASVS, stèle funéraire à niche, trois pers., du Musée de Langres. C[t] XII, p. 33.
SOLICIA, vicus (Soulosse). Inscription trouvée à Soulosse et conservée à Bazoilles (Vosges).
SOLIISVS. C[t] III, p. 10.
SOLIMARA. Bourges. Orell. 2050.
SOLIMARIACENSES (VICANI). Inscription du pont de Soulosse (Vosges). C[t] XXI, p. 1; Muratori MLXXXII, 2.
SOLIMARIVS. Trèves. Orelli 2015 ; Niewbach, Bramb. 155.
SOLIMARVS. Mayence. Rein. 42, VIII. Bramb. 1380, Mannheim. Bramb. 1439, Francfort. Bramb. 1778, Breitenbach. C[t] XVI. Père de CINTVGENVS. Herzog. 264.
SOLIRIX (-igis), femme ou fille d'EXCINGILLVS. Musée de Nîmes. C[t] XIV, p. 31.
SOLITA, sœur de PARRIDIVS. Inscr. de Gap.
SOLLAVIA, f[a]. Nîmes. C[t] XIV, 29.
SORIOLICNIS, surnom d'Horcola, femme de Filimatus. Bordeaux, C[t] XVI, p. 35.
SORNAVSI deo. St-Bertrand-de-Comminges. Orelli 5913.
SOSIN, adjectif démonstratif gaulois. C[t] I, p. 17 v°. — COCIN. C[t] XIII, 24.
SOSSIONN (...is). C[t] V, p. 38.
SPARVCVS, Triboque. Salona. Orell. 3408.
STATVMAE. Oppid. des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10. Musée de Nîmes.
SVADVGENVS, fils de Nertomarus. C[t] I, p. 33.
SVAVSIA Julia, fille de Caius Attius Carus. Brambach, 688.
SVCCO, surnom d'un CATVRICIVS. C[t] XXVI, p. 3 bis.
SVECCONIVS. Dédicateur d'un autel au *Génie public*, ayant pour surnom DEMEGENVS, que Mommsen écrit à tort DEMECENVS. Soleure, maison de ville. C[t] X, p. 48 v°. Orelli 403.
SVESSIO (-ni). Ethnique des Suessions. C[t] XXVI, p. 6. Orell. 3653. C[t] II, p. 28. Orell. 5236.
SVGNVTIA (BRIVA), vicus. Inscr. trouvée à Monceaux-le-Comte (Nièvre).
SVLEIAE (Sulfiae ?) Dalle trouvée à Malley, 4 lieues O. de Lausanne. C[t] X, p. 32. Musée de Lausanne.
SVLEVIAE (-is, -iabus). A Rome, Orell. 2001, 2099. A Bonn, Orell. 2100. Bramb. 673.
SVLIVIA. Nîmes. Orell. 2051.
SVLLA, Senni filia. Brambach 492.
SVMELI (..us, i). Inscr. en langue gauloise. C[t] XVIII, p. 18.
SVMELOCENNENSES. Brambach 1034. SVMELO, 1633. Saltus SVEMELOCENNENSIS, 1581, 1629.
SVNDVCCA. St-Bertrand-de-Comminges. Murat. MCDII, 5.
SVNNA. I. H. 410, 784, 785.
SVNVXSALIS (Dea). Petit autel du Musée de Bonn, venant d'Eschweiler. C[t] VIII, p. 45. Bramb. 633. Orelli 5925.
SVNVCI. Peuple de la Gaule Belgique. Trouvé en Grande-Bretagne. Stamdington. Orelli 5455. Hübner Inscr. 1195.
SVOIICIINO (-us). Rodez. C[t] XIX, p. 26. V. AICOVINDVS.
SVRBVR. Brambach 1909. Cat. d'Épinal, 66.
SVRCO (-onis). Prénom. Tombe apportée de Clèves à Bonn. C[t] VIII, 50. Bramb. 159.

SVRIO. Brescia. Orell. 4826.
SVSVLLA. Orell. 3552.
SVTVGIO (Deo).

TAEIEVS, père de SAMAVS. Orell. 4900.
TAGANA (Bordeaux DAGANA). I. H. 897, 938.
TAGAVSVS S. IVS, père de NEVTTO. C[t] II, p. 26 v°.
TAGILVS (ou CI). Brambach 1468. Eq. alae Flaviae.
TALAVVS. I. H. 2442.
TALIOVNVS, fils d'ORICLA. C[t] XX, p. 3.
TALLIATES, peuple. Eifel. Bramb. 637, 638.
TALORI (génitif). I. H. 776.
TALVPPA. C[t] XXI, p. 24. Bramb. 1823, 1851.
TAMEOBRIGVS. I. H. 2377.
TANCINVS, -A.-I. H. 681, 684, 753, 770, 798, 802, 903 (G), 942.
TANFANA (Dea). Rein. 175, 1. Rive droite du Rhin.
TANNEGADINIA, nom propre. I. H. 3796.
TANNEGALDVNIS, nom d'homme. I. H. 4040, v. 3794.
TANNEGISCERRIS, nom d'homme. I. H. 3794.
TANNOCIENVS, stèle funéraire du Musée de Langres. C[t] XII, p. 24.
TANOTALIKNOI. C[t] XI, p. 7.
TANOTALOS. C[t] XI, p. 7.
TAPORVS, I. H. 881, 950, 1018.
TARANVCNO deo. Heilbronn, Orelli 2055, 2056, 2057, Bramb. 1589, Orell. 2055. Manh. Bramb. 1812.
Le n° 2057 d'Orelli a été trouvé à Godraustein dans le Palatinat; mais la provenance de son n° 2056 n'est pas indiquée.
TARBELEX. C[t] V, p. 52.
TARBELSONIOS, nom propre gaulois. Poitiers. C[t] VII, p. 15.
TARVOS TRIGARANOS. Paris. Orelli 1993.
TASGILLVS, patron d'un centurion de fédérés. Bordeaux, C[t] XVI, p. 7. Br. 1772. — TASGILLA. Bramb. 845.
TASGIVS. Nîmes. C[t] XV, p. 18. Peut-être gaulois de la Cispadane. Voir les *corp.* Gruter, Mur. etc.
TATAZA, nom de femme d'une famille thrace.
TATICENVS? nom propre, surnom d'un T. Claudius. Musée de Cologne. C[t] VIII, p. 17.
TATO, ICARI f. Or. 327.
TATVCVS, autel à Diane. Musée de Cologne. C[t] VIIII, p. 44 v°. Nationalité douteuse.
TAVNVS. D'où *Taunenses* et *civitas Taunensium*. Le mont Taunus est en Germanie, mais près du Rhin, et l'on peut très-bien y supposer un établissement gaulois. Du reste le nom de TVGNATIVS qui s'y rencontre a toute l'apparence d'un nom appartenant à la langue de ce peuple. Orelli 4981 et 4982. Brambach 956, 1241, 1310, 1330, 1444, 1445, 1463, 1471.
TAVRVS, SOSSIONIS filius. C[t] V, p. 38.
TEDDIATIVS PRIMVS L. Mühlenbach, Br. 849. C[t] XX, p. 25.
TEΘΘICNIVS. Avignon. C[t] XIII, p. 27. Paraît analogue aux MEDDIGNATVS, où le D barré tient la place du Θ grec.
TEDVSIA, oppidum des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10. Musée de Nîmes.
TEKOS, inscription de Novarre. C[t] XI, p. 7.
TELAVSIVS, surnom de Mercure, incertain. Brambach écrit BIAVS.. Trouvé à Vbbergen. Gueldre, C[t] IX, p. 33. Musée de Nimègue.
TERMESTINVS (Domo). Bramb. 894.
TESAOIOAN. C[t] XI, p. 7.
TESCO (-onis), père d'un Cintugenus. Bordeaux. C[t] XVI, p. 7.
TETRAHENAE, matrones du Musée de Bonn, venant de Bettenhoven. C[t] VIII, p. 39 v°. Elles sont associées aux Gaesahenae comme il suit : et Tetrahenis et Gaesahonis.
TETRVS, fils d'VNAGIVS, Boiên de Bordeaux. C[t] XIX, p. 10.
TETTO (-nis).
TETVMVS || SEXTI || DVGIAVA || SAMADIS. Chez les Cénomans de la Haute-Italie. Communication de M. Fabretti, de Turin.
TEVTOMVS, père du soldat pannonien VETTORIVS. Orell. 5418.
TIATVS, Dace, père de ZIA, uxor PIEPORI regis Coistobocensis. Muratori, 1039, 3.
TICINI. Bramb. 377, 1155.
TIGOR. TIGORINVS (pagus). C[t] X, p. 44 v°. Orelli 566. Mur du château de Villars, près de Morat.
TINGILONAIA. Nîmes. Gruter, 743, 8.
TIOGILVS. I. H. 2698.
TITTIVS, affranchi. C[t] XXIV, p. 7.
TITTO, beau-père de PARRIDIVS, dont le nom gaulois a fait le nom patronymique latin TITTONIVS. Inscr. de Gap.
TITTONIA, TITTONIS filia. TERTIA, femme de PARRIDIVS. Inscr. de Gap.
TOCCIA. Bramb. 716.
TOCISSA? père d'un AVGVSTVS. C[t] XXI, p. 13. — Brambach, add. 2072, écrit comme moi TOCISSA, mais le C diffère bien peu du G. Il y a assez de noms en TOG tels que TOGIVS, TOGITIVS, TOGIRIX, pour que je n'hésite pas à croire que la forme TOGISSA en dérive.
TOENILIS, stèle funéraire du Musée de Langres. C[t] XII, p. 35.

TOGIACIA. Nîmes. C[t] XIV, p. 35. Voir les références latines.
TOGIO, datif. Ratisbonne, Grut. 709, 9.
TOGIRIX, METIATI f. Or. 347 ; METIAE f. Momm. 139.
TOGITIVS, SOLIMARI f. Mayence, Rein. 42, VIII. Manheim, Bramb. 1380.
TOGIVS, stèle funéraire du Musée d'Avignon provenant des environs. C[t] XIII, p. 8. — TOGIVS, soldat des *exploratores Divitienses*. TOGIA. C[t] X, p. 23 v°. Orelli 6720.
TOGOTI (Deo), nom au datif. I. H. 893. Renesius 194, 191.
TOLOSA, Toulouse. C[t] X, p. 4 ; Bramb. n° 1196.
TOLTANDOSSVS (Hercules), fils de SEMBVS. C[t] V, p. 43. Herzog, 282, lit TOLOSANO ANDOSSO, difficilement admissible d'après la figure.
TOMITANORUM Buleuta. Orelli 5280, 5287. Civitas Pontica. Kortendschy.
TONGIVS, I. H. 749, 757.
TOOYTIOYC. Herzog 445. C[t] XIII, p. 24.
TOROGILLA, mère de MVTACVS.
TOSSIVS, TOSSIA. Vérone. Orell. 1507.
TOTIA LALLA. mère de VARVSIVS ATTO. C[t] XX, p. 27.
TOVTA. Toulouse, provenant de Bagnères-de-Luchon. Voyez CASSIA, femme ségusiave. C[t] V, 38.
TOVTI (filius?) C[t] I, 18 ; C[t] XVIII, p. 32. — TOVTVS, DIVICIANTILLI filius. Mur. 1779, 13.
TOVTILLVS. Nîmes. Murat. MCCLXXXI, 6.
TOVTIORIX, (-igis), surnom d'Apollon, sur un autel du Musée de Mayence. C[t] X, p. 20 v°. Orelli 2059. Brambach 1529.
TOVTIOV. C[t] XI, p. 7.
TOVTIVS, TOVTIA. Stèle funéraire d'Aug. Rauracorum. C[t] X, p. 29. C[t] XXII, p. 28, 22. Orelli 5060. Momms. 284. Il lit TOVTIOnis filius, quoiqu'il n'y ait pas de place suffisante. — TOVTIO, DIVICIANTILI f. Herzog.
TOVTONA Cassia, femme gauloise née d'un Romain et d'une Eduenne. C[t] XXIII, p. 18.
TOVTONIS filius, Melius. Arles, Gruter 807, 11.
TOVTONVS ou nius. I. H. 440.
TRAIBITHVS, père de SEUTHE. Orelli 5433.
TREVERAE matres. Clèves. Orelli 2092.
TREVERI. Gruter, 482, 5, à Gratz, Styrie. C[t] XIX, p. 7, Domitiae civis Treverae. C[t] XIX, p. 9, Veldigi civi Treveri, à Bordeaux.
TREVERORVM (C. Apronius Raptor, decurio civitatis). C[t] XXVI, p. 7.
TREVERVS, -A, tombe d'un cavalier, citoyen de Trèves, à Cologne. C[t] VIII, p. 30. C[t] VIII, p. 50, pour les MATRES TREVERAE. — Tombe d'une femme de Trèves, *civis Trevera*, à Bordeaux, C[t] XIX, p. 7. — Tombe d'un citoyen de Trèves, C[t] XIX, p. 9. — C. TREV. à Bordeaux. C[t] XX, p. 31. — CIVI TREVERO. Brambach 307. — CIVI TREVERE, datif féminin. Brambach 1245. — Br. 161, 187, 893, 1549.
TREVIRI, Trèves. Or. 1805.
TRIBOCI. Brumath. Orelli 5246, 1953, 1954. — Lyon, Gruter 647, 5.
TRICASSINI. Auxerre, Gruter, 371, 8. — TRICASSINVS. C[t] XXV, p. 2; Orelli 5965.
TRICASTINORVM civitas. C[t] XXV, p. 17. Gruter 371, 8.
TRIGARANOS. Paris, Orelli, 1993.
TRITTIA. Trets, et non pas Pierrefeu, en Provence. Orelli 2060.
TRIVMO (-nis), nom d'homme? gén. Environs de Brescia. Gruter 566, 2.
TROVCETEIVS VEPVS. Landecy, près Genève, Orelli 298.
TROVCILLVS. Nîmes, Murat. MCCLXXXI, 6.
TROVGILLVS. Brambach 1401. Lengfeld. Hesse. Peut-être CILL et non GILL.
TRVMPILINI, peuple des Alpes. Débris du monument de la Turbie. TRIVMPILINI est une faute.
TVGNATIVS. Cf. Dugnatius? Musée de Mayence. Bramb. 1310.
TVLLONIVS (deus). I. H. 2939.
TVNGRI. Brambach 1231.
TVOTICIVS. Melun, Mur. MCCLXXXII, 5.
TVRAIVS. I. H. 2633. Cf. Tureus.
TVREVS. I. H. 744, 745
TVRO, nom d'homme au nominatif. I. H. 2504. Bramb. 230 (domo TVRO).
TVTA. Nîmes, Rein. 53, XIII.
TVTOGETVS, père d'ABDUCIA. Sur un autel à Sirona, du Musée de Bordeaux. C[t] XVI, p. 13.

VBIA, GASTINASI filia. Bramb. 275. Nom propre de femme.
VBIVS, natione. C[t] XV, p. 26. Orell. 7420, 66.
VCCIVS. I. H. 5032.
VCETIA, Uzès, oppidum des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10.
VCVETE, divinité gauloise. C[t] I, p. 17 v°. — VCVETIN (accusatif). C[t] I, p. 17 v°.
VGERNVM (Beaucaire). Musée de Nîmes, base de colonnette. C[t] XIV, p. 10. Aq. Ap., Orell. 5210.
VLMIO (-nis). Brambach 691.
VLEVO (-nis), surnom. Brambach 1702.
VLOHOX. C[t] V, p. 39.

VNAGIVS, Boïen de Bordeaux. C[t] XIX, p. 10.
VRA (fons). L'original est à Lyon, mais il vient de Nîmes, où l'on en conserve un plâtre. C[t] XXV, p. 21. Orell. 6081. Herzog 254.
VRASSIS, datif pluriel. Nîmes, C[t] XV, p. 7. Divinité gauloise, comme VRA fons.
VRIAXE (seu AVRIAXE), fille d'ILVNNOSVS. C[t] V, p. 31.
VRILIO (-nis), génitif, père de BOVDVS VALERIVS, mari de SILVANA. Gruter 838, 6.
VRISSVLIVS Campanus. C[t] XX, p. 22.
VRITTIA? C[t] V, p. 20.
VRITTIOR, surnom d'une IVLIA de Bordeaux. C[t] XVI, p. 36.
VROGENIVS, -A. Lyon, Gruter 490, 9.
VROGENONERTI, nom d'homme au gén. Lyon, Gruter 570, 6.
VROMAGVS. Brambach 1953.
VSEITVS, I. H. 785.
VSSVBIVS. Le Mas-d'Agenais, Orell. 5926.
VTVLIVS, fils de TVTA et de VELAGENVS. Nîmes, Rein. 53, XIII.
VXASSONI, nom propre d'homme au gén. Lyon, Boiss. CX.
VXOVINVS, divinité topique, près Apt. C[t] IV, p. 34.
VXSAMENSIS? I. H. 2403.

VACALLINEAE, surnom de matres, au Musée de Cologne. Autel par un vétéran de la 1re légion Min. C[t] VIII, p. 30 v°. — VACALLINEHIS (matronis). Wachlendorf, Orelli 2086.
VADVRIX, de Besançon. Couteau en bronze. C[t] II, p. 40 v°),
VAELO, nom d'homme au nomin. I. H. 2986.
VAGDAVERAE deae. Hemmen, Or. 5918. Brambach 67. C[t] IX, p. 5 v°.
VAGODONNAEGO (Deo). I. H. 2636.
VAILICO. Gumiel (Espagne). Mur. 1479, 12. Hübn. 2771. En rapport avec deux noms certainement gaulois MADICENVS et ACCO.
VALETIO, nom d'homme au nominatif. Brescia, Mur. LIII, 10.
VALLAMNEIHIAE (-abus), matrones du Musée de Cologne, trouvées sous Fettenhenne. Ex-voto de femme. C[t] VIII, p. 17.
VAPPINCVM, Aquae Apoll., Orelli 5210.
VARAITIO. Brambach, 825.
VAREDONIVS SENNA. Pierre où figurent un certain nombre de noms gaulois plus ou moins latinisés. Brambach 825.
VARICILLVS, messin. C[t] XX, p. 1.
VARINVS, dérivé du Var (fleuve). Nice, Mur. MLIIII, 3.
VARVSIVS ATTO, fils de VARVSIVS ACCEPTIVS et de TOTIA LALLA. Nimègue, Br. 857.
VASIENSES VOCONTII. Vaison, Gruter MXC, 21.
VASIO, Vaison, ville des Voconces. Tombeau du Musée d'Avignon, apporté de Vaison. C[t] XIII, p. 33. — VAS. VOC. Orell. 5222, Herzog 434. — VASIENSES, Herzog 432, 3.
VASIONI (Marti et). Vaison, Orelli 5919 Gruter, DXVI, 5.
VASIONVS. Lyon, Gruter 752, 4.
VASSA, SACCAVI filia. Vienne, Gruter 745, 11.
VASSATVS. Brambach 1112 b, 1.
VASSO CALETI (Deo Mercurio). Bittburg. Brambach 835.
VASSORIX. Niederberschdorf (Alsace). Orelli 4967.
VATINEAE. Matrabus VATINEIS. Autel du Musée de Langres. C[t] XII, p. 43.
VATRVTE, oppidum des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10.
VATTO Justius. Mommsen 141. Orelli 349.
VATVIABVS (Matro). Juliers, Orell. 2086.
VATVIAE NERSHENAE, matrones du Musée de Cologne trouvées dans le pays de Juliers. Brambach en fait deux noms C[t] VIII, p. 18.
VECCATVS, nom d'homme. Lac Majeur. Gruter 838, 9. Orelli 4901.
VECCO, MOCCONIS f. Lac Majeur. Gruter 838, 9.
VECISO? tombe de Bordeaux. C[t] XVI, p. 12.
[V]ECTIMARVS. Brambach 834.
VECTISSVS. Brambach 865.
VECTVS, I. H. 2956.
VEDIANTES, VEDIANTIABVS matronis, près Nice. Orelli 2093, 5107.
VEGABIVS, ex Valentis principis. Gruter XV, 2.
VEGISONIVS. Bramb. 1438.
VELAGENVS, père de VERVS, père d'VTVLIVS. Nîmes, Rein. XIII, 53. — Ex coh. Raet. periit. Brambach 892.
VELAVNIS. I. H. 1589, 1590.
VELDIGIVS? s. VIL., citoyen trévire. C[t] XIX, p. 9.
VELIOCASSES, civitas. Lyon, Orell. 6991.
VELLACO, nom d'homme au nominatif. Nice, Mur. DCCCXXV, 5.
VELLAVORVM (civit.) — VEL. Orell. 5220. — LIBERA. Orell. 5221.
VELMADA, fille de GAVGASSO. C[t] II, p. 29 v°.
VELORIVS SACRILLIVS. C[t] XX, p. 28,
VENETOS, ethnique à l'accusatif. Bramb. 484.
VENINA. Gruter 520, 1. Carinthie.
VENNA, fille de NEMATEVVS, mère de PARRIDIVS. Inscr. de Gap.
VENNECTIS pagus. Nizy-le-Comte (Aisne). C[t] VIII, p. 5; C[t] I, p. 10.

VEPVS TROVCETEIVS. Landecy, près Genève, Grell. 298.
VERANSATVS, père de FREIOVERVS. Tombe d'un soldat tongre, du Musée de Mayence, trouvé là. C[t] X, p. 13. Br. n° 1231.
VERBEIA (dea). Veleia, York. Orelli 2061.
VERCANE (de) et MEDVNE. Bertrich, au cercle de Cochem. Brambach 709.
VERCATI, nom de femme au datif? Die. Mur. MCCCLIII, 5.
VERCE (datif). Melun, Mur. MCCLXXXII, 5.
VERCELLAE, ville de la Gaule transpadane. Sur une stèle funéraire du Musée de Mayence. C[t] X, p. 10. Brambach 1208, 1983.
VERCOBIVS SVRVS. Vérone. Orell. 2728.
VERCOMBOGIVS. Gruter 758, 11. Carnie.
VERDECVNVS? Tabulae militares. Gruter 574, 7.
VERDVCCVS ou VERDVCIVS. Nice, Mur. MCDV, 5.
VERIVGODVMNVS. Autel à Apollon, dans un mur de la Bibliothèque nationale. Provenant d'Amiens. Orell. 2062.
VERNVS, SERVNI filius. C[t] V, p. 35.
VERONA. Bramb. 233, 1186, 1191.
VERORE. alias VIRRORE, divinité topique. Lugo in Gallaecia. Or. 2063.
VEROTIVS seu VEROTVS. I. H. 2519.
VESGASA, BITTIONIS fil. Gruter 733. 5.
VESVNIAHENAE, matrones du Musée de Bonn, trouvées sur la place du marché à Zülpich. C[t] VIII, p. 45. Brambach en cite cinq autres de Weitweis.
VETERANEAE (-is), matrones du Musée de Bonn, venant d'Embker. — VETERANEAE (-abus). — VETERANEHAE (-habus, -his). C[t] VIII, p. 40, 40 v°, 42 v°, 43 v°, 51 v°.
VETTO, I. H. 201, 529, 601, 823, 829, 1074, 1075, 3844.
VIANEGLVS, I. H. 2698.
VIANNA. Bramb. 1164. — VIANA, 1061, 1165, 1382. VIA. VIAN 1175, 1202.
VIBIASENE, femme de DECMVS, mère d'AQVITANA. C[t] XX, p. 9.
VICTISIRANA, femme d'EPOMVLVS. Gruter 700, 6. Ces noms, envoyés d'Angleterre par Camden, sont fort suspects.
VICTISSVS ou VECTISSVS, surnom d'Attucius. V. EPONA.
VIENENSIS civitas. Vienne, Gruter 631, 7.
VIENNA, Vienne en Dauphiné. Or. 5256. Bramb. 457, 1082, 1190, 1768.
VIHIRMAS (-atis), autel à Hercule, trouvé à Bois-le-Duc. Le fils, premier magistrat des Bataves, a nom *Flaus*, évidemment latin pour *Flavus*. C[t] IX, p. 5.
VINDALVCO (-nis). Basle, Momms. 290.
VINDAVSCIA Euvanthis, dame gauloise de Valence en Dauphiné. C[t] XXIV, p. 20.
VINDELICVS, CATTAI fil. Orelli 6858.
VINDILLA, femme de GIAM, fille de CRIELON. Styrie. Gruter 537, 5.
VINDILLIVS. Brambach 900.
VINDONA. Carinthie, Gruter 87, 7.
VINDONISS(enses). Suisse. Orell. 5026.
VINDOROICI, gén. masc. Vienne, Gruter 745, 11.
VINDVNA. Norique, Gruter 705, 6,
VINTIO, Deo Polluci. Seyssel, Orelli 2065. AVG. VINC. Orelli 5922.
VINTIVS (Mars), VINTIENSES. Vence, Orell. 5227, 5228 ; Rein. CCXXII, 1. Copie de M. Bourguignat.
VIRDOMARVS THARTONTIS. La leçon de Muratori paraît être défectueuse et devoir être remplacée par celle de Maffei, qui donne un fac-simile et parle des erreurs existant sur les autres copies.
VIRIATVS, I. H. 684. Nom d'un célèbre Lusitanien. On écrit aussi Viriathus.
VIRINN, oppidum des environs de Nîmes. C[t] XIV, p. 10.
VIRIONDAGI, nom d'homme au génitif ou au datif. Carinthie, Mur. MMLXXVIII, 3.
VIRIVS, masc. en langue gauloise. C[t] XVIII, p. 6 et 18.
VIRODDI deae. (Les D sont barrés.) Trouvé dans les murs du cimetière de Kaelbertshausen, maintenant au Musée de Carlsruhe.
VIROMAND. Ethnique. Lyon, Orell. 6950.
VIROMARVS. Près Joinville, Muratori MDCCLXVI, 1.
VIRONO (-nis). Carinthie, Muratori MMLVIII, 3.
VIROTVTI APOLLINI. C[t] VII, p. 44.
VIRVCATE (Publius). Vérone, Maff. 147.
VIRVNVM, ville de la Norique. Rome, Orell. 3504.
VISALVS, I. H. 626. Peut-être pour VISOLVS.
VISCARI (gén.), Bernay, Orell. 5693.
VISIONIVS Losus. Bramb. 1770.
VISVCIO Mercurio, près Spire. Orell. 5923. — Deo Merc. VISVCIO et sanctae VISVCIE. Kougen (Wurtemberg). Orell. 5924. Bordeaux, Merc. — VISVCIO. C[t] XIX, p. 11, Bramb. 1581, 1696, 1704. VISVCIO. Orelli 2607. — Les trois monuments rapportés par Orelli proviennent des bords du Rhin et du Neckar.
VISVRIO (-nis), père d'EDVLLIVS. C[t] XXI, p. 18. Bramb. 1838.
VISVRIX, nom de femme. Momms. 298. Orell. 422, etc.
VITOVSVRIO, nom pr. C[t] VI, p. 25. — VITOVSVRIOnis filia. C[t] XIII, 29. Béziers, copie de M. de Saulcy. — IOVICCORIGIS

filia. C[1] XIII, p. 29, Avignon. — MAGLVS, dieu topique à Dax. — MATIDONNVS, C[1] XII, 39. — CAPILLVS ILLIOMARI.

VITVDVRENSIS (MVRVS). Constance. Gr. CLXVI, 7, 9. — VITVDVRVM vicus. Momms. 239.

VOCONTIEIS ([Li]guribus). Gruter, *Fastes*, p. 296.

VOCONTII, ethnique général des Gaulois, de Die à Vaison. C[1] XIII, p. 33, Vasio Vocontiorum ; p. 19, flamen Vocont...; — p. 35, Vasienses Voc... — A Luc, aed. Voc., C[1] XII, p. 13 ; C[1] XIV, p. 10, 34; C[1] XX, p. 20 ; C[1] XXII, p. 15 ; C[1] XXIV, p. 22 ; C[1] XXVI, p. 3.

VOCONTIVS, Rome, Mur. DCCCLVII, 4. Nom emprunté par les Latins aux Gaulois des Alpes?

VOGLANNIONVM vicus, près Trèves. C[1] XX, p. 22, 28. Orelli 5237. — VOGLANNI, C[1] XX, p. 33. Br. 796.

VOLCAE, ethnique général des Gaulois méditerranéens. Pierre du Musée d'Avignon. C[1] XIII, p. 37 v°,

VOLTREIVS. Gruter 842, 1. Carniole.

VOLTREX. Gruter 780, 5. Carniole. — VOLTREX, Explaetoris f. Pox. VOLTREX, Iasonis F. P.; Iggi, Carniole. Voltregis f. ex Voltrici.

VOLTVREGIS, gén. Iggi, Gruter 826, 2.

VORDENSES pagani. Apt, Orelli 197.

VORETO (...us). C[1] XVIII, p. 18.

VOSEGO deo. Bergzabern. Orelli 2072. Bramb. 1784.

VOSIO (nominatif). Tremosine, près Brescia. Murat. MCCXCV, 6.

VOSOLVIA, nom de lieu. C[1] II, p. 27 v°. Orell. 5236.

VOSTRVS, fils d'Ausus. C[1] III, p. 14.

XVBAN Deo. C[1] V, p. 42.

ZIA, TIATI filia, daca, uxor PIEPORI, regis Coistobocensis. Rome, Muratori 1039, 3.

VASES

SIGILLÉS ET ÉPIGRAPHIQUES

DE FABRIQUE GALLO-ROMAINE[1].

I.

Parmi les nombreux vases désignés généralement par les archéologues sous la dénomination peu exacte de *poteries samiennes*[2], il se trouve une série dont les exemplaires portent des légendes en relief. Ces légendes n'ont aucun rapport avec la fabrication; ce sont tantôt des vœux ou des invocations, tantôt des ethniques. J'ai cru qu'il était utile de réunir ici les renseignements que j'ai pu recueillir sur ces fragiles monuments.

Tout d'abord, je propose de supprimer, dans la nomenclature archéologique, ce nom de *vases samiens*. La poterie de Samos n'avait aucun des caractères qui distinguent celle dont nous nous occupons en ce moment; les Romains, qui fabriquaient celle-ci, prétendaient rivaliser avec les Samiens sans les copier; les inscriptions et les noms de potiers sont latins et en caractères latins; le vernis rouge, avec sa teinte qui ne peut se comparer qu'à la cire à cacheter, est particulier à cette poterie que le commerce répandit dans le monde romain où elle fut imitée; cette imitation produisit de nombreux échantillons, d'une fabrique plus grossière et d'un art moins délicat, qui paraît s'être continuée pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le centre de la fabrication des vases rouges, sigillés et vernis, paraît

1. Cet article a paru récemment dans la *Gazette Archéologique*, publication importante que son luxe typographique ne réserve malheureusement qu'à un nombre trop restreint de lecteurs privilégiés. Les directeurs de ce magnifique recueil, MM. Fr. Lenormant et le baron de Witte, nous ont permis, avec leur courtoisie habituelle, de le reproduire, dans l'espoir que sa vulgarisation fera connaître des exemplaires nouveaux de ces vases.

2. Tout récemment, M. l'abbé Desnoyers a soutenu la même thèse dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, t. XIX.

avoir été dans l'Italie septentrionale, à Arezzo; Perse, Martial, Macrobe, Pline, Isidore de Séville[1] font allusion à la poterie rouge d'Arezzo. « Les vases en terre cuite, dit ce dernier, furent d'abord inventés à Samos; ensuite on découvrit le procédé pour y appliquer la couleur rouge. Ces vases sont appelés *arétins*, du nom d'une ville d'Italie où on les fabriquait. » Des découvertes récentes ont permis de constater l'existence de fabriques considérables de ces vases dans le Modénais[2].

Jusqu'à ce jour, on ne s'est pas assez occupé de réunir les sujets divers représentés en relief sur les vases *arétins* et sur leurs imitations; destinés à des usages variés, ils retracent, par leur ornementation, le courant des idées de la vie ordinaire, les sujets les plus appréciés et les plus populaires; ils fournissent mille détails curieux, et, parfois même, touchent directement à la mythologie et à l'histoire. La Société des Antiquaires de France, il y a quelques années, a fait connaître un très-curieux fragment de vase sigillé, avec inscriptions, relatif à la défaite du roi dace Décébale, trouvé au milieu des ruines romaines à Blain, dans le département de la Loire-Inférieure[3].

Je ne sache pas qu'il ait été encore publié d'autres vases sigillés épigraphiques, que les deux exemplaires dont je vais parler avant d'arriver à la description de ceux dont on va voir les dessins exacts.

L'un fait partie du *Real Museo Borbonico*[4], l'autre est au musée de Nîmes[5].

L'ornementation du premier, dont la provenance n'est pas indiquée, mais qui, par son beau travail, doit être de fabrique italienne, se compose : 1° d'une bordure d'oves; 2° d'une inscription formée de caractères de grande dimension, séparés chacun par une feuille de vigne; 3° d'une bande de feuillage dans laquelle on aperçoit deux lièvres, ou lapins, broutant, et deux sangliers poursuivis par deux chiens. La seconde et la troisième zone sont coupées par un buste de femme placé entre deux caducées, de manière à indiquer le commencement de la légende, qui est : BIBE AMICE DE MEO; cette inscription rappelle les vœux que l'on retrouve plus tard, vers la fin du Haut-Empire, sur des vases de couleur noire ou ardoisée : *Sitio; Reple; Da bibere; Amo te condite; Amas, felix vita; Ut felix vivas; Merum da satis: Vinum tibi, dulcis; Vive, bibe multis*, etc.

1. Pers., *Sat.*, II, 6; Martial., I, 54; XIV, 98; Macrob., II, 4; Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 45; Isidor, *Etymol.*, l. XX, c. IV, 3, 5 et 6.
2. *Bull. de l'Inst. archéol. de Rome*, nov. 1875; Allmer, t. IV, p. 33 et *seq.*
3. *Bull. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, 1870, p. 113 et 118.
4. T. VIII, pl. 29.
5. *Marques de fabrique du musée de Nîmes publiées en fac-simile*, p. 58 et pl. XV, n° 177; G. Charvet, *les Voies romaines chez les Volces-Arécomiques*, p. 9, note 2.

Le second vase, publié par M Aurès, et avant lui signalé par Artaud, dans un travail inédit sur la céramique, qui est conservé à la bibliothèque du Musée de Lyon, porte la légende : TAM BENE FICTILIBVS, entre une bordure d'oves et un sujet de chasse. Les lettres sont séparées par des feuillages et aucun signe ne marque le commencement de la légende. On a proposé de voir ici une sorte d'exclamation signifiant que le vin est aussi agréable à boire dans un vase de terre que dans une coupe de matière plus précieuse. Il est tout naturel de rappeler à ce propos le vers de Martial :

Aretina nimis ne spernas vasa monemus.

II.

A Montans (Tarn), localité où exista, à l'époque romaine, une fabrique de poterie signalée par M. E.-A. Rossignol, parmi de nombreux débris, on a recueilli deux fragments portant des inscriptions en caractères presque cursifs et qui, analogues à celles dont nous nous occupons en ce moment, paraissent être de la plus basse époque. Ces fragments n'ont encore été ni reproduits ni déchiffrés ; les lettres ne sont pas séparées [1].

Sur l'une, M. Ant. Héron de Villefosse, mon confrère, propose de lire : AVE NOVISSIMYS HERES VD.....

Sur l'autre, on ne déchiffre guère que les mots.... AENEA SOMNIA..... ou.... AENEAS OMNIA....

Quelques fragments d'inscriptions étaient déjà connus avant la découverte importante dont je vais parler dans un instant :

1° R, sur un fragment de vase provenant d'Orange, conservé au Musée de Saint-Germain.

2° INEA, sur un autre fragment, de provenance inconnue, publié par M. Allmer [2].

3° ON, au Musée de Nîmes.

4° N, *id.* [3].

En 1871, grâce à M. l'abbé Cérès, conservateur du Musée de Rodez, on fut prévenu qu'une fabrique considérable de poterie avait été reconnue à Banassac (Lozère). Le musée de Saint-Germain put acquérir la plus grande partie des objets qui avaient été exhumés jusque là ; M. Cérès en

1. *Des antiquités, et principalement de la poterie romaine, trouvées à Montans, près de Gaillac* (extr. du *Bull. Monum.*, 1861), p. 6 et 7.
2. Allmer, *Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne*, atlas, pl. XXVI, n° 200.
3. Aurès, *op. laud.*, pl. XV, n°s 178 et 179.

eut lui-même quelques échantillons. C'étaient des vases de toutes formes, par centaines, des assiettes, des moules, des pièces ayant servi à la fabrication; cet ensemble, important au point de vue de l'industrie antique, dont il révélait quelques procédés, non moins important au point de vue archéologique, avait peu de prix comme art[1]. La plupart des objets restés chez le potier n'étaient évidemment que des échantillons de rebut; de ceux qui, par suite de quelque défaut de cuisson ou de fabrication, n'avaient pu être lancés dans le commerce. Néanmoins, un certain nombre de vases étaient intacts, et les fragments très-nombreux. — C'était, avec Montans, une fabrique gallo-romaine de plus à ajouter à celles qui étaient déjà connues : Lezoux et Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), Vichy et Toulon (Allier); la statistique des ateliers de céramique antique, et probablement aussi la localisation des noms de potiers, pourra être tentée un jour. Cependant, il y a lieu de croire que les fabricants gallo-romains, comme celui de Banassac, signaient rarement leurs œuvres; ils étaient commerçants avant tout, plutôt qu'artistes. Ce n'était pas pour eux que Pline avait dit, à propos de l'industrie céramique : « C'est ainsi que les peuples s'ennoblissent et s'enrichissent « véritablement; ils en font commerce, et cette marchandise, toute fra- « gile qu'elle est, se transporte par terre et par mer en divers pays, « avec la marque de l'ouvrier et du lieu où elle a été faite, ce qui « rend célèbre par toute la terre jusqu'aux ateliers et aux fourneaux des « ouvriers. »

Dans cet amas céramique de Banassac, il y avait plusieurs vases sigillés à inscriptions; avant de les décrire, je relaterai ici les fragments de cette série, en marquant d'un astérisque ceux qui ont été acquis par le Musée de Saint-Germain[2].

*BONVS PVER.
BONA PVELL (*Coll. Cérès.*).

Cette inscription est disposée en deux zones, l'une au-dessus de l'autre.

*VMI (*id.*).
BI (*id.*).
HIC (*id.*).
VN (*id.*).
ONI (*id.*).
*XILE.IL (*id.*).
*AE

1. Les vases de Banassac ont été signalés par M. Mazard, dans son *Étude descriptive de la céramique du musée des antiquités nationales de Saint-Germain en Laye*, p. 148 et *seq.* Cette étude est le seul traité, un peu complet, qui ait paru sur la céramique en Gaule; tiré à un petit nombre d'exemplaires, on trouve difficilement ce petit livre dont il serait à désirer qu'il parût une nouvelle édition mise au courant des découvertes et des travaux postérieurs à sa première publication.

2. *Ibid.*, p. 106.

*CATV.	*RAT
*RI.	*EDE
INES (*Coll. Cérès.*).	*ITF
*ICE	*OM
*MA	*VAN
ARE (*Coll. Cérès.*).	*QV

Un vase entier, du Musée de Saint-Germain, porte simplement le nom de AVRELIVS, probablement celui de son propriétaire.

Un autre laisse lire VENI AD ME AMICA; cette invocation peut s'adresser à la bouteille, *lagena*, dont le contenu va être versé dans le *poculum*. C'est encore le reste d'un souhait de buveur, ou aux buveurs, que je propose de voir sur le fragment suivant, et que je rapproche de l'inscription d'une lagène conservée au Musée Carnavalet : OSPITA REPLE LAGENA CERVESA[1]. Peut-être l'inscription complète était CERVESARIIS FELICITER.

Nous arrivons maintenant aux vases sigillés qui portent des ethniques; ceux-ci sont au nombre de quatre, et j'espère que l'on arrivera peu à peu à augmenter cette série intéressante.

Voici d'abord les Gabales, GABALIBVS FELICIT...; justement le nom du peuple chez lequel le potier de Banassac exerçait son industrie.

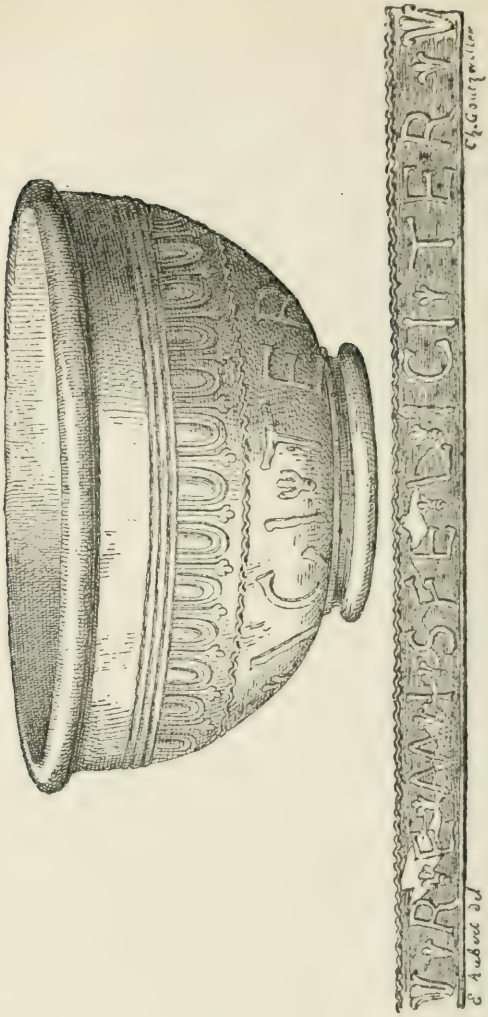
Il est bon de remarquer que César écrivait *Gabali*, tandis que Strabon et Pline donnent la forme *Gabales*, d'où vient grammaticalement *Gabalibus*. Le vase qui nous occupe, fabriqué dans le pays même et destiné à y être vendu, nous indique donc la véritable forme de l'ethnique des anciens habitants du Gévaudan.

Viennent ensuite les Rèmes, REMIS FELICITER. Deux coupes portent cette inscription; l'une m'appartient, l'autre fait partie de la collection de M. le comte Éd. de Barthélemy. Elles ne diffèrent que par un détail : sur l'une des deux, une figure humaine, grossièrement exécutée, indique le commencement de la légende. (Voir la gravure, à la page suivante.)

Un autre fragment est tout ce qui reste d'un *poculum* destiné à l'usage des Lingons : on lit très-distinctement LINGONIS (*felici*)TER.

Une coupe trouvée à Genève en 1862, sur le plateau des tranchées, où le remaniement complet du terrain a mis au jour tout un quartier de l'antique *Genava*, porte la légende SEQVANIS FELICIT... Ce vase, conservé aujourd'hui au Musée de Genève, doit être rapproché d'un fragment du musée d'Annecy, sur lequel on ne lit plus que.....S FE..CIT[2].

1. *Revue arch.*, 1868, t. XVIII, p. 226.
2. Je dois la connaissance de l'estampage de ce vase à M. Revon, conservateur du musée d'Annecy.



Il me semble difficile de ne pas attribuer ces deux *pocula* à la fabrique de Banassac, alors que, sur des tessons recueillis dans cette dernière localité, on en distingue deux, avec les lettres VAN et QV qui font nécessairement partie de l'ethnique SEQVANIS.

Jusqu'à ce jour, on n'a signalé d'ethniques, suivis du mot *feliciter*, que

sur des *graffiti* recueillis à Pompéi, à Herculanum et à Stabies; on lit PVTIIOLANIS FELICITER, — SALINESIBVS FELICITER, dans un lupanar, NOLANIS FIILICITIIR[1]. Une inscription d'York porte GENIO LOCI FELICITER[2].

Cette dernière inscription peut être rapprochée d'un fragment de poterie, dont il existe deux exemplaires, et sur lequel il ne reste plus que le dernier mot. Tout dernièrement, mon savant ami, M. le baron de Witte, a établi que cette légende accompagnait la représentation de Plancus et du Génie de la ville de *Lugdunum*[3].

A propos d'ethniques inscrits sur les vases, on ne peut pas passer sous silence la petite urne du musée du Louvre, qui porte GENIO TVRNACESIV; elle provient de l'ancienne collection Durand. Cette urne, en terre cuite, très-fine, est revêtue d'une belle couleur rouge; la panse est décorée d'une guirlande de lierre en relief; la légende est *tracée en creux*, à la pointe, sur le col[4].

La forme du vase de Tournay, la manière dont est gravée la légende, n'ont aucun rapport avec les coupes dont nous nous occupons; nous ne le citons ici que parce qu'il porte un ethnique.

Avant de terminer cette étude et de proposer mes conclusions sur les vases sigillés épigraphiques, il n'est peut-être pas inutile de réunir quelques notes sur l'emploi du mot *feliciter*.

Ce mot était une acclamation employée souvent dans les festins, analogue aux *vivats* modernes; on s'en servait en l'honneur des dieux, des empereurs, comme nous le voyons dans le banquet de Trinalcion : « Con« surreximus altius et Augusto, patri patriae, feliciter diximus[5] »; dans Suétone : « Acclamari etiam in amphitheatro, epulari, die libenter audiit; « Domino et Dominae feliciter[6] »; dans les *graffiti* :..... CAESARIS AVGVSTI FELICIT; — RVSTIVM VERVM A.V.A.S.P.P.AVGVSTO FELICITER.AEDILES SIC DECET; — IVDICIIS AVGVSTI AVGVSTAE FELICITER NOBIS SALVIS FELICES SVMVS PERPEVO; — AVGVSTO FELICITER[7]. On s'en servait aussi pour les parti-

1. *Corpus inscr. latin.*, t. IV, nos 2183, 1611, 1512.
2. Orelli, n° 1701.
3. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1877, p. 65. — Frœhner, *les Musées de France*, p. 59, pl. XV, n° 2. Un second exemplaire de ce fragment existe au Musée de Lyon.
4. *Bull. de l'Acad. roy. des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, t. XIX, 2e partie, p. 395, art. de M. Adr. de Longpérier; *Rev. de la num. belge*, 2e série, t. IV, p. 155 et 162, art. de M. le baron de Witte; *Bull. des comm. royales d'art et d'archéol. de Belgique*, 16e année, nos 3 et 4, p. 156. Je ne pense pas que l'authenticité de ce vase puisse être soupçonnée malgré les arguments mis en avant par quelques savants.
5. Petron., *Satiricon*, c. 60. — 6. Sueton., *Domitian.*, c. 13.
7. *Corpus inscript. latin.*, nos 820 *a*, 427, 1074, 2460.

culiers : D. LVCRETIO FELICITER; — NVMMIANO FELICITER; — DVOBVS FABIS FELICITER; — REGVLO FELICITER; — M.ANTISCIVS MESSIO FELICITER[1], etc. A propos d'un fragment de vase, publié dans la *Gazette archéologique*, 1877 (pl. 12, p. 71), M. J. Roulez a établi que, dans les jeux du cirque, le mot *feliciter* était synonyme de *vincas* ou *nica*. Il rappelle judicieusement ce vers de Phèdre (*Fab.* V, 1, 3) :

Ut mos est vulgi passim et certatim ruunt, feliciter, succlamant.

Les Grecs avaient une acclamation semblable, Ζήσειας; nous la retrouvons reproduite par des lettres en relief, ...ЄZHCAIC KAλωC, sur un vase en verre publié dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, 1844, pl. XI. Un vase analogue, pl. XII, porte en latin : *Bibe multis annis;* il arrivait parfois que les Grecs lui substituaient le vocable latin :

CATPIω
OYAλЄNTI
OΓOYCTω
NHP ΦHλIKIT.

Un fragment de vase trouvé à Orange, publié par M. Frœhner, représente une poule entourée de ses trois poussins; elle porte un épi au bec et l'un de ses petits sur son dos; au-dessus, on voit un rameau et la légende MIHI ET M(*eis*) FELICITER[2].

La présence sur les vases sigillés de cette acclamation banale, équivalent du VT FELIX VIVAS des temps postérieurs, ne me semble pas devoir donner lieu à des conjectures inutiles; le potier de Banassac avait pour but, très-probablement, de fabriquer des vases qui devaient être achetés de préférence dans les *civitates* dont ils portaient les noms. Les potiers italiens avaient inventé les légendes bachiques, comme nous le voyons sur le *poculum* du Musée Bourbon; les potiers gallo-romains cherchèrent la vogue en satisfaisant l'amour-propre de toutes ces cités, qui avaient succédé aux peuples indépendants de la Gaule, et aimaient à se souvenir de leur autonomie. Je ne pense pas que cette fabrication se soit continuée longtemps après le premier tiers du troisième siècle, date que je donne à ceux de nos vases qui sont les moins artistiques.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

1. *Ibid.*, 2993*, 917, 1087, 1098, 1101.
2. Frœhner, *op. laud.*, p. 66, pl. XV, n° 4.

LES FINALES IRLANDAISES

D'APRÈS M. WINDISCH.

M. E. Windisch, à qui nous devions déjà de si excellents travaux, a publié dernièrement dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache* un mémoire d'une haute importance pour l'histoire de l'irlandais. On sait que les manuscrits irlandais les plus anciens datent du VIIIe et du IXe siècle. La langue de ces documents appartient dans l'histoire du langage à la même période chronologique que le texte vieux-français des célèbres Serments de Strasbourg, 842. Dans ce texte vieux-français les mots *amur*, *sacrament*, etc., ont perdu les syllabes finales du latin *amore*, *sacramentum*. Dans les textes irlandais du VIIIe et du IXe siècle les mots de la langue qu'on est convenu d'appeler vieil irlandais ont généralement subi la même mutilation, et il y a une restitution à faire pour trouver la forme usitée dans la période antérieure, dans la période qu'avec M. Windisch nous appellerons préhistorique, qui se termine au VIe ou au VIIe siècle de notre ère, qui est contemporaine de l'époque de César, des grands écrivains de Rome, des inscriptions romaines et des débris de la langue gauloise conservés par ces écrivains et ces inscriptions. Le mot préhistorique appliqué à cette période n'est pas rigoureusement exact, car des inscriptions irlandaises du VIe siècle environ, appartenant chronologiquement à la période dite préhistorique, subsistent encore aujourd'hui ; et ces inscriptions, malheureusement peu nombreuses, nous offrent les formes caractéristiques de la période dite préhistorique : elles sont avec le vieil irlandais, c'est-à-dire avec l'irlandais des manuscrits du VIIIe et du IXe siècle, dans le rapport qu'on signale entre le latin classique et le français du IXe siècle. L'expression de préhistorique est cependant justifiée par la rareté des inscriptions irlandaises du VIe siècle : la plupart des formes de l'époque préhisto-

rique irlandaise sont établies par le raisonnement et non justifiées par des exemples.

Voici les principes à l'aide desquels M. Windisch a entrepris la reconstitution d'un certain nombre de formes de l'irlandais préhistorique.

I.

Les polysyllabes conservent leur dernière syllabe, quand cette syllabe se terminait 1° par une consonne double, 2° par *r*, *s*, *t* ou *d* précédés d'une voyelle longue.

II.

Les polysyllabes ont perdu leur dernière syllabe, quand cette syllabe ne remplissait pas les conditions énoncées dans la règle précédente. Ainsi la dernière syllabe a cessé d'exister dans tout polysyllabe précédemment terminé 1° par une voyelle brève ou longue ou par une diphthongue, 2° par une voyelle brève suivie d'*s* ou de *t*, 3° par une voyelle brève ou longue suivie d'une nasale. Mais avant de disparaître, la syllabe condamnée a souvent exercé une action qui lui survit. Elle a pu exercer cette action en arrière ; elle a pu l'exercer en avant. Elle l'a exercée en arrière en modifiant la valeur de la syllabe précédente, ce qui a toujours lieu quand la syllabe condamnée contenait un *i*. Elle a exercé cette action en avant de deux manières :

Premièrement, quand le mot dépouillé de sa syllabe finale se terminait originairement par une voyelle, cette voyelle a produit l'aspiration de la consonne initiale du mot suivant dans un certain nombre de constructions grammaticales. Secondement, quand le mot dépouillé de sa syllabe finale au VIIIe siècle se terminait originairement par une nasale, la nasale a souvent subsisté en se détachant du mot auquel elle appartenait précédemment et en devenant la première lettre du mot suivant ; ce phénomène singulier se produit en construction lorsque le mot suivant est une voyelle ou une moyenne.

Telles sont les règles sur lesquelles s'appuie M. Windisch pour conclure des formes du vieil irlandais à celles de l'irlandais préhistorique. Nous n'entrerons pas dans le détail des raisonnements auxquels donne lieu l'application de ces règles aux divers cas particuliers : nous nous contenterons de donner les résultats. Ayant pu profiter des travaux de MM. Ebel [1] et Stokes [2] sur le même sujet, possédant en grammaire comparée des connaissances fort étendues, le jeune professeur allemand est

1. *Beitraege*, I, 165. *Gr. C*², p. 172 et passim.
2. *Beitraege*, passim.

arrivé à des résultats plus sûrs et plus nombreux que ses savants devanciers, et tout en regrettant peut-être qu'il n'ait pas cherché, dans les lois de l'accent, telles que la versification nous les peut faire saisir, un supplément de démonstration qui reste encore à produire, nous sommes heureux de donner ici sous forme de paradigmes un résumé de son mémoire.

DÉCLINAISON DES NOMS ET DES ADJECTIFS.

Thèmes masculins en a.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
Nom.	*ech*, cheval,	*equas.*
	fer, homme,	*viras.*
	tarb, taureau,	*tarvas* [1].
gén.	*eich*, du cheval,	*equi* [2], *equisi*, *equese*,
instrumental	*in biucc*, un peu,	*biccu.* [*aquasja.*
	fiur, par l'homme,	*viru*, *virâ*
dat.	*fiur*, à l'homme,	*viru*, *virô*, *virôi*, *virâi.*
	eoch, au cheval,	*equo*, *equôi*, *equâi*
acc.	*fer n-aile*, autre homme,	*viran alian.*
voc.	*fir*, homme,	*vire*, *viri.*
	maicc, *micc*, fils !	*maqui.*
	dê, dieu,	*dêve.*
ablatif	*cetu*, *ceta*, d'abord,	*cintâd.*
	Pluriel.	
Nom.	*eich*, les chevaux,	*equi.*
	fir, les hommes,	*viri.*
gén.	*ech n-aile*, des autres chevaux,	*equan*, *equam*, *aquam.*
dat.	*feraib*, aux hommes,	*virabis.*
acc.	*firu*, les hommes,	*virûs*, *virans.*
	Duel.	
Nom. acc.	*dâ ech*, deux chevaux,	*echa*, *aquâ.*

Noms féminins en â.

	Singulier.	
Nom.	*ôr*, heure,	*ôra.*
	tuath, peuple,	*tôta*, *toutâ.*

1. Gaulois *tarvos*.
2. On sait que le génitif *maqui* de *maquos*, fils, se trouve dans les inscriptions de l'époque dite préhistorique.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique
	lâm, main,	*[p]lâma*
	rûn, secret,	*rûna.*
	fedb, veuve,	*vidva.*
	ârd, haute,	*ardva.*
gén.	*tuaithe*, du peuple,	*tôtês, toutês, toutjas, tau-*
	lamae, de la main,	*[p]lâmâjas* *[tâjâs*
dat.	*tuaith*, au peuple,	*tôti, toutêi, tautâi.*
	laim, à la main,	*[p]lâmi.*
	uair, parce que,	*ôri.*
instrumental	*ind ôr sa*, à cette heure,	*ôra, ôrâ.*
	in tan, quand,	*tana, tanâ.*
acc.	*tuaith n-aili*, autre peuple,	*tôtin, toutên.*
	lâim, main,	*[p]lâmin, [p]lâmên.*
abl.	*ôre, uâre*, parce que (de *ôr*, heure),	*ôrajas, ôrâjâs.*

Pluriel.

Nom.	*tuatha*, les peuples,	*tôtâs, toutâs.*
	mnâ, les femmes,	*bnâs, benâs.*
gén.	*tuath*, des peuples,	*tôtan, toutam.*
	na m-ban, des femmes,	*benan.*
dat.	*tuathaib*, aux peuples,	*tôtâbis, toutâbis.*
acc.	*tuatha*, les peuples,	*tôtâs, toutâs.*
	mnâ, les femmes,	*bnâs, benâs.*

Duel.

Nom. acc.	*dî choiss*, deux pieds,	*cossi, cossei.*

Noms neutres en a.

Singulier.

Nom. acc.	*dliged n-ail*, autre loi,	*dligetan.*
	biath, nourriture,	*bivatan.*
	nemed, chapelle,	*nemetan.*
	attrab, possession,	*ad-treban.*
instrumental	*niurt*, par la force,	*nertu, nertâ.*

Pluriel.

Nom. acc.	1° *grân*, grains,	*grâna, grânâ.*
	nert, vertus, forces,	*nerta.*
	2° *dligeda*, lois,	*dligetâs.*
	imneda, tribulations,	*imnetâs.*

Thèmes masculins et neutres en ia.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
Nom.	*aile*, autre,	*alias.*
	duine, homme,	*dunias.*
voc.	*duini*, ô homme,	*dunii.*
abl.	*ôindid*, une fois,	*ôintetis*, *âinatiatas* [1].
	Pluriel.	
Nom.	*aili*, les autres,	*alii.*

Thèmes féminins en iâ.

	Singulier.	
Nom.	*gude*, prière,	*gadiâ.*
	Pluriel.	
Nom.	*gudi*, les prières,	*gadîs*

Thèmes masculins en i.

	Singulier.	
Nom.	*faith*, poète,	*vâtis.*
	cosmail, semblable,	*con- samalis.*
gén.	*fâtho*, du poète,	*vâtajas.*
inst.-locatif	*faith*, par le poète, chez le poète,	*vâti.*
	Pluriel.	
Nom.	*fâthi*, les poètes,	*vâteis*, *vâtejes*, *vâtajas.*
gén.	*fâthe*, des poètes,	*vâtean*, *vatejân.*
acc.	*fâthi*, les poètes,	*vâtîs.*

Thèmes féminins en i.

	Singulier.	
Nom.	*flaith*, domination,	*vlatis*
	cruim, ver,	*cromis.*
	buith, être,	*butis* [2].
	sûil, œil,	*sûlis* [3].
	combairt, naissance,	*com-bartis.*
gén.	*flatho*, *flatha*, de la domination,	*vlataos*, *vlataas*, *vlatajas.*

1. Adverbe. Comparez le sanskrit *sarvatas*, partout, et le latin *primitus*, d'abord.
2. Le même mot que le grec φύσις.
3. Le même mot que le latin *sol*, breton *heol*, gothique *sauil*. Cette synonymie est le résultat de l'idée mythologique qui a donné naissance au mythe du cyclope. Le soleil est un œil qui voit tout : ὃς πάντ' ἐφορᾷ. Voilà aussi pourquoi, dans la mythologie germanique. *Wuotan*, le dieu suprême, n'a qu'un œil, *uno semper contentus ocello*, Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 133.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
inst.-locatif	*sûil*, dans l'œil, par l'œil,	*sûli.*
acc.	*sûil n-aili*, autre œil,	*sûlin.*
	Pluriel.	
Nom.	*sûli*, les yeux,	*sûleis, sûlejes, sûlajas.*
gén.	*sûle*, des yeux,	*sûlean, sûlejân.*
dat.	*sûlib*, aux yeux,	*sûlibis.*
acc.	*sûli*, les yeux,	*sûlîs.*
	Duel.	
Nom. acc.	*di suil*, deux yeux,	*sûli, sûlî.*

Thèmes neutres en i.

	Singulier.	
Nom. acc.	*muir*, mer,	*mori.*
	guin, blessure,	*goni.*
	bûaid, victoire,	*bôdi.*
gén.	*mora*, de la mer,	*morajas.*
inst.-locatif	*muir*, par la mer, dans la mer,	*mori.*
ablatif	*samlid*, ainsi,	*samalitis, samalitas*[1].
	Pluriel.	
Nom. acc.	*mora*, les mers,	*moraja.*
	tîre, les terres,	*tîreja.*

Thèmes masculins en u.

	Singulier.	
Nom.	*mug*, esclave,	*mogus, magus.*
	follus, sollus, ouvert,	*svalnastus.*
	accus, voisin,	*ancastus.*
	cosmilius, ressemblance,	*con-samaliastus.*
	imb-râdud, pensée,	*ambi-râdiatus.*
	fid, arbre,	*vidus.*
	bith, monde,	*bitus.*
	molad, louange,	*molatus.*
gén.	*betho, betha*, du monde,	*bitaos, bitavas.*
instrumental	*biuth*, dans le monde,	*bitvâ.*
acc.	*in m-bith m-bras*, le grand monde,	*bitun.*
	Pluriel.	
Nom.	*mogai*, les esclaves,	*mogavis, magaves.*

1. Adverbe, dérivé du même thème que le latin *similis* avec le même suffixe que le latin *primitus*.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
gén.	*moge*, des esclaves,	*mogean*, *magevan*
acc.	*mugu*, les esclaves,	*mogûs*, *maguns*.
	Duel.	
Nom. acc.	*da atârcud*, deux relations,	.....*atu*, ...*atû*.

Thèmes neutres en u.

	Singulier.	
Nom. acc.	*suth*, fœtus,	*sutu*.
	dorus, porte.	*dvarastu*.
	Pluriel.	
Nom. acc.	*rechte*, les lois,	*recteva*, *rectevâ*.
	sothe, les fœtus,	*suteva*.

Noms de parenté.

	Singulier.	
Nom.	*athir*, père,	[*p*]*atêr*.
	siur, sœur,	*sesur*, *svesôr*.
gén.	*athar*, du père,	[*p*]*ateras*.
	mâthar, de la mère,	*m̥âteras*.
dat.	*athir*, au père,	[*p*]*ateri*.
acc.	*athir*, le père,	[*p*]*aterin*.
	Pluriel.	
Nom.	*athir*, les pères,	[*p*]*ateris*.
gén.	*brâthar*, des frères,	*brâteran*.
dat.	*athraib*, aux pères,	[*p*]*aterabis*.
	brâthrib, aux frères,	*brâteribis*.
acc.	*aithrea*, les pères,	[*p*]*aterâs*.
	Duel.	
Nom. acc.	*dî sîair*, deux sœurs,	*sesare*.

Thèmes en -ant (*anciens participes présents*).

	Singulier.	
Nom.	*brâge*, gorge, *lôche*, éclair,	*brâgents* [1], *laukents* [2].
gén.	*brâget*, *brâgat*, de la gorge.	*brâgentas*.
acc.	*brâgit*, la gorge.	*brâgentin*.

1 Ce mot paraît identique au latin *gurges*, dont le *gu* initial est devenu *b* en irlandais dont l'*r* a changé de place, phénomène dont les langues celtiques offrent d'autres exemples, et dont enfin le suffixe a la forme faible *at* au lieu de la forme forte *ant*.

2. Latin *lucens*.

	Vieil irlandais	Irlandais préhistorique.
	Pluriel.	
Nom.	*teit*, chaudes,	*te[p]entis.*
	carait, amis,	*carantis.*
dat.	*braigtib*, aux gorges,	*brâgentibis.*
	Duel.	
Nom. acc.	*dî tiprait*, deux fontaines,	*tiprante.*

Thèmes gutturaux.

	Singulier.	
Nom.	*ail*, pierre,	*aileks.*
	ruire, seigneur,	*rureks.*
	aire, primat,	*arieks.*
	rî, roi,	*rix.*
gén.	*cathrach*, de la ville,	*cataracas.*
	rurech, du seigneur,	*rurecas.*

Thèmes en at (*forme faible de* ant).

	Singulier.	
Nom.	*tenga*, langue,	*tengâs*, *tengats*[1].
	slige, chemin,	*sligês*, *sligets.*
	fili, *file*, poète,	*velês*, *velets.*
	comdiu, maître, dieu,	*com-mediâs*, *com-mediats.*
	cing, guerrier,	*cingês*, *cingets.*
gén.	*coimded*, de dieu,	*com-mediatas*[2].
dat.	*filid*, au poète,	*veleti.*
acc.	*sligid*, le chemin,	*sligetin.*
	Pluriel.	
Nom.	*filid*, les poètes,	*veletis.*
	sligid, les chemins,	*sligetis.*
gén.	*filed*, des poètes,	*veletan.*
dat.	*filedaib*, aux poètes,	*veletabis.*
acc.	*fileda*, les poètes,	*veletâs.*
	sligeda, les chemins,	*sligetâs.*
	Duel.	
Nom. acc.	*dà sligid* (*duas vias*), deux chemins,	*sligete.*

1. Comparez le gaulois *Atrebas*, *-atis*, pour *ad-trebas*, qui nous offre également la forme faible du participe présent; sa racine est ici TREB, habiter, posséder.

2. La racine est la même que celle du grec μέδοντος, et probablement que celle du premier terme de l'osque *med-dix*, celui qui dit le jugement.

Thème neutre en -et (*variante de* at).

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
Nom. acc.	*traig*, pied,	*tragit*.

Thèmes en tât.

	Singulier.	
Nom.	*beothu*,	*bivatâs, bivatâts*.
gén.	*bethad*,	*bivatâtas*.

Thèmes en n.

	Singulier.	
Nom.	*broo*, meule,	*brâvâ, grâvâ*.
	cû, chien,	*cû, cvâ*.
	triath, mer,	*trita, tritâ*.
	Alba, Ecosse,	*Albans*.
gén.	*broon*, de la meule,	*brâvanas*.
	trethan, de la mer,	*tritanas*.
	Alban, de l'Ecosse,	*Albanas*.
	Pluriel.	
Nom.	*coin*, chiens,	*conis*.
gén.	*con*, des chiens,	*conan*.

Thèmes en ann.

	Singulier.	
Nom.	*goba*, le forgeron,	*gobâs*.
gén.	*gobann*, du forgeron,	*gobannas*.

Thèmes en iann.

	Singulier.	
Nom.	*Eriu*, l'Irlande,	*Eriâ*.
gén.	*Erenn*, de l'Irlande,	*Erinnas*.

Thèmes neutres en man.

	Singulier.	
Nom. acc.	*ainm n-abstil*, nom d'apôtre,	*anmin* (?) *anmen* (?).
	ainm diles, nom propre,	*anme*.
dat.	*cuirm*, à la bière,	*cormi*.
	ainmaimm, au nom,	*anmammi, anman-mi*.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Pluriel.	
Nom. acc.	*anman*, *anmonn*, les noms,	*anmana.*
	bêmen, *bêmenn*, les coups,	*bêmena.*
	drommann, les dos,	*drommanna*, *drosmana.*
gén.	*anmann*, des noms,	*anmanan.*

Thèmes masculins ou féminin en man.

	Singulier.	
Nom.	1° *brithem*, juge (masc.),	*britema*, *britemâ.*
	flaithem, seigneur,	*vlatima*, *vlatimâ.*
	airem (nom propre),	*arema*, *ariamâ.*
	2° *talam* terre, (fém.),	*talma*, *talmâ.*
	3° *menme*, l'esprit,	*menmâs*, *menmâns.*
	menma,	*menmans.*
gén.	*memnan*, de l'esprit,	*menmanas.*
dat.	*menmain*, à l'esprit,	*menmani.*
voc.	*dûlim*, créateur,	*dûlemin* (?).

Thèmes en ti[a]n, tiân (2).

	Singulier.	
Nom.	*er- mitiu*, respect [1],	*-mitiô*, *mitiâ.*
	at-bel-tu, mort,	*-bel-tiô.*
gén.	*er- miten*, du respect,	*-mentinas* [2].
acc.	*air-mitin*, le respect,	*-mentinin.*

Thèmes neutres en as.

	Singulier.	
Nom. acc.	*tech*, maison,	*tegas.*
	leth, côté,	*letas.*
	mach, *mag*, plaine,	*magas* [3].
	nem, ciel,	*nemas* [4].
gén.	*tige*, de la maison,	*tigeas*, *tegesas.*
locatif	*tig*, à la maison,	*tigi*, *tegesi.*
	Pluriel.	
Nom. acc.	*tige*, les maisons,	*tegesa.*
gén.	*tige*, des maisons,	*tegesân.*

1. *mitiu* est dissyllabe.
2. Le suffixe est *tiân* par *â* long au nominatif, *tin* (pour *tian* par *a* bref) aux autres cas. Le latin ne connaît que *tiân* par *â* long.
3. Cf. sk. *mahî* « terre ».
4. D'une racine sanscrite NAM « s'incliner, vénérer »

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Comparatif.	
Nom.	*laigiu*[1], plus petit,	*lagiôs.*

NOMS DE NOMBRE.

	2.	
Nom. acc.	masc. *dâ*, deux,	*dvâ.*
	fém. *dî*, deux,	*dvî, dvei.*
	neutre *dâ*, deux.	*dvâ.*
dat.	*deib, dib*, à deux,	*dvebin.*
	3.	
Nom.	masc. *trî*,	*trîs, treis, trajas.*
	fém. *teoir*,	*tesoris, tisaras.*
	neutre *trî.*	*trî.*
gén.	masc. *trîn*, des trois,	*trijan.*
	fém. *teoran-ungae*, de trois onces,	*tesoran.*
	4.	
Nom.	masc. *cethir*,	*cetaris, catvaras.*
	fém. *cetheoir*,	*cetesoris, catasaras.*
	neutre *cethir*,	*cetari, catvari.*
gén.	masc.	
	fém. *cetheora*,	*cetesoran.*
	5.	
	côic,	*côci, quence.*
	7.	
	secht n-aisle, sept articles,	*sectan.*
	8.	
	ocht n-aisle, huit articles,	*octan.*
	9.	
	noi m-bai, neuf vaches,	*novin.*
	10.	
	deich m-bai, dix vaches,	*decin.*
	20.	
	fiche, pl. *fichit*,	*vicês, vicents*, pl. *vicentis.*

PRONOMS PERSONNELS.

Pluriel.

ni, nous,	*nis.*
si, vous,	*svis.*

1. Deux syllabes. On trouve aussi la forme contractée *lugu*.

VERBE.

1re CONJUGAISON.

Indicatif présent absolu.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
1	*berimm*, je porte,	*berami-ma.*
2	*beri*, tu portes,	*beresi.*
3	*berid*, il porte,	*bereti.*
	ibid, il boit,	*[p]ibeti.*
	is, il est,	*esti.*
	fail, feil, fil, il est,	*velti.*
	Pluriel.	
3	*berait, berit*, ils portent,	*beranti.*
	tiagait, ils vont,	*têganti, steiganti.*

1re CONJUGAISON.

Indicatif présent conjoint.

	Singulier.	
1	*as-biur*, je dis,	*biru, berô, bharâ.*
	for-chun, j'ordonne,	*canu, canô.*
	con-riug, je lie,	*rigu, regô.*
2	*as-bir*, tu dis,	*beris.*
3	*ar- fo- im*, il reçoit,	*emit.*
	at-bail, il périt,	*balit.*
	feil, il est,	*velit.*
	Pluriel.	
1	*do-beram*, nous portons,	*beramas.*
3	*as- berat*, ils disent,	*berant.*

2e CONJUGAISON.

Indicatif présent absolu.

	Singulier.	
2	*cari*, tu aimes,	*caraisi, carajasi.*
3	*caraid, carid*, il aime,	*caraati, carajati.*
	Pluriel.	
3	*carait*, ils aiment,	*carajanti.*

2e CONJUGAISON.

Indicatif présent conjoint.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
1	*no charu*, j'aime,	*carau, carajô.*
2	*cari*, tu aimes,	*carai, carajis.*
3	*no chara*, il aime,	*caraat, carajat.*
	Pluriel.	
1	*caram*, nous aimons,	*carajamas.*
2	*carith*, vous aimez,	*carajate.*

3e CONJUGAISON.

Indicatif présent.

1	*râidiu*, je parle,	*râdiô.*

Parfait redoublé.

	Singulier.	
1	*con-darc*, j'ai regardé,	*dedarca.*
2	*con-darc*, tu as regardé,	*dedarcas.*
3	*con-dairc*, il a regardé,	*dedarci, dedarce.*

Prétérit en t.

	Singulier.	
1	*as- ru- burt*, j'ai dit,	*bertu, bertô.*
3	*birt*, elle enfanta,	*bertit.*

Prétérit en s.

	Singulier.	
1	*ro charus*, j'ai aimé,	*carasu, carasô.*

Futur en s.

	Singulier.	
1	*erus*, je me lèverai,	*eressu, erexô.*
	at-chous, j'exposerai,	*côssu, coud-sô.*
	tias, j'irai,	*têssu, steixô.*
2	*têsi*, tu iras,	*têssesi, steixesi.*
3	*têis*, il ira,	*têss-it, steixit.*
	Pluriel.	
2	*for têsid*, vous secourrez,	*têsseti, steixete.*

Futur en b.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
1	*for-chanub*, j'enseignerai,	*canabu*, *canabô*.
3	*predchibid*, il prêchera,	*predicabati*.
	Impératif.	
	Singulier.	
2	*bir*, porte,	*beri*, *bere*.
2	emphatique *cluinte*,	*clunited*, .,..*tâd*.
3	*berad*, qu'il porte,	*beratu*.
	Pluriel.	
2	*berid*, portez,	*bereti*, *berete*.
	ibid, buvez,	[*p*]*ibeti*.
3	*berat*, qu'ils portent,	*berantu*.

1re CONJUGAISON.

Subjonctif présent absolu.

Singulier.

3	*fel*, qu'il soit,	*velat*.

1re CONJUGAISON.

Subjonctif présent conjoint.

Singulier.

1	*aer-bar*, que je dise,	*berâ*.
2	*ar- bera*, que tu dises,	*berâs*.
3	*air-ema*, qu'il reçoive,	*emât*.
	at- bela, qu'il périsse,	*belât*.

3e CONJUGAISON.

Subjonctif.

Singulier.

3	*môidea*, qu'il se glorifie,	*môdiât*.

Futur redoublé conjoint [1].

Singulier.

1	*as- ririu*, je donnerai,	...*iô*.
2	*fo- n- didmae-siu*, tu souffriras,	*dedamasi*,
3	*as-riri*, il donnera,	*riri-it*.

1. Le futur redoublé appartient, quant à la flexion, au mode subjonctif.

Futur redoublé conjoint.

	Vieil irlandais.	Irlandais préhistorique.
	Singulier.	
1	*cêl*, je cacherai,	*cêlâ, ceclâ.*
	as-bêr, je dirai,	*bêrâ*, *bebrâ.*
2	*ni bèra-so*, tu ne supporteras pas,	*bêrâs*, *bebrâs.*
3	*for-cechna*, il ordonnera,	*cecanât.*
	Pluriel.	
3	*ni riat*, qu'ils ne donnent pas,	*ririant*

PRÉPOSITIONS.

imb, *imm*, autour de,	*ambi.*
aith, de rechef,	*ati.*
ind,	*anda*(?).
a, *ass*, de,	*ax.*
o, *ua*, de,	*ava.*
eter, entre,	*enter.*
co, vers,	*co*, *cot.*
ar, devant pour,	[*p*]*ara.*
urid, précédemment,	[*p*]*aruti.*

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

FORMULES INITIALES ET FINALES

DES CONTEURS

EN BASSE-BRETAGNE.

Chaque conteur possède ordinairement une formule ou deux pour commencer et finir ses récits. Ces formules lui sont parfois particulières et de son invention, et souvent elles sont communes à tous les conteurs d'une même région.

Il m'a semblé curieux de réunir et de rapprocher celles que j'ai trouvées le plus fréquemment dans mes recherches sur les contes et récits populaires des Bretons-Armoricains, ou qui m'ont semblé les plus intéressantes, à un point de vue quelconque.

Commençons par les formules initiales.

Marguerite Philippe, de Pluzunet, ma conteuse ordinaire, celle à qui je dois un nombre si considérable de *gwerziou*, de *soniou* et de récits de toute sorte, débutait ordinairement comme ceci :

Eur wez a oa, eur wez a vô,	Une fois, il y avait, une fois il y [aura,
Komansamant ann holl gaozo.	(C'est) le commencement de tous [les contes.

Ou bien encore :

Na eûs mar na marteze,	Il n'y a ni si, ni peut-être,
Hen eûs tri droad ann trebe.	Le trépied a (toujours) trois pieds.

Une autre formule qui lui était aussi familière est la suivante :

Na eûs mar na question	Il n'y a ni si, ni question (ni mais),
Ez oa dogan ar C'hampion.	Le Campion était cocu.
Ha piou a zo kaoz,	Et qui en est cause,
Nemet ar Gampiones koz?	Si ce n'est la vieille Campionne? [(sa femme).

Ces formules, du reste, n'étaient pas particulières à Marguerite Philippe, et je les ai retrouvées dans la bouche de presque tous les conteurs et conteuses de Plouaret et des communes environnantes. Barbe Tassel, une de mes bonnes conteuses encore, les connaissait aussi et les employait parfois. Mais, ordinairement, elle entrait tout de suite en matière par ces mots : — « Il y avait une fois un roi et une reine etc. » — ou plus directement encore : — « Celui-ci (son héros) était le fils d'un pauvre pêcheur, etc. »

Vincent Coat, de Morlaix, dit tout simplement :

Mar karet e kredfet,	Si vous voulez vous croirez,
Pe it da velet.	ou allez voir.

L'aveugle Garandel débutait ordinairement comme suit :

Setu aman eur gaoz ha na eûs en-hi gaou
Nemet eur gir pe daou.
Voici un conte où il n'y a de mensonge
Qu'un mot ou deux.

Ou plus simplement encore :

N'eûs mar abed penaoz gwez-all ez oa, etc....
Il n'y a pas de doute qu'autrefois il y avait, etc...

Ou bien encore :

Réd eo ma wefeac'h	Il faut que vous sachiez
Penaoz eur veach,	Comment une fois
Ez oa etc.....	Il y avait, etc.....

A Braspartz, au milieu des montagnes de la Cornouaille, Guillaume Le Goff disait :

N'eûs mar a-bed penaoz gwez-all,
Nep 'n doa daoulagad n'oa ket dall :
Nep n'hen eûs nemet eul lagad,
A zo born, me hen goar er vad,
Hag rink mont diou wez gant an hent,
Wit gwelet ann daou du, hep fent...

Ce qui veut dire :

Il n'y a pas de doute qu'autrefois
Celui qui avait deux yeux n'était pas aveugle :
Celui qui n'a qu'un œil,
Est borgne, apparemment,
Et doit faire deux fois la route,
Pour en voir les deux côtés, sans plaisanterie....

Voici maintenant quelques formules finales.

Les plus communes sont :

Betek aman am eûs gallet ho c'heuill ; met na ouzon pelloc'h petra int deut da veza.

Jusqu'à présent, j'ai pu les suivre (les héros du récit), mais, à partir de ce moment, je ne sais ce qu'ils sont devenus.

Ou bien encore :

A-baoue n'am eûs ket klevet komz anezhe.

A partir de ce moment, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Barbe Tassel et Catho Doz, de Plouaret, terminaient ordinairement leurs contes de cette manière.

Barbe Tassel disait encore :

Me n'ouzon awiel,	Je ne connais ni évangile,
Na rismadel,	Ni faribole,
Nag ann hent d'ho kuzadenn,	Ni le chemin de votre cachette,
Ha kement-ze ro d'inn poan benn.	Et cela me donne mal à la tête.
Roït d'inn ann alc'houeo,	Donnez-moi vos clefs,
Gant amzer me ouvezo.	Et avec le temps je saurai.
Grik!	Silence!
Marv ê Mariik!	La petite Marie est morte!

Une finale assez commune est encore la suivante :

Neuze a oë eur pred ar c'haëra : me oa bet komerret da diblua ier ha gluziri, hag am boe ive eun tam hag eur banne, hag eun tol-troad em reor pehini am distolas aman evit konta ze d'eoc'h.

Alors il y eut un grand festin. On m'employa à plumer la volaille et les perdrix, on me donna aussi un morceau et une goutte, puis un coup de pied au derrière, qui me jeta jusqu'ici, pour vous conter mon conte.

Ou bien :

Tad kun mammiou goz ma mamm goz a oa eno o treï ar bèr, hag evel-se eo deut ha miret ar vrud a gement-ze holl en mesk ma zud, hag e c'hallet kredi na eûz ket eur gir gaou en holl kement am eûs lavaret d'eoc'h.

Le trisaïeul de la bisaïeule de ma grand'mère était là tourne-broche ; et c'est ainsi que la renommée de tout cela est venue et s'est perpétuée dans notre famille, et vous pouvez être certains qu'il n'y a pas un seul mot de mensonge dans tout ce que je viens de vous conter.

On sait que les contes populaires, quelque merveilleux qu'ils soient, se terminent presque toujours par le mariage du prince et de la princesse, du héros et de l'héroïne, et, à cette occasion, il y a des fêtes, des jeux et des festins surtout, dans la description desquels se complaisent d'ordi-

naire les conteurs. Pauvres diables, qui, le plus souvent, ont dîné de *patates frites avec des pommes de terre*, comme ils le disent, avec une résignation et un accent mélancolique fort touchants, et qui, en imagination du moins, se promènent dans des palais de marbre et d'or, au milieu des enchantements d'un luxe tout oriental, et prennent part à des festins interminables dont le menu, énuméré par eux, est d'une naïveté aussi touchante que grotesque, et m'a ému plus d'une fois.

Ecoutez d'abord l'inépuisable et naïve Marguerite Philippe, qui croyait à la réalité de la plupart des fables qu'elle me débitait, d'un air convaincu et pleine de respect pour ces vieilles traditions d'un autre temps, qu'elle aimait et conservait avec un culte véritable, la pauvre fille !

« *Eno a-vad a oë neuze prezou kaër ha c'hoari, epad pemzek*
« *deiz penn da benn, evit ar paour evel evit ar pinvidik.*
« *Na faote na mange-pain, na mange-caro,*
« *Na crampoës teo, na crampoës tano,*
« *Na iod poaz, na iod da boazad :*
« *Unan en dro gant eur gloge,*
« *O c'houlen : Ha iod a vank aze?*
« *Betek eur porc'hel a oa eno,*
« *Poaz eur penn anezhan, eun all beo,*
« *Kontell ha fourchettes en he reor :*
« *Troc'hit pep-hini lec'h ma karo!*
« *Me oa eno gant ma bec fresk,*
« *Am boa naoun hag a grogas prest.*
« *Eur c'heginer a oa eno*
« *Gant he voutou bec sant Malo,*
« *Roas eun tol d'inn em diadre,*
« *Hag am stlezas war Menez-Bre.*
« *Ma teuis aman ac'hane,*
« *Evit konta d'eoc'h kement-ze.* »

Ce qui signifie :

« C'est là qu'il y eut alors de belles fêtes, pendant quinze
« jours, et de beaux festins, auxquels furent conviés les
« pauvres comme les riches.
« Il n'y manquait ni massepains ni macarons,
« Ni crêpes épaisses, ni crêpes minces,
« Ni bouillie cuite, ni bouillie non cuite;
« Un homme faisait le tour (des tables) avec une cuillère à pot,
« Demandant : Faut-il de la bouillie par là ?
« Il y avait là jusqu'à un cochon,

« Cuit par un bout, tout vif de l'autre,
« Avec couteau et fourchette dans son derrière :
« Coupe chacun où il lui plaira!
« Moi j'étais aussi par là, avec mon bec frais,
« Et, comme j'avais faim, j'attaquai vite.
« Un cuisinier qui se trouvait là,
« Avec ses sabots à pointes de Saint-Malo,
« M'en porta un grand coup dans le derrière,
« Et me lança sur la montagne de Bré.
« De là, je vins jusqu'ici
« Pour vous conter tout ceci. »

Je terminerai cette énumération, qui est loin d'être complète, par la formule de Guillaume Garandel, le fils de l'homérique vieillard aveugle dont j'ai déjà parlé. Elle est, en majeure partie, de l'invention de son père, de qui il la tenait, et il la place ordinairement à la fin des récits où il se donne libre carrière. Car nos conteurs populaires, le plus souvent, ont deux manières : la première, sobre, brève et allant droit au but. C'est la meilleure, surtout pour les collecteurs de contes et autres traditions orales. Dans leur seconde manière, au contraire, ils donnent l'essor à leur imagination, à la folle du logis, comme disait Montaigne, se livrent à de nombreuses digressions, mettent en scène des personnes connues, quelquefois leurs auditeurs mêmes, et prennent pour débiter leurs histoires et leurs fables le double du temps que demanderait une narration simple et suivie. C'est là la méthode la plus goûtée généralement par les auditeurs de nos veillées champêtres.

Je donne, à présent, la parole à Garandel.

..... Eno a-vad a oe friko neuze!

Na faote : — Na iod, na patates, — na kaol, na panès. Gedon kignet, bet euz ar bir, o redek dre ar ruïou. Pepr ha holen 'n ho diou-skouarn, moutard 'n toul ho reor, tammou paper war ho lost, skrivet war-n-hê! — Tapit ann hini a c'hallo tapout! — Kontellou ha fourchettezou en kroaz war ho c'hêinn, d'ann hini a c'hallo troc'ha da droc'ha.

Me oa eno ive en eun tu bennak, a welas unan o tremen, hag a redas war he lerc'h. Mes ma boutou-koad a oa ganen, hag e kouezas war ma fri. — Nom de Die! a lâris, buhanna loened eo ar gedon rostet-man! Na inn ken war ho lerc'h. Hec'h ân d'ar pales, da welet ha me a gavo eun drabennac ha na redo ket.

Pa antrëis er geginn : — C'hui, Guilherm Garandel, a zo aze? a lavaras dinn eur gegineres. — Ia sur, kegineres koant. — Vil-daill ez oa, koulz-

goude. — Deut aman da dreï ar bir, eun dra-bennac ho pezo ive, en bêrr. Sec'hed a deuas d'inn etal ann tân. — Ar c'heginer braz a eas er-maës eun tammik. Ha me kerkent da eva gwinn gant ur skudell. Ma em gavis mezw-dall, etal ann tân: Ha me da lavaret neuze, a vouez uc'hel: — Petra, eun den evel-d-on-me a dlefe bezan er geginn, o trei ar bir? Euz taol, euz kostez ar brinses, eo eman ma flaz.... Ha me o tanfoëltri ar bir gant ann diaoul.— Ar c'heginer braz a antreas eeün war ann tol, hag hen o tont hag o rei eun tol-troad dinn em diadre, hag am zistaolas beteg aman da gontan d'eoc'h ann histor.

Ce qui veut dire :

... C'est là qu'il y eut du fricot, alors!

Il n'y manquait : ni bouillie, ni patates, ni choux, ni panais. On voyait des lièvres écorchés et rôtis courir par les rues, avec du poivre et du sel dans les oreilles, de la moutarde dans le derrière, à la queue, des morceaux de papier sur lesquels était écrit : attrape qui pourra! — Ils avaient sur le dos des couteaux et des fourchettes en croix, libre à chacun de couper le morceau de son choix, s'il le pouvait. J'étais par là aussi, quelque part. Je vis passer près de moi un de ces lièvres, et je courus après lui. Mais j'avais mes sabots, et je tombai sur le nez. Nom de Dieu! m'écriai-je, comme ces lièvres rôtis sont des bêtes qui courent vite! Je ne veux plus courir après. Je vais au palais, pour voir si j'y trouverai quelque chose qui ne coure pas.

Quand j'entrai dans la cuisine : — C'est donc vous, Guillaume Garandel? me dit la cuisinière. — Oui, sûrement, belle cuisinière, — répondis-je (elle était pourtant bien laide). — Venez ici, tourner la broche, vous aurez aussi quelque chose, tantôt. La soif me prit, auprès du feu. Le maître cuisinier sortit un moment. Je me mis aussitôt à boire du vin avec une écuelle. Me voilà ivre-mort, auprès du feu, et de dire, à haute voix : Comment! un homme comme moi, est-ce ici qu'il devrait être, à tourner la broche? Ma place est à table, à côté de la princesse!..... Et j'envoyai la broche au diable. — Le maître cuisinier rentra juste sur le coup; il se précipita sur moi et, d'un coup de pied dans le derrière, il me lança jusqu'ici, pour vous raconter cette histoire.

F.-M. Luzel.

TWO IRISH TALES.

The two following stories are both taken from the manuscript Egerton 1782 of the British Museum. The subject which they both treat is love sickness and its guerison. The first is intitled 'Aislinge Oengusso', the vision of Oengus, and is one of the ten *remscéla* or introductory tales to the Táin bó Cuailgne. The whole list of them is given in the book of Leinster as follows :

1) de gabáil intsíd.
2) de chophur na da muccida.
3) de aislingi in m*ac* Oic.
4) de táin bó Regamain.
5) de echtra Nerai.
6) de chompert Chonchobair.
7) de Thochmurc [ ][1].
8) de chompert Chonchulain.
9) de tháin bó Flidais.
10) de thochmurc Emiri.

Our story is the third in this series : Oengus mac in Oc, the celebrated Tuatha dé Danann chief of Brugh na Boinne, sees in dream a beautiful lady without being able to recognize her or to speak to her; a severe illness ensues until after a year the lady is found out with the help of the fairy chief Bodb of Sid fer Femoin. It is Caer ib Ormeith the daughter of Ethal Anbual from Sid Uamain in the territory of Ailill 7 Medb. At first her father is unwilling to give his daughter to Oengus saying that she has the power to be in the shape of a bird every second year. However Oengus succeeds to win her and in consequence he makes friendship with Ailill and Medb, and follows them to the Táin bó Cuailgne.

The place where Caer ib Ormeith is found by Bodb is called Loch Bell Draccon occruitt Cliach. On this Cliach we find a curious notice

1. Left blank.

in the Leabhar Breac p. 242 cf. O'Curry Lectures on the mss. Materials p. 426 f. The description of the birds given here is quite analogue to that in our story and it seems that the words *oc cruitt Cliach* are merely a reference to this passage.

The second story is to be found Egerton 1782 fol. 106, 116, 118 and is intitled *Scéla Ailill 7 Etaine;* it forms originally the introduction to the celebrated *Bruden Daderga*. We first hear how Eochaid Airem or, as he is also called, Eochaid Fedlech, wins his wife Etain and how afterwards his brother Ailell Anglonnach falls in love with her so that 'death is near unto him'. Eochaid leaves Etain with his brother at Tethba Fremain 'to bury him and to erect a pillarstone upon his grave'. Upon a question from Etain Ailell tells her the reason of his illness and she is willing to yield to him, but then the fairy chief Midir of Bri Leith interferes, and Ailill is cured and the honour of Etain saved.

An extract of this story is found in the Leabhar na hUidhri p. 129 intitled, *Tochmarc Etaine*, the courtship of Etain, and the whole in a somewhat altered form in the ms. H 2, 16 of Trinity College Dublin (cf. O'Curry Manners and Customs III, 190), of which there is a fragment in Egerton 92 of the British Museum wrongly classed in the catalogue as *Tochmarc Bec Fola*. The first acquaintance that Etain made with Midir in the land of her father at Inber Cichmuine is also related in the Leabhar na hUidhri p. 129 col. I (cf. O'Curry Manners and Customs III, 162) in a story intitled *de gabail in tsida* which forms the first of the introductory tales to the *Táin bó Cuailgne* (see above); and the third belonging to the same series is that in which he plays chess about her with her husband Eochaid and in which the druid Dallan wins her back; this is found Leabhar na hUidhri p. 130 (cf. O'Curry Manners and Customs II, 192 ff.) and in an abridged form Egerton 1782 fol. 118 *a*. At the end of this story we hear that Eochaid and Etain had one daughter who was called after the name of her mother; she was married to Eterscel and mother to Conaire Mór the hero of the Bruden Daderga.

In the ms. H 3, 18 of Trinity College Dublin at p. 605 there is a tale intitled Tochmarc Etaine which comprehends these three stories in a somewhat different version with copious glosses. This is most probably to be regarded as number 7 of the above list. This seems to establish a connexion betwen the Tain bo Cuailgne and the Bruden Daderga but as there is no complete copy of neither of these tales in the British Museum I have not been able to discover where it is to be found.

Ed. Müller.

AISLINGE OENGUSSO.

[B]ui Oengus[1] *hindaidchi naile*[2] *inachotlud confacca ní hinningin chuici arcrannsiuil do. Issi is ailldem rombui ind hEre. Luid Oengus do gabail allaimiu diatabairt chuicci ina imda.* Con*nfacco ni foscenn*[3] *úad opunn ni* con*fidir cia aralaid húad. Bui ann coharaŭaruch*[4] *nipoo slan laiss amenmu. Dogeni galair ndo indelb atconnuirc cina accalluib. Niconluid biud inaŭeolui. Bui ann do agad don aitherruch.* Con*facco timpan inalaim iss binnium bui. Sinnid ceul do contuil friss. Biid ann coharobaruch. Nichoroprainn don araŭarach. Bliadan lain do 7 si oca aithidig*[5] *fon seol sin.* Con*docorustar hi sercc. Ni* con*nebuirt frianech. Focerd*[6] *iarum 7 nifiter nech cid rotmbui. Doeccmalldar lege hErinn. Ni confetatarsin cid rombui hissennath*[7]*. Etha*[8] *co Fergne liaig Conn. Dotetside chuicce. Atṅgneadh inaghad*[9] *hinduine ingalur nombid fair ocus atgnied dindied notheche dintich allin nombid conngalur*[10] *ann. Atgladustar for leith ate ṁbeoga do imtecto ol Fergne sercc tecmuis rotcaruis*[11]*. Adruimidiur mo galur form or Oengus, adrochart im drochcraide . ocus ni rolamuir nech aepert frianech. Is fir deid or Oengus domfainicc ingin alluinn incrothusa issailldem ind hErea connecuscc derrscaithe. Timpain inallaim conidsennud dam cach naidci. Ni ba ol Fergne rotogad duitt cairdius frie. 7 fuiter uaid cus in mBouinn codmadair cotuchuid dotaccalluim. Tiagar*[12] *chuicce. Tic iarum an Boann. Bui ogfrepad*[13] *infiursi ol Fergne donfainicc galar nainches. Atfiadat ascéla don Bouinn. Bid oc frecor ceill*[14] *diamathair ol Fergne donanicc galur nainches 7 timcillter huait hErea huli duss indetar huait ingin incrothaso atconnarc do mac. Bid hocsuidiu cocenn mbliadna. Ni confrith ni cosmuil di. Isiarsin congairther Fergne doib aitherruch. Niconfrith cobair issinniso ol*

1. In the tale intitled Tochmarc Etaine of the Book of Leinster (cf. the Introd.) Aengus mac in Occ is said to be the son of the wife of Ealcmar cf. Irish Manuscript series I p. 46 f.
2. Cf. Stokes : Three Irish Homilies p. 8.
3. Comp. the forms with infixed pronouns in the Pref. to Stokes' Three Middle-Irish Homilies p. IX.
4. This sign (ŭ) is employed throughout this story and in different other places of the same manuscript for *bh*.
5. Cf. Stokes, Three Irish Homilies p. 106.
6. Leabhar na hUidhri p. 129 : Focerd Ailell hisercc de fodaig narotubaide fria enech.
7. Fél. Prol. 46, Stokes three Irish Glossaries p. 125.
8. Beitr. VII, 27.
9. Z 657, Beitr. für vergl. Sprachfors., VIII, 45.
10. Beitr. VIII, 314.
11. Litt. : An accidental love has loved thee.
12. Tiagar 'itur' Beitr. VII, 59.
13. Frepadh i. leigeas O'Cl.
14. Frecor ceill 'cultus' Z 91 7.

Bounn. Aspert Fergne *fuiter* cus *in Dagdo tuidecht do accallaim amaicc. Tiagar* gus *in Dagdo. Ticc side aitherruch. Cid dianom*congrad. *Do airle do micc ar in Bounn. Is ferr duit achobair. Isliach*[1] *adolu himugu*[2]. *Ata asircc . rochar* sercc *tecmuis*[3] 7 *niroachuir achobuir. Cia torbo mo accallaim or in Dagda nimo mo eo*lus *anda thaisi*[4]. *Mo ecin or* Fergne *isstu ri side n*Erinn 7 *tiagar uaib co Bodb ri sidi Mu*man 7 *is deilm a eo*lus *la h*Erinn *huili. Etha cosuidiu.* Feruid *side failti* friu. *Fochenn doib ol Bodb amuinn*ter *in Dagdo. I*sed *doro*chtmar. *Scélai lib ar Bodb. Tát linniu. Oeng*us *mac in Dagdai hisiurcc di b*liadan. *Cid tas*[5] *or Bodb. At*connuirc *ingin inacotl*ad. *Ni* con*fetamur ind h*Ereo *cia hairm ata indingin rochar* 7 atcon*nuirc. Timarnath duit on Dagdo* con*comthastar*[6] *huaid fond h*Erinn *in*gen *incro*thusai 7 *indécuisc.* Con*niastar al Bodb* 7 *ethar*[7] *dal mb*liadan fri*umb cofeissiur fissc*él[8]. *Dolluid cinn mb*liadna *cotech mBoidb co Sid Fer Femoin. Toimchiullu h*Ereo *hule cofuair indin*gen *ac Loch bel drac*con *occruitt Cliach. Tiagair uadib dochum in Dagdo. Fertair failte* friu. *Scéla lib or in Dagdo. Scé*la *maithe fo*frith *indingin in* cruthso *arrubartait. Timarnad duit o Bodb. Toet*[9] *ass Oengus linni adochum d*us *indaithnge indingen* con*doacath*ar. *Bretha Oeng*us *hicarp*at *combui oc sid ar Feimin. Fled mor laissin rí aracinn. Ferdo failte f*rius. *Batar* tri *lao* 7 *teora haid*ci *acin-fle*d. *Tair ass* tra *ar Bodb* dus *indaithgne indingin. Condofaccath*ar *cid dognae niscuimcimsi atabuirt* acht *inatciet*har *nammaa. Tolo*tar *iarum combatar ocloch.* Con*faca*tar *na tri coeco ingin maccdoi.* Con*faca*tar *ining*en *neturra. Nithacmuictis na hingino dis*e *coticce agualo. Sla*brath *airc*cide *etir cach dao in*gin. *Muince airc*cide *im abraigit fodeissin o*cus *slap*rad *diór orlaisci. Isann is*bert *Bodb indaithgein ining*en *uccut. Aith*gen *ecin ol Oeng*us. Fol. 71 a. *Nimthaso cumacc deit ol Bodb b*us *moam. Ni ba son ol Oeng*us *eim uair isi do* con*narc ni conicab abr*ed *hifectso. Cuich indingenso a Buid or Oengus. Fetar ecin ar Bodb. Caerib Ormeith ingen Ethail Ambuail as sid Uamain ac*rich Con*nacht. Docomlat*[10] *ass iarum Oengus* 7 *amuin*ter *dochum hic*rich*i. Teit Bodb laiss conarl*ustar[11] *in Dagdo* 7 *in Bounn oc Brug Micc ind Oicc. Atfia-dad asc*ela *doib* 7 *atcuadadar*[12] *doib am*al *bui etir cruth* 7 *ecuscc am*al *at*conn-

1. Liach i. ni as doiligh no as olc le duine O'Cl.
2. Cf. corodallaus im mudu 'that I put it astray' Tain bo Fraich ed. O'Beirne Crowe p. 144.
3. Lit. he loves an accidental love.
4. Lit. Than thou.
5. Tas i. comnaidhe 'dwelling' O'Cl.
6. Beitr. VIII, 444.
7. Beitr. VII, 25.
8. Stokes, Irish Homilies, p. 125.
9. Stokes, Three Irish Hom. p. 64.
10. Cf. Tain bo Fraich ed. O'Beirne Crowe p. 138.
11. Cf. aridralastar Fiacc's hymn 4 Beitr. VII, 25.
12. Zeitschr. für vergl. Sprachforschg. 23, 206.

*catar 7 atcuadatar ahainm 7 ainm ahath*air *7 asenath*air. *Nisegdo*[1] *dunn or in Dagdo nac*umcem *dosocht. Anni bud maith duit a Dagdo or Bodb eirg dochum nAil*ella *7 Medbo ar issleo bith in acoiccid hiningen. Tet in Dagdo combui hitirib* Connacht. *Tri .xx. carp*at *allion. Fertha failte* friu *lassind*rig ocus *inriguin. Batt*ar *VII muin lana hiccfledug*ad *iarsin imchormuib doib. Cidumubrase*[2] *ol inri. Ata ing*en *latso hitferuinn or Dagdo* ocus ruscar *mom*acsoi ocus *dorig*ed *galar do. Dodech*uso[3] cuguib dus *intartaid don mac. Cuich ol Ailell. Ingiun Ethuil Anbuail. Ni linne acumacc ar Ail*ell ocus *Medb dia coemsamuis*[4] *dobertha*[5] *do hi. Ani formaith* congarar *ri hint sidiu* chucuib *or Dagdo. Teid rechtairiu Ail*ella *chuice. Timarn*ad *duit o Ail*ell *7 Me*db *dola diaonaccall*aim. *Ni ragsa orse ni tibur mo ingiun do* mac *in Dagdo. Fosag*ur *co hAilill innisin. Ni hetar fair atuid*echt. *Rofit*ter *inni da* congarar. *Ni ba ar Ailell do ragasom 7 dobertar cen*éla *alaeg laiss. Iarsin coteirich tegl*ach *Ailello 7 muint*er *in Dagdo dochum insidiu. Indrit*[6] *insid nuili. Dusmberat* tri *xx cennas* ocus *in rig combui hicruachnuib hindergab*ail. *Is iarum ismbert Ailell f*ri *Ethal nAnbuail. Tab*ar *do ingiun do mac in Dagdo. Ni cuimcim or se is mo* acumach*ta indu. Ced* cumacht *mor fil leu ar Ail*ell. *Nin. bith in deilb euin cach la b*liadna. *In bliadan aill in deilb duiniu. Cissi bl*iadan *ŭis in deilb euin or Ail*ell. *Ni limsa amb*rath *olaahath*air. *Dochenn dit ot Ail*ell *manicisne. Ni ba sia chuice damso or se. Atb*ersa *orse islerigtirsin rongabsid occai. Intsamfuin si is nessam biaid in deilb eóin. Og loch bel dr*accon *7 focichsith*er *saineuin le ann 7 biaid* tri *L ait ngeisi impi 7 ata aurgnum limso doib. Ni ba limso iarum ar in Dagdo ore fofetar ahaicniud dusfucso. Dogni*ter *iarum cairdius leir i. Ailell 7 Ethal 7 in* Dagdo *7 saerthar Ethal ass. Celad in Dagdo doib. Tig in Dagdo diatig 7 atfet asc*elo *diam*acc. *Eirc monsamfuin is nesum colo*ch *b*él *d*racon *codogairiu* cugat *don* loch. *Teit* mac *Oug combui ag Lo*ch *b*el *d*racon con*faco* III coiced*a enfinn forsinlo*ch *conaslab*raduib *airc*cide, *cocuirc*aisib[7] *oirdib immo cennuip. Bui Oeng*us *in deilb dáen*echtu *forbru inloch ui.* Congauir *indingen chuici. Tair domaccalluib a Chaer. Cia domgair or Caer. Cotagair Oeng*us *ragaid dianomfóemuid artheniuch cotis indl*ad *mofrithisi. Fotisir orse. Taeta chuici. Foceirdsium di laim fuirri. Cotlat indeilb die geisiu cotimciullsat indl*ad *fot*ri. *Nab*ed *nabumeth nenig dosum. Tocomlat ass an deilb da eun finn combator oc in Brug micc*

1. Beitr. VII, 23.
2. I think this to be derived from the racine ra in imram 'travel'. Cf. Zeitschr für verg. Sprachf. 23, 212.
3. Zeitschr. für vergl. Sprachf. 23, 240.
4. Beitr. VII, 52.
5. Beitr. VII, 53.
6. Z. 87 7. Revue celt. I, 159 note; II, 388.
7. Currais i. folt. slabhrad. airgld go gcurcaisibh i. go bfoltaibh. O'Cl.

inn Oicc ocus cachnatar[1] *coiccetul ciuil coucorustar inaduiniu hisuan tri la* 7 III *haidci. Anuiss laiss inningen iarsin. Is desin robui cairdius in micc Oig* ocus *Ailill* 7 *Medbo. Is desin dochuaid Oengus*s xxx cet *cu hAilill* 7 *Medb do Thain nambo a Cuailgne.* Con*id de aislingiu Oengusso micc in Dagda ainm insceuilsin iss Tain bo Cuailgne.*

Finis.

THE DREAM OF OENGUS.

Oengus was sleeping one night when he saw something [like] a maiden near him at the top of his bed. She was the most beautiful in Erinn. Oengus went to seize her hands to take her with him in his bed; when he saw the one which he had welcomed suddenly away from him that he did not know who had taken it from him. There he was until the morning; his mind was not easy. It brought an illness on him, the figure which he had seen without speaking to her. Food did not enter his mouth. There he was again for a night; when he saw a cymbal in her hand the sweetest existing. She played a song to him that he fell asleep. There he was until the morning. He did not breakfast in the morning. A whole year [elapsed] to him and she [went on] to visit him in his bed so that he fell in love. He did not tell it to anybody. He fell ill afterwards and nobody knew what was with him. The physicians of Erinn assembled. They did not know what there was after all. One went to Fergne the physician of Conn. He came to him. He knew from the face of the man the illness that was in him and he knew from his saying that he would go in the house of his . . . . ., that he had an illness of the brain. Fergne called him apart [and said] 'little is thy experience an accidental love has fallen on thee'. My illness has judged me said Oengus. I loved in heartlessness. And nobody dared to say it to the other. It is true said Oengus I met a beautiful maiden of the most splendid form that is in Erinn with a distinguished appearance; [she had] a cymbal in her hand on which she used to play to me every night. Is it not so, said Fergne, love to her seized thee and now it shall be sent from thee to Boann thy mother that she may come to speak to thee. They went to her. Afterwards Boann came. I was a curing this man, said Fergne, whom has seized an uncertain illness. This new was told to Boann. He will be under the care of his mother, he whom has seized a doubtful illness and whole Erinn shall be investigated by thee whether there may be

1. Cachain i. dorigne O'Cl.

found a maiden of that form which thy son saw. So it was [done] to the end of the year. Nothing like was found. Then Fergne was called for again. We have not found any help in this matter said Boann. Fergne said : send to the Dagda that he may come to speak to his son. They went to the Dagda. He came again. What have I been called for? To advise thy son said Boann. Thy help is better for him. It is a pity for him to die. He is in illness. He is fallen in an accidental love and there is no help for him. What use is it to him to speak to me, said the Dagda, my knowledge is not higher than thine. Upon my word, said Fergne, thou art the fairy king of Erinn and from thee [the way] goes to Bodb the fairy king of Munster and his knowledge is celebrated through whole Erinn. They went to him. He bade them welcome. Welcome to you, said Bodb, o suite of the Dagda. This is why we came. Have you a message, said Bodb? We have : Oengus the son of the Dagda is in love for two years. What for said Bodb (?). He saw a maiden in dream. We dont know in Erinn the place where habits the maiden which he loved and which he saw. An order to thee from the Dagda that thou shalt seek through Erinn the maiden of this form and appearance. It will be sought, said Bodb, and it will last a year for me until I know it with certainty. He went at the end of the year to the house of Bodb at Sid fer Femoin. I have investigated all Erinn, [said Bodb], until I found the maiden at Loch bel Draccon at the harp of Cliach. They went from there to the Dagda. He bade welcome to them. Have you a message said the Dagda? We have a good message, the maiden has been found in the form which you said. An order to thee from Bodb. Oengus is to come with us to him in order to know whether he recognizes the maiden which he saw. Oengus was brought in a chariot so that he was at Sid fer Feimin. A great feast with the king for his sake. Welcome was bidden to him. They were three days and three nights at the feast. Come out now, said Bodb, in order to know whether thou recognizest the maiden. Until I have seen what she is doing I can not tell it but only when I will have seen it. They went afterwards till they were at the sea, when they saw 150 young maidens and they saw the maiden among them. The maidens did not reach her to the shoulder. A silvery chain between every two maidens. A silvery necklace about their neck itself and a chain of burnished gold. Then Bodb said : Doest thou recognize the maiden? I recognize her of course, said Oengus. This is not thy greatest power, said Bodb (?). Not so, said Oengus, for her which I saw I shall not be able to take with me (?) this time. Who is this maiden o Bodb said Oengus. I know it of course said Bodb : Caer ib Ormaith daughter of Ethal Anbual from Sid Uaman

in the province of Connacht. After that Oengus went with his suite to his territory. Bodb went with him to visit the Dagda and Boann at Brug mic ind Oicc. They told them their message and related how she was by her form and her appearance as they had seen her and had heard the name of her father and her grandfather. It is no use to us, said the Dagda, we can not . . . . . The best thing for thee to do o Dagda, said Bodb, go to Ailell and Medb, for with them in their territory is the maiden. The Dagda went until he was in the land of Connacht. Sixty chariots his number. The king and the queen welcomed him. Afterwards they were a whole week at feasting around the beer (?). What has made you journey, said the king? There is a maiden in thy land said the Dagda and my son is in love with her and an illness has seized him. I came to you to know whether you give her to my son. Which one said Ailell? The daughter of Ethal Anbual. We have no power over her, said Ailill and Medb, that we could give her to him. The best thing, said the Dagda, let the king be called here unto you. The stuart of Ailell went to him. An order to thee from Ailell and Medb to go to speak to them. I will not go, said he, I will not give my daughter to the son of the Dagda. This was told to Ailell. His coming is not to be obtained from him. He knows the reason for which he is called. Not so, said Ailell, I will go and my soldiers shall be taken unto him. Then the household of Ailell and the army of the Dagda arose towards the fairies. They destroy the whole sid. They bring sixty . . . . to the king so that he was in the caves of anxiety. Then Ailell said to Ethal Anbual : Give thy daughter to the son of the Dagda. I cannot, said he, greater is the power that is in them. What great power is in them, said Ailell? Not difficult, to be in the shape of a bird every day of a year; the other year in human shape. Which year will she be in the shape of a bird? said Ailell. The judgment over it is not with me said her father. Thy head from thee, said Ailell, if thou doest not explain it. She will not be longer with me, said he. I will tell [you], said he, it is wiser what you propose to her. She will be in the shape of a bird the next summer at Loch bel Draccon and beautiful birds will be seen with her and there will be 150 swans about her and I have a feast with them. It will not be for me, said the Dagda, for I know their nature in which I brought them. Afterwards there was made true friendship between Ailell, Ethal and the Dagda and Ethal was set free. The Dagda was hidden by them (?). The Dagda went to his house and told his news to his son. Go in the next summer to Loch bel Draccon and call her to thee to the Loch. Mac Og went to Loch bel Draccon when he saw the 150 white birds at the loch with their silvery chains and golden caps around

their heads. Oengus was in human shape at the border of the loch. He called the maiden to him. Come to speak to me o Chaer. Who calls me said Caer. Oengus calls thee, come and yield to me upon thy honour that thou mayest go with me into the bath again. I will come, she said. She came to him. He put his two hands on her. They slept in the shape of two swans until they surrounded the bath-place three times. There was not and there will not be a loss of honour to him. They went from there in the shape of two white birds until they were at the Brug of the mic ind Oicc and they made a concert so that the people fell asleep for three days and three nights. The maiden remained with them afterwards. Therefrom there was friendship between the micc Oig and Ailell and Medb and in consequence Oengus went with three hundred to Ailell and Medb for the Tain bo Cuailgne. This story is called the vision of Oengus son of the Dagda and the Tain bo Cuailgne.

SCÉLA AILILL 7 ETAINE.

*Bai ri amra aireagdai inairdrige for hErinn .i. Eochuig Airea*m mac *Finn mic Finntain* mic *Rogein Rúadh mic Essamnae* mic *Blathechtae mic Beothechtae mic Lab*r*adae Luircc mic Enna Aighnich mic Oeng*usa *Tuirbich Temruch mic Ech*aid *Ailtlethuin mic Aililla Caisfiac*laich[1] mic Con*nla Chaim* mic *Ires* (?) mic *Melghe Molbthaigh mic Cobthaich Cháil B*rig mic *Iug*aide *Moir* mic *Ech*aid *Buad*aich. *Airgiallsat* tra *coic cóiged hErinn do Eochaid Airima. Rogiall Concobar* mac *Nessa do ri chóigith hUlath* 7 *Messgedhrai ri Laighin* 7 *Curui* mac *Dáire ri chóiced Mumain* 7 *Ailill* 7 *Medb diarbo sealba coiccith* Con*nacht. Roba*tar *dano da primdun hic Ech* [*dach*] *i. dun Fremainne him Midiu* 7 *dun Fremainne hi Tethŭai* 7 *bahe adun hi Tethŭai. ba dili lais dia dunuib. Inchet bliathain iarngabail righe d Eochaid. Rohirfuag*[2] [*o Eochaid for firu*] *hErinn feis Temru*ch *do* [*denam*]. *Cotistais fir hErinn . . . . .* 7 *cofessta . . . . . ambesu lais. At . . . . . hErinn doenaithuisc* [*nithecluim*]*dais dfess na* [*Tem*]*ruch cid cian gairit nobeth ri hErinn cin mnái adingbala aci. Arniraibi fer maith diferuib Erinn gin mnái adingbala an* 7 *ni raibi ri gin riguin* ar *nıteígeth fer cin mnai do Temrag dia feis* 7

1. On these kings we find a notice in the Leabhar Gabhala ms. Rawlinson 512 of the Bodleian Library fol 85 *a* : Batar clann Cobthach tra cet mbliadna irrigi cohaimsir Oengusa *Tuirbich* Temruch mic Echaid Altlethan mic Ailella Caisfiaclach. And 85 *b*. Bui tra cess for clannaib Augaine Mor mic *Eochaid Becc* o aimsir Enna Aignich m*ic* Aengusa Tuirmich Temr*ach* cohaimsir Eoch*aid* 7 E*ochaid* Airem*an* da brathair i. da mac Finn etc.

2. Perfect redupl. of faigim in passive sense.

nithegith ben cinfer. Isannsin rachuirustar Eochaid echlachu 7 aobloire[1] *ocus athárraluig sligith ocus athechta coigcrichi uad fo hErinn. [Ro] hsirsit iarsin hErinn hule díarraid mna adinguala do etir cruth 7 deilb ocus ecuscc ocus chineul. Robúi dan ní ali acci be . . . . . tibreth mnai dogres dianustuccad nech ali remiu*[2]*. Dochuatar iartain aechlucha 7 atarraluigh sliged 7 atechta coicriche uad 7 rosirsit hErenn ule iter thes 7 tuáid cofuaratar ocinbir Chichmaine mnái adingbala do .i. Etaoin ingen Etair rí Eochraidhi. Doriachtatur dan athechta arammus Eochada ocus tucsatar tuaruscal nahingene do etir chruth 7 deilb 7 écuscc. Isannsin don dochuaid Eochaid dotaphuirtt nahingine ocus ised rogab dar oenuch mBregleth*[3]*. Con facca inningin for ur [in] tophuir ocus cir chuirreil airgit connecor di or aici hicfolcuth [al] luing aircit 7 cetri heoin oir forri ocus gleoirgenma bec[a] do charrmocul hi fhorfhle [scuib] naluinge sin. Brat caslechta corcarghlan immpi folai chain conndualuiph aircit 7 milech oir issin brutt ossa bruinniu. Léine lephurchulpatach impi issi cotat slemun dohsita uainidi foderg innlith oir 7 tuaghmilu ingantachu diór 7 argat for abruinnib issindlenith i. comba forreil*[4] *donaferuib táidlech indóir frissin grein issintsitu uáinidiu. Da triliss or buidi foracind 7 fighe chethurdhúaluch for cechtarnai ocus mell oir for rinn cech dúail. Isannsin imorro robui inningen octatmech afuilt diafolccuth 7 adi láim triaderc sedluch alénith immach 7 ba gilighiur snechto nóen oidchi cechtur adi láim 7 ba deirgighter sian slebi cechtur adaghrúad. Deidghin coir comard inacinn isse niamdo nemonnta. Ba glaissigter fri bughai*[5] *cechtar adasula. Peoil derg tanuighe acci. Batar forardu moethgelu adha gualuinn. Righti boga blaithghelai. Meru seta sithgelui. Ingni ailli iuchanda. Ba ghiligter snechto uli (?) úan tuinniu atoeb seng seta sídhumail. Batar bláithe slemoingelu na sliastai. Batar cruinnŭeco caladhgelu a dha glun. Batar inndelldirghe adha colptai. Traighthi tana toinnghelu. Batar córi iaráilliu adhi súil. Da malaigh daeldae*[6] *dubgormma immaruscuib.*

Is hi sin tra ingen isscori 7 is cáinn atconncatar súili dáini ríam 7 ba doigh leo comad asidib di. Isdon ingensin adrubrath. Cruth cach co hEtain. Coem cach co hEtain. Gabais imorro saint anrí impi focétoir 7 rolá fer diammuinter reme dia hastud forachind 7 rosoich inrí iartain dochum na

1. Obloir i. fuirseoir O'Dav.
2. This passage it rendered thus in the abridged form of the Leabhar na hUidhi : Al asbert ni biud in afarrud *acht* ben nudfess*ad* nech do feraib h*Erenn* ríum.
3. On the etymology of Bri Leith cf. O'Curry, Manners and Customs III, 355.
4. Cf. Reil 'clearly' Cormac 8 s. v. brinda.
5. Bugha i. bo muc mar ata luibh gorm no glass ris asamailter suile bios gorm no glas. O'Cl.
6. Cf. batar duibithir druim dail 'They (the eyes) were blacker than the back of a chafer' Bruden Da Derga cit. Journal of the Irish Archeolog. Assoc. Third ser., I, 300. A similar description is given in Mac Comglinne's dream Leabhar Breac p. 219 and in Atlantis III, 414.

*hingeni 7 imcomaircith scela di. Can deit iarum a ingen ar Eoch*aid *7 can dollot. Nin olsí Etain ingin righ Eochraidhe asidib atamcomnaicc*[1]*. Inambiasa uair coblige let ol Eoch*aid. *Iss*ed *doruachtamar for tfaesam*[2] *sunn ol in* ingen. *Atúsa sunn ém ri xx mbl*iadan *orogenar issind tsid 7 fir in tsithu etir righu 7 coemfiru ocomchuingid 7 ni het*us *huaim fess ri fer díb fobithin rocharas tusai 7 tu*cus *seirc 7 inmaine duit orbam lenab 7 orbam túalaing lapharthain* .i. *arthairscélaib 7 artháin*ius *7 ni tacca riam remi seo 7 atothgén focétoir ar do thuairuscal 7 iss tu doruachtamar iaram arsissi.*

*Ni ba dochuiriuth drochcarat detsi ón anísein ol Eochaid 7 rotbíasufáilte ocus lecfit*er *cech ben orut 7 iss ocut taenur biatsa cén bus míad lat. Mo thinnsc*ra *cóir damh arin ingen 7 morlar iarmusin. Rotbíasu anísin ol Eochuid. Dobretha iarum iarsin* VII *cu*mala *di inatinnsc*ra *7 dofuc les iarsin co Tem*rach *7 roferath fírcháin fáilti fríasi annsin. Tri derbrat*ri *imm*orro *robatar* tri *mic Find* .i. *Eochaid Airim 7 Eochaid 7 Ailill Anglonnach* no *Oenglond*ach *iarsin ní bá hóen glunn*[3] *dó serc*c *dí mnai abrathar. Isannsin imm*orro *tangatar fir hErinn docum na fessi Temrach* ocus *batar ann coigdighis ria samfuin* ocus *coictighis iarsam*fuin. *Caraiss* tra *Ailill Anglonnach Etain* ingen *Etair hicfeiss Temrach intansin. Fóbair*[4] tra *Ailill hicsírfechad nahingin céin ropas hiccfes Tem*rach[5]. *Isannsin atbert ben Ail*ella .i. *ingen Luchtai Láimdirg acrích Lai*gen. *Maith* trae *Ail*ell *arsí cidféch*arsiu *issindleth cían uait dáigh issairdhem serc*ci *sírhsilliud. Cairighid Ail*ell *fair fein innísin 7 nirfec iningin iarsin. Isannsin imm*orro *rosgailsid fir hEr*enn *iartochaithem na fleidiu Temruch. Is annsin rolinustar idu eóid* ocus *imformmuit*[6] *Ailill 7 rolécustar sládetan trommgalar chuici* ocus *ruccath iarsin codún Frémuin hi Tethŭa. Tar*usair *immorro dOilill annsin cocenn mbl*iadna *hisirg* ocus *hisírsnim 7 nirattaim donech aghalar. Isannsin dochúaid Eoch*aid *dfiss abrathar 7 tucc alám dorauchtbruinne 7 tug Ailill a ossnam ass. Indeo bar Eoch*aid *ni ba dirsaunn ingalursin am uar Eoch*aid *7 cinnus atai ind*usu *acach deit. Dar mo b*rethir *arse nochun*usai. *Acht is messa achach ar cach ló* ocus *ar gach naidh*chi. *Cred ticc rith ar Eochuid. Dar mo brethir fir ar se nochumfetar. Doberthar chucomso ar Eoch*aid *nech rodfinnfu doghalur.*

*Isannsin tuccath Fachtna liaigh Eoch*ada *chucco 7 tuc aláim dar uchtbruinne Ail*ello *7 tucc Ail*ell *a ossnuth ass iaram. Indeo ar Fachtna ni ba dirsann ingnim* ocus *rofet*arsa *dogalur ocus ni fuil fort*acht *nechtar dani* .i.

1. Z. 882, Zeitschr. für vergl. Sprachw., XXIII, 212.
2. Revue celt. III, 9 f.
3. Glonn i. guin O'Dav. Gl., but this has no sense here.
4. Fóbair i. do thionnsgain. Fóbair tra ag féughaim na hingine i. do thionsgain. O'Cl.
5. Thus in the Leabhar na hUidhri : Fodaig dognith abairt diasirsellad.
6. Cf. formmat Three Irish Homilies p. 118. Irish Glosses 600.

rodgab idu eoit no sercc *dorátuis* 7 *nirodcob*rath *ass cose. Ba mebul tra la hAil*ell *inni* 7 *niroataim donliaigh aghalur* 7 *luid úad iartain inliaig. Dala im*morro *Eoch*ada *luid sidiu forachúairt righiu fo hErinn* 7 for*facuib Etain issin dun ocus at*bert *fria maith a ingen ar sé dentar an lecht letsae fri hAil*ell *cein b*us *beo o*cus *mad marb ar se class a*fert *fodbuigh lat* 7 *togabar acoirthe o*cus *aliagan o*cus *scribtar aanmuimm oghaimm. Dochuaid ia*rum *inri iarsin f*orachuairt *rig fo hErind* 7 *rofacbuth Ailill annsin andun Fré-mainn hi Tethŭa f*ri *bás* 7 *f*ri *haigedh f*ri *ré nabli*adnas*in. Laa noen and dochúaid Etain issintech irabe Ail*ell *ingalur o*cus *robui icca accallaim. Cid thicc rit o*cus *is mor dogalur o*cus *diafessmais indni notfóirf*ed *foghébta linn* 7 *issaml*aid *roraid* 7 *rocan*ustar *ingen L*[1] *mbicc* 7 *rusf*reccair *Ailell :*

*Cid dotárruigh a ghille — is fota do ser*glighe.
Is fossad do cheim glan gle — cia beith dfeabus na síne.
Fuil limm adbur na cnete — nimthsasa ceol mo chruite
nimtol ann ni do gan blicht — ised dombeir inanrichtt :
*Abair rim cid dai afir — air isim ingen ercn*aid
inniss dam gach dal retleass — connderntar *lim dol*eigeas.
Ni talla ormm aradrut[2] *— a ingen is caem dochrutt.*
Daigh neich andiaigh asula — ni dat maithe banrúna.
Cid at olca rúna ban — mad sercc *iscían b*us *cuman*
oghebthar ingním doláim — ni hed dleghar aatmail.
*Benn*acht *ort a inghiun Finn — ni dam tualnge laubra rim*
*ni dam buidhech domcheill féin — ata mo c*ride *domaimrér*[3].
*Truag anisin aŭen indrig — Eoch*ada *Fedh*lech *iarfir*
*remchorp is remchenn is tind — is*ed *berair an Erinn.*
Diambeth arsluaghaib ban mbán — nech no beith iccotocrád
tuicfad sunn diamad *maith lat — dogenta limm atochmarc.*

7 *a ingen ar sé robud urusa deit mícsa dodénam domghalar* 7 *iss dóich notícfaithea inn* acht *chena arse iss*ercc *bo báidiu f*ri *bl*iadna *moh*sercc *is cuma fothuinn is rigi nirt dar f*orrain *is cethar ruinn talman is dichend nime is brissiud brágat is comlunn f*ri *scath is combath*ad *f*ri *h*usce *is rith f*ri *nemh is gasc*ced *foler is grad dom*acalla *mo*gradsae *o*cus *mo*sercc *o*cus *minmaine donti datu*cus. *Annsin t*ra *ráthaighis indingen fair ingalor imbui* 7 *ba saeth léissi innísin* 7 *ł. Conid ann is*pert ingen *la nóen :*

Eirig a Oilill *amra — córa cach duit rochalma.*
daigh fogébu sunn rofes — dogentar liumm doleigheas.

1. I think these are the fifty noble maidens that were educated together with Etain according to Leabhar na hUidhri p. 129 O'Curry Manners etc. III, 162.
2. Cf. Revue celt. II, 392.
3. Atlantis II, 122.

Danatoluth ritchéll ṅglicc — dodatláim immombragit
tossach suirghi caem adath — ben is fer icompocath.
Manib lor lat afir maith — a mac indrig arigflaith
doberimm do slan aglom grinn — otha moglun conimmluin.
Cet mbo is cet unga dor — cet nech srianach ratinol
cet *détach gach dadha bricc — tuccath immothir fochrig.*
Cét cach míl ohoin ille — ropa mor inimirghe
damsa fodéni cobecht — dorat Eochuigh anóenfecht.

Ticeth tra iningen cach dia dfolccath dó 7 *do thinme achota* 7 *rolessaig indingen commór ar ba truagh le amudug*ad *triana fochann. Laa naen ann* tra *itb*ert *iningen fri Ail*ell : *Tair arsi immaruch immuchuilai immdáilsi*[1] *cossintech fil fri dún immuich inechtair o*cus con*riccfu fri tálges annsin o*cus *fritaccobar. Bui imm*orro *Ailill cen chotluth inoidchisin cotanicc maten iarnamárach. Intan imm*orro *ba mithidh dó dul inadáil issann deilligh acho-tl*ad *fair commbai cotrath erghi nachotlath. Luid Etain iarsin inadáil nir bo cian inirnaidiu*[2] *di* con*accai infer ningalair* di*a dochum co cossmailes Ail*ill 7 *se scithech mertnech. Atnaigh iningen aichne fair* con*arbé Ailill. Fecais annsin inirn*aide *Ail*ella. *Ticc iarum iningen asadáil. Isannsin* du*scis Ailell* 7 *baferr leiss éc andá bethu. Fobair ictorsi moir* 7 *iccsnímche. Tic tra indingen dia accall*aim. *Isannsin as*pert *frie inatarla dó. Tairsiu arsi cosininadh cetna immaroch* 7 *rop inann* 7 *incét lá* ocus *ticced infer gach la*i *diasaig*ed. *Tic* tra *inla dégenach inadáil* 7 *dorala infer* cetna *di. Ni fritsa olsí rodal*usa *itir cid tu dan iccimdail* acht *intí risrodhálusae sunn ni ar báes nach ar báeg*ad *rodal*usae *friss* acht *iss diaícc dongalur himbui dom-s*ercc. *Ba coru deit tiachtain immdáilsiu arse ar intan robsa Etaein Eoch-raide ingen Ailillu ropud messi docét m*uintir. *Cid on ol si cia hainmsiu i*ter *cid rotíarfaighed. Nin. Mider Breg leith mo ainmsiu ol se. Cid rots-carsa frimsa marobamar amlaith sin ol Etain. Nin or Mider fithnaissiu Fúamnaighe*[3] ocus *brechtae Bressail Etarlaim rod*ussgar. *As*pert *Mider fri hEtain : inraga lium ol se . ní tó ol si nochacrenob rig nErinn fortsa nachar fer naile nafestar cl*ann *no cinél dó. Is misiu ém ol Mider dorat* for *men-main Ail*ella *dos*ercc. *Is me don rothairmiscc im Ail*ell *dul itdail* 7 *it*conni 7 *nar léc dó thenech domilliud. Tanic iarsin iningen diatigh* ocus *dochúaid dacca*ll*aim Ail*ello 7 *bennachais do. Is maith* tra *dorala duinesin diblínuib*

1. Ir. Glosses 262.
2. Cf. ni irnaidiub Coinchulainn Beitr. VII, 34.
3. Fúaimnech was Midir's wife, which was killed by Oengus mac in Occ (v. supra p. 000) at the house of Bresal Etarlam according to the Leabhar na hUidhri p. 129 : Immusoi inmic n Occ forslicht Fuamain contarruid for oenuch Bodbgnai oc tig Bresail Etirlaim indruaid. Fosnopar in mac Oc 7 benaid a cend di 7 dobert lais a cendsin corrubi for bru in Broga.

ar Ailell. Isam slánsa fodechtsa domgalur 7 issatslánsa dotenech 7 bersiu bennachtain itloch amar diarndeib ar Etain is maith lim amlaid sin. Isannsin tra tainic Eochaid diachuairt rig 7 rofiarfaig abrathair focétoir. Rohinnisith ascélu do othus coderith 7 ba buidhech inrí diamnai aranderna domaith fria hAilell 7 isfolíth linn inscéulsin ar Eochaid. Scéla immorro Eochada innister sunn 7 Etaine.

THE HISTORY OF AILELL AND ETAIN.

There was a noble and celebrated king reigning over Ireland Eochuig Airream son of Finn son of Finntan son of Rogen Ruadh son of Essaman son of Blathecht son of Beothecht son of Labrad Lorcc son of Enna Aighnech son of Oengus Tuirbech of Temar son of Echad Ailtlethan son of Ailell Casfiaclach son of Connla Cam son of Ires son of Melgh Molbthach son of Cobthach Cál Brig son of Lugad Mor son of Echad Buadach. Five provinces of Erinn served Eochad Airream : Concobar Mac Nessa served him, the king of the province of Ulster and Messgedhrai the king of Leinster and Curoi son of Dáire king of Munster and Ailell and Medb in whose possession was the province of Connaught. There were two principal towns, in the land of Eochaid, to wit Dún Fremainne in Mide and Dún Fremainne in Tethba, and this was his town in Tethba. It was dear to him before [all] towns. It was the first year after Eochaid had become chief-king of Erinn. It was requested from Eochaid by the men of Erinn to celebrate the feast of Temur. When the men of Erinn came . . . . . and that there was known . . . . . their custom. The men of Erinn [declared] in a common answer that they would not join for the feast of Temur as long as the king of Erinn would be without a wife proper for him. For there was not one good man of the men of Erinn without a proper wife and there was no king without a queen, for no man without a wife used to go to Temrach to the feast and no wife without a man. Then Eochaid sent his horsemen and his jugglers and his . . . . . of the way and his frontier messengers from him through Erinn. They searched all Erinn in order to find a wife proper for him as to her form and shape and appearance and kindred. There was another thing with him that they should not bring a wife whom another man has possessed before. Afterwards his horsemen and his jugglers and his . . . . . of the way and his frontier-messengers went away from him and searched through all Erinn south and north until they found at Inber Cichmuine a wife proper for him, to wit Etain the daughter of

Etar king of Eochraide. Then his emissaries went back to meet Eochaid and brought him the description of the maiden as to her form and shape and appearance. Then Eochaid went to see the maiden and he came through the green of Bri-Leith. There he saw a maiden at the border of a well and a comb resplendent of silver ornamented with gold on her [and she was] washing herself from a basin of silver and four birds of gold on it and little gems of carbuncle [on the border] of the basin. A curled cloak of clear purple round her, a beautiful covering with silvery brooches and a golden pin in the cloak over her breasts. A long shirt with a collar around her . . . . . smooth of green silk with a border of red gold and clasps of gold and silver at her breasts in the shirt that it threw a reflex upon the men the splendour of the gold in the sun and of the green silk. Two tresses of yellow gold on her head and a weaving of four locks on both sides and a bead of gold at the top of each tress. Then the maiden was disentangling her hair in order to wash it and both her hands through the hole of the bosom of her shirt outside and whiter than the snow of one night were both her hands and redder than fox-glove both her cheeks. A mouth beautiful and regular in her head, [with teeth] bright like pearls. Greyer than hyacinth both her eyes. Red and thin lips with her. High and soft-white her shoulders. Her cubits tender, soft-white. Her fingers long, slender-white. Beautiful, pale-red nails. Whiter than the snow. . . . . and than the froth of the wave her long, beautiful, fairy-like side. Her thighs were tender, smooth-white. Her knees were round, hard-white. The calves of her legs were straight and fast. Her feet thin, white-skinned. Handsome and fat were her heels. Two brows like chafers black-blue around her eyes.

This was the maiden the most handsome and fair that human eyes ever saw and it seemed to him that she must be from the fairies. He said to the maiden : Every shape is with Etain, every comeliness is with Etain. Desire for her seized the king at once and he sent the men of his suite before him to wait for him and afterwards the king addressed himself to the maiden and asked news of her. Who art thou, said he, o maiden, and from whence comest thou? Not difficult said Etain I am the daughter of the king of Eochraide from the fairies. Shall we sleep together said Eochaid? This is what we are come for, to save thee, said the maiden. There are twenty years [gone by] since I was born in the *sid* and the men of the *sid*, kings as well as heroes, have been courting me and there was not obtained from me lying with a man because I cherished thee and I got love and esteem for thee since I was a child and since I

was able to bear to wit on account of thy stories and of thy beauty and I never saw thee before that and [however] I recognized thee after thy description and for thee I came, said she.

I will not bring thee a bad love on account of this, said Eochaid, and thou wilt find welcome and every woman shall be left behind thee and with thee alone I will be as long as my honour is with thee. Is my dowry ready for me, said the maiden and my reward after this? Thou wilt have it, said Eochaid. There were brought seven bondmaids to her for her dowry and he took her with him to Temur and the men brought her welcome. There were three brothers, the three sons of Find, to wit Eochaid Airim and Eochaid and Ailell Anglonnach or Oenglondach because he had not one . . . . . of love to the wife of his brother. Afterward the men of Erinn came to the feast of Temur and they were there a fortnight before Samfuin and a fortnight after Samfuin. Ailell Anglonnach fell in love with Etain the daughter of Etar at the feast of Temur. He began to look at the maiden as long as she was at the feast of Temur. Then said the wife of Ailell to wit the daughter of Luchta Laimderg from the frontier of Laigen: Well then o Ailell, said she, why lookst thou to the side so long, it seems [to me] that the long-looking is a token of love. Ailell reproved himself and did not look at the maiden again. Then the men of Erinn separated from each other after having eaten the feast of Temur. Then there was filled the swelling of jealousy and of envy to Ailill and the marrow oozed out a severe disease and he was brought afterwards to Dún Fremain in Tethba. Ailill remained there to the end of the year in love and in longing and he did not confess his illness to anybody. Then came Eochaid to visit his brother and he put his hand on his (Ailill's) breast and Ailill uttered a groan. Enough, said Eochaid, this illness is not severe and how is thy . . . . . to-day. Upon my word, said he, I do not know (?), but my . . . . . is worse every day and every night. What has come upon thee, said Eochaid? Upon my word said he, I do not know. There will be brought somebody to me, said Eochaid, who will know thy illness.

Then Fachtna the physician of Eochaid was brought to him and he put his hand on his breast and Ailill uttered a groan. Enough, said Fachtna, the case is not severe and I know thy illness and I do not know any help, to wit he has got the swelling of jealousy, or of love that fell on him and it has not been brought out till now. It was a shame for Ailell and he did not confess his illness to the physician and the physician went again from him. As for Eochaid he went to his royal court in Erinn and left Etain in the fortress and told her: Well o mai-

den, said he, let thy bed be made near to Ailell as long as he is alive and when he is dead let his grave be dug on the field (?) and let a tombstone and a pillar be erected and his name to be written in an ogam. Then the king went to his royal court in Erinn and left Ailell there in Dún Fremainn hi Tethba for death and for extinction for the space of a year. One day Etain went in the house where Ailell was in sickness and spoke to him : What has happened to thee and great is thy disease and if we knew the thing that could relieve thee we would get it and so she spoke and sang the daughter of fifty little and Ailell answered :

What has happened to thee o youth — long is thy sickness.

Motionless is thy pure and clean step (?) — what has become the beauty of thy songs ?

There is a reason for my wounds — I have no song in my harp.

. . . . . — That has brought me in this shape.

Tell me what afflicts thee, o man — I am a generous maiden.

Tell me every respite on thy behalf — that I may take to cure thee.

It does not fit me bidding thee — o maiden, beautiful is thy shape.

It seems to every one according to thy eyes — that woman's secrets are not good.

Why should woman's secrets be bad — when a long love is equally [bad].

Since the thing has been taken in hand — there is no want of a confession.

Blessing on thee o daughter of Finn — I am not able to speak.

I am not master (?) of my own sense — my heart is in discordance[1].

Sad is this o wife of the king — Eochaid Fedlech truly.

My body and my mind is sick — this is told in Erinn (?).

If it were on account of the troops of fair women — that any one were in grief.

I would come here if it pleased thee — I would undertake thy courtship,

And o maiden, said he, it would be easy for thee to cure me from my illness and it is probable that thou wouldst cure me, only it is a love that is deeper every year, my love is equal to a thistle (?), it is a want of strength through violence, it is the four parts of the earth, it is endless like the sky (?), it is breaking the neck, it is a battle against a shade, it is drowning in water, it is a course to heaven, it is bravery under sea, it is a love to an echo my love and my affection and my esteem to every one whom it took. Then the maiden reflected upon the illness that was in him and it was sad to her. So she said one day :

Arise o noble Ailell — . . . . .

. . . . . — I will undertake to cure thee.

If this is thy will in thy clever mind — quickly around my neck (?)

The commencement of wooing beautiful its colour — A woman and a man in love.

If it is not enough for thee o brave man — o son of a king, o mighty ruler.

I bring thy full his . . . . . since my kindred is in prosperity.

A hundred oxen and hundred ounces of gold — A hundred of every bridling he assembled.

A hundred of clothes of every speckled colour — has been brought in my land as reward.

A hundred of every animal from then till now. Great will be the emigration.

For me with quickness surely — Eochaid gave it at once.

Then the maiden came every day to wash him and to give him his food and she improved him greatly for it was a pity to her that he should die on her account. One day then the maiden said to Ailell : Come, said she, to morrow in my closet to meet me in the house which is at the dún outside and there I will yield to thy request and to thy desire. Ailell was without sleep that night until the morning came. But when it was time to meet her then the sleep fell on him so that he was asleep until the time of getting up. Etain went then at the meeting place and was not long waiting when she saw a healthy man [coming] near her similar to Ailell and he was tired and weary. The maiden recognized him that he was not Ailell. Then she looked forward to Ailell. Afterwards the maiden went from the meeting-place again. Then Ailell awoke and death was better for him than life. He was ill from great sorrow and grief. Then the maiden came to speak to him. He related her what had happened to him. Come, said she, at the same place to-morrow and it was the same as the first day and the man came every day to visit her. Then came the last day of the meeting and she met the same man. Not with thee have I stipulated at all, said she, why comest thou to meet me? but that one I stipulated with I did it not from lust nor by accident but to save him from an illness in which he fell through love of me. Thou didst well to come to meet me, said she, because if I were Etain of Eochraide the daughter of Ailell I would be of the first family. What then, said she, what is thy name at all, by which thou art called ? Not difficult, Mider of Bri leith is my name, said he. What has separated thee from me if we were in this position said Etain. Not difficult, said

Mider, the wit of Fuaimnech and the incantations of Bresal Etarlaim have separated us. Mider said to Etain : Wilt thou come with me ? Not so, said she, nor will I give up [litt. sell] the king of Erinn for thee nor for any one whose name and kindred I do not know. I myself, said Midir, have put it in Ailells head to love thee. I have prevented Ailill from going to meet thee and I did not let him spoil thy honour. Then the maiden went to her house and went to speak to Ailell and blessed him. This man came luckily for us both said Ailell. I am healed at once from my illness and thou hast thy honour saved, and bring thou him a blessing. . . . . for us both, said Etain, it is right to me in this way. Then Eochaid came to his royal court and inquired after his brother at once. He told him his news from the beginning to the end and the king was thankful to his wife for the good she had done to Ailill and and it is wonderful for us this story said Eochaid. It is called the story of Eochaid and Etain.

L'ACHAT DE LA FEMME

DANS LA LOI IRLANDAISE.

Reipublicae interest mulieres dotes salvas habere, propter quas nubere possint[1]. « L'intérêt public exige que les dots restent intactes, car sans dot la femme [veuve ou divorcée] ne pourrait trouver de mari ». Voilà ce qu'écrivait à Rome, vers la fin du second siècle de notre ère ou le commencement du troisième, le célèbre jurisconsulte Paul. Alors à Rome, comme aujourd'hui en France, la femme qui appartenait aux classes élevées de la société ne pouvait ordinairement trouver un mari qu'à la condition de le payer. A l'origine de l'histoire nous trouvons établi dans toutes les branches de la race indo-européenne le système opposé ; ce n'est pas la femme qui achète le mari, c'est le mari qui achète la femme[2]. Dans le droit romain primitif, cet achat s'appelait *coemptio*[3], et la *coemptio* survécut longtemps, comme simple formalité, à l'introduction de la dot qui, avant de recevoir le nom de dot, a porté celui de *pecunia*[4], et qui paraît, sous ce nom, remonter aux temps les plus anciens de la république romaine.

L'achat des femmes est un des principes du droit germanique : constaté d'une manière générale par Tacite à la fin du premier siècle de notre ère[5], il se retrouve quelques siècles plus tard dans les lois, les histoires et les diplômes qui nous font connaître l'état social des différents peuples germaniques après la chute de l'empire romain[6]. C'était alors en argent monnayé que le mari payait sa femme. Ce détail n'a rien d'antique et, quand on voit par exemple Clovis acheter Clotilde un sou et un denier

1. *Digeste*, livre XXIII, t. III, l. 2.
2. Grimm, *Deutsche Rechts-alterthümer*, 2e édition, p. 421.
3. Gaius, *Institutes*, l. I, § 114 ; Servius, *ad Æneidem*, IV, 103.
4. Varron, *De lingua latina*, V, 175 ; VI, 70.
5. *Germania*, c. 18.
6. Laboulaye, *Recherches sur la condition civile et politique des femmes*, p. 113 et ss.; Laferrière, *Histoire du droit civil de Rome et du droit français*, t. III, p. 156 ; Pardessus, *Loi salique*, p. 668.

« suivant l'usage des Francs », on reconnaît la réglementation moderne d'un usage qui paraît remonter aux origines mêmes de l'humanité. Mais il n'est pas question d'argent monnayé dans le texte de Tacite que nous avons cité, et, parmi les objets que, suivant ce texte, chez les Germains de l'an 100 après J.-C., le futur époux livrait aux parents de sa femme comme prix d'achat, les bêtes à cornes figurent en premier lieu : c'est l'usage grec de l'époque homérique : les plus jolies filles sont celles dont le mariage apporte à leurs parents le plus de vaches, παρθένοι ἀλφεσί-βοιαι [1]. Cette formule grecque appartient à la période de la civilisation où le bétail tient lieu de monnaie. La loi irlandaise appartient à la même période, ce qui ne veut pas dire que le *Senchus môr* soit chronologiquement contemporain d'Homère ; cela signifie seulement que lorsque les principes du droit irlandais ont été fixés, les Irlandais se trouvaient au même degré de civilisation que les Grecs de l'époque homérique. L'Irlande a deux unités monétaires : la bête à cornes, *sêt* [2], et la femme esclave, *cumal* [3]. La première, *sêt*, de SI « lier », doit son nom au même ensemble d'idées que le latin *pecunia* = *pecu-inia*, de *pecu* « bétail », dérivé de PAK « lier » [4] : à cette ressemblance avec le Latin primitif, l'Irlandais en joint une autre : il achète sa femme.

Le terme consacré par l'usage pour désigner cet achat est *coibche*. On trouve ce terme traduit dans le Glossaire de Cormac [5]. Il veut dire d'une manière générale « achat », *cendach*, ou, pour employer une orthographe plus moderne, *ceannachd*. Les traducteurs du *Senchus môr* et du livre d'*Aicil* ont fait un contre-sens en le rendant par *marriage gift*, *wedding gift*, « cadeau de noces ». Le prix de vente de la femme appartient à son père quand elle se marie pour la première fois : *cêt coibche cacha ingine dia athair uaithese dosom*, c'est-à-dire : [le prix de] la première vente de chaque fille [appartient] à son père, d'elle-même à lui-même. Suivant les traducteurs, les deux derniers mots *uaithese dosom* « d'elle-même à lui-même » voudraient dire que la femme recevrait d'abord le prix et le donnerait ensuite à son père ; j'ignore si ce commentaire est bien fondé grammaticalement, mais ce détail a peu d'importance. Quand

1. *Iliade*, XVIII, 593 ; *Hymne à Aphrodite*, vers 119.
2. Whitley Stokes, *Sanas Cormaic*, p. 13 ; cf. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. I, p. 45 ; t. III, p. 124, note. *Coibche* paraît être une forme contractée pour *con-fache* *con-vakia-* ou *con-vagia-*, *Gr. C.*[2] p. 42, 55, 871. Peut-être le second terme a-t-il la même racine que *fachel* (gages), *Sanas Cormaic*, p. 78.
3. *Sanas Cormaic*, p. 29, 30, 42 ; cf. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. I, p. 46 ; t. III, p. 98, note. Le *cumal* valait trois *sêt*. Voir un texte sur ce point dans O' Curry, *On manners and customs*, t. III, p. 30.
4. Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. I, p. 134, 658 ; p. 228, 699.
5. Whitley Stokes, *Sanas Cormaic*, p. 48.

la femme se mariait une seconde fois, le père ne recevait que les deux tiers du prix ; au troisième mariage de sa fille, il n'avait plus droit qu'à la moitié ; à chaque nouveau mariage, la quotité à laquelle il pouvait prétendre diminuait : enfin son droit s'éteignait au vingt-et-unième mariage. A défaut de père, le frère, chef de famille, avait droit à moitié de ce qu'aurait reçu le père [1].

Ce qui caractérisait le mariage irlandais et ce qui distinguait la femme irlandaise de la femme romaine ou germanique primitive, c'était le droit qu'elle conservait sur la fortune apportée par elle. La femme romaine, par la *coemptio*, tombait *in manu mariti*, elle cessait d'être propriétaire; la femme germaine n'héritait pas, le privilége de masculinité l'excluait de la succession paternelle. La loi irlandaise nous présente un tout autre système. La condition de la femme mariée dépend de la fortune qu'elle apporte. La coutume suppose d'abord égalité de fortune de part et d'autre, *comtincur :* en ce cas il y a un certain nombre de contrats que le mari ne peut faire sans le consentement de la femme, et, s'il y a divorce, la femme reprend son apport avec une portion des acquêts déterminée par la loi [2]. Une autre hypothèse est celle d'une femme qui ne possède rien et qui vit sur le bien de son mari ; les droits de cette femme sont fort réduits [3]. Une troisième hypothèse est celle où, le mari n'ayant rien, tout le bien appartient à la femme ; c'est alors la femme qui a l'autorité, et le mari est dit *fer fognama*, « homme de service » [4]. *Fo-gnam*, thème *vo-gnamu-*, veut dire littéralement « action subordonnée » ; comparez *con-gnam* «coopération » [5]. Il peut sembler, au premier abord, y avoir contradiction entre cette servitude du mari vivant sur le bien de sa femme et le droit que, par la vente de la femme, le mari a acquis sur elle. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Le droit que le mari a acquis sur la femme par l'achat (*coibche*) concerne seulement le corps de la femme et les enfants à naître de la femme pendant le mariage [6]. Mais la femme, propriétaire de biens, ne peut conférer à son mari plus de droit qu'elle n'en a elle-même sur ces biens, et le principe fondamental du droit irlandais est que le propriétaire réel est la

1. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. II, p. 346-347. Le mot qui dans l'ancienne législation de l'Irlande désigne les présents de noces est *tinol* = *do-in-ol*, *Gr. C.*², p. 884; cf. *Beitr.*, VIII, 7.

2. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. II, p. 356 et ss. Le passage relatif au divorce est à la page 363. Dans le composé *com-tincur*, *tincur* = *do-in-cur*, composé de *cur* « mettre », et paraît signifier « apport ». *Com-tincur*, « apport des deux conjoints », s'oppose à *fer-tincur*, « apport de l'homme », et à *ban-tincur*, « apport de la femme. »

3. *Ibid.*, p. 381.

4. *Ibid.*, p. 390 ; cf. p. 357.

5. *Grammatica celtica*, 2ᵉ édition, p. 771, 874.

6. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. III, p. 310.

tribu ou la famille [1]. L'individu qui détient un immeuble ne peut le vendre ou, à plus forte raison, le donner valablement à une personne étrangère à la tribu ou à la famille, même à un fils adoptif [2]. Les dispositions envers les églises, si favorisées au moyen-âge, sont soumises à des restrictions rigoureuses : un tarif détermine, d'après le rang de chacun, l'importance des dons mobiliers qu'il peut leur faire [3]. Ainsi, le droit que la vente matrimoniale, *coibche*, fait acquérir au mari, a pour objet la personne de la femme ; ce droit n'atteint pas la fortune de la femme. La traduction que nous donnons du mot *coibche*, d'après le *Glossaire* de Cormac, est donc parfaitement d'accord et avec ce que nous savons du droit primitif de la race indo-européenne et avec le droit spécial à l'Irlande, où l'institution de la tribu, rendue par son exagération incompatible avec l'idée romaine et moderne de l'État, a livré la race celtique à la conquête anglo-saxonne, comme, plus anciennement en Gaule, elle avait livré la race celtique à la conquête romaine [4].

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t. II, p. 280-283.
2. *Ibid.*, t. III, p. 42.
3. *Ancient laws and institutes of Ireland*, t II, 282.
4. Chaque tribu, *fine*, formait une sorte de république avec chef électif (t. III, p. 278). L'insuffisance de la conception de l'État chez la race celtique résulte surtout de ce que l'on ne voit nulle part l'État intervenir pour la répression des crimes. C'est ce que les éditeurs des *Ancient laws and institutes of Ireland* ont très-bien établi dans leur introduction au tome III, p. lxxix et suivantes.

RASHIN COATIE.

A SCOTCH TALE.

There was a king and a Queen, as mony anes been, few have we seen, and as few may we see. The Queen, she deeit, and left a bonny little lassie ; and she had naething to gie to the wee lassie but a little Red calfy, and she telt the lassie whatever she wanted, the calfy would gie her. The king married again, an ill natured wife, wi' three ugly dochters o' her ain. They did na like the little lassie because she was bonny ; they took awa a' her braw claes that her ain mither had geen her, and put a rashin coatie on her, and gar't her sit in the kitchennenk, and a' body ca'd her Rashin Coatie. She did na get ony thing to eat but what the rest left, but she did na care, for she went to her red calfy, and it gave her every thing she asked for. She got good meat from the calfy, but her ill natured step mother gart the calfy be killed, because it was good to Rashin Coatie. She was very sorry for the calfy, and sat down and grat. The dead calfy said to her

« Tak me up, bane by bane
And pit me aneth yon grey stane.

And whatever you want, come and seek it frae me, and I will give you it. » Yuletide came, and a' the rest put on their braw claes, and was gaen awa to the kirk. Rashin Coatie said, « oh I wad like to gang to the kirk too, » but the others said, « what would you do at the kirk, you nasty thing? You must bide at home and make the dinner. » When they were gone to the kirk, Rashin Coatie did na ken how to make the dinner, but she went out to the grey stone, and she told the calfy that she could not make the dinner, and she wanted to win to the kirk. The calfy gave her braw claes, and bad her gang into the house, and say

Every peat gar ither burn,
Every spit gar ither turn,
Every pot gar ither play
Till I come frae the kirk this good Yule day.

Rashin Coatie put on the braw claes that the calfy gave her, and went awa to the kirk, and she was the grandest and the brawest lady there. There was a young prince in the kirk and he fell in love with her. She cam awa before the blessing, and she was hame before the rest, and had off her braw claes, and had on her rashin coatie, and the calfie had covered the table, and the dinner was ready, and every thing in good order when the rest cam hame. The three sisters said to Rashin Coatie, « oh lassie, if you had only seen the braw bonnie lady that was in kirk to day, that the young prince fell in love with. » She said, « oh I wish you would let me gang with you to the kirk tomorrow ; » for they used to gang three days after ither to the kirk. They said, « what should the like o' you do at the kirk, — nasty thing, — the kitchen neuk is good enough for you ». The next day they went away and left her, but she went back to her calfy, and he bade her repeat the same words as before, and he gave her brawer claes, and she went back to the kirk, and a' the world was looking at her, and wondering where sic a grand lady came from ; and as for the young prince he fell more in love with her than ever, and bade some body watch where she went back to. But she was back afore any body saw her, and had off her braw claes and on her rashin coatie, and the calfy had the table covered, and every thing ready for the dinner.

The next day the calfy dressed her in brawer claes than ever, and she went back to the kirk. The young prince was there, and he put a guard at the door to keep her, but she jumped ower their heads and lost one of her beautiful satin slippers. She got home before the rest, and had on the rashin coatie, and the calfy had all things ready. The young prince put out a proclamation that he would marry whoever the satin slipper would fit. All the ladies of the land went to try on the slipper, and with the rest the three sisters, but none would it fit, for they had ugly broad feet. The hen wife took in her daughter, and cut her heels, and her toes, and the slipper was forced on her, and the prince must marry her, for he had to keep his promise. As he rode along, with her behind him, to be married, there was a bird began to sing and ever it sang,

Minched fit, and pinched fit
Beside the king she rides,
But braw fit, and bonny fit
In the kitchen neuk she hides.

The prince said, « what is that the bird sings ? » but the hen wife said, « nasty lying thing! never mind what it says, » but she bird sang

ever the same words. The prince said, « oh, there must be some one that the slipper has not been tried on », but they said, « there is none but a poor dirty thing that sits in the kitchen neuck, and wears « a rashin coatie. » But the prince was determined to try it on Rashin Coatie, but she ran awa' to the grey stone, where the red calf dressed her yet brawer than ever, and she went to the prince, and the slipper jumped out of his pocket, and on to her foot, and the prince married her, and they lived happy all their days.

(Told by Miss Margaret Craig, of Darliston, Elgin. — Dialect of Morayshire.)

A. LANG.

OBSERVATIONS SUR LE CONTE PRÉCÉDENT.

Nous avons ici, comme voit le lecteur, une variante du conte connu et répandu de Cendrillon et de sa pantoufle perdue.

En Écosse déjà nous trouvons quatre versions de ce conte :

1° Dans Chambers, *Popular Rhymes of Scotland*, new edition, London and Edinburgh, 1870, p. 66, une version du comté de Fife (traduite par M. Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, p. 39) : Rashie-Coat était fille de roi et l'on voulait lui faire épouser un homme qui ne lui plaisait pas. Sur le conseil de la *hen-wife*[1], elle demande avant le mariage un vêtement d'or battu, puis, quand elle a celui-ci, un vêtement fait des plumes de tous les oiseaux, et enfin un vêtement de roseaux et une paire de pantoufles. Ainsi munie, elle quitte la maison paternelle, va au loin et arrive au château d'un roi où elle entre en service comme fille de cuisine. Un dimanche, comme tout le monde est à l'église et qu'elle seule est restée pour veiller à la cuisine, une fée vient la voir, l'engage à mettre sa robe d'or et à se rendre à l'église. La fée, pendant ce temps, s'occupe de la cuisine et dit :

Ae peat gar anither peat burn,
Ae spit gar anither spit turn,
Ae pat gar anither pat play,
Let Rashie-Coat gang to the kirk the day.

A l'église, le fils du roi s'enamoure de Rashie-Coat qui, avant la fin du service, quitte brusquement l'église. Le dimanche suivant, elle va à l'église avec son costume fait de plumes d'oiseaux, et le troisième avec son vêtement de roseaux. La dernière fois elle perd une pantoufle à son

1. *Hen-wife*, en français « basse-courière. »

départ précipité de l'église. Le fils du roi fait savoir qu'il épousera la jeune fille qui chaussera cette pantoufle. Aucune des dames de la cour n'y réussit, mais la vieille *hen-wife* mutile le pied de sa fille de sorte qu'elle puisse chausser la pantoufle. Comme le fils du roi la met derrière elle sur son cheval et l'enlève, un oiseau chante dans le bois :

Nippit fit and clippit fit
Ahint the king's son rides ;
But bonny fit and pretty fit
Ahint the caudron hides.

Le fils du roi revient sur ses pas et trouve Rashie-Coat.

Le début seul de ce conte diffère du nôtre : le reste concorde presque entièrement ; le nom de l'héroïne est le même, et les vers de la seconde partie du conte ne diffèrent pas sensiblement [1].

2° Chambers communique encore (p. 68) une version mutilée de ce conte qui provient d'un autre endroit du pays. Dans cette version, un roi possédait une jolie pantoufle de verre et voulait épouser seulement celle qui chausserait cette pantoufle. Un ambassadeur parcourait le pays pour chercher une telle jeune fille. Enfin il arrive à une maison où il y a deux filles. L'aînée se mutile le pied de façon à ce qu'il puisse entrer dans le soulier : mais comme le roi l'enlève sur son cheval, un petit oiseau chante :

Nippit fit and clippit fit
Ahint the king rides,
But pretty fit and little fit
Ahint the caldron hides.

Le roi revient sur ses pas, et c'est la sœur cadette qui chausse la pantoufle.

3° Un conte publié par Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, n° 43, et dont voici le résumé :

Une reine maltraite sa belle-fille et lui fait garder les moutons, sans lui rien donner à manger : mais un bélier gris lui apporte de la nourriture. La reine envoie une fille de sa *hen-wife* au pâturage pour observer sa belle-fille. La belle-fille dit à la fillette de mettre sa tête sur ses genoux pour qu'elle lui arrange sa chevelure. La fillette s'endort; mais, laissant ouvert un œil qu'elle a sur le derrière de la tête, elle voit le bélier apporter à manger à la belle-fille et elle rapporte le fait à la reine.

1. Chambers remarque (p. 48) que dans la *Complaynt of Scotland*, publiée en 1548, il est fait mention, entre autres contes, de *Pure Tynt Rashiecoat ;* et Campbell, dans ses observations sur son conte 14, renvoie au conte de *Rashen Coatie* dans la collection manuscrite des contes de Pierre Buchan.

On tue le bélier sur l'ordre de la reine. Celui-ci avait dit auparavant à la belle-fille de voler sa peau et ses os et de les rouler ensemble, et qu'ainsi il ressusciterait. Mais elle oublie les sabots de l'animal, et le bélier ressuscite, mais boiteux. Ce qui suit dans ce conte est confus et enchevêtré. Une chose est claire, c'est que la fille du roi va trois fois à l'église et qu'à la troisième fois elle perd par précipitation une de ses pantoufles dorées. Un prince, qui s'est amouraché de la fille du roi, veut épouser la jeune fille qui chaussera cette pantoufle. La marâtre mutile les doigts de pied de sa propre fille pour que la pantoufle puisse lui aller. Mais le jour de la noce, comme tout le monde était réuni, un oiseau se pose sur la fenêtre et crie trois fois : « Le sang est dans le soulier, et le petit pied est dans un coin derrière le feu ! » C'est ainsi qu'on trouve la belle-fille de la reine.

Le bélier gris de ce texte correspond au veau de notre récit de Rashin-Coatie. Le fait que le bélier ressuscite quand on réunit ses os, mais renaît boiteux parce qu'on a oublié de certains os, est emprunté à une tradition très-répandue [1], mais qui n'est pas ici à sa place.

4° Un autre conte de la collection Campbell, le n° 14, est aussi une version du conte de Cendrillon. Dans ce conte, un roi veut épouser sa propre fille, parce que les vêtements de sa femme défunte ne vont qu'à celle-ci. La fille, sur le conseil de sa nourrice, demande à son père plusieurs vêtements magnifiques et des pantoufles, l'une d'or et l'autre d'argent, puis elle s'enfuit. Elle devient fille de cuisine dans un château. Sans qu'on s'en aperçoive, elle va trois dimanches de suite à l'église avec ses vêtements de prix et ses pantoufles. Le fils du roi devient amoureux d'elle. Le troisième dimanche, elle perd par précipitation une de ses pantoufles, et le fils du roi déclare qu'il épousera seulement la jeune fille qui chaussera la pantoufle. Beaucoup essayent et se mutilent les pieds à cet effet, mais en vain. Un petit oiseau répète, à mesure que chacune essaie la pantoufle :

Big, big, cha 'n ann duit a thig, ach do 'n te bhig a tha fo làimh a' chòcaire ! c'est-à-dire : « Wee wee, it comes not on thee, but on the wee one under the hand of the cook. »

On porte enfin la pantoufle à la cuisine où se trouve la fille du roi, et « aussitôt que la pantoufle fut sur le sol, elle sauta au pied de la fille du roi » [2].

1. Voir J. W. Wolf, *Beiträge zur deutschen Mythologie*, t. I, p. 88; W. Mannhardt, *Germanische Mythen*, p. 57 ; I. V. Zingerle, *Sagen aus Tirol*, n° 13 ; Chr. Schneller, *Mærchen und Sagen aus Wælschtirol*, p. 20 ; *Revue celtique*, t. I, p. 239 ; P. Kennedy, *The Fireside Stories of Ireland*, p. 128 ; S. Baring-Gould, *Household Stories*, n° 5.

2. Ce trait se rencontre dans le *Pentamerone* de Basile, I, 6 : Dès que la pantoufle

Dans cette version, comme dans celle de Fife et beaucoup d'autres en dehors de l'Écosse, le conte de Cendrillon est mêlé à un autre qui, par beaucoup de points, ressemble à celui de Peau d'Ane. Si, dans la version de Fife, la fille du roi doit épouser non pas son père, mais un homme qui lui déplaît, je suppose fort que Chambers a modifié son conte pour ne pas choquer ses lecteurs.

Mais assez parler des versions écossaises de ce conte. En dehors de l'Écosse, je connais les versions suivantes :

Frères Grimm, *Kinder-und-Hausmærchen*, n° 21, et les variantes dans les notes du tome III ; J. G. Büsching, *Wœchentliche Nachrichten*, t. I, p. 137, et t. II, p. 185 ; L. Bechstein, *Deutsches Märchenbuch*, Leipzig, 1845, p. 232 ('Aschenbrœdel') ; E. Meier, *Volksmærchen aus Schwaben*, n° 4 ; I. V. Zingerle, *Kinder- und Hausmærchen aus Tirol*, 2e éd., n° 23; A. Lootens, *Oude kindervertelsels in den brugschen tongval*, p. 55; P. Chr. Asbjœrnsen et J. Moe, *Norske Folkeeventyr*, n° 19; G. O. Hyltén-Cavallius et G. Stephens, *Svenska Folk-Sagor och Æfventyr*, n° 21 ; K. Maurer, *Isländische Volkssagen*, p. 281; J. Arnason, *Islenzkar Thjódhsægur og Aefintyri*, t. II, p. 306 (traduit dans la traduction anglaise de G. E. J. Powell et E. Magnusson, t. II, p. 235), et p. 312; A. Waldau, *Bœhmisches Mærchenbuch*, p. 638; K. W. Woycicki, *Polnische Volkssagen u. Mærchen*, übersetzt von F. H. Lewestam, p. 123 ; A. J. Glinski, *Bajarz polski*, t. III, p. 135 ; A. De Gubernatis, *Zoological Mythology*, t. I, p. 196, et II, p. 304 (conte russe de la collection Afanasjev, t. VI, n° 30) ; Wuk Stephanowitsch Karadschitsch, *Volksmærchen der Serben*, n° 32 ; *Das Ausland*, *Jahrgang* 1832, n° 58, p. 230 (conte grec) ; J. G. von Hahn, *Griechische u. albanesische Mærchen*, n° 2; A. Sakellarios, Τὰ Κυπριακά, t. III, p. 145 (conte cypriote traduit par F. Liebrecht dans le *Jahrbuch für romanische u. englische Literatur*, t. XI, p. 354 ; Ch. Perrault, *Cendrillon ou la petite pantoufle de verre* ; J. Turiault, *Etude sur le langage créole de la Martinique*, p. 219 ; Madame D'Aulnoy, *Finette Cendron*[1] ; D. Bernoni, *Fiabe e Novelle popolari veneziane*, n° 8 ; D. Comparetti, *Novelline popolari italiane*, t. I, n° 23 ; V. Imbriani, *La Novellaja fiorentina*, n° 11; R. H. Busk, *The Folk-lore of Rome*, p. 26 et 31 ; G. Basile, *Il Pentamerone*, Jornata I, Trattenemiento 6 ; G. Pitrè, *Fiabe, Novelle e Racconti popolari siciliani*, n° 41; M. Milá y

est près du pied de Lucrèce, le soulier y est entraîné « comme lo ferro corre a la calamita ».

1. Un conte hongrois de la collection Erdélyi, traduit par G. Stier dans ses *Ungarische Sagen und Mærchen*, n° 5, correspond si exactement à celui de la comtesse d'Aulnoy que certainement il en provient d'une façon directe.

Fontanals, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 181 (conte catalan traduit par F. Wolf, *Proben portugiesischer u. catalanischer Volksromanzen*, p. 43) ; F. Maspons y Labrós, *Lo Rondallayre*, n° 20 ; W. Webster, *Basque Legends*, p. 166.

Au petit veau de notre conte écossais correspondent une vache dans les contes serbe et romain, un taureau dans le conte norvégien et un petit bélier dans le conte sicilien.

Dans le conte serbe, la vache est la mère de Cendrillon [1] qui a été ainsi transformée. Le père s'est remarié ; la belle-mère donne à sa belle-fille les troupeaux à garder et lui remet une quantité de lin qu'elle doit avoir filé le soir. Tout à coup, au pâturage, la vache se met à parler et dit à sa fille qu'elle va mâcher le lin et le lui rendre en fil qui lui sortira par l'oreille. Quand la belle-mère apprend cela par sa propre fille qu'elle a envoyée secrètement au pâturage, elle demande à son mari de tuer la vache : celui-ci refuse d'abord, puis enfin consent. Avant d'être égorgée, la vache dit à sa fille qu'elle ne doit pas manger de sa chair, mais réunir ses os et les enterrer sous une pierre derrière la maison ; puis quand elle aura besoin de secours, elle viendra à cette tombe et elle y trouvera de l'aide.

Dans le conte romain (Busk, p. 31), la vache que garde la belle-fille remplit pour elle tous les travaux imposés par la marâtre et dit chaque fois à la jeune fille :

Butta sopr' alle corna a me,
E vatene far l'erba per me.

Pendant que la jeune fille s'éloigne, la vache se métamorphose en femme et accomplit le travail en peu de temps. La marâtre découvre le fait et ordonne de tuer la vache : mais, auparavant, la vache dit à la jeune fille qu'elle trouvera sous son cœur, elle tuée, une boule d'or ; elle l'enlèvera et lui dira en cas de besoin :

Pallo dorato! Pallo dorato!
Vestimi d'oro e dammi l'innamorato!

Dans le conte norvégien, c'est un grand taureau bleu. Lorsque la fille du roi n'a rien à manger de sa marâtre, il lui dit que dans son oreille gauche il y a une serviette, qu'en la retirant et en l'étendant, elle aura ce qu'elle voudra à boire et à manger. La marâtre veut faire tuer le taureau, mais taureau et jeune fille s'enfuient ensemble. Ils arrivent au château d'un roi. Là le taureau dit à la jeune fille de le tuer, de l'écor-

1. Comme on voit par la traduction anglaise de ce conte donnée par Mme Mijatovics, *Serbian Folk-lore*, p. 59, le nom serbe *Papalluga* correspond au français *Cendrillon*.

cher et de garder sa peau en un certain endroit. Quand, plus tard, elle aura besoin de lui, elle n'aura qu'à frapper en cet endroit avec un bâton. Dans une variante norvégienne (n° 3), la jeune fille trouve à boire dans une oreille du taureau et à manger dans l'autre. Cela étant découvert par la belle-mère de la même façon que dans le conte gaélique n° 43, on abat le taureau, mais sans que personne le sache, hors la jeune fille. De ses os sort une maison, et dans cette maison se trouvent trois vêtements merveilleux avec lesquels la jeune fille va trois fois de suite à l'église, etc.

Dans le conte sicilien, la jeune fille a reçu de son père un petit bélier qui lui dit : Mets ton travail sur mes cornes, et je le ferai pour toi! Avant qu'on le tue par ordre de la marâtre, il dit à la jeune fille qu'elle ne doit pas manger de sa chair, mais réunir et enterrer ses os. De ses os sortent douze laquais qui mènent la jeune fille, habillée d'or, à la fête du fils du roi, etc. [1].

Les paroles rimées du petit oiseau dans les contes écossais sont très-semblables à celles du conte suédois :

Huggen häl och klippen tå!
I ugnen är den som gull-skon går på!

c'est-à-dire « Talons rognés et doigts coupés! Dans le poêle est celle à qui va le soulier d'or! » Les variantes suédoises fournissent aussi des variantes de ces vers.

Dans le conte norvégien un petit oiseau chante :

Et Stykke af Hæl
Og et Stykke af Taa;
Kari Træstakkens sko
Er fuld af Blod!

c'est-à-dire « Un morceau de talon et un morceau de doigt! Le soulier de Kari Træstak est plein de sang! »

Dans une variante norvégienne les vers sont ceux-ci :

Huggen Hæl og skaaren Taa!
I Gruen sidder den, som Skoen rummer paa!

« Talons rognés et doigts coupés! Au foyer est assise celle à qui va le soulier. »

Dans le conte islandais des oiseaux chantent : « Talon rogné est dans le navire, son soulier est plein de sang : à la maison est assise Mjadveig, fille de Mani, une bien meilleure fiancée. Retourne, fils du roi! »

1. Dans beaucoup d'autres contes, en dehors du cycle de Cendrillon et de la pantoufle perdue, figurent des vaches, des taureaux et des moutons qui filent pour une jeune fille maltraitée par sa marâtre, ou l'aident de toute autre façon, et que pour cela on met à mort. Voir mes observations dans Gonzenbach, *Sicilianische Mærchen*, n° 32, et celles de M. Cosquin, *Contes populaires lorrains*, n° 23.

Dans le conte de Grimm deux colombes chantent :

Rucke di guck, rucke di guck,
Blut ist im Schuck;
Der Schuck ist zu klein,
Die rechte Braut sitzt noch daheim.

« Rouckedigouck, rouckedigouck ; sang est dans le soulier ; le soulier est trop petit ; la vraie fiancée est encore à la maison. »

Les vers des autres versions allemandes sont analogues.

Dans le conte russe deux colombes chantent : « Du sang à son pied ! du sang à son pied ! » Dans le conte serbe le coq de la maison chante : « Kikeriki ! la jeune fille est cachée sous l'auge là-bas ! » Dans le conte tchèque c'est un chien qui aboie : « Haff ! haff ! haff ! Notre maître amène une femme sans talon ! » et plus tard « une femme sans doigts de pied ! » Dans deux contes allemands (Grimm, t. III, p. 36), c'est aussi un chien qui découvre la fausse fiancée en aboyant : « Wou, wou, wou ! soulier plein de sang ! » ou « Haou, haou, haou, haou, haou ! mon maître n'a pas la vraie femme ! »

M. Luzel a publié, en février 1872, dans le feuilleton de l'*Électeur du Finistère*, un conte breton, le *Chat noir*, dont le début contient les éléments du conte de Cendrillon. Une marâtre fait tuer la vache qui aimait et protégeait sa belle-fille Yvonne. Quand on l'ouvrit, on trouva auprès de son cœur deux petits souliers d'or, faits avec un art merveilleux. La marâtre s'en saisit en disant : « Ce sera pour ma fille le jour de ses noces. » Un riche prince veut épouser la belle Yvonne ; mais le jour de la noce la marâtre essaie de faire passer sa propre fille Louise pour Yvonne. Louise est emmenée comme mariée, et pour qu'elle puisse chausser les petits souliers d'or, on lui mutile les pieds. Comme le prince monte en voiture avec elle pour aller à l'église, le petit chien Fidèle, qui accompagnait Yvonne sur la grande lande quand elle y menait paître sa vache, se mit à japper de la sorte : *Hep-hi ! hep-hi ! hep-hi !* c'est-à-dire « sans elle ! sans elle ! sans elle ! » Et quand le carrosse sortit de la cour, il courut après, en disant dans son langage :

C'est la laide, aux traits renfrognés,
Aux talons, aux orteils rognés ;
Hélas ! hélas ! et la jolie
Dans sa prison pleure et s'ennuie !

REINHOLD KŒHLER.

[M. Lang nous fait remarquer que dans Callaway's *Nursery Tales of the Zulu*, I, 121, les oiseaux avertissent le prince qu'il chevauche avec

la fausse fiancée. Les oiseaux disent : « Ukakaka, le fils du roi est parti avec une bête ! » Il dit alors : « Haou ! mes hommes, avez-vous jamais ouï des oiseaux parler ? » On lui répond : « Oh ! seigneur, c'est la mode des oiseaux dans le pays des Épines, ils parlent. » — M. Lang compare aussi un chant néo-hellénique dans la collection de Fauriel, où les oiseaux avertissent une jeune fille qu'elle chevauche avec un corps mort. Le corps mort dit : « Ce ne sont que des oiseaux ; laisse-les jacasser. » — H. G.]

NICHT, NOUGHT, NOTHING.

There once lived a king and a queen. They were long married and had no bairns, but at last the queen had a bairn, when the king was away in far countries. The queen would not christen the bairn till the king came back, and she said « we will just call him *Nicht, Nought, Nothing* until his father comes home, » but it was long before he came home, and the boy had grown a nice little laddie. At length the king was on his way back, but he had a big river to cross, and there was a spate, and he could not get over the water, but a Giant came up to him and said, « if you will give me Nicht, Nought, Nothing, I will carry you over the water on my back. The king never had heard that his son was called Nicht, Nought, Nothing, and so he promised him. When the king got home again, he was very happy to see his wife again, and his young son. She told him that she had not given the child any name but Nicht, Nought, Nothing, until he should come home again himself. The poor king was in a terrible case ; he said, « What have I done ? I promised to give the Giant who carried me over the river on his back, Nicht, Nought, Nothing ». The king and the queen were sad and sorry, but they said, « When the Giant comes we will give him the hen-wife's bairn, he will never know the difference ». The next day the Giant came to claim the king's promise, and he sent for the hen-wife's bairn, and the Giant went away with the bairn on his back. He travelled till he came to a big stone, and there he sat down to rest. He said

« Hidge, Hodge, on my back, what time of day is it? »

The poor little bairn said, « It is the time that my mother, the hen-wife, takes up the eggs for the queen's breakfast. »

The Giant was very ungry, and dashed the bairn on the stone and killed it.

. . . . . .

The same adventure is repeated with the gardener's son.

. . . . . .

Then the Giant went back to the king's house, and said he would destroy them all if they did not give him Nicht Nought Nothing, this time. They had to do it, and when he came to the big stone, the Giant said « What time of day is it » ? Nicht Nought Nothing said, « it is the time that my father the king will be sitting down to supper. » The Giant said « I 've got the richt ane noo », and took Nicht, Nought, Nothing to his own house and brought him up till he was a man.

The Giant had a bonny dochter and she and the lad grew very fond of each other. The Giant said one day to Nicht, Nought, Nothing « I 've work for you tomorrow. There is a stable seven miles long, and seven miles broad, and it has not been cleaned for seven years, and you must clean it tomorrow, or I will have you for my supper. »

The Giant's dochter went out next morning with the lad's breakfast, and found him in a terrible state, for aye, as he cleaned out a bit, it aye fell in again. The Giant's dochter said she would help him, and she cried a' the beasts of the field, and a' the fowls o' the air, and in a minute they a' came, and carried awa' every thing that was in the stable and made a' clean before the Giant came home. He said « shame for the wit that helped you, but I have a worse job for you tomorrow. » Then he told Nicht, Nought, Nothing that there was a loch, seven miles long, and seven miles deep, and seven miles broad, and he must drain it the next day or else he would have him for his supper. Nicht Nought Nothing began early next morning and tried to lave the water with his pail, but the loch was never getting any less, and he did no ken what to do, but the Giant's daughter called on all the fish in the sea to come and drink the water, and very soon they drank it dry. When the Giant saw the work done he was in a rage, and said « I 've a worse job for you tomorrow, there is a tree seven miles high, and no branch on it, till you get to the top, and there is a nest, and you must bring down the eggs without breaking one, or else I will have you for my supper. » At first the Giant's daughter did not know how to help Nicht, Nought Nothing, but she cut off first her fingers and then her toes, and made steps of them, and he clomb the tree, and got all the eggs safe till he came to the bottom, and then one was broken. The Giant's daughter advised him to run away, and she would follow him. So he travelled till he came

to a king's palace, and the king and queen took him in and were very kind to him. The Giant's daughter left her father's house, and he pursued her and was drowned. Then she came to the king's palace where Nicht Nought Nothing was. And she went up into a tree to watch for him. The gardener's daughter, going to draw water in the well; saw the shadow of the lady in the water, and thought it was herself, and said, « If I 'm so bonny, if I 'm so brave, do you send me to draw water? » The gardener's wife went out, and she said the same thing. Then the gardener went himself, and brought the lady from the tree, and led her in. And he told her that a stranger was to marry the king's daughter, and shewed her the man, and it was Nicht Nought Nothing asleep in a chair. And she saw him, and cried to him, « waken, waken, and speak to me, » but he would not waken, and syne she cried

« I cleaned the stable, I laved the loch, and I clamb the tree,
And all for the love of thee,
And thou wilt not waken and speak to me. »

The king and the queen heard this, and came to the bonny young lady, and she said

« I canna yet Nicht Nought Nothing to speak to me for all that I can do. »

Then were they greatly astonished, when she spoke of Nicht Nought Nothing, and asked where he was, and she said « He that sits there in the chair. » Then they ran to him and kissed him and called him their own dear son, and he wakened, and told them all that the Giant's daughter had done for him, and of all her kindness. Then they took her in their arms and kissed her, and said she should now be their daughter, for their son should marry her.

And they lived happy all their days.

Told by Miss Margaret Craig of Darliston, Elgin (dialect of Morayshire).

A. Lang.

OBSERVATIONS SUR LE CONTE PRÉCÉDENT.

Comparez les contes suivants :

Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, n° 2 (huit variantes) ;

W. Carleton, *Traits and Stories of the Irish Peasantry*, 5e éd., t. I, p. 23 (*The three Tasks*) ;

P. Kennedy, *The Fireside Stories of Ireland*, p. 56 ;

et en outre les contes que j'ai réunis dans *Orient und Occident*, t. II, p. 103-114, et dans mes commentaires sur le n° 14 des *Ehstnische Mærchen* de Kreutzwald, et sur le n° 14 des *Sicilianische Mærchen* de Gonzenbach.

A cette liste j'ajoute aujourd'hui :

Ralston, *Russian Folk-Tales*, p. 120 ; Miklosich, *Mærchen der Zigeuner* n° 15 ; Busk, *The Folk-Lore of Rome*, p. 3 ; Pitrè, *Fiabe Siciliane*, n° 15, W. Webster, *Basque Legends*, p. 120 ; Luzel, *Le Filleul de la Sainte Vierge*, Brest, 1870.

Dans nombre de contes parallèles, il arrive que le père promet, sans le savoir, son enfant à un être hostile (ainsi dans les versions gaéliques et dans celles de Kennedy et de Luzel) ; mais notre conte présente cette particularité qu'il ne croit pas avoir rien promis au géant, et qu'en fait il lui a promis son fils qui s'appelle *Nicht-Nought-Nothing*.

Dans les contes gaéliques et dans le conte de Kennedy, on trouve aussi les tentatives de faire passer d'autres enfants pour le prince.

On rencontre seulement dans les parallèles gaéliques, irlandais et scandinaves le fait de nettoyer la grande étable, et seulement dans les parallèles gaélique et irlandais l'ascension de l'arbre à l'aide des doigts coupés de la jeune fille.

La seconde partie de notre conte depuis la fuite du prince jusqu'à la fin est corrompue. Il manque d'abord des détails sur la façon dont s'enfuirent le prince et la fille du géant. Puis suivant l'analogie de la plupart des contes parallèles, quand le prince retourne chez ses parents, la fille du géant devrait lui défendre d'embrasser qui que ce soit ou de se laisser embrasser, et par l'oubli de cette recommandation, le prince devrait oublier la fille du géant. Cela manque dans notre version. Le prince arrive chez ses parents sans les connaître et sans être connu d'eux, et l'on ne nous dit pas comment il devient si rapidement le fiancé de la fille du roi, c.-à-d. de sa sœur. D'après l'analogie des autres contes, la fille du géant devrait éveiller le souvenir du prince d'une façon particulière, à l'aide d'un coq et d'une poule ou de deux colombes, juste au moment où l'on va célébrer les noces du prince. Si au contraire, dans notre conte, elle le rencontre endormi dans le jardin et essaye en vain de le réveiller, c'est un trait emprunté à d'autres contes [1].

1. Voici le trait dont il s'agit. L'héroïne du conte trouve le mari qu'elle a perdu marié ou au moins fiancé à une autre ; elle achète de la nouvelle épouse ou de la fiancée la permission de passer trois nuits dans la chambre à coucher de son mari. Les deux premières nuits, c'est en vain qu'elle essaie de le réveiller, car sa nouvelle femme (ou sa fiancée) lui a fait prendre un narcotique. Voir là-dessus mes observations dans Bladé, *Contes populaires recueillis en Agenais*, p. 145.

Aux paroles par lesquelles la fille du géant dans notre conte cherche à éveiller le prince (*I cleaned the stable*, etc.) on peut comparer les vers suivants dans le conte *The Black Bull of Norroway* dans Chambers, *Popular Rhymes of Scotland*, p. 98 :

Seven lang years I served for thee,
The glassy hill I clamb for thee,
The bluidy shirt I wrang for thee,
And wilt thou not wauken and turn to me?

et cette variante p. 101, ibid.

Far hae I sought ye, near am I brought to ye;
Dear Duke o' Norroway, will ye no turn and speak to me?

et aussi dans le conte irlandais *The Brown Bear of Norway*, dans Kennedy, *Legendary Fictions of the Irish Celts*, p. 57 :

Four long years I was married to thee,
Three sweet babes I bore to thee,
Brown Bear of Norway, won 't you turn to me?

Encore une observation sur l'épisode où la fille du géant se tient sur un arbre, et où son ombre se réfléchissant dans l'eau fait illusion à la fille et à la femme du jardinier qui croient voir leur propre ombre et se trouvent belles. On peut comparer Campbell, p. 34 et 56, et le conte suédois dans Hyltén-Cavallius et Stephens, n° XIV, B. Ce trait se rencontre aussi dans le conte si répandu des trois citrons ou des trois oranges, par exemple dans le Pentamerone V, 9, et dans Gonzenbach, n° 13.

Reinhold Kœhler.

CONTES POPULAIRES

DES BRETONS-ARMORICAINS [1].

V.

L'HOMME JUSTE.

Il était une fois un pauvre homme dont la femme venait d'accoucher d'un fils.

Il voulait que son enfant eût pour parrain un homme juste, et il se mit en route pour le chercher.

Comme il cheminait, son bâton à la main, il rencontra un homme qui lui était inconnu, mais qui avait bien bonne mine. Et cet homme lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?

— Chercher un parrain à mon fils nouveau-né.

— Si vous voulez, je serai le parrain de votre fils ?

— Oui, mais..... je veux un homme juste.

— Eh ! bien, vous ne pouviez mieux tomber.

— Qui donc êtes-vous, alors ?

— Le bon Dieu. (Littéralement le Seigneur Dieu.)

— Vous juste, mon Dieu !... Non ! non ! Partout j'entends se plaindre de vous, sur la terre.

— Oui ? Et pourquoi donc ?

— Pourquoi ?... Oh ! pour bien des motifs... Les uns, parce que vous les envoyez dans ce monde mal tournés de toutes les façons, bossus, boiteux, sourds, muets, maladifs, — pendant que d'autres sont bien faits de tous leurs membres, vigoureux et pleins de santé, et qui ne sont pourtant pas meilleurs que les premiers ; — d'autres, et d'honnêtes gens,

1. Voir *Rev. Celt.*, t. II, p. 289.

comme j'en connais beaucoup, parce que, ils ont beau travailler et se donner du mal comme des brutes, ils sont toujours pauvres et besoigneux, pendant que l'on voit leurs voisins, des fainéants, des propres à rien..... Non, je vous le dis, vous ne serez pas le parrain de mon fils... Adieu !

Et le père poursuivit sa route.

Un peu plus loin, il rencontra un grand vieillard à la barbe longue et grise.

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ? lui demanda celui-là aussi.

— Chercher un parrain pour mon fils nouveau-né, répondit-il.

— Si vous voulez, je serai son parrain ?

— Oui, mais il faut vous dire, auparavant, que je veux avoir un homme juste pour parrain à mon fils.

— Un homme juste ? Je suis, alors, celui qu'il vous faut.

— Qui donc êtes-vous ?

— Saint Pierre.

— Le portier du Paradis, l'homme aux clefs ?

— Oui.

— Eh ! bien, alors, vous aussi, vous n'êtes pas celui qu'il me faut.

— Comment, est-ce que vous voudriez dire que je ne suis pas juste ? Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? demanda saint Pierre, avec un peu d'humeur.

—Pourquoi ? Oh ! je vous le dirai bien : parce que, pour des peccadilles, pour des riens pour ainsi dire, vous refusez, dit-on, votre porte à d'honnêtes gens, des gens de peine comme moi qui, après avoir bien travaillé toute la semaine, boivent peut-être une chopine de cidre ou une goutte d'eau-de-vie de trop le dimanche après vêpres... Et puis voulez-vous que je vous dise encore ?... Vous êtes le premier des apôtres, le chef de l'Eglise... N'est-ce pas vrai ?

— Oui, et après ?

— Eh ! bien, dans votre église aussi, il n'y a rien que pour de l'argent, et là comme ailleurs, le riche passe toujours avant le pauvre..... Non, vous ne serez pas, vous aussi, le parrain de mon fils... Adieu !

Et il poursuivit encore sa route.

Un peu plus loin, il rencontra un autre personnage qui n'avait pas bonne mine du tout : il portait une faux sur son épaule, comme un faucheur qui se rend à l'ouvrage.

— Où allez-vous, mon brave homme ? lui demanda aussi celui-ci.

— Chercher un parrain à mon enfant nouveau-né.

— Si vous voulez, je serai son parrain ?

— Oui, mais il faut vous dire auparavant que je veux un homme juste pour parrain à mon fils.

— Un homme juste ! Je suis votre affaire, alors, car vous ne trouverez jamais un plus juste que moi.

— Ils me disent tous cela ! mais qui êtes-vous donc ?

— Le Trépas[1].

— Oh ! oui, alors !..... Oui, vous êtes juste, vous, car vous n'avez pitié de personne, et vous faites bien votre besogne. Riche et pauvre, noble et vilain, roi et soldat, jeunes et vieux, forts et faibles... vous les fauchez tous, chacun à son tour, quand son heure est venue, sans écouter leurs lamentations, leurs menaces ou leurs prières ; sans faire attention à leur argent et à leur or. Oui, vous êtes réellement juste, vous, et vous serez le parrain de mon fils. Venez avec moi.

Et le pauvre homme retourna alors à sa chaumière, accompagné de celui qu'il avait choisi pour parrain à son fils.

Le Trépas tint l'enfant sur les fonts baptismaux, et il y eut ensuite chez le père un petit festin, où l'on but du cidre et l'on mangea du pain blanc, ce qui n'y arrivait pas souvent.

Avant de partir, le parrain dit à son compère :

— Vous êtes d'honnêtes gens, ta femme et toi, mais vous êtes bien pauvres. Puisque tu m'as choisi pour être le parrain de ton fils, je veux te révéler un secret qui te fera gagner beaucoup d'argent. Toi, mon compère, tu seras à présent médecin, et voici comment tu te comporteras. Quand tu seras appelé auprès d'un malade, si tu m'aperçois debout au chevet du lit, tu pourras dire à coup sûr que le malade guérira, et lui donner en guise de remède tout ce que tu voudras, de l'eau claire si tu veux, il s'en tirera toujours. Mais, si tu m'aperçois au pied du lit, il n'y aura rien à faire, le malade mourra infailliblement.

Voilà donc notre homme devenu médecin, et de se conformer aux recommandations de son compère le Trépas. Il disait toujours, et sans jamais se tromper, si son malade en réchapperait ou non. Comme il disait toujours la vérité, et que ses remèdes ne lui coûtaient pas cher, vu qu'il ne donnait que de l'eau claire à ses malades, il devint riche en peu de temps.

Quand le Trépas passait devant sa maison, il entrait pour voir son filleul et causer avec son compère.

1. En breton, la Mort personnifiée (*ann Ankou*) est du masculin, et c'est pour cela que le pauvre homme la désire pour parrain, et non pour marraine, à son fils. C'est aussi pour la même raison que j'ai traduit par *le Trépas*, au lieu de *la Mort*.

L'enfant venait à merveille, et le médecin, de son côté, vieillissait et s'affaiblissait tous les jours.

Un jour, le Trépas dit aussi à son compère : — Moi je viens te voir, à chaque fois que je passe par ici, et toi tu n'es encore jamais venu chez moi ; il faut que tu viennes aussi me rendre visite, pour que je te régale à mon tour et te fasse voir ma maison.

— Je n'irai te voir que trop tôt, répondit le médecin, car je sais bien qu'une fois qu'on est chez toi, on n'en revient pas comme on veut.

— Sois tranquille à ce sujet, car je ne te retiendrai pas avant que ton tour soit venu ; tu sais bien que je suis l'homme juste par excellence.

Le médecin accompagna donc un jour son compère le Trépas chez lui. Ils allèrent au loin, au loin, à travers les montagnes et les plaines, les grands bois, les fleuves, les rivières, et des pays parfaitement inconnus au médecin.

Le Trépas s'arrêta enfin devant un vieux château ceint de hautes murailles, au milieu d'une forêt, et dit : — C'est ici.

Ils entrèrent dans le château. Le maître de l'endroit régala son compère d'un bon repas, et, quand ils se levèrent de table, il le conduisit dans une immense salle où il y avait des millions de cierges de toute dimension, de longs, de moyens, de courts ; et leurs lumières variaient également : les unes étaient fortes et brillantes, d'autres étaient plus simples, et d'autres étaient ternes, fumeuses et près de s'éteindre. Il resta un moment à les contempler, sans pouvoir parler, tant il était étonné et ébloui par ce spectacle.

— Que signifient tous ces cierges, compère ? demanda-t-il, quand la parole lui revint.

— Ce sont les lumières de la vie, compère, lui répondit le Trépas.

— Les cierges de la vie ? Comment cela donc ?

— Tous ceux qui vivent présentement sur la terre ont là chacun son cierge auquel est attachée sa vie.

— En vérité ?..... Il y en a de longs, de moyens, de courts et de toutes les dimensions ; de brillants et de beaux, de ternes et fumeux, et d'autres près de s'éteindre..... Pourquoi cela ?

— Oui, c'est comme les vies des hommes sur la terre ; les uns viennent de naître, et ont longtemps à vivre, d'autres sont remplis de force et de jeunesse, et d'autres sont faibles, ternes et près de s'éteindre.

— En voici un, par exemple, qui est bien long.

— C'est celui d'un enfant qui vient de naître.

— Et cet autre, comme il est brillant et que la lumière en est belle !

— C'est celui d'un homme dans la force de l'âge.

— En voilà un, là-bas, qui va s'éteindre.

— C'est celui d'un homme qui va mourir.

— Et le mien ? Où est-il ? Je voudrais bien le voir aussi.

— Le voilà, près de vous.

— Celui-là !..... Oh ! mon Dieu ! il est presqu'entièrement brûlé ! Il va s'éteindre !...

— Oui, vous n'avez plus que trois jours à vivre.

— Que dites-vous ?... Je n'ai plus que trois jours à vivre ?..... Mais, puisque vous êtes le maître ici, ne pourriez-vous pas faire durer mon cierge un peu de temps encore ? Si vous y ajoutiez, par exemple, un peu de cet autre qui est là ?.....

— Celui-là, c'est celui de votre fils, mon filleul, et si je faisais ce que vous dites, je ne serais plus juste.

— C'est vrai, — répondit le vieux médecin, — et il courba la tête en poussant un soupir.

Puis il s'en retourna chez lui et fit appeler le recteur de sa paroisse, et, trois jours après, il mourut, comme le lui avait prédit son compère le Trépas.

Conté par Yves-Marie-Etienne Corvez, de Plourin (Finistère), le 16 du mois d'août 1876. — Recueilli et traduit en français par F. M. Luzel.

La légende de l'*Homme Juste* n'est pas particulière à la Bretagne. Comme presque tous les vieux récits populaires, on la trouve dans différentes régions, chez différents peuples, plus ou moins complète, plus ou moins altérée. Grâce à des renseignements fournis par M. Emmanuel Cosquin, un des savants les plus compétents en la matière, je puis faire les rapprochements suivants :

Elle se trouve dans Grimm (*Kinder und Hausmærchen* (n° 44), sous le titre de : *La Mort et son filleul*, conte hessois. Commencement semblable à celui de la version bretonne. Le pauvre homme refuse successivement comme parrain le bon Dieu et le Diable, et accepte enfin la Mort. Celle-ci fait de son filleul un grand médecin. Elle lui indique une certaine plante qui guérira certainement ses malades, quand il la verra (elle, la Mort) au chevet du lit. Si, au contraire, elle se tient au pied du lit, il n'y aura rien à faire, le malade ne pourra être sauvé. — Le filleul, improvisé médecin, devient riche et célèbre. Appelé près du roi, malade, il voit la Mort au pied du lit. Alors, il retourne le lit, de manière à ce que la Mort se trouve au chevet. La Mort, quoique très-mécontente, lui pardonne, pour cette fois ; mais ayant recommencé le tour pour la princesse, malade aussi, elle le conduit dans une sorte de caverne où il voit une multitude de lumières, etc...

Le reste, comme dans le conte breton.

Comparez deux autres contes allemands de la collection S. W. Wolff, p. 395, et de la collection Prœhle, nº 13.

Guillaume Grimm, dans ses remarques, cite une farce allemande de Jacques Ayres (dans son *Opus theatricum*, publié après sa mort, en 1605), qui ressemble beaucoup au conte hessois ; mais l'épisode des lumières y manque. Il mentionne aussi, comme analogue, un petit poëme de Hans Sachs, de 1553.

Dans une collection de contes hongrois (Gaal-Stier, nº 4), même introduction. Le pauvre homme ne veut pas de Jésus pour parrain, « parce qu'il n'aime que « les bons ». — L'épisode des lumières s'y rencontre. Le pauvre homme, et non son filleul, devient médecin, comme dans le conte breton. Cette partie, qui semble altérée, est inférieure à la partie correspondante du conte hessois.

Dans un conte sicilien, recueilli par Mlle Gonzenbach (nº 19), introduction différente. Quelque temps après que la Mort a été marraine (ici, ce n'est pas comme en allemand et en breton, où la Mort étant du masculin, elle est « parrain »), elle vient chercher le pauvre homme et l'emmène dans un sombre caveau où brûlent une multitude de lampes, etc... Dans ce conte, comme dans le conte breton, ce n'est pas non plus le filleul qui devient médecin.

L'épisode des lumières se trouve également dans un conte italien de Vénétie publié par MM. Widter et Wolff, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*.

Gueulette, dans ses *Mille et un quarts d'heure*, *Contes tartares*, ou plutôt prétendus tels, a aussi, dans le quart LXXIIIe, sous le titre d'*Aventures d'un Bûcheron et de la Mort*, un pauvre homme (un bûcheron) qui prend la Mort pour parrain d'un enfant nouvellement né et qu'il voulait exposer aux bêtes féroces. Le parrain lui fait connaître les vertus médicinales de certaines herbes qui guérissent nombre de maladies ; et, de plus, afin que ses arrêts de vie ou de mort soient infaillibles, il lui dit que quand il le verrait au pied du lit de ses malades, ceux-ci guériraient, mais que rien au monde ne pourrait les empêcher de mourir quand il le verrait au chevet du lit. Le bûcheron, devenu médecin, trompe aussi son compère la Mort, en retournant le lit, quand le malade est désigné pour mourir, et il sauve ainsi les jours du grand Iskender, c'est-à-dire d'Alexandre le Grand.

L'épisode des lumières manque.

Il a été publié dans l'*Almanach provençal* de 1876, page 60 et suivantes, sous la signature de *Lou Cascarelet*, une version provençale du même conte très-rapprochée de la version bretonne, sauf pourtant l'épisode des lumières, qui y manque.

Enfin, dans une autre version bretonne que j'ai recueillie, le pauvre homme, devenu médecin, guérit tant de monde que la Mort se plaint à lui de ce qu'il n'arrive plus personne du pays dans son royaume. Le médecin profite même du secret qu'il doit à la Mort pour essayer de ne pas mourir. Mais la Mort le rattrape par un moyen singulier que voici :

« Devenu très-riche et retiré des affaires, comme il se promenait un jour dans ses champs, il aperçut un charretier embourbé qui faisait d'inutiles efforts

pour dégager sa charrette enfoncée jusqu'au moyeu dans une fondrière. Il alla lui porter secours et reconnut dans le charretier son compère la Mort, qui lui dit que sa charrette était remplie des vieux habits en lambeaux qu'il avait usés à le chercher. — Eh! bien, lui répondit le médecin, uses-en autant encore, puis nous verrons. Tu m'as appris le secret pour t'échapper, en retournant le lit quand je te vois au chevet, et je ne serai pas si sot que de me laisser prendre.

« Et comme un des maigres chevaux de la Mort avait la foire et salissait la route : — Empêche donc tes chevaux de salir ainsi mes routes, lui dit le médecin.

« — Empêche-les toi-même, si tu le peux, lui répondit la Mort.

« Alors le médecin prit un caillou rond sur la route, l'introduisit dans le c.. du cheval et l'y enfonça en frappant dessus avec un autre caillou.

« Mais le cheval fit un pet violent et chassa le caillou qui alla frapper le médecin au front et avec tant de force qu'il en mourut sur place. »

L'épisode des lumières manque aussi à cette version.

F. M. Luzel.

UNE

REPRÉSENTATION DE SAINTE TRYPHINE

Nous avons assisté à la représentation du mystère breton de sainte Tryphine, qui a eu lieu à Pluzunet, dans le canton de Plouaret, arrondissement de Lannion, les 22 et 23 avril 1878, et nous croyons intéressant d'en entretenir un peu les lecteurs de la *Revue Celtique*.

I.

Un mystère breton du XVIe siècle, dans la vieille langue nationale des Bretons-Armoricains; une action dramatique tirée de notre ancienne histoire légendaire, originale et émouvante, naïve, rude et un peu barbare parfois, représentée en plein air, avec le soleil pour lustre, simplement et sans prétentions, par des paysans illettrés, qui parfois ne savent lire et n'entendent que le breton, — devant un auditoire nombreux et facile à impressionner de laboureurs et d'artisans, accourus comme à une fête, des villages et des bourgs voisins; — voilà, certainement, un spectacle aussi intéressant que rare, de nos jours, et auquel nous nous sommes bien gardé de manquer.

Pluzunet tiendra une place des plus honorables dans l'histoire du théâtre breton, si toutefois cette histoire est jamais écrite. Les livres et nos archives sont à peu près muets sur ce sujet, et ce n'est guère que dans les prologues et les épilogues de nos antiques et crasseux manuscrits, morceaux de circonstance renouvelés ou pour le moins modifiés, sur certains points, pour chaque représentation, qu'il est possible aujourd'hui de découvrir quelques renseignements précieux et de rares, très-

rares noms d'auteurs. Ces manuscrits se retrouvent encore parfois sous le toit des laboureurs et des artisans, dans l'ancien évêché de Tréguier principalement, car le Léon et la Cornouaille sont relativement d'une grande pauvreté, sous ce rapport.

Des recherches patientes et longues sur ce sujet nous ont mis en possession d'une soixantaine de ces manuscrits, conservés comme de précieuses reliques dans les familles, de père en fils, et à la présence desquels on attachait des grâces et des faveurs mystérieuses et jusqu'au bonheur de la maison. Aussi ne s'en désaisissait-on pas facilement, et il nous a fallu parfois beaucoup de diplomatie, un peu d'argent et surtout la parfaite connaissance de la langue et des relations et des traditions de famille nombreuses et anciennes dans le pays, pour nous procurer définitivement quelques pièces rarissimes, comme par exemple : *La création du monde,* vainement recherchée par E. Souvestre et beaucoup d'autres, *saint Garan, saint Gwennolé*, la *Prise de Jérusalem par Titus*, mentionnée par Dom Le Pelletier dans son dictionnaire, et dont nous ne connaissons pas l'existence dans un autre manuscrit.

Nous avons déposé toute notre collection à la Bibliothèque Nationale, à Paris, sauf quelques manuscrits retrouvés depuis, et qui iront aussi rejoindre les autres, — et c'est là que devra s'adresser désormais quiconque voudra écrire sur l'ancien théâtre breton, d'après des documents authentiques et originaux.

Nous n'ignorons pas qu'à Morlaix aussi il a existé et existe encore beaucoup de manuscrits de pièces dites communément *Tragédies bretonnes*, et qui faisaient partie du répertoire du théâtre, moderne du reste, pour la plupart, — de cette ville. Mais ces pièces ont peu ou point de valeur réelle, et ne sont généralement que des traductions ou plutôt de mauvaises imitations de romans et de drames français, très-défectueuses et très-vulgaires comme langue, et pour tout le reste. Voici quelques-uns des titres de ces œuvres indigestes et malvenues, sous tous les rapports : *Inès de Castro*, — *La tour de Nesle*, — *Marie Tudor*, — *Marie Stuart*, — *Marguerite d'York*, — *Thérèse de Volmar*, — *Jean de Paris*, — *les Brigands de l'Estramadure*, etc... Que sais-je encore ? Toute la vieille défroque romantique. Ce n'est pas là du théâtre breton, et tout ce fatras n'a absolument aucune valeur. Nous en avons pourtant acquis une vingtaine de manuscrits, comme contraste et point de comparaison avec les pièces de l'ancien et vrai théâtre breton connues dans nos campagnes du pays de Tréguier.

Pluzunet, avons-nous dit, doit figurer honorablement dans l'histoire du théâtre breton. Il y a existé une troupe dramatique très-ancienne-

ment, et nous avons connu deux vieux acteurs, morts aujourd'hui, et qui étaient dépositaires de la tradition et possesseurs d'un précieux trésor de manuscrits rares et intéressants, qu'ils ont fini par nous céder, ou plutôt leurs fils, après leur mort. L'un, Claude Le Bihan, cultivateur, demeurant au village du Danot, ne rêvait que de théâtre breton, de belles représentations populaires et d'antiques manuscrits, qu'il allait chercher au loin, partout où on lui en signalait l'existence, pour les copier patiemment et longuement, durant les veillées d'hiver et les moments de loisir qu'il pouvait dérober à ses occupations de tous les jours. Le dimanche, quand il s'en revenait vers le soir du bourg, après avoir bu quelques chopines de cidre en la société de quelques vieux amis, on l'entendait déclamer les monologues ou prologues des *Quatre Fils Aymon*, de *Saint Guillaume*, de *Sainte Tryphine*, et parfois, un ami qui cheminait au loin dans une autre direction, lui donnait la réplique. Il passait dans le pays pour un peu sorcier, à cause de son petit savoir, qui tranchait avec l'ignorance commune autour de lui; il composait avec des herbes (*louzou*) des onguents et des remèdes pour toutes les maladies, tant des animaux que des hommes, et même l'on se disait mystérieusement à l'oreille qu'il avait chez lui un *Agrippa* et qu'il évoquait les morts et le diable, quand il lui plaisait.

L'autre acteur de renom de Pluzunet était Jean Le Ménager, fournier au bourg, et possesseur, comme son ami Claude Le Bihan, des bonnes traditions et de nombreux et rares manuscrits.

Nous devons à ces deux hommes intelligents, et qui avaient le respect et le culte du passé, de précieux renseignements sur les traditions et les coutumes de notre ancien théâtre, et aussi des manuscrits très-intéressants et devenus presque introuvables aujourd'hui, entre autres : *La Création du Monde*, — *Moïse*, — *La Destruction de Jérusalem par Titus*, et un bon manuscrit de *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, celui d'après lequel nous avons donné l'édition qui en a été imprimée à Quimperlé, chez Th. Clairet, en 1863.

C'est encore sur un très-rare et curieux manuscrit du *Mystère de saint Jean-Baptiste*, provenant de Pluzunet, que nous lisons ce qui suit, et où l'on voit que notre théâtre eut aussi ses jours d'épreuve et de persécution :

« Tout, ici-bas, trouve sa fin, tout, excepté la grâce de Dieu : notre « *tragédie* aussi touche enfin à son terme. — En l'année 1763, nous « avons donné une représentation de la vie de saint Jean-Baptiste, « *copiée sur le cahier écrit à Pluzunet, par un jeune homme du pays.*

« Nous eussions bien désiré pouvoir continuer d'en donner des repré-

« sentations ; mais, hélas ! un ordre de Monseigneur l'évêque de Saint-
« Brieuc défend les représentations de *tragédies* bretonnes, dans toute
« l'étendue de son diocèse. Il y est dit que représenter des vies de saints
« est un cas réservé : et cependant, interrogez l'histoire, feuilletez les
« livres saints les plus anciens du pays, vous n'y trouverez nulle part
« que ce soit même un péché véniel que de réciter des vies de saints.

« Non, mon Dieu, je ne puis croire que ce soit un péché exécrable ;
« mais je crois, au contraire, que c'est une action méritoire et agréable
« à Votre Majesté divine, et que ces représentations contribuent souvent
« à la conversion des pauvres pécheurs. »

Dix ans avant la plainte touchante de ce pauvre acteur breton, le Parlement de Bretagne lui-même avait rendu, le 24 septembre 1753, cinq jours avant la Saint-Michel, époque où une grande représentation devait avoir lieu à Tréguier, un arrêt faisant *défense à tous artisans, laboureurs, etc... de représenter des tragédies ou comédies bretonnes.*

Nous croyons qu'aujourd'hui MM. les procureurs de la République et même Nosseigneurs les Évêques seraient plus tolérants, et nous voudrions voir imiter les acteurs de Pluzunet, qui n'ont été nullement inquiétés ni par le parquet de Lannion, ni par l'évêque actuel de Saint-Brieuc, ami et protecteur éclairé, du reste, des lettres bretonnes, — ni par le curé de Pluzunet.

II.

La grande question pour la représentation de Pluzunet, celle qui primait toutes les autres, était de savoir si le temps serait beau ou non ; car le succès d'une représentation en plein air, on le conçoit facilement, est toujours plus ou moins à la merci de la pluie et du beau temps. Or, on n'était pas sans inquiétude à ce sujet. Le dimanche soir et toute la nuit, il avait plu en abondance et l'on pouvait craindre que, l'état du ciel ne s'améliorant pas, la représentation du lendemain ne fût sérieusement compromise et qu'on ne pût dire avec le poëte latin :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè.

Le lundi matin, le ciel était encore inquiétant, et le soleil avait bien de la peine à se dégager des nuages mouvants qui le poursuivaient et le voilaient à tout moment. Mais à midi le ciel s'était rasséréné, et le soleil était vainqueur.

A une heure, le roi Arthur, la couronne d'or dentelée en tête, l'épée au côté, et sur les épaules un large manteau blanc parsemé d'étoiles et

de fleurs de lys d'or, s'avança sur le bord de la scène, accompagné de son épouse Tryphine, et, s'annonçant lui-même, à la façon des héros d'Eschyle et de Sophocle, il déclama d'une voix haute et claire, et selon la mélopée traditionnelle, le monologue qui ouvre la pièce, et où il énumère toutes les villes de la Petite-Bretagne qui lui obéissent :

« Je suis le roi Arthur, le seigneur souverain, et la Basse-Bretagne « tout entière est sous mes ordres : oui, je suis bien le roi des Bretons, « le vrai maître et seigneur des princes et des nobles, etc... »

L'analyse détaillée de la pièce nous entraînerait trop loin ; nous renvoyons le lecteur au texte original du mystère que nous avons publié en 1863, avec une traduction française en regard, chez M. Clairet, libraire à Quimperlé. Mais nous croyons devoir insister sur la disposition du théâtre, le jeu des acteurs, leur débit, les anciennes coutumes traditionnelles et quelques autres particularités dignes d'intérêt.

Quant au théâtre en lui-même, rien de plus simple et de plus primitif. Construit au fond d'une aire à battre close de murs et de granges, il était formé d'une estrade d'un peu plus d'un mètre de hauteur, composée de planches de sapin assez mal reliées entre elles et reposant horizontalement sur des barriques et des chevalets, sur une longueur d'environ quinze pas et huit de profondeur. Aux deux extrémités, deux portes toujours ouvertes, pour l'entrée et la sortie des acteurs. Trois rangs de bancs placés au fond de la scène et à l'une des extrémités (à gauche), représentaient les premières places, qui coûtaient 25 cent. La foule des spectateurs se tenait en bas, debout sur le sol de l'aire jonché de paille fraîche. C'était là le parterre, où l'on payait seulement 10 cent. par personne. Deux grosses toiles tendues verticalement au fond contribuaient à former derrière une longue coulisse où se tenaient les acteurs, en attendant le moment d'entrer en scène. Au milieu de cette coulisse, à l'endroit où se rejoignaient les deux toiles, se tenait assis le souffleur qui, en écartant légèrement le rideau, à un endroit non cousu du point de suture, pouvait observer ce qui se passait sur l'estrade, venir en aide aux acteurs dont la mémoire se trouvait en défaut, indiquer les entrées et les sorties et diriger ainsi toute la représentation. Le rôle du souffleur, comme on le voit, est des plus importants. La scène était à ciel ouvert, et aucun rideau ne séparait l'avant-scène du public du parterre. Toute cette construction des plus élémentaires s'adossait à une vaste grange à piliers de pierre, ouverte sur l'aire, et cette pièce, masquée par l'estrade et les toiles du fond, servait de vestiaire et de foyer, où l'on repassait les rôles. L'on y fumait aussi et l'on se rafraîchissait, mais modérément, avec du cidre seulement, et pendant les deux jours qu'a duré la représentation, nous

devons reconnaître que les acteurs de Pluzunet se sont montrés très-discrets sur le chapitre des rafraîchissements.

Dans beaucoup de mystères bretons, l'action se déroule sous les yeux des spectateurs tout d'une venue et sans divisions par actes et par scènes. Dans plusieurs aussi, et Sainte Tryphine est de ce nombre, outre la division par journées, on observe aussi celles par actes et par scènes. C'est, sans doute, par imitation de l'ancien théâtre français. Ces mots acte et scène, dont ils ne comprenaient pas la signification exacte, paraissent avoir, de tout temps, intrigué et fort embarrassé nos acteurs ruraux, quand ils les rencontraient dans leurs vieux manuscrits. Parfois, ils n'en tiennent aucun compte, et passent outre. Mais le plus souvent, ils les interprètent à leur guise, et d'une façon fort singulière. Une ancienne tradition, suivie encore à Pluzunet, veut que, chaque fois que le mot scène se rencontre sur le manuscrit, le souffleur crie à haute voix : scène! et aussitôt tous les acteurs envahissent la scène, pêle-mêle, se prennent par la main, au hasard, et exécutent une ronde joyeuse, au son de la musique, composée ordinairement d'une clarinette ou deux avec un tambour de basque, — ou bien encore d'un biniou, d'une bombarde et d'un tambour de basque. Ce n'est pas ce qui amuse le moins le public, dans ces représentations populaires, à cause de l'entrain endiablé que l'on y apporte d'ordinaire, et aussi du contraste et des oppositions bizarres des personnages qui se trouvent parfois associés et se donnent la main. Ainsi, rois et manants, anges et démons, la reine Tryphine et son porcher, Dieu le père et le diable ou la sainte Vierge, se prennent la main, au hasard, comme ils se trouvent l'un à côté de l'autre, et sans intention maligne, gambadent et se trémoussent, pendant cinq minutes, excitant l'hilarité générale.

Parfois, la *scène*, ainsi comprise, rend aussi des services réels. Par exemple, un acteur manque-t-il son entrée, parce qu'il est momentanément absent, ou qu'il n'est pas prêt; ou bien, la mémoire fait-elle défaut à un autre, qui menace de se troubler et de perdre la tête, devant le public? Le souffleur crie : *Scène!* — et aussitôt le branle-bas recommence de plus belle, tout le mal est réparé, et le public, qui est indulgent et de bonne composition, rit et se trouve désarmé.

Quant aux prologues et aux épilogues,— car chaque acte est toujours précédé d'un prologue, destiné à résumer et à expliquer la partie de l'action générale qu'il représente, et chaque journée se termine par un épilogue, où l'on remercie les spectateurs de leur attention sympathique, en les invitant à revenir le lendemain, si l'on est à la fin de la première journée; — les prologues et les épilogues se récitent comme suit, selon

les rites convenus : — Un acteur s'avance au bord de la scène, escorté de deux de ses camarades, qui tiennent chacun une épée nue au port d'arme. Ils saluent le public, et le *prologue* (l'acteur chargé de la récitation prend ce nom), — déclame son morceau, sur le ton de mélopée traditionnel, en commençant par l'extrémité gauche de la scène, où il débite les quatre premiers vers; après quoi, il salue, en se découvrant; ses deux acolytes saluent aussi avec leurs épées, puis ils se portent tous les trois au centre de l'avant-scène, devant le trou du souffleur, dans les théâtres de ville, et le prologue y récite quatre autres vers; après quoi ils saluent encore, vont se placer à l'extrémité droite, où le prologue récite encore quatre vers, toujours suivis de saluts. Le même manége continue de droite à gauche, puis encore de gauche à droite, jusqu'à épuisement du monologue.

Nous lisons à ce sujet dans Émile Souvestre :

« Un usage bizarre, et dont nous ignorons le motif et l'origine, vou-
« lait que l'acteur qui récitait le prologue fît, de quatre vers en quatre
« vers, une évolution autour du théâtre, suivi de tous ses compagnons.
« C'est ce qu'on appelait la *Marche*. Pendant ce temps, « rébecs et bi-
« nious doivent sonner, » comme en avertit la note d'un vieux manus-
« crit que j'ai sous les yeux. »

Quant aux costumes, nous n'en dirons pas grand'chose. Ils laissaient tous beaucoup à désirer, et c'était peut-être la partie la plus défectueuse de la représentation. Le roi Arthur, comme nous l'avons déjà dit, portait une couronne dentelée de carton doré, un large manteau blanc parsemé d'étoiles et de fleurs de lys d'or flottait sur ses épaules et un sabre de cavalerie lui pendait au côté. La reine Tryphine était coiffée à la manière des paysannes de Lamballe, et portait une robe noire et un châle de noce d'artisane, descendant jusqu'à terre. Le roi aveugle Abacarus avait en tête, comme le roi Arthur, une couronne dentelée de carton doré; un pantalon blanc, une chemisette blanche, avec quelques paillettes d'or par ci par là, complétaient son costume. Le diable Astaroth, avec sa peau de mouton à laine noire et frisée, un bonnet à cornes sur la tête, de nombreux grelots à la ceinture et une longue barbe de filasse de chanvre, gambadant et sautant, faisait beaucoup rire. Kervoura avait, au grand complet, l'uniforme d'un sapeur-pompier de la ville de Paris, avec le casque de cuivre aux armes de la capitale, la tunique serrée à la ceinture, un pantalon blanc collant, les grandes bottes et un sabre de gendarmerie. Comme il était d'ailleurs assez bel homme, qu'il parlait haut et clair et mettait beaucoup de vivacité dans son jeu, il produisait de l'effet. Pour le reste, tous les uniformes de matelots et de soldats de

différentes armes qui se trouvaient dans la commune avaient été mis à contribution.

On voudra encore savoir, sans doute, si les spectateurs étaient nombreux, si la recette a été bonne, enfin si la représentation a réussi?

Oui, les spectateurs étaient nombreux, et l'on peut en juger par le chiffre de la recette. Le premier jour, le lundi 22, où le temps a été constamment favorable, la recette s'est élevée à 95 francs. — Or, en tenant compte que le prix des places n'était que de 10 centimes au parterre et de 25 c. sur le théâtre, où il n'y avait pas plus de cinquante personnes, — on peut voir à peu près le nombre des spectateurs qu'il a fallu pour donner cette somme.

Le second jour, l'on s'attendait à une recette d'environ 150 fr.; mais, malheureusement, la pluie vint qui déjoua les prévisions et les espérances, et on ne fit qu'environ 60 fr. — Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer, ce jour-là, la patience et l'opiniâtreté des spectateurs qu'une pluie battante, qui survint vers trois heures, et dura environ un quart d'heure, ne put faire fuir et lâcher pied. Les acteurs eux-mêmes ne montrèrent pas moins d'intrépidité, et, sans déserter la scène un seul moment, ils continuèrent de jouer, avec des parapluies à la main.

Il est de tradition qu'à la fin de la seconde journée, une partie de la recette soit consacrée à couvrir les frais d'un joyeux repas, auquel prennent part tous les acteurs. Durant la représentation, on a été très-sobre, et le nombre de chopines de cidre auquel chacun avait droit avait été arrêté d'un commun accord, et nul n'y contrevint. Mais le soir, quand tout est fini, toute contrainte cesse, et chacun boit à discrétion ou à peu près. Aussi il faut voir alors quelle joie éclate de tous côtés, quelle cordialité et quel bruit de conversations qui se croisent. On se félicite réciproquement de la manière dont on s'est tiré de telle ou telle scène difficile, et l'on déclame les passages qui ont produit le plus d'effet sur l'auditoire. Mais point de désordres, ni de querelles, ni de scènes fâcheuses d'aucun genre, et quand la cloche du couvre-feu donne le signal de la retraite, chacun rentre au logis, déclamant à haute voix, sur les routes et dans les champs, des fragments de son rôle.

L'argent qui reste est partagé également entre tous les acteurs, et il n'y a pas là de premiers, de seconds ou de troisièmes rôles, ni de parts du lion emportant la majeure partie de la recette.

Souvent aussi on distribue aux pauvres de la commune ce qui reste, après tous les frais couverts. C'est ce qui a eu lieu, en 1876 ou 77, à Pluzunet même, pour une autre représentation du même mystère.

Quant au succès de la journée, nous pouvons dire qu'il a été sinon

complet et irréprochable de tout point, — du moins très-satisfaisant pour la presqu'unanimité des spectateurs. Pour ce qui nous regarde particulièrement, nous avons trouvé qu'elle laissait à désirer, sur plus d'un point; sous le rapport des costumes, par exemple, de la mise en scène, du mobilier et aussi du jeu et du débit de quelques acteurs qui prononçaient du nez et parfois d'une manière peu intelligible. Nous étions encore choqué de voir des hommes traverser la scène, la pipe à la bouche, pour porter des pièces d'habillement ou d'autres accessoires aux acteurs qui se trouvaient dans le vestiaire ou les coulisses, — ou encore des petits enfants s'échapper des bras de leurs mères, sur la scène, une tartine de pain beurré à la main, pour s'aller jeter dans les jambes de leur père qui déclamait gravement son rôle de prince, de roi ou d'évêque. Quelques spectateurs en riaient bien un peu, mais sans y trouver grand'chose à redire.

La représentation donnée en 1867, à Saint-Brieuc, avait été plus satisfaisante dans son ensemble. Mais aussi la troupe de Pluzunet a perdu depuis plusieurs de ses meilleurs acteurs, le vieux Goëlo, par exemple, qui était excellent dans le rôle de l'évêque et aussi dans celui de la sorcière, car il les remplissait tous les deux, tour à tour; — et Huon, qui jouait à merveille le rôle du traître Kervoura; — et, enfin, Le Pennec, un roi Arthur plein de majesté et de dignité.

La troupe de Pluzunet, qui est pleine de bonne volonté et renferme de bons éléments, se perfectionnera facilement, avec quelques conseils, de l'exercice et de l'étude. Elle mettra plus de goût et de couleur locale, si c'est possible, dans les costumes, et surtout étudiera davantage le débit et la prononciation, si défectueuse chez quelques-uns. D'autres ont très-peu de chose à faire pour être excellents. Ils pourront ainsi arriver, sans tarder, à présenter un ensemble plus satisfaisant, de manière à aller donner des représentations dans les cantons voisins et même dans les villes. Nous leur promettons un grand succès, s'ils parviennent, comme nous l'espérons, à réaliser les améliorations que nous leur indiquons. Ce serait en effet une nouveauté et un spectacle digne du plus grand intérêt qu'un vieux mystère breton, dramatique et émouvant comme l'est Sainte Tryphine, joué suivant l'ancienne tradition par de bons acteurs ruraux, complétement illettrés, et ne connaissant pour la plupart que leur idiome national, le bas-breton.

F.-M. Luzel.

MOTS BRETONS

DANS LES CHARTES DE L'ABBAYE DE BEAUPORT

(CÔTES-DU-NORD).

Les documents qui ont servi de base au présent travail sont conservés aux archives départementales des Côtes-du-Nord à Saint-Brieuc. Ils ont été publiés par MM. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy dans le t. IVe de leurs *Anciens évêchés de Bretagne*, p. 8-13, 45-250. Lors de la mission que le ministère de l'Instruction publique m'a donnée pour étudier la Bretagne et sa langue, j'ai collationné avec les originaux le texte imprimé : je l'ai trouvé habituellement fort exact, mais j'ai cependant porté sur les marges de mon exemplaire quelques corrections, et c'est la leçon rectifiée qui sera employée ici.

Les tables du *Cartulaire de Redon* nous donnent les noms bretons sous une forme ancienne que l'on trouve aussi dans le cartulaire de Landévénec. Les noms propres contenus dans les chartes de Beauport nous transportent à une période plus récente et cependant antérieure aux plus anciens textes bretons connus, à la *Vie de sainte Nonne* et au *Catholicon* de Lagadeuc. Ils nous fournissent pour l'histoire de la langue bretonne, à une époque de transition, des renseignements plus sûrs que les preuves de dom Morice dont les lectures sont toujours sujettes à caution.

Des observations nombreuses que notre recueil pourra suggérer aux érudits, nous nous bornons à en signaler une.

Le nom de *Fragan*, antérieurement *Fracan*, qui se trouve dans la présente liste, est identique à celui du père de saint Guénolé. *Fracan*, cousin de *Catoun*, roi de la Grande-Bretagne, quitta sa patrie pour venir s'établir en un canton inhabité de l'Armorique, avec Guéthénoc et Jacques, ses fils aînés, et Alba, sa femme, qui lui donna bientôt un troi-

sième fils, *Guingualoe*, dit aujourd'hui saint Guénolé[1]. Le nom breton de Fracan paraît identique à l'irlandais Fraocan, nom d'un druide du VIe siècle[2] et d'un personnage mythologique[3]. La présence d'un nom irlandais en Grande-Bretagne à l'époque de l'émigration en Armorique n'a rien d'étonnant. Nennius, § 14, donne pour Scots les fils de Liethali « qui occupèrent le pays des Dimetae, où est la cité de *Menavia*, la pro- « vince de Guiher et Cetgueli qu'ils possédèrent jusqu'au temps où ils « furent chassés de toute la Bretagne par Cunedda et ses fils. » Nennius revient encore sur ce fait au § 62[4]. M. Whitley Stokes a signalé à l'attention des savants un important texte irlandais[5] qui confirme l'assertion de l'historien breton. Quelques-uns des Irlandais établis en Grande-Bretagne sur les côtes qui regardent l'Irlande, se laissèrent entraîner en Gaule par le courant de l'émigration bretonne. De là le nom de Fracan dans les cartulaires de Landévénec et de Redon; de là surtout, dans le *Cartulaire de Redon*, le nom de Fili identique au nom commun irlandais *file*, le nom de Finitan, en irlandais Finntan[6], le nom de *Finius*, en irlandais Finne[7], dérivé de Finn; le nom de Fredorius qui paraît présenter avec le sens d'agent une formation identique à celle du nom abstrait vieil irlandais « *frithaire*, action de veiller, » aujourd'hui *friothaire*[8]. *Fredorius* vou- « drait dire celui qui veille. »

Le plus fréquent peut-être de ces noms irlandais, dans le *Cartulaire de Redon*, est Finit, dérivé de Finn, Finit dont Finitan est lui-même un diminutif. On trouve Finit avec une désinence latine dans les inscriptions romaines du Norique[9]. Y aurait-il eu dans ce pays, sous l'empire, quelques émigrés irlandais ou pictes, ou chez quelques personnes une tendance à prononcer *f* le *v* initial comme le faisaient les Pictes, comme le font les Irlandais?

A, forme abrégée de l'article dans *Kar-a-Buron*, 1271, p. 192, et *Kar-a-Burun*, 1239, p. 107; 1241, p. 111; 1242, p. 112. Voyez *Am*, *E*, *En*.

1. Cartulaire de Landévénec, manuscrit de la bibliothèque de Quimper, f°s 11-14; cf. Morice, preuves, t. I, col. 176.
2. *Annals of the four Masters*, édition O'Donovan, t. I, p. 194-195.
3. Ibidem, p. 48.
4. Cf. Skene, *The four ancient books of Wales*, t. I, p. 47, 80.
5. *Three irish glossaries*, p. XLVIII, 29-30; *Sanas Cormaic*, p. 111; cf. O'Donovan. *Annals of the four Masters*, I, 125.
6. *Sanas Cormaic*, p. 110; cf. O'Curry, *On Manners*, III, 59-61.
7. O'Curry, *On Manners*, II, 387.
8. *Sanas Cormaic*, p. 77.
9. *Corpus*, III, 4973, 4975, 5024, 5080, 5143, 5147, 5172, 5196, 5248, 5265, 5306, 5344, 5361, 5347, 5392, 5512; cf. Brambach, 1883, et plus bas *Aufredus*.

Aanor, nom de femme, 1240, p. 110; 1263, p. 167; 1267, p. 178, est une variante d'*Azenoria*, 1266, p. 175; et il désigne la même personne. Voyez aussi *Adenor*, *Adenoria*, *Aenor*, *Azenor*.

Abat, nom d'homme, 1267, p. 179.

Ade (*clausum*) 1279, p. 185.

Adeguisen dans *Kar-Adeguisen*, 1263, p. 165.

Adem, surnom de *Conanus*, 1266, p. 171; de *Hamo*, 1269, p. 183; cf. *Azem*.

Adenor, nom de femme, 1260, p. 157; 1273, p. 196; 1278, p. 203, se trouve déjà au XIe siècle dans une charte de Benoît, évêque de Nantes, *Cartulaire de Redon*, p. 250, est identique à *Adenoria*, *Azenor*, *Azenoria*, *Aanor*, *Aenor*.

Adenoria, nom de femme, 1251, p. 193; voyez le précédent.

Adgan, nom d'homme, 1251, p. 133, se trouve sous les formes *Adgan* et *Adgant* dans des chartes du IXe siècle reproduites par le *Cartulaire de Redon*, p. 10, 194, 220, etc.

Adgat dans *Ploe-Adgat*, 1198, p. 12; *Plo-Adgat*, 1241, p. 110; 1255, p. 142; 1258, p. 151; voyez *Agat*.

Adguen, nom d'homme, 1245, p. 121.

Adyou, nom de femme, 1278, p. 203; voyez *Aziou*.

Aelon dans *Gorm-Aelon*, 1220, p. 77; 1263, p. 166; paraît dérivé d'*ael*, en gallois « sourcil ». Voyez *Ailon*.

Aenor, nom de femme, 1245, p. 118; voyez *Aanor*, *Adenor*, *Adenoria*, *Azenor*, *Azenoria*.

Agat dans *Plo-Agat*, 1207, p. 63; 1232, p. 93; 1237, p. 104; 1241, p. 111; 1255, p. 143; 1258, p. 151; 1261, p. 159; 1264, p. 169; 1269, p. 184; *Ploi-Agat* 1267, p. 65; voyez *Adgat*.

Agoubaici (*Eudo*), 1202, p. 51.

Aha dans *Plo-Aha*, 1202, p. 48; 1206, p. 60; 1207, p. 64; 1230, p. 87; 1231, p. 90; 1232, p. 92; 1233, p. 96; 1235, p. 99; 1237, p. 101, 102; 1245, p. 118; 1253, p. 140; 1255, p. 143; 1257, p. 147; 1261, p. 163; 1263, p. 166, 167; 1264, p. 168, 170; 1267, p. 177, 178; 1271, p. 193; 1287, p. 209; 1288, p. 210, 211; 1307, p. 219. Voyez *Azha*, *Aza*.

Ailon dans *Gorm-ailon*, 1220, p. 77, paraît dérivé d'*ael*, en gallois « sourcil ». Voyez *Aelon*, *Alanus*, *Alon*.

Alanasbacq, surnom de *Willelmus*, 1242, p. 112. Cf. *Lanabasc*. Peut-être doit-on lire *Alan-Habasc*, « haleine douce ».

Alanus[1], 1184-1189, p. 12; 1189 (vidimus de 1219), p. 9; 1202, p. 48, 50, 57; 1203, p. 59; 1206, p. 59; 1208, p. 66; 1220, p. 74, 75; 1233,

p. 95, 97; 1234, p. 98; 1235, p. 100; 1237, p. 101; 1238, p. 106; 1239, p. 107, 108; 1243, p. 114; 1245, p. 119, 120, 121; 1247, p. 124, 125, 128; 1251, p. 134; 1252, p. 134, 136, 137; 1253, p. 137, 139; 1254, p. 140, 141; 1255, p. 142; 1256, p. 145; 1257, p. 147, 149; 1260, p. 154, 156, 158, 159; 1263, p. 166, 167; 1266, p. 173, 175; 1267, p. 178, 179; 1268, p. 180, 181; 1269, p. 184, 185; 1270, p. 187, 189; 1271, p. 190, 193; 1277, p. 201, 202; 1278, p. 203; 1284, p. 206; 1294, p. 212; 1298, p. 215. Ce nom est fréquent dans le *Cartulaire de Redon* dès le IXe siècle.

Alanus[2] dans *Gorm-alanus*, 1211, p. 78, paraît une variante d'*Alon*.

Alfredus, nom d'homme, 1189 (vidimus de 1219), p. 9. Voyez *Aufredus*.

Almer (*Portus*), 1245, p. 121.

Alon dans *Gorm-Alon*, 1263, p. 166, paraît une variante d'*Ailon*. Voyez *Alanus*.

Alsi dans *Kaer-Alsi*, 1224, p. 81.

Alvagor, nom de lieu, 1264, p. 167. Voyez le suivant.

Alvaugor, nom de lieu, 1222, p. 78; 1224, p. 80; 1231, p. 89; 1234, p. 98. Voyez *Avalgor*.

Alveus, nom d'homme, 1202, p. 51; 1215 p. 71; se trouve dans le *Cartulaire de Redon* dès le IXe siècle.

Am, forme de l'article dans *Ker-am-Buron*, 1266, p. 173. Voyez *A*, *En*.

Andolet (villa), 1268, p. 177. Voyez *Han-gant*.

Ar, près de, dans *Ar-morium*.

Arel, nom d'homme, 1222, p. 78. C'est peut-être le même que *Erellus* dans *Bot-Erelli*, IXe siècle, *Cart. de Redon*, p. 170.

Arellou, nom d'homme, 1237, p. 103, paraît dérivé du précédent.

Argant, dans *Kair-Guen-Argant*, 1252, p. 136.

Armorium, près de la mer, terme géographique, 1271, p. 188, 191.

Arziou, nom d'homme, 1217, p. 71.

Arziou (*terra*), 1260, p. 159.

Audrain (*castrum*), 1202, p. 50; 1222, p. 79. Voyez le suivant.

Audren dans *Run-Audren*, 1202, p. 48; 1266, p. 171. Voyez le précédent et les suivants.

Audreni (*castrum*) 1184-1189, p. 8; 1206 (vidimus de 1225), p. 62; 1207, p. 64; 1255, p. 142; 1259, p. 152; 1261, p. 162; 1269, 182, 184. Voyez les deux précédents et les deux suivants.

Audroeni (*castrum*), 1251, p. 134. Voyez les trois précédents et le suivant.

Audroin (*castrum*), 1234, p. 99. Voyez les précédents. La forme la plus ancienne de ce nom de personne dans le *Cartulaire de Redon*, est *Alt-Roen*. Le premier terme paraît identique au latin *altus* et au breton armoricain *Aot* (dans Lagadeuc *Aut*) « rive ». Le second, dont la forme la plus complète dans le *Cartulaire de Redon* est *Roiant* = *Rêganto-s*, ne diffère en rien du breton armoricain moderne *roué* « roi », écrit encore *roen* dans la *Vie de sainte Nonne*. Le breton *Audrain*, *Audren* signifierait peut-être « Haut Roi ».

Auffredus, nom d'homme, 1260, p. 157. Voyez les deux suivants.

Aufredi (*villa*). 1253, p. 137. Voyez les suivants.

Aufredus, nom d'homme, 1207, p. 63; 1230, p. 88, 89; 1233, p. 101; 1245, p. 123; 1260, p. 159. Voyez *Alfredus*. La forme la plus complète de ce nom dans le *Cartulaire de Redon* est *Alt-Frid* p. 17, 29. C'est une charte du IXe siècle qui nous la fournit. Le premier terme est identique au premier terme d'*Audroin* : le sens du second (*Frid*, plus anciennement *Frit*) nous est inconnu, bien qu'il se trouve dans des noms propres composés gallois, et qu'on le reconnaisse dans le composé *Roa-Fritus* d'une inscription antique de Ratisbonne (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 163).

Aurillous, nom d'homme, 1271, p. 192, 193.

Autous (*villa*), 1232, p. 93.

Avalgor, nom de lieu, 1244, p. 116; 1253, p. 138; 1264, p. 169. Voyez *Alvagor* et les deux suivants.

Avaogor, nom de lieu, 1253, p. 137. Voyez *Avalgor* et *Avaugor*.

Avaugor, nom de lieu, 1233, p. 98; 1243, p. 114; 1244, p. 115; 1247, p. 124; 1254, p. 141; 1256, p. 146; 1257, p. 147; 1263, p. 205. Voyez *Avalgor*.

Aza dans *Plo-Aza*, 1259, p. 152, 153; 1262, p. 165; 1267, p. 178, 179, 180; 1271, p. 187, 191; dans *Ploe-Aza*, 1453, p. 220. Voyez *Aha*, *Azha*.

Azem, nom d'homme, p. 1271, p. 192. Cf. *Adem*.

Azenor, nom de femme, 1259, p. 153. Voyez *Aanor*, *Adenor*, *Aenor*.

Azenoria, nom de femme, 1266, p. 175. Voyez *Adenoria*, *Azenor*, *Aenor*.

Azha dans *Plo-Azha*, 1264, p. 168. Voyez *Aha*, *Aza*.

Aziou, nom de femme, 1247, p. 128. Voyez *Adyou*.

Azou, nom de femme, 1266, p. 171; 1271, p. 189. Voyez *Hazou*.

Baalou dans *Kar-Baalou*, 1233, p. 98.

Baelec dans *Quaer-en-Baelec*, « village du prêtre », 1260, p. 157, aujourd'hui *belec* et en gallois *balawg*.

Bagas, nom de lieu, 1209, p. 67.

Balanec, dans *Ploe-Balanec*, 1267, p. 179; 1271, p. 194; dans *Plo-Balanec*, 1268, p. 180; dans *Ple-Balanec*, 1274, p. 199. C'est une forme relativement moderne de *Banazlec*.

Balin, surnom d'*Eudo*, 1233, p. 94.

Banazlec dans *Ploi-Banazlec*, 1230, p. 88. Voyez *Banalec*, qui a perdu le *z* de la seconde syllabe; et *Balanec*, où il y a une métathèse, et qui a perdu le *z* conservé par le nom d'arbuste *balaznen* (genêt) dans le *Catholicon*. On dit *banadl* en gallois, plus anciennement *banadil*, et en cornique ancien *banathel*, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 820. *Banazlec* veut dire « lieu planté de genêt ».

Banalec dans *Plou-Banalec*, 1232, p. 93; *Ploe-Banalec*, 1257, p. 149; *Plo-Banalec*, 1239, p. 109; 1240, p. 109; 1242, p. 113; 1250, p. 132; 1255, p. 142. Voyez *Banazlec* et *Banalech*; comparez *Benalec* dans *Bot-Benalech*, 1224-1225, *Cart. de Redon*, p. 350.

Banalech dans *Plo-Banalech*, 1251, p. 134. Voyez *Banazlec*.

Barze (le), nom d'homme, 1284, p. 206. On trouve le nom de femme *Barza* dans une charte du XIIe siècle, 1113-1139, *Cart. de Redon*, p. 325. Comparez le gaulois latinisé *Bardus*.

Barvoit (le), nom d'homme, 1272, p. 196, paraît dérivé de *barv*, « barbe ».

Bec (le), surnom d'*Ynisan*, 1260, p. 157.

Begar, abbaye, 1202, p. 50, 57; 1224, p. 82; 1247, p. 128; 1264, p. 168.

Begin (*villa*), 1260, p. 158; 1269, p. 182.

Belli (*villa que dicitur*), 1266, p. 176.

Ben, dans le nom de lieu *Gwyr-Ben*, 1220, p. 73, tient lieu du primitif pen « bout ». Voyez ce mot.

Bencius, nom d'homme, 1247, p. 128.

Berre (le), surnom d'*Herveus*, 1257, p. 148; — de *Guillelmus*, 1257, p. 149; — de *Eudo* 1263, p. 164; — de Jean, 1267, p. 180. Ce mot est identique à l'adjectif *berr* « court ». Voyez le suivant.

Berre (*villa*), 1271, p. 187. Voyez le précédent.

Bertou, surnom de *Guillelmus*, 1271, p. 191; — de *Lucas*, 1271, p. 192; nom d'homme, 1284, p. 206. Voy. le suivant.

Bertou (*terra*), 1287, p. 209. Voy. le précédent.

Beric (*cruces de*), 1259, p. 153.

Bigniguez (*insula*), 1214, p. 70. Voyez *Biniguet*, *Binnigneth*.

Bihan dans *Plo-Bihan*, 1202, p. 57, est un adjectif signifiant « petit » et paraît le même que le suivant.

Bihen, surnom de *Guillou*, 1247, p. 126. Voyez le précédent.

Billio (*fons*), 1253, p. 138.

Billon (*bascus*), 1260, p. 158; 1269, p. 182, 184.

Biniguet (*insula de*), 1202, p. 48. Voyez *Bigniguez* et les suivants.

Biniguez (*insula de*), 1214, p. 70.

Binnigueth (*insula de*), 1202, p. 45. Voyez *Bigniguez* et le précédent. *Binniguet* paraît le participe passé du verbe *binnisien* « bénir », mais *Bigniguez* ne se comprend pas.

Birsic, nom de lieu, 1271, p. 194, apparaît comme nom d'homme au XIe siècle dans le *Cart. de Redon*, p. 281, 282.

Bisic, nom de lieu, 1215, p. 71.

Bizic dans *Quar-Bizic*, 1257, p. 149.

Bleiz dans *Poll-Bleiz*, « trou de loup », 1242, p. 114. Une forme plus ancienne *Bleid*, dans *Bleid-Bara*, *Cart. de Redon*, p. 185. Une forme plus ancienne encore, *Bled*, est conservée par le dérivé *Bledic* même siècle, *ibidem*, p. 2, 74, 136.

Blen-luet (*villa*), 1256, p. 143. Comparez le nom d'homme *Blen-liwet* que nous fournissent des chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*, p. 50, 77-78, 88. Le second terme *liwet* était déjà contracté en *luet* en 1108, *Cart. de Redon*, p. 333. Le premier terme *Blen* est écrit *Blin* dans *Blin-livet* en 1101, *Cart. de Redon*, p. 322. — *Blenhuet* est appelé ailleurs *Breluet*.

Blenou, surnom d'*Eudo*, 1238, p. 106; — d'*Alanus*, 1245, p. 119.

Blenou (*Herbertus de*), 1220, p. 76.

Bocahou, contracté pour *Bot-gadou*, nom de lieu, 1220, p. 77.

Bocer (le), nom d'homme, 1284, p. 206.

Bodediec, nom de lieu, 1258, p. 51. Le même que le suivant; paraît un composé dont le premier terme serait *bot*.

Bodedieuc, nom de lieu, 1269, p. 184, le même que le précédent.

Bolbal (*teneura*), 1288, p. 211.

Bolemer (*collis*), 1212, p. 68.

Bollemer (*mons*), 1294, p. 211.

Boloi (Oliverius de), 1202, p. 57.

Boloi (Nobilis de), 1202, p. 58.

Boquen (Le), nom d'homme, 1284, p. 206.

Boquien, abbaye, 1247, p. 128.

Borgone (*villa*), 1266, p. 113. Voyez *Borguein*.

Borguen (le), nom d'homme (?), 1220, p. 75.

Borguein (*villa*), 1266, p. 173. Voyez *Borgone*.

Borriveit (le), nom d'homme (?), 1245, p. 121.

Boterus, nom d'homme, 1189, p. 9 (vidimus de 1219).

Bot, « propriété », dans *Bocahou*, 1120, p. 77 ; *Botchatou*, 1207, p. 64 ; *Botebolenc*, 1245, p. 119 ; *Boterel*, 1300, p. 217 ; *Botgadou*, 1198, p. 12.

Bot-chatou, nom de lieu, 1207, p. 64. Voyez *Bocahou*, *Botgadou*.

Bot-ebolenc, nom de lieu, 1245, p. 119.

Bot-erel, surnom de *Johannes* et d'*Oliverius*, 1300, p. 217, est un nom de lieu dans une charte du IXe siècle, *Cart. de Redon*, p. 170.

Bot-gadou, nom de lieu, 1198, p. 12. Voyez *Bocahou*, *Botchatou*.

Brahec (*portus*), 1453, p. 220.

Bras, « grand » dans *Peliou-Bras*, 1231, p. 90.

Brehant (*villa*), 1202, p. 48.

Brelemon (*villa*), 1453, p. 220.

Breluet (*villa*), 1255, p. 143 ; 1259, p. 152. Voyez *Blenhuet*.

Brem dans *Kaer-Brem*, 1274, p. 199.

Bres dans *Kar-Bres*, 1242, p. 113.

Bresel « guerre », surnom de *Guillelmus*, 1271, p. 191, 192 ; 1273, p. 199, se trouve au IXe siècle dans plusieurs composés et dérivés conservés par le *Cart. de Redon*. Voy. *Brisel*.

Breselec « guerrier », surnom d'*Eudo*, 1279, p. 204, paraît sous la forme *Breseloc* dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 38.

Bresiou dans *Quaer-Breziou*, 1256, p. 145.

Bret (le), surnom de Gaufridus, 1237, p. 103. Comparez *Brit* dans plusieurs composés du IXe siècle conservés par le *Cart. de Redon*, comme *Al-Brit*, *Wen-Brit*, etc.

Briach dans *Minihi-Briach*, 1224, p. 81.

Briat, nom de paroisse, 1244, p. 116, 117 ; 1259, p. 153. Voyez *Brihat*.

Briencius, nom d'homme, 1217, p. 71 ; 1237, p. 104 ; 1243, p. 114 ; 1261, p. 162, 163 ; 1284, p. 206. C'est une forme latinisée de *Brient* dans deux chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*, p. 14, 213. La forme la plus ancienne serait *Brigantis*, thème du pluriel *Brigantes*, *Brigant*, d'où est dérivé *Brigantia* (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 798, 845). *Brigant* peut être dérivé d'un adjectif gaulois *brigos* au masculin, *briga* au féminin, qui signifiait « élevé » et qui était au féminin employé substantivement dans le sens de « colline », « hauteur » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 86). C'est peut-être aussi un nom mythologique, celui de la déesse Brigit.

Brihat, nom de paroisse, 1252, p. 142. Voyez *Briat*, *Brihiat*.

Brihiat, nom de paroisse, 1214, p. 70 ; 1219, p. 72 ; 1141, p. 110 ; 1248, p. 129.

Brisel, « guerre », surnom de *Guillelmus*, 1292, p. 211. Voyez *Bresel*.

Brinn (*clausum dictum*), 1263, p. 165.

Brochemer, surnom de *Guillelmus*, 1230, p. 88.

Brunaz dans *Ker-Brunaz*, 1240, p. 109. Voyez le suivant.

Brunaz (*villa*), 1253, p. 144. Voyez le précédent.

Buron (*villa*), 1184-1189, p. 8. Le même que les suivants.

Buron, dans *Kaier-en-Buron*, 1202, p. 47 ; *Quar-en-Buron*, 1263, p. 167 ; *Ker-am-Buron*, 1266, p. 173 ; *Kar-a-Buron*, 1271, p. 192. Voyez le précédent et les suivants.

Burum dans *Car-a-Burum*, 1202, p. 45. Voyez les précédents et les suivants.

Burun dans *Kar-a-Burun*, 1239, p. 107 ; 1271, p. 192. Voyez les précédents. C'est sous cette forme que ce nom apparaît dans le *Lai du frêne* où Marie de France raconte les aventures d'un seigneur breton appelé *Burun* (t. I, p. 156).

Buziou (*villa*), 1264, p. 169, 170.

Cad, dans *Cad-oualain*, 1233, p. 98 ; *Cad-oret*, 1298, p. 216, *Cad-vezen*, 1269, p. 184 ; *Cad-uguel*, 1237, p. 103 ; est identique au thème gaulois, *catu* veut dire « bataille », est encore écrit *cat* dans les chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*. Voyez *kad*.

Cadiou, surnom d'*Eudo*, 1255, p. 142 ; — nom d'homme, 1284, p. 206.

Cad-oret, surnom de *Johannes*, 1298, p. 216 ; apparaît déjà sous cette forme dans charte de 1124-1125, *Cart. de Redon*, p. 351, est écrit *Cat-woret* dans les chartes du IXe siècle conservées par ce cartulaire ; et paraît signifier « premier dans le combat ».

Cad-oualain, surnom d'*Enisanus*, 1233, p. 98 ; est écrit *Cat-wallon* dans le *Cart. de Redon* et paraît signifier « puissant dans le combat ».

Cad-uguel, surnom d'Etienne, 1237, p. 103.

Cad-vezen (*villa*), 1269, p. 184. Ce nom est identique à un nom d'homme pour lequel le *Cart. de Redon* donne trois orthographes : dans des chartes du IXe siècle *Cat-weten*, p. 17, 20, 54, 65, 81, 97, etc., *Cat-wethen*, p. 6, 15, 204, 105, dans une charte du XIe siècle, *Cat-guethen*, p. 231. Le second terme semble identique au breton armoricain *guezn*, aujourd'hui *gwen*, fort, souple, difficile à rompre ; en gallois *gwydn*. Si l'on admet cette traduction qui, du reste, n'est pas sans

quelque difficulté, le composé signifierait « souple, vigoureux guerrier ».

Caer « village », dans *Caer-marhoken*, 1264, p. 68. Voyez *Car*, *Kaer*, *Kaier*, *Kair*, *Quaer*. La forme *caer* se trouve dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 55. Les variantes *chaer*, *kaer*, qui ne diffèrent que par l'orthographe, se rencontrent dans des chartes de la même époque, *ibid.*, p. 55, 59.

Caer-marhoken, nom de lieu, 1264, p. 168.

Cafel, nom de lieu, 1271, p. 193.

Cahanergere, nom de lieu, 1246, p. 123.

Cahou, dans *Bo-cahou*, 1220, p, 77, est identique à *Gadou*, dans *Botgadou*, 1198, p. 12 ; et à *Chatou* dans *Bot-chatou*, 1207, p. 64.

Calenus, surnom de *Stephanus*, 1307, p. 219.

Cam, nom d'homme, 1257, p. 149. C'est un adjectif, qui signifie en général « courbé », et qui, appliqué à un homme, veut dire « boiteux ». Un composé dont cet adjectif est le second terme est *Bis-cam* « doigt crochu », nom d'homme dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon*. Voyez les deux suivants, *Cham* et *gam*.

Cam (le), nom d'homme, 1284, p. 206. Voyez le précédent et le suivant.

Cam dans *Mais-cam*, « champ du boiteux », 1245, p. 121. Voyez les deux précédents.

Camiou, nom d'homme, 1198, p. 12, paraît dérivé de *Cam*.

Camoel, nom d'homme, 1271, p. 188.

Car pour *Caer* « village », dans les composés *Car-ehoan*, 1252, p. 135; *Car-laux*, 1252, p. 136; *Car-moer*, 1252, p. 136 ; *Car-rez*, 1252, p. 135. Voyez *Quar* et *Kar*.

Cariou, surnom de *Guillelmus*, 1229, p. 87.

Car-ehoarn (*villa de*), 1252, p. 135.

Caric, surnom de *Conanus*, 1247, p. 117.

Car-laux, nom de lieu, 1252, p. 136.

Car-moer, nom de lieu, 1252, p. 136.

Car-rez (*terra de*), 1252, p. 135.

Casec, aujourd'hui *kazek*, « jument » dans *Pol-casec*, « fosse, étang de la jument », 1160, p. 157.

Cenon, nom d'homme, 1266, p. 177.

Cham (le), nom d'homme, 1260, 159 ; — surnom d'*Alanus*, 1269, p. 183 ; paraît une variante orthographique de *cam*, « boiteux » ; se trouve comme nom d'homme dans deux chartes du XIe siècle, conservées par le *Cart. de Redon*, p. 248, 275 ; et dans une charte du IXe siècle,

ibid., nous voyons une saline *que vocatur Cham*, probablement « la saline du Boiteux », à moins que ce ne soit « la saline courbée ».

Chatou dans *Bot-chatou*, 1207, p. 64. Voyez *Cahou, Gadou.*

Chequou, nom d'homme, 1260, p. 157.

Cillardus, nom d'homme, 1271, p. 192.

Cledier (*villa*), paroisse de Ploezec, 1271, p. 186. Ce nom paraît identique à *clezier*, en armoricain moderne *kleuzier*, « fossoyeur ».

Clereziat (*Henricus de*), 1266, p. 171.

Clezier, dans *Kaer-en-Clezier*, 1271, p. 188, 189, paraît identique à *cledier* et signifier « fossoyeur ».

Clusiat (*Henricus de*), 1255, p. 142.

Co pour *coet, coit*, « bois », dans *Co-malouan*, 1202, p. 47; *Co-moleam*, 1202, p. 57; *co-moloen*, 1184-1189, p. 9. Voyez *coet, coit, cot, cou.*

Coedus, dans *Har-coedus*, 1237, p. 101, est une forme incomplète de *scoed*, « bouclier ».

Coesel (*molendinum*), 1202, p. 51.

Coet, « bois », dans *Coet-Leran*, 1268, p. 182; *Coet-Lerien*, 1263, p. 167. Cette variante de *coit* se trouve déjà dans des chartes du IXe s. conservées par le *Cart. de Redon* : *Lis-coet*, p. 6; *Coet-Haeloc*, p. 88; *Coet-Boi*, p. 145. Voyez *coit, cot, quoet.*

Coet-Leran, nom de lieu, 1268, p. 182. Voyez le suivant et *Coit-Leriau.*

Coet-Lerien, nom de lieu, 1263, p. 167. Voyez le précédent et *Coit-Lerian.*

Coffec, « ventru », surnom d'*Herscodus*, 1263, p. 165.

Cofon, surnom d'*Urvoedus*, 1267, p. 178. Voyez *Cophon.* Ces noms paraissent dérivés, comme le précédent, de *cof*, « ventre ».

Cohignac, paroisse, 1220, p. 75; 1240, p. 109. Voyez les suivants et *Couhignac.*

Cohinac, 1237, p. 103; 1243, p. 114. Voy. le précédent et les suivants.

Cohinnac, 1247, p. 125. Voyez les précédents et le suivant.

Coignac, 1254, p. 141; 1264, p. 170.

Coit, « bois », dans *Coit-Erec*, 1245, p. 119, 120; 1246, p. 126; 1272, p. 196; *Coit-Lerian* et *Coit-Lerien*, 1245, p. 120; *Coit-Main*, 1254, p. 147; *Coit-Maloan*, 1247, p. 128; *Coit-Marrigou*, 1251, p. 133; *Coit-Saliou*, 1247, p. 127. Cette variante de *coet* se trouve dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, où on voit le nom de lieu *Coit-Louh*, p. 87. Voyez *coet, cot, quoet, goit.*

Coit-Erec (*insula de*), 1245, p. 119, 120; 1247, p. 126; *Coit-Erec* (*de*), surnom d'homme, 1272, p. 196.

Coit-Lerian, nom de lieu, 1245, p. 120. Voyez *Coet-Leran* et le suivant.

Coit-Lerien, nom de lieu, 1245, p. 120. Voyez le précédent et *Coet-Lerien*.

Coit-Main, « bois de la pierre, » 1257, p. 147.

Coit-Maloan, abbaye, 1247, p. 128. Voyez *Co-Malouan*.

Coit-Marrigon, nom de lieu, 1251, p. 133.

Coit-Saliou, nom de lieu, 1247, p. 127. Voyez *Quoet-Saliou*.

Coituez, 1243, p. 115.

Colaieu (*villa*), 1241, p. 111.

Coliou, nom d'homme, 1222, p. 78; 1246, p. 123.

Collio, surnom de *Jacutus*, 1237, p. 104.

Colloet (*terra*), 1258, p. 149; — (*villa*), 1266, p. 176; 1287, p. 209. Voyez le suivant.

Colloit, lieu dit, 1231, p. 90. Voyez le précédent.

Co-Malouan, abbaye, 1202, p. 47. Voyez *Coit-Maloan*, *Cot-Maloan* et les suivants.

Co-Moleam, abbaye, 1202, p. 57; voyez le précédent.

Co-Moloen, abbaye, 1184-1189, p. 9. Voyez les deux précédents.

Conani (*villa*), 1233, p. 98.

Conanus, nom d'homme, 1189 (*vidimus* de 1229), p. 9; 1202, p. 45, 49, 51; 1203, p. 59; 1214, p. 70; 1220, p. 73, 74; 1232, p. 92; 1233, p. 96; 1243, p. 115; 1247, p. 127; 1250, p. 132; 1253, p. 139; 1254, p. 140; 1260, p. 156; 1263, p. 166; 1266, p. 171, 172, 174; 1269, p. 185; 1271, p. 187; 1294 p. 212. *Conan* se trouve dans plusieurs chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon* et paraît dérivé du thème *cuno* « haut » signalé dans quelques mots gaulois.

Conet, surnom de *Gaufridus*, 1288, p. 211; paraît signifier « élevé ». Comparez le gallois *coned*.

Cophon, surnom de *Gaufridus*, 1307, p. 219. Voyez *Cofon*.

Core, « nain », surnom d'*Oliverius*, 1257, p. 149. Voyez *Corre*.

Corellou, dans *Run-en-Corellou*, « colline des danses », 1271, p. 193.

Corentin, nom d'homme dans *Quemper-Corentin*, 1247, p. 128. Ce nom est écrit *Courentin* dans des litanies conservées par un ms. de Saint-Martial de Limoges du XIe siècle, Bibl. nat., lat. 1154.

Corre (le), « le nain », surnom de *Gaufridus*, 1245, p. 120; — de *Guillelmus*, 1284, p. 206. Voyez *Core* et *Gor*.

Correc (*Doetum de*), 1253, p. 138. Voyez les suivants.

Correc (*aqua de*), 1245, p. 120; 1264, p. 168. Voyez le précédent et les suivants.

Corroc (*aqua de*), 1202, p. 48. Voyez les précédents et le suivant.

Corroc (*castrum de*), 1282, p. 47. Voyez les précédents.

Costiou (*ortus*), 1264, p. 168; 1266, p. 176; 1267, p. 178.

Cot, dans *Cot-Maloan*, 1198, p. 12. *Coet*, *Cait*, *Quoet*, *Cou*.

Cot-Maloan, abbaye, 1198, p. 12. Voyez *Co-Malouan*, *Coit-Maloan*, *Cou-Malean*.

Cou pour *Coit*, *Coet* dans *Cou-Malean*, 1245, p. 118.

Couffou (*turris*). 1453, p. 220.

Couhiniac, paroisse, 1220, p. 75. Voyez *Cohignac*.

Cou, dans *Cou-Malean*, « bois ». Voyez *Coet*, *Coit*, *Cot*.

Cou-Malean, abbaye, 1245, p. 118. Voyez *Co-Malean*.

Coystou ou *Coyston*, surnom de *Menguidus*, 1294, p. 212.

Coz, vieux, dans *Coz-Quaer*, 1259, p. 153. Voyez *Koz*.

Coz-Quaer, vieux village, 1259, p. 153. Voyez *Koz-Kaer*.

Crec (le), surnom de *Guillelmus*, 1259, p. 153.

Cref (le), « fort », surnom de *Gauzun*, 1247, p. 126.

Crenen, nom de femme, 1271, p. 188.

Crimaut (*collis*), 1212, p. 68; — (*mons*), 1294, p. 211.

Crois « croix » dans *Kaer-Crois*, 1124, p. 81.

Croum (le), « courbé », 1271, p. 191.

Croz dans *Kaer-Croz*, 1239, p. 108.

Cruckaen (*perreria de*), 1271, p. 186. Voyez le suivant.

Crukaen (*lapidicina de*), 1278, p. 202. Comparez *Crugel*, « monceau ». L'un et l'autre paraissent dérivés de *Cruc* (*acervus*), *Cartulaire de Redon*, p. 198.

Cuf, dans *Guen-cuf*, 1271, p. 188; aujourd'hui *kun*, « doux, bon, aimable ».

Daiou (*tenementum*), 1202, p. 51.

Danet (molendinum), 1222, p. 78. *Milin-danet*, « moulin brûlé ». Voyez *Tanet*.

Davi, surnom d'*Eudo*, 1284, p. 286.

Def (le), 1287, p. 209, « gendre, beau-fils »; *dan* en vannetais moderne; *dof* en vieux cornique; *deuff* dans le *Catholicon* de Lagadeuc; surnom d'*Eudo*.

Deher (le), nom d'homme, 1284, p. 206.

Derianus, nom d'homme, 1232, p. 92; 1257, p. 148; 1276, p. 199; 1277, p. 201; 1279, p. 204. Ce nom, qui se trouve au IXe siècle sans

flexion casuelle, c'est-à-dire sous la forme *Derian* dans une charte conservée par le *Cart. de Redon*, p. 2, peut être le même que le suivant.

Derien, 1203, p. 59, paraît identique à *Dergen* qui se trouve dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon* p. 46 et serait une forme néo-celtique d'un composé gaulois qui pourrait se restituer ainsi : *Dervo-genos*, « fils du chêne » (*Grammatica celtica*, 2e édit., p. 136, 137, 140). Voyez *Derianus* et le suivant.

Deryen, 1305, p. 218. Voyez le précédent.

Dialgarz (*pratum*), 1251, p. 133.

Dic (*aqua dicta*), à Plouezec, 1273, p. 202.

Dic dans *Port-Dic*, 1266, p. 60. Cette étymologie peut être contestée et *Pordic* venir de *Port-Ic*. Voyez *Yc*.

Dic (*terra que vocatur*), 1271, p. 186.

Diguezat, « tardif », nom d'homme, aujourd'hui *divezat*, 1253, p. 138.

Dimanac, nom d'homme, 1189 (*vidimus* de 1219), p. 9; 1257, p. 147 ; surnom de *Gaufridus*, 1202, p. 57.

Diviet, nom d'homme, 1268, p. 182.

Dinan, nom de ville, 1247, p. 128.

Divez, « fin », dans *Leis-Divez*, « cour de la fin », 1245, p. 119.

Doetum, « cours d'eau » (*doetum de Correc*), 1253, p. 138. Voyez *Correc*, *Corroc*.

Dohal (*villa*), 1228, p. 86.

Dollou, surnom d'*Eudo*, 1253, p. 140 ; 1254, p. 141.

Domiou (*terra*), 1278, p. 203.

Dran, dans *Ple-Dran*, 1307, p. 219.

Du (le), « noir », surnom d'*Eudo*, 1239, p. 108.

Duant, surnom d'*Eudo*, 1269, p. 184.

Duel (*villa*), 1253, p. 140 ; 1266, p. 173.

Duilas, surnom de *Rivallonus*, 1266, p. 171.

E employé pour l'article *en* dans les composés. Voyez *Ehoarn*, *Emen* ; comparez *a*.

Ebolenc dans *Bot-Ebolenc*, 1245, p. 119.

Ehoarn, dans *Car-Ehoarn*, 1252, p. 135 ; et *Kaer-Ehoarn*, 1271, p. 190. Voyez *Yhoarn*. L'*e* initial est peut-être un débris de l'article : *E-hoarn* pour *En-Hoarn* voudrait dire « Le Fer » et serait un nom d'homme. *Hoiarn*, « Fer » se trouve comme nom d'homme dans le *Cart. de Redon*.

Emen, dans *Quar-Emen*, 1263, p. 167. L'*e* initial est peut-être un débris de l'article : *E-men* pour *En-maen* voudrait dire « La Pierre » et

serait un nom d'homme. *Maen*, pierre, se trouve comme nom d'homme dans le *Cart. de Redon.*

En, article, dans *Kaier-en-Buron*, 1202, p. 47 ; *Kar-en-Goiz*, 1239, p. 109 ; *Quaer-en-Baelec*, 1260, p. 157 ; *Quenkis-en-Roch*, 1261, p. 163 ; *Quar-en-Buron*, 1263, p. 167 ; *Quar-en-Marec*, 1264, p. 169 ; *Kar-en-Marec*, variante du même nom, *ibid.* ; *Kaer-en-Clezier*, 1271, p. 188, 189 ; *Run-en-Corellou*, 1271, p. 193 ; *Kaer-en-Sac*, 127*b*, p. 199 ; *En-Pelvet*, nom de lieu, 1287, p. 209.

Enn, article, dans *Kermaria-enn-Estic*, « Notre-Dame-du-Rossignol », nom d'un village en 1453, p. 220.

En-Pelvet, nom de lieu, 1287, p. 209.

Enec, dans *Trev-Enec*, 1240, p. 110. Voyez *Enoc.*

Enech, dans *Trev-Enech*, 1224, p. 81 ; 1225, p. 83, est une variante orthographique du précédent. Voyez *Enoc.*

Enes, « île », dans *Guerg-Enes*, 1202, p. 48. Voyez *Ynis.*

Enoc, dans *Trev-Enoc*, 1231, p. 91 ; 1277, p. 202, est employé comme nom d'homme dans trois chartes du *Cart. de Redon.* Voyez *Enec*, *Enech.*

Enisan, nom d'homme, 1233, p. 97. Voyez les suivants et *Inisan*, dérivés d'*inis*, « île ».

Enisanus, 1233, p. 98, 1239, p. 107 ; 1242, p. 113. Voyez le précédent et le suivant.

Enisen, nom d'homme, 1231, p. 90 ; 1264, p. 169. Voyez les précédents.

Erel, dans *Bot-Erel*, 1300, p. 217.

Erec, dans *Coit-Erec*, 1245, p. 119, 120 ; 1247, p. 126 ; 1272, p. 194.

Escoblel, surnom de *Rivallonus*, 1253, p. 140.

Escomarc, dans *Garz-Escomarc*, 1259, p. 152. *Escomar*, qui a perdu le *c* final, figure comme nom d'homme dans une charte du XIe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 316. *Escomarc* est peut-être employé pour *scoid-marc*, « épaule de cheval », avec un *e* prosthétique qu'on trouve au XIIe siècle dans le mot *ester*, aujourd'hui *ster*, « rivière », *Cart. de Redon*, p. 293. Cf. *Dict. top. du Morbihan*, p. 286, col. 2.

Esquenor, nom d'homme, 1251, p. 134 ; surnom d'*Alanus*, 1269, p. 184, paraît identique au breton moderne *heskenner*, « scieur », en vannetais *Herquennour.*

Esquiniolec, nom de lieu, 1266, p. 177.

Estic, « rossignol », dans *Ker-Maria-en-Estic*, 1266, p. 177.

Eudo, *-onis*, nom d'homme, 1202, p. 48, 50, 51, 1203, p. 59 ;

1206, p. 60 ; 1214, p. 70 ; 1215, p. 71 ; 1220, p. 77 ; 1221, p. 78 ; 1224, p. 81, 82 ; 1229, p. 89 ; 1230, p. 89 ; 1231, p. 90, 91 ; 1233, p. 94, 98 ; 1235, p. 99 ; 1237, p. 103 ; 1238, p. 106 ; 1239, p. 108, 109 ; 1241, p. 110 ; 1245, p. 118 ; 1246, p. 123 ; 1247, p. 126 ; 1251, p. 133 ; 1253, p. 138 ; 1259, p. 141 ; 1255, p. 142 ; 1256, p. 143, 146 ; 1257, p. 149 ; 1259, p. 156 ; 1260, p. 157 ; 1261, p. 159 ; 1263, p. 164, 165, 167 ; 1264, p. 169 ; 1266, p. 172, 176, 177 ; 1268, p. 180 ; 1269, p. 148 ; 1270, p. 185 ; 1271, p. 190 ; 1273, p. 198 ; 1279, p. 204 ; 1288, p. 210 ; 1301, p. 217 ; *Eudon*, dans le *Cart. de Redon*. Ce mot serait, paraît-il, composé de deux termes : 1° *eu* = *avi*, « actif, diligent » ; 2° *don* qui pourrait être le gallois *davon*, *doniau*, « don, vertu, grâce », et le vieil irlandais *dán*, « don, adresse, habileté » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 16, 82, 93).

Eveni (*portus*), 1260, p. 156. Voyez *Evenus*.

Eveno, nom d'homme, 1251, p. 133 ; paraît une variante du suivant.

Evenou, nom d'homme, 1233, p. 96. Voyez le précédent et *Evenous*. Ils paraissent tous deux dérivés d'*Even*[*us*].

Evenous, nom d'homme, 1233, p. 97. Voyez *Evenou*.

Evenus, nom d'homme, 1260, p. 158 ; 1264, p. 169 ; 1266, p. 174, 175 ; 1269, p. 183 ; *Ewen*, *Ewon*, *Ewenus*, dans le *Cart. de Redon*, paraît signifier « actif, diligent ». *Gramm. celt.*, 2e édition, p. 82.

Ezec, dans *Plo-Ezec*, 1220, p. 73 ; 1261, p. 162 ; 1271, p. 188, 192, 193, 194 ; 1278, p. 202, 203. Voyez *Ezoc*, *Hozoc*, *Hozec*, *Ozec*. Ce nom propre d'homme paraît identique à l'adjectif gallois, *heddog*, « tranquille, calme », dérivé d'*hawdd*, « aisé, facile ».

Ezoc, dans *Plo-Ezoc*, 1274, p. 199. Voyez *Ezec*.

Falver, nom d'homme, 1291, p. 191.

Farau, dans *Kenec-Farau*, 1269, p. 185.

Fichou, nom d'homme, 1231, p. 90 ; 1284, p. 206 ; surnom de *Ruellanus*, 1277, p. 202.

Flo (le), nom d'homme, 1237, p. 103 ; surnom de *Donwallonus* dans une charte du commencement du XIIe, conservée par le *Cart. de Redon*, p. 333 ; est écrit *floch* et traduit par « écuyer » dans le *Catholicon* de Lagadeuc ; a perdu ici la gutturale spirante conservée par le dérivé *Flohic*.

Flochir, nom d'homme, 1263, p. 165.

Flohenan (Le), nom d'homme, 1237, p. 103, paraît un dérivé de *Flo*[*h*].

Flohic (le), « petit écuyer », 1232, p. 93, diminutif de *Flo*[*h*].

For, dans *Kaer-For*, 1237, p. 104.

Foulmachon, surnom de *Guillelmus*, 1264, p. 170.

Fragan, dans *Plou-Fragan*, 1230, p. 87. Ce nom d'homme se trouve sous la forme plus ancienne *Fracan* dans une charte du IXe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 6. C'est un diminutif de *Frac* (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 297).

Fraval, dans *Kaer-Fraval*, 1279, p. 204, paraît identique à *Framval*, nom d'homme qui se trouve dans plusieurs chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*. *Fram-val* serait composé de deux termes : *fram* peut être le même que gallois *frau*, « torrent », *val* adjectif qui a la même racine que le latin *valere* et que l'armoricain *gallout*, « pouvoir ».

Fredoule (*villa*), 1277, p. 202.

Gac (le), « Le Bégue », surnom de *Tengui*, 1235, p. 101.

Gach (le), surnom de *Teingui*, 1233, p. 98. Le même que le précédent.

Gadou, dans *Bot-gadou*, 1198, p. 12. Voyez *Cahou*, *Chatou*.

Gal (le), « Le Français », nom d'homme, 1223, p. 79 ; 1224, p. 80 ; 1234, p. 99 ; 1238, p. 106 ; 1245, p. 117 ; 1251, p. 133 ; 1256, p. 143 ; 1260, p. 158 ; — surnom de *Galterus*, 1263, p. 167 ; de *Guillelmus*, 1259, p. 152 ; de *Rolandus* ou *Rollandus*, 1255, p. 143 ; 1259, p. 152 ; de *Willelmus*, 1266, p. 177.

Galaes, surnom de *Willelmus*, 1220, p. 77.

Galver (le), « celui qui appelle », 1279, p. 204.

Gam, dans *Gargam*, 1288, p. 210. Voyez *Cam*.

Gamp, dans *Gin-Gamp*, 1202, p. 51 ; *Guem-gampus*, 1298, p. 215 ; *Guen-gampus*, 1198, p. 12 ; 1306, p. 216 ; *Guin-gamp*, 1224, p. 80 ; 1234, p. 99 ; *Guin-gampus*, 1224, p. 81 ; 1247, p. 128 ; *Guyn-gampus*, 1277, p. 201 ; paraît identique au latin *campus*.

Gan, dans *Trev-Gan*, 1229, p. 87 ; est peut-être le même que le suivant.

Gant, pour *cant*, « blanc », dans *Han-gant*, 1267, p. 177 ; peut-être aussi dans *Adgant*.

Gar, « jambe », dans *Gar-gam*, 1288, p. 210.

Gar-gam, « bancal », surnom d'*Eudo*, 1288, p. 210.

Garset, surnom d'*Eudo*, 1229, p. 87.

Garz, « haie », dans *Dial-Garz*, 1251, p. 133 ; et *Garz-Escomarc*, 1259, p. 152.

Gastel, dans *Tre-gastel*, 1267, p. 178 ; paraît identique au latin *castellum*.

Gaudou, nom d'homme, 1230, p. 87 ; 1231, p. 90. Comparez le breton armoricain *gaoden*, *gaodreer*, terme de mépris.

Gauzun, nom d'homme, 1247, p. 126. Comparez le breton armoricain moderne *gaozan*, « mite ».

Gaznou, dans *Ploi-Gaznou*, 1257, p. 148 ; paraît identique au gallois *cadnaw*, « renard ».

Gegou, nom d'homme, 1252, p. 135 ; 1267, p. 179, Voyez *Jagou*, *Jegou*. Tous ces noms paraissent une variante de *Jacob*.

Geineff, surnom de *Conanus*, 1220, p. 73.

Gemesc, dans *Kaer-Gemesc*, « village du mélange », 1271, p. 193. Voyez *Kemesc*.

Geziquael, forme moderne de *Jedichael*, dans *Quaer-Geziquael*, 1256, p. 145. *Jedic-hael*, dans une charte du xe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 184. Voyez *Giziquael*.

Gibas, surnom de *Rualent*, 1202, p. 50.

Gidus, dans *Men-gidus*, 1253, p. 137. Voyez *Guidus*.

Gin, dans *Guin-gamp*, 1202, p. 50. Voyez *Guin*.

Gingamp, 1202, p. 50. Voyez *Guingamp*.

Giziquael, dans *Quar-Giziquael*, 1257, p. 147. Voyez *Geziquael*.

Glast (*villa*), 1243, p. 114 ; ce mot figure comme nom d'homme dans une charte du xe siècle conservée par le *Cart. de Redon*, p. 309.

Glau, nom d'homme, 1245, p. 120 ; 1253, p. 137 ; 1265, p. 170 ; XIIIe siècle, sans date, p. 220 ; — surnom d'*Hamo*, 1265, p. 171 ; — (*villa*), 1258, p. 151 ; paraît identique au gallois *Glew*, « brave, vaillant », qui se trouve aussi en cornique ; voyez *Gle*, *Gleu*. Il me paraît peu vraisemblable qu'on doive reconnaître dans ce nom l'armoricain *glau*, *glao*, « pluie ».

Gle, dans *Gle-Marec*, 1189 (*vidimus* de 1229), p. 9 ; 1245, p. 119, 120 ; *Gle-Marocus*, 1220, p. 73, 1252, p. 135, 136 ; 1254, p. 140 ; 1267, p. 179 ; 1268, p. 180, 181 ; 1284, p. 206 : paraît identique à *Glau*, *Gleu*.

Glee (*villa*), 1228, p. 86.

Glehedic (*villa*), 1259, p. 152.

Gle-Marec, « brave cavalier », 1189 (*vidimus* de 1219), p. 9 ; 1245, p. 119, 120 ; est une forme plus moderne de *Gle-Marhoc* ou *Gle-Marhuc*, seules formes usitées dans le *Cart. de Redon*.

Gle-Marocus, forme archaïque latinisée de *Gle-Marec*, 1220, p. 73 ; 1252, p. 134, 136 ; 1254, p. 140 ; 1267, p. 179 ; 1268, p. 180, 181 ; 1284, p. 206. Voyez *Gleu-Marocus*.

Gleu, « brave, vaillant », nom d'homme, 1271, p. 188, 193 ; XIIIe s. p. 220 ; — dans *Gleu-Marocus*, 1251, p. 133 ; *Quaer-Gleu*, 1267, p. 179 ; *Run-Gleu*, 1268, p. 182 ; variante de *Glau*. Voyez *Gle*.

Gleu-Marocus, « brave cavalier », 1251, p. 133. Cette variante de *Gle-Marec* et de *Gle-Maroc* a conservé la lettre finale du premier terme que le même composé a déjà perdue dans le *Cart. de Redon.*

Godelin, paroisse, 1202, p. 51 ; 1203, p. 59 ; 1221, p. 77 ; 1222, p. 79 ; 1224, p. 81, 82 ; 1276, p. 199 ; 1277, p. 201. Voyez *Godelina, Godeline, Godelin.*

Godelina, paroisse, 1232, p. 93 ; 1238, p. 104 ; 1239, p. 108 ; 1256, p. 145 ; 1261, p. 162, 163 ; voyez *Godelin, Godeline.*

Godeline, 1207, p. 64 ; 1217, p. 71 ; 1220, 76, 77 ; 1222, p. 79 ; 1224, p. 80, 82.

Godenonus, nom d'homme (saint Goueno), 1300, p. 217.

Goelou (pays de), 1261, p. 163 ; 1305, p. 218. Voyez *Goilou.*

Goelovia (pays de), 1266, p. 175. Voyez *Goilou, Golovia.*

Goeon, surnom de *Guido*, 1257, p. 147 ; 1258, p. 151.

Goff (le), « Le Febvre », « le forgeron », 1237, p. 103.

Gohelmar (*jornellum terre qui vocatur*).

Goies, nom d'homme, 1245, p. 118.

Goilo (pays de), 1206, p. 60. Voyez *Goilou, Goylo.*

Goillou (pays de), 1252, p. 135, 136. Voyez *Goilou.*

Goilou (pays de), 1184-1189, p. 8 ; 1202, p. 49, 50, 1203, p. 59 ; 1206, p. 59, 60, 61 ; 1207, p. 63 ; 1215, p. 71 ; 1237, p. 102 ; 1239, p. 107, 109 ; 1241, p. 111 ; 1242, p. 112 ; 1244, p. 116 ; 1245, p. 117, 119, 120, 121 ; 1246, p. 123 ; 1247, p. 125, 127 ; 1254, p. 140 ; 1268, p. 182. Voyez *Goelou, Goelovia, Goilo, Goillou, Goloia, Golovia, Golovya, Goloya, Goylo, Guoilou.*

Goit, pour *coit*, « bois », dans *Quaer-Goit*, 1246, p. 145, et *Quar-Goit*, 1257, p. 147, « village du Bois ».

Goiz, « ruisseau », dans *Kar-en-Goiz*, 1239, 109.

Goloia (pays de , 1202 (*vidimus* de l'année 1275), p 48 ; 1229, p. 87 ; 1235, p. 101 ; 1241, p. 111 ; 1247, p. 129 ; 1251, p. 132 ; 1252, p. 134 ; 1253, p. 137 ; 1256, p. 144 ; 1259, p. 152, 153 ; 1260, p. 157, 158 ; 1261, p. 162 ; 1263, p. 164, 167 ; 1264, p. 168, 169, 1266, p. 172, 174, 176 ; 1267, p. 178, 179 ; 1268, p. 180, 181 ; 1269, p. 183, 185 ; 1271, p. 186, 188, 189, 191, 192, 193, 194 ; 1273, p. 197 ; 1274, p. 199 ; 1278, p. 202, 203 ; 1280, p. 204 ; 1288, p. 210. Voyez *Goilou, Golouia, Goloya, Guoloia.*

Golouia ou *Golovia* (pays de), 1244, p. 116 ; 1257, p. 48 ; 1259, p. 152, 153 ; 1264, p. 169 ; 1266, p. 173, 176 ; 1267, p. 179, 180 ; 1271, p. 186, 187, 192, 1287, p. 209 ; 1294, p. 212 ; 1295, p. 213. Voyez *Goilou, Goloia.*

Golouya, ou *Golovya* (pays de), 1283, p. 205.

Goloya (pays de), 1263, p. 165 ; 1268, p. 180 ; 1271, p. 188, 189, 191 ; 1277, p. 201, 202 ; 1279, p. 204 ; 1280, p. 204; 1284, p. 205; 1288, p. 211 ; 1296, p. 214.

Gomar, dans *Tre-gomar*, 1252, p. 140.

Gommoer, dans *Tre-Gommoer*, 1235, p. 100.

Gommor, dans *Tre-gommor*, 1233, p. 95.

Gor, particule augmentative, dans *Gor-Maelon*, 1220, p. 77 ; 1263, p. 166 ; *Gor-Mailon*, 1220, p. 77 ; *Gor-Malanus*, 1221, p. 78 ; *Gor-Malon*, 1263, p. 166.

Gor, dans *Kaer-Gor*, 1260, p. 154, et *Ker-Gor*, 1273, p. 166, paraît identique à *cor*, « nain », écrit plus haut *core* et *corre*, et employé comme nom d'homme.

Gorec (le), « lent », nom d'homme, 1237, p. 103. Voyez *Gorrec*.

Gorien, nom d'homme, 1263, p. 166; le même que *Wor-gen*, qui figure dans des chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*, p. 32, 131, et que *Wor-ien*, *ibid.*, p. 196.

Gortou (*terra*), 1272, p. 198 ; — surnom de *Rualenus*, 1232, p. 91, est identique au gallois *gorith*, « fantôme ».

Gorla, dans *Lan-Gorla*, 1256, p. 143.

Gorm, « brun », dans *Gorm-aelon*, 1228, p. 77 ; *Gorm-alanus*, 1221, p. 78; *Gormailon*, 1220, p. 77.

Gorm-aelon, « aux sourcils bruns », nom d'homme, 1220, p. 77 ; 1263, p. 166, *Worm-haelon*, et *Wurm-haellon*, *Wurm-haelon* dans des chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*. Le premier terme paraît identique au gallois *gwrm*, « brun foncé », le second paraît dérivé du gallois *ael* « sourcil ». L'*h* initial du second terme dans le *Cart. de Redon* provient d'un rapprochement étymologique erroné avec l'adjectif *hael*, « généreux ».

Gorm-ailon, nom d'homme, 1220, p. 77. Voyez les précédents et les suivants. Ce nom est écrit *Gurm-ailen* dans des chartes du Xe siècle conservées par le *Cart. de Redon*, p. 224.

Gorm-alanus, nom d'homme, 1121, p. 78. Voyez les précédents et le suivant.

Gorm-alon, nom d'homme, 1263; p. 166. Voyez les précédents.

Gorman, nom d'homme, 1231, p. 90.

Gorrec, « lent », nom d'homme, 1253, p. 137 ; 1271, p. 192.

Goryou (*villa*), 1277, p. 201. Voyez Goriou.

Gouriou, nom d'homme, XIIIe siècle, p. 220.

Gourech (*villa*), 1233, p. 97.

Gouyat, aujourd'hui *Gwiad*, « toile », surnom d'*Alanus*, 1273, p. 196.

Gouzier, dans *Kar-Gouzier*, 1232, p. 93.

Gozegec, surnom de *Gaufridus*, 1258, p. 149.

Govenan (*terra*), 1245, p. 121, paraît un dérivé de *gof*, « forgeron ».

Goyla (pays de), 1266, p. 125. Voyez *Goilo*.

Gozioch ou *Goziohc*, dans Kaer-*Gozioch* ou *Kaer-Goziohc*, 1242, p. 112, 113.

Grec (le), surnom de *Gaufridus*, 1164, p. 168. Ce mot signifie « grec » dans le *Catholicon* ; en breton de Léon *grek*, « femme », est une forme contractée de *gruec* qui se trouve seul dans le *Catholicon*. Mais comme cette forme contractée se rencontre concurremment avec la forme non contractée dans le *Grand Mystère de Jésus* (p. 14, col. 2 ; cf. p. 215) et dans le *Vocabulaire cornique*, on peut croire que le surnom *grec* signifie ici « femme » ; l'article aura été mis au masculin parce que l'article breton dont il est la traduction n'a pas de genre.

Grisien, dans *Kaer-Grisien*, 1287, p. 209, est probablement un nom propre d'homme commençant par *K* ; ce ne peut être le substantif *Grisien*, « racine », qui, au XIIIe siècle, devait s'écrire avec un *d* ou un *z* au lieu de l'*s* moderne et qui est écrit avec un *z* : *Gruizyen* dans le *Catholicon*.

Grock, dans *Kar-Grock*, 1242, p. 113, est peut-être le breton moderne *krok*, *krog*, en français *croc*, qui se trouve dans le *Catholicon*.

Groezengrap (*fons*), 1287, p. 209.

Guall, dans *Tutt-guall*, 1305, p. 218, est écrit *Wal* dans le même composé, *Tud-wal* ou *Tut-wal* au IXe siècle, suivant l'orthographe suivie par les chartes de cette date que le *Cart. de Redon* nous a conservées. Ce mot paraît signifier puissant.

Guallen, dans *Kad-Gallen*, 1273, p. 186, écrit *Cat-wallon* dans les chartes du IXe siècle que le *Cart. de Redon* nous a conservées. Ce mot est dérivé de *Gual* = *vell* et paraît identique au gaulois *Vellaunos*.

Guallou, surnom d'*Herveus*, 1233, p. 96 ; paraît dérivé de *Guall*.

Guarai, dans *Ran-Guarai*, paraît une variante de *c'hoari*, « jeu », en vieux gallois *guaroi* (voyez *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 124).

Guario, nom d'homme, 1227, p. 104.

Guazec, dans *Tre-guasec*, 1266, p. 175, 176.

Gueguen, nom d'homme, 1231, p. 89, paraît identique à *Wecon*, *Wicon*, *Guegon* et *Guigon* qui se trouvent dans des chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*. Voyez *Guegonus*, *Guigan*.

Guegonus, nom d'homme, 1238, p. 105. Voyez *Gueguen*, *Guigan*.

Guehenec, nom d'homme, 1184-1189, p. 8. Voyez le suivant.

Guehenocus, nom d'homme, 1245, p. 121 ; 1269, p. 183. Cette forme se trouve dans les chartes les plus récentes du *Cart. de Redon*. Les plus anciennes sont *Guethenocus*, *Wethenoc*, *Wetenoc*. Voyez *Cad-vezen*, *Guehenec*, *Guihenec*, *Vezen*.

Guelgovaez, nom d'un pré, 1258, p. 52.

Guem, dans *Guem-gampus*, 1298, p. 215, est une variante orthographique de *Guen*.

Guem-gampus, nom de ville, 1298, p. 215. Voyez *Guen-gampus*, 1298, p. 215.

Guemou, dans *Run-Guemou*, 1278, p. 203.

Guen, « blanc », dans *Guen-argant*, 1252, p. 136 ; *Guen-cuf*, 1271, p. 188 ; *Guen-gampus*, 1198, p. 12 ; 1306, p. 229 ; *Maen-Guen*, 1260, p. 156 ; 1268, p. 180 ; *Guen* (le), surnom de *Colinus*, 1269, p. 184 ; d'*Eudo*, 1301, p. 217. Voyez *Guin*.

Guen-argant, « blanc comme de l'argent », ou simplement « argent blanc » ; nom d'homme dans *Kair-Guenargant*, 1252, p. 136.

Guen-cuf, nom de femme ; paraît signifier « beauté aimable » en donnant au mot *gwen*, « blanc », le sens dérivé de « beauté » qu'il a en gallois. Comparez le cornique *Win-cuf*, *Revue celtique*, t. I, p. 45.

Guen-gampus, « champ blanc », nom de ville, 1198, p. 12 ; 1306, p. 229. Voyez *Guin-gamp*.

Guennou, nom d'homme, 1267, p. 179. Voyez *Guenou*.

Guenoit, dans *Plo-guenoit*, 1230, p. 88.

Guenou, nom d'homme, 1232, p. 92 ; 1268, p. 180.

Guerg, dans *Guerg-Enes*, 1202, p. 48. Voyez *Guirv*.

Guerg-Enes, nom d'île, 1202, p. 48. Voyez *Guirv-Inis*.

Gueznol, nom d'étoffe, 1245, p. 118.

Gui, dans *Main-Gui*, 1222, p. 78 ; 1247, p. 128 ; *Men-Gui*, 1245, p. 120 ; *Tain-Gui*, 1220, p. 75 ; *Tangui*, 1264, p. 170 ; *Tein-Gui*, 1233, p. 98 ; *Ten-Gui*, 1220, p. 75 ; 1235, p. 101 ; 1237, p. 103 ; 1239, p. 108 ; paraît signifier « chien ». En effet, les noms propres composés dont il s'agit sont des formes altérées de *Maen-chi*, *Maen-ki*, *Tan-chi*, conservés par le *Cart. de Redon*.

Guian, dans *Ple-Guian*, 1255, p. 142 ; *Ple-Guian*, 1224, p. 81 ; 1225, p. 83.

Guido, dans *Guido-Marcus*, 1235, p. 100 ; 1271, p. 186 ; 1278, p. 203 ; 1298, p. 215 ; *Guido-Marcus*, 1237, p. 104 ; 1263, p. 167 ; paraît signifier « connaisseur ». Comparez le gallois *Guyddon*, « philosophe ».

Guido-Marcus, nom d'homme, 1235, p. 100 ; 1271, p. 101 ; 1268,

p. 103 ; 1298, p. 215 ; paraît signifier « connaisseur en chevaux ». Voyez *Guido-Marus*.

Guido-Marus, 1237, p. 104 ; 1263, p. 167 ; est identique au précédent, sauf l'apocope du *c*.

Guidus, dans *Men-Guidus*, 1244, p. 115 ; 1246, p. 123 ; 1247, p. 129 ; 1266, p. 178 ; 1271, p. 193 ; 1294, p. 212 ; et dans *Tanguidus*, 1284, p. 206 ; est identique à *Gui*. Voyez *Guitus*.

Guiel, dans *Ploe-Guiel*, 1253, p. 140.

Guieneuc, nom d'homme, 1202, p. 51.

Guigan, nom d'homme, 1222, p. 78, paraît dérivé du nom collectif gallois *Gwyg*, « ce qui est flasque », et serait un sobriquet servant à désigner un homme mou. Voyez *Gueguen*, *Guegonus* et le suivant.

Guiguen, nom d'homme, 1241, p. 111. Voyez *Guiguen*.

Guihenec, surnom de *Stephanus*, 1247, p. 129. Voyez *Guehenec*, *Guehenocus*.

Guilec, surnom de *Glemarocus*, 1267, p. 179.

Guillou, nom d'homme, 1220, p. 73 ; 1237, p. 103 ; 1245, p. 118 ; 1247, p. 128 ; 1253, p. 138 ; surnom d'*Alanus*, 1284, p. 206.

Guin, dans *Guin-gamp*, 1224, p. 80 ; 1234, p. 99 ; *Guin-gampus*, 1224, p. 81 ; 1247, p. 128 ; paraît signifier « blanc ». Voyez *guen*, *guyn*.

Guin-gamp, nom de ville, 1224, p. 80 ; 1234, p. 99. Voyez *Guen-gampus* et le suivant.

Guin-Gampus, nom de ville, 1224, p. 81 ; 1247, p. 128. Voyez *Guen-gampus*, et *Guin-gamp*, *Guyn-Gampus*.

Guirv, dans *Guirv-Inis*, 1184-1189, p. 81. Voyez *Guerg*.

Guirv-Inis, nom d'île, 1184-1189, p. 8. Voyez *Guerg-Enes*.

Guitus, dans *Men-Guitus*, 1260, p. 159. Voyez *Guidus*, *Gui*.

Guodelin, nom de paroisse, 1228, p. 86 ; 1253, p. 139. Voyez *Godelin*.

Guoilou, nom de pays, 1124, p. 82 ; 1252 ; p. 135 ; 1254, p. 140. Voyez *Goilou*.

Guoloia, nom de pays, 1255, p. 142 ; 1257, p. 147 ; 1261, p. 162 ; 1264, p. 170 ; 1257, p. 146. Voyez *Goloia*.

Guyn, dans *Guyn-gampus*, 1277, p. 211. Voyez *Guyn*.

Guyn-gampus, nom de ville, 1277, p. 201. Voy. *Guyn-gampus*.

Guyr, « droit, redevance », dans *Guyr-Ben*, 1220, p. 73.

Guyr-Ben, « bout de la redevance », nom de lieu, 1220, p. 73.

Hadho, nom d'homme, 1237, p. 104.

Haelou, dans *Kaer-Haelou*, 1278, p. 202, paraît dérivé d'*Hael* comme le suivant.

Hailech (*villa*), 1224, p. 81; 1225, p. 83, paraît dérivé d'*Hael*, « généreux », et paraît comme nom d'homme sous la forme *Haelec* dans le *Cart. de Redon.*

Hailou, dans *Kaer-Hailou*, 1233, p. 97, et *Bar-Hailou*, 1246, p. 123; paraît dérivé d'*Hael*, « généreux ».

Halegoet, nom de lieu, 1253, p. 138; 1263, p. 165; 1266, p. 174; est peut-être composé de *Hael*, nom d'homme, et de *coet*, « bois ».

Hamelou, nom d'homme, XIIIe siècle, p. 120.

Han, pour *Hint*, « chemin », dans *Han-gant*, 1267, p. 177.

Hangant, dans *Kaer-Hangant*, 1267, p. 177; est identique à *Hin-cant* dans les chartes les plus anciennes du *Cart. de Redon*, à *Hingant* qui apparaît en 909, p. 225. *Hin-cant* et *Hin-gant* sont des noms d'hommes. Le second est encore usité. Ils paraissent avoir été originairement des noms de lieu et signifier « chemin blanc ». Voyez *An-gant.*

Har, dans *Har-coedus*, 1237, p. 101; *Har-lam*, 1198, p. 12; *Har-scoldus*, 1266, 176; *Har-scoet*, 1453, p. 220; *Har-scoidus*, 1253, p. 140; est une forme incomplète d'*hoiarn*, aujourd'hui *houarn*, « fer ».

Har-coedus, « bouclier de fer », surnom de *Gaufridus*, 1235, p. 101; *Hoiarn-scet* et *Hoiarn-scoet*, dans des chartes du IXe siècle conservées par le *Cart. de Redon*, p. 56, 81. Voyez *Har-scoedus.*

Hardiou, nom d'homme, 1283, p. 59.

Har-lam, « main de fer », nom d'homme, 1198, p. 12.

Harmeli (*molendinum*), 1288, p. 210, est peut-être une forme contractée d'*Hoiarn-Melin*, « moulin de fer ».

Harnoc, « ferreux », dans *Plo-Harnoc*, 1233, p. 95.

Har-scoedus, nom d'homme, 1266, p. 177. Voyez *Har-coedus* et les suivants.

Har-scoet, surnom de *Guillot*, 1453, p. 220. Voyez *Har-coedus.*

Har-scoidi, surnom de *Gaufridus*, 1253, p. 140; génitif d'*Har-scoidus.* Voyez *Har-coedus.*

Hay (*collis de*), 1278, p. 203.

Hazou, nom de femme, 1271, p. 190. Voyez *Azou.*

Hedel, dans *Plo-Hedel*, 1294, p. 212.

Hedrou (*villa*), 1263, p. 167; paraît un dérivé de *Hedr*, plus tard *hezr*, hardi.

Heget, surnom de *Galterus*, 1261, p. 193.

Heguo, nom d'homme, 1237, p. 104.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

(*A suivre.*)

EXTRAITS

DES

DICTONS DU SAGE CADOC.

[Ces dictons n'ont certainement pas l'antiquité qu'on leur attribue, et ils nous sont parvenus dans une langue toute moderne. Il serait intéressant de savoir dans quels manuscrits et sous quelle forme il nous ont été transmis : ce serait la première condition pour établir l'histoire. Il faudrait aussi chercher les maximes analogues dans la littérature du moyen âge. Si nous donnons ci-après la traduction d'une partie de ces dictons que M. W. G. Jones a bien voulu donner à la *Revue Celtique*, c'est qu'il nous a paru utile de faire connaître aux historiens de la littérature des aphorismes ces maximes de la sagesse galloise, dont il n'avait été encore traduit que de rares fragments et dans des revues souvent peu accessibles. Mais nous nous empressons d'ajouter que la question de leur âge et de leur origine reste entière. — H. G.]

Les extraits ci-après ont été tirés des Dictons du sage Cadoc, appelé autrement saint Cadoc, ancien auteur gallois, et ces Dictons ont été publiés en 1801 dans la *Myfyrian Archaiology of Wales*. Un des rédacteurs de cette œuvre, M. Edward Williams, bien connu parmi les Gallois sous son nom de plume Iolo Morganwg, a copié les Dictons dans un manuscrit qu'il avait trouvé en 1799 en possession de James Thomas, de Maerdy Newydd, comté de Glamorgan (sud du pays de Galles). Le manuscrit était écrit entre 1670 et 1685 par Thomas Ab Ieuan, antiquaire très-laborieux, de Trebryn dans le même comté. Voici une traduction de ce que Ab Ieuan dit dans sa préface :

« Au lecteur bénévole gallois,

« Voici le livre du sage Cadoc, appelé aussi saint Catoc, livre qui a « longtemps été renommé en notre pays à cause de la sagesse qu'il « contient. Tu y trouveras des maximes sages, bien honorées par les « anciens poètes, et par tous les autres anciens auteurs; et c'est pour- « quoi on a donné à l'auteur le nom de sage Cadoc.

« Voici son histoire selon les livres généalogiques. Saint Cadoc, abbé « de Llancarfan, fils de Gwynlliw, seigneur de Gwynllwg, fils de Gly- « wis, fils de Tegid, fils de Cadell Deyrnllwg. Gwynllwg était une des « baronnies de l'ancien Glamorgan, et s'étendait du fleuve Taf au « fleuve Wysg. Cadoc fut l'aîné, mais il refusa la baronnie, préférant « être savant et religieux. Pendant cette époque il y avait une grande « erreur religieuse dans notre île, à cause des opinions hérétiques d'un « de nos propres compatriotes, appelé en latin Pelagius, et en gallois « Morgan. Par conséquent quelques-uns de ceux qui ne s'égaraient pas « envoyèrent chercher à l'étranger un homme pieux et sage, saint Gar- « mon. Il vint dans notre pays, et y prêcha l'évangile en sa pureté ; et « il bâtit de bonnes écoles çà et là, afin d'y enseigner à autrui les doc- « trines nécessaires pour faire prêcher la vérité ensuite. Les plus renom- « mées de ces écoles furent celles de Caerlleon-sur-Wysg, de Llancarfan, « et de Llanilltud Fawr. Le premier maître que Garmon plaça à l'école « de Llancarfan fut saint Dyfrig. On dit qu'il demeura à Carnllwyd, où il y « a aujourd'hui une fontaine appelée Fontaine de Dyfrig. Ensuite Dyfrig « fut sacré évêque de Llandaf, et alors saint Garmon établit Cadoc « comme abbé de Llancarfan. On donna à l'abbaye le nom de Llan- « feithin, qui est maintenant le nom de l'endroit. On dit que Cadoc y « vécut jusqu'à ce qu'il fût âgé de cent vingt ans, renommé à cause de « ses connaissances, sa sagesse, et sa piété. C'est dans son abbaye que « beaucoup d'hommes les plus savants de cette époque reçurent leur « éducation. Dyfrig, évêque de Llandaf, estimait tant Cadoc qu'il le fit « son camarade pendant ses voyages, et toujours son conseiller et son « auxiliaire ; c'était pourquoi Dyfrig demeura à Carnllwyd. Cadoc « était un des meilleurs poètes de son époque, et si célèbre à cause de « sa sagesse que ses conseils, ses maximes, ses proverbes, et ses dictons « devinrent très-populaires en tout le pays, de sorte que l'on lui attribua « chaque épigramme, proverbe, bon mot, et dicton dans la langue gal- « loise, jusqu'à ce que la renommée de Cadoc absorbât celle de chacun ; « c'est pourquoi nous ne sommes pas maintenant toujours certains que « Cadoc est l'auteur de quelques unes des choses insérées dans ce livre « sous son nom. Outre ce que j'ai trouvé dans l'ancien manuscrit[1] de « Cadoc, cette œuvre contient tout ce que j'ai vu dispersé sous son nom « en d'autres anciens manuscrits. Ceux-ci récitent beaucoup de choses « concernant saint Cadoc ; par exemple que le roi Arthur le créa un de « ses vingt-quatre chevaliers ; voici ce que l'on a dit sur ce sujet :

1. En gallois, *llyfr*, qui signifie manuscrit, ou cahier, ou livre.

« Trois justes chevaliers de la cour d'Arthur, lesquels furent ses prin-
« cipaux juges ; le premier, saint Cadoc, fils de Gwynlliw, soldat, sei-
« gneur de Gwynllwg en Glamorgan ; le second, Blas, comte de Llych-
« lyn ; et le troisième, Padrogyl Baladrddellt, comte de Cornouaille....

« Cadoc fut aussi un des conseillers d'Arthur ; on a dit à ce sujet
« comme suit :

« Trois sages du grand conseil d'Arthur ; le premier, saint Cadoc,
« abbé de Llancarfan et fils de Gwynlliw, soldat ; le second, Arawn, fils
« de Cynfarch ; le troisième, Cynon, fils de Cludno Eiddin....

« Et le même ancien manuscrit parle comme suit :

« Trois sages poètes de la cour d'Arthur ; saint Cadoc, fils de Gwyn-
« lliw, soldat ; Taliesin, chef des poètes ; et le vieux Llywarch, fils d'Eli-
« dir Lydanwyn....

« Je pourrais dire beaucoup plus que cela des anciens manuscrits con-
« cernant Cadoc, mais je ne veux dire que ce que je crois être vrai, ...
« car comme Cadoc dit lui-même, chaque étonnement n'est pas vrai,
« mais chaque vérité est étonnante..... Ne me juge pas sévèrement si tu
« trouves ci-après quelque chose qui ne te contente pas.....

THOMAS AB IEUAN.

« Tre Bryn, le jour de l'an, 1685. »

Croyant que ces dictons méritent une publicité plus étendue, et comme ils n'ont encore été traduits ni en français ni en anglais, nous offrons au lecteur la traduction des extraits ci-après.

W. G. JONES.

DICTONS DU SAGE CADOC, AUTREMENT SAINT CADOC,

ANCIEN AUTEUR GALLOIS.

I. — APHORISMES.

Celui qui veut un conseil, qu'il le demande au plus sage.

Celui qui peut louer, qu'il loue le meilleur.

Celui qui désire la richesse, qu'il la demande au plus riche.

Celui qui désire la santé, qu'il la demande au meilleur médecin.

Celui qui cherche une faveur, qu'il la demande au plus généreux.

Celui qui cherche la protection, qu'il la demande au plus fort.

Celui qui cherche la miséricorde, qu'il la demande au plus miséricordieux.

Celui qui salue, qu'il salue Dieu avant tout principalement.

II. — BONS CONSEILS.

Le voyage ne sera pas plus long pour assister à la messe.

Le revenu ne sera pas amoindri pour donner de l'aumône.

L'âme ne sera pas plus rassasiée si l'on remplit à l'excès la panse.

Le Créateur ne haït pas l'insensé plus que l'homme éloquent.

Personne ne sait quelle sera sa mort.

On ne doit pas louer l'aumône donnée à regret.

La possession de toute la terre ne contente pas l'avare.

Il n'y a d'homme [vraiment] bas que l'orgueilleux, fût-il aussi haut que le soleil.

Il n'y a d'homme aimable que celui qui est doux et poli.

Il n'y a de savant que celui qui a lu beaucoup.

Il n'y a de [vrai] bonheur que la paix.

Il n'y a de [vrai] festin que la gaîté.

Tous les orateurs ne sont pas sages, tous les hommes sans éloquence ne sont pas fous.

Tous ceux qui portent le deuil ne sont pas tristes, tous ceux qui sont gais ne sont pas consolés.

La mort ne considère pas qui a le front le plus beau.

Dieu n'aime pas celui qui nourrit l'envie.

Le Christ n'aime pas celui qui n'a pas pitié des nécessiteux.

Celui qui n'a pas dompté ses passions n'est pas bon à aller au ciel.

Il n'est pas sage d'exciter le désir de ce qu'on ne peut pas obtenir.

On ne doit pas plaisanter avec ce que le danger accompagne.

On montre une grande sottise en croyant ce qui est autre que la réalité.

On n'est pas sage en vendant le ciel pour emprunter la terre.

III. — APHORISMES.

En accomplissant ta promesse tu sauves ta face.

En conservant ta mémoire tu gardes la sagesse.

En tenant ta main fermée tu garderas tes biens.

En maintenant la paix tu conserves ta réputation.

En employant bien tes heures tu conserves tes talents.

En gardant ta conscience tu gardes chaque équité.

IV. — VRAIES PAROLES.

Dieu le père ne se fâche pas à cause d'une demande pour la justice.

Le Créateur n'est pas plus pauvre quoiqu'il dispense toujours ses dons.

Personne n'ira au ciel ni à cause de sa généalogie ni de son courage.

On n'est pas plus près du bonheur à cause d'une grande pompe.

Le ciel n'est pas plus étroit à cause du grand nombre qui y va.

Celui qui ne conserve pas le peu n'atteindra jamais l'abondance.

On ne peut avoir le doux sans connaître l'amer.

On n'apprécie la santé que près de la maladie.

Ce n'est pas dans la lenteur [du langage] que se trouve surtout la douceur.

Ce n'est pas la langue la plus rapide qui montre la plus grande sagesse.

Ce n'est pas dans le rire que se trouve la plus grande légèreté.

On n'obtient pas un royaume par de vaines idées.

Ce n'est pas dans la plus grande pauvreté que se trouve la plus grande disette.

On ne pourra facilement s'excuser sur la montagne de la lumière, lorsqu'on verra la conscience en toute sa nudité devant Dieu, notre Créateur, et les armées du ciel, lorsque le Christ jugera dans la lumière de la justice.

VI. — CONSEILS.

Ne te fie pas à celui qui t'a menacé.

Ne crois pas celui qui t'a flatté.

Ne cherche pas de bon accueil sous la colère.

Ne cherche pas d'alliance avec les méchants.

Ne cherche pas de joie sans le sourire.

Ne cherche pas de badinage avec un vieillard malade.

Ne cherche pas de profit de la paresse.

Ne cherche pas de prudence en de grandes vanités.

Ne cherche pas de profit dans l'aumône.

Ne cherche pas de réussite dans la négligence.

Ne cherche pas de paix dans la désobéissance.

Ne cherche de justice que de la concorde.

Ne cherche pas de remercîment pour un refus.

Ne cherche dans un vaisseau vide que ce qu'il contient.

Ne cherche pas de respect pour de mauvaises mœurs.

Ne cherche pas de sécurité dans l'injustice.

Ne cherche pas d'amour en retour de l'orgueil.

Ne cherche pas de dignité dans le libertinage vulgaire.

Ne plaisante pas avec tes ennemis.

Ne cherche pas de louange d'une longue contestation.
Ne cherche pas de bonne fin d'une longue oppression.
Ne cherche pas de prospérité où il n'y a pas d'effort.
Ne lutte pas avec celui qui te surpasse beaucoup.
Ne cherche pas de vérité d'un homme qui vient de loin.
Ne charge pas d'un long message un homme dur et désagréable.
Ne cherche pas dans le danger un compagnon craintif.
Ne cherche la joie à ton âme que dans la justice.
Ne cherche jamais ce qui ne plaît pas à Dieu.

VII. — AUTRES CONSEILS.

Si tu veux être sage ne parle que peu, affectueusement, lentement et prudemment.

Ne va qu'au conseil où l'on t'a invité ; n'y commence à parler qu'après avoir pris le temps d'écouter ; parle sérieusement, et ne dis de vilaine parole dans aucun cas.

Ne dis que les mots propres aux circonstances, et qui ont égard à la paix, à la bienveillance, et à la justice ; ne parle que pour augmenter le savoir et chaque principe de bon gouvernement ; et essaie toujours de plaire à Dieu premièrement, et aux hommes ensuite.

Suis ce conseil avec réflexion, et l'on te donnera le premier rang parmi les sages.

X. — VÉRITÉS.

Il n'y a pas de vraie parole sans louange à Dieu le Père.
Il n'y a pas de parole menteuse sans tromperie et fraude.
Il n'y a pas de bonne action sans récompense.
Il n'y a pas de mauvaise action sans châtiment.
Il n'y a pas de fierté sans abaissement.
Il n'y a pas d'humilité sans élévation.
Il n'y a pas de pompe sans fin honteuse.
Il n'y a pas d'homme courtois sans respect.
Il n'y a pas d'homme juste sans joie éternelle.
Il n'y a pas d'homme injuste sans punition.
Il n'y a pas d'homme fidèle sans sécurité.
Il n'y a pas d'homme coupable sans tristesse.
Il n'y a pas d'homme généreux sans joie de la conscience.
Il n'y a pas d'avare sans fardeau d'inquiétude.
Il n'y a pas d'industrie sans couronne.

Il n'y a pas de paresse sans mille afflictions.
Il n'y a pas d'homme heureux sans la grâce de Dieu.
Il n'y a pas de méchanceté sans malheur.
Il n'y a pas d'obéissance sans excellence.
Il n'y a pas d'ostentation sans grands dommages.
Il n'y a pas de vérité sans victoire.
Il n'y a pas de mensonge sans honte et sans tristesse.
Il n'y a pas de justice sans équité autour d'elle.
Il n'y a pas d'injustice sans autre injustice qui la suit.
Il n'y a pas de prudence sans excellence.
Il n'y a pas de sottise sans détérioration.
Il n'y a que le saint qui aura le ciel à la fin comme sa récompense pour chaque bonne action de sa vie.

XI. — DES CHOSES HAÏES DE CADOC.

Les choses haïes de Cadoc, les voici clairement exprimées : l'homme qui n'aime pas la patrie qui le nourrit ; un soldat vaincu qui ne cherche pas la paix ; un juge sans miséricorde ; un poète silencieux ; un chef de clan imprévoyant ; un avocat inintelligent ; un peuple sans loi, qui dévaste et dépouille ; l'encouragement des vices et le découragement de la science ; l'opposition et la contestation entre compatriotes ; un juge avare ; un poète qui combat ; une place de marché sans arbres ; une nation sans religion ; un ambassadeur infidèle ; un avare insatiable ; une maison sans habitant ; une terre sans cultivateur ; des champs sans grains ; un cortége sans ordre ; soutenir l'oppression ; empêcher la vérité ; le mépris des pères et des mères ; une contestation entre parents ; un pays sans fonctionnaires ; une école d'un accès difficile ; une méthode sans clarté ; un chemin incertain ; une famille sans vertu ; les disputes obliques ; les embûches et les trahisons ; la fraude sur le trône ; un discours sans réflexion ; une allusion obscure ; un homme sans métier ; une milice sans liberté ; une attaque sans préméditation ; un être sans principes ; un faux témoin dans un procès ; un jugement sans bienveillance ; mépriser les sages ; honorer les avares ; des récits vains et confus ; un savoir sans génie ; un avocat inélégant ; le mépris de l'innocent ; un pays sans précepteurs ; l'habitude de l'ivresse ; l'homme sans conscience.

XV. — DES FORCES.

La force du renard est dans sa ruse ; celle du chien dans ses dents ;

celle du renne dans son bois ; celle du bélier dans sa tête ; celle du serpent dans sa queue ; celle du poisson dans ses branchies ; celle de l'aigle dans son bec ; celle de l'ours dans ses bras ; celle du taureau dans sa poitrine ; celle du cochon dans son aîne ; celle du cheval dans son sabot ; celle du pigeon ramier dans ses ailes ; celle de la chatte dans ses griffes ; celle du singe dans sa patte ; celle du corbeau dans sa narine ; celle de la mouche dans sa vitesse ; celle de l'avare dans son artifice ; celle de la carcasse dans son odeur puante ; celle d'une femme dans sa langue.

XVI. — AUTRES FORCES.

La force du gourmand est dans sa dent ; celle de l'artiste musicien dans son doigt ; celle de l'ivrogne dans son absorption ; celle de l'homme ignoble dans sa vantardise ; celle de l'insensé dans son rire ; celle du menteur dans son effronterie ; celle de l'Anglais dans sa ruse ; celle de l'Irlandais dans sa menterie ; celle de l'étranger dans son obéissance ; celle du Gallois dans sa prudence.

XIX. — AUTRES FORCES.

La force du lâche est dans son pied ; celle du brave dans son courage ; celle du vieillard dans son conseil ; celle du faible dans son obéissance ; celle du fort dans sa miséricorde.

XXIII. — MAXIMES.

Il n'y a de sage que celui qui voit sa folie.
Il n'y a de capable de connaître que celui qui se connaît lui-même.
Il n'y a de fort que celui qui se vainc lui-même.
Il n'y a de savant que celui qui voit son erreur.
Il n'y a d'habile que celui qui comprend son inhabileté.
Il n'y a de vigilant que celui qui veille sur lui-même.
Il n'y a de prudent que celui qui évite ce que recherche son désir.
Il n'y a d'aveugle que celui qui ne voit pas ses propres fautes.
Il n'y a d'intelligent que celui qui comprend ses propres défauts.
Il n'y a de fort que celui qui triomphe de ses infirmités.

XXX. — AUTRES MAXIMES.

Il n'y a de bon que ce qui est divin.

Il n'y a de divin que ce qui est religieux.
Il n'y a de religieux que ce qui est de la foi.
Il n'y a digne de foi que la vérité.
Il n'y a de vérité que ce qui est évident.
Il n'y a d'évidence que la lumière.
Il n'y a de lumière que Dieu.

C'est pourquoi il n'y a de bien, ni de piété, ni de religion, ni de foi, ni de vérité, ni d'évidence que la lumière : il n'y a de lumière que voir Dieu.

XXXVII. — MAXIMES.

Il n'y a de mauvais que celui qui s'imagine être bon.
Il n'y a d'insensé que celui qui s'imagine être habile.
Il n'y a de petit que celui qui s'imagine être grand.
Il n'y a de sot que celui qui s'imagine être sage.
Il n'y a d'ignorant que celui qui s'imagine savoir tout.
Il n'y a de menteur que celui qui se vante.
Il n'y a de voleur que celui qui se vole de tout ce qui est à lui, c'est-à-dire l'avare.
Il n'y a d'oppression que la calomnie.
Il n'y a de blessure que celle du cœur.
Il n'y a de prison que la conscience coupable.
Il n'y a rien de pénible que le châtiment pour une mauvaise action.
Il n'y a de privation que la privation d'intelligence.
Il n'y a de bon que ce qui est bon pour autrui.
Il n'y a de bon que celui qui essaie de s'améliorer.
Il n'y a de science que celle de faire le bien.
Il n'y a de sage que celui qui instruit l'ignorant.
Il n'y a de digne du titre d'homme que celui qui a de bonnes qualités.

LVII. — AUTRES MAXIMES.

Il n'y a pas d'homme sans nation.
Il n'y a pas de nation sans pays.
Il n'y a pas de pays sans gouvernement.
Il n'y a pas de gouvernement sans lois.
Il n'y a pas de loi sans justice.
Il n'y a pas de justice sans priviléges égaux.
Il n'y a pas de priviléges égaux sans accord.
Il n'y a pas d'accord sans communauté de réflexion.

Il n'y a pas de communauté de réflexion sans communauté de conscience.

Il n'y a de communauté de conscience sans savoir commun.

Il n'y a de savoir commun sans affection commune.

Il n'y a d'affection commune sans communauté de paix.

Il n'y a pas de paix commune sans piété commune.

Il n'y a de piété commune sans Dieu. C'est pourquoi il n'y a pas d'homme sans Dieu.

LXIX. — AUTRES MAXIMES.

Il n'y a pas de dépouilles comme celles qu'emporte le vent.

Il n'y a pas de violence comme celle du feu.

Il n'y a pas de dévastation comme celle de l'eau.

Il n'y a rien de léger comme l'air.

Il n'y a rien de lourd comme la terre.

Il n'y a rien de dur comme la pierre.

Il n'y a rien de vite comme l'éclair.

Il n'y a rien de menaçant comme le tonnerre.

Il n'y a rien qui engloutit plus que la mer.

Il n'y a rien qui empêche plus qu'une forêt.

Il n'y a rien de difficile [à franchir] comme la montagne.

Il n'y a pas d'obstacle comme le marais.

Il n'y a pas d'embarras comme le fleuve.

Il n'y a rien plus fort que la glace solide.

Il n'y a pas d'entraves comme la neige.

Il n'y a pas de chaleur comme celle du soleil.

Il n'y a pas de froid comme celui de la lune.

Il n'y a rien plus nombreux que les étoiles.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que la pluie.

Il n'y a rien de plus charmant que le beau temps.

Il n'y a rien qui embrouille plus que le brouillard.

Il n'y a rien qui vainc plus que l'hiver.

Il n'y a rien qui facilite plus que l'été.

Il n'y a rien qui donne plus d'espérance que le printemps.

Il n'y a rien qui donne plus de joie que la moisson.

Il n'y a rien plus inconstant que les saisons.

Il n'y a rien qui dompte plus que le temps.

LXX. — AUTRES MAXIMES.

Il n'y a pas de vie sans richesse.

Il n'y a pas de richesse sans terre.
Il n'y a pas de richesse sans la santé.
Il n'y a pas de maladie comme la pauvreté.
Il n'y a pas de pauvreté pire que la mauvaise santé.
Il n'y a pas de mauvaise santé comme le péché.

LXXXVII. — SEPT QUESTIONS FAITES PAR CADOC A SEPT SAGES DE SON ÉCOLE A LLANFEITHIN ET LEURS RÉPONSES.

Question. Quelle est la plus grande bonté dans l'homme ?
Réponse. La justice. *Tailhaiarn, poète, l'a dit.*
Question. Quelle est pour l'homme la suprême sagesse ?
Réponse. Pouvoir nuire à autrui et ne lui nuire pas. *Saint Teilo l'a dit.*
Question. Quelle méchanceté est la pire pour l'homme ?
Réponse. L'impudicité. *Arawn, fils de Cynfarch, l'a dit.*
Question. Qui est le plus pauvre ?
Réponse. Celui qui n'ose pas prendre ce qui est à lui. *Taliesin, chef des poètes, l'a dit.*
Question. Qui est le plus riche ?
Réponse. Celui qui ne veut avoir aucun des biens d'autrui. *Gildas des arbres d'or l'a dit.*
Question. Quel exploit d'homme est le plus beau ?
Réponse. La sincérité. *Cynan, fils de Clydno Eiddin, l'a dit.*
Question. Quelle folie d'homme est la plus grande ?
Réponse. Souhaiter du mal à autrui lorsqu'on ne peut pas lui nuire. *Ystyffan, poète de Teilo, l'a dit.*

LXXXIX. — CONSEILS.

Celui qui désire le respect, qu'il soit fort.
Celui qui désire plaire à Dieu, qu'il juge justement.
Celui qui désire la santé, qu'il soit joyeux.
Celui qui désire que l'on l'écoute, qu'il soit éloquent.
Celui qui désire que l'on l'aime, qu'il soit obéissant.
Celui qui désire la prospérité, qu'il découvre ce qui y fait obstacle.
Celui qui désire la tranquillité, qu'il soit ami de la paix.
Celui qui désire diriger, qu'il soit ami de la science.
Celui qui désire être content, qu'il exerce sa patience.
Celui qui désire la louange, qu'il aille au tombeau.

XCIII. — LE CERCLE DU MONDE ET DE LA VIE.

La pauvreté cause des efforts.
Les efforts causent le succès.
Le succès cause la richesse.
La richesse cause l'orgueil.
L'orgueil cause des querelles.
Les querelles causent la guerre.
La guerre cause la pauvreté.
La pauvreté cause la paix.
La paix de la pauvreté cause des efforts.
Les efforts se tournent dans le même cercle qu'auparavant.

XCV. — LES MEILLEURES CHOSES.

La meilleure nourriture, c'est du pain.
Le meilleur comestible avec du pain, c'est du sel.
Le meilleur breuvage, c'est du vin.
Le meilleur lait, c'est du lait frais.
La meilleure boisson, c'est de l'eau.
La meilleure démarche, c'est de visiter un prisonnier.
Le meilleur libéral, c'est un prêtre libéral.
Le meilleur voyage, c'est la visite à un lieu de dévotion.
Le meilleur jeûne, c'est d'éviter la délicatesse [dans les mets].
La meilleure libéralité, c'est de faire l'aumône.
La meilleure aumône, c'est de donner l'hospitalité.
Le meilleur préparatif, c'est l'argent comptant.
Le meilleur camarade, c'est le penny.
Le meilleur jugement, c'est la justice.
Le meilleur procès, c'est un accord.
Le meilleur accord, c'est la justice.
La meilleure occupation, c'est de faire du bien.
Le meilleur art, c'est de comprendre la vérité.
Le meilleur combat, c'est de combattre les mauvaises passions.
La meilleure paix, c'est celle de la conscience.
La meilleure protection, c'est celle de Dieu.

XCIX. — LES MEILLEURES CHOSES.

Le meilleur animal domestique, — le mouton.

Les meilleurs moutons, — les moutons sans cornes.
Les meilleures vaches, — les vaches tachetées.
Le meilleur cheval, — le plus docile.
Le meilleur cochon, — le plus gras.
Les meilleures chèvres, — les blanches.
Le meilleur homme, — le plus sage.
La meilleure femme, — la plus simple.
Le meilleur fils, — le plus gros.
La meilleure fille, — la plus mince.
Le meilleur chien, — le premier.
Le meilleur drap, — le plus rouge.
Le meilleur linge, — le plus fin.
Le meilleur froment, — le plus chauve.
La meilleure avoine, — la plus grosse.
La meilleure orge, — la plus courte.
Les meilleurs héritiers, — des arbres plantés.
Le meilleur changement, — celui des produits d'un terrain.
La meilleure arme, — un couteau.
La meilleure couverture, — un manteau.
Le meilleur de chaque sorte, — le meilleur.
Le meilleur des maux, — le moindre.

CX. — SEPT PERSONNES QUI MÈNENT LE MONDE A SA PERTE.

L'homme sans mémoire.
La femme sans honte.
Le jeune homme sans savoir.
Le prêtre sans piété.
Le fonctionnaire sans conscience.
Le seigneur sans justice.
Le roi sans miséricorde.

CXI. — IDÉES.

Dans chaque homme il y a une âme.
Dans chaque âme il y a de l'intelligence.
Dans chaque intelligence il y a des pensées.
Dans chaque pensée il y a du bien ou du mal.
Dans chaque mal il y a la mort.
Dans chaque bien il y a la vie.
Dans chaque vie il y a Dieu.

CXVIII. — VOICI LES CONSEILS QUE CADOC DONNA A SON ÉLÈVE, TALIESIN, CHEF DES POÈTES, AVEC SA BÉNÉDICTION.

Avant de parler, considère :
Premièrement ce que tu dis,
Secondement pourquoi tu le dis,
Troisièmement à qui tu le dis,
Quatrièmement de qui tu le dis,
Cinquièmement ce qui résultera de ce que tu dis,
Sixièmement quel bien proviendra de ce que tu dis,
Septièmement qui écoute ce que tu dis.

Mets tes paroles sur le bout de ton doigt avant de les dire, et tourne-les de ces sept manières avant de les exprimer, et alors aucun mal ne viendra jamais de tes paroles.

CXIX. — VOICI LES QUALITÉS QU'ON DOIT CHOISIR, EXPRIMÉES PAR CADOC A SON PÈRE GWYNLLIW, SOLDAT, FILS DE GLYWIS, FILS DE TEGID, FILS DE CADELL DEYRNLLWG.

Chaque homme doit désirer avoir :
Sa maison imperméable à la pluie,
Sa terre bien arrondie,
Sa glèbe molle,
Son lit doux,
Sa femme chaste,
Sa nourriture saine,
Sa boisson légère et fortifiante,
Son feu clair,
Ses vêtements chauds,
Son voisinage paisible,
Son serviteur diligent,
Sa servante propre,
Son fils sincère,
Sa fille décente,
Son parent fidèle,
Son ami sans fraude,
Son cheval soumis,
Son lévrier vite,
Son épervier avide,

Ses bœufs forts,
Ses vaches de couleur,
Ses brebis d'une belle sorte,
Ses cochons longs,
Sa famille douée de bonnes qualités,
Sa demeure en bon ordre,
Son poète savant,
Son harpiste vertueux,
Son moulin près,
Son église loin,
Son seigneur fort,
Son roi juste,
Son père spirituel, sage,
Et son Dieu miséricordieux.

CXXI. — LES QUATRE VICES DU PREMIER RANG.

Le premier, c'est la colère ; le second, c'est la convoitise ; le troisième, c'est la paresse ; le quatrième, c'est la crainte. Et où l'on trouve l'un ou l'autre de ces vices, c'est là qu'on trouve aussi chaque autre mal ; car c'est d'eux que tous les autres maux prennent racine.

CXXII. — CONSEILS CONDITIONNELS.

Si tu veux sentir, sens ton cœur et ta conscience.
Si tu veux attendre, attends les bienveillants.
Si tu veux entendre, entends la plainte du pauvre et du nécessiteux.
Si tu veux aimer, aime la sagesse.
Si tu veux exhaler une odeur, que ce soit celle de l'innocence.
Si tu veux chercher, cherche le savoir.
Si tu veux atteindre, essaie d'atteindre l'intelligence.
Si tu veux imaginer, essaie d'imaginer ce qui est prudent.
Si tu veux agir, fais ton devoir.
Si tu veux haïr, hais le mal de toute sorte.
Si tu veux connaître, connais-toi toi-même.
Si tu veux savoir, sache les commandements du Créateur.
Si tu veux réfléchir, réfléchis sur ta fin.
Si tu veux craindre, crains tes passions.
Si tu veux parler, dis ce qui est vrai.
Si tu veux juger, juge selon ta conscience.

Si tu veux commencer, commence à améliorer ta conduite.

Si tu veux t'exposer, expose-toi pour la justice.

Si tu veux aimer, aime la paix.

Si tu veux te réjouir, réjouis-toi en souffrant pour la vérité.

Si tu veux t'attrister, attriste-toi à cause de ton péché.

Si tu veux implorer, implore les bienfaits de Dieu.

Si tu veux te récréer, récrée-toi en pieuses pratiques.

Si tu veux remercier pour ce que tu possèdes, remercie principalement Dieu.

Si tu veux te confier, confie-toi à ton Dieu.

CXXIV. — SUPPOSITIONS.

1. Si chaque insensé portait une couronne, nous serions tous rois.

2. Si chaque niais portait une cloche autour de son cou, on ne trouverait jamais dans l'église que des prêtres et des sonneurs.

3. Si chaque nigaud mourait, on n'ensevelirait personne faute d'un vivant pour creuser une tombe.

4. Si chaque insensé portait des cornes, on recevrait bien de l'argent pour montrer qui n'en a pas.

5. Si chacun avait sa honte écrite sur son front, les matières premières de masques seraient bien chères.

6. Si chaque femme était aussi leste sur les pieds que sur la langue, elle saisirait assez d'éclairs pour allumer le feu du matin.

7. Si chaque langue ne disait que la vérité et ce qui est sage, il y aurait un nombre étonnant de muets.

8. Si le babillard voyait la folie de son bruit, il garderait sa langue pour refroidir sa bouillie.

9. Si le bouffon voyait la vanité de sa manière d'agir, il l'abandonnerait par honte.

10. Si l'avare sentait la mauvaise senteur de son propre cœur, il mourrait à cause de l'odeur puante.

11. Si le fainéant pouvait voir le mal qui l'attend, il s'arracherait à sa paresse de peur et de honte.

12. Si l'affection voyait sa faiblesse, elle mourrait de peur.

13. Si l'orgueilleux voyait son cœur, il perdrait tous les sens de crainte.

14. Si chacun voyait le cœur d'autrui, il serait le poteau indicateur pour tout le monde de fuir les diables.

15. Si l'envie voyait sa noirceur, elle se pendrait pour ne pas sentir sa honte devant Dieu et les hommes.

16. Si la prudence voyait son imprudence, elle cacherait sa face de honte.

17. Si l'ivrognerie voyait combien elle est exécrable, elle se cacherait sous un fumier.

18. Si le mensonge voyait combien il est coupable, il se détruirait lui-même de rage.

19. Si la tromperie goûtait sa laideur, elle vomirait ses entrailles.

20. Si la convoitise voyait sa difformité, elle connaîtrait familièrement le visage d'un diable.

21. Si le précepteur voyait le résultat de son travail, il verrait souvent que le tout se termine par son propre savoir.

22. Si la ruse voyait combien elle est répugnante, elle ruserait pour se fuir elle-même.

23. Si la colère voyait sa fureur, elle se fâcherait contre elle-même.

24. Si la vengeance voyait son caractère diabolique, elle se rendrait chez le diable au lieu de se venger.

25. Si l'avare voyait l'aspect de sa conscience, il s'écrierait : « Malheur à moi ! j'ai vu un diable du fond de l'enfer. »

26. Si l'hypocrisie voyait sa saleté, elle deviendrait folle de terreur.

27. Si l'adultère voyait sa souillure, il haïrait la terre sur laquelle il pose le pied.

28. Si le guerrier voyait sa cruauté, il craindrait que chaque rayon du soleil ne le perçât comme d'une épée.

29. Si l'ignorance voyait sa laideur, elle porterait envie à la grenouille à cause de sa beauté.

30. Si l'effronterie voyait sa folie, elle tressaillirait de fureur d'être plus insensée que tout le reste.

31. Si l'impiété voyait sa fin, elle mourrait de crainte.

CXXVII. — DES UNS ET DES CENTS.

1. Un homme soupçonneux peut égaler cent meurtriers.
2. Un médecin peut égaler cent bouchers.
3. Un trompeur peut égaler cent pillages.
4. Un traître peut égaler cent ennemis.
5. Un mets gras peut égaler cent mets empoisonnés.
6. Une heure à l'orgie peut égaler cent heures à la faim.
7. Une paresse peut égaler cent dévastations.
8. Une négligence peut égaler cent destructions.
9. Un calomniateur peut égaler cent conspirations.

10. Un gaspillage peut égaler cent incendies.
11. Une flatterie peut égaler cent calomnies.
12. Une dépense inutile peut égaler cent vols.
13. Un mécontentement peut égaler cent disettes.
14. Un trop-plein peut égaler cent pauvretés.
15. Un mensonge peut égaler cent assauts.
16. Une hypocrisie peut égaler cent mensonges.
17. Un faux témoin peut égaler cent diables.
18. Un avare peut égaler cent voleurs.
19. Une langue de femme peut égaler cent éclairs.
20. Une fille sale peut égaler cent truies.
21. Une prude peut égaler cent femmes de mauvaise vie.
22. Un prêtre peut égaler cent trompeurs.
23. Une ruse peut égaler cent parjures.
24. Un avocat peut égaler cent voleurs de nuit.
25. Un discours flatteur peut égaler cent actes de méchanceté.
26. Un méchant peut égaler cent désunions.
27. Une désunion peut égaler cent oppressions.
28. Une oppression peut égaler cent maladies.
29. Une maladie peut égaler cent faims.
30. Une désuétude peut égaler cent maladies.
31. Un mauvais seigneur peut égaler cent désuétudes.
32. Une mauvaise loi peut égaler cent mauvais seigneurs.

CXXIX. — VOICI DOUZE QUESTIONS QUE CADOC POSA A SES DISCIPLES.

1. Qui est-ce qui est sage ?

Réponse. Celui qui ne se fâche pas lorsqu'on le blâme, et ne s'enorgueillit pas lorsqu'on le loue.

2. Qui est-ce qui est habile ?

Réponse. Celui qui réfléchit bien avant de dire sa pensée.

3. Qui est-ce qui est fort ?

Réponse. Celui qui peut cacher sa pauvreté.

5. Qui est-ce qui est abject ?

Réponse. Celui qui ne peut s'abstenir de publier ses propres secrets.

6. Qui est-ce qui reçoit un bon accueil parmi le peuple ?

Réponse. Celui qui peut subvenir à ses propres besoins.

7. Qui est-ce qui est joyeux ?

Réponse. Celui dont la conscience ne le tourmente pas de remords.

8. Qui est-ce qui est libre ?

Réponse. Le possesseur d'un métier et d'un art qui peuvent le faire vivre dans quelque lieu du monde qu'il se trouve.

9. Qui est-ce qui a de bonnes mœurs ?

Réponse. Celui qui peut souffrir la société d'un homme irrité et de mauvais ton.

10. Qui est-ce qui est bon ?

Réponse. Celui qui se punit pour le profit d'autrui.

11. Qui est-ce qui est heureux ?

Réponse. Celui qui hait naturellement le mal et aime naturellement le bien.

12. Qui est-ce qui est pieux ?

Réponse. Celui qui croit en Dieu, qui l'aime, et qui voit que ce qu'il y a de meilleur c'est ce qu'il veut et ce qu'il fait.

Ainsi se terminent les questions concernant la sagesse.

CXXX. — CONSEILS RELATIFS A LA SANTÉ ET A LA VIE.

Celui qui veut vivre longtemps,

1° Qu'il s'amuse jusqu'à vingt ans, qu'il travaille jusqu'à quarante ans, et qu'il se repose jusqu'à sa mort ;

2° Qu'il se lève avec l'alouette, qu'il chante avec l'alouette, et qu'il se couche avec l'alouette ;

3° Qu'il mange lorsqu'il a faim, qu'il boive lorsqu'il a soif, et qu'il se repose lorsqu'il se sent fatigué ;

4° Qu'il évite des aliments trop délicats, des boissons trop fortes, et le travail trop lourd et trop gênant ;

5° Qu'il évite trop d'aliments, trop de boissons, et trop de travaux ;

6° Qu'il évite les débats, qu'il aime la paix, qu'il ne se donne pas beaucoup d'embarras ;

7° Qu'il soit joyeux, libéral et juste ;

8° Qu'il n'ait qu'une femme, qu'il soit fort dans sa croyance, et pur dans sa conscience ;

9° Qu'il soit méditatif pendant la matinée, laborieux à midi, et en société pendant la soirée ;

10° Qu'il ait des réflexions agréables, des récréations innocentes, et un air pur ;

11° Que ses vêtements ne soient pas vieux, que ses couvertures soient propres et douces, et sa pensée propre pour l'autre monde ;

12° Que son vêtement soit léger, sa nourriture légère, et son cœur léger ;

13° Que ses pensées soient affectueuses, son génie vif, et ses amis nombreux ;

14° Qu'il garde la loi de sa patrie, le devoir de son emploi, et les commandements de son Dieu ;

15° S'il agissait ainsi, il serait sain dans son corps, tranquille dans son esprit, et net dans sa conscience ;

16° Il aurait beaucoup de jours, une fin heureuse, et l'amour de son Dieu.

CXXXIV. — VOICI LES CONSEILS QUE CADOC DONNA A ARAWN, FILS DE CYNFARCH, ROI DU NORD DU PAYS DE GALLES, LORSQU'IL QUITTA SON ABBAYE.

Tourne l'oreille sourde à chaque mauvais discours.
Tourne le dos à chaque mauvaise action.
Tourne l'œil fermé vers chaque laideur.
Tourne la vue et le cœur vers chaque beauté.
Tourne la main ouverte vers chaque pauvreté.
Tourne ta pensée vers chaque libéralité.
Tourne ta réflexion vers les conseils des sages.
Tourne ton affection vers les choses divines.
Tourne ta résolution vers chaque bien.
Tourne tout ton talent vers ce qui te fera exceller.
Tourne ton intelligence vers ce qui te fera te connaître toi-même.
Tourne ton savoir vers la nature.
Tourne toutes tes bonnes qualités vers ce qui te fera être heureux.
Tourne ton cœur et ta force vers ce qui plaît à Dieu, Créateur.

CLXXV. — TALIESIN ET CADOC.

« Je veux te connaître mieux ; dis-moi quel genre d'homme es-tu ; » dit Taliesin à Cadoc, et Cadoc lui répondit : « Tu dois le savoir mieux que moi, parce que tu entends derrière mon dos dire de moi ce qui n'est jamais parvenu à mes oreilles ; c'est le pays qui peut juger le mieux, car ni moi, ni personne autre ne peut savoir toute la vérité sur ce qui le concerne. »

CLXXVII. — TRIADES.

1. Trois travaux mondains dont l'honneur surpasse celui de tous les autres, cultiver bien le patrimoine, plaider bien le procès, et donner aux enfants une éducation libérale.

2. Il n'y a que l'heureux ou le sage qui peuvent se garder de ces trois choses : l'impudicité, l'ivrognerie, et la vanité.

3. Trois hommes auxquels il est juste de donner à manger : le voyageur, le religieux et l'ouvrier.

4. Trois ennemis les plus grands de l'homme : le feu, l'eau et le seigneur.

5. Trois joies de l'heureux : l'abstinence, la paix et la fermeté.

6. Trois joies des méchants : la gourmandise, le combat et l'inconstance.

7. Trois bénédictions préservent l'homme de la faim et du dénûment : celle de son père spirituel, celle de son seigneur légitime, et celle d'un poète érudit.

8. Trois bénédictions surpassent toutes les autres : celle du père et de la mère, celle du malade et du blessé, et celle de l'homme affligé.

9. Trois choses avancent l'homme : une femme chaste et industrieuse, un maître industrieux et adroit, et la solidité du caractère.

10. Trois choses abaissent l'homme : la terre infertile, une mauvaise femme, et un mauvais propriétaire foncier.

11. Trois guerres au milieu de la paix : une mauvaise femme, une terre infertile, et un mauvais seigneur.

12. On a trois moyens pour gagner la nourriture : la chasse, la culture de la terre et le commerce.

13. Trois principautés de l'heureux : celle d'être bien servi, celle d'une bonne nature, et celle de bien garder les secrets; ces choses ne sont le partage que de l'homme religieux ou bien élevé.

14. Trois choses dévorent le monde : le roi, l'océan et la cité.

15. Trois choses atteignent l'homme à l'improviste : le sommeil, la vieillesse, et le péché.

16. Trois choses douces en ce monde : posséder, prospérer et pécher.

17. Trois puissances du monde : le seigneur, le héros, et celui qui ne possède rien.

18. Trois choses dont on ne peut se passer, bien qu'elles causent beaucoup de mal : le feu, l'eau et le roi.

19. Trois martyres qui ne tuent personne : la libéralité du pauvre, la chasteté d'un jeune homme, et le soutien suffisant sans richesse.

20. Trois choses qu'il est difficile d'aimer : un lévrier lent, un poète lourd, et une femme laide.

21. Trois êtres envers lesquels on doit être miséricordieux : l'étranger, la veuve et l'orphelin.

22. Trois choses pour lesquelles on doit rendre grâce à cause de la

facilité qu'il y a à s'acquitter : l'invitation, le cadeau et l'avertissement.

23. Trois choses font persévérer l'homme longtemps dans la méchanceté : la malice, la mauvaise nature et la gourmandise.

24. Trois choses soutiennent le bonheur d'homme : les bonnes qualités, la bienveillance, et la longanimité.

25. Trois choses facilitent le voyage : la prière, le dîner et le bon camarade.

26. Trois obstacles du voyage : de grands cris, le mauvais temps et le combat.

27. Trois choses causent le bonheur de leur possesseur : le pouvoir de se soutenir, des disputations raisonnables, et le pouvoir d'endurer fortement.

28. Trois belles choses de l'homme : le savoir, les bonnes qualités et la douceur.

29. Trois choses haïssables dans l'homme : l'ignorance, les mauvaises qualités et la haine.

30. Trois choses essentielles du savoir : un cœur pour penser, une langue pour exprimer, et une mémoire comme une cavité pour garder.

31. Trois oiseaux du même nid : celui qui bride sa langue, un poète distingué, et la confession divine.

32. Trois choses accomplissent leur parole fidèlement : la mort, la vengeance de Dieu, et la pénitence.

33. Trois choses qui ne souffrent pas qu'on se moque d'elles : la santé, la prospérité et l'âge.

34. On ne gagne pas de sainteté où se trouvent ces trois choses : l'orgie, l'orgueil et la convoitise.

35. Trois signes de la sainteté : l'amour parfait, l'obéissance digne d'homme, et le silence aimable.

36. Trois signes du voleur : la langue interrogative, l'œil scrutateur, et le visage craintif.

37. Trois choses marquent l'homme honnête : les lèvres silencieuses, les yeux calmes, et le visage sans peur.

38. Trois choses essentielles pour faire tout : le savoir, la force et la volonté.

39. Trois choses suivent l'heureux : l'amour, la paix et la joie.

40. Trois choses suivent les méchants : la haine, la résistance et la tristesse.

41. Trois choses haïes de Dieu et des hommes : l'apparence féroce, la langue trompeuse et l'habileté dans le mal.

43. Trois choses qu'on ne doit pas faire à la hâte : la guerre, le grand festin et le procès.

44. Trois signes du sage : l'amour de son logis, ses efforts et sa patience.

45. Trois choses dont on ne devrait pas se mêler : un chien étranger, une inondation subite et l'homme qui se considère sage.

46. Il y a trois beautés de la campagne : la grange, la forge et l'école.

47. Trois choses dont la possession vaut mieux que la privation, quelque mauvaises qu'elles soient : un prêtre, un roi et une femme.

48. Trois malheurs du cultivateur : le serviteur paresseux, la semence dégénérée, et la terre trop exposée.

49. Trois choses désagréables : la maison sans femme, le garde-manger sans aliments, et le corps sans santé.

50. Trois qualités de l'homme plaisent à Dieu : la justice, la miséricorde et l'obéissance.

CXCI. — LES DITS DE LA CORNEILLE :

1 Une corneille, cherchant sa nourriture,
Chanta ce dicton dans une vallée :
La science n'est science qu'à celui qui la suit.
2 Une corneille chanta ainsi sur un chêne,
Planté près de l'union de deux fleuves :
L'intelligence surpasse la force.
3 Une corneille chanta ainsi sur une colline,
Pendant une heure tranquille :
Le bon Dieu suffit à l'homme heureux.
4 Une corneille chanta ainsi du haut d'un rameau de chêne,
Où tous les oiseaux l'entendaient :
On ne sonne pas la cloche aux sourds.
5 Une corneille chanta ainsi à l'aube du jour,
A ceux qui l'interrogeaient sur sa repentance :
Le sage ne s'occupe pas de ce qui ne lui importe pas.
6 Une corneille chanta ainsi sur un rivage,
A ceux qui ne savaient pas tirer parti de leur situation :
Il n'y a de possession que le savoir.
7 Une corneille chanta ainsi dans une solitude,
Et on entendait de loin son discours :
Le courageux dompte toute circonstance.
8 Une corneille chanta ainsi dans un bocage,

Où des orgueilleux se disputaient :
A la mort tous les hommes se trouvent égaux.

9 Une corneille chanta ainsi de la branche d'un arbre,
S'adressant à tous les oiseaux des bois :
Le sage se voue à son Créateur.

10 Une corneille chanta ainsi dans une retraite,
Où elle trouva des gens qui faisaient une orgie :
Il n'y a pas de danger plus grand que la mauvaise compagnie.

11 Une corneille chanta ainsi de la branche d'un frêne,
A des oiseaux avares :
Pauvre est celui qui n'a jamais assez.

12 Une corneille chanta ainsi dans un désert,
A sa camarade de voyage :
Le bonheur c'est le contentement, sans avoir rien à espérer de plus.

13 Une corneille chanta ainsi sagement
A des gens qui ne marchaient pas avec intelligence :
Un festin n'est pas festin aux dépens de la part d'autrui.

14 Une corneille chanta ainsi à son petit,
Pour qu'ils vécussent ensemble :
Chaque être aime son semblable.

15 Une corneille chanta ainsi avec sagesse
A des gens qu'elle trouva être insensibles à la persuasion :
Tenir la chandelle à l'aveugle, c'est chose très-inutile.

Traduit du Gallois par W. G. Jones.

MÉLANGES.

A PARALLEL.

(Lebar Brecc, p. 63 *b*.)

Garit iarsin cotanic araile fer sochen*éoi*l cod*ubthach* dochuinchid aingine. batol dodhubth*ach* 7 diam*a*caib innísin. rosop*ustar* t*ra* b*rigit*. Atb*e*rt brá*th*a*ir* diabr*á*thrib f*r*iasi .i. beccan aainmsium. isespach insúil cáeim fil atchindsa cenabeith f*o*radart hi*f*ail *f*ir. Ro*f*it*ir* m*a*c nahingine olb*rigit* nibeoda dúnni masahi dosb*eir* púdar f*o*rinn. Dorat b*rigit* indsin amér fóasúil *con*astall asacind *com*bói f*o*ragruad. 7 atb*e*rt acso duit dosúil nalaind abeccain. Moidis t*ra* asuilside foch*é*toir. Otchonnairc d*ubthach* 7 abr*á*thirsi sin. gellsat nachepertha fr*i*a dul cofer dog*r*é*s* dorat iarsin adernaind fr*i*arosc *com*bahógslan fo*ché*toir. nirboslan t*ra* súil béccain cóabás.

Translation.

Shortly after that came a certain man of good kin unto Dubthach to bid his daughter (to wife). Dubthach and his sons were willing, but Brigit refused. A brother of her brethren named Beccán said unto her : "Idle is the fair eye that is in thy head not to be on a bolster near a husband." "The Son of the Virgin knoweth," says Brigit, "it is not lively for us if it brings harm upon us." Then Brigit put her finger under her eye, and drew it out of her head till it was lying on her cheek; and she said : "Lo, here for thee is thy delightful eye, O Beccán!" Then *his* eye burst forthwith. When Dubthach and her brethren beheld that, they promised that she should never be told to go unto a husband. Then she put her palm to her eye and it was quite whole at once But Beccán's eye was not whole till his death.

(From the *Kathá-sarit-ságara* translated by C. H. Tawney.)

There lived in old times a certain Prince who was disgusted with the world, and he, though young and handsome, adopted the life of a wandering hermit. Once upon a time that beggar entered the house of a certain merchant and was beheld by his young wife, with his eyes long as the leaf of a lotus.

She with heart captivated by the beauty of his eyes said to him. "How came such a handsome man as you to undertake such a vow as this? Happy is the woman who is gazed upon with this eye of yours!"

When the begging hermit was thus addressed by the lady, he tore out one eye, and holding in his hand said "Mother, behold this eye such as it is : take the loathsome mass of flesh and blood if it pleases you. And the other is like it : say what there is attractive in these?"

Simla : April, 1877.

W. S.

UN CONTE POPULAIRE DANS L'ÉVANGILE.

L'histoire, ou mieux la parabole, que nous donne M. Stokes dans la note précédente, est plus ancienne que les textes irlandais et indou où l'on vient de la lire. En effet, on en trouve déjà la trace dans l'Évangile (Mathieu, V, 28-29) :

Ego autem dico vobis, quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo.

Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice ab te; expedit enim tibi ut pereat unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum mittatur in gehennam.

Ces paroles de Jésus sont, ce nous semble, une allusion à la parabole en question. Celle-ci était donc déjà populaire en Judée, il y a dix-huit siècles; était-ce un écho des récits bouddhiques?

M. Gaston Paris nous signale un épisode analogue dans *Baudouin de Sebourg*, poème français du XIVe siècle. Poliban, pour se punir d'avoir regardé une dame « de ses yeux doucement », s'arrache l'œil qui avait commis le péché. (*Hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 577.)

M. Paulin Paris, auteur de la notice de l'*Hist. litt.*, voit là une imitation du livre de Marco Polo où l'histoire est racontée d'un vertueux

cordonnier. Voici le passage d'après la vieille traduction française de Marco Polo : « Moult menoit honeste vie et chaste : il junoit et ne faisoit nul péchié. Chascun jour aloit oïr messe, et donnoit chascun jour à Dieu de son gaaing. Si n'avoit que un ueil et l'occasion en fu ceste : il avint que un jour vint une fame a lui pour faire lui uns sollers, et li monstra son pié por prendre la mesure. Et ele avoit moult bele jambe et moult beau pié. Si s'escandaliza trestout. Et il pluseurs fois avoit oï dire en la sainte Evangile que se l'ueil escandalisoit la conscience, estevoit traitre-le hors de la teste maintenant, avant que peschier. Et ensi fist-il, et quand la feme fu partie, si prist l'alene de quoi il cousoit et s'en donna parmi l'ueil, si que il le creva. Or veez se il estoit saint homme et juste et de bonne vie. » Cité dans l'*Hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 570.

H. G.

Paris, Mars 1878.

OWEN DE GALLES.

Owen de Galles, écuyer, prétendait descendre des anciens souverains du pays de Galles, et son compatriote Jean (Laroque et M. Paulin Paris ont lu *Jacques*) Wynn, dit le Poursuivant d'amours, se rallia au parti français dans le courant de 1369[1] (*Gr. Chron.*, VI, 320; *Arch. Nat.*, LL 197, n° 4). Le 24 octobre 1365, « Johan Win, escuier », alors au service d'Édouard III, avait été chargé par ce prince, ainsi que Nichol de Tamworth, chevalier, de faire évacuer les forteresses des comtés de Bourgogne, de Nevers et de Rethel occupées par les Compagnies anglaises (Rymer, III, 777). Dans un mandement du 13 février 1379 (n. st.) où cet écuyer gallois, devenu l'écuyer d'écurie du roi de France, est retenu pour 95 hommes d'armes, on donne aussi à Wynn, « dit Poursigant », le prénom de Jean (Delisle, *Mandements de Charles V*, p. 739, 896). Le

1. Jean Win ou Wynn était alors capitaine pour Jean de Gand du château de Beaufort en Champagne, devenu par un mariage au siècle précédent la propriété des Lancastre. Ce Beaufort, qui a pris au dix-septième siècle le nom de Montmorency (Aube, arr. Arcis-sur-Aube, cant. Chavanges), a donné son nom à l'une des plus illustres maisons ducales de l'Angleterre, à la maison de Beaufort, issue de Henri, duc de Somerset, le second fils légitimé de Jean de Gand, duc de Lancastre, et de Catherine Swinford. C'est par erreur que le *Peerage*, à l'article *Beaufort*, rapporte l'origine de cette grande famille au Beaufort de l'Anjou ou Beaufort en Vallée, berceau des Roger qui devinrent au quatorzième siècle vicomtes de Turenne et montèrent sur le trône pontifical avec Clément VI et Grégoire XI.

Poursuivant d'amours était encore au service de Charles VI le 19 février 1383 (*Arch. Nat.*, JJ 122, n° 128).

Dans le courant du mois de décembre 1369, Charles V chargea Owen de faire une descente dans le pays de Galles; une flotte considérable fut armée à Harfleur, et plus de cent mille francs furent dépensés en préparatifs; mais les Gallois, après être restés en mer dix ou douze jours, regagnèrent les côtes de France sans avoir rien fait (*Grandes Chroniques*, VI, 320 à 322). Philippe d'Alençon, archevêque de Rouen, avait prêté 2000 francs pour cette expédition et, le 16 janvier 1370 (n. st.), le roi donna l'ordre de lui rembourser les trois quarts de cette somme (*Mandem. de Charles V*, p. 317). Pour recruter les équipages de cette flotte improvisée, on fit flèche de tout bois, et en novembre 1369 un malfaiteur eut sa grâce « parmi ce toutes voies qu'il promettroit que *avecques la première armée des gens d'armes que nous ferons passer en Engleterre* il iroit souffisamment appareilliez. » *Arch. Nat.*, JJ 100, n° 307. — Telle fut la popularité, la « grant mencion de l'armée qui se fist en la mer par Yvain de Galles », qu'il y eut jusqu'à un orfèvre de Paris, Andriet le Maître, « qui fist chevance de deux chevaux, quant Yvain de Galles se mist en la mer, et s'en ala avec icelui Yvain. » JJ. 100, n° 633; JJ 102, n° 131.

Dans un acte, daté de Paris le 10 mai 1372, où il se reconnaît redevable de 300,000 francs d'or envers le roi de France, Owen de Galles reproche aux rois d'Angleterre, « meus de mauvais courage et de convoitise damnée », d'avoir « occis ou fait occire *aucuns de ses predecesseurs, roys de Gales*, et iceux mis hors et deboutés du dit royaume » JJN, f° 55, n° 27. — A la fin de ce même mois de mai 1372, Owen de Galles, mis à la tête d'une flotte de quatorze barges dont il partageait le commandement avec Morelet de Montmor, opéra une descente dans l'île de Guernesey, où il battit les Anglais; et cependant, comme le raconte un contemporain (*Chron. des quatre premiers Valois*, p. 230 et 231), « sachiez que jeunes femmes et les baisselettes (diminutif de *basse*, jeune fille, servante, dans le patois du Bessin) des dictes ysles avoient, en ce printemps de lors, fait chapeaulx de flours et de violettes et les avoient donnés aux jeunez hommes, et leur disoient que cil se devoient bien deffendre qui les avoient à amies. »

Le 23 juin suivant, Owen de Galles aida la flotte espagnole, commandée par le Génois Ambroise Boccanegra, à battre le comte de Pembroke en vue de la Rochelle (*Chron. des Valois*, 232 à 234); et, le 23 août, il partagea avec Jacques et Morelet de Montmor la gloire de la défaite et de la prise du célèbre Jean de Grailly, captal de Buch (*Arch. Nat.*, J 475, n° 100[1]). Un chroniqueur nous a rapporté

l'apostrophe injurieuse, digne en tout point des héros d'Homère, qu'un homme d'armes anglais adressa, au milieu du tumulte de la mêlée, à Owen de Galles : « Où es-tu allé, faux traître Owen de Galles, faux renié (renégat) ? Aujourd'hui sera vengé le roi d'Angleterre et de France de toi ! » — « Voyez-moi ça ! » se contenta de répondre l'écuyer gallois et, ce disant, il asséna à son adversaire un tel coup de hache qu'il l'abattit par terre à ses pieds (*Chron. des Valois*, 239). Le 9 juin 1373, Charles V retint Owen à son service avec cent hommes d'armes (Delisle, *Mandements de Charles V*, n° 965, p. 502) et le nomma capitaine de Soubise, l'une des places les plus importantes de la Saintonge, dont il s'était emparé (*Arch. Nat.*, KK 251, f° 127). Un écuyer gallois, nommé Jean Lamb, tua par trahison Owen de Galles, pendant le siége de Mortagne-sur-Gironde, au commencement de 1378.

Pendant le règne de Charles VI, deux écuyers gallois, amenés sans doute en France par Owen de Galles ou par Jean Wynn, l'un dit Petit Grifon, l'autre nommé David Abaza, s'établirent et se marièrent en Touraine (*Arch. Nat.*, JJ 122, n° 85; JJ 123, n° 74); et lorsqu'en 1404 Owen Glendower, après avoir levé l'étendard de l'insurrection contre Henri IV, conclut avec le roi de France un traité d'alliance ratifié et scellé par tous les barons de la principauté de Galles (*Arch. Nat.*, J. 655, n° 14), il ne manqua pas de se réclamer des services rendus naguère à Charles V par son cousin Owen de Galles : « Ad id audaciam præstitit, dit le religieux de Saint-Denis, quod famosus quondam armiger Yvo de Gallia, *cui jure consanguinitatis successerat*, in servitio regis Franciæ nuper defuncti occubuerat ». Tout le monde sait que les Owen, de la branche des Tudor, ceignirent la couronne d'Angleterre avec Henri VII, petit-fils d'Owen Tudor et de Catherine de France, veuve de Henri V. Par cette double origine, Henri VII rappelait en quelque sorte l'alliance séculaire des deux maisons de France et de Galles, quoiqu'il se rattachât par sa mère aux Somerset, branche légitimée de la maison de Lancastre.

Siméon Luce.

LE SONGE DE MARIE

PRIÈRE POPULAIRE GALLOISE.

Nous avons donné dans *Mélusine* plusieurs prières populaires françaises (col. 69, 188, 308, 390, 404) et une allemande (col. 391) et nous aurions voulu pouvoir donner plus de spécimens de cette variété pieuse, et souvent très-poétique, de la littérature populaire. En feuilletant récem-

ment la collection de l'*Archæologia Cambrensis*, nous y avons trouvé (3e sér., t. XI, p. 397) une prière populaire galloise, la seule peut-être qui ait été recueillie, et nous croyons utile de la reproduire ici.

Elle était communiquée à l'*Arch. Cambr.* par M. John Pughe qui l'avait recueillie de vieilles gens. C'est, comme on le voit, une prière catholique d'esprit, qui avait survécu à la Réforme, mais qui a sans doute aujourd'hui disparu, avec nombre d'usages et de pieuses pratiques du passé, devant le fanatisme que le *Dissent* a imprimé au pays de Galles.

BREUDDWYD MAIR.

Mam wen Mair, wyt ti yn huno ?
— Ydwyf, fy anwyl Fab, yr wyf yn breuddwydio.
— Mam wen, beth a weli yn dy freuddwyd ?
— Gwelef yth ymlid, ath ddilin, ath ddal ath roi ar y groes ;
A hoelio dy draed ath ddwylo.
Gwr du dall, wedi'r fall ei dwyllo,
A phig ei ffon, dy biga di dan dy fron ddethau,
Ath holl waed bendigedig yn colli.

O dros fynydd, ac oer fynydd,
Gwelwn Mair, ai phen ar obenydd,
Yn tirio lle rhwng pob enaid ac uffern.
Tir uffern byth nas cerddo
Y sawl ai medro, ac ai dywedo
Dair gwaith cyn huno :
Byth wnaiff breuddwyd drwg niwed iddo.

LE SONGE DE MARIE.

Sainte mère Marie, dors-tu ?
— Je dors, mon fils chéri, je songe.
— Sainte mère, que vois-tu dans ton songe ?
— Je te vois poursuivi, traqué, pris et mis sur la croix,
[Et] un homme noir, aveugle, trompé par le Démon
Avec la pointe de sa lance te percer sous le sein,
Et tout ton sang béni se répandre.

Par delà la montagne, la froide montagne,
Voyons Marie, la tête sur un oreiller (?)
Creuser un espace entre chaque âme et l'enfer.

Au pays de l'Enfer jamais il n'ira
Quiconque la saura, et la dira [cette prière]
Trois fois avant de s'endormir,
Jamais un mauvais rêve ne lui fera de mal.

H. G.

QUELQUES NOMS DE SAINTS BRETONS

DANS UN TEXTE DU XIe SIÈCLE.

Je dois à l'obligeance de M. L. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, la connaissance du texte suivant qui se trouve aux f°s 9 v° et 10 r° du manuscrit latin 1154. Ce manuscrit date du XIe siècle et provient de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. Il est par conséquent de la même date que les parties les plus anciennes du *Cartulaire de Redon* et peut donner lieu à d'intéressants rapprochements avec ce *Cartulaire* :

Guiniau	est dans le *Cartulaire*	*Winiau*
Meguinnus	—	*Mewinus*
Judicalus	—	*Judicael*
Gurthiernus	—	*Gurtiernus*

Ce dernier mot, *Gurthiernus* pour *Vertigernos*, nous donne un exemple de la chute du *g* dans l'intérieur des mots suivant la règle, *Gr. C.*², p. 137.

D'autres noms contenus dans notre document ne se trouvent pas dans le *Cartulaire de Redon*. Tel est *Suliau* = **Sòliavos* (?).

Voici ce texte qui est un fragment de litanies :

S. Paterne, or[a pro nobis]	S. Matith, or.
S. Patrici, or.	S. Catroc, or.
S. Samsoni, or.	S. Caoc, or.
S. Suliau, or.	S. Brioc, or.
S. Meleor, or.	S. Ronan, or.
S. Guiniau, or.	S. Tutgual, or.
S. Racat, or.	S. Jubudoc, or.
S. Pinnuh, or.	S. Paulninan, or.
S. Machlove, or.	S. Hoiarnbiu, or.
S. Meguinne, or.	S. Guodnou, or.
S. Judicale, or.	S. Guingualui, or.
S. Gurthierne, or.	S. Courentin, or.

S. Juti, or.
S. Dirchil, or.
S. Petran, or.
S. Gildas, or.
S. Salmon, or.
S. Loviau, or.
S. Bili, or.
S. Flocan, or.
S. Gurgualr, or.
S. Maccent, or.
S. Leubri, or.
S. Rethgualt, or.
S. Armine, or.
S. Lisure, or.
S.Gueganton, or.

H. D'A. DE J.

L'ARC-EN-CIEL.

Il existe dans le peuple, en Basse-Bretagne, plusieurs traditions intéressantes relatives à l'arc-en-ciel. M. Ernault en a déjà fait connaître une, dans *Mélusine*, colonne 502. En voici une autre.

Une croyance populaire fort répandue dans le département des Côtes-du-Nord, et surtout dans l'arrondissement de Lannion, veut que l'arc-en-ciel soit un grand serpent qui vient se désaltérer sur la terre, lorsque l'eau lui manque là-haut. Quand nos paysans l'aperçoivent dessinant son arc immense sur le ciel, ils disent ordinairement : « Voyez! il boit à tel étang, à tel ruisseau ou à telle rivière. » Je me rappelle fort bien encore, dans mon enfance, plein de confiance en la parole des personnes qui nous parlaient ainsi, je me rappelle avoir mainte fois couru à travers champs et prés pour le surprendre buvant à l'étang de Guernachanhaye, à celui du Pont-Meur, ou à la rivière du Léguer. Mais, lorsque, accompagné de mes frères et d'autres camarades de mon âge, j'arrivais, tout essoufflé, à l'étang ou à la rivière désignée, notre désappointement était grand de nous apercevoir qu'il était toujours plus loin, à un autre étang ou à une autre rivière, ou que nous arrivions trop tard. Cependant nous ne perdions pas l'espoir d'arriver quelque jour en temps et en lieu opportun. Quelques personnes qui, plus heureuses que nous, prétendaient l'avoir surpris et vu de près pompant l'eau de nos étangs et de nos cours d'eau, affirmaient qu'il avait une énorme tête de serpent, avec des yeux flamboyants; d'autres assuraient avoir vu une tête de taureau ou de bœuf.

L'arc-en-ciel s'appelle en breton *goarec ar glao*, c'est-à-dire : l'*arc de la pluie*. Mais, par une altération du langage très-fréquente dans le peuple, on dit communément aujourd'hui, dans tout l'arondissement de

Lannion, et dans celui de Guingamp aussi : *Kloarec ar glao, clerc de la pluie*. La substitution de *kloarec* à *goarec* a été opérée et rendue facile par la consonnance ou la ressemblance phonétique de ces deux mots et surtout par l'archaïsme relatif de *goarec* qui, dans certaines régions, commence à tomber en désuétude et est à peine compris. « On sait, — dit avec raison M. Bréal, — quelle influence l'étymologie populaire peut exercer sur la forme d'un mythe : un nom qu'on ne comprend plus est décomposé et expliqué par un conte. »

Je suis convaincu qu'il existe dans nos campagnes bretonnes quelque conte populaire sur le *kloarec ar glao* ou *clerc de la pluie :* je ne l'ai pas encore découvert, mais le dicton : *Hir ha moan evel cloarec ar glao,* c'est-à-dire : *Long et mince comme le clerc de la pluie,* est connu de tout le monde, en Basse-Bretagne.

F. M. Luzel.

LA LUNE.

Parmi les nombreuses traditions et superstitions relatives à la lune qui existent dans nos campagnes bretonnes, en voici trois qui me reviennent à la mémoire.

Par les belles nuits d'été ou d'hiver, quand la lune, claire et sans nuages, paraît au haut du ciel, on distingue facilement sur son disque certains dessins et figures bizarres où l'imagination de nos paysans croit reconnaître la forme d'un homme ployé sous le faix d'une lourde charge d'ajoncs. C'est ce qu'ils appellent *al laër lann*, —c'est-à-dire — *le voleur d'ajoncs*.

Cela suppose un conte, et le voici :

Un soir d'hiver, par un beau clair de lune, un seigneur, en revenant un peu plus tard que d'habitude de la chasse, rencontra un sien voisin, assez mal famé, qui portait sur son dos plusieurs fagots d'ajonc sec. Il l'aborda et lui dit : — Tu as pris cet ajonc dans ma lande. — Faites excuse, monseigneur, répondit le paysan, cet ajonc ne vous appartient pas.

— Jure-le donc, par la lune que voilà. Et il lui montrait du doigt la lune, au haut du ciel.

— Que la lune m'engloutisse, si j'ai pris cet ajonc sur vos terres !

Et comme il mentait et qu'il avait volé l'ajonc sur les terres du seigneur, la lune l'engloutit ; et il y est depuis, condamné à porter éternellement son faix d'ajonc et à servir de leçon aux enfants, à qui leurs pères montrent *al laër lann*, en leur contant son histoire, pour leur inspirer le

respect de la propriété d'autrui, par la crainte d'un châtiment semblable.

On croit encore dans nos campagnes qu'une jeune fille ou une jeune femme qui sort le soir de sa maison pour uriner, ne doit jamais se tourner vers la lune pour satisfaire à ce besoin naturel, surtout si la lune est cornue, c'est-à-dire dans ses premiers quartiers, ou sur le décours. En commettant cette imprudence, on s'exposerait à être *loaret* ou *lunée*, c'est-à-dire à concevoir par la vertu de la lune. On cite des exemples de jeunes filles ou de femmes à qui ce malheur est arrivé, qui ont mis au monde des enfants fils de la lune et que, pour cette raison, on appelle *loarer*, c'est-à-dire lunatiques.

Je ferai remarquer, à ce propos, que les personnes portant le nom de *Loarer* sont communes en Bretagne ; mais je ne sais si l'on doit rapporter l'origine de leur nom à cette superstition, qui a toujours cours dans nos campagnes, et tout dernièrement encore une femme en parlait devant moi, d'un air très-convaincu.

Dans un de mes contes bretons, intitulé *La destinée*[1], un moine, passant un soir près d'une maison, à la campagne, entend les cris d'une femme dans le travail de l'enfantement. Il entre précipitamment dans la maison en s'écriant : — Pour l'amour de Dieu, ma pauvre femme, faites tous vos efforts pour retarder le moment de la venue au monde de votre enfant, car la lune est en train de se pendre !

Voici la superstition à laquelle ce moine fait allusion. L'enfant qui naît au moment où la lune est en train de se noyer ou de se pendre, doit se noyer ou se pendre fatalement. Or, dans le peuple de nos campagnes, on dit communément que la lune se noie, quand elle paraît ballottée au milieu de nuages mouvants qui ressemblent plus ou moins aux vagues de la mer ; et elle se pend, lorsqu'elle paraît suspendue par sa corne supérieure à un nuage qui offre quelque ressemblance avec un arbre ou une potence.

Je rappellerai encore à ce propos le proverbe suivant, que j'emprunte à l'excellent recueil de proverbes et dictons bretons que vient de publier mon ami L. Sauvé, sous le titre de : *Lavarou Koz Breiz-Izel*, et dont la *Revue Celtique* a eu la primeur :

Kamm, luch, born,
Zo ganet indan ar c'horn.

Boiteux, louche, borgne,
Sont nés sous la corne.

C'est-à-dire, très-probablement, sous la lune cornue, ou le croissant de la lune.

F.-M. Luzel.

1. Voir *Mélusine*, col. 323.

THE KILLEEN CORMAC STONE AGAIN.

L'École des Hautes Études, pour fêter le dixième anniversaire de sa fondation, a publié un volume de Mélanges offerts comme *Festgabe* à son fondateur, M. Duruy. Nous avons donné à ce volume une *Notice sur les inscriptions latines de l'Irlande* (p. 121-135 avec sept planches).

La plus curieuse de ces inscriptions est celle qui se trouve sur la pierre de Killeen Cormac. Cette pierre, découverte par M. l'abbé J. F. S. Shearman, porte une inscription oghamique et une inscription en caractères romains qui a été lue par les uns IVVENE DRVVIDES, c'est-à-dire « [la pierre] du jeune Druide »; par les autres IVVERE DRVVIDES, c'est-à-dire « les quatre vrais Druides » (litt. « quatre vraiment Druides », *quotuor vere Druides*).

Nous nous sommes prononcé pour la lecture IVVENE DRVVIDES surtout parce que la barbarie de ce latin (*iuvene Druuides* pour *iuvenis Druidis*) s'accordait avec les formes ordinaires des inscriptions contemporaines de la Grande-Bretagne, et parce que cette barbarie même était une garantie d'authenticité pour une inscription que le nom des Druides rendait bien suspecte.

A cette occasion M. l'abbé J. F. Shearman nous a fait l'honneur de nous écrire pour défendre la lecture *IV vere Druides*. Son principal argument est la mention dans de vieilles chroniques d'un Druide et de ses trois fils qui auraient été enterrés en cet endroit. Le lecteur appréciera cet argument, et tiendra compte des détails très intéressants que fait connaître notre obligeant correspondant.

Pour nous, nous avouerons que s'il fallait adopter cette lecture, nous mettrions en doute l'authenticité de l'inscription latine. IV VERE DRVVIDES « four really Druids » nous paraît trop précieux et trop joli pour être vraiment du latin épigraphique. Les inscriptions de cette époque ne visent pas à l'esprit, et les inscriptions chrétiennes encore moins; or, de l'avis de M. l'abbé J. F. Shearman, cette inscription serait l'œuvre d'un ecclésiastique. Remarquons aussi qu'il faudrait lire DRWIDES plutôt que DRVVIDES. Ce *w* nous paraît très suspect, et pourrait bien venir d'un lapicide qui connaissait l'anglais ou le gallois moderne.

Remarquons encore, comme une autre raison de défiance, que *seule* des inscriptions latines d'Irlande elle est en caractères vraiment épigraphiques : toutes les autres sont en caractères de l'alphabet cursif. Celle même de Cahir Conree (n° 2 de notre notice) est un mélange du caractère épigraphique et du caractère cursif et se rattache plutôt à ce dernier caractère. Et M. l'abbé Shearman place la date de l'inscription de Killeen Cormac vers 550! A cette époque les caractères réguliers dont se compose cette inscription étaient-ils encore employés?

En résumé, à examiner cette inscription de plus près, elle nous inspire aujourd'hui les doutes les plus sérieux sur son authenticité. Nous laissons aux savants d'Irlande le soin de chercher par qui et à quelle époque elle aurait pu être fabriquée.

Comme élément d'information, nous reproduisons ci-contre la planche I de notre notice où ce monument est représenté. et, comme l'inscription oghamique, très peu profonde, se voit mal sur la planche, nous la donnons ci-dessous (p. 457) à part : dans ce dessin la ligne droite figure l'arête de la pierre sur laquelle se déroule l'inscription.

Quatuor vere Drwides est étrange comme latin. Mais l'étrangeté disparaît si l'on pense que l'auteur de l'inscription a voulu rendre par là une expression qui est de l'anglais tout à fait correct : *Four very Druids*.... Cela même nous explique pourquoi le faussaire a dit *vere* et non *veri*. Quoique l'anglais *very* soit également adjectif et adverbe, néanmoins l'instinct de la langue le considère plutôt comme adverbe : de là *vere*.

En un mot, cette prétendue inscription est du mauvais latin calqué sur un idiotisme anglais. Nous regrettons d'avoir incliné à la croire authentique dans la notice citée plus haut, et nous saisissons cette occasion de faire notre *mea culpa*.

Au surplus, nous ne prétendons pas imposer notre opinion au lecteur; il jugera par lui-même.

H. G.

To the Editor of the Revue Celtique.

My dear Sir,

I have read with very great interest your notice of « Latin inscriptions in Ireland ». As I was the first person to bring under the notice of Antiquaries and Philologists the Druid Stone at Killeen Cormac, with its almost unique bilitteral inscription, I beg through the medium of your Journal to append some additional information on this most interesting monument. My reason for doing so is that since the publication of the « Christian Inscriptions of Ireland » by Miss Stokes, I have not lost sight of my discovery and have got together a great deal of interesting details connected with that venerable monument and the ancient cemetry wherein it is preserved.

That it is a genuine relic of past ages, and of the great antiquity claimed for it, has never been called into question by the late Dr George Petrie, Dr Stokes, or Sir Samuel Ferguson and others fully competent to judge of its true character, at the time of its discovery, when there was no collateral evidence to support its pretentions to the antiquity claimed for it, their judgements rested soley on the intrinsic evidence of the monument itself, with its venerable surroundings at Killeen Cormac.

The Ogham inscription taken from the Christian Inscriptions is quite correct as are also the Roman letters with this one exception viz. the letter represented as N in *ivvene* as given by miss Stokes, who adopted the description given in my first notice of this monument. My idea then was

that *ivvene* may have been an attempt to express what I thought might read (D)uftan. (D)uffan or (D)uftac, for at that time I had an idea that this inscribed stone was the sepulcral monument of Dubhtach mac Ua Lugair, which I subsequently discovered it to be, but on other grounds. The letter then read as N, on a more careful examination proved to be the letter R, the loop or round part of which is lost by the decay or lamination of the surface at that precise spot. The upright line is quite plain and discernible; the oblique transverse or tail is equally visible and well marked, thus the first group of letters is IVVERE which Dr Graves the bishop of Limerick read from the rubbing: IVVERE DRVVIDES the Four True Druids. This reading was then adopted by Doctor now Sir S. Ferguson. The Ogham inscription reading « Duftano Safei sapattos », comfirmed my views that Dubhtach mac Ua Lugair was one of the Four true Druids; he was antecedently well known to me from the references to him in the various Lives of S. Patrick, and from his poems published by Eugene O'Curry in his « Lectures on the mss. materials for Irish History ».

Your notice does not refer to Dubhtach or connect him with this ancient monument, his history is of the greatest interest. According to the account in the Tripartite and other Lives of S. Patrick our national Apostle, Dubhtach mac Ua Lugair or Lugil, was Head Druid or Poet to Leaghaire mac Niall king of Ireland AD 428-463. At the interview of S. Patrick with that king at Tara, Dubhtach alone of all the other druids stood up on the approach of the Apostle to pay him due respect though it was otherwise previously arranged that no one should do so. Dubhtach then became a christian and continued the fast friend of the Apostle. After the death of king Leaghaire in 463, Dubhtach became the head poet to Crimthann mac Enna Cinnselagh king of Leinster till his death AD 484. Being deprived of his paternal lands in the Hy Lugair territory in the south of the present County of Kildare, he received as the reward of his poems on the exploits of his patron Formael-na-bFiann, where two centuries before Fin mac Cumhal resided ; he was Captain of the Fianna or Irish Standing army then raised to repel an expected Roman invasion. This place is now known as Little Limerick in the County of Wexford.

The original name of Dubhtachs patrimonial lands the Cinel or Hy Lugair survived till the 12th Century. In a list of the churches of the diocese of Glendalough confirmed in AD 1173 to S. Lawrence O'Toole is found « Cillenulugair » situated in the deanery of O'Murthi in the south of Kildare; its proper form would be Cill fine Ua Lugair i.e. the

church of the tribe of the Hy Lugair, another form for Cill finé Cormaic, which is derived from a king of Leinster named Cormac who became a monk AD 535 and died AD 567. According to the local legend he was buried at Killeen Cormac. Cil finé pronounced Cilleen the *f* being elided represents the church of the « Tribes ». The Hy Cormaic the Hy Gaibhla ancient tribes in Mid Leinster, of much power and importance before the rise of the great families descended of Cathair Mor king of Leinster and of Ireland for three years before he fell by Conn ced Cathach AD 177. Cill Finé or Ecclesia Finte was one of the three churches erected by Palladius in 431 an account of which is given in the Tripartite Life of S. Patrick. They are fully identified and described in part IV of Loca Patriciana in the « Journal of the Royal Historical Association of Ireland ».

When I had made these discoveries in reference to Dubhtach and the old cemetry of Killeen Cormac where he rests, I most unexpectedly alighted on a passage in the *Lebor Brecc* which confirmed my previous investigations and impressions. In the *naemsencus* or saint history written about the 9th century by Engus the Celedé preserved in that venerable ms. and also in Mac Firbis volume of genealogies, page 751. In that part which treats of the ancient cemetries of Ireland and the saints who were buried in them I found the following paragraph :

« *Moninde, 7 Lonan 7 Molaisi tri Meic Dubthaig m^c h Lugair 7 ingen Conig 7 Mochoema m^c h Lugair ho dinlatha ceneoil Lugair 7 Cruimther noem co muintir Patraig aroen re Dubthaigh m^c h Lugair... Conlaedh 7 secht eps 7 secht sagt 7 secht hingena hogai anionnlatha cineoil Lugair.* » Thus translated « Moninde and Lonan and Molaisi, the three sons of Dubhtach mac Ua Lugair, and the maiden Coningean and Mochoema mac Ua Lugair are (buried) in the marshes (or hill of the marshes) of the Cinel Lugair, and the holy priest of the family of Patrick are there (buried) with Dubhtach mac Ua Lugair. Conlaedh and the seven bishops, and the seven presbyters, and the seven young maidens are (buried) in the marshes[1] of the tribe of Lugair. » This curious and interesting extract is to my mind a sufficient guarantee for the antiquity claimed for Killeen Cormac, and the venerable monumental remains preserved there. This extract preserved among the litterary remains of Engus the Celede must have been first written after the decease of Bishop

1. *Anionnlatha* means a marsh, or rather an escar or sandhill in a marsh as Killeen actually is; *dion* = *dun* = *Dunum* a strong place; *latha* Mr W. M. Hennessy equates with *lutum* = mud. The land about Killeen was very marshy until the river Greece which flows through it was deepened to let off the water. Mac Firbis uses *aroen* = *una cum*. The *Lebor Brecc* has *immaile* = *in eodem loco*.

Conleath May 3rd AD. 520, and before the time that his remains were enshrined at Kildare in S. Brigets church they were taken from his grave at Killeen Cormac AD 799, at which year the « Annals of Ulster » record. « Positio reliquarum Conlaid h-i-scrin oir 7 airgit. » « The placing of the relics of Conlaid in a shrine of gold and silver. »

In the chapter already referred to in Loca Patriciana, I have traced the history of the sons of Dubhtach, the subject of the Killeen Inscription. I have also essayed to identify Moninde or Monennius with Nennius the writer of the « Historia Britonum », and with Ninnine Eices, or the Poet who is the writer of a Hymn in the « Liber Hymnorum ». Monine travelled in search of ancient Irish books to Wales and Armorica : he returned after many wanderings to Ireland, and built a church and monastery at Cluain Conairc Cloncurry C° Kildare, where he died about the middle of the sixth century about which period also, died his brothers Lonan and Molaisi who were also ecclesiastics and probably bishops.

Dubhtach their father died at the close of the 5th century or very early in the 6th to which period the Ogham inscription is attributable. The Roman letters were inscribed after the decease of his three sons a half century later circa AD 550 doubtless by the hands of some pious disciple of Ninnius, who was either a foreign ecclesiastic or a native imbued with Roman or Latin culture.

The other personages named in the above passage are all fully identified in the papers published in Loca Patriciana, in the Journal of the R.H.A.I. vol. II 4th series 1873. They have been carried on to the 13th and concluding chapter in vol. IV same series 1878. I intend to publish them in a separate volume of over 500 pages with about 30 genealogical tables illustrating the text.

I must now apologize for having taken up so much valuable space in the « Revue celtique ». My only object, is to afford your numerous and learned readers a true and authentic account of one of the most venerable monuments of our national History and Religion.

John Francis SHEARMAN, C. C.

Howth near Dublin, Ireland, october 24th 1878.

Inscription oghamique de Killeen Cormac (Irlande).

BIBLIOGRAPHIE.

Les premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut. x-350 p. in-8. Paris, Dumoulin, 1877. Prix, 7 fr.

Ce livre est consacré à l'histoire, aux migrations et à l'ethnographie des peuples qui ont précédé les Celtes en Europe. C'est une introduction à l'histoire de la race celtique. M. d'A. de J. s'occupe successivement de chacun de ces peuples : Ibères, Pélasges, Etrusques, Egyptiens, Phéniciens, Scythes, Thraces, Illyriens, Sicules, Liguses (dits vulgairement Ligures), Hellènes et Italiotes.

C'est l'ouvrage le plus important qui ait paru depuis longtemps sur cette obscure histoire, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, et il doit cette importance à la fois à l'originalité des recherches et à la pénétration ingénieuse de l'auteur. M. d'A. de J. n'a fait ni un livre de seconde main, ni une compilation : il s'est adressé directement aux sources, étudiant les écrivains classiques dans leurs œuvres, et non dans des citations de seconde main, et ajoutant souvent des textes ignorés ou négligés à ceux qu'on cite traditionnellement de génération en génération. Egalement familier avec la linguistique et l'histoire, doué de la plus fine perspicacité pour saisir les rapports les plus vagues et les plus obscurcis par le temps, M. d'A. de J. apporte sur de nombreux points des opinions nouvelles et qui paraissent solidement fondées. C'est ainsi qu'il a rendu vraisemblable la nationalité indo-européenne des Ligures, et qu'il a confirmé l'opinion de savants allemands d'après lesquels les Scythes seraient de la même race, et de la branche iranienne de cette race. M. d'A. de J. est de ceux dont la critique renouvelle le sujet qu'ils traitent, et dont les livres, malgré leurs défauts, font époque et autorité.

Malgré leurs défauts, avons-nous dit : nous sera-t-il permis de les

indiquer *ici*, dans cette *Revue* dont M. d'A. de J. est le plus ferme appui et dont ses articles sont l'honneur ? Notre ami M. d'A. de J. ne se méprendra pas sur nos intentions ; il sait en quelle estime nous tenons son érudition et son talent ; c'est dans l'intérêt de la science que nous lui présenterons quelques observations sur sa méthode, en disant de notre critique :

... fungar vice cotis, acutum
reddere quæ ferrum valet, expers ipsa secandi.

Le principal défaut que nous nous permettrons de reprocher à M. d'A. de J., c'est la recherche et l'abus de l'étymologie. Il suffit qu'une hypothèse ingénieuse se présente à son esprit pour qu'il lui donne créance. Il y a dix ans, il nous expliquait par le basque le nom des affluents champenois de la Seine : aujourd'hui, avec la même ardeur et la même sincérité, il nous explique par des racines indo-européennes les noms des peuples les plus anciens de l'Europe. Cela est si séduisant et si aisé de choisir dans le répertoire des racines et des suffixes indo-européens, comme dans un trousseau de clefs qui ouvrent toutes les portes, quand il s'agit de mots dont on ne sait absolument rien, ni à quelle époque ils ont paru, ni dans quelles circonstances ils ont pris naissance, ni surtout à quelle langue ils appartiennent ! Voici, par exemple, les Italiens : M. d'A. de J. nous apprend que leur nom vient de la racine I « aller », au moyen d'un suffixe *talo*, et qu'il paraît vouloir dire « celui qui a la capacité d'aller », « le voyageur ». « C'est, remarque ingénieusement M. d'A. de J., un nom très-bien choisi pour désigner le groupe d'hommes qui a fait la première invasion indo-européenne de la péninsule. » Pourquoi donc ? Est-ce que la *seconde* invasion de la péninsule n'a pas été faite également à pied par des gens qui avaient « la capacité d'aller », par « des voyageurs » ? Par le même procédé les Sicules sont « ceux qui faucillent », les Rhoxolans, peuple scythe, sont « les brillants ». Pour les Ligures, M. d'A. de J. nous laisse indécis entre le sens propre et le sens figuré : « *Ligus* est un nom indo-européen, et veut dire au sens propre « celui qui va vite », au sens figuré « celui qui réussit ». La corrélation de ces deux sens, propre et figuré, ne nous semble pas nécessaire ; il y a nombre d'entreprises dans lesquelles on peut ne pas réussir, justement parce que l'on va vite. — Nous accepterions ces étymologies préhistoriques, si M. d'A. de J. nous les donnait pour ce qu'elles sont en réalité, pour des *jeux d'esprit;* mais nullement : M. d'A. de J. est dupe de sa propre imagination, et il lui arrive de tirer des conséquences de cette sorte d'étymologies. En cela il commet deux

erreurs : la première, de présenter comme un *fait* une étymologie qui n'offre aucune garantie et pour laquelle il n'y a pas de contre-épreuve possible; la seconde, de croire que cette étymologie, fût-elle vraie, prouve quelque chose sur la nationalité du peuple qui en est la victime. Il faudrait en effet prouver qu'il s'agit là du nom que ce peuple se donnait *à lui-même*, non pas d'un des noms que lui donnaient ses voisins[1].

Le même manque de mesure se retrouve dans le chapitre des origines indo-européennes. M. d'A. de J. y passe en revue les mots communs aux différentes langues indo-européennes, et à l'aide de ces mots il trace le tableau de la civilisation indo-européenne, antérieure à la séparation des différentes branches de cette famille. C'est fort bien; mais, écrivant pour un public qui n'est pas un public de linguistes, M. d'A. de J. aurait dû soigneusement distinguer entre la concordance établie par l'identité des mots, qui est un *fait*, et l'étymologie de ces mots préhistoriques qui est une *opinion*. De plus, M. d'A. de J. demande seulement à une étymologie d'être conforme à la phonétique ; à nos yeux, cela ne suffit pas, il faut qu'une étymologie soit aussi conforme au sens commun. A ce point de vue, que penser de ceci : « Fils, *sunu*, c'est « celui qui engendre » ; fille, *dhughtar*, c'est « celle qui allaite » ; le fils et la fille sont pour le père et la mère, les fondateurs de familles futures » ? S'imagine-t-on les premiers Aryens appelant leur fils *le générateur*, et leur fille *la nourrice !* Il semble bien, d'après une note, que M. d'A. de J. a pris cela dans Fick ; mais ne devait-il pas laisser ces fantaisies à leur auteur allemand ? Nous admettons jusqu'à un certain point que les linguistes se permettent des hypothèses peu vraisemblables dans des livres écrits pour les initiés : entre confrères on se passe ses élucubrations réciproques; mais quand on écrit pour un public étranger, comme c'est ici le cas de M. d'A. de J., on doit redoubler de prudence, on doit ne donner que des faits, et si on leur ajoute des hypothèses, prévenir que celles-ci sont des hypothèses. Autrement on fournit au public une occasion de se gausser de la linguistique et des linguistes.

Pourquoi M. d'A. de J. ne s'inspire-t-il pas des sages conseils que

1. Il nous semble aussi que pour ces époques préhistoriques on ne peut faire fond sur des rapprochements de noms homophones. Ainsi M. d'A. de J. veut identifier le Sicanos « ce fleuve ibérique sur les bords duquel Thucydide et Philiste mettent le plus vieil établissement des Sicanes » avec la Seine « appelée *Sequana* par les Gaulois qui auraient donné une forme celtique, c'est-à-dire indo-européenne, à un nom primitivement ibérien. » Il serait aisé de refaire l'ethnographie du monde avec des rapprochements de ce genre, qui ne sont en somme que des calembours. Notons à propos de cet exemple que M. d'A. de J. se met un peu en contradiction avec lui-même, car il a donné ailleurs (*Revue Archéologique*, nouv. série, t. XV, p. 153) une étymologie celtique (très-contestable du reste) du nom de la Seine qu'il décomposait en *Sec-uan-a* et qu'il expliquait comme signifiant « la rivière sèche ».

donnait M. Bréal dans son récent travail sur les racines indo-européennes ? M. Bréal parle de la langue-mère indo-européenne : « Elle sortirait tout à fait des conditions ordinaires si tous les mots qui la composent étaient également transparents. C'est ce que paraissent avoir oublié quelquefois nos modernes linguistes, qui, non contents de poser la forme indo-européenne, veulent aussi en donner chaque fois l'étymologie. S'agit-il, par exemple, du mot *avi-s*, brebis ? Ce substantif a existé dans la langue-mère, puisque nous le rencontrons en sanscrit sous la forme *avi-s*, en grec οἶς, latin *ovis*, lithuanien *avis*, irlandais *oi*. Mais s'il n'est nullement téméraire d'affirmer l'existence du mot dans un temps antérieur à la séparation de nos idiomes, la recherche de l'étymologie nous transporterait dans une période beaucoup plus reculée et sur un terrain moins solide : l'indo-européen, qui nommait *avis* la brebis, pensait probablement, en la nommant, à une brebis, et à nulle autre chose. Si nous voulons connaître la racine renfermée dans ce substantif, nous franchissons une nouvelle série de siècles et nous faisons de l'étymologie ante-indo-européenne [1]... » C'est surtout dans le camp des celtistes qu'il faut montrer de la prudence et de la mesure ; car il ne manquait pas et il ne manque pas encore de gens pour expliquer tout, mots et noms de tout temps et de tout pays, avec leurs racines bretonnes ou gaéliques. On peut commettre la même erreur, en employant les racines indo-européennes, quand on a également des explications pour toute chose. Prenons garde, écrivait un jour Siegfried, prenons garde de faire comme nos anciens, mais sans l'excuse de leur ignorance ; prenons garde de massacrer les mots et les formes — avec cette différence que nos couteaux coupent mieux [2].

Nous pensons que M. d'A de J. n'aurait pas dû s'en tenir exclusivement « aux auteurs de l'antiquité et aux recherches les plus récentes de la linguistique ». Nous savons bien qu'il nous en prévient dans son titre, mais avait-il le droit de le faire ? Nous admettons qu'un historien se confine dans les sources écrites lorsqu'il s'agit d'époques vraiment historiques ; mais quand il est question d'époques obscures qui sont antérieures à l'histoire certaine et *documentée*, sur lesquelles on n'a que des renseignements fragmentaires et obscurs, peut-on s'entourer de trop de précautions, réunir trop de faits et consulter trop de sources ? Or l'archéologie, en faisant connaître le côté matériel d'une civilisation éteinte,

1. Bréal : Mélanges de mythologie et de linguistique, p. 379.
2. Take care that we are not acting like the older men, but without their excuse of ignorance, butchering words and forms, — only with sharper knives. — Cité par M. Whitley Stokes dans sa préface aux *Miscellanea Celtica* de Siegfried.

ne fournit-elle pas des *faits* dont l'historien peut utilement tenir compte? On peut discuter sur la valeur de ces faits, sur la provenance et l'origine d'armes, d'objets artistiques, etc., comme on discute sur le témoignage d'un historien ; mais ces faits n'en sont pas moins, eux aussi, des témoignages. Il y a pour l'historien des époques préhistoriques deux ordres de documents : les documents écrits et les documents matériels. Les combiner est justement l'œuvre de l'historien ; mais en ignorer systématiquement l'une ou l'autre moitié, c'est mutiler l'histoire. Est-ce que, par exemple, l'histoire des Etrusques, auxquels M. d'A. de J. consacre un chapitre, ne pouvait pas être éclairée à l'aide des données que fournit l'archéologie?

Ici encore nous invoquerons le témoignage d'un savant dont M. d'A. de J. ne contestera pas la compétence et l'autorité, celui de M. Anatole de Barthélemy : « Dans ces difficiles problèmes historiques, pour arriver à la vérité, il faut, en effet, se servir de témoignages écrits et de témoignages matériels. En n'employant que les premiers exclusivement, on s'expose à errer : pour peu que l'on ait étudié l'histoire et ses sources, on est surpris, quelle que soit l'époque dont on s'occupe, de constater combien les récits légendaires s'imposent vite et facilement. De même que dans nos chroniqueurs les plus sérieux du moyen âge, des fragments de chansons de geste et de romans de la Table-Ronde viennent se glisser au milieu des faits historiques avec lesquels ils se confondent; de même dans les auteurs grecs et latins, on peut trouver des légendes antiques acceptées comme des traditions de faits constatés. — Quant aux témoignages matériels, contemporains des faits à élucider, on commence seulement à les connaître un peu depuis une vingtaine d'années. Jadis les archéologues négligeaient complètement ces poteries, ces armes, ces bijoux, piteusement rejetés des collections comme des objets barbares. Avouons que maintenant encore, pour certains érudits appartenant aux compagnies savantes de l'ordre le plus élevé, l'archéologie occidentale des temps antérieurs au premier siècle de notre ère est toujours enveloppée d'un brouillard qu'ils ne semblent pas pressés de sonder de peur de compromettre leur prestige scientifique [1]. »

Dans son préambule tout au moins, M. d'A. de J. ne devait pas se dérober à la tâche d'interroger les témoignages autres que ceux des auteurs anciens et de la linguistique. C'est quand il parle des habitants des cavernes et de l'Atlantide. M. d'A. de J. décrit les habitants des cavernes uniquement d'après Eschyle, Homère, Lucrèce, etc. ; mais

1. Anatole de Barthélemy, *Les temps antiques de la Gaule*, voir plus loin, p. 467.

d'après les restes de leur civilisation, nullement. Il pose en outre en fait que les habitants des cavernes étaient, par cela même, étrangers à la race indo-européenne. Voilà qui nous semble bien arbitraire. Est-ce qu'il n'y a pas des groupes de population qui vivaient encore dans de véritables cavernes en France même, presque jusqu'à notre époque?

Et l'Atlantide? Si une question peut-être éclairée par le concours des sciences naturelles et notamment de la géologie, c'est bien celle-là ; et en effet ces sciences admettent comme vraisemblable l'existence d'un continent dont les Canaries seraient un débris, mais leur témoignage a moins d'importance pour M. d'A. de J. que le discours de Silène à l'antique roi Midas, dont il ne perd pas un mot. Ici les témoignages tirés « des auteurs de l'antiquité et des recherches les plus récentes de la linguistique » sont l'*accessoire*, et les arguments tirés des sources naturelles le *principal*. M. d'A. de J. traite des premiers et ne dit rien des seconds. Nous le demandons au lecteur : ignorer systématiquement tout un ordre de sources, est-ce conforme à la méthode historique ?

Encore une critique pour finir. L'ouvrage de M. d'A. de J. se lit avec peine (telle est du moins notre impression personnelle) ; il faut toute la puissance de l'attention pour suivre l'enchaînement des idées de l'auteur. Il faut presque par endroits étudier pour son propre compte la question dont il traite. Si la clarté et le *lucidus ordo* sont dus par un auteur à ceux qui le lisent, c'est bien quand il s'agit d'un sujet obscur et délicat par lui-même comme est l'histoire des premiers habitants de l'Europe.

Nos critiques, on le voit, portent sur des points secondaires, et nous pensons que ni M. d'A. de J. ni le lecteur ne s'y méprendront. Ces détails, nous le répétons, ne nous empêchent pas de regarder l'ouvrage de M. d'A. de J. comme une œuvre des plus remarquables et comme un des efforts les plus vigoureux qui aient été tentés pour soulever le voile dont se couvre l'origine de l'histoire.

H. G.

Nord- und Mittel-Europa in den Schriften den Alten, bis zum Auftreten der Cimbern und Teutonen von Oskar Brenner. Munich, Christian Kaiser. In-8, 116 pages, 1877. Prix, 3 fr. 25.

Cette brochure est une thèse de doctorat présentée à la faculté de philosophie de l'Université de Munich. M. Brenner a suivi l'ordre chronologique des auteurs, et, commençant par Hécatée pour finir par Polybe, il résume les notions que chacun d'eux nous fournit sur l'Europe centrale et sur

l'Europe du nord. Il connaît convenablement les sources, les éditions et les dissertations dont chaque auteur a été l'objet. Naturellement il puise beaucoup dans le savant ouvrage de M. K. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde,* tome Ier. On peut même considérer la thèse de M. Brenner comme une sorte de répertoire critique où les matériaux réunis par M. Müllenhof sont simplement classés dans un ordre différent. Je dis répertoire *critique :* je ne veux pas dire que M. Brenner ait toujours raison de critiquer le célèbre professeur de Berlin. Il n'est pas de force. Ainsi, à la page 96 de son savant ouvrage, M. Müllenhof dit que les éditeurs d'Hécatée ont tort d'attribuer à ce géographe grec les mots : Ναρβὼν ἐμπόριον καὶ πόλις κελτική, « Narbonne, ville et marché celtique », et que cette notion géographique, attribuée à Hécatée par Clausen et Charles Müller « sur la foi d'Etienne de Bysance, » est donnée par Etienne de Byzance comme empruntée non à Hécatée, mais à Strabon. Là-dessus M. Brenner déclare qu'il n'est pas convaincu. Il n'est pas convaincu ! Il n'avait qu'à ouvrir, à côté d'une édition d'Etienne de Byzance, une édition d'Hécatée ; il aurait vu que là où les éditeurs de ce dernier géographe ont imprimé, soi-disant d'après Etienne de Byzance : Ναρβὼν, ἐμπόριον καὶ πόλις κελτική, Ἑκαταῖος Εὐρώπῃ, Etienne de Byzance, au lieu de Ἑκαταῖος Εὐρώπῃ, avait écrit Στράβων τετάρτῳ.

La brochure de M. Brenner, comme le livre de M. Müllenhof, contient de nombreuses indications sur les origines celtiques : mais M. Brenner paraît peu au courant de ce sujet spécial. Ainsi il considère comme fort douteux que suivant Ephore, la Celtique, Κελτική, se soit étendue jusqu'auprès de Cadix au temps de cet auteur, c'est-à-dire vers 350, comme le raconte Strabon, l. IV, c. 4, § 6, édition Didot, p. 165. Cependant, au temps de Strabon, les Celtiques possédaient encore les villes de Conistorgis et de *Pax Augusta* dans l'Espagne méridionale, non loin des Turdétans (Strabon, l. III, c. 2, § 2 et 13, édition Didot, p. 117, 125). Evidemment les victoires des Carthaginois sur les Celtes d'Espagne, la conquête de l'Espagne sur les Celtes par Hamilcar Barca et Hasdrubal de 238 à 221 avant J.-C., n'a pas dû avoir pour effet d'augmenter l'étendue des contrées occupées par la race celtique en Espagne. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'Ephore, au IVe siècle, attribue à la Celtique une grande partie de l'Espagne.

M. Brenner a fait un travail estimable qui mérite des encouragements ; sa méthode est bonne ; à l'avenir, en étudiant son sujet plus à fond, il se mettra à même de nous fournir des mémoires qui offriront moins de prise à la critique.

H. D'A. DE J.

Les monuments mégalithiques de tous pays, *leur âge et leur destination*, avec une carte et 230 gravures, par JAMES FERGUSSON. Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé HAMARD, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Haton, 1877, in-8 de 560 pages avec 1 carte et 230 gravures. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. James Fergusson, paru en anglais en 1873, marque une époque dans l'histoire de l'archéologie, et, n'était qu'il combat les idées à peu près reçues aujourd'hui en cette matière, il aurait eu plus de retentissement. M. F. pense, en effet, que les monuments des Iles Britanniques et de France, autrefois dits druidiques ou celtiques, aujourd'hui appelés mégalithiques d'un mot qui ne préjuge rien, sont l'œuvre des Celtes et se placent aux environs de l'époque romaine : que quelques-uns même, comme Avebury et Stonehenge, appartiennent à l'époque post-romaine, c'est-à-dire à l'époque qui a suivi le départ des troupes romaines de la Grande-Bretagne abandonnée à elle-même. Disons bien vite que si M. F. regarde ces monuments comme celtiques, il ne les considère pas comme druidiques, c.-à-d. comme ayant une destination religieuse : il ne les regarde que comme des monuments funéraires.

Mais ce qui faisait la principale valeur de l'ouvrage de M. F., c'est qu'il décrivait les monuments analogues connus jusqu'ici dans le reste du monde, qu'il réunissait des documents de toute sorte le plus souvent peu accessibles, et qu'il faisait connaître les monuments eux-mêmes par des plans et par des gravures. Les dolmens de l'Espagne et du Portugal, les constructions singulières des îles de la Méditerranée, les milliers de dolmens de l'Algérie, ceux de l'Asie occidentale, ceux de l'Inde, les menhirs qu'on élève encore aujourd'hui dans les monts Khassia (Hindoustan) se trouvaient pour la première fois réunis et confrontés avec ceux de nos pays. Ce catalogue était déjà par lui-même un enseignement : il montrait que ces monuments ne peuvent pas être l'œuvre d'un seul peuple, qu'ils sont la forme primitive de l'architecture funéraire des anciens peuples et que « l'architecture mégalithique est un style au même titre que l'architecture gothique, grecque, égyptienne, bouddhiste ou autre ». Ce classement montrait aussi que ces monuments sont presque tous des monuments funéraires.

Les études d'archéologie préhistorique se perdent trop souvent dans le menu ou dans le vague ; M. F. les ramène à la fois aux questions générales et à la précision. M. l'abbé Hamard a rendu un véritable service à notre littérature érudite en faisant passer cet ouvrage dans notre

langue. Il l'a fait précéder d'une préface où il résume la question au point de vue de l'auteur anglais qui est aussi le sien. Il n'a pas de peine à montrer que les dolmens et les menhirs avaient une destination funéraire, et il remarque spirituellement qu'y voir des autels sur lesquels le sang coulait par certaines rigoles, comme on l'a prétendu, c'est « vouloir transformer l'ancienne Armorique en un immense théâtre de carnage ». Passant à l'origine et à l'âge des dolmens, il revendique ceux de notre pays pour les Celtes : il paraît en effet établi qu'au commencement de l'ère chrétienne les Celtes élevaient encore au moins des menhirs.

Dans des questions encore aussi obscures, la contradiction est la vie de la science. Nos archéologues sont souvent tentés de s'enfoncer « dans la nuit des âges ». M. Fergusson tombe dans l'excès contraire, mais il n'en provoque pas moins une réaction utile. En dehors de toute question de théorie et d'explication, son livre a le mérite d'être le seul travail d'ensemble qui existe sur la matière et d'être le point de départ indispensable dans l'étude de ces intéressantes questions.

H. G.

L'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires, par M. Emile CARTAILHAC. 104 p. gr. in-8 avec 62 grav. et 2 pl. Paris, Reinwald, 1877. Prix, 5 fr.

Il est peu d'antiquités qui soient plus anciennes que la tradition populaire. Quelques préhistoriens s'en sont aperçus en rencontrant diverses superstitions relatives à des objets de l'âge de la pierre ; le géologue italien M. E. de Rossi (frère de l'archéologue) et quelques autres savants s'étaient déjà occupés de cette survivance de l'âge de pierre dans les croyances populaires et des rares mentions des écrivains anciens sur l'emploi du silex. Après eux, M. Cartailhac, directeur de l'utile revue préhistorique *Matériaux pour la connaissance de l'homme*, reprend le sujet.

Les faits que M. C. a recueillis ne sont pas nouveaux pour les personnes qui s'occupent de tradition populaire, mais ils le seront sans doute pour les archéologues qui s'occupent d'antiquités préhistoriques. Ce recueil leur ouvrira un horizon nouveau, et il leur montrera les anneaux par lesquels notre temps, tout civilisé qu'il soit, se rattache aux plus anciennes époques de l'humanité.

Ce volume est particulièrement consacré aux pierres de foudre (nom populaire des haches en pierre), aux traits des fées (pointes de flèche en silex), aux haches et aux pointes de silex employées comme amulettes et comme bijoux, et au rôle du silex dans les cérémonies religieuses et dans les rites funéraires.

M. C. n'a traité, on le voit, qu'une partie du vaste sujet embrassé par son titre. Ainsi il ne parle ni des traditions relatives aux monuments mégalithiques, ni des pierres de malédiction, ni des *cairns* ou amas de pierres, etc. Il ne fait que mentionner le côté mythologique de la question. Si la hache en pierre a été regardée comme une *pierre de tonnerre*, c'est que le tonnerre était regardé comme une arme, comme un trait. Ces humbles traditions se rattachent ainsi aux plus anciennes mythologies.

Le dernier chapitre traite de la question ardue et discutée du passage de l'âge de pierre à l'âge de bronze. L'opinion de M. C. est que l'âge de pierre est réellement préhistorique, et que les instruments de pierre ne s'étaient conservés que dans quelques cas isolés, sous l'influence conservatrice d'idées religieuses. Nous avouons que son argumentation ne nous a pas convaincu.

L'ouvrage de M. C. est composé et écrit d'une façon un peu molle, et n'est guère autre chose qu'une suite de notes mises bout à bout; mais c'est en même temps un recueil utile de faits (généralement accompagné de la mention des sources), et les archéologues, pour qui bien souvent ces questions sont encore nouvelles, y trouveront plaisir et profit.

Ajoutons que ce volume contient un très-grand nombre de gravures, représentant les objets archéologiques ou mythologiques dont il est question. H. G.

Les temps antiques de la Gaule, par M. Anatole DE BARTHÉLEMY. 43 p. in-8. Paris, 1877. Extrait de la *Revue des Questions historiques ;* tiré à 50 exempl.

Nous ne saurions trop recommander cet opuscule aux personnes qui cherchent un résumé clair et bien informé des discussions auxquelles les origines de la Gaule ont donné lieu dans les derniers temps et qui veulent connaître les principaux résultats de ces discussions. On peut apprécier la méthode sage et compréhensible de l'auteur par la citation que nous faisions plus haut de son préambule (p. 462). Ses principales conclusions sont les suivantes : Rome ne fut pas prise par des émigrés descendus de ce qui fut plus tard la Gaule ; la division arbitraire de l'archéologie en âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer, ne doit pas être conservée en ce qui concerne la Gaule ; il y eut véritablement un âge de la pierre et un âge des métaux ; c'est au milieu du IVe siècle avant notre ère qu'une monnaie indigène fait son apparition en Gaule. La parfaite clarté de l'exposition de M. A. de B. rend d'autant plus intéressante la lecture de ces trop courtes pages.

H. G.

Les origines linguistiques de l'Aquitaine, par A. LUCHAIRE. Pau, 1877, XI-72 p. in-8.

Ce volume est une rédaction française, corrigée et refondue, de la thèse latine que M. L. a présentée en 1877 à la Faculté des Lettres de Paris, *De lingua Aquitanica*. L'auteur a pour but de démontrer « que la langue des Aquitains était, comme l'idiome ibérien de l'Espagne, de la même famille que celle des Basques actuels ; que son domaine s'étendait à peu près, du temps de César et de Strabon, sur la même région que celle où l'on parle aujourd'hui le dialecte gascon, c'est-à-dire sur la province ecclésiastique d'Auch ; que cet ancien idiome, supplanté par le latin populaire, a laissé des traces dans les noms propres que les anciens ont cités, dans le vocabulaire et la constitution phonétique du gascon, et dans les noms de lieu de la région pyrénéenne ». M. L. va même plus loin et il admet que « l'euskara (ou basque) d'aujourd'hui n'est autre chose, au moins dans la partie française du pays basque, que la langue aquitanique elle-même, conservée dans un coin de la chaîne des Pyrénées ».

M. L., on le voit, s'est attaqué là à un des problèmes les plus difficiles de l'ethnographie de l'Europe occidentale ; le plus difficile, parce que la langue basque, sur laquelle on s'appuie, n'a pas de monuments anciens. La compétence nous manque trop pour que nous nous permettions d'apprécier l'ouvrage de M. L. : nous ne pouvons que louer la clarté de son exposition et l'esprit méthodique et critique qu'on respire dans ses recherches.

Mais il y a une réserve que nous ne pouvons nous empêcher de formuler, tout ignorant que nous soyons de la philologie basque. M. L. explique directement par des mots du basque *actuel* des noms *anciens* tels que les noms de lieu de l'Aquitaine antique. — Cela nous rappelle les explications que l'on donnait autrefois des noms de lieu de la Gaule par des mots bretons ; et l'interprétation des noms en *-durum* par le breton *dour* « eau » paraissait aussi convaincante que l'interprétation d'*Iliberri* par *Iriberri*, « ville neuve ». Mais le celtique a heureusement ce que n'a pas le basque, une série de monuments datés où l'on peut suivre les transformations et les déformations graduelles de la langue. On a vu alors que ce rapprochement était fallacieux et que le breton *dour* correspond à un gaulois *dubrum*. Dans une publication antérieure (*Du mot basque Iri*, Pau, 1875), M. L. disait presque avec dédain (p. 10) que les noms de lieu des pays celtiques « sont bien plus gravement altérés et beaucoup moins aisés à reconnaître ». Mais cela justement est une garantie. Personne en effet ne contestera, au moins pour les langues indo-

européennes, que l'homophonie, à de longs siècles de distance, bien loin d'être une preuve étymologique, est une raison de défiance.

En est-il autrement du basque ? Cette langue, par une propriété antiseptique qui lui serait particulière, aurait-elle résisté à la corruption propre à toutes les langues ? Nous n'en savons rien, et il est difficile de le savoir quand les documents font défaut pour l'histoire de la langue, mais nous avons le droit de demander qu'on nous le rende probable, avant de nous expliquer par le basque *actuel* une chose aussi délicate et aussi obscure que des noms de lieu de l'antiquité.

Remarquons aussi que si ce système d'interprétation vaut pour les noms de lieu, il doit valoir aussi pour les légendes des monnaies celtibériennes et pour les inscriptions inexpliquées et probablement celtibériennes de l'Espagne dont M. L. ne parle pas.

M. L. dit dans sa préface en mentionnant les inscriptions gauloises que « leur interprétation n'est pas de beaucoup plus avancée que celles des monnaies celtibériennes ». M. L. est mal renseigné à cet égard. Retournant sa phrase, nous dirons que si l'interprétation des légendes des monnaies celtibériennes — et des inscriptions celtibériennes — était aussi avancée que celle des inscriptions gauloises, on verrait un peu plus clair dans la question ibérienne.

L'ouvrage de M. L. s'ajoute à la série des sérieux travaux inaugurée par Guillaume de Humboldt sur cette question, mais il ne clôt pas l'ère de la discussion.

H. G.

Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, par Ernest Desjardins. T. II, la Conquête. Paris, Hachette, 1878, in-8, 748 pages et 39 planches. Prix, 20 fr.

Le directeur de la *Revue celtique*, en me chargeant de rendre compte de cet ouvrage, m'a mis dans un grand embarras. Si je fais l'éloge d'un livre où je suis cité si souvent avec une bienveillance que beaucoup de lecteurs trouvent exagérée, mon impartialité leur semblera au moins contestable. Si j'en entreprends la critique, je paraîtrai bien ingrat, sans compter la difficulté que présentera pour moi la critique d'un livre dont l'auteur soutient la plupart du temps sur les points qui me paraissent fondamentaux les mêmes doctrines que moi, ne se distinguant en ses matières que par la supériorité de son talent d'exposition et l'immense variété de son érudition historique.

Cet ouvrage est divisé en cinq chapitres. Le premier, intitulé le pays

gaulois ou la patrie romaine, expose d'une manière générale les causes et les procédés de la conquête romaine en Gaule. Le Gaulois, dit M. Desjardins, n'avait pas l'idée de la patrie. Il est certain, en effet, que les Gaulois n'avaient pas la notion d'une unité nationale embrassant toutes les populations celtiques de la Gaule : la pensée de la Gaule formant un *état* dans le sens romain du mot, était alors étrangère aux conceptions politiques de la race celtique. Ainsi, à une date bien postérieure, les Irlandais ne comprenaient pas encore ce que c'est que l'état. Telle fut la cause qui rendit infructueuse la résistance des armées gauloises aux armées romaines; l'habileté administrative du vainqueur fit le reste. Et M. Desjardins expose en homme compétent comment les Romains administrèrent la Gaule vaincue et comment les qualités spéciales à cette administration assurèrent la durée de la conquête. L'épigraphie, dont M. Desjardins a fait une étude approfondie, complète et rectifie sur une foule de points les notions que les historiens et les textes juridiques nous fournissent sur l'organisation administrative de la république et de l'empire romain.

Le chapitre II a pour objet la situation politique et ethnographique de la région sud-est de la Gaule au moment où les Romains en ont commencé la conquête au dernier quart du second siècle avant J. C. M. Desjardins nous montre avec clarté et précision dans cette région de la Gaule les Ibères, les Ligures, les Umbranici, les Phéniciens, les Grecs, les Gaulois arrivant successivement et prenant place les uns à côté des autres ou les uns au-dessus des autres. Le savant auteur est, je crois, le premier qui ait su mettre en relief les *Umbranici*, leur parenté probable avec les Ligures et avec les *Umbranates* d'Italie. Ambron était un des noms de la race ligure, *Umbranici* et *Umbranates* sont vraisemblablement des dérivés d'Ambron. Mais je crois que M. Desjardins s'avance trop en supposant une parenté particulièrement intime entre les Ombriens et les Ligures. Les Ombriens sont un rameau de la race latine, leur langue est un patois du latin ; or, nous ne trouvons nulle part la preuve que le ligure fût aussi un patois du latin. Je suis d'accord avec M. Desjardins, quand il dit que dans la nation des *Salluvi* — et non *Salluvii* [1] — il y avait un élément celtique mélangé à un élément ligure, mais l'élément dominant était, suivant moi, l'élément celtique et non, comme il paraît le croire, l'élément ligure. Le nom des *Salluvi* ou *Saluvi* (les Grecs n'écrivent ce nom qu'avec une *l* : Σάλυες) est dérivé du thème gaulois *Salo-*

1. *Corpus incriptionum latinarum*, t. I, p. 460 : *Salluveisque*. La leçon *Salluvieisque* est le résultat d'une mauvaise lecture.

qu'on trouve dans les noms du *vicus* helvétique *Salo-durum*, du *vicus* norique *Saloca* et du peuple des *Salassi*[1] : il en est formé à l'aide d'un suffixe que le nom du Danube *Danuvius* nous offre amplifié. Le nom du roi des *Salluvi*, Teuto-malius, est gaulois. Sur le premier terme *teuto-* voir la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 34; le second terme est dérivé du thème *malo-* qu'on trouve comme second terme dans le composé *Vinco-malus* (*Corpus*, V, 606) et dont dérivent les noms propres *Malaius* et *Maleius* (*Corpus*, III, 5419, 5498). Je persiste, malgré les savants arguments de MM. Desjardins, Deloche et Quicherat, à considérer comme inadmissible la doctrine de Tite-Live sur la date de l'invasion celtique en Italie. Cette invasion était inconciliable avec le maintien de la domination des Etrusques dans la Transpadane, puisque les Etrusques, dit Tite-Live, V, 23, *trans Padum omnia loca, excepto Venetorum angulo qui sinum circumcolunt maris, usque ad Alpes tenuere*. Or la domination des Etrusques dans cette région est, nous dit Polybe (l. II, c. 17, § 1 ; cf. c. 14, § 7) contemporaine de la domination des Etrusques dans la plaine dont Capoue et Nole étaient alors les villes principales, c'est-à-dire en Campanie. Quand a fini la domination étrusque dans la Campanie ? Elle a fini dans le dernier quart du ve siècle avant J. C., lors de la conquête de cette province par les Samnites. De cette conquête, mentionnée par Strabon[2], le fait le plus saillant fut la prise de Capoue par les Samnites en l'an 424 avant notre ère. Tite-Live (IV, 37) nous raconte comment les Etrusques ayant accueilli les vainqueurs dans cette ville furent massacrés une nuit à la suite d'un festin. Telle est approximativement l'époque où, suivant Polybe, il faut placer l'invasion gauloise en Italie. La légende qui fait préférer à Tite-Live une date antérieure de près de deux siècles, l'alliance imaginaire des Gaulois avec les Phocéens au moment de la fondation de Marseille, a la même valeur historique que l'alliance conclue quelques jours ou quelques mois auparavant par les mêmes Phocéens avec le peuple romain : *Temporibus Tarquinii regis ex Asia Phocensium juventus, ostio Tiberis invecta, amicitiam cum Romanis junxit* (Justin, XLIII, 3). Ces deux légendes ont été inventées quand les Gaulois et les Romains en guerre dans la Transalpine recherchaient concurremment l'alliance de Marseille.

Le chapitre III, plutôt historique que géographique, raconte la conquête et l'organisation de la province romaine.

1. Sur la nationalité des *Salassi*, voir Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 750.
2. Strabon, livre I, c. 4, § 3, édition Didot, p. 202, lignes 20-25.

Le chapitre IV, un des plus importants de l'ouvrage, est consacré à la description de la Gaule chevelue au moment de l'arrivée de Jules César. La partie purement géographique de ce chapitre me semble d'une grande valeur : elle est résumée dans une carte où sont indiqués les soixante peuples qui ont formé les soixante *civitates* d'Auguste. M. Desjardins y a joint de nombreux détails sur les institutions, les mœurs, la langue, les arts des Gaulois.

Le chapitre V raconte les guerres de Jules César en Gaule. Le sujet est plus connu ; mais, là comme ailleurs, l'intérêt que l'auteur a su répandre assure le succès du livre.

H. D'A. DE J.

Géographie de la Gaule au VIe siècle, par Auguste LONGNON. Paris, Hachette, 1878. IX-631 pages et 6 planches. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est d'une importance fondamentale pour l'histoire de l'époque mérovingienne. Il ne devra pas être négligé par les savants que les études celtiques intéressent. Il nous apprend la situation mal déterminée jusqu'ici d'un grand nombre de localités, dont le nom atteste l'origine celtique, telles sont : *Brennacum*, « propriété de *Brennos*, aujourd'hui Berny-Rivière (Aisne), confondu jusqu'à présent avec Braine ; *Ciso-magus*, aujourd'hui Ciran-la-Latte (Indre-et-Loire), confondu avec Chisseaux, même département ; *Vindunitta*, aujourd'hui Besné (Loire-Inférieure), dont Jacobs n'a pas su reconnaître l'identité. C'est Grégoire de Tours qui nous a conservé, avec le nom du *mons Belenatensis*, un des principaux monuments du culte du dieu *Belenos* en Gaule. Nos lecteurs connaissent les dissertations dont le *vasso Galatae* du même auteur a été l'objet. Les celtistes ont donc beaucoup à prendre dans les œuvres du saint évêque dont M. Longnon doit être considéré comme le principal commentateur.

Mais la grande difficulté que présente l'emploi du texte de Grégoire de Tours au point de vue des études celtiques résulte de la basse époque où cet auteur a écrit. Grégoire de Tours emploie : 1° *o* pour *u* long accentué :

Autisio-dorum	pour	*Autessio-dûrum*,
Icio-dorum	—	*Iccio-dûrum*,
Nempto-dorum	—	*Nemeto-dûrum*,
Octo-dorum	—	*Octo-dûrum*,
Torno-dorum	—	*Turno-dûrum*,
Ebre-donum	—	*Eburo-dûnum* ;

2° *o* pour *u* atone :

Ardoennensis	pour	*Arduennensis*,
Carnotes	—	*Carnutes*,
Tornacus	—	*Turnacus*,
Helosensis	—	*Elusensis*,
Torno-dorum	—	*Turno-durum* ;

3° *u* pour *o* atone :

Tulbiacum	pour	*Tolbiacum* ;

4° *e* pour *i* :

Burdegala	pour	*Burdigala*,
Lexovii	—	*Lixovii*,
Agennenses	—	*Aginnenses* ;

5° *i* pour *e* :

Sigusium	pour	*Segusio*,
Autesi-dorum	—	*Autessio-durum* ;

6° *a* pour *e* :

Atrabates	pour	*Atrebates*,
Camaracenses	—	*Cameracenses*,
Januba	—	*Genava*.

La forme *Nempto-dorum* pour *Nemeto-durum* établit que dans ce mot le second *e* du terme *nemeto-* avait cessé de se prononcer ; dans *Ebredonum* pour *Eburo-dunum* les voyelles atones sont encore plus maltraitées. Evidemment beaucoup d'autres voyelles atones que le savant évêque reproduisait dans ses écrits par respect pour la tradition, n'étaient plus prononcées de son temps.

Le consonantisme est chez lui aussi altéré que le vocalisme. Il emploie :

1° le *g* pour le *c* dans :

Ande-gavus	pour	*Ande-cavus*,
Petro-goricus	—	*Petro-coricus*,
Vapigensis	—	*Vapincensis*,
Agaunum	—	*Acaunum*,
Egolisma	—	*Iculisma* ;

2° le *c* pour le *g* dans :

Bituricum	pour	*Biturigum* ;

3° le *b* pour le *v* dans :

Januba	pour	*Genava*,
Tarabennenses	—	*Tarvennenses* ;

4° le *v* pour le *b* dans :

Cavillonensis	pour	*Cabillonensis*,
Noviliacus	—	*Nobiliacus*.

Il supprime : 1° le *v* médial dans *Luxoensis* pour *Lixoviensis*, 2° le *g* médial dans *Montalo-maus*, variante de *Mantalo-magus*. D'autre part, dans *Regiensis* pour *Reiensis*, il intercale un *g* euphonique dont la basse latinité nous offre beaucoup d'exemples analogues ; il se suit de là qu'entre des formes comme *Geina* et *Gegina*, *-oialum* et *-ogialum* (*Maroialum* et *Najogialum*), on se demande quelle est celle qui représente la prononciation ancienne et quelle est celle qui appartient à la basse latinité.

La difficulté que j'expose apparaîtrait beaucoup plus clairement si les éditeurs modernes, au lieu de reproduire indéfiniment le texte de D. Ruinart, nous donnaient le texte des manuscrits les plus anciens où la langue latine est partout traitée comme le sont les termes géographiques dans les quelques exemples que je viens de réunir. Ruinart est un traducteur et non un éditeur : il donne de l'œuvre du saint évêque l'idée la plus fausse au point de vue de la langue, sans compter que sa *traduction* n'est pas partout exempte de contre-sens.

H. D'A. DE J.

Ueber Druidismus in Noricum, mit Rücksicht auf die Stellung der Geschichtsforschung zur Keltenfrage, von Franz FERK (Programm der K. K. Lehrerbildungsanstalt in Graz). Graz, Leuscher, 1877, 50 p. in-8 avec deux planches. Prix : 2 mk.

Le titre de cette brochure est séduisant, mais le contenu déçoit le lecteur. L'auteur est jeune (heureux défaut du reste) ; on s'en aperçoit à son enthousiasme pour les choses celtiques, à son ardeur pour les hypothèses, et à une abondance d'idées qui tourne à la confusion. Après un long préambule sur les Celtes, les Druides et les monuments dits celtiques, l'auteur arrive au « Druidisme en Norique ». Voici en quoi il consiste : on a découvert en 1851, près de la petite ville de Judenburg, un objet en bronze représentant un char avec chevaux et personnages. En face de Judenburg se trouve une montagne, le Falkenberg, sur lequel M. F. a découvert le 30 mai 1874 les traces d'un cercle druidique, et il lui a semblé que la disposition du char de bronze correspondait à la disposition du cercle druidique dont il avait retrouvé les ruines. Stonehenge et les temples du Soleil venant à la rescousse, voilà le culte druidique retrouvé en Norique. On voit quel rôle l'hypothèse joue dans la théorie de M. Ferk.

Nous ne voudrions pas que cette critique de son premier essai détournât le jeune auteur des études celtiques. Son opuscule dénote des lectures fort étendues et un zèle fort louable. Qu'il laisse à ses idées le

temps de murir ; qu'il se défie des hypothèses brillantes, qu'il ne rêve pas trop des Druides, qu'il prenne la *Grammatica celtica* pour bréviaire et la celtologie aura au fond de la Styrie un adhérent de plus. *Macte animo!*

H. G.

Der Rhein und der Strom der Cultur in Kelten und Roemer zeit, von Dr C. Mehlis. Berlin, C. Habel, 1876, in-8, 43 pages et une carte.

Ce mémoire fait partie d'une collection de traités destinés à vulgariser la science (*Gemeinverstaendliche wissenschaftliche Vortraege*). A en juger par celui-ci, la science qu'il est question de vulgariser est quelque peu arriérée. L'auteur a puisé ses informations sur la science celtique dans les écrits d'Holtzmann, de Mone, etc. La *Grammatica celtica* de Zeuss ne lui paraît pas connue. Suivant lui, le thème celtique *rigo-*, dans les composés *Rigo-dulum*, *Rigo-magus*, vient du français « *rigole* » et fournit la preuve que dans les localités dont il s'agit, les Celtes avaient creusé des « rigoles ». Il est donc évident, dit-il, que les Celtes s'occupaient activement de dessécher les marais de la vallée du Rhin et de faire couler l'eau du vieux fleuve dans des canaux de dérivation. L'auteur admet aussi avec M. Hehn, *das Salz*, que le terme *halle*, *hall*, dans les noms de lieu allemands, est d'origine celtique, que dans ce terme l'*h* initial tient lieu d'un *s* plus ancien, que par conséquent *halle*, *hall*, signifie « saline ». Cette doctrine n'a pas de base, puisque le changement d'*s* en *h* est, à très peu d'exceptions près, un phénomène néo-celtique, spécial au rameau breton et postérieur à la chute de l'empire romain : nous n'avons aucune preuve que ce phénomène phonétique s'accomplît chez les Celtes de Germanie à la date où la conquête germanique substitua une langue nouvelle à la langue des vaincus. Il n'est donc pas prouvé que les Celtes aient créé des salines dans la vallée du Rhin.

L'éditeur de cette brochure se réserve le droit d'autoriser les traductions. Nous ne conseillerons à personne d'aller lui demander cette autorisation. La science fantaisiste est assez abondante en France pour que nous n'ayons pas besoin d'aller en emprunter à nos voisins.

H. d'A. de J.

Die Roemischen Denksteine des Grossherzoglichen Antiquariums in Mannheim von prof. Ferdinand HAUG (Programm der Gymnasiums Mannheim. Constanz, druck von Fr. Stadler, 1877. 71 p. in-4.

La vallée du Rhin est riche en monuments de l'époque gallo-romaine, et le recueil des inscriptions rhénanes de Brambach en a montré l'intérêt même au point de vue spécial des études celtiques. La Société (allemande) des antiquaires du Rhin est un foyer actif de travaux archéologiques et les villes du Rhin voient l'une après l'autre publier le catalogue de leurs antiquités, dressé avec compétence et critique. Après le catalogue du musée de Mayence de M. Becker (cf. p. 117), voici celui du musée de Mannheim de M. Haug. A l'exemple de M. Becker, M. H. ne parle pas seulement des monuments portant des inscriptions, mais aussi des monuments figurés. La plupart des inscriptions de Mannheim se trouvent déjà dans le Corpus de M. Brambach ; mais, pour plusieurs, M. H. apporte une lecture plus complète ou plus correcte. La collection de Mannheim compte un assez grand nombre de monuments érigés aux déesses mères et à Mercure.

Ces monuments, étudiés de près par des personnes soigneuses et compétentes, fournissent souvent des détails négligés d'abord. Ainsi du monument d'Obrigheim (n° 1724 de Brambach) et que M. Ch. Robert n'avait pu faire figurer à sa place dans la série de Mercure et Rosmerta ou Maïa (*Epigraphie de la Moselle*, p. 78, n.), et où la parèdre de Mercure, dit M. H., est évidemment un personnage féminin, tenant de la main droite une bourse, et sur le bras gauche un objet moins aisé à distinguer. Nous saisissons cette occasion de signaler aux antiquaires un beau bas-relief en grès rouge, appartenant à la même série de Mercure et Rosmerta ou Maïa (mais anépigraphe) conservé à la mairie de Niederbronn (Bas-Rhin).

La brochure de M. H. est accompagnée de tables qui rendent les recherches faciles et fructueuses : mais on regrette l'absence de facsimiles ou de dessins représentant les principaux monuments.

H. G.

History of Ireland, vol. I. The heroic period. By Standish O'GRADY. London, 1878.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt ce livre qui promet de traiter la mythologie irlandaise d'un point de vue tout nouveau. L'auteur nous

expose dans l'introduction ses principes contraires à ceux de Keating et d'O'Curry. Il se propose de traiter la mythologie irlandaise autant que possible comme une structure artificielle, de nous donner les caractères dans leurs éléments essentiels sans rendre compte de toutes les nuances qui se trouvent dans l'une ou l'autre des compositions bardiques. Il suit par conséquent une autorité qui dans la plupart des cas n'est pas difficile à trouver pour quiconque connaît un peu la littérature irlandaise et ne mentionne pas même les autres récensions qui existent. De cette manière il est parvenu à nous offrir dans un volume de 250 pages un extrait assez complet de cette mythologie si vaste et si étendue, qui pourrait remplir, comme il dit lui-même, cent volumes de la même grandeur.

L'ouvrage est presque entièrement composé de traductions — sauf les premiers chapitres, qui contiennent la période pré-littéraire et qui ne nous paraissent pas être à la hauteur du reste — tirées pour la plupart du *Leabhar na hUidhri,* du Book of Leinster, etc., que l'auteur a étudiés très-soigneusement. Nous croyons qu'il aurait bien fait, pour l'usage du grand public, d'ajouter dans une note, qui n'aurait pas pris beaucoup de place, l'endroit d'où la traduction est prise. L'histoire du chapitre XXI par exemple, intitulée 'the Fairybride', est prise du Book of Leinster et se trouve d'une manière un peu différente dans le Leabhar na hUidhri. Aussi aurait-il bien fait de séparer plus distinctement les différents cercles de mythes, surtout les deux qui se groupent autour de Finn d'un côté et de Cuculainn de l'autre et qui ne sont jamais confondus dans les manuscrits. Les chapitres XI et XII traitent de Finn, de son fils Oisin, et de Cailte et Diarmait, et sont pris, si je ne me trompe, de l'Agalamh na Seanorach. Ensuite vient l'invasion des Milésiens. Tout le reste du livre, à commencer du chapitre XX, est tiré des grandes épopées irlandaises Tain bo Cuailgne et Bruden Daderga avec leurs contes d'introduction. Le contenu du chap. XV se trouve, sous une forme un peu changée, dans le Glossaire de Cormac s. v. Emain. Les chapitres XXI et XXIII sont tirés du Bruden Daderga, et en contiennent le commencement (Tochmarc Etaine) et la fin (Death of Conaire), mais entre deux il y a un chapitre sur le 'Palace of Ailell Mor', qui n'a rien du tout à faire ici. Le chap. XXIV traite de l'enfance de Cuculainn et le reste depuis le chap. XXVII jusqu'à la fin du livre contient tous les exploits de ce héros avec la seule exception du Tochmarc Emere que l'auteur ne paraît pas avoir connu. Entre deux il y a les chap. XXV et XXVI qui traitent des sujets différents sur le sort des enfants d'Usnech du Leabhar na hHuidhri et une histoire assez peu intéressante intitulée 'The nuts of knowledge'.

Il paraît que ce mauvais arrangement a aussi causé des répétitions comme celle des pages 63 et 76 où la même histoire de « Teale wife of Lewy » se trouve répétée presque avec les mêmes mots.

Une autre erreur que l'auteur a commise selon nous est la manière dont il écrit les noms propres. Il dit à la fin de son introduction qu'il se propose de les écrire comme un lecteur ordinaire parviendrait le plus facilement à les prononcer, mais comment prononcer la triphthongue *eai* dans Leairey ? Il aurait fallu mettre ou bien l'ancienne forme Loeguire, qui se trouve dans les manuscrits, ou la moderne Leary. Une faute un peu plus grave, mais qui paraît aussi provenir de la mauvaise orthographe, est la traduction de Meadcuarta p. 90 par 'the chamber where the mead circles'. Ce mot est toujours écrit *midcuarta* dans les manuscrits et n'a rien à faire avec *mead* qui, d'ailleurs, autant que je sache, n'existe pas dans l'ancien irlandais.

E. MULLER.

Notes on Irish Architecture by Edwin, Third Earl of DUNRAVEN, edited by Margaret STOKES. Vol. II, XI–205 p. in-fol. (plus 36 p. non numérotées) avec 60 photographies et des gravures intercalées dans le texte. London, George Bell and Sons, 1877. Prix 84 sh. (105 fr.).

Miss Stokes vient d'achever la publication posthume du grand ouvrage de lord Dunraven, qui est sien également par son travail de refonte et ses additions. Le tome I traitait des forts payens construits sans ciment et des premiers oratoires chrétiens (voir plus haut p. 105) ; le second nous conduit à travers les monuments de l'architecture chrétienne de l'Irlande indépendante.

Ce volume se compose pour la plus grande partie de descriptions particulières d'une centaine de monuments. Ces descriptions, accompagnées de magnifiques photographies, de dessins et de plans, ne se bornent pas aux détails archéologiques, elles comprennent également les extraits de chroniques et autres renseignements se référant aux monuments et à l'histoire locale. La succession de ces photographies et de ces dessins est elle-même une histoire en image où l'on peut suivre des yeux la transformation des styles. Les monuments que ne date pas la mention d'une chronique se datent ainsi eux-mêmes, pour ainsi dire, par la comparaison. Le volume se termine par un essai de Mlle Stokes sur le caractère et l'histoire de l'architecture irlandaise, par des tables chronologiques et par une carte [1].

1. Cet essai a été publié à part sous ce titre : Stokes (Margaret) : *Early Christian*

Les célèbres tours rondes forment le sujet le plus important de ce volume et dix-huit de ces curieux monuments nous sont représentés par les photographies. On a beaucoup écrit en Irlande sur les tours rondes, mais avec plus de fantaisie que de critique. Petrie, le premier, en a abordé l'étude dans un esprit scientifique : après lui, lord Dunraven et miss Stokes les ont fait entrer dans le domaine de l'histoire. Au commencement de ce siècle, il en existait encore 118. On n'en compte plus aujourd'hui que 76, les unes assez bien conservées, les autres plus ou moins endommagées ou même en ruines. Mlle Stokes établit l'époque de leur construction par la comparaison de leur maçonnerie avec celle d'époques datées, par l'emploi du fer dans leurs seuils, par leur caractère défensif, par les mentions qu'en font les annales, par leur analogie avec certaines tours de Ravenne, de France, de Suisse et des Orcades qui appartiennent au même type. Par l'étude de tous ces faits, elle est amenée à penser que ces tours ont été construites pour la première fois à la fin du IXe siècle. Leur hauteur varie de 70 et 80 pieds à 120, et leur diamètre à la base de 14 à 16 pieds ; les murs en sont épais de 3 à 4 pieds ; elles s'effilent au sommet et se terminent par un cône en pierre. *Elles sont toutes bâties avec du ciment*, et cela seul dément les prétentions à l'antiquité des anciens archéologues de l'Irlande ; leur entrée est à 8 à 13 pieds du sol. Elles sont partagées en cinq ou six étages, ordinairement avec des planchers de bois et de petites lucarnes ; les lucarnes du sommet sont généralement disposées aux quatre coins de l'horizon : elles n'ont pas d'escaliers et les étages communiquent par des échelles. Elles sont généralement placées à quelques mètres à l'ouest d'une église, et la porte est toujours de ce côté. Mlle Stokes les répartit entre quatre périodes, d'après leur maçonnerie qui est le meilleur criterium à cet égard. Ces tours servaient à la fois de clocher et de lieu de refuge dans les rapides excursions des Normands. On ne pouvait certes pas y soutenir un siége, mais on pouvait y trouver un asile pour quelques heures, y mettre en sûreté les ornements d'église et attendre que les habitants du voisinage vinssent à la rescousse. Ces refuges étaient d'autant plus utiles que pendant les IXe et Xe siècles les annales irlandaises ne parlent que des incursions des Normands, pillant et brûlant les églises, et massacrant les habitants.

Les anciennes églises de l'Irlande (antérieures à la conquête anglo-normande) sont aussi l'objet d'une étude instructive de Mlle Stokes. En laissant de côté les anciens *oratoires* (qui représentent peut-être les plus

Architecture in Ireland. Illustrated with woodcuts. Imp. 8° pp. 168, 21 s. chez le même éditeur.

anciennes formes d'églises, avant que les basiliques aient été christianisées), ces églises appartiennent, malgré certaines différences, au style roman. Le style roman, apporté sans doute du continent par les moines irlandais qui y avaient voyagé, reçut en Irlande des modifications de caractère local dont la principale fut l'emploi par les Irlandais du système de la plate-bande (*entablature*). Il est curieux qu'on rencontre ce style en Irlande un siècle avant de le rencontrer en Angleterre. Ce style irlando-roman est particulier à l'Irlande indépendante : la conquête anglo-normande lui apporta cette variété du style roman connu sous le nom particulier de style anglo-normand.

Mlle Stokes a été modeste à l'excès en donnant à ce bel ouvrage le titre modeste de Notes. C'est une histoire complète de l'ancienne architecture irlandaise, où, grâce à un luxe inusité de photographies, les monuments viennent pour ainsi dire témoigner eux-mêmes ; c'est surtout une histoire faite avec méthode et critique, et il suffit seulement de comparer un instant cet ouvrage avec ceux du début du siècle pour constater les immenses progrès de la science irlandaise. Nous souhaitons que ce bel ouvrage se répande sur le continent aussi bien que dans les Iles Britanniques ; il y fera connaître bien des faits et bien des monuments que les archéologues ont intérêt à connaître et que l'Irlande a fidèlement conservés à travers les siècles.

H. G.

Les voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre. *Légende en vers du XIIe siècle*, publiée d'après le manuscrit du Musée britannique, avec introduction par FRANCISQUE MICHEL. Paris, Claudin, 1878, petit in-8 de XXV-96 pages. — Prix : 6 fr.

Il y a quelques années un romaniste allemand, M. Hermann Suchier, a publié dans les *Romanische Studien* (5e cahier) le poème français du Voyage de saint Brandan conservé dans un ms. du British Museum de Londres. Il en a donné une édition paléographique, accompagnée des variantes d'un fragment qui se trouve à Oxford, avec une étude sur la légende de saint Brandan dans la littérature du moyen âge. M. G. Paris, en annonçant et en louant la publication de M. Suchier dans la *Romania* de 1875 (t. IV, p. 499), fit connaître son intention de publier à son tour ce poème, mais il lui manquait encore la copie de l'exemplaire conservé dans le mss. de la collection Ashburnham.

De son côté M. Francisque Michel avait copié ce texte français de Londres « il y a bien longtemps en vue d'une publication dont il avait

été détourné par d'autres soins, ou, à mieux dire, par d'autres devoirs ». Aussi comprend-on qu'il lui ait été pénible de se voir devancé et lui pardonne-t-on de porter sur le savant allemand un jugement qui n'est pas mérité : « Un savant philologue allemand, M. Hermann Suchier, a publié en entier, pour la première fois, le poëme du manuscrit cottonien : mais comment l'a-t-il reproduit ? A l'allemande, c'est-à-dire *diplomatico more,* sans ponctuation ni aucun des autres signes sans lesquels un ouvrage en langue vulgaire du XIIe siècle est à peu près inintelligible, si ce n'est pour quelques adeptes dont le nombre ne dépasse point celui des doigts de la main. Si nous avions à justifier cette reprise d'un poëme déjà mis complétement en lumière, nous ajouterions qu'il est presque noyé dans un recueil allemand peu répandu chez nous, bien qu'il renferme d'assez bonnes choses. »

M. M. a donc imprimé sa copie, et quand les feuilles en ont été tirées, il les a emportées à Londres pour les collationner avec le ms. Il a ainsi eu la matière de plusieurs pages de corrections par lesquelles se termine son volume et qui suggèrent au lecteur l'idée que M. M. eût plus sagement agi en collationnant sa copie *avant* l'impression.

La compétence nous manque pour apprécier la façon dont M. M. a publié ce poëme : il s'est borné à publier le texte de Londres, sans s'occuper des variantes d'autres manuscrits, et « à le présenter tel qu'il est, sans aucune tentative pour l'éclaircir, si ce n'est par une ponctuation sévère, une accentuation des plus sobres, et une analyse destinée à remplacer un glossaire-index. »

Ce texte est en effet, même avec la ponctuation de l'éditeur, d'une intelligence assez difficile pour arrêter le lecteur qui n'est pas romaniste, mais qui s'intéresse à la légende de saint Brandan. Aussi ce lecteur s'en tiendra comme nous à cette analyse détaillée qui résume heureusement le poëme.

Cette publication ne rend pas inutile, pour les savants du moins, celle de M. Suchier; mais elle popularisera l'histoire légendaire de saint Brandan parmi les amis de la vieille littérature française, d'autant plus que ce volume est imprimé avec luxe, sur beau papier, et tiré à petit nombre pour les bibliophiles. H. G.

Three Middle-Irish Homlies on the Lives of Saints Patrick, Brigit and Columba, edited by Whitley STOKES. XII-140 p. in-8. Calcutta, 1877 (100 copies privately printed).

M. St. se distrait de ses travaux de grammaire comparée par des éditions de textes, et chacun des dialectes celtiques a son tour. Aujour-

d'hui ce sont des sermons en moyen-irlandais dont les héros sont les trois grands saints traditionnels de l'Irlande, Patrice, Brigitte et Columba. Ces trois sermons sont conservés dans le Leber Brecc, ms. du xve siècle. Quoiqu'écrits en moyen-irlandais, ces textes contiennent des formes plus anciennes qui proviennent certainement de documents plus anciens mis en œuvre par leurs auteurs ; M. St. a relevé ces formes dans sa préface p. IX-XI. M. St. a fait suivre le texte irlandais d'une traduction anglaise.

Ces sermons ne se font remarquer ni par la composition, ni surtout par le fond, et ils donnent une bien pauvre idée et de ceux qui les ont faits et de ceux pour qui ils ont été faits. M. St. observe avec justesse qu'ils montrent « la crédulité incroyable des Irlandais du moyen âge » ; on ne saurait en effet concevoir une thaumaturgie plus grossière et plus enfantine. Le saint dont on célèbre la mémoire accomplit à tout instant des miracles dans les circonstances les plus ordinaires de la vie et pour les motifs les plus insignifiants ; on dirait un prestidigitateur qui veut augmenter l'admiration de ses auditeurs en opérant « de plus en plus fort ». Au surplus, quiconque a étudié l'ancienne Irlande sait que dans bien des cas sa conversion a été plus apparente que réelle et que son christianisme est longtemps resté payen.

Certains des prodiges racontés dans ces vies sont incontestablement nés du désir de glorifier davantage le saint héros du sermon, en montrant son pouvoir sur les éléments et les hommes. D'autres sont vraisemblablement l'adaptation de légendes plus anciennes (tel est le cas de l'histoire merveilleuse de sainte Brigitte) ou la localisation de traditions communes à divers pays (telle est l'histoire des yeux arrachés, extraite de la vie de sainte Brigitte, et qu'on a vue plus haut avec quelques rapprochements, p. 443).

Suivant l'excellent usage qu'il suit dans ses éditions de textes, M. St. a signalé dans sa préface tout ce qu'il y a d'intéressant dans son texte, réuni les mots rares dans un glossaire et donné des tables de *nominum* et de *locorum*.

H. G.

Congal, a poem in five books, by Samuel FERGUSON. 234 p. pet. in-4. Dublin and London, 1872.

Sir Samuel Ferguson, et non plus M. Samuel F. (il a été élevé cette année au rang de baronnet), n'est pas seulement antiquaire, historien et juriste, il est aussi poète et un des membres de cette pléiade de poètes nationaux qu'a vus briller l'Irlande anglaise de notre siècle. Sir Samuel F.

s'est attaché tout spécialement à donner une forme poétique *anglaise* aux légendes et aux poëmes de l'Irlande celtique, et à faire pour son pays, *en le disant*, ce que Mac Pherson a fait pour l'Ecosse *sans le dire*. Le vent de la mode a tourné, et malgré leur mérite et leur sincérité, les poëmes anglo-celtiques de Sir Samuel n'atteindront pas à la gloire des pastiches de Mac Pherson.

La tentative n'en est pas moins louable : elle est d'autant plus honorable qu'en traitant ainsi dans ses vers les anciennes légendes de l'Irlande, l'auteur renonce d'avance au public anglais qu'ennuient toutes ces histoires des Milésiens et des Tuatha De Danann et qu'il ne peut espérer être apprécié que du public anglo-irlandais. Ce dernier public est-il assez nombreux et assez éclairé pour encourager une poésie spécialement anglo-irlandaise, c.-à-d. nationale sous une forme anglaise ? C'est ce que souhaite notre poète et ce que nous désirons avec lui.

La première œuvre de Sir Samuel F. dans ce sens a été ses *Lays of the Western Gael* (London, Bell and Daldy, 1865, in-12), recueil de cantilènes et de ballades, que M. de la Villemarqué a présenté au public français dans un aimable article du *Correspondant* (25 janvier 1866). Son poëme *The Cromlech on Howth* (London, Day and Son, in-4, sans date), si magnifiquement illustré par Mlle Stokes, n'a pas été, croyons-nous, mis dans le commerce, et n'est connu que de quelques amis au nombre desquels nous sommes heureux d'avoir été comptés.

Après les courts poëmes arrive une épopée, *Congal*. L'intrigue et les faits principaux en sont empruntés au roman irlandais *Cath Muighe Rath* « bataille de Moyra », publié en 1842 par O'Donovan. Mais le poète ne s'est pas astreint à une imitation servile ; il a développé les caractères, ajouté des incidents nouveaux, et il s'est proposé de faire de son épopée un tableau de l'Irlande payenne. — Il ne nous appartient pas d'apprécier la valeur littéraire d'un poëme écrit dans une langue qui n'est pas la nôtre, et nous nous bornons modestement à le signaler comme une tentative heureuse d'évoquer et de ressusciter les pâles ombres de la vieille poésie celtique.

Aux érudits, nous recommandons les notes historiques et archéologiques dont Sir Samuel Ferguson a fait suivre son poëme et qui contiennent plus d'un fait curieux.

H. G.

The language and Literature of the Scottish Highlands, by John Stuart Blackie, Professor of Greek in the University of Edinburgh. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1876, xi-331 p. in-12. — Prix : 7 fr. 50.

L'objet de ce livre est d'inspirer au public anglais et anglo-écossais (des Basses-Terres d'Écosse, *Lowlands*) de l'intérêt et de la sympathie pour le peuple, la langue et la littérature des Hautes-Terres d'Écosse (*Highlands*). Cette cause ne pouvait trouver un meilleur avocat que M. Blackie, à la fois érudit, poète, homme au cœur ardent, et, qui plus est, *converti*. M. B., en effet, est un Écossais des Basses-Terres, professeur de grec à l'Université d'Édimbourg, qui s'était mis à l'étude du gaélique par curiosité pendant ses villégiatures dans les Highlands, mais qui, peu après, enthousiasmé des beautés de la langue et des mérites du peuple qui la parle, est devenu plus Gael que les Gaels eux-mêmes. C'est lui qui, pour combler une lacune dans l'enseignement des universités écossaises, a voulu faire établir une chaire celtique à Édimbourg et a mis en train une souscription nationale qui en fit les frais. Il fallait 10,000 livres (250,000 fr.) ; on les a recueillies, et la chaire va être fondée : l'honneur de cette création reviendra à l'initiative et à l'activité de M. B.

Le public anglais ne connaît guère de l'Écosse celtique que son costume, les traditions de sa vie de clan et les souvenirs de Culloden : M. B. veut lui en faire connaître davantage. Résumons rapidement son livre :

Chap. 1er. *La langue.* — M. B. raconte le cours de ses études et de ses lectures gaéliques, plaide pour l'enseignement du gaélique dans les écoles de la partie celtique du pays, engage les propriétaires à étudier cette langue pour ne pas être étrangers à leurs tenanciers qui souvent sont leur *clansmen*. Pour faire voir que ce n'est pas une langue de sauvages, M. B. montre ses rapports avec les autres langues indo-européennes, principalement avec le grec, le latin et les langues germaniques. Ces pages sont écrites pour les gens du monde, et on aurait mauvaise grâce à signaler quelques erreurs philologiques que l'étude de Zeuss aurait épargnées à M. B.[1] ; il faut au contraire savoir gré à M. B. de

1. Une philologie plus sévère aurait même permis à M. B. de donner l'explication rationnelle de nombreux faits du langage : si *dain* est le génitif de *dan* (p. 44), c'est que ce génitif de flexion interne est pour une ancienne forme **dani* contractée en un monosyllabe par la force de l'accent. — De même le *t* qui précède les noms commençant par une voyelle, *an-t-uisge*, « l'eau, » n'est pas euphonique (p. 49) ; il appartient à l'article qui était anciennement *int*.

combattre les rapprochements avec l'hébreu et les systèmes d'étymologie fantaisistes qu'il appelle courageusement « du Charenton tout pur » (*This is mere Bedlam*).

Ch. II. *Époque pré-chrétienne et moyen âge.* — « L'époque pré-chrétienne » n'est là que pour mémoire, et aussi « le moyen âge ». L'Écosse n'avait alors d'autre littérature que celle de l'Irlande dont M. B. ne parle pas. Il commence avec les chants du ms. du doyen de Lismore, qui ne peuvent être reportés dans le moyen âge que par une licence poétique, puisque le collecteur de ces chants est mort en 1551. Mais M. B. y voit, et non à tort, les derniers spécimens de la littérature bardique de l'Écosse d'*avant* la Réforme. M. B. donne la traduction en vers anglais de plusieurs pièces de ce recueil : il convient pourtant lui-même (p. 77) qu'il y a là peu de vraie poésie, que ces chants ne méritent pas une place bien élevée quand on les compare aux ballades populaires de l'Écosse anglaise, de l'Allemagne, de la Serbie ou de la Grèce moderne, et que leurs auteurs étaient moins de vrais poètes que des bardes de profession, attachés à de grandes familles et qui chantaient plus par profession que par inspiration.

Ch. III. *Depuis la Réforme jusqu'à Macpherson.* — C'est la revue des poètes plus ou moins originaux qui ont flori dans les Highlands depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Les figures les plus remarquables de cette galerie sont Marie Macleod, Alexandre Mac Donald (le Kœrner de la rébellion de 1745), Duncan Mac Intyre et Rob Donn. M. B. traduit (en vers) les pièces les plus caractéristiques de chaque poète. La plus originale est le *Chant des Renards*, invocation à la fois plaisante et pathétique contre un ennemi commun, envahisseur des Highlands — le mouton. L'émigration écossaise (dans le Nouveau-Monde), qui a commencé à la fin du dernier siècle, a pour cause l'expulsion des tenanciers et la transformation des terres en pâturage pour l'élève du bétail : c'est ce que M. B. appelle quelque part « remplacer des hommes qui ne rapportaient pas, par des bestiaux qui rapportent ».

Ch. IV. *Macpherson et la question ossianique.* — Ceci était la tâche la plus délicate de M. B., parler d'Ossian sans offenser la critique historique et sans offenser les Highlanders dont il s'est fait l'avocat. Pour beaucoup d'Highlanders, l'Ossian de Macpherson et la Bible sont deux livres également sacrés, l'un sacré par le patriotisme, l'autre par la religion, mais tous deux également. C'est un respect traditionnel, une admiration convenue, car on ne lit plus l'Ossian de Macpherson, M. B. en fait l'aveu, pas plus qu'en Allemagne on ne lit la *Messiade* de Klopstock.

Bien peu de personnes, dit M. B., s'intéressent aujourd'hui à la question ossianique ; quelques Highlanders enthousiastes et quelques érudits qui aiment les problèmes de l'histoire littéraire.

M. B. résume l'histoire des publications de Macpherson et de la controverse qu'elles ont soulevée ; il le fait le plus rapidement et le plus discrètement possible. Sa conclusion est que Macpherson a composé son *Ossian* avec des morceaux authentiques, les soudant, les arrangeant, les embellissant même, le tout de la meilleure foi du monde, et pour la plus grande gloire de son œuvre. M. B. compare Macpherson à un sculpteur (il vaudrait mieux dire un archéologue) qui, trouvant dans des fouilles des débris de chefs-d'œuvre antiques, ferait une statue unique de ces fragments, les forçant, à coups de ciseau et de marteau, à s'adapter les uns aux autres. Les longs poëmes de *Fingal* et de *Temora* semblent même à M. B. sortis d'une inspiration tout individuelle, et M. B. les regarde comme l'œuvre sinon de Macpherson, du moins de quelque Highlander lettré. Il serait intéressant de chercher et de retrouver dans l'œuvre de Macpherson les fragments authentiques qu'il y a insérés, de même que (pour suivre la comparaison de M. B.) les archéologues cherchent aujourd'hui à faire l'histoire des têtes et des bras rapportés avec lesquels les artistes de la Renaissance ont fabriqué des statues antiques ; mais M. B. ne s'est pas donné cette tâche. — M. B. exprime sa pensée en termes dont le patriotisme des Highlanders ne peut être blessé : « Quelle que soit l'authenticité de l'*Ossian* de Macpherson, dit-il, cette question d'origine ne touche pas au mérite poétique qu'on peut, chacun suivant son goût, reconnaître à l'œuvre. Elle n'en est pas moins une œuvre de l'inspiration celtique, puisque, à tout prendre, Macpherson était un Celte. »

Ch. v. *La littérature gaélique dans ses dernières phases ; poésie et prose.* — Ce dernier chapitre est l'histoire d'une décadence. M. B. cite quelques noms de poètes : les plus remarquables de leurs œuvres sont inspirées par l'amour, ce sujet toujours jeune, ou par l'émigration, cette grande tristesse des Highlands dans notre siècle. Voilà pour la poésie. Quant à la prose, elle n'est représentée que par quelques rares ouvrages parmi lesquels le *Caraid nan Gaidheal* « l'ami des Gaels », du Dr Norman Macleod, est le plus remarquable, et quelques recueils périodiques courageusement tentés et bientôt abandonnés. Comme spécimen de prose gaélique, M. B. traduit le *Navire Émigrant* du Dr Norman Macleod, un modèle de narration pathétique. La littérature homélitique des Highlands est rarement confiée à l'impression : « Si grande, dit M. B., que soit la puissance de prédication des ministres des Hautes-Terres, peu

de sermons ont été imprimés. » Nous ne pensons pas que personne s'en plaigne.

Cette décadence de la poésie tient à plusieurs causes. D'abord, la religion. Le farouche esprit du protestantisme, qui a détruit toute poésie et toute tradition en Galles, accomplit également son œuvre en Écosse. L'orgue a été proscrit de l'église et le chant profane dénoncé comme impie. En 1871, lorsqu'un grand seigneur écossais, le marquis de Lorne, épousa une fille de la reine Victoria, une poétesse des Highlands, Mme Marie Makellar, composa un épithalame (que M. B. a traduit), mais ce ne fut pas, dit M. B., sans crainte d'être accusée d'impiété, une poésie séculière étant regardée comme œuvre anti-religieuse par les protestants dévots de l'Écosse. L'autre cause est l'émigration, provoquée par ces évictions en masse connues sous le nom de *clearances* qui ont chassé en Amérique et en Australie une partie de la population des Hautes-Terres. La vie de clan a cessé d'exister : les chefs de clan, pour la plupart, sont élevés en Angleterre, ou y passent leur vie ; moralement, ils sont devenus étrangers à leur pays natal. L'émigration fait perdre à l'Angleterre une pépinière de braves soldats, les meilleurs peut-être de son armée, et M. B., à ce propos, cite des vers qui pourraient malheureusement s'appliquer à d'autres pays que l'Angleterre :

Ill fares the land, to endless ills a prey,
Where wealth accumulates and men decay.

« Malheur au pays, voué à des maux sans fin,
Où la richesse augmente et où les hommes diminuent! »

On a reproché à M. B. son excès d'enthousiasme ; on l'a blâmé, du haut de la science économique, d'avoir pris le parti du peuple et des émigrants contre les propriétaires et l'émigration ; mais n'est-ce pas reprocher à l'avocat d'une belle cause sa générosité et son ardeur? Le livre de M. Blackie ne peut que gagner de nouveaux amis à la petite nation celtique des Hautes-Terres d'Écosse en la faisant connaître de plus près[1]. H. G.

Transactions of the Gaelic Society of Inverness. Vol. V, 1875-6, Inverness, 1876. Vol. VII (1877-8). 2 vol. in-8.

La Société gaélique d'Inverness continue à maintenir l'esprit celtique en Ecosse (voir plus haut p. 111), et sous une forme aussi aimable que

1. Le lecteur qui veut connaître la littérature celtique d'Écosse joindra avec profit au livre de M. Blackie un petit volume qui n'est plus nouveau, mais qui a gardé toute sa valeur : *Celtic Gleanings, or notices of the History and Literature of the Scottish Gael,* by Rev. Th. Mac Lauchlan ; Edinburgh, 1857.

patriotique, car chaque volume nous apporte, à côté d'articles littéraires, le compte-rendu de réunions générales de la Société où l'on banquette, l'on danse et l'on chante. Le principal héros de ces fêtes était M. Blackie, dont l'énergique initiative et la zélée propagande vont amener la création d'une chaire celtique à Edimbourg.

Le tome VII (pour 1877-78, xv-296 p.) atteste et par son contenu et par son plus grand nombre de pages le développement de la Société et le succès grandissant de la cause celtique en Ecosse. Nous y constatons un fait important. Sur les instances des patriotes des Highlands et des sociétés celtiques écossaises, l'autorité scolaire permet que dans la partie celtique de l'Ecosse le gaélique soit enseigné dans les écoles partout où les *School Boards* (conseils d'école locaux) le décideront. Voilà une langue celtique qui, grâce à cette mesure, va peut-être s'élever au rang de langue tout à fait nationale comme le gallois.

Nous apprenons aussi par ce volume que les sociétés celtiques écossaises, d'Ecosse et hors d'Ecosse, vont se réunir en fédération pour défendre avec plus de force la cause nationale. Nous voudrions que les autres pays celtiques eussent le patriotisme et la ténacité des Ecossais.

Parmi les principaux articles de ce volume nous avons remarqué des mélanges littéraires et historiques de M. William Mackenzie, un article sur les noms gaéliques de plantes, une notice sur le costume des Highlands de M. J. G. Mackay, un poème gaélique envoyé d'Australie par un poète highlander émigré, et une revue de la littérature celtique par M. Th. Mac Lauchlan qui s'exprime sur notre recueil en termes beaucoup trop flatteurs : « La publication de la *Revue celtique* à Paris est un phénomène dans le firmament des études celtiques » (p. 211).

Le tome VI de la Société gaélique d'Inverness ne nous est pas parvenu.

An Echo of the olden Time from the North of Scotland, by the Rev. Walter Gregor, M. A. viii-167 p. in-12, Edinburg and Glasgow, Menzies.

Ce petit volume est une réimpression d'articles publiés dans des journaux écossais. L'auteur y raconte sans prétention ce qu'il a vu autour de lui comme mœurs, usages et superstitions. Il décrit successivement la ferme, les soirées qu'on y passe dans la cuisine à entendre des histoires ou la lecture du journal qui commence à remplacer certains jours les histoires d'autrefois ; il décrit l'école et les cérémonies religieuses, il fait le portrait du maître d'école et du ministre.

En ce qui touche les traditions, M. G. décrit tout spécialement celles qui se rattachent à la construction et à l'habitation de la ferme, à la naissance, au baptême, au mariage, à la mort et aux funérailles. Malgré toute sa sévérité, le presbytérianisme n'a pu abolir ces usages et détruire ces croyances, et M. G. les raconte avec un amour patriotique (voir p. ex. p. 89) qui ajoute un charme de plus à un récit aimable et sans prétention.

Un index facilite les recherches et un glossaire aide le lecteur non Ecossais à comprendre les mots de dialecte qui ont forcément place dans un semblable recueil.

Depuis, M. G. a publié dans l'*Aberdeen Journal* une suite d'articles, où il traite des superstitions relatives aux animaux, à la pêche, aux fontaines, aux cimetières, aux fêtes de Noël et du jour de l'an. C'est comme une seconde série de son ouvrage, qu'il publiera sans doute un jour en volume. H. G.

Monographie de la cathédrale de Quimper (XIIIe-XVe siècle) avec un plan, par R.-F. Le Men. In-8. Quimper, 1877.

M. Le Men a donné, de la cathédrale de Quimper, une description archéologique et historique qui ne laisse pas de prise à la critique ; l'antique monument est étudié jusque dans ses moindres détails ; des documents de la plus haute importance pour l'histoire des arts en Bretagne y sont publiés pour la première fois. Tous ceux qui s'occupent du moyen âge auront un grand profit à prendre connaissance de ce volume. Il traite d'un sujet trop étranger au cadre de la *Revue celtique* pour que nous ayons à en faire un compte-rendu détaillé ; il est un point, cependant, que nous ne devons pas laisser passer, parce qu'il se rattache aux anciens souvenirs religieux de la province.

Dans le n° 9 de *Mélusine* (p. 202 et seq.) M. F.-M. Luzel signalait à quatre kilomètres du bourg de Plouaret une chapelle construite sur une crypte formée par un dolmen ; c'est la chapelle des *Sept-Saints*. Leurs noms inscrits sur les socles de leurs statues et consacrés par un gwerz, très-populaire dans le pays, indiquent qu'il s'agit des sept *Dormans d'Ephèse* qui auraient été martyrisés sous Trajan-Dèce et qu'il ne faut pas confondre avec les sept fils de sainte Félicité. Ceux-ci, d'après Levot (Hist. de Brest, t. I, p. 219, 225), étaient honorés en cette ville dans une chapelle placée sous le vocable des Sept-Saints, vocable que l'on trouve encore dans la commune du Vieux-Marché, à Coëtmalouën, à Erquy, à Plédran, à Yffiniac, à Maroué et à Bulat. D'après une

légende qui courait à Landevennec, les Sept-Saints de Brest étaient les enfants d'un forgeron, sauvés miraculeusement des flots de la mer, où leur père les aurait jetés au moment de leur naissance.

La cathédrale de Quimper avait une chapelle dédiée à saint Corentin qui était l'une des stations du *voïage des Sept Saints*, pèlerinage antique qui consistait à se rendre successivement dans chacune des sept cathédrales de la Bretagne pour y honorer les fondateurs de chacune d'elles : saint Paul, saint Corentin, saint Tugdual, saint Patern, saint Samson, saint Brieuc et saint Malo. A la fin du XIVe siècle, au XVe et au XVIe, par suite des guerres, la ferveur des pèlerins des Sept-Saints se ralentit ; le pieux voyage tomba en désuétude alors que, pendant de longues années, il fut impossible d'accomplir avec sécurité les sept stations. Puis vint le temps où les antiques prélats armoricains furent un peu abandonnés et les hommages qu'on leur rendait détournés vers des saints plus célèbres dont les noms étaient d'importation étrangère. Lorsque l'on reconstruisit en 1703 et 1714 la chapelle des Sept-Saints de Plouaret, on ne pensa plus qu'aux Sept-Dormans d'Ephèse ; ailleurs on donna la préférence aux sept fils de sainte Félicité ; ailleurs encore l'imagination forma une légende locale. — Ainsi va l'inconstance humaine, même en matière religieuse.

Et cependant le culte des sept évêques bretons datait de loin, et pendant plusieurs siècles il avait conduit des milliers de pèlerins sur les vieilles voies romaines d'Armorique qui reliaient les anciennes cités. Un manuscrit du XIIe siècle donne à la suite des actes de saint Ronan la note suivante : « Nomina VII sanctorum Britanniae : Sanctissimi Briocus, Sanson, Machutus, Paternus, Courentinus, Paulus, Tudualus ». Les églises des Sept-Saints sont mentionnées dans le testament de Guillaume Le Borgne en 1225 (*D. Mor.* I, 828) ; dans le testament de Geoffroi de La Soraie en 1256 (*Anc. Evêchés de Bret.* III, 127) ; dans le testament de Rolland de Dinan en 1304 (*Id.* VI, 212). Dans le procès de canonisation de saint Yves, nous voyons figurer deux témoins : l'un, Hamon de Toul-Efflam, qui avait fait le pèlerinage des Sept Saints de Bretagne ; l'autre, Margilie, de Lanmeur, qui « peregrina ibat ad basilicas septem sanctorum Britanniae visitandas ».

L'un des témoignages les plus récents du pèlerinage qui nous occupe en ce moment se trouve dans le testament de Nicolas Coetanlem, ce riche armateur qui construisit et arma à Morlaix *La Cordelière*. Dans ses dernières volontés, en 1518, il disait : « Aux Sept Saintz de Bretaigne, scavoir : à M. Saint Pierres de Nantes, à M. Sainct Paul, à M. Sainct Tudgoal, à M. Sainct Guillaume à Saint-Brieuc, à M. Sainct Sampson, à

M. Sainct Brieuc, à M. Sainct-Malo, à chacun d'eulx ung escu porté, et faire le tour ainsi que l'on est acoustumé, par le testateur ou quelque aultre, ou nom dud. testateur et en ses despens. »

On voit qu'à cette époque le nombre des Sept Saints persistait, mais il y en avait deux de changés ; saint Guillaume et saint Pierre remplaçaient saint Corentin et saint Patern. On n'allait plus à Quimper ni à Vannes.

A. DE B.

De l'urgence d'une exploration philologique en Bretagne, ou la langue bretonne devant la science, par Emile ERNAULT, professeur à l'école Saint-Charles. 18 p. in-8. Saint-Brieuc, 1877.

Un Breton soumis aux lois de la grammaire comparée, c'est un spectacle aujourd'hui encore trop rare pour que les amis de la Bretagne et des études celtiques ne s'en réjouissent pas sincèrement. M. Ernault a tout le feu des anciens celtisants ; le sang des La Tour-d'Auvergne, des Le Brigant coule dans ses veines ; il a eu de plus qu'eux la bonne fortune de s'inspirer des vrais principes philologiques et le bon sens de les mettre à profit. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'impétuosité celtique ne l'a pas quelquefois entraîné trop loin. Il y a, à mon sens, dans sa brochure plusieurs choses tout au moins inutiles à la cause qu'il défend. A quoi bon parler du Barzas-Breiz, pour montrer qu'une exploration philologique en Bretagne serait utile, même au point de vue historique ? La question est tranchée par les Bretons eux-mêmes. Pas un Breton bretonnant de sang-froid n'hésitera à déclarer que les chants anciens sont de pures inventions, que cette langue est une langue factice, et que, parmi les chants les plus récents, il y en a bien peu, peut-être pas un, qui ait été recueilli tel quel. L'article posthume de M. Lejean, article fort remarquable, me semble très près de la vérité. Si M. Lejean a dit le contraire dans sa jeunesse, c'est que pour lui, comme pour tout bretonnant jeune et ardent, le Barzas-Breiz a été, à une certaine époque, une sorte de Bible, d'Iliade : on avait besoin de croire à son authenticité : le doute aurait été un sacrilége. — M. Ernault aurait peut-être aussi été bien inspiré en n'invoquant pas comme argument la supériorité du breton sur le français au point de vue philologique. Si, au point de vue indo-européen, le latin peut suppléer le français, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas de spectacle plus curieux et plus important au point de vue philologique que l'évolution du latin en français et dans les différentes langues néo-latines.

Puisque je suis en veine de critiques, je serais tenté de faire une véritable querelle à M. Ernault d'avoir laissé paraître au milieu de tant de choses justes cette vieille erreur si répandue dans les séminaires et parmi les prêtres bretons : que les quatre dialectes armoricains correspondent en partie aux quatre dialectes grecs. Une dernière critique : M. Ernault n'a peut-être pas classé avec assez de méthode les faits de phonétique et de grammaire qui nécessiteraient une exploration philologique en Bretagne. On sent que les arguments ne lui manquent pas et qu'il possède son sujet : c'est l'abondance même des faits qui l'a gêné. Je me hâte d'ajouter que ce sont là des taches légères et que la thèse de M. Ernault n'en reste pas moins parfaitement prouvée au point de vue de la phonétique, de la grammaire et du vocabulaire.

Au point de vue phonétique, il est certain qu'un assez grand nombre de sons n'ont pas été relevés en breton. M. Ernault signale le son *rh* à Plounevez-Quintin (Cornouailles). Je ne puis en rien dire, M. Ernault n'ayant pas donné d'exemples. Il y aurait plus d'une étude curieuse à faire sur les aspirées et la façon dont on les prononce, surtout d'un dialecte à l'autre.

M. Ernault a mille fois raison de signaler l'importance capitale de l'étude des différents dialectes et de leurs subdivisions. Je lui reprocherais même de n'avoir pas insisté davantage. Pour prendre un exemple, comment le philologue étranger arrivera-t-il à comprendre l'identité de formes comme *en dévézo* (Léon) et *en o* (bas-vannetais), signifiant toutes les deux « il aura » ? Il faut d'abord qu'il connaisse les formes intermédiaires *en devo*, *en do ;* pour comprendre ces formes, il devra savoir qu'à Vannes généralement le *v* entre deux voyelles tombe ou se transforme en *w* (*ue*), qu'en bas-vannetais on assimile dans la forme *en do* le *d* à l'*n* précédent, etc. Cette étude est loin d'être faite pour la Bretagne; elle ne l'est pas davantage pour le pays de Galles : de là un grand nombre d'erreurs dans les travaux des celtisants les plus remarquables. J'en signalerai une, au hasard, dans la brochure de M. Stokes sur les verbes irréguliers bretons. M. Stokes voit un présent secondaire dans la forme *em boa*, *emoa* et un passé dans *em boe*, *emoae*. Ce sont simplement des formes dialectales d'un même temps. La forme en *a* est usitée de préférence en Léon, en *e* de préférence en Vannes. Il y a même en Vannes une autre forme *em boui*. Ces erreurs viennent de ce que la comparaison des voyelles n'a pas été faite pour les dialectes. Le dialecte de Vannes, en général assez mal connu, offre plusieurs subdivisions importantes. D'après M. Ernault, le dialecte de Batz et celui de Sarzeau sont à peu près aussi éloignés l'un que l'autre du vannetais

écrit. C'est peut-être un peu exagéré. On pourrait supposer de Batz à Groix une sorte de dialecte des îles : c'est l'opinion de M. Bureau, si mes souvenirs sont exacts. Il est incontestable qu'on trouve à Groix des formes différentes du dialecte de Vannes et identiques à celles du dialecte de Batz. Il y a encore dans le Morbihan un sous-dialecte fort différent du langage écrit : c'est le dialecte que l'on parle sur les rives du Scorff vers le nord-ouest du Morbihan et dans quelques communes des Côtes-du-Nord.

Ce dialecte s'étend à peu près du Scorff à l'Ellé et se présente avec ses caractères les plus saillants aux sources du Scorff (canton de Guémené-sur-Scorff).

Une remarque en passant : M. Ernault trouve que le langage vulgaire a peu senti l'avantage d'une sage répartition de ses immenses ressources phoniques : c'est là, au contraire, un côté fort original des langues celtiques. Le breton a gaspillé son vocabulaire, mais non ses sons. C'est ainsi qu'il a suppléé à la perte de certains suffixes par le jeu des consonnes initiales, par exemple pour le féminin. M. Ernault trouve des exceptions à ce gaspillage des sons, par exemple à Sarzeau : on prononce *Kaer* pour la ville, *Kir* pour la maison. Eh bien, ailleurs, on s'en tire autrement, mais tout aussi bien. D'abord *Kir* n'est pas particulier à Sarzeau. Ensuite on ne peut confondre les deux mots, là même où on prononce *ger* pour maison ; pour dire aller à la maison, on dira : *monet d'ar* ou *d'er ger ;* aller en ville se dira : *monet e ker.*

Un point curieux et qui mérite d'être élucidé, c'est le jeu de la semi-voyelle *u*. *U* égale *v* et *w*. De plus il a pour équivalent en *vannetais* un son particulier que j'appellerais *ü* consonne. Exemple : *glav* (pluie), *glaw*, *glaō* (une syllabe) devient en vannetais *gla-ue* (une syllabe). Les Vannetais représentent souvent ce son *ü* consonne dans leurs livres par *huē*. Exemple : *mar hue* (une syllabe).

Si nous passons au vocabulaire, la thèse de M. Ernault devient tout aussi facile à défendre. Le vocabulaire breton est fort riche et on est loin de l'avoir reproduit en entier. Mais ce qui, à mon sens, rend une exploration philologique indispensable, c'est que les auteurs de dictionnaires bretons ne se sont pas contentés de réunir des mots existants, mais en ont créé un bon nombre. M. Ernault n'a pas invoqué cet argument : c'est peut-être le plus décisif. J'ai surtout en vue les dictionnaires français-bretons. J'ai le plus grand respect pour M. Troude qui a rendu aux études bretonnes de grands services, mais je dois à la vérité de déclarer qu'il a suivi souvent les errements de Le Gonidec. Beaucoup de mots sont de pure invention. Je n'examine pas s'ils sont créés d'après

les lois de l'analogie : ils sont forgés. Je citerai *peur-badus* « éternel », la plupart des composés en *as* : *as-deraoui*, recommencer, etc., et bien d'autres composés. Les celtistes étrangers pourraient croire que M. Troude a complété Le Gonidec pour les formes vannetaises. J'ouvre son dictionnaire : dans les deux premières pages je relève au moins seize mots qui ont en Vannes des formes différentes et que j'y cherche en vain. De plus ce qui est bien plus grave, il y a des formes absolument imaginaires, par ex. *askouec'h* « rechute », que personne assurément en Vannes ne connaît. Ce défaut du dictionnaire de Troude ne peut guère frapper ceux qui n'ont pas appris le breton de naissance et qui se sont servis pour le comprendre de la grammaire et du dictionnaire. J'applaudis donc ici encore plus que jamais à l'idée de M. Ernault : il faut compléter et surtout *épurer* le dictionnaire. Au point de vue du français, en retirerons-nous quelque avantage ? Ce n'est pas impossible.

La syntaxe bretonne est encore plus mal connue que ses formes. Les deux choses se tiennent et je suis convaincu que l'analyse phonétique retirerait de l'étude de la syntaxe de grands avantages et y trouverait de précieuses indications.

Le reste de la brochure de M. Ernault sur les chances de durée du breton soulève plus d'une question délicate. M. Ernault est un converti, un néophyte, un Breton-Français plus Breton, hélas, que les bretonnants eux-mêmes. Je voudrais pour ma part pouvoir partager ses espérances, mais je n'ose. Raison de plus pour se hâter : que tous les Bretons s'unissent ; si la vieille langue doit disparaître, qu'elle vive au moins dans nos livres. Les poètes ont rempli leur rôle ; le miel de poésie qui embaume, suivant l'expression de Brizeux, est réuni : que la science apporte elle aussi son tribut.

Il y a un point que M. Ernault n'a pas touché et qui peut avoir son intérêt. Je suis persuadé qu'une mission philologique en Bretagne aurait des résultats intéressants au point de vue historique, si elle était appuyée de recherches analogues dans le pays de Galles.

LOTH.

Causeries bretonnes, ou Remarques sur la formation de la langue celto-bretonne, par Eug. LE BOS. Paris, 1877, gr. in-8, 40 p.

Sous prétexte de *causeries bretonnes*, l'auteur nous parle un peu de tout, excepté de la *formation de la langue celto-bretonne*. C'est fort heureux, d'ailleurs, car une préface au ton lyrique nous donne la mesure des énormités philologiques dont il est capable.

Dans les intervalles que laissent libres ses digressions semées de plaisanteries plus ou moins déplacées, il traite principalement de la versification bretonne. Mais à part quelques fantaisies de son crû, il ne fait guère qu'amplifier la prosodie bretonne du Breuriez-Breiz. Il aurait dû signaler, par exemple, le vers de 17 syllabes, 9 + 8, risqué par Iann ar Minous.

La réforme orthographique qu'il propose et adopte pour *eu* et *ou* est peu pratique et surtout peu urgente. Quant à la seconde livraison annoncée, elle sera réellement utile à la science si l'auteur, au lieu de défendre le P. Grégoire contre Le Brigant (?) comme il nous en menace (p. 39) pour la belle raison qu'il ne veut point nous faire « dormir debout », se donne la peine de remplir sérieusement la promesse faite par lui en passant, p. 11, et oubliée immédiatement, hélas ! « Il sera, aussi souvent que possible et toutes les fois que l'occasion s'en présentera, fait choix *à dessein* d'expressions et de mots véritablement bretons, en usage dans les environs de Saint-Pol-de-Léon, et dont il n'est fait aucune mention dans les ouvrages de M. Le Gonidec ni de M. Troude. On se tromperait grandement si l'on croyait qu'un mot n'est pas breton parce qu'il ne se trouve pas dans leurs dictionnaires. »

Emile ERNAULT.

Fouilles faites à Carnac (Morbihan). — Les Bossenno et le Mont Saint-Michel, recherches archéologiques par James MILN. 253 p. in-4 avec 44 planches, 12 plans et des gravures intercalées. Paris, Didier et Claye, 1877. Prix : 50 francs.

Les archéologues d'Outre-Manche ont plus d'une fois été attirés dans notre Bretagne armoricaine par l'étude de ses monuments mégalithiques. Après Sir Samuel Ferguson et M. Lukis, voici un savant écossais, M. James Miln, qui a entrepris à ses frais des fouilles importantes à Carnac et qui nous raconte dans notre langue ses travaux et ses découvertes.

Au nord-est de Carnac se trouvent plusieurs buttes, connues dans le pays sous le nom de *Bossenno* ou *Bossenneu*, c.-à-d. « petites buttes (ou bosses) ». Quelques personnes donnaient à ces buttes le nom si volontiers prodigué de *Camp de César*, sans doute à cause des débris de tuiles romaines que l'on y avait trouvés quelquefois à la surface du sol. La tradition du pays y mettait un couvent de *Moines rouges* ou Templiers qui aurait été incendié par les gens du pays. Les fouilles pratiquées par M. M. ont mis à découvert les ruines d'une villa gallo-romaine. —

M. M. a également fait des fouilles au pied du grand tumulus connu sous le nom de Mont Saint-Michel et il y a trouvé des vestiges d'habitation et un assez grand nombre d'objets en pierre, mêlés à des fragments de poterie de toute époque.

Mais l'œuvre principale de M. M. est la découverte et la description de la villa gallo-romaine de Bosseno. Il ne s'est pas contenté de décrire sa trouvaille par la plume ; il a reproduit dans une série de magnifiques gravures et chromolithographies les objets en silex et en bronze, les vases, les fresques, etc., qu'il a recueillis dans ses fouilles. Il n'en est pas un, croyons-nous, qu'il n'ait décrit et dessiné : car tout est fait d'après ses propres dessins.

Ces fouilles et la publication de ce magnifique volume-album représentent une dépense considérable ; aussi M. M. mérite-t-il d'être loué à la fois comme archéologue et comme Mécène.

H. G.

Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par L.-F. Sauvé, 168 p. in-8. Paris, Champion, 1878.

M. Sauvé a réuni en un volume, tiré à très-petit nombre, les proverbes bretons qui ont été publiés ici même. Il n'a ajouté à son recueil qu'une préface et quelques notes. — Nous croyons utile à ce propos de relever les fautes d'impression qui se sont glissées dans le breton des proverbes, tels que nous les avons donnés ici. Les chiffres se réfèrent aux n^os^ des proverbes :

N° 23,	*au lieu de*	eur traïtour,	*lisez* eun traïtour.
65,	—	anezhi,	— anezhan.
67,	—	tri beg,	— tri veg.
124,	—	awal'ch,	— awalc'h.
138,	—	he si,	— he zi.
139,	—	eur si,	— eur zi.
149 (note),	—	mungna,	— muingna.
201,	—	torchenn,	— dorchenn.
242,	—	re druz,	— re zruz.
433,	—	a. bred,	— abred.
460,	—	tri,	— teir.
469,	—	ouch,	— ouc'h.
646,	—	triheol,	— tri heol.
679,	—	chouel,	— c'houel.
702,	—	chouel,	— c'houel.

736,	—	e teui,	— e teuio.
826,	—	vanhas,	— vankas.
842,	—	hen hem,	— hen em.
908,	—	drei,	— zeiz.
id.,	—	bevar,	— beder.
id.,	—	tri,	— deir.
id.,	—	dri,	— deir.
id.,	—	zaou,	— ziou.
932,	—	keuta,	— kenta.
933,	—	Pa'r oc'h,	— Pa'z oc'h.
945 (note),	—	ar gar zant,	— ag ar zant.
946,	—	Panezeun,	— Panezenn.
956,	—	apjenn,	— ajenn.
966,	—	a sespount,	— a respount.
976,	—	klass,	— kass.

Mélusine, *recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages.* Publié par MM. H. Gaidoz et E. Rolland. Un vol. in-4° avec gravures et airs de musique. Paris, Viaut, 42, rue Saint-André-des-Arts. Prix : 20 fr.

Qui de nous ne s'est fait à ses heures le naïf aveu de Lafontaine ? Qui ne s'est dit parfois :

> Si Peau d'Ane m'était conté
> J'y prendrais un plaisir extrême ?

Qui ne se rappelle avec un charme inexpliqué tel récit de mère-grand, telle chanson de nourrice, telle ritournelle de fillette, tel dicton enfantin dont les années ont émoussé le souvenir dans notre mémoire sans en effacer tout à fait l'intérêt mystérieux, l'accent dont l'étrange pénétration déroute l'analyse, et la saveur singulière qu'on serait impuissant à définir, parce que l'expression propre à la caractériser fait défaut dans la langue ? Depuis longtemps l'attrait caché qui s'attache aux contes, aux chansons, aux dictons, aux formules, aux légendes et aux superstitions qui meublent l'imagination populaire, a frappé certains esprits chez lesquels l'éducation littéraire n'avait pas étouffé le sentiment des naïves beautés que recèlent les traditions des illettrés. Le recueil de Perrault doit son origine à cette attention émue d'un homme cultivé pour les fragments épars de la littérature du peuple des campagnes.

Plus récemment, et surtout chez nos voisins d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, une idée scientifique a pris naissance à côté de l'instinct

poétique qui se complaisait au récit des légendes racontées sous le chaume, dans les veillées d'hiver, aux chants mélancoliques des bergers dans la solitude des guérets, ou aux notes joyeuses des rondeaux du dimanche dansés par les toutes jeunes filles sur la pelouse des *communaux* et autour des églantiers en fleurs. On s'est demandé pourquoi tous ces contes, toutes ces chansons, tous ces dictons, tous ces proverbes, toutes ces devinettes, tous ces usages traditionnels et superstitieux avaient, non-seulement d'une province à l'autre, mais d'une nation à une autre séparée de celle-là par de vastes contrées intermédiaires, des caractères à peu près parfaits d'identité. Le Petit-Poucet, pour ne citer qu'un exemple, se retrouve, à de légères variantes près, dans la littérature populaire de l'Europe entière, depuis la Russie et la Norvége jusqu'en Espagne et en Italie. De là un problème historique et philosophique qui se rattache intimement aux origines des races et au développement de l'esprit humain, — de ce qu'on pourrait appeler les idées anté et extra-littéraires, qui a excité l'attention et stimulé le zèle d'un grand nombre de savants dans toute l'Europe, et spécialement dans les contrées que nous avons indiquées plus haut. De là aussi la publication d'ouvrages dont les travaux des frères Grimm sur les traditions, les contes, les légendes et la mythologie populaire du peuple allemand, offrent un des spécimens les plus intéressants et les mieux conçus.

Le recueil périodique, dont le titre figure en tête de cet article, était destiné dans la pensée de ses fondateurs à faire pour la France ce que les frères Grimm et leurs continuateurs ont mené à bien de l'autre côté du Rhin. MM. Gaidoz et Rolland, connus, le premier, comme directeur de la *Revue celtique*, professeur à l'École des sciences politiques et à l'Ecole des hautes études, et le second par la publication d'un recueil de devinettes très-patiemment réunies et très-soigneusement éditées, ainsi que par l'entreprise d'un ouvrage de longue haleine sur la *Faune populaire de la France*, s'étaient chargés de cette tâche en dilettantes et en savants. Sensibles aux naïfs agréments de la tradition populaire, ils voulaient en sauver les restes que submerge de plus en plus le flot montant de l'éducation artificielle et littéraire ; mais ils voulaient aussi contribuer pour leur part à la solution des questions importantes que soulèvent la diffusion et la ressemblance des traditions orales des différents peuples. *Mélusine* était l'instrument avec lequel ils comptaient poursuivre ce double but.

Au risque d'être indiscret, nous ajouterons que leur conception de ce qu'à défaut d'un terme propre on est obligé d'appeler, avec fort peu de justesse (puisqu'il ne s'agit pas de choses littéraires et contenues dans

les livres', la littérature populaire, avait revêtu dans l'esprit des fondateurs de *Mélusine* un aspect bien fait pour accroître leur ardeur et imprimer à l'œuvre dont ils avaient pris la direction une haute portée philosophique. Pour eux, le dépôt traditionnel dont la mémoire des illettrés est la bibliothèque, — contes, proverbes, chansons, superstitions, coutumes, musique, art plastique même, — est le prototype de la littérature, de la religion, de la philosophie, du droit, de l'art musical et de l'esthétique figurative, en un mot, de la civilisation tout entière que nous avons devant les yeux. Ceci sort de cela ; ceci n'a qu'une originalité empruntée à cela, emprunt que dissimule le vernis et surtout les combinaisons des lettrés et des artistes. Rien d'artistique ni de littéraire qui ne se réduise à l'analyse en des matériaux qu'on retrouve dans la littérature flottante et dans l'art rudimentaire du paysan. En d'autres termes, la littérature et l'art primitif du peuple sont à la littérature et à l'art des hommes pourvus d'une éducation savante, ou de seconde formation, ce que la nature sauvage est à la nature cultivée. Aussi bien, toute civilisation n'est que culture, comme l'atteste le mot allemand qui désigne à la fois l'une et l'autre. Nos conceptions ne sont donc, eu égard à celles du peuple, qu'affaire de sélection, d'entraînement, de croisement et de greffe. Nous obtenons ainsi une efflorescence plus riche, plus brillante et plus variée, mais la nature sauvage — l'art et la littérature agrestes — sont la source et le principe — *principium et fons* — d'où découle tout le développement de la civilisation et auxquels nous sommes toujours obligés de revenir pour rajeunir les variétés qui dégénèrent, et rendre leur vigueur et leur saveur aux sucs appauvris par des artifices trop réitérés et des combinaisons trop savantes. Ainsi s'expliquerait l'arome *sui generis* de contes que nous récitaient nos grand'mères, et des chants dont on berçait nos sommeils enfantins. Le genêt qui dore les landes incultes, la centaurée qui fleurit dans les crevasses des rochers, la scabieuse qui élève sa tête bleue dans les friches abandonnées, n'ont-elles pas aussi d'âpres agréments, des parfums concentrés que ne font oublier ni les effluves capiteuses de la rose, ni les nuances magnifiques des tulipes et des dahlias ?

Mais tout ceci était, au moins provisoirement, la part de la folle du logis, — rêveries un peu confuses qu'on caresse sans savoir même si on les amènera jamais à une forme arrêtée. Avant de songer à produire des théories et à conclure, les fondateurs de *Mélusine* amassaient des matériaux, les matériaux si intéressants, si nombreux et si divers qui remplissent le volume que nous annonçons et qui se compose des numéros parus dans le courant d'une année, 1877-1878. Ces matériaux, cela va de soi, leur ont été procurés, en bonne partie, par les collaborateurs de

province auxquels ils ont fait appel et qui ont répondu en assez grand nombre à l'invitation que leur avaient adressée MM. Gaidoz et Rolland.

La publication de *Mélusine* a été suspendue après le tirage du numéro qui termine le volume annoncé. Les études et les recherches auxquelles ses auteurs avaient pris à tâche de donner l'impulsion sont encore trop peu goûtées et comprises en France pour exciter l'intérêt d'un nombre suffisant d'abonnés et de lecteurs. Seulement l'instinct s'en développe à vue d'œil, et *Mélusine* a contribué pour sa grande part à le faire naître

et à grouper les personnes qui sentent le prix de ces travaux. Ces premiers efforts ne seront pas perdus. Il y a toujours un certain temps d'arrêt entre la semaille et la levée du grain. La semence répandue par les auteurs de *Mélusine* est en travail de germination. Encore quelque temps, et les fruits dont ce recueil a préparé l'éclosion verront le jour et fourniront l'espérance d'une moisson abondante que, nous y comptons bien, MM. Rolland et Gaidoz et leurs zélés collaborateurs se retrouveront prêts à récolter.

P. Regnauld.

P. S. — Au point de vue strictement celtique, ajoutons que *Mélusine* contient beaucoup de choses bretonnes, contes, chansons, proverbes, énigmes, etc., communiqués par MM. Luzel, Ernault, Léon Bureau, etc., et souvent avec le texte breton lui-même. Comme spécimen des gravures, nous en reproduisons ici une qui représente un costume breton de relevailles et qui accompagne un article de M. Léon Bureau.

H. G.

Ethnographische Parallelen und Vergleiche, von Richard Andree, VIII-303 p. in-8, 6 pl. et 21 gravures. Stuttgart, Julius Maier, 1878. Prix : 7 fr. 50.

Sous le titre modeste de « Parallèles et comparaisons ethnographiques », M. A. publie un recueil d'Essais qui sont une très-importante contribution à l'étude des traditions, croyances et usages populaires. Les principaux ont trait : aux jours fastes et néfastes, aux oiseaux de présage, à la construction des maisons, aux boucs émissaires, au mauvais œil, aux arbres à chiffons, aux loups-garoux, aux vampires, aux constellations, au culte des crânes, aux pétroglyphes, etc. M. A. a réuni un nombre considérable d'exemples des mêmes usages et croyances dans *les différentes parties du monde*, et l'intérêt est de voir successivement la même superstition, par exemple celle du loup-garou, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique. Elevée à ce degré, l'étude des traditions populaires devient une science ; elle est la véritable psychologie, en montrant l'impression première de l'homme en face de la nature. En effet, lorsqu'une même croyance se rencontre chez des peuples de race diverse aux différentes extrémités de la terre, on ne peut parler d'imitation ou d'emprunt : l'identité vient de ce que l'homme voit la nature avec les mêmes yeux et avec la même âme.

Les faits cités par M. A. prêtent à de nombreux rapprochements avec les usages et superstitions des peuples celtiques, et ne fût-ce qu'à ce titre,

nous recommandons vivement ce livre aux celtologues. La lecture seule leur suggérera ces comparaisons. M. A. introduit rarement les traditions des pays celtiques et même celles de l'Angleterre et de la France ; les documents lui ont sans doute manqué. Ainsi on est étonné de ne lui voir citer ni les *Notes and Queries* pour l'Angleterre, ni *Mélusine* pour la France, ni notre recueil pour les pays celtiques. Mais des études de ce genre ne sauraient jamais être complètes, et on rend déjà un très-grand service à la science lorsqu'on apporte, comme fait M. Andree dans ce volume, un nombre considérable de faits de toutes les parties du monde, choisis avec critique, et classés avec méthode.

H. G.

Wald und Feldkulte, von Wilhelm MANNHARDT ; Zweiter Theil, Antike Wald und Feldkulte, XLVIII-359 p. in-8. Berlin, Borntræger, 1877. Prix : 13 fr. 50.

M. M. continue le cours de ses profondes études sur les cultes des champs et des bois (cf. plus haut, p. 120). Son premier volume était consacré à l'Allemagne ; celui-ci étudie les cultes analogues de l'antiquité classique, Dryades, Centaures, Faunes, Silvains, Satyres, etc., et les fêtes correspondant à nos fêtes populaires de mai et du solstice d'été. Il éclaire toutes ces croyances d'un jour tout nouveau par le point de vue auquel il se place, qui est l'importance de la basse mythologie dans la vie des peuples, et par l'originalité de sa méthode qui consiste à voir dans ces croyances et ces pratiques à demi entrevues à travers les auteurs anciens les croyances et les pratiques conservées jusqu'à nos jours par les peuples de l'Europe. Les Dryades, les Nymphes, les Néréides, les Centaures, les Satyres, les Pans, les Silènes, les Faunes des anciens sont identiques aux Elfes, aux Kobolds et aux génies de toute sorte des traditions populaires de l'Allemagne, avec cette différence que nous ne connaissons ces croyances de l'antiquité que par fragments, et que nombre de faits de transition nous manquent.

M. M. a exposé ses vues sur la mythologie et sa méthode dans la longue préface de ce second volume qui est une véritable déclaration de principes. C'est aussi une critique des systèmes mythologiques exclusifs qui veulent tout expliquer ou par une maladie de langage, ou par tel ou tel phénomène atmosphérique. Cette préface mérite d'être lue par toutes les personnes qui s'intéressent au développement des études mythologiques. Elle commence par des détails personnels qui ne sont pas sans charme. M. M. y raconte comment, dès son enfance même, ses lectures

avaient jeté son imagination juvénile dans le monde de la vieille mythologie allemande et comment, arrivé à l'âge d'homme, il donna toute sa vie à l'étude de cette mythologie qui avait charmé son enfance et sa jeunesse. On serait presque tenté de croire que M. M. est un véritable *Wechselbalg* et qu'il est de la race des gnomes et des kobolds.

Nous recommandons surtout les pages où M. M. proteste contre l'abus que l'on fait aujourd'hui des Védas et contre les prétentions de l'école sanskritiste qui veulent faire de la vieille liturgie de l'Inde le principe et la source de toute étude mythologique. « Je ne dois pas cacher, dit M. M., qu'à mon avis la mythologie comparée indo-européenne n'a pas encore porté les fruits qu'on attendait d'elle avec trop d'espoir. Le résultat *certain* se borne à quelques noms de divinités (comme Dyaus = Zeus = Tius ; Parjanaya = Perkunas ; Bhaga = Bog ; Varuna = Uranos, etc.) et pour le reste à quelques analogies, mais qui ne prouvent pas *nécessairement* une parenté d'origine historique. Justement les rapprochements qui paraissent les plus vraisemblables au premier abord, comme par exemple Sâramêya et Hermeias, Saranyus et Demeter-Erynnis, Kentauros et Gandharva, etc., et un grand nombre des parallèles introduits dans le livre célèbre de M. Kuhn *Die Herabkunft des Feuers*, ne tiennent pas, à mon avis, devant une critique minutieuse ; et je crains que l'histoire de la science doive un jour les caractériser comme de brillants jeux de l'esprit plus que comme des faits établis. Cette seule circonstance même qu'il n'y a pas là la force toujours agissante qui est au fond des découvertes linguistiques de Bopp et de Grimm doit rendre méfiant à l'égard de leur vraisemblance et rendre prudent, même dans l'appréciation d'identité aussi probable que celle du combat des Dêvas et de Vritra ou Ahi (avec les légendes de la destruction d'un dragon qui garde des trésors et enlève des femmes) avec l'histoire de Cacus tué par Hercule Recaranus. Sans doute, à côté de la langue il doit y avoir eu dans la patrie aryenne un fonds commun de conceptions religieuses, et les Védas nous en fournissent les formes les plus anciennes qui nous en aient été conservées ; mais que des constructions mythologiques plus vastes et plus développées soient descendues de là dans les mythologies européennes, c'est encore une question. Si nous ne sommes pas plus avancés, ce n'est pas la faute du principe, mais de la méthode que l'on a employée, et le défaut principal de cette méthode est *le manque de sens historique...* » M. M. continue sa critique et entre dans le détail de quelques-uns des rapprochements faits par l'école védisante. Il critique aussi la théorie de la métaphore, mise à la mode par M. Max-Müller et son école. Sa conclusion est celle-ci : « A tout prendre je

regarde la plus grande partie des résultats obtenus jusqu'à ce jour dans le domaine de la mythologie indo-européenne comme manqués, prématurés ou incomplets. »

M. M. a renouvelé l'étude de la mythologie en lui faisant toucher terre, en tenant compte des trésors innombrables de la tradition populaire. De là l'originalité et l'importance de son grand travail. Les études mythologiques gagneraient beaucoup en France à ce que l'ouvrage de M. M. fût traduit et commenté dans notre langue.

H. G.

A Short History of Penzance, S. Michael's Mount, S. Ives, and the Land's End District, by Rev. W. S. Lach-Szyrma, M. A. 196 p. pet. in-8 avec 3 cartes et une photographie. Truro, Lake, 1878.

Cet élégant volume est un résumé de l'histoire de l'extrémité de la péninsule de Cornouaille, depuis les origines jusqu'à l'époque actuelle. L'auteur a mis à contribution les principaux historiens de son pays et il popularise dans un style facile le résultat de ses recherches. L'intérêt de ce volume, pour la plus grande partie, est forcément local : nous signalerons pourtant comme d'un intérêt plus général les chapitres consacrés à la langue et au théâtre de Cornouaille et au Mont Saint-Michel de Cornouaille. — On sait en effet que la Cornouaille a, comme notre Normandie, un rocher consacré à saint Michel qui, suivant la marée, est île ou presqu'île. On n'a pas encore remarqué, ce nous semble, et M. L. S. n'en dit rien non plus, que l'Irlande a tout près de sa côte occidentale un rocher également consacré à saint Michel et d'un aspect tout aussi pittoresque.

On regrette que M. L. S. n'ait pas jugé à propos de faire entrer dans le cadre de son livre les antiquités de la région.

H. G.

Bonifacius, des Apostel des Deutschen und die Romanisierung von Mittel-Europa, eine Kirchengeschichtliche Studie, von August Werner. Leipzig, Weigel, VI-466 p. pet. in-8. Prix : 10 fr. 75.

Ce livre a été loué comme ouvrage d'histoire par la critique. Il sort un peu de notre cadre. Nous ne pouvons en signaler que le chapitre consacré à l'ancienne Eglise de la Grande-Bretagne. M. W. a suivi surtout Ebrard, en en corrigeant les exagérations. Il ne prétend pas, comme Ebrard, présenter l'ancienne Eglise bretonne comme une Eglise

protestante, mais nous croyons pourtant que M. W. lui donne encore une couleur trop « évangélique » (M. W. est protestant). A l'exemple d'Ebrard, il donne à cette église primitive des chrétiens de la Grande-Bretagne le nom d'Eglise *culdéenne*, nom qui ne nous paraît pas heureux. Nous constatons encore une fois avec regret combien les beaux travaux du Dr Todd et du Dr Reeves sur l'ancienne église celtique sont peu connus des savants du continent. M. W. aurait certainement gagné à prendre les travaux irlandais pour point de départ au lieu de s'en tenir à l'ouvrage systématique de son compatriote Ebrard. On est choqué de trouver le nom d'Iona écrit régulièrement *Iowa* par M. W. C'est en tout cas *Ioua* qu'il eût fallu écrire, si M. W. ne voulait pas des formes ordinaires Hy ou Iona. Laissons Iowa à l'Amérique !

H. G.

Dictionnaire des Antiquités chrétiennes, contenant le résumé de tout ce qu'il est essentiel de connaître sur les origines chrétiennes jusqu'au moyen âge exclusivement : I. Etudes des mœurs et coutumes des premiers chrétiens. II. Etude des monuments figurés. III. Vêtements et meubles, par M. l'abbé MARTIGNY, chanoine de Belley. Nouv. édit., revue, modifiée, considér. augm. et enrichie de 675 grav. dans le texte. Gr. in-8 à 2 col. XXV-830 p. Paris, Hachette, 1877, 20 fr.

La première édition du Dictionnaire de M. l'abbé Martigny date de 1864, et depuis son apparition, cet ouvrage a rendu de grands services comme répertoire de tout ce qui touche aux antiquités chrétiennes. La nouvelle édition a profité des recherches ultérieures de l'auteur et de tous les travaux publiés depuis lors, notamment de ceux de M. de Rossi. Les articles ont été remaniés, complétés par des articles nouveaux, et les gravures ont été multipliées (la présente édition en contient 675 au lieu de 270).

Le Dict. de M. M. est surtout précieux pour tout ce qui touche les monuments figurés et la symbolique. L'histoire de l'Eglise est étudiée moins profondément, et des critiques compétents ont reproché à certains articles, comme ceux sur la *Patrologie* et les *Martyrologes*, de ne plus être au courant de la science. Il est difficile qu'il en soit autrement quand un homme entreprend seul une tâche à laquelle une société de savants suffirait à peine. Par les documents et les points de comparaison qu'il fournit, cet ouvrage est un utile auxiliaire pour l'étude des antiquités chrétiennes de l'Irlande. Par contre, nous regrettons que M. M. n'ait pas fait entrer l'Irlande dans le cercle de ses études : elle a conservé fidèlement nombre de formes et d'usages antiques qui peuvent à leur

tour éclairer l'histoire ecclésiastique de l'occident. Ses églises primitives, ses *chorepiscopi*, les évangéliaires, les reliquaires et les cloches de ses saints, la tonsure *d'oreille à oreille* de ses prêtres, etc. n'auraient pas été déplacés, ce nous semble, dans son dictionnaire général des antiquités chrétiennes. C'est une réserve qu'il était de notre devoir de faire, sans méconnaître la valeur et surtout l'utilité de l'œuvre du savant chanoine de Belley.

Aux personnes qui croient encore à l'origine celtique des entre-lacs de l'Irlande, nous signalerons les mosaïques figurées p. 485 et 486.

H. G.

Congrès archéologique de France, XLIIIe session (Arles), 1876; Paris, Derache, 1877; L-931 p. in-8 avec gravures et planches.

Ce volume, comme les précédents, contient beaucoup de choses; il en contient même davantage, étant bien plus gros. Nous n'y trouvons pourtant que deux articles rentrant dans le cadre de nos études et de nature à intéresser nos lecteurs :

1° Celui de M. Aurès sur les deux stèles gauloises de Saint-Remy (p. 523-528) : ce sont les stèles portant les inscriptions BIMMOC AITOYMAPEOC et OVPITAKOC HAOVC KONIOC : M. A. ne s'en occupe ici qu'au point de vue métrologique.

Et 2°, celui de M. Mougins de Roquefort sur quelques poteries sigillées de Fréjus et d'Antibes : on y observe notamment les marques GENNATUS; — TRADIC; — et L. P. AAR.

Traces of the ancient Kingdom of Damnonia outside Cornwall, in remains of the Celtic Hagiology, by Thomas Kerslake (reprinted from the Journal of the British Archæological Association).

Recherches sur les noms de saints celtiques conservés dans des noms de lieux ou des vocables d'églises.

Manuel de la Confrérie de sainte Brigide, vierge et patronne d'Irlande, pour la conservation des mères et des enfants, par M. Fortier, curé de Rians, diocèse de Bourges (Cher). Rians, 1877, 16 p. in-24. Prix : 25 cent. Au profit de l'association.

La dévotion à sainte Brigide dans cette localité semble provenir d'un vœu fait à la sainte irlandaise pour obtenir la fin d'une épidémie qui décimait les petits enfants. Elle existait déjà à la fin du XVIIe siècle. Quant à la confrérie de sainte Brigide, elle a été établie en 1859 par M. Fortier, curé actuel de Rians.

On Eisteddvodau; their Antiquity and History, by John Jeremiah. London, 1876, 8 p. in-8.

Rappelle les assertions des historiens gallois sur l'ancienneté des Eisteddfodau et reproduit l'autorisation donnée par la reine Elisabeth pour tenir un Eisteddfod à Caerwys (Flintshire) en 1568.

NÉCROLOGIE.

— M. Eugène Morin, ancien professeur à la Faculté des lettres de Rennes, né à Antibes en 1814, mort à Rennes en juillet 1876. M. Morin avait occupé pendant plus de vingt ans la chaire d'histoire à la Faculté de Rennes et s'était intéressé à la langue et à l'histoire de la province où il s'était établi. Voici la liste de ses principales publications dans cet ordre d'études : *Les Britanni, Essai d'Ethnographie*, in-8°, Rennes, 1862 ; — *L'Armorique au Ve siècle*, in-8°, Rennes, 1867 ; — *Esquisse comparative des Dialectes Néo-Celtiques ;* 1re partie : *Dialectes Britanniques*, in-8°, 1868.

Il avait aussi publié un *Essai sur l'Art de vérifier les dates des calendriers julien et grégorien*. Rennes, 1850.

— M. G. G. Geldart, mort à Croydon le 15 juillet 1877, à l'âge de 58 ans, s'occupait de philologie générale et plus spécialement de gaelique. Il avait publié une conférence sur l'utilité de la philologie celtique et un volume de traductions en vers de poésies gaeliques d'Ecosse.

— Le Dr John Stuart, né à Foyne, comté d'Aberdeen, mort à Edimbourg le 19 juillet 1877. M. St. était conservateur du Register House d'Edimbourg et secrétaire de la Société archéologique de cette ville. En 1839 il avait été un des principaux fondateurs du Spalding Club et c'est pour ce club qu'il a publié son grand ouvrage *The Sculptured Stones of Scotland* (2 vol. in-fol., 1856 et 1867). Il a également publié un grand nombre d'ouvrages sur le moyen âge de l'Ecosse, chartes et histoires locales. C'est au Dr St. qu'on doit l'édition posthume des essais archéologiques de Sir James G. Simpson dont il a été question plus haut (272). Un de ses derniers travaux a été une curieuse notice sur la crosse de saint Fillan qui a paru après sa mort dans les *Proceedings* de la Société des antiquaires d'Ecosse.

— M. Geslin de Bourgogne, né à Saint-Brieuc le 3 septembre 1818, mort le 12 octobre 1877, sorti de l'armée en 1838 avec le grade de lieutenant d'état-major, s'occupa activement des œuvres charitables et patriotiques de son département. Auteur d'un nombre considérable de mémoires et d'études d'histoire et d'archéologie, M. Geslin de Bourgogne, la veille de sa mort, travaillait aux épreuves définitives des deux derniers volumes d'un ouvrage considérable, les *Anciens évêchés de Bretagne*. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Anciens évêchés de Bretagne. Histoire et monuments. Diocèse de Saint-Brieuc*, t. I à IV, avec atlas in-fol. (1855-1864, gr. in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères ; Paris, Dumoulin), avec la collaboration de M. A. de Barthélemy ; l'ouvrage formera 6 volumes ; — *Etudes sur la Révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord* (1858, gr. in-8), Saint-Brieuc, également avec M. A. de Barthélemy.

— M. Thomas Wright, éminent archéologue, philologue et historien anglais, correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, né près de Ludlow en avril 1810, mort à Londres en décembre 1877. Ses ouvrages formeraient toute une bibliothèque : au point de vue spécial de nos études, nous signalerons seulement les suivants : *St. Patrick's Purgatory*, 1844 ; — *The Celt, the Roman and the Saxon*, excellent résumé de l'archéologie de la Grande-Bretagne, la 3e éd. de cet ouvrage a paru en 1875 (London, Trübner) ; — *The History of Ireland*, Londres, in-4°, sans date ; — et un grand nombre d'articles relatifs aux antiquités et à l'histoire littéraire du pays de Galles, publiés dans l'*Archæologia Cambrensis*. Sa critique pénétrante a éclairé plus d'un point de l'histoire de la littérature galloise et on lui pardonnera aisément quelques éclatants paradoxes [1] où le mena le dédain des opinions toutes faites. M. W. avait été un des fondateurs de la British Archæological Association et de la Camden Society.

— Le Dr William Stokes, né à Dublin en juin 1804, mort à Carrig Breac, Howth, près Dublin, en janvier 1878. M. W. St. est le père de notre éminent collaborateur, M. Whitley Stokes, et de l'archéologue Mlle Marguerite Stokes. Le Dr St. était un des premiers médecins des Iles Britanniques et sa réputation s'étendait bien au-delà des limites de son pays. Certains de ses ouvrages de médecine ont été traduits en français. En 1868 il avait publié une vie de son ami Petrie, *The Life and Labours in Art and Archaiology of George Petrie*, qui n'est pas seulement l'histoire des travaux de son savant ami, mais en même temps l'histoire de l'archéologie irlandaise dans ce siècle. Le Dr St. s'intéressait vivement aux progrès de l'archéologie et de la philologie irlandaise, et c'est sous sa présidence que l'Académie d'Irlande prit la détermination de publier un recueil authentique des inscriptions oghamiques de l'Irlande. Les mérites de l'homme s'ajoutaient chez le Dr St. à ceux du savant et du praticien ; et la bonté de son caractère et le charme de ses relations restent parmi les plus profonds, comme les plus chers, de nos souvenirs d'Irlande.

— M. Levot, conservateur de la bibliothèque de la marine, à Brest, mort dans cette ville le 3 février 1878. Il y était né le 14 décembre 1801. Archéologue et biographe spécial de célébrités maritimes, M. Levot était l'un des fondateurs de la Société académique de Brest qu'il présidait ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait récompensé d'une mention honorable en 1864, pour une histoire de sa ville natale. M. Levot était aussi correspondant du ministère de l'instruction publique. Nous signalons ceux de ses ouvrages qui se rapportent à la Bretagne celtique : *Biographie bretonne* (1852-57, Vannes, 2 vol. in-8) ; — *Notice sur Landévennec et son abbaye. État ancien et moderne* (in-8, 1858) ; — *Notice sur la vie, les services et les travaux de M. le chevalier de Fréminville* (in-8, 1867) ; — *Abbaye de Saint-Mathieu-de-Fineterre* (in-8, 1874) ; — *Daoulas et son*

1. Par exemple sa théorie sur l'origine des Gallois qu'il faisait venir d'Armorique, et sa thèse que les Romains auraient conquis et occupé l'Irlande.

abbaye (in-8, 1875). Il avait donné à notre recueil un article sur l'œuvre de dom Lobineau (t. I, p. 436 et suiv.).

— M. DE LA SAUSSAYE, né à Blois le 1er mars 1801, mort à Troussay (Loir-et-Cher), le 25 février 1878, s'adonna de bonne heure à l'archéologie, et débuta par un mémoire manuscrit sur l'*Histoire de la Sologne blaisoise*, qui lui valut, en 1836, une médaille au concours des antiquités nationales. Fondateur, en 1836, de la *Revue numismatique française* qu'il dirigea avec M. E. Cartier jusqu'en 1848, il donna dans ce recueil de nombreux articles sur la numismatique gauloise et du moyen âge. On peut affirmer que cet excellent recueil, auquel travaillèrent tous les numismatistes français et beaucoup d'étrangers, a rendu à l'archéologie les plus grands services. Ses travaux lui ouvrirent les portes de l'Institut en 1845 ; dès l'année 1838, il était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1855, il fut nommé recteur de l'académie de Poitiers et plus tard recteur de l'académie de Lyon. Il a publié entre autres ouvrages : *La Numismatique de la Gaule Narbonnaise* (1842, in-8) ; — *Mémoires sur les antiquités de la Sologne* (1845, in-4) ; et un certain nombre d'articles dans les publications archéologiques.

— M. Jacques MAISSIAT, né à Nantua le 25 mars 1805, mort dans sa ville natale en mars 1878. Il a publié des *Recherches historiques sur les guerres des Gaulois contre les Romains* : tome I, *Annibal en Gaule;* t. II et suivants, *Jules-César en Gaule* (1866-1878, 4 volumes in-8).

— M. Sigismond ROPARTZ, avocat au barreau de Rennes, mort le 18 avril 1878. Membre de la plupart des sociétés savantes de Bretagne, il était dernièrement président de la *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*. Il fut un des membres les plus actifs de l'ancienne *Association bretonne*, et il contribua beaucoup à sa résurrection en 1873 : il était, depuis cette époque, président de la section historique et archéologique de l'association. Il a publié les ouvrages suivants : *Guingamp et le pèlerinage de Notre-Dame-de-Bon-Secours* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1850, in-18) ; — *Annales briochines*, par M. l'abbé Ruffelet, nouvelle édition précédée d'une notice par M. S. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1851, in-8 et in-12) ; — *Histoire de saint Yves, patron des gens de justice* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1855, in-8) : cet ouvrage a valu à l'auteur un bref du Souverain-Pontife Pie IX ; — *Portraits bretons des XVIIe et XVIIIe siècles*, d'après des documents inédits (Saint-Brieuc, 1857, in-12) ; — *Récits bretons* (Saint-Brieuc, 1858, in-12) ; — *Guingamp, études pour servir à l'histoire du tiers-état en Bretagne* (Saint-Brieuc, 1859, 2 vol. in-8, deuxième édition complètement refondue avec carte, blasons et sceaux, *ibid.*, 1875, 2 vol. in-8) ; — *Notice sur la ville de Ploërmel* (br. in-8) ; — *Pierre Morell, bourgeois de Guingamp et évêque de Tréguier au XIVe siècle* (br. in-8) ; — *Paraboles évangéliques*, traduites littéralement en vers français (in-8) ; — *Scènes de la vie rurale en Bretagne*, avec 12 dessins de H. Lalaissé (album in-fol., Charpentier) ; — *Compte-rendu de l'exposition artistique et archéologique ouverte à l'hôtel de ville de Rennes, en septembre* 1872 (Rennes, 1872, in-8) ; — *Poëmes de Marbode*, évêque de Rennes au XIe siècle, traduits

en vers français (Rennes, 1873, in-8) ; — *La Vie, les miracles et les éminentes vertus de saint Brieuc et de saint Guillaume, évêques de Saint-Brieuc*, par L. G. de la Devison, avec notices par M. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1875, 2 vol. in-18) ; — *L'Exil du Parlement de Bretagne à Vannes, à la fin du XVIIe s.* (Rennes, 1875, in-8) ; *La Famille Descartes en Bretagne* (1506-1692) (Rennes, 1875, in-8) ; — *La Journée des barricades et la ligue à Rennes* (mars et avril 1589), d'après les documents contemporains inédits (Rennes, Plihon, 1877, in-8). — Depuis vingt ans, M. Ropartz était un collaborateur assidu de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*

H. G.

CHRONIQUE.

Les auteurs des dictionnaires vannetais d'après M. l'abbé Luco. — M. Le Men et le musée ethnographique de Quimper. — Le premier centenaire de la langue cornique. — M. Ascoli et les gloses irlandaises de Milan. — La Bibliographie générale de la Gaule de M. Ruelle.

M. l'abbé Luco, dans une communication à la Société polymathique du Morbihan, a fait connaître le véritable auteur du Dictionnaire vannetais connu sous le nom de L'Armerye. Cet ouvrage, que le frontispice dit imprimé à Leyde par la Compagnie en 1744, aurait été imprimé à Vannes, à l'imprimerie Galles, s'il faut en croire la note d'un contemporain écrite sur un exemplaire trouvé entre les mains de M. Luco. D'après M. l'abbé Luco, ce dictionnaire aurait pour auteur, non un certain abbé Armerye ou L'Armerye, personnage imaginaire, mais l'abbé Claude-Vincent Cillart, né à Sarzeau en 1686, successivement recteur d'Arradon, de Noyal-Pontivy et de Grand-Champ, et mort en 1749.

M. l'abbé Luco a également refait la biographie de Pierre de Châlons, recteur de Sarzeau, né en 1641, mort en 1718, et auteur d'un rarissime dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes, imprimé après sa mort, à Vannes, chez Jacques de Heuqueville, en 1723.

— Nous apprenons avec plaisir que M. Le Men organise, dans le musée archéologique de Quimper dont il est le directeur, une collection de costumes bretons. C'est une excellente idée, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue artistique. Il y a en Bretagne nombre de costumes originaux et gracieux : les coiffures de femmes, notamment, sont très variées dans le Finistère. Cette initiative fait grand honneur au zèle de M. Le Men ; nous désirons qu'il puisse former une collection complète des costumes traditionnels des paysans du Finis-

tère, et nous voudrions voir créer de semblables musées ethnographiques dans les autres départements bretons.

Cela presse d'autant plus que ces costumes, pourtant si pittoresques, disparaissent tous les jours devant l'influence de Paris et la contagion du costume des villes, bien vulgaire celui-là ! A cet égard, nous trouvons un fait bien caractéristique cité dans le dernier Bulletin de la Société archéologique du Finistère:

En 1876, dans la tournée de révision du département du Finistère, dix-huit maires s'étaient présentés au conseil avec le costume breton complet ; il ne s'en est présenté que six dans la tournée de 1878.

— L'ouvrage de M. Le Men sur la cathédrale de Quimper dont il a été question plus haut, a obtenu de l'Institut la troisième mention au concours des Antiquités nationales pour 1878.

— Le 27 décembre 1877, on a célébré à Saint-Paul, près de Penzance, dans la Cornouaille anglaise, le premier centenaire de la mort de la langue cornique. En fait, c'était le centième anniversaire de la mort de la vieille Dolly Pentreath qui passe pour avoir la dernière parlé cornique. Ce centenaire avait été organisé par M. Lach-Szyrma dont on a vu plus haut (p. 239) un article sur quelques mots corniques qui ont survécu jusqu'à nos jours dans la langue du peuple et plus particulièrement des pêcheurs. Ce centenaire a été une sorte de petit congrès littéraire et philologique qui a très bien réussi et qui a dû être fort intéressant, si l'on en juge par les comptes-rendus des journaux locaux.

— M. Ascoli a commencé la publication du ms. irlandais de Milan dont les gloses présentent les formes grammaticales les plus anciennes de la langue irlandaise. M. Ascoli n'a pas voulu nous laisser le plaisir d'avoir son ouvrage complet du premier coup : il le publie par de petits fascicules.

Il vient de publier la première livraison du t. I qui est la reproduction du texte latin et de ses gloses. Le t. II contiendra un commentaire des gloses et des exercices de grammaire et de lexicologie. La *Revue celtique* rendra compte de cet ouvrage quand il sera plus avancé ; mais nous pouvons dire d'avance que pour les études irlandaises il sera presque aussi utile que la *Grammatica celtica* : Voici le titre de la livraison parue :

Il codice Irlandese dell' Ambrosiana, edito e illustrato da G. I. Ascoli. Volume primo : Il testo et le chiose. Puntata prima con due tavole fotolitografiche, Roma, Loescher, 1878, xvi-112 p. in-8 avec 2 planches. Prix, 8 fr. Cette brochure forme en même temps la première livraison du t. V de l'*Archivio glottologico italiano* dirigé par M. Ascoli.

— La *Bibliographie générale de la Gaule* de M. Ruelle dont nous avons déjà parlé (voir p. 147) est sur le point de paraître. Le premier fascicule est imprimé et sera distribué avant le 31 décembre 1878. L'ouvrage sera complet en 4 fascicules. Prix de la souscription : 20 fr. On souscrit chez l'auteur, 1, rue de Lille, à Paris. Après l'achèvement de la publication, le prix en sera porté à 30 francs. A l'heure où nous écrivons, M. Ruelle a réuni plus de 400 souscripteurs.

H. G.

ERRATA DU PRÉSENT VOLUME.

P. 33, l. 38, before '*blith*' insert 'Welsh'
P. 38, l. 19, before *kus* insert 'root'
P. 85, l. 19, for *dia ro-ṡéna* read *ro-ṡéna dia*
P. 86, l. 16, *for* lingua *read* lingua
— l. 21, *for* quibusdum *read* quibusdam
— l. 35, for *llawendyd* read *llawenydd*
P. 89, l. 8, *for* 'ad' *read* 'and'
P. 90, l. 5, for *tiassacca in* read *tiassa cain*
P. 92, penultimate line *for* Sullivans's *read* Sullivan's
P. 95, l. 23, *for* 'agressive' *read* 'aggressive'
P. 96, l. 34, for *saigid* read *ṡaigid*
P. 97, l. 1, for *mit-* read *tim-*
P. 99, l. 15, *for* 'in' *read* 'is'
— l. 37, for '*pexa*' read '*pensum*'
P. 100, l. 9, *for* 'and' *read* 'an'
— l. 32, *for* 'return' *read* 'turn'
P. 176, line 24, *after* « farewell » *insert* He goes thence along the road of Midluachair, along Mag Mogna
P. 184, lines 18, 19, *for* «He to whom he oweth debts demands them of him » *read* « He to whom thou owest debts demands them of thee (lit. of him) ». The change in such a sentence from the second to the third person singular (*fair*) is common in Cornish. See Kuhn's Beitraege, V. 454
P. 174, line 16, *for* « the god by whom » *read* « God what »
P. 177, lines 9, 10, 11, *for* 'drew', 'gave', 'ate', 'put' *read* 'draws', 'gives', 'eats', 'puts'
P. 184, line 26, for *oemlám*, read *oenlám*
P. 185, last line but two, *before* 'fifty' *insert* 'thrice'
P. 190, line 12, *for* 'servum' *read* 'servam'
P. 275, line 32, *for* 'tarmchrutto' *read* 'tarmchrutta'
P. 276, line 2, *before* 'Finding' *insert* 'the'
line 35, *for* 'is in oirrher' *read* 'isin oirrther'
line 36, *before* 'whence' *insert* 'in the east'
P. 278, line 14, *after* 'penny', *insert* 'in Jerusalem, (thus)'

OWEN DE GALLES.

L'article de M. S. Luce (p. 445) était composé et tiré lorsque nous avons retrouvé dans un excellent recueil gallois auquel il ne manque qu'une table générale (*Archæologia Cambrensis*, 3e série, t. VI, p. 62), une note sur Owen de Galles et Jean Wynn, sous ce titre : *Welsh Gentlemen serving in France, temp. Edward IV*. On y trouvera des renseignements sur les sceaux de ces deux personnages, conservés dans la section héraldique des Archives Nationales, à Paris. H. G.

Le gérant : F. VIEWEG.

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

581459

P
LaCelt
R

Revue Celtique.
t.3(1876-78)

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED